

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

[redacted]

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1843.



TOULOUSE,
IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,
RUE SAINT-ROME, 41.

1843.

[redacted]

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1843.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, 41.

1843.



RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1843.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, 41.

1843.



LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1843.

LE ROI, *Protecteur.*

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1782. M. le Marquis DE LATRESNE (Jean-Jacques-Claire), ancien Avocat général au Parlement de Toulouse, *Doyen de l'Académie.*

1806. M. HOCQUART (Matthieu-Louis), Premier Président de la Cour royale de Toulouse, Commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur, et Chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

1806. M. le Baron DE MALARET (Joseph-François-Magdelaine), Pair de France, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1806. M. DRALET (Étienne-François), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Conservateur des forêts du 12.e arrondissement.

1812. M. DANTIGNY (Pierre-François), ancien Sous-Préfet à Doullens (Somme), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1813. M. le Baron DE LAMOTHE-LANGON (Léon), ex-Sous-préfet de Toulouse, Livourne, etc.

1816. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1818. M. TAJAN (Bernard-Antoine), Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de Préfecture, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1819. M. SOUMET (Louis-Antoine-Alexandre), Membre de l'Académie française, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, *Maître ès Jeux Floraux.*

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. le Vicomte DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet, Membre de la Chambre des Députés, *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Ministre Secrétaire d'Etat.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Président à la Cour royale de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Docteur en Droit, Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de préfecture, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Maître des Requêtes, Chevalier de la Légion d'honneur, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen à la Faculté des Lettres.

1833. M. TIREL DE LA MARTINIERE (Charles), *Maître ès Jeux Floraux, Secrétaire des Assemblées.*

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat à la Cour royale de Paris, Membre de la Chambre des Députés.

1834. M. DE LIMAIRAC (Charles-Antoine-Gabriel), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet.

1836. M. le Chevalier DU MÈGE (Alexandre), *Maître ès Jeux Floraux.*

1838. M. le Comte DE CASTELBAJAC (Joseph-Gracian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. le Marquis DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Préfet, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), Doct. ès scienc. et Doct. méd., Professeur à la Faculté des Sciences et au Jardin des Plantes de Toulouse.

1841. M. DE BARBOT (Théophile).

1842. M. CABANIS (Jean-Guillaume-Gaston), notaire.

1842. M. D'ALDÉGUIER (Auguste), Conseiller à la Cour royale.

1843. M. DE LIMAIRAC (Jean-Charles-Edmond), ancien Magistrat.

1843. M. DELQUIÉ (Pierre-François-Auguste), Procureur du Roi, à Toulouse.

1843. M. le Vicomte DE RAYNAUD (Anne-Philibert-Auguste), Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. le Comte DE TAURIAC (Eugène-Anne-Adolphe) (nommé et pas encore reçu).

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne........ } *Académiciens nés.*
M. LE MAIRE de Toulouse...... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie).

1821. M. le Vicomte DE CHATEAUBRIAND, Membre de l'Académie Française.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie Française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DE DURANGEL (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

1839. M. REBOUL (Jean).

1842. M. DUREAU (Louis).

1843. M. JAFFUS (Firmin).

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1844.

L'Académie a célébré, le 3 mai 1843, *la Fête des Fleurs*, avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Eloge de Clémence Isaure, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Eglise de la Daurade, où reposent les cendres de Clémence Isaure. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le Concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

LISTE DES OUVRAGES COURONNÉS DANS LE CONCOURS DE 1843.

Simon de Montfort, Ode, par M. Jaffus, Licencié ès lettres, de Limoux (Aude), a remporté le Prix.

Le Dévouement, Ode, par M. Lébraly, de Tulle (Corrèze), a obtenu une Violette réservée.

Les Adieux à la Mer, Ode, par M.me Thore née Léontine de Mibielle, d'Eauze (Gers), a obtenu un Souci réservé.

Les Enfants de Moncade, Poëme, par M. Vincent Bataille, de Pontacq (Basses-Pyrénées), a remporté le Prix.

Épître à un Centenaire, par M. Edouard Magnien, de Versailles, a obtenu un Souci réservé.

Épître à M. l'Abbé L. B., par M. Richard Baudin, de Baume-les-Dames (Doubs), a obtenu un Lis réservé.

Le Ver luisant, Idylle par M. Paul GRANGER, de Vendôme (Loir-et-Cher), a obtenu un Lis réservé.

Le Rêve de la Châtelaine, Ballade, par M. ROCHER, de Lavaur (Tarn), a obtenu un Lis réservé.

La Prière des petits Enfants, Hymne à la Vierge, par M. LÉBRALY, de Tulle (Corrèze), a remporté le Prix.

L'ACADÉMIE a cinq Fleurs à distribuer comme prix de l'année; savoir, l'Amarante, la Violette, le Souci, le Lis et l'Églantine.

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Epître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle propose, pour le concours de 1844, l'*Éloge de Dante Alighieri.*

Le concours sera ouvert jusqu'au 15 février 1844 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (1) de chaque ouvrage à *M. le Vicomte DE PANAT, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue des Arts, n.° 22*, qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont

---

(1) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles.*

nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur; mais chaque exemplaire devra porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement, par la poste, au Secrétaire perpétuel, devront être affranchis.

Les fonctionnaires publics de Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif ou pour lesquels ils solliciteraient ou auraient fait solliciter. *L'Académie a délibéré d'observer sur ce dernier article la plus grande sévérité. MM. les Mainteneurs ont promis de se récuser eux-mêmes sur le jugement des ouvrages qui leur auraient été directement ou indirectement recommandés.* Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage. Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une

personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages réclamés en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne onze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Epître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs, aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.

Le même droit est acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des cinq Fleurs que distribue l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même celle d'un genre différent, pourvu qu'elle soit d'une valeur moindre.

Concours de 1843.

SIMON DE MONTFORT[1],

ODE

Qui a remporté le Prix;

Par M. FIRMIN JAFFUS, de Limoux, Licencié ès lettres.

Et misit te Dominus in viam, et ait : Vade, et interfice peccatores Amalec, et pugnabis contra eos.....
Quare ergo non audisti vocem Domini; sed versus ad prædam es, et fecisti malum in oculis Domini?
I Reg. c. xv, ℣. 18.

Ils chantaient ; et sur eux le ciel d'Occitanie
De sa voûte splendide arrondissait l'azur.
Au milieu des parfums, une douce harmonie
Ondulait mollement dans un air calme et pur.

(1) Les Albigeois avaient renouvelé, dans le Midi de la France, l'hérésie des Manichéens, avec ses doctrines orientales, sa croyance en deux divinités rivales et ennemies, son horreur pour le mariage, et ses mystères impurs. Raymond VI, Comte de Toulouse, ménageait des sujets égarés : mais sa modération et le meurtre du légat, Pierre de Castelnau, indignèrent le Souverain Pontife ; Innocent III excommunia Raymond et les Albigeois.

Une croisade fut prêchée contre eux. C'était moins une guerre sainte que la lutte du Nord contre le Midi, de la France barbare contre la belle et poétique Provence. Simon de Montfort fut nommé chef de la croisade. Mélange effrayant de vertus et de crimes, d'am-

Les fleurs jonchaient leurs pas, les fleurs ceignaient leur tête.
Leurs jours insoucieux volaient de fête en fête,
Comme un essaim d'oiseaux ignorés des vautours.
L'Amour seul répandait quelques pleurs sur leurs lyres;
Et de tendres regards et d'enivrants sourires
Payaient les chants des Troubadours.

bition et de foi, de cruauté et d'héroïsme, Montfort est certainement une des plus grandes figures du moyen âge; il représente son époque, dont l'histoire inspire tour à tour l'admiration et l'horreur.

Tant qu'il se montra l'enthousiaste défenseur de la vérité, il triompha partout de ses ennemis. On sait comment, à la tête de quelques braves, il courut délivrer Muret, assiégé par Raymond et par Pierre roi d'Aragon. Il passait à Bolbonne au moment où les cloches annonçaient la célébration du saint sacrifice; il entre dans l'église de l'abbaye, pose son épée sur l'autel, s'agenouille, et dit : « O mon » Dieu, si mon entreprise est injuste, que ce glaive serve lui-même » à me punir! Mais si ma pensée est sainte, daigne, ô Sauveur du » monde, bénir ce fer vengeur; que, comme l'épée de Josué, il » mette en fuite les nouveaux ennemis d'Israël!.... » Puis, il vole à Muret, et, avec quelques centaines de soldats, taille en pièces l'armée des confédérés, forte de 80,000 hommes.

Jusque-là, Montfort avait été grand. Mais bientôt, oubliant sa mission, il usurpa la couronne des Comtes de Toulouse. Dès lors on le voit toujours malheureux, frappé d'anathème par le chef de l'Eglise, et fatalement poursuivi par la colère céleste. Montfort remplit Toulouse de meurtres, et fit mettre le feu à plusieurs quartiers de cette ville. Mais les succès de Louis, fils de Raymond, le forcèrent d'aller défendre, sur les bords du Rhône, ses possessions menacées. Il était battu près de Beaucaire, tandis que Toulouse ouvrait ses portes au Comte proscrit. A cette nouvelle, Montfort part avec cinquante mille hommes et vient mettre le siége devant nos murs. C'est là qu'il périt, écrasé par la chute d'une énorme pierre.

La machine qui lança cette pierre était mise en mouvement par quelques-unes des femmes dont Montfort avait fait égorger les maris, les fils et les frères.

On dit que les assiégés invoquaient saint Exupère, cet illustre confesseur qui, d'après le récit de son ami saint Jérôme, préserva Toulouse de l'invasion des Vandales.

Silence ! regardez là-bas sur la montagne :
Un fantôme se lève, échappé du tombeau ;
C'est Manès ! Il s'avance, et l'enfer l'accompagne ;
Et de la foi son ombre obscurcit le flambeau.
Fils des Mages impurs, aux cultes de l'Asie
En fruits empoisonnés il cueillit l'hérésie.
Les hameaux, les castels, les cités, le saint lieu,
S'ouvrent en invoquant Manès et l'anathème.
Et sa main téméraire à côté de Dieu même
Va faire asseoir un nouveau Dieu.

Mais Innocent veillait sur l'Eglise et le monde.
De sa chaire sublime, il vit en frémissant
Un peuple prosterné devant l'Erreur immonde ;
Il vit son mandataire étendu dans son sang ;
Il vit Raymond timide, et sa longue indulgence,
Sourde à la grande voix qui lui criait : « Vengeance ! »
N'osant prêter un glaive à ses pensers hardis.....
Le vicaire du Christ, tel qu'un prophète antique,
Dit : « Prêtres imposteurs, et toi, peuple hérétique,
» Et toi, Raymond, je vous maudis ! »

Aux armes ! *Dieu le veut !* — Des rives de la Loire
Roulent, comme une mer, vingt bataillons croisés.
Les Francs ont envié ton soleil et ta gloire,
Provence ! et sous leurs pas tes fils sont écrasés.
Ils marchent à travers ces campagnes heureuses,
Mêlant les chants sacrés aux clameurs belliqueuses,
Entraînés par la haine et suivis par la mort.
Quelle main forte et pure, et quelle âme sans crainte
Guidera leurs drapeaux dans cette lutte sainte?
« L'Eternel et moi ! dit Montfort. »

Montfort ! des anciens jours symbolique mystère !
Colosse teint de sang, et de splendeur orné !
Des siècles incompris il est l'emblème austère ;
L'âge qui l'a vu naître, en lui vit incarné.
L'ambition, la foi, les vertus et les crimes,
De son cœur orageux habitaient les abîmes.
Les peuples tour à tour l'ont maudit et loué.
Mais sa grande figure, encensée ou flétrie,
Domine encor l'histoire ; et l'histoire s'écrie :
« C'est Marius ! c'est Josué ! »

Ah ! si d'un vain pouvoir la soif toujours fatale,
De son âme altérée irritant les désirs,
N'eût offert à ses yeux la couronne comtale
Et des rois conquérants les farouches plaisirs ;
La France catholique et l'Eglise de Rome
Diraient aux Arts : « Rendez la vie à ce grand homme :
» Il jette un nom sans tache à la postérité. »
Et le héros viendrait, absous de sa victoire,
Réclamer dans ce temple un abri pour sa gloire
Et sa part d'immortalité.

Quand, posant son épée invincible et chrétienne
Sur l'autel où mourait le Sauveur des humains,
Il s'écria : « Seigneur, si ma cause est la tienne,
» Que ce glaive béni triomphe dans mes mains ! »
Quand, ému des clameurs d'une ville alarmée,
Le guerrier, sous les yeux d'une innombrable armée,
Avec quelques soldats courait comme un torrent ;
Et, de ses ennemis écrasant les cohortes,
S'inclinait devant Dieu sur vos phalanges mortes,
Princes ligués, il était grand !

Un jour, il méconnut sa mission sublime.
Il monta sans remords sur un trône usurpé,
Et ceignit ce bandeau qu'aux plaines de Solyme
Dans l'infidèle sang Raymond avait trempé.
Le deuil et la terreur planèrent sur Toulouse.
De ses antiques droits cette cité jalouse,
Frémissait sous le joug d'un despote inhumain :
Et lui, tyran, mêlait l'incendie au carnage,
Imitant, dans ces murs que la flamme ravage,
L'immense crime d'un Romain.

Dieu qui hait l'injustice, et qui d'un souffle efface
Le nom des conquérants sur la terre imprimé,
Du héros réprouvé Dieu détourna sa face;
Et le feu de l'enfer en lui fut allumé.
Tel Saül que choisit la céleste colère,
A Chanaan vaincu réclama son salaire;
Roi cupide, il brava l'ordre du Tout-Puissant...
Il errait furieux et chargé d'anathèmes;
Et sa bouche écumante, exhalant des blasphèmes,
Demandait un glaive et du sang.

Mais un fils héroïque a, sur les bords du Rhône,
Opposé la victoire aux paternels revers.
Raymond proscrit accourt; Dieu relève son trône,
Au bruit joyeux d'un peuple affranchi de ses fers.
L'encens fume; les fleurs parent nos basiliques;
Femmes, enfants, vieillards, sur les places publiques,
De leurs cœurs enivrés confondent le transport.
Humide encor de pleurs, le luth chante et console;
Ses accords sont bien doux.... Des tours du Capitole
Un cri tombe : « Voici Montfort! »

Il vient; et la vengeance, et la honte, et la rage,
Sèment ses traits hagards de livides couleurs.
Il vient ; et l'on croit voir la foudre dans l'orage,
Muette et s'annonçant par d'affreuses lueurs.
Dans ses doigts convulsifs étreignant son épée,
Il contemplait la proie à ses mains échappée.
« Soldats, dit-il, ce peuple a rejeté ma loi :
» Qu'il meure! détruisez ses repaires infâmes.
» Je vous livre aujourd'hui ses trésors et ses femmes :
» A vous son or! son sang à moi! »

Comme un tigre, tombé la nuit dans un abîme,
S'épuise en bonds fougueux pour atteindre le bord;
Tel ce ramas impur d'hommes voués au crime,
Court, s'élance, et gravit nos murs d'où pleut la mort.
Généreux confesseur en qui Toulouse espère,
Noble ami de Jérôme, immortel Exupère,
Ton nom seul repoussa les Vandales domptés :
Viens délivrer ces lieux, théâtre de ta gloire;
Viens chasser d'un regard vers les bords de la Loire
Les barbares épouvantés!

Et la lutte fut longue, ardente, meurtrière.
Au sommet d'une tour, quelques femmes en deuil,
Un jour, offraient au ciel leurs pleurs et leur prière,
Comme une hymne chantée au-dessus d'un cercueil.
L'une avait vu périr un époux, l'autre un frère;
La mère son enfant, et la fille son père...
Elles disaient : « Seigneur, qu'il soit enfin maudit!
» Du sang par lui versé le cri vers toi s'élève.
» Holopherne triomphe.... ô Dieu, remets ton glaive
» A la vengeance de Judith! »

ur plainte montait, majestueuse et triste,
ii le bruit confus des armes et des voix;
urs mains s'attachaient aux flancs d'une baliste
l'un vaste rocher portait l'énorme poids.
essorts sont pressés; et la corde tendue
appe en ébranlant la pierre suspendue.
oc, précipité par un puissant effort,
, bondit, et frappe, aussi prompt que la foudre,
fort.... L'usurpateur gémit, et sur la poudre
Il tomba noir, sanglant et mort (1).

e à Dieu! gloire à toi, fidèle et noble ville,
les siècles obscurs éblouissant flambeau!
urs sont de l'honneur l'impérissable asile;
trangers vaincus tes champs sont le tombeau!
s, vous qui lavez vos mains parmi les justes,
rez du passé les souvenirs augustes.
ne profanons pas ce dépôt glorieux!
lmes ombragés, ceints de lauriers civiques,
ïeux immortels, phalanges héroïques,
Vous contemplent du haut des cieux!

Ce vers est extrait du Poëme de *la Guerre des Albigeois*, traduit
oman par M. Fauriel.



LE DÉVOUEMENT,

ODE

Qui a obtenu une Violette réservée;

Par M. Eugène LÉBRALY, de Lébraly près Ussel
(Corrèze).

Qui dormitis, surgite.
Luc, c. xxii, ℣. 46.

L'humanité vers Dieu sent hésiter sa marche;
Israël éperdu ne sait où poser l'arche;
A voir les grands débris dont est jonché le sol,
Et de l'antique foi chaque rameau qui tombe,
Le Poëte s'écrie : « Où la blanche colombe
« Pourra-t-elle abriter son vol ? »

Oh ! les temps ne sont plus, où toute noble idée
Dans un sang généreux grandissait fécondée;
Et le ciel aujourd'hui semble nous dénier
Ces hommes, dont jamais l'âme n'est plus sereine,
Qu'au moment de tomber dans une double arène,
Héros comme Bayard, martyrs comme Chénier.

Qu'êtes-vous devenus, Malesherbes, de Sèze,
Dont le nom fait bénir la piété française,
Dont le cœur et la voix glorifiaient si haut,
Devant les oppresseurs, la palme des victimes?
Qu'êtes-vous devenus, ô courtisans sublimes
Des rois qu'on mène à l'échafaud ?

O culte du malheur ! ô sainte idolâtrie !
Des vieux Stuarts encor tout le sang fume et crie;
Mais il adjure en vain la foi des anciens jours :
Les bûchers, qui rendaient la nuit silencieuse
Complice d'une guerre héroïque et pieuse,
Dans les clans écossais sont éteints pour toujours.

Aux langes du tombeau, quand ils eurent vu mettre
Celui qu'ils saluaient du nom de divin Maître,
Les Disciples du Christ se prirent à douter;
Elle était cependant résignée et sévère,
La foi qui parcourut les degrés du Calvaire
Sans se plaindre et sans hésiter.

L'âme la mieux trempée a donc ses défaillances !
Le doute est le sépulcre où dorment nos croyances,
Dont il ne reste plus qu'un splendide lambeau :
Et les bons et les forts, ainsi que les Apôtres,
Sont à se demander tout bas les uns aux autres :
« Qui donc soulèvera la pierre du tombeau ? »

Qui nous délivrera du doute amer et sombre ?
Du fond de l'âme humaine, où s'épaissit tant d'ombre,
Qui donc fera jaillir ce cri d'amour « Je crois ! »
Cri sublime, qui prend les Paul et les Jérôme,
Sur les chemins fleuris de Damas et de Rome,
Et les jette au pied de la croix ?

Croire ! — c'est affronter la foule, mer grondante,
Dès qu'on a vu le but sous l'auréole ardente :
Eh ! qu'importaient la foule et ses vaines clameurs
A Colomb méditant son illustre conquête,
Quand, d'un monde ignoré, l'aile de la tempête
Lui jetait les parfums et les vagues rumeurs ?

Croire ! — c'est être fort ; c'est, au divin exemple,
Chasser les Pharisiens et les vendeurs du temple,
Pour l'inonder après d'eau lustrale et d'encens ;
Croire ! — c'est épuiser le calice d'absinthe,
Et mourir, s'il le faut, pour la vérité sainte
Dont on étouffe les accents !

Au riche dont le cœur est stérile ou frivole,
C'est dire : « Charité, » cette douce parole,
Dont le Christ a doté le froid langage humain :
Sous les pas du proscrit, quand la pitié s'émousse,
C'est jeter en secret des fleurs et de la mousse,
Pour boire le sang pur qui trahit son chemin...

O Poëtes ! à vous ce sacerdoce auguste !
Si l'arrêt d'un Cromwel frappe encor quelque juste,
Au royal fugitif ouvrez un seuil pieux,
Où malgré les Cromwel, sous le lierre en guirlande,
Vous scellerez un jour cette sainte légende
Comme un écusson glorieux.

S'il est un exilé, de qui l'âme flétrie
Parfume une espérance au vent de la patrie,
Gardez-vous d'oublier que l'orage en courroux
Peut renverser l'autel sans abolir son culte,
Et ne prodiguez pas le blasphème et l'insulte
A ces grands désespoirs, qui sont sacrés pour tous.

Replacez dans le nid, sous l'aile de leur mère,
Les aiglons dispersés par la tempête amère ;
Relevez l'orphelin à vos pieds gémissant ;
Car ses pleurs, à la main qui, dans l'ombre pressée,
Les a sentis couler et demeure glacée,
Font plus de tache que son sang !....

Vous avez ici-bas un frère en poésie,
Dont l'âme harmonieuse est pleine d'ambroisie
Et de l'ardente foi que vos chants font fleurir :
Pour le juste frappé d'une sentence inique,
Pour la vierge qui meurt sous sa blanche tunique,
Ce disciple fidèle, oh ! qu'il voudrait mourir !

Qu'il voudrait voir plutôt cesser la lutte étrange
Du bien contre le mal, de Satan avec l'Ange,
Et le glaive tomber de la main du bourreau !
Haine et guerre partout ; c'est l'inflexible règle :
Sur le même rameau voit-on l'aire de l'aigle
Et le doux nid du passereau ?

Toujours un voile noir sur la lyre éplorée !
Comme une Jézabel, l'Espagne est lacérée,
Et l'Irlande agonise au souffle de Calvin ;
N'est-il donc plus au monde un dévouement sincère,
Pour porter dans le fond du vaste et double ulcère,
L'air de la liberté comme un baume divin ?

Poëtes ! le sang crie, et sa clameur touchante
Veut un bras qui combatte au lieu d'un luth qui chante :
Le combat est de ceux dont la palme est au ciel :
Et vous n'accusez pas l'Europe inattentive,
D'abandonner ainsi la colombe plaintive
Aux serres du vautour cruel !

Jamais un noble appel de gloire et de souffrance
N'est resté sans écho sur la terre de France,
Et la croisade encore est prête à s'ébranler :
O mère des Bayard, des Gaston de Ravennes,
Pour qu'on t'implore en vain, n'as-tu pas dans les veines
Trop de sang généreux qui demande à couler ?

ADIEUX A LA MER,

ODE

Qui a obtenu un Souci réservé ;

Par M.me THORE, née LÉONTINE DE MIBIELLE,
d'Eauze (Gers).

> Les nuits passées au milieu des vagues, sur un vaisseau battu de la tempête, ne sont point stériles pour l'âme, car les nobles pensées naissent des grands spectacles.
>
> CHATEAUBRIAND.

Un soir d'été, debout sur un roc solitaire,
Ses blancs cheveux au vent, le front triste et sévère,
L'œil fixé sur la mer qui reflétait les cieux,
Un vieux marin chantait..... et la vague attentive
Venait mouiller ses pieds, en effleurant la rive,
Pour écouter son chant d'adieux.

« Adieu, ma mère, adieu ! ton enfant t'abandonne,
Et son âme éperdue en te quittant frissonne
De ce dernier frisson qui nous glace en mourant ;
Je pleure, car j'aimais d'un amour plein d'ivresses,
Les flots de ta fureur, le vent de tes caresses,
Les bonds de ton sein palpitant.

Adieu, ma noble mère !.... Hélas ! blanchi par l'âge,
Mon front n'a plus d'ardeur pour affronter l'orage ;
Mes bras restent oisifs sur mon sein désolé ;
Et mes pieds nus s'en vont, dans leur course dernière,
Sécher ta noble écume à la vile poussière
Des chemins d'un monde souillé.

Et je n'entendrai plus les doux chants de nourrice
Que murmurait, le soir, ton amoureux caprice
Quand tes vagues berçaient mollement mon sommeil ;
Et je ne verrai plus ton onde harmonieuse
Se plisser, en riant, comme une enfant joyeuse,
Au premier rayon du soleil.

Et je ne jouerai plus dans ton écume blanche,
Comme un fils bien-aimé, quand sa mère se penche,
Caresse en folâtrant les flots de ses cheveux ;
Et je ne pourrai plus mirer mon brun visage
Dans ton vaste miroir, qu'encadre le rivage
Dans un sable d'or lumineux.

Ah ! si quelques humains, jouets de ta puissance,
Se sont anéantis dans ton abîme immense,
C'est qu'indigne de toi leur contact t'irritait ;
C'est que l'ambition, la soif de la fortune,
Leurs vices, te rendaient leur présence importune,
Toi qu'un noble orgueil agitait.

Mais pour moi, libre et fier, pour moi qui n'eus de vie
Et de gloire et d'amour que pour toi, ma patrie;
Moi, le fils de ton sein, l'amant de ta beauté;
Moi, je n'ai vu dans toi que sourires et fêtes,
Nappe aux transparents bleus, voix digne des Poëtes,
Perles d'or, rivage enchanté.

Ou, si parfois hurlant jusqu'au fond des abîmes,
Bondissant jusqu'au ciel dans tes fureurs sublimes,
Battant, à coups puissants, ton bord épouvanté,
Tu mêlais aux éclairs, aux cris de la tempête,
Les crins échevelés de ta superbe tête,
Comme un lion en liberté;

Moi, je m'agenouillais..... et, les mains en prière,
J'invoquais ce doux nom qui calme ta colère;
Devant ce nom divin, tes flots tombaient soumis;
Et soudain, dans le ciel brillait la sainte étoile,
Et sur ton sein baissé voguait ma blanche voile,
Que balançaient des vents amis.

O belles nuits des mers, nuits pleines de mystère,
Que j'aimais à passer sur le pont solitaire,
Contemplant, tour à tour, dans l'extase des sens,
Tes brisants argentés aux rayons de la lune,
Les lointaines vapeurs, passant contre la dune,
Le phare aux reflets vacillants!

O lever du soleil sur la mer radieuse,
Qui fais chanter en chœur, d'une voix si joyeuse,
Les matelots grimpant sur les mâts élevés,
Les mousses suspendus au cordage qui tremble,
Les mouettes tournant, quand le vent les rassemble
Près des pavillons déployés !

O mon vaisseau, voguant sur la mer souveraine,
Aussi fier qu'un coursier qui bondit dans l'arène,
Aussi léger que l'aigle aux vastes champs de l'air,
Toi qui dans tous les ports tremblais d'impatience,
Comme un oiseau captif, dont l'aile se balance
Pour briser les barreaux de fer !

Je ne vous verrai plus..... douleur, douleur amère !
Sur cet autre élément, vil point qu'on nomme terre,
Prison où l'âme en vain cherche l'immensité;
Masse inerte où partout le pied de l'homme imprime
Son empire, sa loi, jusqu'à ce qu'il s'abîme
Dans son sein par la mort jeté;

Sur ce tombeau muet qui porte ses victimes
Où retrouver, ô Mer, tes orageuses cimes,
Tes royales grandeurs, ton pouvoir infini?
Dieu seul, plus grand que toi, jette sa grande image
Dans ton miroir immense, où notre court passage
Soulève à peine un léger pli.

Adieu, ma mère, adieu !..... je te serai fidèle
Jusqu'à l'heure où j'irai sur cette mer nouvelle,
Mer sans rive et sans fond, qu'on nomme éternité !
Si ta gloire, ô mon Dieu, de la terre est bannie,
L'Océan garde encor le sceau de ton génie.....
Grandeur, puissance et liberté..... »

Et chaque soir, debout sur le roc solitaire,
Ses blancs cheveux au vent, le front triste et sévère,
L'œil fixé sur la mer aux aspects variés,
Le vieux marin venait, le cœur plein d'amertume,
Chanter son chant d'amour, et recevoir l'écume
Que jetait la vague à ses pieds.



MALTE,

ODE

Qui a concouru pour le Prix.

Multa renascentur quæ jam cecidere.
HORACE, Art poét.

DEBOUT, et le pied sur sa proie,
Le tigre lèche ses naseaux,
Et flaire au loin, ivre de joie,
Le sang de vingt meurtres nouveaux :
Ainsi, le pied sur sa conquête,
Le farouche enfant du Prophète
Jetait au loin un œil ardent ;
Il disait : « A nous est la terre ! »
Et déjà, de son cimeterre
Il avait montré l'Occident (1).

(1) Tout le monde sait que les sultans rêvaient la domination universelle de l'Islamisme. Rome était dans de continuelles alarmes pour elle et pour l'Europe : Bajazet avait juré de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre, et le redoutable Mahomet II ne fut empêché de porter les armes dans nos contrées, que par les chevaliers qu'il assiégea vainement dans leur île pendant deux années entières.

« Au sultan, vainqueur de Byzance,
» Il faut l'empire tout entier.
» Des Césars je veux la puissance :
» Ne suis-je pas leur héritier ?
» A mon noir coursier d'Arabie
» J'ai promis la mosquée, où prie
» Le Prêtre de Rome à genoux ;
» J'ai promis aux croyants fidèles
» Ces houris qu'Allah fit si belles,
» Dont les yeux d'azur sont si doux. »

Déjà ses hordes dévorantes,
Plus rapides que les éclairs,
S'élançaient sur nous, rugissantes
Comme le simoun des déserts,
Fils des Huns, pleins de leur audace,
On voyait partout sur leur trace,
Du sang, des cadavres épars :
Sous leurs pas s'effaçaient les villes,
Et les champs devenaient stériles
A l'ombre de leurs étendards.

Vous périssiez, palais antiques,
Murs aux souvenirs glorieux,
Temples sacrés, manoirs gothiques
Où dort la cendre des aïeux :
Terre d'amour et de vaillance,
Vieille Europe, ta noble lance
Sous la hache allait s'abaisser ;
Mais Malte leva sa bannière,
Et devant cette île guerrière
Le croissant n'osa plus passer.

Gloire à toi, Malte ! dans ton île,
Et sur ton formidable bord,
Les Chrétiens trouvaient un asile,
Les Musulmans trouvaient la mort !...
Gloire à vous, ô héros sublimes,
Qui vous levâtes, magnanimes,
Devant ces nouveaux Attila,
Qui de ces hordes innombrables,
Arrêtiez les flots redoutables,
Dont le courroux vint mourir là !....

Sur le seuil de l'antre où sommeille
Le tendre fruit de son amour,
L'œil en feu, la lionne veille,
Rugissant la nuit et le jour;
Telle, aux combats accoutumée,
Malte à l'Europe bien-aimée
Prêtait son généreux appui :
A l'ombre de son bras terrible,
L'Occident put grandir paisible;
Les Chevaliers mouraient pour lui.

Oh ! qu'il fit beau les voir, quand, du haut de son aire,
Déployant tout à coup leurs nombreux pavillons,
Ces héros, sous les yeux de Malte heureuse et fière,
S'élançaient sur leur proie, ainsi que des aiglons :
Quand, semblable au coursier rapide,
Orgueilleux du maître intrépide
Qu'il porte, plus prompt que les vents,
La mer, bondissante et docile,
Faisait voler la flotte agile,
Sur l'écume des flots mouvants.

« Partons ; les combats sont nos fêtes,
» Disaient ces braves Chevaliers :
» La victoire a lui sur nos têtes,
» Partons ; ses mains sont toujours prêtes
» A couvrir nos fronts de lauriers.

» Partons ; c'est Dieu qui nous appelle,
» Le Dieu terrible des combats :
» Dieu qui nous couvre de son aile,
» Dieu qui nous livre sa querelle,
» Dieu dont notre glaive est le bras !...

» Il nous créa pour les batailles :
» A nous l'intrépide coursier,
» Le canon broyant les murailles,
» La mine aux brûlantes entrailles,
» L'acier se brisant sur l'acier.

» A nous la guerre et ses alarmes ;
» Pour elle nous avons, joyeux,
» Quitté tournois, joûtes, pas d'armes,
» Et la terre pleine de charmes,
» Qui reçut nos derniers adieux.

» Nos drapeaux flottaient à Lépante,
» A Solyme, aux champs d'Ascalon ;
» Partout de Malte triomphante,
» Partout, sur la terre sanglante,
» Notre glaive a gravé le nom.

» Partons ; les combats sont nos fêtes ,
» Disaient ces braves Chevaliers ;
» La victoire a lui sur nos têtes,
» Partons , ses mains sont toujours prêtes
» A couvrir nos fronts de lauriers. »

Bientôt, un bruit plus fort que celui du tonnerre,
De Tanger au Liban , s'élevait sur les eaux
Qui semblaient s'étonner de jeter à la terre
Tant de débris fumants d'hommes et de vaisseaux :
La mer rugissait enflammée,
Stamboul, sur la rive alarmée ,
Pleurait sa honte et ses guerriers ;
Mais du haut de son roc sauvage,
Malte, témoin de leur courage,
S'écriait : Gloire aux Chevaliers !

Au son des fanfares bruyantes ,
Aux yeux des Turcs épouvantés,
Leurs flottes passaient triomphantes,
Traînant des vaisseaux démâtés.
Des galères dont les voilures,
Comme d'éparses chevelures,
Semblaient couvrir le déshonneur ,
Ainsi que ces reines captives ,
Qu'on voyait se voiler, craintives ,
Derrière le char du vainqueur (1).

(1) Voyez Vertot, sur les prises fameuses faites par les Cheval: de Malte.

C'étaient de hautes capitanes
Aux banderoles de velours,
Qui, des bords de l'Inde, aux sultanes
Portaient de magiques atours;
C'étaient les trésors qu'à Médine
L'Orient fastueux destine :
C'étaient l'opale et le vermeil;
C'était la nacelle dorée
Qu'on prenait, sur l'onde azurée,
Pour le pavillon du soleil.

C'étaient... Mais, hélas! la victoire
Ne guide plus tes vieux drapeaux,
O Malte, et des jours de ta gloire
Rien n'est resté... que des tombeaux....
Elle n'est plus qu'une ombre vaine,
Cette superbe souveraine,
Qui portait le sceptre des mers;
Ses murs ne sont plus qu'un repaire,
D'où le léopard insulaire
Veille, sanglant, sur l'univers.

Elle n'est plus... mais sur sa tombe
Son souvenir vit immortel;
Et de ta grandeur qui succombe
Chaque débris est un autel,
Terre à la gloire consacrée,
Cratère éteint, source sacrée
D'un fleuve, hélas! trop tôt tari,

Sanctuaire où voudrait éclore
L'honneur, s'il renaissait encore,
Vieux rempart son dernier abri.

Elle n'est plus... Sur sa ruine,
Au voyageur silencieux
L'antique nocher qui s'incline,
Montre, avec des pleurs dans ses yeux,
Les ports dont les flottes guerrières
Rendaient les sultans tributaires (1).
Ces lieux témoins de tant d'exploits,
Ces autels où, posant sa lance,
Le Chevalier, plein d'espérance,
Venait mourir devant la croix.

On dit que, dans la nuit obscure,
Souvent, sur ces palais en deuil,
Il a vu, ceints de leur armure,
Des morts se lever du cercueil.
Serait-ce votre ombre inquiète,
O l'Isle-Adam, ô Lavalette?
Braves Chevaliers, est-ce vous?
Qui pleurez Malte délaissée,
Malte par l'Anglais abaissée,
Et, comme une esclave, à genoux.

(1) Quand le malheureux Zizim se retira à Rhodes, le sultan Bajazet, son frère, craignant l'intervention des Chevaliers, leur paya un tribut.

[redacted]

Consolez-vous, ombres plaintives,
Un jour, une croix à la main,
L'Europe viendra sur vos rives
Où l'étranger domine en vain;
Déjà succombant sous nos armes,
Alger, où coulaient tant de larmes,
Subit la loi de nos guerriers;
Nos mains, en tout lieu souveraines,
Ont rendu la Grèce aux Hellènes:
Nous rendrons Malte aux Chevaliers.



NAPOLÉON A FONTAINEBLEAU[1],

ODE

Présentée au Concours.

On n'en finit pas avec le malheur lorsque l'on croit en finir avec la vie : on ne meurt pas parce qu'on se tue.

Le Comte Jules DE RESSÉGUIER. *Almaria.*

IL est minuit... Jamais dans l'antique tourelle
La cloche n'a sonné d'heure plus solennelle :
Le fier vainqueur des rois veille à Fontainebleau ;
Il veille... Il a vu fuir ses courtisans sans nombre ;
Dans son vaste palais il est seul, comme une ombre,
Dans un silencieux tombeau.

Ils ne sont plus ces jours où, surpris par l'aurore,
A l'heure du combat il reposait encore ;
Quand nos soldats pour vaincre attendaient son réveil,
Alors que, méditant une grande journée,
La Victoire jalouse arrachait, étonnée,
Cet autre Alexandre au sommeil.

(1) « N'ayant plus que faire de son génie, ne pouvant plus rien faire » pour la France, Napoléon s'avise qu'il n'a plus besoin de lui-même... » Il se souvient, prisonnier d'Alexandre, de ce poison qui ne l'a » jamais quitté dans la campagne de Moscou. »

DE NORVINS, *Hist. de Nap.*

[redacted]

L'aigle, en son vol altier, atteint par le tonnerre,
Est retombé sanglant, mutilé, sur la terre;
Et, tandis que des cieux partait un cri d'effroi,
Les oiseaux échappés à sa serre puissante,
Sont venus, réunis en ce jour d'épouvante,
S'abattre en foule sur leur roi.

Ils viennent ceux qu'on vit, muets en sa présence,
Au prix de tant d'affronts, acheter sa clémence;
Ils viennent, de son sceptre encore tout meurtris,
Encore humiliés, secouant la poussière
Qu'imprimèrent ses pieds, au jour de sa colère,
Sur leurs diadèmes flétris.

Ah! si de la Victoire, à le suivre occupée,
Paris eût, rassuré par la terrible épée,
Dans ses murs insultés attendu le retour;
S'il eût su du barbare arrêter les cohortes,
Tandis que nos soldats accouraient à ses portes
Moissonner ces héros d'un jour...

Il régnerait encore, ô France bien-aimée!
Mais, hélas! tout succombe, et la France opprimée
Sous le poids des lauriers, elle aussi, doit fléchir :
La victoire use enfin nos invincibles armes :
Nous n'avons plus de sang, nous n'avons que des larmes,
Et le héros n'a qu'à mourir.....

« Mourons... ainsi le veut le destin inflexible;
» Mourons, dit-il; mais grand et toujours invincible,
» Pour linceul, comme un brave emportant mon drapeau,
» Encore environné des splendeurs de ma gloire,
» Descendu, sans tomber, de victoire en victoire,
» Et vainqueur jusques au tombeau.

» Mourons... Que tant de rois, accourus pour me prendre,
» Ne puissent dans leurs fers enchaîner que ma cendre.
» Adieu, France; je vais où furent tes héros.....
» Venez, Lannes, Kléber... Et toi, mon Dieu, pardonne
» Si, fatigué, je viens, avant que l'heure sonne,
» Des morts demander le repos. »

Il dit, et, dans la coupe aussitôt préparée,
Il cherche, en souriant, la mort tant désirée;
Sans pâlir devant elle, il voit l'éternité :
Tel que l'ange déchu, jusqu'au bord de l'abîme,
Il est fier de sa chute, et du faîte sublime
D'où le sort l'a précipité.

Mais que s'est-il passé dans son âme éperdue?
Pourquoi cette frayeur au héros inconnue?
Les spectres des tombeaux viendraient-ils le braver?
A-t-il vu, s'échappant de leurs demeures sombres,
Des peuples et des rois les menaçantes ombres,
Ainsi qu'un remords se lever?

On dit qu'en ce moment de terrible agonie,
Debout, devant sa tombe, il trouva son Génie,
Non plus ceint de lauriers, tel qu'il fut autrefois,
Quand il guidait son char vainqueur dans la carrière,
Quand il montrait de loin à son ardeur guerrière
L'Europe soumise à ses lois;

Mais tel qu'il dut le voir dans cette nuit sanglante,
Où d'un meurtre inouï la terre dégouttante
But à regret le sang d'une race de Dieux (1),
Quand auprès du Kremlin, trop fatale conquête!...
Sa menaçante voix disait : « Arrête!... arrête!... »
Et que des pleurs mouillaient ses yeux.

« Ainsi tu veux mourir, lui dit-il, par un crime,
» Détrompant l'univers qui te crut magnanime;
» Mourir... en insultant au Dieu qui te fit roi;
» A tes peuples trahis, à la France qui t'aime
» Rendant déshonoré leur noble diadème,
» Toujours sans tache jusqu'à toi.

» Mourir... c'eût été beau quand tes foudres rapides
» Eveillaient au désert l'écho des pyramides;
» Quand, Consul, Dictateur, et grand comme César,
» Tu pouvais, comme lui, monter au Capitole;
» Quand ton front s'inclinait sous les palmes d'Arcole,
» Et que des rois suivaient ton char.

(1) Le duc d'Enghien, dernier rejeton de sa noble race.

» Il est beau de mourir quand le ciel nous seconde ;
» D'échanger un empire et le sceptre du monde
» Contre un tombeau sanglant conquis au champ d'honneur ;
» Mais fuir devant le sort ainsi qu'un vil esclave...
» Ah ! pour mourir ainsi le lâche est assez brave :
» C'est le courage de la peur...

» Non, tu ne peux subir un trépas si vulgaire,
» Comme un méchant, l'opprobre et l'effroi de la terre,
» Non... Tu pus à ton gré, dans les palais en deuil,
» Entrer, sur les débris des phalanges rivales,
» Forcer les hautes tours, les fières capitales ;
» Dieu tient les clefs de ton cercueil.....

» Dieu seul put allumer, et Dieu seul doit éteindre
» Ta vie, astre sublime, où lui seul peut atteindre.
» Oh ! ne murmure pas s'il t'a voulu plus grand ;
» S'il a trouvé pour toi trop petit un royaume ;
» S'il veut nous montrer seul et plus beau le grand homme
» Sur les débris du conquérant...

» Tu ne fus point vaincu ; ta course était finie :
» Le monde ne pouvait suffire à ton génie ;
» Il pliait sous le poids d'un fardeau trop pesant :
» L'astre éclatant du jour embraserait la terre,
» S'il n'endormait jamais les feux dont il l'éclaire,
» Dans les nuages du couchant...

» Couche-toi, comme lui, beau, comme à ton aurore,
» Aux yeux de l'univers qui te pleure et t'adore;
» Dors comme le lion ton paisible sommeil;
» Dors; les rois moins heureux sur leur couche pénible
» S'agiteront souvent, quand, dans un songe horrible,
» Ils auront cru voir ton réveil. »

Il dit et disparut... A l'heure accoutumée,
La diane annonça le réveil de l'armée;
Nos vieux soldats pleuraient, dans l'ombre réunis :
Le héros, lui tout seul, dormait calme et paisible :
Il avait retrouvé, dans cette nuit terrible,
Son noble sommeil d'Austerlitz.



LES PREMIERS SIÈCLES,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. le Comte EMILE DE LA BÉDOLLIÈRE,
de Paris.

Stupete gentes, fit Deus hostia.
SANTEUIL.

O citoyens Romains, sous les lois de Tibère,
Que vous donnez au monde un spectacle odieux !
Plus de frein, plus de mœurs ! Le Sénat délibère
S'il faut mettre César à la place des dieux.
Ainsi qu'un vil troupeau la débauche vous mène;
Vous foulez sous vos pieds les plus sacrés devoirs,
Et vos Patriciens jettent la chair humaine
Aux poissons de leurs réservoirs.

Ne t'enorgueillis plus d'avoir conquis la terre,
De tenir l'univers en ta puissante main;
Ton nom, dépossédé du lustre héréditaire,
Fait aujourd'hui ta honte, ô grand peuple Romain !
L'amour de la vertu, l'héroïque énergie,
Par un lâche égoïsme ont été remplacés,
Et tes enfants bâtards éteignent dans l'orgie
La lumière des temps passés.

Que Rome fait pitié dans sa décrépitude !
Partout joie effrénée ou désespoir sans fin :
En haut, la tyrannie ; en bas, la servitude ;
L'excès de l'abondance ou celui de la faim.
De la grande cité pour nourrir l'opulence
D'avides gouverneurs pressurent les vaincus,
Qui, dévorés de haine, aiguisent en silence
Le glaive usé de Spartacus.

Encor si vous pouviez, races dégénérées,
Elever, en priant, votre cœur et vos mains !
Mais vos regards, sondant les voûtes éthérées,
N'y trouvent que des dieux pires que les humains.
O profanation ! Ces déités menteuses
Etalent leur cynisme en exemple aux mortels,
Et c'est à la licence, aux passions honteuses,
Que l'on a dressé des autels !

Qui sauvera le monde ?.... — Il est en Galilée
Un village, étagé sur un coteau riant,
Bethléem, qui, planant sur la verte vallée,
Chauffe ses blancs rochers au soleil d'Orient.
Là, celui qui remplit de sa majesté sainte
L'éternelle durée et l'espace infini,
Naît, pauvre enfant chétif, dans une étroite enceinte.....
Seigneur clément, soyez béni !

Vous qui, renouvelant la face de la terre,
Envoyez votre Esprit pour la purifier ;
Vous dont le divin Fils, admirable mystère !
Pour le salut de tous se va sacrifier ;

Vrai Dieu, que les païens ignorent ou maudissent,
Et dont ils connaîtront l'ineffable bonté ;
Suprême Créateur, par qui seul resplendissent
Le soleil et la vérité !

Pour toi, Jérusalem, voici des jours de fêtes ;
Elève tes concerts vers le Dieu d'Israël !
Il vient enfin, le Christ qu'annonçaient les Prophètes,
Il apporte ici-bas les paroles du ciel !
Il vient des vieilles lois renverser l'édifice :
— « Vous n'avez tous, dit-il, qu'un Père tout-puissant ;
» Frères, pour le prochain offrez en sacrifice
» Vos biens, vos jours, et votre sang. »

Et ses mains de l'aveugle entr'ouvrent la paupière ;
Il redonne la force au malade énervé ;
Sur le terrain fertile ou sur l'aride pierre
Il sème en son chemin le grain de sénevé.
Il ranime l'espoir du malheureux qui tombe ;
De l'esclave abattu sous le joug des vainqueurs ;
Il réveille Lazare endormi dans la tombe,
Et la foi morte dans les cœurs.

Mais son heure est venue ; il faut qu'il accomplisse
Du souverain des cieux le décret éternel.
Gouverneur de Judée, ordonne son supplice ;
Juifs, dressez une croix au divin criminel.
Qu'il meure, poursuivi de vos cris d'anathème ;
Que son sang, ruisselant de ses flancs entr'ouverts,
Du haut du Golgotha pleuve comme un baptême,
Pour le rachat de l'univers !

Du Christ au firmament la place est préparée ;
Mais son esprit demeure avec ceux qu'il aima ;
Ils s'en vont, répandant de contrée en contrée
L'évangile de Dieu que sa voix proclama.
Au joug de ces pasteurs un grand troupeau se plie ;
La foule se repaît de leurs saintes leçons ;
Et, pour nourrir les cœurs, la foi se multiplie,
Comme les pains et les poissons.

Le vieux monde s'alarme ; avec terreur il compte
Le peuple novateur par le Christ enfanté ;
Il veut mettre une digue à ce torrent qui monte,
Et qui va déborder sur la société.
Alors, pour affirmer la croyance chrétienne,
Au-devant du trépas courent de saints héros,
Et, le premier de tous, le glorieux Etienne,
Tombe en priant pour ses bourreaux.

« Adore Jupiter, protecteur de l'empire.
» — Je garde à Jésus-Christ mes vœux et mon encens ;
» Le Seigneur, dont l'esprit me soutient et m'inspire,
» Peut briser d'une main tous vos dieux impuissants.
» — Invoque-les, ou meurs. — C'est la mort que j'envie.
» — Les tourments te vaincront, rebelle audacieux !
» — Non, lambeaux par lambeaux arrachez-moi la vie ;
» Mon âme est déjà dans les cieux ! »

Ainsi les confesseurs affrontent les souffrances :
« Quoi ! disent les païens vaincus et furieux,
» Ces disciples du Christ, trompant nos espérances,
» Répètent sous nos coups des chants victorieux !

» Voyons si jusqu'au bout les douleurs seront vaines ;
» Par de nouveaux tourments que leurs corps soient brisés;
» Des croix ! des chevalets ! que le plomb dans leurs veines
» Roule en globules embrasés !

» D'huile et de poix brûlante arrosant leurs blessures,
» Réveillons pour souffrir les martyrs expirants,
» Et puis, tout mutilés, livrons-les aux morsures
» Des tigres affamés, des lions dévorants.
» Qu'avec chaque matin le meurtre recommence,
» Pour durer jusqu'à l'heure où le soleil descend ;
» Changeons l'amphithéâtre en une coupe immense
» Où nous pourrons boire le sang. »

O païens, à grands pas marche la nouvelle ère !
En vain, pour soutenir Jupiter ou Vénus,
De vos exécuteurs l'inventive colère
Travaille à combiner des tourments inconnus.
D'un sang noble et sans tache à quoi sert de vous teindre,
D'épuiser de l'enfer le hideux arsenal ?
Cette religion, que vous voulez éteindre,
Brille, impérissable fanal.

La douleur est féconde et la mort fructifie ;
Les Chrétiens décimés redoublent de ferveur ;
Et lorsque pour son Dieu l'un d'eux se sacrifie,
Cent païens convertis adorent le Sauveur.
La foi du Christ, pareille à l'arbre qu'on émonde,
Et qui, plus vigoureux, s'élève et reverdit,
Allonge lentement ses rameaux sur le monde....
On la mutile ; elle grandit !

Votre Olympe s'en va ; le Panthéon superbe,
Les temples dont les arts avaient paré les murs,
Verront leurs dieux de marbre ensevelis sous l'herbe,
Ou seront délaissés comme des lieux impurs.
Tous ceux qui du martyre ont mérité la palme,
Régneront vénérés dans l'avenir lointain ;
Et la Foi s'assiéra, victorieuse et calme,
Sur le trône de Constantin.



LOUIS XIV,

ODE

Présentée au Concours ;

Par M. ALPHONSE DELONCLE, Etudiant en Droit, de Cournon-Saint-Vincent (Lot).

Ludovico Magno.

La France grandissait.... secouant d'âge en âge
L'étreinte féodale, et sauvant du naufrage
Sa fortune éternelle et son front tourmenté,
Victorieuse et forte, et ses rois à sa tête,
La France s'élançait, de conquête en conquête,
Vers sa magnifique unité.

Et sur elle planant du haut de son vieux trône,
La fière Royauté, qui sur les temps rayonne,
Sa grande épée au flanc et son sceptre à la main,
A force de bienfaits, de génie et de gloire,
De l'histoire française avait fait son histoire
Et de son destin, son destin.

Et chaque jour ce temple auguste et séculaire,
Temple auquel chaque roi portait sa noble pierre,
Montait, agrandissant ses glorieux parois,
Ses parois de granit ou d'héroïque bronze
Que de leurs fortes mains cimentèrent Louis onze
Et Richelieu, l'égal des rois !...

Ce temple haut et vaste à contenir la France,
Ce monument d'honneur, d'unité, de puissance,
Ce grand œuvre des rois surgissait, triomphant.....
Il lui manquait encore un majestueux dôme
Complément glorieux des splendeurs du royaume,
Il lui fallait Louis-le-Grand !

Louis-le-Grand ! beau front sur lequel s'est unie
La double majesté du sceptre et du génie !
Calme et dernier sommet de toute royauté !
Tête, qui pour couronne eut soixante ans de gloire !
Louis-le-Grand ! soleil projetant sur l'histoire
Sa vive et féconde clarté.

Grand homme, qui du haut de sa pompe royale
Du grand siècle guidait la marche triomphale !
Nom qui dans la patrie éveille tant d'échos ;
Nom grandi dans l'éclat des victoires, des fêtes,
Et qu'apportent au loin la lyre des poëtes
Et la trompette des héros !

Place à lui ! place à lui , dans vos fastes antiques ,
Vous les triomphateurs , vous , les grands politiques ,
Vous ses aïeux en gloire et ses fiers précurseurs !
Et toi , géant caché sous la robe du prêtre ,
Place à lui ! sous ses mains ton œuvre va renaître ,
Et s'épurer dans ses grandeurs.

Autour de son berceau , vous qui lancez , rebelles ,
Le flot ambitieux de vos vaines querelles ,
Silence ! c'est le Roi..... Peuple et grands , place à lui !
Sur sa route amassant les troubles , les orages ,
Vous vouliez obscurcir l'astre sous vos nuages ;
Vains efforts ! Le soleil a lui.

— Pour soutenir alors sa glorieuse charge ,
Le sceptre avait besoin d'une main forte et large.
Le siècle demandait un grand homme , un grand roi ,
Un symbole vivant des forces de la France....
Il surgit , jeune et beau de fierté , d'espérance ,
En s'écriant : « Ce sera moi ! »

Il surgit , écrasant tous les bruits de la Fronde
Et dans ses premiers pas se révélant au monde ,
Mesurant d'un coup d'œil son immense chemin ,
Et du bout de son sceptre entr'ouvrant ces annales
Qui se dérouleront en pages triomphales
Depuis Rocroi jusqu'à Denain...

— Être grand, être fort; rejeter toute entrave; .
Voir un peuple à ses pieds majestueux esclave :
Être roi, tout-puissant sur la terre, après Dieu,
Roi, que sa volonté seule et ferme accompagne,
Roi fier comme Clovis, grand comme Charlemagne,
Et profond comme Richelieu;

Et sur son front fixer les regards de la terre,
Sur son front solennel que la pensée éclaire;
D'un signe de sa main, d'un ordre de sa voix,
Envoyer les Condé, les Turenne aux frontières;
Mouvoir chefs et soldats sur leurs routes guerrières,
Et leur mesurer leurs exploits;

Pour défi gigantesque, à l'Europe hautaine
Lancer en un seul jour une flotte soudaine,
Peupler de ses vaisseaux notre Océan désert;
Associer, propice, à ses royales veilles
Le génie, artisan de bienfaits, de merveilles;
Être le roi du grand Colbert;

Étendre sur le sol fécond de la patrie
Ces deux vivants canaux, les arts et l'industrie;
De la main qui faisait reluire dans les airs
Le temple glorieux des débris des batailles,
Qui semait de splendeurs les palais de Versailles...
Unir les ondes des deux mers;

Magnifique, grouper sur les marches du trône
Tous les grands noms, joyaux de sa vaste couronne;
Seul contre tous, tenir les trônes en émoi;
Imposer sa grandeur même aux grandeurs de Rome;
Vaincre et régner partout : voilà l'œuvre d'un homme,
Voilà l'histoire du grand Roi !

La France, c'était lui ! La France grande et fière,
Reine majestueuse, à l'allure guerrière,
Sur les peuples rivaux lançant ses légions,
Et qui pour marchepied prenant les Pyrénées,
Montait, accomplissant ses hautes destinées,
Sur le trône des nations.

La France, c'était lui ! — Vivante de sa vie,
Et couronnant son front des feux de son génie,
Reflétant les rayons de sa mâle beauté;
La France était l'écho de ce concert sublime
Que par toutes ses voix le grand siècle, unanime,
Exhalait vers la royauté !



RACINE,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Jude PATISSIÉ, de Grateloup, près Tonneins
(Lot-et-Garonne).

« Les Poëtes sont de race divine ; ils possè-
» dent le seul talent incontestable dont le ciel
» ait fait présent à la terre. »

Chateaubriand, *René*.

Gloire au Poëte aimé dont la Muse tragique
Entoure encor le nom d'un prestige magique
De deux siècles vainqueur !
Gloire à la voix touchante, organe du génie,
Qui s'épanche à l'oreille en torrents d'harmonie
Et s'empare du cœur !

Lui prodiguant ses dons, le ciel dota son âme
D'un rayon lumineux de cette pure flamme
Que lance l'œil du jour ;
Sa lèvre, au lieu de lait, s'humecta d'ambroisie,
Et dans ses bras divins la douce Poésie
Le prit avec amour !

Enfant, ainsi croissait, abrité sous son aile,
Le brillant successeur à la gloire immortelle
De Corneille vieilli;
Tourmenté par l'espoir d'égaler ce grand maître,
Il méditait sur l'art qui venait de renaître,
Pensif et recueilli.

Corneille avait compris le noble caractère,
Et l'indomptable orgueil, et la rudesse austère
De ces fameux Romains
Qui, fiers de leur fortune en victoires féconde,
Firent trembler les rois, et portèrent du monde
Le sceptre dans leurs mains.

Que de fois, transporté d'une ardeur surhumaine,
Le disciple, attendri, partagea de Chimène
Les plaintives douleurs!
Que de fois, évoqués sur la scène ennoblie,
Polyeucte, Pauline, Auguste, Cornélie
Firent couler ses pleurs!

Sous l'empire attachant de ces riches merveilles,
Au sein des longues nuits, trop courtes pour les veilles
Qui l'occupent ainsi,
Je crois ouïr sa voix, prophétique et sublime,
S'écrier, sur la foi d'un sentiment intime:
« Je suis Poëte aussi! »

Eh bien ! élance-toi sur les pas du grand homme
Qui, de l'œil, mesura le colosse de Rome
Dans toute sa hauteur !
Comme lui, du vieux monde interroge les fastes,
Et, comme lui, consacre aux tableaux les plus vastes
Ton pinceau créateur !

Accourez ! levez-vous de vos tombes antiques,
Rois et guerriers fameux des âges héroïques,
Thésée, Agamemnon !
Vous, surtout, de l'amour déplorables victimes,
Femmes dont les malheurs, les vertus ou les crimes
Illustrèrent le nom !

A vous de nous toucher, à vous de faire entendre
Ce que la voix du cœur inspire de plus tendre
Ou de plus solennel ;
A vous les noirs transports, les fureurs délirantes,
L'emportement jaloux, les plaintes déchirantes
De l'amour maternel !

Aux scènes qu'à ses yeux le Poëte déroule,
Voyez-vous accourir et se presser la foule,
Ivre d'émotions,
Alors que, répondant à son avide attente,
Le génie inspiré la livre palpitante
Au choc des passions ?

Sombre Oreste, maudis l'arrêt du sort injuste;
Présente, affreux Néron, la coupe de Locuste
A ton frère expirant;
Fier Mithridate, en roi termine ta carrière;
Cache sous les dehors de la valeur guerrière
L'astuce du tyran.

Et toi qui, tour à tour, coupable et vertueuse,
D'un amour effréné victime incestueuse,
Descendis chez les morts,
Redis-nous ces tourments, ces combats, ces alarmes
Qui, dignes de pitié, nous font mêler nos larmes
Au cri de tes remords!

Ainsi du cœur humain s'empare le Poëte;
Il le brise ou l'émeut, le charme ou l'inquiète
Par des moyens divers;
Avec Iphigénie, Andromaque, Monime,
C'est la candeur naïve et la vertu sublime
Qui parlent dans ses vers.

C'est l'altière Roxane et la fière Hermione
Dont l'œil ardent, pareil à l'œil de la lionne,
Lance des feux mortels;
C'est Achille, fougueux comme le peint Homère,
Qui, pour rendre une fille aux baisers de sa mère,
La dispute aux autels!

LES ENFANTS DE MONCADE,

POËME

Qui a remporté le Prix;

Par M. Vincent BATAILLE, de Pontacq
(Basses-Pyrénées).

Préambule. — Invocation. — Les deux Anges. — L'Exilée. — Les Vicomtes de Béarn. — Le Drame. — La Sagesse. — Epilogue.

I.

Aux beaux jours du Béarn, la princesse Marie
Voulut à l'Aragon asservir sa patrie;
Moncade, son époux, dans un traité fatal,
D'Ildefonse à son tour se reconnut vassal.
Nos pères, menacés dans leur indépendance,
Du trône, à cet affront, proclamant la vacance,
Choisirent en Bigorre un chevalier fameux.
Il jura leurs vieux fors; puis il régna sur eux.
Mais bientôt, au mépris des règlements antiques,
Ce seigneur viola les franchises publiques.

La cour (1) s'assemble à Pau. — Cédez, prince hautain;
Reconnaissez vos torts! — Il résiste. Soudain
On l'immole au pays comme parjure et traître.
Pour la seconde fois, le trône était sans maître.
D'un chevalier d'Auvergne on vantait la valeur :
D'un peuple libre et fier il fut nommé seigneur.
La terre de Béarn par ce chef gouvernée
Fleurit pendant deux ans, paisible, fortunée;
Mais, deux ans révolus, l'injustice et l'orgueil
Du nouveau souverain creusèrent le cercueil.
Il osa violer la loi fondamentale.
Le peuple prononça la sentence fatale;
Et, quelques jours après, ce prince chevalier
Expirait sous les coups d'un obscur écuyer.
On se souvint alors de la jeune princesse
Qui, chez les Catalans, expiait sa faiblesse :
En elle on révérait le pur sang de Clovis.
D'un seul enfantement elle avait eu deux fils :
Le Béarn résolut d'élire l'un des princes,
Pour soumettre à ses lois les heureuses provinces
Où trois siècles entiers, par la faveur des cieux,
Avaient vu prospérer ses illustres aïeux.

II.

Doux charme de la vie, aimable enchanteresse
Dont le moindre récit émeut, plaît, intéresse,
Divine Poésie! accours, raconte-nous

(1) *Cour* signifie ici l'assemblée générale de la nation : c'est le mot consacré par les anciens fors du Béarn.

Comment ces Béarnais, de leurs droits si jaloux,
Députant vers l'Espagne une simple ambassade,
Choisirent leur Vicomte au berceau des Moncade.
L'histoire, de ces faits, ne peut m'entretenir :
Elle en conserve à peine un vague souvenir.

III.

Pour le représenter aux terres étrangères,
Le peuple avait déjà nommé ses mandataires :
Grat, prélat d'Oloron, l'oracle de la cour;
L'impétueux Robert, châtelain de Montmour,
Et Pérarnauld, jurat aussi loyal que sage :
Ils devaient dans trois jours commencer leur voyage.
L'évêque en son palais à peine est retourné,
Qu'aux pieds du crucifix humblement prosterné,
Il consulte le ciel; sa fervente prière
Invoque ainsi l'Esprit de paix et de lumière :
« Esprit de l'Éternel, daigne entendre ma voix;
» Sur qui des deux jumeaux doit tomber notre choi
» Parle, et que tout soit fait pour ta plus grande gloi
Il dit : au même instant, le gothique oratoire
Est tout illuminé d'un jour suave et pur,
Et l'éther à flots d'or ruisselle dans l'azur....
Puis Grat voit apparaître une forme riante,
Un Ange : de blancheur sa robe est éclatante;
Ses longs cheveux sont bruns; son front haut, et ses
Reflètent la couleur de la voûte des cieux.
D'esprit et de bonté c'est un heureux mélange.
Du Béarn, à ces traits, Grat a reconnu l'Ange.

Et l'Ange dit : « Je viens de la part du Seigneur :
» Écoute ses décrets. Né pour votre bonheur,
» L'un des fils de l'exil, doux, simple, pacifique,
» Fera dans ses états fleurir la paix publique.
» D'un prince libéral il aura le renom.
» De sa bonté naîtra son glorieux surnom (1) ;
» Qu'il règne. Du second la jeunesse orageuse,
» Dans le chef de l'état serait trop dangereuse.
» Un jour, quand son esprit, triomphant de son cœur,
» De ses emportements l'aura rendu vainqueur,
» A son tour rappelé de la terre étrangère,
» Il consolidera l'ouvrage de son frère....
» Remplis ta mission, et des signes certains
» T'annonceront le choix du Maître des humains. »
A ces mots, secouant ses deux ailes dorées,
L'Ange sort au travers des vitres diaprées,
Subtil comme un rayon qui nous porte le jour,
Et remonte, en son vol, au glorieux séjour.
Satan, à l'œil de lynx, a suivi dans l'espace
Du messager des cieux l'imperceptible trace :
Il a tout soupçonné, s'il n'a tout découvert.
Il sort donc de l'abîme et va trouver Robert.
Seul, au fond d'un caveau, dans son avare joie,
Celui-ci pesait l'or que ses hommes de proie
Avaient porté la veille au donjon de Montmour,
Et qu'il avait caché dans sa plus forte tour.
Mais l'ouragan mugit ! la tour est ébranlée ;
Par un nuage affreux la lumière est voilée ;
De livides éclairs glissent sous les vousseaux,
Enfants impurs du gaz exhalé des tombeaux ;

(1) Gaston VI, dit le Bon.

Et cependant, au sein de l'infernale nue
Robert entend le son d'une voix bien connue :
« O fils des conquérants ! prends garde, dit la voix,
» Qu'un prêtre d'Oloron ne t'impose son choix.
» Sans doute mieux vaudrait n'obéir à personne ;
» Mais, puisqu'on veut un chef, décerne la couronne :
» Car, sous un suzerain choisi par le prélat,
» Un jour les fainéants seraient tout dans l'état ;
» Ces trésors passeraient entre les mains des moines....
» Crains de voir à Montmour le camail des chanoines ? »
Le nuage bientôt se dissipe dans l'air,
Et le démon descend sur le dernier éclair.
Tel, si vous parcourez une stérile plage,
Aux arides aspects, désolé paysage,
Dans quelque lac sans fond, parfois vous pouvez voir
Le plongeon à vos yeux dérobant son dos noir.

IV.

Quand, le troisième jour, l'Aurore triomphante
Ouvrit à l'astre-roi sa carrière brillante,
En jetant sur le globe un amoureux regard,
Des trois ambassadeurs elle vit le départ....
Muse, tu te plairais, selon l'antique usage,
A nous entretenir de ce lointain voyage,
A nous peindre les mœurs de diverses cités,
A redire les faits qu'on t'aurait racontés ;
Mais, pour tous ces détails ne pouvant trouver place,
Poursuis ton vol rapide et dévore l'espace.
Grat, Robert, Pérarnauld pressaient leurs palefrois ;

Sur leurs traces volaient vingt coursiers navarrois :
On craignait de trouver, dans la nuit avancée,
Le pont-levis debout et la herse baissée.
La députation, arrivant vers le soir,
Du seigneur de Moncade aborda le manoir,
Et tous avaient franchi les poternes obscures,
Quand Phœbé de la cour éclaira les sculptures.
 Le château les reçut avec de grands honneurs.
« A-t-on cru, dit Marie aux trois ambassadeurs,
» Que l'éducation m'ait faite Aragonaise ?
» Vous le savez : je suis par le sang Béarnaise ;
» Je le suis par le cœur !... Parlez, parlez de Pau,
» Du Gave, de ses bords, des montagnes d'Ossau....
» Je chéris le Béarn ! un beau soleil y brille ;
» C'est là qu'est mon berceau. Béarn, je suis ta fille ! »
Cet accueil provoqua l'aimable effusion ;
Et Grat, l'homme de Dieu, dans son émotion,
Exposa simplement, sans harangue fleurie,
Les vœux et les besoins de sa chère patrie.
Moncade, avec bonheur cédant à son désir :
« De nos enfants, dit-il, le Béarn peut choisir. »
La Princesse ajouta : « Nation généreuse,
» Puisses-tu par mon fils du moins te voir heureuse ! »
On reconnut Marie à ce cri d'un bon cœur :
Elle aimait son pays. A la cour d'un tuteur,
On put voir, il est vrai, sa jeunesse égarée ;
Mais, chaque jour, depuis, la faute était pleurée :
Et, chaque jour, fidèle à son culte pieux,
En faveur du Béarn elle invoquait les cieux.

V.

Au lieu de son repos, les meubles, tous les êtres
Rappellent le palais bâti par ses ancêtres :
Là, ces grands, de la mort par le talent vengés,
Vivent en cent tableaux le long des murs rangés.
Tel est ton privilége, admirable Peinture !
Dans ce cercle muet, à son antique armure,
On distinguait Centoing, guerrier qui tour à tour
Fut du Maure Andalous la terreur et l'amour. —
Puis, c'est son fils qui meurt par la dague cruelle
D'un chevalier félon, à l'honneur infidèle. —
Ce seigneur à l'air grave est Centulle-le-Vieux :
Son maintien nous révèle un fondateur pieux :
Entouré de vassaux que son regard atterre,
Le grand Dominateur (1) de notre vieille terre
Eclipse son aïeul. — Entr'eux est un Gaston
Au clergé de Lescar donnant le fief d'Asson,
Et recevant, pour prix de cette investiture,
Deux coursiers dont sa suite approuve l'encolure,
Les élégants contours, les muscles vigoureux,
La crinière flottante et les jarrets nerveux. —
L'un des tableaux voisins nous rend Centulle quatre,
Maître en l'art de régner ; vaillant, s'il faut combattre ;
On se plaît à le voir, le front ceint de lauriers,
Plus grand dans son conseil que dans les champs guerriers.
Deux plans à tous les yeux montrent son double ouvrage.
D'Oloron rebâti l'un présente l'image,

(1) Centulle III est nommé, dans les anciennes chartes, *le grand Dominateur de la terre.*

D'Oloron qu'autrefois les ravageurs normands
Avaient bouleversé jusqu'en ses fondements;
Et, dans l'autre dessin, le Vicomte contemple
Un monument de l'art, un noble et digne temple (1),
Dont quelque beau débris avait été sauvé,
Sur ses piliers romans à la fin relevé.
Admirons ce héros marqué du divin signe!
Nul, aux bords du Jourdain, ne se montra plus digne,
Parmi les chevaliers, les princes et les rois,
De faire triompher la cause de la croix.
Grand Dieu! comme son bras sème les funérailles!
Solyme devant lui voit crouler ses murailles;
Le pâle Musulman, fuyant de toutes parts,
Cesse de disputer l'approche des remparts;
Les courtines, les tours, les bastions, tout cède
Sous le fatal bélier de l'ami de Tancrède.
Ses glorieux travaux ont illustré son nom;
Et l'Arabe s'incline en parlant de Gaston.
L'artiste, à son côté fixa sur le mélèze (2)
Les traits délicieux de l'aimable Talèze,
Qui joignant au Béarn les champs de Montaner,
Agrandit le pays qu'elle venait orner. —
Plus loin, c'est Gabaret, fameux en Ibérie,
Et l'altière Guiscarde, et la douce Marie. —
Ces tableaux renvoyaient un jour harmonieux
Aux rosaces de chêne aux lambris curieux :

(1) L'église Sainte-Croix d'Oloron.

(2) Dans le moyen âge, on ne peignait guère que sur bois, et on choisissait de préférence celui de mélèze, comme moins sujet à se déjeter et à bomber.

Tant de preux, de héros célèbres dans l'histoire
Semblaient tout éclairer des rayons de leur gloire.

VI.

C'est là que reposaient dans le même berceau
Deux enfants, frêle espoir des maîtres du château.
Leurs délicates mains se montraient découvertes.
Or, pendant son sommeil l'un les tenait ouvertes :
Le front de cet enfant était calme et serein.
Le second au contraire avait un air mutin ;
Et, d'un brillant hochet comme d'un glaive armée,
Hors du riche berceau pendait sa main fermée.
Le premier du Prélat fixa l'attention :
« Voilà, dit-il, le chef de notre nation !
» Il sera généreux, bon, d'une humeur égale.
» Sans doute les vertus d'une âme libérale,
» Enfant prédestiné, dans ton sein germeront :
» Dieu même de son sceau marqua ton jeune front. »
Robert, avec l'accent d'une amère ironie,
Dit alors : « Grâce au ciel ! notre tâche est finie ;
» Et l'on peut espérer que, couronné par Grat,
» Le prince de Béarn ne sera pas ingrat ;
» Que, par l'impiété trop long temps désolée,
» L'Épouse de Jésus se verra consolée :
» Que les fruits de la terre apaiseront enfin
» De nos hommes sacrés l'insatiable faim. »
Le Prélat repartit : « Vous vous trompez, Messire :
» L'intérêt de l'État est le seul qui m'inspire.

ROBERT.

« L'intérêt de l'état ! Oh ! tout ambitieux
» Se fait de ce grand mot un masque officieux. »

GRAT.

« La passion de l'or ne souille point mon âme.
» Me préserve le ciel de cette lèpre infâme !
» L'abeille à peu de frais sait distiller son miel :
» Un seul bien lui suffit, le sourire du ciel. »

ROBERT.

« Les frelons gâtent tout... »

GRAT.

« Le Très-Haut se déclare.
» Accepte, ô mon pays, le don qu'il te prépare,
» Un prince vertueux, partisan de la paix,
» Avare de rigueurs, prodigue de bienfaits :
» Sous son gouvernement prospéreront les villes;
» Tes champs, tes champs si beaux deviendront plus fertiles;
» L'abondance partout éclôra sous ses pas.
» Je le choisis pour toi ! »

ROBERT.

« Je ne le choisis pas !
» Et que m'importe à moi votre avis ?... Je préfère
» Cet air plus décidé qu'on remarque en son frère,
» Et qui dit hautement que, né pour les combats,
» Il saurait au besoin défendre ses états.... »

VII.

Enfin, pour apaiser ce violent orage,
La Sagesse survint, couverte d'un nuage;
Sur Pérarnauld penchée, et refrénant sa voix :
« Je te fais, lui dit-elle, arbitre de ce choix.
» La Discorde triomphe : impose-lui silence.
» Le Béarn en tes mains a remis la balance :
» Te montrer jusqu'au bout calme, sans passion;
» Honorable Jurat, telle est ta mission. »
— « Oui, répond Pérarnauld; mais dirige ma langue;
» Que je ne fasse pas une froide harangue! »
Puis élevant le ton : « Messeigneurs, comme vous
» Je crois que le Très-Haut tient l'œil ouvert sur nous,
» Qu'il daigne quelquefois dévoiler ses mystères.
» S'il nous révèle ici les divers caractères
» Qui doivent distinguer ces rejetons des preux,
» L'un sera pacifique, humain, grand, généreux;
» Le second, fier, hautain, prompt, violent peut-être,
» Voudra dicter des lois et gouverner en maître.
» Pour vrais, pour accomplis prenons ces résultats.
» Ne les admettant point, que seraient nos débats?
» Pourrions-nous préférer l'un des jumeaux à l'autre?
» Vous ne le croyez pas : mon avis est le vôtre.
» Or, partant de ce point, pour nous fondamental,
» Je donne mon suffrage au prince libéral.
» Premier sujet des lois, ce seigneur équitable
» Sera l'appui du bon et l'effroi du coupable.
» D'innombrables bienfaits marqueront ses beaux jours.
» Rien du fleuve fécond n'arrêtera le cours :

» Car, par mille canaux, nos tributs volontaires
» Viendront alimenter ses ondes salutaires.
» Un esprit éclairé conduira son bon cœur.
» Ainsi de ses sujets il fera le bonheur.
» Mais on craint que le prince un jour ne favorise
» Les intérêts privés des moines, de l'Église.
» Il apprendra, s'il tient les rênes de l'état,
» Qu'il est l'élu du peuple et non pas d'un prélat,
» Et qu'il doit maintenir dans un juste équilibre
» Les divers éléments d'une nation libre :
» Avant de gouverner, il jurera nos fors.
» Qu'il dote, j'y consens, de ses propres trésors,
» Quelques asiles saints, le désespoir du vice :
» Un prince généreux est tel sans injustice,
» Sans fouler ses vassaux. Lorsqu'on fonde un couvent,
» Loin d'apauvrir le peuple, on l'enrichit souvent :
» Nous voyons des terrains maudits de la nature,
» Dans les mains du clergé, changer par la culture,
» Et, grâce à lui, suffire aux différents besoins
» De milliers d'indigents que font vivre ses soins.
» J'accorde qu'un seigneur plus versé dans la guerre,
» En cas d'invasion, défendît mieux sa terre.
» Mais le mien, modéré, fort de nombreux amis,
» Dans un si grand péril jamais ne sera mis ;
» Et, si quelque voisin cherchait à le surprendre,
» Les autres accourraient d'abord pour le défendre.
» Que dis-je ? aurait-il donc besoin de l'étranger ?
» Ses sujets, ses enfants feraient face au danger ;
» Pressés autour du trône et bravant la tempête,
» Comme un vivant rempart, ils couvriraient sa tête.

VIII.

En ces mots mesurés s'expliqua le Jurat.
A force de raison, ce digne magistrat,
Par le seul ascendant d'une parole sage,
Entre Grat et Robert sut lever le partage.
L'Evêque du succès ne fut point étonné :
L'audacieux Baron demeura consterné.
« Comment, se disait-il, une austère éloquence
» Peut-elle à ce tribun donner tant de puissance ?
» Ainsi le choix d'un prêtre aidé d'un plébéïen,
» En ce moment fatal, l'emporte sur le mien !
» A cet excès de honte aurais-je dû m'attendre ? »
Son orgueil, aux abois, fut contraint de se rendre.
Dès ce jour décisif, au silence obligé,
Il couva dans son cœur la haine du clergé ;
Et, désormais certain de réparer ses pertes,
Le Béarn accueillit le Prince aux mains ouvertes.



UN PÉLERINAGE

A NOTRE-DAME D'ORCIVAL

(AUVERGNE),

POËME

Présenté au Concours ;

Par M. le Comte CÉSAR DE PONTGIBAUD,
de Paris.

Turris Davidica.

I.

QUELLES que soient les fleurs que midi fasse éclore,
D'un rayon plus vermeil notre aube se colore ;
Si la brume d'hiver ne l'a point effacé,
L'horizon le plus pur appartient au passé :
L'enfant, après le lait, aspire une ambroisie
Qui distille des sucs empreints de poésie.
Pour les faire germer et pour les rajeunir,
Il suffit d'évoquer, plus tard, un souvenir.
Oh ! que d'impressions ne m'as-tu pas laissées !
Que d'images encor fraîches dans mes pensées !
Patriarchale Auvergne, ô terre des volcans !
Dont les pics sont pareils aux tentes de deux camps :
Terre, où les cœurs virils, au vieux culte fidèles,

Sont de roc et d'airain, comme les citadelles ;
Telle enfin qu'elle était lorsqu'elle en vint aux mains
Avec les conquérants du monde, les Romains.
Dix-neuf cents ans n'ont pas altéré ses usages ;
Elle a tout conservé : ses types de visages,
Sa parole celtique et ses cheveux gaulois,
Ses naturelles mœurs, plus sages que nos lois,
Ses toits couverts de chaume et ses pavés de briques,
Ses cratères béants, ses monuments cimbriques :
Mais, des dons du progrès, elle a tout rejeté,
Tout, hormis l'évangile, hormis la vérité.
La croix avait brillé ; Sidoine Apollinaire
Eclaira les esprits à son grand luminaire ;
Le druide brisa son scalpel inhumain,
Et la seule rosée abreuva le dolmen.
L'esclavage sentit tomber ses lourdes chaînes,
On cisela les rocs, on abattit les chênes,
Et la cloche argentine animant les déserts,
Balança son cantique et ses pleurs dans les airs.
Le temps qui détruisit nos babels plus récentes
Epargna vos arceaux, basiliques puissantes.
Des pélerins encore accourus par milliers
De vos vieux souterrains embrassent les piliers,
Et montrent, dans un siècle avide de scandales,
Un peuple agenouillé sur la poudre des dalles.

II.

Dans mes rêves encor, j'appelle de la voix,
Je demande au néant, je cherche, je revois
Ces jours si radieux, ces jours de mon jeune âge,
Dont à mes yeux parfois l'illusion surnage.

Ceux-là, ceux-là surtout, n'étaient-ils pas bénis,
Alors que les colons du hameau réunis,
Au retour annuel de la saison fleurie,
Marchaient, bannière au vent, vers le temple, où Marie
Par d'éclatants effets révélant son pouvoir,
Accorde aux sourds d'entendre, aux aveugles de voir.
Dès qu'autour du beffroi volaient les hirondelles,
Le bourdon en tintant éveillait les fidèles,
Et tous, en char, à pied, en litière, à cheval,
Partaient pour t'implorer, ô Vierge d'Orcival !
Au milieu des vapeurs matinales qu'il pompe,
Le soleil élevait son cimier avec pompe;
Les Archanges, dit-on, de feuilles d'églantiers
Avaient, pendant la nuit, parsemé les sentiers ;
Les prés étaient plus verts, l'aubépine plus blanche
Eparpillait sa neige en inclinant sa branche;
Le torrent qui tombait avec fracas des monts
Figurait le courroux impuissant des démons,
Et l'oisel exhalant ses douces harmonies
Venait mêler son chant au chant des litanies.
En traversant les bourgs, se pressaient devant nous,
Les veuves, les enfants, les vieillards à genoux:
Notre éloquent pasteur, sur leurs réduits de chaume
Faisait pleuvoir l'eau sainte; et l'ineffable baume
De sa tendre parole épanchée en leur sein
Vivifiait toujours quelque pieux dessein.
Au contour des coteaux, sur la stérile lande
Les groupes repliés en forme de guirlande
Retraçaient à l'esprit la marche des Hébreux
Explorant du désert les sentiers ténébreux.
Une étincelle d'or brillait à chaque cierge ;

Ces tissus si légers et filés par la Vierge,
Que la brise promène, au sortir de l'hiver,
Qu'elle attache au buisson, à l'arbre, à l'épi vert,
Dont parfois le lis aime à broder ses pétales,
S'arrêtaient sur le front des chrétiennes vestales.
Puis, voici qu'au versant d'un sommet sourcilleux
Un drame inattendu se déroulait aux yeux.
Après deux horizons de morne solitude,
Quand, les membres déjà raidis de lassitude,
Chacun se demandait : « Y serons-nous bientôt ? »
Un grand vide aux regards dérobait le plateau,
Et soudain, gigantesque et majestueuse ombre,
Se dressait la coupole éblouissante ou sombre,
Selon que le soleil, dorant ou non l'étain,
Enflammait le mirage ou le laissait éteint :
Môle pyramidal de lave noire et grise
Clairsemé de vitraux que l'orient irise !
Le dôme aérien couronne les arceaux ;
Clochetons dentelés, fûts serrés en faisceaux,
Obélisques du Nord, ramures ogivales,
Myriades de dards et d'aiguilles rivales,
Livrant sans cesse entr'eux de sublimes combats,
Vont à travers la nue, apporter d'ici-bas
Jusqu'au trône éternel où leur effort s'élance,
Les vœux d'un peuple entier adorant en silence.
Le beffroi préludant par le triple angélus,
Saint concert échappé du séjour des élus,
Au rite merveilleux dont l'Europe s'honore
Faisait vibrer son timbre éclatant et sonore.
Le porche devant nous, ténébreux entonnoir,
S'entr'ouvrait comme un antre, et le chœur vaste et n

S'illuminait soudain constellé de bougies,
Comme un ciel diapré de comètes rougies.
Oh ! que ce jour voilé , religieuse horreur,
Des rameuses forêts jouait bien la sombreur !
Ces colonnes sans fin en montant effilées
De la Sion d'en haut semblaient les propylées ;
Ces piliers qu'on voyait par la base si lourds
Vers leur sommité grêle allégir leurs contours,
Et ces cordons de fleurs riches de broderie
De la prière humaine étaient l'allégorie,
L'emblème attendrissant du chaînon conducteur
Qui joint la terre au ciel et l'âme au Créateur.
Sous le cintre voûté du gothique édifice,
L'orgue majestueux solennisait l'office,
Et le prêtre vêtu d'ornements blancs et bleus,
Consacrait à l'autel le pain miraculeux.
On y reconnaissait à sa mante de moire,
A son globe d'azur, à sa figure noire,
La Vierge dont le nom , supplice des enfers ,
Délivre ses enfants des maux qu'ils ont soufferts.
Vilain ou chevalier, hommes de tout lignage
Ajoutant à sa gloire un parlant témoignage,
Laissèrent appendus à chaque chapiteau
Leurs béquilles de bois, des cœurs en *ex-voto*,
Des peintures cachant sous leur grossière essence
Autant de cris d'amour et de reconnaissance.
L'holocauste divin à l'autel consommé,
Le prêtre partageait l'azyme transformé
Aux fortunés chrétiens élus dans l'assistance
Qu'avait d'abord fait purs l'eau de la pénitence.
Après quelques moments donnés encore à Dieu
La foule s'écoulait à flots hors du saint lieu,

Et les hôtes du bourg accueillaient avec joie
Ceux que l'ordre des cieux appelait sur leur voie.

III.

A l'heure où le soleil plonge vers le couchant,
Renaissait sous l'abside un spectacle touchant ;
L'abside d'Orcival recèle avec mystère
Une secrète issue aboutissant sous terre.
Au point où s'élargit la paroi du caveau,
S'élève un dôme encor, sanctuaire nouveau ;
Au dire des vieillards, ce tabernacle occulte
Abrita des martyrs, patriarches du culte,
Qui venaient demander à ces saints soupiraux
Le courage pour eux, la foi pour leurs bourreaux.
Le pèlerin omet rarement d'y descendre
Et d'honorer la châsse où repose leur cendre.
La nuit a son domaine en ce séjour obscur ;
Seulement une lampe assise au creux du mur,
Comme un sillon de gloire émané de leurs tombes,
Eclaire en oscillant les sourdes catacombes.
A ce foyer d'amour on rallume sa foi,
On y sent de leur âme un rayon vivre en soi ;
Tant le pouvoir secret de ces os qu'on vénère,
Débris d'un temple saint, exalte et régénère !
Ils sont comme une extase, un hymne devant Dieu,
C'est le chagrin au cœur que l'on vient dire adieu
A ce vallon de paix, beau vase évangélique,
S'éloignant de Marie et de sa basilique,
Pour suivre, à la lueur du globe d'or tombant,
Les monts dont il pourpra le sinueux ruban,
Durant cette journée aux minutes bénies,

Temps écoulé trop vite ! heures trop tôt finies !
La lune au ciel montrait son bouclier d'argent,
Blanchissant tour à tour le sentier de Trajan
Et les groupes épars de notre caravane
Qu'une fileuse assise aux bords de sa cabane,
En promenant au loin son œil distrait, eût pris
Pour un nocturne essaim de larves et d'esprits !

IV.

Le soir, en franchissant le seuil de la bourgade,
Une mère accourue auprès d'un fils malade
Qui sentait vivre à peine un souffle dans son sein,
Le retrouvait plus fort, plus tranquille et plus sain :
C'est qu'elle avait neuf fois conjuré la Madone,
Reine du Bon-secours qui jamais n'abandonne.
Chez d'autres, la vertu du dictame vainqueur
Avait déraciné quelque lèpre du cœur ;
La brebis au bercail revenait pénitente :
Tous ainsi retournaient, guéris, l'âme contente,
Et, souriant au ciel, rapportaient sous leur toit
Ce bien-être qu'on trouve, ô Vierge, auprès de toi !



A UN CENTENAIRE [1],

EPITRE

Qui a obtenu un Souci réservé ;

Par M. Edouard MAGNIEN, de Versailles.

« Qui porte sans effort, sans les trouver pesants,
» Ses vingt lustres complets, surchargés de quatre ans ! »
(Epître.)

A toi, mon Centenaire ! honneur et gloire à toi
Que Dieu semble exempter de la commune loi !
Si digne entre les tiens d'un si haut droit d'aînesse,
Leur légitime orgueil et leur douce allégresse :
Non l'un de ces mortels oubliés ici-bas,
Avec ses sens perdus ou sa raison éteinte ;
Grabataire couché sur le seuil du trépas,
Vers le ciel exhalant son incessante plainte ;
Fantôme de lui-même, ombre de son passé,
Du tableau des vivants déjà presque effacé ;
Imbécile existence, enfance rétrograde
Que la décrépitude abrutit et dégrade !...
Non, non : mais un élu de notre humanité,

(1) Voir les notes, à la fin de l'Epître.

Qui n'a pas encor vu du temps impitoyable
L'ongle acéré graver sur son front vénérable
Les stigmates affreux de la caducité ;
Dont le sein couve encore une chaleur féconde
Que tout homme, exploitant la scène de ce monde,
Pourrait envier même en sa maturité ;
Qui, d'un pas ferme, enfin, poursuit gaîment sa route
Dans le siècle nouveau qu'à son siècle il ajoute,
Et porte, sans effort, sans les trouver pesants,
« Ses vingt lustres complets surchargés de quatre ans ! »

O Destin ! — Quand sur toi descendit la lumière,
Avec ta première heure on marqua la dernière !
L'Art disait tes jours condamnés,
Et te croyait compris dans la coupe réglée
Où la mort sans relâche étend les nouveau-nés.
Tu vécus cependant ! — De ta face voilée
Le souffle du Seigneur chassa le lourd sommeil ;
Tu vécus !... et si bien, que des mortels sans nombre,
En même temps que toi tirés du néant sombre,
Te voilà, presque seul, resté sous le soleil !

Pourtant, tu végétais, languissant et débile,
Comme un roseau courbé sur sa tige fragile ;
Mais parfois la Nature, avare envers nos corps,
Bonne mère d'ailleurs, pour notre intelligence
Ménage tous les dons de sa munificence ;
Et cette indemnité rachète bien des torts !
Ainsi, tu vis à peine écarter les entraves
Où le berceau retient nos premiers pas esclaves,
Que d'un rayon subtil ton front s'illumina :
Sur la matière alors ton esprit domina ;

Et bientôt, pour charmer ta souffrance inhumaine,
L'Imagination te livra son domaine.
Aux joûtes de l'école, heureux triomphateur
Lorsque tu combattais pour les beautés classiques,
Nos Grecs et nos Romains, à la place d'honneur,
T'ont, huit ans, ombragé sous leurs palmes antiques.

Adieu les murs poudreux de la docte prison :
Déjà, voici venir la seconde saison.
Lutèce, avec sa voix flatteuse,
Te convie aux douceurs de la mollesse heureuse.
Le Pactole à tes pieds roule son limon d'or,
Et Plutus, qu'en ces temps, sous l'habit de Mondor,
On voyait s'arrondir dans nos charges vénales,
T'appelle au gras banquet des fermes générales [2].
Vaines séductions ! — Pour un plus noble essor,
Réserve cette ardeur, ce besoin de ton être :
Tourmenté de la soif d'apprendre, de connaître,
Il te faut du grand livre, appelé l'Univers,
Les fastes si nombreux, les textes si divers ;
De la terre et des cieux les mystères sublimes,
La route éolienne au sein des vastes mers,
Et la nef bondissant sur leurs mouvants abîmes.
Voyageur au long cours, par les vagues bercé,
Sous l'équateur en feu, vers le pôle glacé,
Franchissant toute zone, abordant toute plage,
Va cueillir les moissons du Poëte et du Sage.
Grave dans ta mémoire, ou redis dans tes chants,
Chez les peuples debout, chez les nations mortes,
Les hauts enseignements, les impressions fortes,
Et de l'Humanité les contrastes puissants.

Je ne décrirai pas ta lointaine Odyssée ;

ı borne d'une Épître en serait dépassée :
abrége. — En ces jours-là, le jeune Américain
Levait, grâce à notre assistance,
.'étendard étoilé de son indépendance.
)r, l'Anglais qui sentait, par cet échec soudain,
)u plus beau monopole échapper la fortune,
Tandis que notre audace ébranlait dans sa main
Cette fourche à trois dards que lui légua Neptune,
En grondant, nous montrait les dents de sa rancune.
Aussi, quand se croisaient sur le chemin des eaux
De France et d'Albion les pavillons rivaux,
Eussiez-vous bientôt vu les flottantes murailles,
A l'envi découvrant leurs brûlants arsenaux,
Par les sabords béants se lancer leurs mitrailles !
Toi, qui, malgré les soins d'un pacifique emploi (3),
'ris ta part du péril sur les vaisseaux du Roi ;
'ont le bras peu nerveux, mais ferme de courage,
u besoin maniait le sabre d'abordage,
-nous combien de fois, après nos branles-bas,
léopard, saignant sous plus d'une blessure,
on orgueil jaloux a dévoré l'injure ;
ussi nos revers dans ces hardis combats
des ennemis que nous ne comptions pas ;
's plus glorieux parfois que la victoire,
nt notre fierté peut garder la mémoire.
oi-même, à ce jeu, maltraité par le sort,
llut quitter la trop rude partie,
on sang tari, ta force anéantie,
ı vétérance, enfin, gagner le port (4).

uif a touché les rives de la France ;
Plus de flots, de vents conjurés :

Voilà tes chers foyers, tes livres adorés,
Doux trésor ménagé pour ton indépendance.
Riche aussi d'autres biens dans ta course amassés,
Quand ta raison cherchait les effets et les causes;
Sous le mobile aspect des hommes et des choses,
Evoque autour de toi les souvenirs pressés;
Et, de butin chargé, vois toute porte ouverte
Aux tributs variés de ta plume diserte.
Oui, ce public défunt, ton vieux contemporain,
A souvent honoré ton nom de son suffrage;
Et plus souvent encor, soupçonnant peu ta main,
Sous les voiles d'emprunt applaudi ton ouvrage.
Le compagnon, jadis, le confident discret
Des seigneurs de l'esprit, des princes du génie,
Tu pourrais (je le sais!) nous citer plus d'un trait
Garant de tes vertus de camaraderie.
Mais ne trahissons pas les secrets du passé,
Emportés par messieurs de l'Encyclopédie
Dans le morne séjour où leur doute a cessé,
Où dort de ces volcans la lave refroidie!
Tu fus, dans la saison de tes ans chaleureux,
A chacun d'eux lié par d'étroites attaches;
De leurs astres pâlis nous dérobant les taches;
Qui t'oserait blâmer, avocat généreux,
De prêter ta voix amicale
Aux muets du tombeau, de jeter l'eau lustrale
Sur le linceul flétri de tes fiers novateurs;
Gens hargneux, entre nous, et fort peu saints, d'ailleurs;
Mais que Fréron a faits plus noirs qu'ils n'étaient diables,
Et que Gilbert, admis aux morceaux de leurs tables,
Aurait su rendre blancs dans son alexandrin,
S'il n'était mort d'orgueil presque autant que de faim.

Cependant, dédaigneux du succès trop rapide
Dont les fruits sont cueillis avant que de mûrir,
Désormais, le regard tourné vers l'avenir,
Tu méditais le plan d'un monument solide.
Les inspirations de ton cerveau puissant
Jaillissaient en éclair au sein des doctes veilles,
Et déjà s'annonçait l'édifice imposant !...
Soudain un cri sauvage a frappé tes oreilles :
De vengeance altéré, hagard et frémissant,
Le lion populaire accourt en rugissant.
D'une vague terreur surmontant les atteintes,
Sur ton œuvre ébauché tu reportes les yeux ;
Mais le temps est passé des loisirs studieux.
Regarde : des savants les lampes sont éteintes,
Et les Arts ont fermé les temples de leurs dieux.
Un chaos s'est ouvert ; l'air mugit ; le sol tremble ;
Trône, autel abîmés disparaissent ensemble !
Le Ciel sur ton pays fait pleuvoir ses carreaux :
Tout un peuple en deux parts, Victimes et Bourreaux !

Que d'illustres talents, que de rares génies,
Hélas ! traînés aux gémonies !
Chez les fils du Savoir que de rangs éclaircis ;
Alors que Lavoisier, ignorant de ses crimes,
Pour doter l'avenir de ses labeurs sublimes,
Contre un stupide arrêt invoquait le sursis (5) ;
Quand Bailly, sous le fer de ces hordes féroces
Qui doublaient son supplice en des lenteurs atroces,
Ne tremblant *que de froid*, attendait que ses yeux
Pussent enfin, de près, étudier les cieux ;
Quand le chantre si doux de la jeune Captive,

Aux révélations de sa Muse plaintive
Sur le plancher fatal où sa tête roula,
Disait frappant son front : « Quelque chose était là ! »

Avant cette ère affreuse, avant ces jours néfastes,
Dont le sang le plus pur a rougi tous les fastes ;
Tu partageas l'espoir et le vœu des cœurs droits
Qui, de l'homme avili revendiquant les droits,
Conseillaient la réforme, urgente, inévitable,
Et dès longtemps germant dans l'âme libérale
Du plus vertueux prince..... et du plus malheureux !
Mais, lorsque sous le fouet de ses meneurs fougueux,
Un grand peuple emporté courut aux précipices,
Tu joignis tes accents aux voix modératrices ;
Et, de la tempérance apôtre courageux,
Te jetant au travers de l'horrible mêlée,
Dans la troupe des tiens par le nombre accablée
Tu gardas jusqu'au bout le poste périlleux.

Pour tout bien emportant ta vertu saine et sauve,
Maintenant il faut fuir : la loi t'a suspecté !
De toutes parts traqué comme une bête fauve,
De gîte en gîte errant, sans cesse dépisté
Par les ardents limiers de la démagogie (6),
Alerte ! aristocrate ; et cache bien ta vie
Que d'un pain mendié la précaire faveur
Ne soutient trop souvent qu'avec parcimonie,...
Jusqu'au jour si tardif de Thermidor sauveur,
Qui du crime assouvi troublant les saturnales
Dissipe enfin l'horreur de ces sombres annales !

Puis la gloire après les forfaits ;
La conquête, l'Empire et l'Europe sabrée ;

Et puis la Royauté dans ses droits restaurée ,
De l'exil apportant le pacte de la paix ;
Et puis , d'autres combats ; et , dans le fiel trempée ,
La plume remplaçant le tranchant de l'épée ;
Les partis ballottés dans un jeu périlleux ;
Les tournois éloquents des chefs parlementaires ;
Les fermentations des levains populaires.....
Puis encor les conflits , sanglants , tumultueux ;
Des pouvoirs pondérés dans la triple balance
L'équilibre détruit... et de nouveau la France
Bouillonnant au creuset des révolutions ,
Réveillant en sursaut toutes les nations ;
Et puis..... , et puis toujours le démon des batailles
Soufflant sur ce pays , soit qu'avec l'étranger
Son inquiète ardeur provoque le danger ,
Soit que ses propres mains déchirent ses entrailles !

Quand du sommet sublime , atteint par tes hivers ,
De l'Océan moral embrassant l'étendue ,
Dans nos récents destins , si confus , si divers ,
Tu plonges le regard pour passer ta revue ,
Patriarche , dis-moi s'il ne te semble pas ,
Comme à ce fils d'Enoch le plus vieux d'ici-bas ,
Que mille ans sont pressés sur ta tête chenue ;
Tant le monde a changé ! tant l'homme , de nos jours ,
Du sort a compté les retours !
Tant notre âge , éprouvé par les vicissitudes ,
Etale son marasme et ses décrépitudes !

Toutefois , le flambeau qui dore les moissons
A déjà parcouru le cercle des saisons

Cent fois et par delà, depuis que ta prunelle
Reçut de ses rayons la première étincelle.
Et pourtant, jusqu'ici rien n'abat ta vigueur !
Tout entier, jusqu'ici rien chez toi ne chancelle ;
Nul visible déclin, nul signe de langueur.
Du maussade vieillard dont le pouvoir vainqueur
Vers le terme inconnu nous conduit ou nous traîne,
Tu montres en riant, avec un doigt moqueur,
La faux mythologique et la clepsydre vaine.
Aux douces régions de ta sérénité,
Désormais oublieux des avis fatidiques
Et de l'aspect fâcheux des ans climatériques,
Tu cultives en paix ces fleurs de la santé
Qui, dans tes sens portant leurs parfums balsamiques
Ont aussi pénétré ton esprit et ton cœur :
L'un a gardé sa verve et sa forte aptitude,
L'autre son enjouement et sa mansuétude.
Enfin, de Mnémosyne une insigne faveur,
Sur tes tables d'airain, dont nul trait ne s'efface,
Laisse, même à cette heure, ô fortuné mortel !
Place pour chaque chose et chaque chose en place.
Oui : ta tête est ce livre, immense, universel,
Où du savoir humain l'arbre encyclopédique
Etale ses rameaux dans l'ordre méthodique ;
Et tes longs souvenirs sont l'opulent trésor,
Où puise incessamment ta vive causerie,
De sel athénien nourrie ;
Qui semble réveiller, dans son rapide essor,
Les échos de Ferney ; que rehaussent encor
Cette urbanité noble et ces belles manières
Dont le secret est mort comme sont morts nos pères.

Dès tes plus jeunes ans, sur ton front inspiré
S'est reflété le feu qui brille au Mont-sacré ;
Mais de ce même feu levé sur ton aurore,
Qui croirait que si tard ton couchant se colore ;
Et qu'à son gré, changeant et de rhythme et de ton,
Avec Homère, Horace, Arioste ou Milton,
Ta Muse Polyglotte, athlète séculaire,
Poursuit avec succès la lutte corps à corps ;
Ou, du nerf à la grâce arrivant sans efforts,
Ressuscite Chaulieu, la Fare ou Saint-Aulaire (7) !

O merveilleux Doyen des Apollons vivants,
Vénérable Nestor de nos *étudiants!*
Que j'aime à te surprendre au vaste sanctuaire,
Où tes illustres morts, sous leur brillant suaire
En cohortes rangés, pressent leurs noms choisis ;
Ton Eden enchanté, ton heureuse Oasis,
Jardin d'Académus où, vagabonde abeille,
Tu t'en vas butinant sur toute fleur vermeille ;
Où, te voyant rentrer plus vif chaque matin,
De tes jours on dirait que le terme incertain
Devient ce point fuyant de l'horizon sensible,
A fixer difficile, à toucher impossible !...

Mais déjà c'est assez. — Pour la fête où les Fleurs
Sur l'autel poétique arborent leurs couleurs ;
A l'aimable concert où, par Mai rajeunie,
La chaste et noble Isaure inspire l'harmonie,
J'ai voulu ressaisir mon luth pour un instant.
Pardonne donc, ami de l'ombre et du silence,
Si, mettant le public dans notre confidence,

Aujourd'hui je ne sais que t'écrire en chantant ;
Mais de mon vieux parent je connais l'indulgence :
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire ici l'aveu,
Cet hommage est celui d'un arrière-neveu.

NOTES.

(1) M. Leroy (A. J. B.), né à Paris le 21 décembre 1738, survivant aujourd'hui à ses contemporains parmi une génération à laquelle il est devenu étranger, hors du cercle, nombreux toutefois, de ses parents et amis, fut pourtant très-connu jadis par ses relations avec le plus grand monde de la capitale, mais surtout avec l'élite littéraire et scientifique de son époque. Les collections biographiques du XVIII.[e] siècle font assez souvent mention de lui ; et pour n'en citer qu'une seule, l'Abbé Morellet, dans ses Mémoires, le désigne nominativement comme un homme « de la plus aimable sociabilité, » doué *au souverain degré* d'un esprit sain et du goût le plus sûr. »

En effet, il prit rang alors parmi les critiques et polygraphes distingués, tant dans les Recueils périodiques que par des travaux séparés, un entre autres d'une profonde érudition sur les Inscriptions monumentales. (Amsterdam : Paris 1783.)

Il concourut plusieurs fois à l'Académie française, où il obtint deux mentions honorables : il possède encore, imprimés, ses Éloges du Duc de Montausier et de Fontenelle (Paris 1781 et 1784), et l'on trouve même dans le Journal de Paris du 3 septembre 1784, une élégante Épître de lui, sur ce dernier concours, à son ami Rochefort, de l'Académie des Inscriptions.

Il s'exerça aussi avec succès dans diverses branches de l'esthétique. Il avait rassemblé les matériaux d'un grand ouvrage de philosophie et d'économie politique, interrompu d'abord par les troubles civils, ensuite par une phthisie de plusieurs années, qui lui ôta « *le long* » *espoir et les vastes pensées* » à un âge déjà avancé, et dont il ne pouvait supposer l'étrange prolongation. Nonobstant, il est auteur d'une admirable traduction, en vers, d'Horace, d'une partie de Lucrèce, de nombreuses imitations de l'Anthologie grecque et latine, ainsi que de beaucoup d'essais dans les langues vivantes, dont fort peu lui sont étrangères.

De plus, il a jeté au courant de sa vie séculaire une foule de charmantes compositions fugitives qui ont fait leur chemin, tant

sous son nom que sous d'autres (y compris celui du Prince de la Poésie légère (voir l'édition Beuchot de Voltaire, tom. 14, p. 305, sur *l'envoi des OEuvres du Roi de Prusse à Madame* ***, restituée à M. Leroy); et il ne se passe guère de semaine sans qu'il rende encore visite à sa douce Muse, malgré ses vingt-un lustres.

Ne pouvant renfermer ici, dans des bornes déjà dépassées, l'une des plus rares biographies contemporaines, je la résume en disant que, par l'aisance et la dignité avec lesquelles il soutient son écrasant fardeau, par la date et la nature de ses souvenirs, par sa prodigieuse mémoire où ne se montre encore aucune lacune, par l'intégrité parfaite du *moi* physique et moral, par son association continuée au mouvement des esprits et aux progrès de l'intelligence, par une inaltérable sérénité de caractère, par la secrète pratique des plus honnêtes vertus; qu'enfin, par toutes les raisons connues ou cachées qui en font une organisation d'élite et un être privilégié, M. Leroy doit être cité comme un fait quasi phénoménal, ou du moins si peu vulgaire, qu'on peut douter, jusqu'à preuve du contraire, qu'il compte un émule en France, *ex æquo*, tel qu'il est, et à l'heure qu'il est.

(2) L'un de ses parents, qui devait lui transmettre par la suite cette charge, périt sur l'échafaud en même temps que Lavoisier, aussi fermier général.

(3) Commissaire de la marine royale avec missions; place de faveur qu'il s'était fait donner pour faciliter sa passion des voyages.

(4) Sa pension fut supprimée sous la République; la Restauration lui ayant offert de la rétablir, pourvu qu'il fournît un certificat d'indigence, « *Malheureusement*, répondit-il, je ne suis pas en mesure de fournir cette pièce. »

(5) Arrêt, autre que stupide; mais on veut faire allusion à la réponse bien connue du Président: « La République n'a plus besoin de savants. »

(6) Il subit toutes les extrêmes misères de ces temps: traduit deux fois aux tribunaux révolutionnaires, il s'en tira par sa présence d'esprit et ses réparties singulières. Il s'enfuit en province après la mort d'André Chenier, son confident poétique.

(7) Qu'il soit permis de donner ici, à l'appui, quelques spécimens d'une grâce et d'une sensibilité qui n'annoncent pas de sitôt, chez celui qui en fait telle preuve, ce que les physiologistes appellent *l'induration sénile*, et qui permettront peut-être de juger de son

savoir-faire passé, d'après son savoir-faire présent, dans la très arrière-saison où le voilà parvenu :

Plus on est vieux, moins on sait plaire ;
La vieillesse ennuie, on la fuit :
Triste sort auquel est réduit
Un infortuné centenaire.

Mais lorsque de parents chéris
Près de lui l'amitié s'empresse,
Et soutient ses faibles débris,
Il sent rajeunir sa vieillesse.

Rajeunir !... non pour les amours !
Leurs doux plaisirs sont le partage
De ces beaux ans, hélas ! trop courts,
Où l'on est plus heureux que sage.

Mais vivre et mourir en aimant
Est un bonheur toujours possible :
C'est par le cœur qu'on est sensible ;
Il bat jusqu'au dernier moment.

A MADAME DE ***, *faisant son portrait à cent ans.*

Lorsque j'admire, assis auprès de vous,
Votre air si noble à la fois et si doux,
Votre beauté, votre grâce décente,
Et votre esprit et vos talents dans l'art
De tout flatter sur la toile vivante,
Je ne sais quoi, malgré moi, me tourmente.....
Je suis, je crois, honteux d'être un vieillard,
Et je ne rends point grâce aux destinées
Qui m'ont dix fois fait compter dix années.
J'envie alors l'âge où l'on peut aimer,
Où l'amour seul à nos destins préside,
Et pour l'objet vers lequel il nous guide
Nous fait sentir et nous fait exprimer
D'ardents désirs mêlés d'espoir timide.

Ah ! si ce Dieu pouvait me ranimer,
Vous seule auriez le droit de me charmer !
Et cependant, quand je songe en moi-même
Aux noirs chagrins, au désespoir affreux,
Aux longs tourments d'un amour malheureux,
(Car est-on sûr d'être aimé quand on aime ?)
Je me résigne autant que je le puis ;
Et je me dis, pour calmer mes ennuis,
Que si plus tard le ciel m'avait fait naître,
En vous aimant j'aurais été peut-être
Plus malheureux encor que je ne suis !



A M. L'ABBÉ L. B.

EPITRE

Qui a obtenu un Lis réservé;

Par M. Richard BAUDIN, Professeur de philosophie au Collége de Baume-les-Dames (Doubs).

Horace a bu son saoul quand il voit les Ménades.
Boileau.

Cher Abbé, j'ai le tort de la Métromanie;
Et le ciel trop sévère, à défaut de génie,
Jamais ne m'accorda cette fécondité
Qui longtemps fait fleurir la médiocrité.
Le moindre vent tarit ma veine poétique;
« Vingt fois sur le métier je remets un cantique »...
Une légende, un rien, me coûte deux hivers,
Et ta jeune amitié me demande des vers !...
Aux flancs nus d'un rocher va-t-on cueillir la rose?
Lève-t-elle au désert sa tête demi-close?
Ah ! docile aux conseils que donne la raison,
Plus sage, je devrais borner mon horizon ;
Et montrant au soleil le soc héréditaire,
Achever le sillon commencé par mon père.
« Jaloux de travailler son vers brillant et pur,

» Horace allait chercher l'ombrage de Tibur;
» Il enchaînait neuf ans les ailes de son Ode.
» Buffon, pour cadencer sa riche période,
» Consumait plus de temps qu'un mince romancier
» Pour noircir, sans péril, trois rames de papier. »
Il est vrai, cher Ami; mais leurs divins ouvrages,
Des lecteurs transportés enlèvent les suffrages;
Le flambeau de la gloire éclaire leur cercueil,
Et la Muse française en parle avec orgueil.
Oui, stérile penseur, plus stérile Poëte,
Je recule à l'aspect des maux que je m'apprête;
D'une folle manie infortuné martyr,
Dans mon obscurité je ne puis que vieillir.
J'aime la Poésie, ou plutôt je l'adore;
Partout je la poursuis; l'oiseau qui vient d'éclore
Chérit moins le soleil et le soin maternel
Qui cachent son doux nid à l'oiseleur cruel.
Cette fleur périssait: une tiède rosée
Fait gonfler les trésors de la sève épuisée;
On la voit relever son calice embaumé:
Ravissante, elle étale à l'œil qu'elle a charmé
Ses feuilles, ses couleurs, son diamant liquide,
Dont l'éclat tremble au bord de la corolle humide.
Autour d'elle voltige un papillon d'azur;
L'abeille y vient puiser l'or du miel le plus pur:
Elle s'ouvre aux baisers du Zéphyr moins volage,
Et les plus frais parfums remplissent le bocage.
Si la Muse, en passant, visite mon ennui,
Si l'inspiration, comme un éclair a lui,
Tel mon cœur se ranime: alors avec délices
D'une moisson de vers il bénit les prémices;
Et dans l'émotion qui fait battre mon sein,

Oui, l'air est plus léger et le ciel plus serein.
J'ai bientôt oublié mes cruelles souffrances ;
J'évoque autour de moi les riches espérances ;
Aux rayons du soleil j'aime à m'épanouir,
Et je souris, heureux de ma gloire à venir.
Charmante illusion ! la Muse me caresse ;
Je la sens ; la voilà ! — Ma poétique ivresse
Lui prodigue les noms que sait donner l'amour.
Mon bonheur ne craint pas de funeste retour ;
Je me connais Poëte, et mon vers, qui m'enchante,
Semble jaillir plus pur d'une source abondante.
C'est le flot argenté coulant parmi les fleurs,
Sous de verts acacias pleins de douces odeurs :
C'est l'oiseau qui s'éveille, et, caché sous l'ombrage,
Joyeux, chante au matin son ravissant hommage.
Mais la Muse s'envole ; et bientôt, pauvre amant !
J'expierai dans les pleurs le rêve d'un moment.
Ami, j'ai beau prier, conjurer l'infidèle ;
Elle fuit, emportant mon génie avec elle :
Mon vers décoloré se traîne avec lenteur ;
Comme un arbre trop vieux, il n'a plus de vigueur.
Adieu, ces beaux lauriers dont je ceignais ma tête,
Ces chants presque divins que l'avenir répète !
Mon astre s'est voilé : le linceul de l'oubli
Enveloppe mon nom dans l'ombre enseveli.
Je sens, je l'avouerai, défaillir mon courage :
C'est l'heure du réveil : je maudis l'esclavage
Où m'a trop retenu cet amour de rimer,
Que la raison chez moi n'a pas su réprimer.
D'ailleurs la poésie est un métier stérile ;
Camoëns n'y gagna qu'une gloire inutile ;
La pauvreté pleurait au chevet de Milton :

Un banquier prête-t-il sur l'éclat d'un grand nom !
Le plus mince avocat peut vendre sa parole ;
Il peut tremper ses mains dans les eaux du Pactole ;
Et bien qu'il les essuie, il reste au bout des doigts
De larges taches d'or permises par les lois.
L'élève d'Orfila, dans sa riche carrière,
Se moque impunément du rire de Molière.
Sa science, à grands frais, peuple les sombres bords :
Qu'importe ? il arrondit, il enfle ses trésors.
Le gibier du défunt enrichit sa cuisine,
Et l'émail de la croix brille sur sa poitrine.
Il triomphe ; il s'assied au banc du député ;
Son collègue qu'il traite admire sa santé :
Son embonpoint figure aux grands dîners du prince ;
Et s'il meurt, enviés, cités dans la province,
Ses joyeux héritiers, à l'enregistrement,
Gros seigneurs, font porter d'énormes sacs d'argent.
Bientôt sur la noblesse ils entent leur roture ;
Puis, malgré les bons mots du public qui murmure,
Sous un titre orgueilleux ils déguisent leur nom,
Et se mirent dans l'or de leur frais écusson.
Mais le Poëte, Ami ! le monde heureux l'oublie.
Soit qu'il élève à Dieu sa prière attendrie,
Soit qu'ayant un regret pour tout ce qui n'est plus,
Il éclaire la nuit des siècles révolus :
En vain, pieux Prophète, il pleure sur nos crimes,
Et rappelle nos cœurs à des instincts sublimes.
Ami, rester fidèle au culte des beaux vers,
Dans ce siècle d'argent, c'est un rude travers :
Un positif étroit bannit la poésie :
L'apprenti financier siffle votre manie.
Et que font aujourd'hui des talents superflus ?

La Poésie aimée est le son des écus.
Nos frivoles aïeux ont courtisé Racine ;
Notre siècle empesé pardonne à Lamartine,
Pourvu que, rachetant son inutilité,
Il s'assoie au timon du royaume agité.
Oui, si le monde admet cet essaim de Poëtes,
Dont le talent douteux sautille dans ses fêtes,
C'est que, n'imitant pas leurs nobles devanciers,
Pour vivre avec le siècle ils se sont faits courtiers.
Ils ont su déposer un orgueil ridicule ;
Le Vaudeville escompte et la lyre spécule.
L'auteur, en écrivant, a l'œil sur le débit,
Et livre un feuilleton, comme on livre un habit !
Mais moi, qui ne sais pas, Poëte solitaire,
Lier ma jeune Muse au comptoir d'un libraire,
Qui n'ai pu découvrir l'admirable secret
De raviver ma veine en fouillant Richelet,
Ignoré, sans journaux dont la voix indiscrète
Au public ébahi me révèle Poëte,
Que ferai-je ? Jamais mon paternel amour
N'exposera mon œuvre au péril du grand jour.
Pour faire prospérer ma poétique audace,
Nodier ne voudrait pas créer une préface ;
Tel qu'un heureux phénix, il sait se rajeunir ;
A l'ombre de son nom mes vers pourraient fleurir ;
Mais, simple lis des champs et vierge au front timide,
Ma Muse n'ose pas implorer son égide :
Elle craindrait l'affront d'un trop sévère accueil ;
Et, le dirai-je, Ami ? mon téméraire orgueil
Ne peut se contenter, malgré le vieil adage,
De briller sans rival dans un obscur village.
C'en est fait, je renonce à l'ennui du métier ;

plume d'un commis vaut mieux qu'un vain laurier :
i laissé là le corps pour nager après l'ombre ;
s rimeurs éperdus j'ai trop grossi le nombre.
éons-nous, il est temps, un plus heureux destin :
on luth, je te suspends, aux arbres du chemin ;
t'ai mouillé de pleurs ; ton aspect m'importune,
je cours chez Rothschild adorer la Fortune.



A UNE MARGUERITE DES CHAMPS,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours.

Languescit moriens.
VIRG.

HIER, ô fleur que j'aime,
Sur ton beau diadème
D'émail, de pourpre et d'or,
Etincelaient encor
Les pleurs de la rosée,
Ces perles de cristal,
Cette manne irisée,
Que l'oiseau matinal
Dans ton tiède calice
Buvait avec délice;

Au lis superbe et fier,
A la rose naissante,
L'abeille frémissante
Te préférait hier:

Le papillon folâtre,
Au corsage d'azur
Et de moire et d'albâtre,

Au coloris si pur,
En secouant ses ailes,
Sur toi faisait pleuvoir
Des gerbes d'étincelles.

C'est pitié de te voir,
Aujourd'hui, renversée
Sur le bord du sillon
Où le vent t'a laissée !

Adieu le papillon,
Et l'abeille inconstante,
Qui volent par essaims
A la rose éclatante
Ouverte aux doux larcins.
J'ai vu fuir dans la plaine
Jusqu'à l'ingrat bouvreuil
Qui buvait ton haleine :

Pas un signe de deuil
Pour toi, ma fleur chérie,
Que l'autan a flétrie !

La brise est de retour ;
La terre fécondée
Entonne après l'ondée
Un cantique d'amour !
Les bois, les moissons mûres
Ont de plus doux murmures,
Et de chaque buisson
Il sort une chanson ;
L'orage a sur la branche

Laissé le fruit doré,
Sa tourterelle blanche
Au ramier éploré :
Une humble paquerette
Manque à ce grand concert,
Et nul ne te regrette,
Pauvre fleur du désert !
Sous les ailes de Flore,
Tes sœurs peuvent éclore ;
Mais toi, loin des regards,
Sur les tertres épars,
Tu nais dans la vallée,
Et ton bouton fleuri
N'a souvent d'autre abri
Qu'une pierre isolée.

Oh ! que j'aime à te voir,
Belle sans le savoir,
Briller dans la poussière
Sur l'aride lisière
De nos champs de blé noir !
Pour incliner ta tige
Plus frêle qu'un roseau,
C'est assez d'un oiseau
Qui près d'elle voltige
Et d'une goutte d'eau...
Telle la jeune fille,
A l'âge où tout scintille,
Le ciel, les blés naissants,
Où l'âme, fleur nocturne,
S'emplit, comme ton urne,
De rosée et d'encens.



Pauvre liane frêle,
Elle aussi n'a qu'un jour,
Lorsqu'on a mis sur elle
Tant d'espoir, tant d'amour !
La vierge en ses doux rêves
Ne voit que belles eaux,
Sable d'or sur les grèves,
Cygnes dans les roseaux,
Et frais rideaux d'ombrage,
Et flots toujours dormants :
Oui ; — mais vienne l'orage,
Adieu, rêves charmants !



RETOUR,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

Par M. Léopold de GAILLARD, Étudiant en droit.

Mais non, j'implore en vain un repos favorable.
Je t'appartiens, amour ! amour inexorable !
André Chénier.

O mes rêves d'enfant ! mes rêves d'autrefois !
Frêle essaim, dispersé sur les monts, dans les bois,
Partout où s'égara ma jeune fantaisie,
Revenez, revenez, esprits de Poésie;
Revenez dans ce cœur où vous fûtes unis,
Qui se meurt et se plaint de vous avoir bannis !
Revenez, gais enfants des naïves chimères,
Venez chasser l'Amour, le plus beau de vos frères,
Le plus cruel aussi ! — Chers oiseaux envolés
Lorsque j'ouvris mon âme en vous disant : Allez ;
Il ne fallait pas fuir; il fallait savoir feindre,
Vous cacher du tyran, avoir l'air de le craindre;
Puis en foule accourant à mon premier signal,
Pousser hors de chez vous cet étranger fatal :
Il fallait obscurcir l'image blonde et pâle,
De ma Beauté grondant ma Muse, sa rivale,
Et disant avec pleurs : « Que fais-je donc ici ?
» Ne suis-je pas ta Muse et ta Déesse aussi ?

ends-tu quelque plaisir à voir couler mes larmes ?
-tu donc trop de feux, ou moi trop peu de charmes ?
urquoi me laisser seule, hélas ! ô mon amant !
urquoi me fuir ? pourquoi t'enfermer tristement ? »
lais aujourd'hui, venez ! Je veux être infidèle ;
z, ô mes amis ; voyez, je suis loin d'elle ;
serait-elle là, venez, venez toujours ;
êtes, après tout, mes plus vieilles amours !

des premiers chants ! ô toi, belle Espérance !
s régner seule, enfin, sur ce cœur en souffrance,
ce cœur où jadis, hélas ! nous arrosions
arterre fleuri de mes illusions !
, plus qu'un sol aride et dépouillé.... Pardonne !
cueilli tes bouquets pour tresser sa couronne !
sur son front brûlant, loin de s'épanouir,
is ! j'ai vu déjà quelques roses pâlir !
je sens qu'il est temps qu'enfin je te les rende
débris languissants de ta fraîche guirlande.
rai... je saurai les prendre, et même encor
jeter sous tes pas, déesse aux cheveux d'or !
loire, instinct divin, astre-roi, dont la flamme
lait comme un soleil au centre de mon âme !
iens, rallume-toi, lumière de mes yeux ;
rouler dans mon sein ton orbe radieux,
dans un tourbillon de vapeurs embrasées,
si qu'une poussière emporte mes pensées !
je préfère aux feux des banales amours
éclair et ta foudre et tes puissants atours !
mon cœur et mon front s'étoilent à ta flamme
ux qu'aux pâles rayons des regards d'une femme !
j'aime mieux tes cris, tes sanglantes splendeurs,

Qu'amour et ses soupirs et ses molles ardeurs !
Car je te mets plus haut que tout ; car mon enfance
A jeté dans ton char son trésor d'espérance ;
Et, laissant le troupeau des plaisirs indolents,
Poursuivi tes coursiers dans leurs sentiers brûlants !
Lève-toi donc ! aurore ou foudre, que m'importe ?
Rayons, éclairs, brillez ! mon âme n'est pas morte !
Elle sourit et vibre à ce brusque réveil,
Ainsi que la nature au lever du soleil !

— Et vous, hôtes du cœur, Songes, formes sans nombre,
Tumultueux enfants du Sommeil et de l'Ombre ;
Vous qui portez la lyre et le miel et les fleurs ;
Vous qui faites pleurer, vous qui séchez les pleurs !
Visions, souvenirs, troupe aimable et choisie,
Qui suivez en chantant la vierge Poésie,
Revenez, revenez ; ramenez doucement
Cette amante éplorée au bras de son amant !
Bien, bien, vous voilà tous, oiseaux à l'œil de flamme,
Criant, battant de l'aile aux parois de mon âme ;
Entrez, petits sauveurs, entrez, il faut finir ;
Déjà l'Amour s'effraie, et se cache, et veut fuir ;
Déjà les traits charmants... Mais qu'entends-je ? ô vertige !
C'est elle... c'est sa voix... Fuyez, fuyez, vous dis-je ;
Fuyez vite, et cachons ces vers accusateurs ;
Eteignons ces flambeaux, témoins révélateurs.
Plus de bruit ! — La voilà, qui m'appelle et s'emporte !
J'y cours. — O rêves d'or, restez à cette porte !
Vous viendrez, quand l'Amour de moi sera lassé,
Consoler par vos chants un amant délaissé !

MÉLANCOLIE

OU LA HARPE D'OR,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

M.me THORE, née Léontine DE MIBIELLE,
d'Eauze (Gers).

J'ai considéré tout ce qui se passe sous le soleil, et j'ai vu que tout n'y était que vanité et affliction d'esprit.
L'Ecclésiaste.

zz !.... et rendez-nous ces douces mélodies,
aguère, berçaient nos âmes recueillies,
Me disait une voix ;
r !.... mais ai-je encor mon cœur de jeune fille,
aresser des yeux, dans le lointain qui brille,
Mes songes d'autrefois ?

r !.... Oh! dans ce monde, où, sans laisser de trace,
'efface et se meurt, gloire, jeunesse, grâce,
Excepté la douleur;
op fait de chemin ; et j'ai trop vu de choses,
r, mes dix-sept ans me cachaient sous des roses,
Mensongère couleur.

Chanter !.... Oh ! près de moi, tant que ce berceau vide
Me dira que l'enfance, au sourire candide,
Au front suave et blond,
Peut s'en aller grandir au ciel qui la réclame,
En s'endormant un soir sur une pauvre femme,
D'un sommeil trop profond ;

Tant qu'une voix brisée, en tous lieux, à toute heure,
Me nommant le doux fils que sa prière pleure,
Et dont tout l'avenir
Est enfermé, là-bas, sous une pierre neuve,
Me dira que le nom de mère est une épreuve
Triste à faire mourir;

Tant que la cloche, au loin, lamentable harmonie,
Annonçant chaque jour la fin d'une agonie
Et d'un sort oublié,
Me dira que le deuil désole une demeure,
Et qu'une âme en souffrance à cette dernière heure
Implore ma pitié ;

Tant que mes yeux verront, dans de coupables voies,
Un monde insouciant chercher ses folles joies,
Et semer ses erreurs ;
L'ambition poursuivre une gloire éphémère,
L'amour, ange déchu, rêver une chimère,
L'or corrompre les cœurs ;

Tant que mon âme seule aux églises désertes,
Priera, non loin du seuil couvert de mousses vertes
Sans empreinte de pas;
Tant que tout ici-bas sera douleur, misères,
Déplorables erreurs, rêve, ombres passagères,
Je ne chanterai pas!

Mais si ta main, Seigneur, ta main trois fois bénie,
Eût retiré déjà le rideau de la vie
Devant mes yeux confus;
Si mon âme pouvait, heureuse et rayonnante,
Monter comme l'éclair sur une aile brûlante,
Jusqu'au chœur des Elus!

Si je voyais, mon Dieu, dans une sainte extase,
Ta gloire, ta grandeur, ta beauté qui m'embrase,
Tes ineffables traits;
Si je pouvais plonger, vivante et tout entière,
Dans ces flots de splendeur, d'amour et de lumière,
Oh! que je chanterais!

Oh! que je chanterais, mon Dieu!... ma voix ardente
A-t-elle dans ton ciel d'hymne assez triomphante
Pour rendre mes transports.....
Ni le blond Séraphin, ni l'Archange en délire,
N'ont de harpe assez forte, et d'assez douce lyre,
Pour suivre mes accords.

Je te verrais, mon Dieu ! je verrais ces mystères
Voilés pour l'œil humain, mais si pleins de lumières
Dans le séjour divin ;
Je verrais l'humble Foi devant toi prosternée,
L'Espérance au front pur, de rayons couronnée,
L'Amour..... l'Amour sans fin !....

Et debout près du Christ, Vierge suave et pure,
La plus belle des cieux, je verrais ta figure
Si douce à contempler !
Je verrais tes pieds nus posés sur notre globe,
Tes mains blanches prier, et, sur ta longue robe,
Les étoiles briller.

J'aspirerais de loin les brises embaumées
Que vos voiles d'azur, ô Vierges bien-aimées,
Balancent près de vous,
Quand, pour fêter au ciel vos noces éternelles,
Vous versez des parfums et des roses nouvelles,
Sur les pieds de l'Epoux.

Et vous, tige sacrée, hommes des temps antiques,
Dont Jéhovah dictait les accents prophétiques
Qu'écoutait l'avenir ;
Et vous premiers croyants, dont la foi si féconde
Comme un phare éternel, éleva sur le monde
La croix du Dieu martyr ;

ıe l'on vit jadis dans les lices ouvertes,
issants que les rois, cueillir les palmes vertes
De l'immortalité ;
fants des déserts et des grottes sauvages,
mes vertus, gloires de tous les âges,
Peuples de la cité !

verrais briller dans l'éternelle sphère ;
rais mêler l'élan de ma prière
A vos chœurs triomphants ;
s, depuis l'Archange à la voix inspirée
la faible femme ici-bas ignorée,
Mon Dieu ! sont vos enfants.....

egarderais passer toutes ces âmes
ntèrent un jour au ciel, comme des flammes
Devant nos yeux en pleurs ;
ue j'appelais du nom béni de père,
ère, et d'amie, et pour qui cette terre
N'eut qu'un jour de douleurs.

ns du ciel !.... O Dieu ! brise les trames
'exilent encor du doux pays des âmes
Que je pleure ici-bas ;
usqu'à l'heure sainte, où, pour d'autres louanges,
ùn me prêtera la harpe d'or des Anges,
Je ne chanterai pas !....

A M. LE D. D'ES.

L'ILLUSION,

OU

RÊVE ET RÉVEIL,

ÉLÉGIE

Présentée à l'Académie ;

Par M. Richard BAUDIN, Professeur de philosopl
au Collége de Baume-les-Dames (Doubs).

Risum reputavi errorem : et gaudio dixi : Quid decipe
Ecclésiaste, c. 2.
Chaque médaille a deux côtés.

RÊVE.

D'Esnaus, il est une heure où la lyre est muette,
Où l'avenir est sombre aux regards du Poëte ;
Où, voilé par l'ennui, le rayon de l'espoir
Ressemble à l'astre éteint dans les vapeurs du soir.
Alors, dans cet instant d'une amère tristesse,
Le Poëte remonte aux jours de sa jeunesse,
Aux plaisirs d'autrefois, à ces joyeux discours,
Dont l'Aï qui pétille interrompait le cours.
Il regrette cet âge, où, plein de poésie,
Il aimait à s'ouvrir au souffle de la vie,

Quand, pareil à ce lac qui réfléchit l'azur,
Il laissait l'œil plonger dans son cœur toujours pur;
Age où l'Illusion, à l'âme virginale
Livre les frais détours de son riant dédale,
Où, trompé, l'homme attend, pour croire à la raison,
Que le Malheur lui donne une austère leçon.
L'Illusion charmante a pour sœur l'Innocence;
Elle s'offre à nos yeux, au sortir de l'enfance,
Belle et le front paré de son riche bandeau :
La joue est tiède encor des baisers du berceau;
Des mécomptes cruels n'ont pas pu nous instruire;
Et la brillante Fée est habile à séduire.
Son parler est si doux! ses bras si caressants!
Elle étonne, elle charme, elle enivre nos sens.
Heureux de voyager dans son vaste domaine,
Ami, nous l'escortons comme une aimable reine,
Qui, fière de l'amour d'un peuple transporté,
S'avance dans l'éclat de sa jeune beauté.
Vive, le pied léger et la lèvre vermeille,
Elle épanche sur nous les dons de sa corbeille.
Son œil est bleu; sa bouche a le parfum du miel;
Éblouis, nous croyons qu'elle descend du ciel;
Sa grâce nous enchante; et nous voyons les choses
Dans le prisme trompeur qu'elle entoure de roses.
Elle a parlé : soudain s'élèvent des bosquets,
Délicieux réduits, où sommeille la paix,
Où le plaisir volage, en secouant ses ailes,
Fait jaillir et briller des gerbes d'étincelles :
Une vierge, à l'abri d'un verdoyant rideau,
Soulève, en rougissant, les langes d'un berceau;
D'autres semblent rêver aux accords de la lyre;
Près d'elle, sous l'ombrage, on voit l'Amour sourire;

Tendre Génie, il joue à côté du Bonheur,
Et se cache, en riant, de l'Amitié, sa sœur.

Là, c'est une autre scène : aux ordres de la Fée
Se montrent tout à coup, comme un brillant trophée
Des armures, des luths, un arbre à feuilles d'or,
Dont le vent fait frémir le mobile trésor.
Là s'avance un Héros titré par la Victoire;
D'un pas rapide il monte au temple de la Gloire;
De cent drapeaux vaincus il ombrage l'autel,
Et son front resplendit d'un éclat immortel.
Redoutable vengeur d'un peuple qui l'adore,
Il a semé son nom du couchant à l'aurore:
La chaumière a reçu ses adieux de soldat,
Et le glaive qu'il porte est l'appui de l'État.

L'Illusion commande : au coup de sa baguette,
Sur les degrès du temple apparaît un Poëte :
La Gloire, dont les mains couronnent la valeur,
Adopte aussi les chants du Poëte vainqueur.
Souple et puissant Protée, il enrichit la scène,
Et sait de l'art antique agrandir le domaine.
Tantôt prenant vers Dieu son vol de Séraphin,
Pour le bénir, il crée un langage divin.
Il entrevoit le ciel aux éclairs du génie;
Et tel que l'exilé qui pleure sa patrie,
Il chante dans une Hymne, écho de sa douleur,
Cet éternel séjour d'un éternel bonheur.
Tantôt il ressaisit la lyre de Tyrthée;
Il célèbre, en ses vers, la valeur indomptée,
Prompt à mener le deuil du généreux guerrier,
Que Sparte reverra mort sur son bouclier.

Des plus hautes vertus il s'entoure, il s'inspire,
Et la Gloire applaudit à son noble délire.
La Fée aux rêves d'or déroule sous nos yeux
Les mensonges brillants d'un art prestigieux;
Elle apprête pour nous le miel de la louange;
L'Artiste enfant tressaille au nom de Michel-Ange;
Il espère allumer au ciel de l'avenir
Un astre que le temps ne fera point pâlir.
Un magnifique espoir le pousse au Capitole;
Il lance dans les airs la sublime coupole;
Un Moïse inspiré naîtra de son ciseau.
Peintre, de Raphaël il saisit le pinceau;
Sur des sujets créés par un cœur de Poëte
Il répand les trésors de sa riche palette;
De ces fronts que revêt l'idéale beauté,
S'exhale le parfum de la virginité.
C'est le ciel tout entier qui revit sur sa toile;
Et l'on dirait qu'un ange ait écarté le voile
Dont le tissu dérobe à nos regards charnels
La cité sainte où Dieu se donne aux Immortels.
L'Illusion nous porte aux remparts de Golconde,
Au bout de l'Océan, aux bords du Nouveau Monde;
Le marchand court les mers : dans l'opulent comptoir
Il voit l'or affluer, les diamants pleuvoir;
Et c'est pour lui que l'Inde, aux champs de Cachemire,
Nuance ces tapis que l'univers admire.
Plus fiers, aspirez-vous au faîte des honneurs?
La Fée entr'ouvrira la porte des faveurs;
Au pâtre de Montalte elle promet la tiare;
Du Légiste inconnu qui rêve la simarre,
Elle pousse l'ardeur aux luttes du barreau,
Et l'assied au fauteuil où brillait d'Aguesseau.

Voyez : déjà son cœur palpite sous l'hermine,
Et de nombreux cordons chamarrent sa poitrine.

RÉVEIL.

Ami, voilà le Songe, et voici le Réveil.

Le Malheur, au sortir de ce trop court sommeil,
De notre front d'élus enlève l'auréole;
Pour ne plus revenir, l'Illusion s'envole;
Et vieux avant le temps, consumés par l'ennui,
Nous maudissons cette heure où le vrai nous a lui.
La réalité pèse, et l'ombre a tant de charmes !
Ici-bas quelle main peut essuyer nos larmes ?
L'infidèle Amitié méprise nos douleurs;
L'Amour qui vient à nous, les mains pleines de fleurs,
Par de riants sentiers nous conduit vers l'abîme;
Il sait, pour l'immoler, caresser sa victime;
Sa bouche peut trouver des mensonges charmants;
Mais la trahison germe au fond de ses serments.
Plus d'un guerrier blanchi dans son noble esclavage,
Revient, ne rapportant pour prix de son courage,
Que l'honneur trop payé d'un stérile galon,
Que des membres, débris échappés au canon.
Pauvre, vaincu du sort, il a pour tout royaume
Le champ qui le nourrit et l'humble toit de chaume.
Le Poëte vieillit, trompé dans son désir;
Comme un frêle arbrisseau que l'hiver fait périr,
Sa verve, si brillante à sa première aurore,
Se flétrit au contact d'un monde qui l'ignore.
Il descend inconnu dans l'ombre du tombeau;
La lampe eût éclairé, mise sur le boisseau.

La gloire est l'aliment que demande notre âme ;
Il faut, pour raviver la poétique flamme,
Des éloges, un nom connu dans l'univers ;
Et le dédain tarit la source des beaux vers.
Ouvrez un vaste lit, où le fleuve s'écoule ;
Cher Ami, le Poëte, oublié dans la foule,
Pour chasser l'indigence assise à ses foyers,
Abandonne la cime où croissent les lauriers :
Il emprunte son grain aux gerbes de la plaine ;
Et languit, épuisé, quand sa corbeille est pleine.
L'oiseau muet s'envole où sont les moissonneurs ;
Le Poëte, brisant son luth mouillé de pleurs,
Dans des travaux ingrats dissipe son génie ;
Sa noble mission ne sera pas remplie ;
Et comment saurait-il, dans son obscurité,
Que son nom fut promis à l'immortalité ?
Tel un large torrent descendu des montagnes,
Pourrait, fleuve superbe, arroser les campagnes ;
Et, plus fier que le Rhône en soulevant ses flots,
Faire trembler le cœur des hardis matelots :
Mais à peine échappé de sa source profonde,
Trop prodigue, il répand, il divise son onde ;
C'est un ruisseau qui fuit sous vingt noms différents ;
Ses bords ne sont connus que des troupeaux errants ;
Et le pâtre inquiet, quand la soif le dévore,
Se dit : « Où donc est-il ? hier il coulait encore ! »
L'Artiste, qui rêvait un glorieux destin,
Trahi par son talent, rencontre le dédain ;
Trop heureux, s'il bâtit l'église du village
Où d'un brillant espoir il berçait son jeune âge ;
Si le pâle tableau qu'il signe de son nom,
Se cache, relégué dans un coin du salon !

Le Légiste, au barreau d'une petite ville,
Où, pour mieux l'insulter, le sort cruel l'exile,
Prête son éloquence à d'obscurs citoyens,
Qui plaident, divisés pour des murs mitoyens.
L'ambitieux maudit le pouvoir qui le joue;
En vain, par des sentiers que l'honneur désavoue,
Aux dignités qu'il aime il a cru parvenir;
Ce haut rang qu'il poursuit, il ne peut le saisir.
Près des hochets dorés que la fortune étale,
Ce malheureux connaît les tourments de Tantale.
Les titres, les cordons pleuvent de tous côtés;
Il prie, il tend la main; ses vœux sont rebutés.
Sur le seuil des puissants, comme le mercenaire,
Il veille, l'insensé, pour toucher son salaire;
Il se dessèche, il meurt. Dans un humble cercueil,
Sans insignes, sans croix, se couche son orgueil.

L'homme ainsi détrompé s'avance vers la tombe;
Sous un fardeau trop lourd il s'affaisse, il succombe;
En vain pour relever ses esprits abattus,
Il cherche à rappeler les jours qui ne sont plus;
Comme des fers rivés, il traîne sa misère;
Plus le rêve fut doux, plus doit sembler amère
L'heure où, sortant trop tôt d'un sommeil enchanté,
Il s'éveille au grand jour de la réalité!
Mais tout meurtri qu'il est du sceau de la souffrance,
Pour achever sa route il garde l'Espérance,
Seul et trompeur flambeau que nous laisse le sort,
Et que l'homme ranime aux portes de la mort.

Heureux qui, s'éloignant des conseils de l'impie,
Sait alors adorer la main qui le châtie;

Il porte noblement le poids de son malheur !
La prière est un baume épanché sur le cœur.
Qui sait prier le Dieu que bénissait sa mère,
Trouve au ciel le bonheur inconnu sur la terre;
Il ne se souvient plus des douleurs du chemin,
Car, d'Esnaus, comme Dieu, le bonheur est sans fin.



LE VER LUISANT,

IDYLLE

Qui a obtenu un Lis réservé ;

Par M. PAUL GRANGER, de Vendôme (Loir-et-Cher).

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Qu'on l'adore ce Dieu !.....
RACINE.

LÈVE-TOI sous l'herbe fleurie,
Frêle planète du gazon,
Que Dieu jeta dans la prairie,
Sous la voûte de ce buisson.
Entre éclatant dans la carrière ;
De ton char brillant de lumière
Presse le coursier vigoureux :
Vois-tu, pour dissiper les voiles,
Tes sœurs, les splendides étoiles,
Jettent leurs clartés dans les cieux.

Laisse leur cortége superbe
Rouler dans des sentiers de feux,
Laisse-les, ô toi, qu'un brin d'herbe
Cachait tout-à-l'heure à mes yeux ;

Sous les pieds de leur puissant Maître,
Laisse-les fuir et disparaître
Jusque dans les sacrés parvis :
Pauvre comète vagabonde,
Viens éclairer ton petit monde
Caché dans ces buissons fleuris.

Qui sait !..... Peut-être sous ces mousses
Sommeillent des peuples nouveaux !
Peut-être, à tes clartés si douces,
Vont-ils reprendre leurs travaux !
Qui sait, mon Dieu !... Peut-être encore
Qu'un pauvre voyageur t'implore ;
Peut-être qu'un navigateur,
Dans un océan de rosée,
Voyant sa nacelle exposée,
Cherche ton flambeau protecteur !...

Ah ! pour ces nations lointaines
Serais-tu l'astre bienfaiteur
Qui vient chaque jour dans leurs plaines
Porter la vie et le bonheur ?
Est-ce toi qui dans leurs prairies
Jettes des guirlandes fleuries ?
Est-ce toi qui dores leurs champs,
Revêts leurs forêts de verdure,
Et chassant au loin la froidure
Leur amènes le doux printemps ?.....

Qui que tu sois, sainte lumière,
Brille, brille..... Quand les hivers
Auront sonné l'heure dernière
Aux peuples de ton univers ;
Quand, hélas ! de ton empyrée
Chaque fleur tombera fanée
Au souffle mourant du zéphyr,
Tu t'éteindras pour disparaître,
Et le printemps qui t'a vu naître
Avec lui te verra mourir !

C'est la fin de tout sur la terre.....
Un jour même, console-toi,
Ces soleils dans leur course altière
S'arrêteront remplis d'effroi.
Le monde et ses splendeurs divines
N'offriront plus que des ruines,
Qu'un chaos informe et hideux,
Où seront confondus sans vie
Les vers luisants de la prairie
Avec les étoiles des cieux !.....



LE RÊVE DE LA CHATELAINE,

BALLADE

Qui a obtenu un Lis réservé ;

Par M. HENRI ROCHER, de Lavaur (Tarn).

> Et je vis un cheval pâle, et celui qui le montait s'appelait *la Mort!* et l'enfer la suivait, et le pouvoir leur fut donné de tout détruire sur la terre.....
>
> *Apocalypse*, c. VI.

L était une fois, raconte un vieux Trouvère,
Donzelle de haut lieu, peu sage et peu sévère,
Qui, lorsque chastement tout dormait dans sa tour,
Imprudente, y veillait en des propos d'amour.....
Or, un soir, s'attarda son chevalier fidèle ;
Et Dieu, qui de l'enfer voulait sauver la belle,
D'un rayon de sa grâce éclairant son regard,
En heure de salut convertit ce retard.....
La dame donc, d'amour et rêveuse et dolente,
Pour distraire son cœur, d'une main indolente
Ouvrit sa Bible, et lut, en fronçant le sourcil,
Ces sombres visions qu'eut saint Jean dans l'exil.
Mais bientôt fatigués, ses beaux yeux se fermèrent ;
Sur le livre divin ses tresses retombèrent ;
Et, plein de noirs pensers, un sommeil inégal
Saintement l'effraya de ce songe infernal :

C'était un tournoi magnifique,
Avec ses Preux et ses Barons,
Ses grands coups de lance et de pique,
Ses fleurs, ses dames, ses clairons.....
Puis le héraut, au cercle immense,
Proclamait la haute vaillance
Et le nom de l'heureux vainqueur,
Qui daus la lice, hélas! sanglante,
Joyeux, courait vers son amante,
La gloire au front, l'amour au cœur.....

Mais tout à coup survint une horde infernale
Qui près de la Donzelle en hurlant s'arrêta;
Et, la Mort, qui passait sur son destrier pâle,
La prit en croupe et l'emporta.....

Puis c'était la chasse rapide,
Gais Châtelains, Dames et serfs,
Archers, piqueurs et meute avide,
Aux sons du cor courant les cerfs.
Or, à l'écart, dans l'ombre épaisse,
Près d'une jeune chasseresse
Chevauchait Paladin courtois;
Et la Belle, de sa monture
Modérant la fringante allure,
L'écoutait seule au fond des bois.....

Mais tout à coup survint une horde infernale
Qui près de la Donzelle en hurlant s'arrêta;
Et, la Mort, qui passait sur son destrier pâle,
La prit en croupe et l'emporta.....

Puis un beau Page dans la plaine
Courait vite, au déclin du jour,
De son maître à la tour prochaine
Portant un message d'amour.....
En son logis la Bachelette
Promenait sa vue inquiète
De la colline au noir hallier.....
Mais enfin le voyant paraître,
Rayonnante, de sa fenêtre
Elle sourit au Cavalier.....

ais tout à coup survint une horde infernale
ui près de la Donzelle en hurlant s'arrêta;
t, la Mort, qui passait sur son destrier pâle,
La prit en croupe et l'emporta.....

Puis, couverte de sa mantille,
D'un vieux manoir seule et sans bruit
S'éloignait une jeune fille,
Quand à la tour sonnait minuit :
La lune protégeant sa fuite,
Par l'amour et l'espoir conduite,
Elle allait sous le frais ormel,
Où loin de sa cruelle Dame,
Les pleurs aux yeux, la mort dans l'âme,
Soupirait tendre Damoisel.....

Mais tout à coup survint une horde infernale
Qui près de la Donzelle en hurlant s'arrêta;
Et, la Mort, qui passait sur son destrier pâle,
La prit en croupe et l'emporta.....

Puis c'était un cloître gothique,
Où, d'un long voile se couvrant,
A genoux près d'une relique
Priait une Nonne en pleurant :
« Sainte Gertrude, disait-elle,
» Faites que Dieu bientôt m'appelle,
» Qu'enfin je cesse de souffrir !
» Du jour divin hâtez l'aurore ;
» Loin de Jésus, si jeune encore,
» Je meurs de ne pouvoir mourir !.... »

Et des Anges de Dieu la troupe virginale,
Au cloître descendant, près d'elle s'arrêta ;
Et, pour l'Epoux divin cueillant cette fleur pâle,
Un Ange en chantant l'emporta.....

Aux suaves accents de la voix immortelle
La Dame s'éveilla, seule au fond de sa tour ;
Elle n'attendit plus son Chevalier fidèle.....
Mais au moutier voisin, dès la pointe du jour,
Elle alla demander le voile de Novice,
Et longtemps expia sous un rude cilice,
Amante de Jésus, un trop profane amour.



LA PRIÈRE,

DES

PETITS ENFANTS,

HYMNE A LA VIERGE

Qui a remporté le Prix de l'année ;

Par M. Eugène LÉBRALY, de Lébraly près Ussel
(Corrèze.)

Sinite parvulos venire ad me.
Marc. c. x, ℣. 14.

Le rossignol qui chante,
D'une voix si touchante,
Son cantique éploré,
L'abeille qui bourdonne
Près de la fleur qui donne
Le miel le plus doré ;

Le ruisseau qui murmure
Sur son lit de verdure,
Le tiède vent du soir
Qui gémit, et parfume
L'or des genêts qui fume
Comme un pur encensoir,

Toutes ces harmonies
Aux douceurs infinies,
Ce magnifique adieu,
Cette grande prière,
Que la nature entière
Le soir, adresse à Dieu,

Pour vous ont moins de charme,
O Vierge, qu'une larme
De l'enfant qui tout bas,
Dans sa candeur amère,
Vous dit : « Soyez la mère
» De ceux qui n'en ont pas ! »

Elle vous est plus douce
Que le flot sur la mousse,
Que l'encens du genêt,
Et le vol des abeilles
Effleurant les corbeilles
Du printemps qui renaît.

Souvent l'enfant qui prie
Ne dit qu'un nom : Marie !
Mais combien il vous plaît,
Ce mot qui vient d'éclore
Sur des lèvres encore
Toutes blanches de lait !

Chaque soir l'un des Anges,
Qui chantent vos louanges,
Vient recueillir autour
De la terre embrasée,
Cette pure rosée
De prière et d'amour.

Quand le parfum nocturne
Déborde de son urne,
L'Ange remonte au ciel,
Avec l'urne qui penche,
Et devant vous l'épanche
Toute pleine de miel.

Au miel viendrait l'absinthe;
Heureux donc, Vierge sainte,
Heureux les nouveau-nés,
De qui l'âme s'envole
Sous la blanche auréole
Dont leurs fronts sont ornés!

Pour la mère qui donne
La fleur de sa couronne,
Son Ange au paradis,
Oh! quel bonheur d'entendre
Un jour ce mot si tendre:
« Femme, voilà ton fils! »



LA PRIÈRE POUR TOUS,

HYMNE A LA VIERGE

Présenté au Concours.

Consolatrix afflictorum !

Voici l'heure du soir ; l'airain mélancolique
Fait du sommet des tours vibrer la basilique.
Sainte Vierge, à vos pieds je viens porter mes vœux ;
Mais ce n'est point pour moi, sainte Vierge Marie,
Qu'aux sons de l'Angelus ma voix s'élève et prie :
C'est pour tous les souffrants, pour tous les malheureux !

Pour la veuve qui cherche un appui dans ce monde ;
Pour le proscrit, traînant sa course vagabonde
Loin du pays natal dont il est oublié ;
Pour le pâtre endormi sous un manteau de neige ;
Pour le brave soldat que le péril assiége ;
Pour le pauvre artisan sous son fardeau plié.

C'est pour le matelot : rêvant à sa Bretagne,
Sur le vaste Océan où l'ennui l'accompagne,
Il pleure son clocher, ses champs et leurs sillons :
Dites, dites au vent de respecter sa voile !
Et dans les nuits d'orage, oh ! dites à l'étoile
De laisser jusqu'à lui descendre ses rayons !

C'est pour l'humble orphelin dont l'enfance est amère,
Qui n'a jamais reçu les baisers d'une mère,
C'est pour lui que je prie : il est à vos genoux,
Au dessus de l'autel contemplant votre image ;
Et lui qui de Jésus a la candeur et l'âge,
Il croit trouver sa mère en s'approchant de vous.

Daignez rendre à l'espoir la timide épousée
Qui voit, dès le printemps, sa couronne brisée,
Son amour confiant payé par l'abandon.
Si la sombre douleur vers le tombeau l'entraîne,
Ah ! du moins que par vous, sainte Vierge, elle apprenne
Qu'il est doux en mourant d'accorder un pardon...

Les peuples attachés au joug de la victoire,
Les poëtes brûlés d'une fièvre de gloire
Et luttant sans repos contre l'obscurité,
Méritent vos regards... Pour tromper leur souffrance,
Aux uns dans l'avenir offrez la délivrance,
Aux autres le reflet de l'immortalité.

Mais pourquoi vous prier ?... Votre amour secourable
Veille sur l'innocent, ramène le coupable,
Et désarme souvent la main de l'Eternel ;
Tendre amour qui soutient, fanal qui toujours brille
Pour les infortunés, cette grande famille
Que vous recueillez dans le Ciel !

LE CHANT DES FLEURS,

SONNET A LA VIERGE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M. Henri ROCHER, de Lavaur (Tarn).

Mai vidait en riant sa corbeille odorante ;
Et, suave de grâce et de sérénité,
Il semblait prolonger sa dernière clarté
Pour écouter des Fleurs la mélodie errante :

De pudeur et d'amour l'Églantine tremblante
Contemplait le beau Lis murmurant : *Pureté !* —
La Violette auprès chantait : *Humilité !* —
Tristesse ! le Souci ; — *Constance !* l'Amarante.

Et la brise emportait ces bruits harmonieux.
Puis, comme au sein d'un prisme un pur rayon des cieux
Change en disque d'argent sa teinte qui varie ;

Tel, passant par l'écho, l'Hymne doux et pieux,
Désormais plus céleste et plus mystérieux,
Concentrait ses accords, et soupirait : — Marie !



ÉLOGE

DE M. D'AUBUISSON DE VOISINS,

Membre de l'Académie des Jeux Floraux;

PAR M. le Vicomte DE PANAT, Secrétaire perpétuel;

Lu en séance publique, le 15 janvier 1843.

MESSIEURS,

En terminant l'histoire de l'un de ses proches, qui avait honoré l'humanité par l'élévation de son esprit et la noblesse de son caractère, un illustre écrivain disait : « Sa mort, douloureuse pour nous, affligeante » pour ses amis, ne laissa pas indifférents les étran- » gers mêmes, et ceux qu'il n'avait pas connus (1). » Je pourrais appliquer ces paroles à l'homme de bien et de savoir dont nous déplorons aujourd'hui la perte. Vous le savez, Messieurs, le deuil s'est étendu bien au delà du cercle de sa famille et des murs de sa ville natale. En France et au dehors, les corps savants ont rendu un hommage solennel à sa mémoire; et si je viens ici retracer quelques traits de sa vie, ce n'est pas avec l'espérance d'ajouter quelque chose à sa renommée, mais uniquement pour accomplir en votre nom un pieux devoir.

(1) *Finis vitæ ejus, nobis luctuosus, amicis tristis, extraneis etiam ignotisque non sine curâ fuit.* TACITE, Agricola.

Jean-François D'AUBUISSON DE VOISINS, Ingénieur en chef Directeur au corps royal des mines, Officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, membre correspondant de l'Institut de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Toulouse, Mainteneur des Jeux Floraux, naquit à Toulouse, le 16 août 1769, d'une famille qui occupait dans cette ville un rang honorable. Destiné d'abord à la diplomatie, il était au moment de suivre dans une Cour éloignée l'ambassadeur sous les ordres duquel il était placé, lorsqu'un incident inattendu vint ajourner indéfiniment le départ de cette mission, et détermina le jeune diplomate à quitter sa carrière à peine commencée. Il y aurait sans doute obtenu des succès; car un esprit étendu et solide peut être appliqué à tout avec avantage; néanmoins, il est permis de croire que là n'était pas sa véritable place, et que la circonstance qui porta ses pas dans des voies différentes, fut pour lui, comme pour la science, un accident heureux. Un métier brillant par la grandeur des intérêts auxquels il s'applique parfois, mais où la forme et les dehors occupent trop souvent plus de place que le fond même des choses, qui exige en certains cas, au moins comme moyen de défense, l'emploi de la finesse, un peu trop facile à confondre avec la ruse; un métier qui consume dans les vaines formalités du cérémonial, dans les pompeuses frivolités de la représentation, de longues heures perdues pour la méditation et pour l'étude; un métier qui, sauf quelques grandes et rares circonstances, se compose surtout de formules et de détails, dans lesquels, suivant Montesquieu, les esprits médiocres ont tant d'avantages; un tel métier n'aurait pu convenir complètement aux mœurs simples, aux habitudes laborieuses, à l'austère

franchise de notre confrère. Libre désormais de choisir, reconnaissant sa vocation spéciale, doué d'une sagacité pénétrante, d'une rare puissance d'attention, ses vues se tournèrent vers les sciences positives. Déjà, depuis longtemps, la ville de Metz possédait des Ecoles d'application destinées à former les officiers d'artillerie et du génie que Frédéric avait proclamés les premiers de l'Europe. On sait si, depuis, ils ont glorieusement soutenu le rang décerné par le jugement d'un illustre ennemi. La jeune et grave pensée de notre confrère se dirigea vers ce but; mais avant qu'il lui fût donné de l'atteindre, le grand cataclysme qui signala les dernières années du XVIII.ᵉ siècle, vint l'arracher à ses paisibles études, pour lui faire connaître la vie active dans ses travaux les plus durs et ses agitations les plus violentes. La révolution venait d'éclater; deux opinions opposées se partageaient la France. Pour les uns, la patrie, c'était le sol, les institutions nouvelles, les nouvelles couleurs qu'il fallait défendre contre l'Europe menaçante; pour les autres, la patrie, c'était la vieille monarchie, le vieil honneur, l'antique religion, les antiques souvenirs, le drapeau de Bovines, d'Ivry, de Fontenoi. Des deux côtés, tout ce qui joignait à la vigueur de l'âge l'énergie des convictions, prit les armes, et courut se ranger sous l'une ou l'autre bannière; dans les deux camps on trouvait un dévouement généreux et la plus brillante valeur. M. d'Aubuisson, suivant la route que lui traçaient ses sentiments politiques, alla prendre place dans les rangs de la petite armée d'officiers commandée par les trois derniers descendants du héros de Rocroy. Là, simple artilleur, subissant sans murmure les privations et les fatigues, donnant à l'étude passionnée des mathématiques tous les moments que ne réclamaient pas les devoirs militaires,

il se fit remarquer par un genre de courage tout-à-fait en harmonie avec la trempe de son caractère et familier à l'arme qu'il avait choisie, je veux dire, par la froide intrépidité qui raisonne et calcule au milieu du feu des combats, sait abstraire en quelque sorte l'idée du danger pour surveiller dans ses effets l'application de savantes théories, et semble ne considérer un champ de bataille que comme un champ d'observations et d'expériences. Cinq années s'écoulèrent dans ces pénibles travaux, suivis d'une épreuve bien plus pénible encore. L'armée de Condé était dissoute; le pain du soldat allait manquer au jeune exilé, jeté sans appui sur une terre lointaine, trop français pour vouloir servir des gouvernements étrangers, trop fier pour demander des secours. Dans cette cruelle position, son âme ne fut point abattue. Le travail ne pouvait encore lui offrir une ressource; il lui demanda les distractions qui rendent le malheur moins amer. Quelques notions de métallurgie nécessaires à l'artilleur, et la vue des terrains variés qu'il avait traversés comme militaire, et observés comme ami de la science, éveillèrent en lui le goût d'une étude nouvelle. Il parcourut à pied l'Allemagne, et visita Freyberg, où l'art des mines avait fait des progrès inconnus alors à la France. L'illustre Werner dirigeait alors ces établissements célèbres; quelques conversations lui suffirent pour découvrir dans notre compatriote un digne adepte de la science, dont il était lui-même l'interprète ingénieux, et presque le fondateur. *Nous sommes ici*, lui dit-il, *mineurs expérimentés, assez bons géologues, mais mathématiciens peu habiles; en France, c'est précisément le contraire. Demeurez à Freyberg : vous nous enseignerez l'algèbre transcendante que nous savons mal, vous étudierez ce que nous savons mieux que*

vous, et quand votre patrie aura cessé de vous proscrire, vous lui rapporterez des connaissances qui seront utiles à elle et à vous. Cette proposition, faite avec la cordialité germanique, décidait de l'avenir de M. d'Aubuisson; il se hâta de l'accepter : mais le sentiment du devoir filial lui fit demander un congé de quelques jours. Il avait laissé à Toulouse des parents âgés; il voulait les embrasser encore une fois avant de commencer une nouvelle existence qui pouvait être de longue durée. Les lois de sang qui fermaient aux émigrés l'accès du foyer paternel furent impuissantes pour l'arrêter dans son pieux pélerinage. Sous un nom supposé, il traversa la France au hasard d'être reconnu; il dit à sa famille un douloureux adieu, qui devait être le dernier, et revint dans les montagnes de la Saxe, remplir son double rôle de professeur et d'élève. La géologie occupa surtout ses moments, et ses progrès rapides le portèrent en peu de temps au rang des maîtres de la science. Un ouvrage en trois volumes, qui, sous le titre modeste d'*Exploitation des mines de Freyberg*, renfermait des aperçus de la plus haute portée, attira sur lui les regards de l'Europe savante, et bientôt son nom fut cité dans la vive polémique engagée entre l'école saxonne et celle d'Edimbourg, sur l'immense question de la formation des couches extérieures du globe terrestre.

Pendant qu'il s'élevait ainsi à la renommée par de grands et solides travaux, des jours plus sereins venaient luire sur la France. Les passions se calmaient, la raison et l'humanité faisaient entendre leur voix trop longtemps méconnue, et les exilés voyaient tomber les barrières qui pendant dix ans leur avaient interdit l'approche de leur pays. M. d'Aubuisson profita, l'un des premiers, de l'abrogation des lois

révolutionnaires; mais en revoyant sa patrie, il n'y retrouvait que les débris de sa fortune engloutie par l'orage. Une carrière honorable semblait, il est vrai, devoir s'ouvrir devant lui; le Gouvernement consulaire, fidèle à sa mission réparatrice, faisait revivre le corps des ingénieurs des mines, et la place de notre confrère y était marquée par la réputation qu'il s'était acquise; mais les préjugés politiques opposaient encore des obstacles bien difficiles à surmonter. Quoique amnistiés, les émigrés, toujours considérés comme suspects, étaient repoussés des fonctions publiques. Des souvenirs de collége aplanirent la voie, et assurèrent le succès. J'éprouve, Messieurs, le besoin de dire quelques mots de l'une des circonstances de la vie de M. d'Aubuisson que sa mémoire reconnaissante aimait le plus à rappeler.

Il avait fait ses premières études à Sorèze, à l'époque où quelques religieux venaient d'accomplir dans l'instruction publique les changements réclamés par les besoins nouveaux de la société. On sait que, depuis le moyen âge, les lettres grecques et latines avaient été l'objet presque unique de l'enseignement dans nos écoles; ces doctes et pieux directeurs de Sorèze sentirent que le moment était venu d'y joindre l'étude des sciences exactes, la pratique même des exercices utiles à l'homme du monde et à l'homme de guerre; et pour opérer cette profonde réforme, ils n'avaient eu nulle autorisation à solliciter; ils n'avaient eu à combattre, ni obstacles officiels, ni monopole privilégié. Chose remarquable : dans ces temps où la liberté politique sommeillait chez nous depuis Richelieu et Louis XIV, où la liberté civile elle-même était protégée moins par les lois que par les mœurs, la liberté d'enseignement, non écrite, il est vrai, dans une constitution, existait sans contra-

diction et sans entraves. Des universités florissaient cependant ; mais elles se contentaient de donner des leçons, sans défendre qu'il en fût donné hors de leur sein. Elles ne voyaient dans l'étymologie de leur nom, que le devoir de tout enseigner ; elles n'avaient pas deviné que le mot *Université* peut signifier aussi le droit d'empêcher partout que d'autres n'enseignent : cette dernière découverte, ce progrès à rebours, était réservé pour une autre époque. Mais alors, sous l'influence vivifiante d'une libre émulation, des instituts divers et rivaux, passionnés pour la gloire du corps, dédaigneux de l'intérêt des individus, offraient de toutes parts des sources d'instruction à la fois abondantes et pures. Parmi ces maisons célèbres, Sorèze, presque seule debout aujourd'hui, brillait d'un éclat qu'elle conserve encore, sous la direction de l'un des membres de notre Académie (1). Des pays étrangers, des colonies du Nouveau Monde, on y venait étudier les éléments de toutes les connaissances humaines, et surtout de celles que la routine faisait encore négliger dans d'autres colléges. Là s'étaient formées des amitiés que la diversité d'opinions, que la lutte même sur les champs de bataille n'avaient pu altérer dans de nobles cœurs. Ces amitiés, M. d'Aubuisson les retrouva toutes, vivantes chez ses anciens condisciples les Caffarelli, les Andreossy, épris autrefois comme lui du goût des sciences exactes, attachés depuis à un autre drapeau que le sien, élevés par leur mérite aux premiers honneurs, heureux de servir de leur crédit et de leur influence l'ancien camarade d'études, qui rapportait à sa patrie une âme trempée par l'adversité, un zèle actif et de vastes connaissances. Cependant la bonne volonté des protecteurs pensa

(1) M. Decampe, Mainteneur des Jeux Floraux.

échouer par une circonstance singulière qui peint à merveille le caractère de leur protégé. A peine arrivé à Paris, il s'était signalé comme un zélé défenseur des théories de son maître Werner, et les avait même poussées jusqu'à leurs dernières conséquences dans un mémoire sur les basaltes de la Saxe, traduit aussitôt en plusieurs langues, et lu avec éloge dans une réunion de l'Institut. Les minéralogistes de cette compagnie partageaient les opinions scientifiques exposées par l'auteur, et lui firent donner la mission de compléter son système par l'examen des volcans éteints de l'Auvergne. Mais, sur cette terre classique de la géologie, toujours guidé dans ses observations par le principe de Lavoisier : *ne jamais suppléer au silence des faits*, il reconnut que son premier mémoire, trop absolu dans ses conclusions, renfermait d'assez graves erreurs. Il voulut se réfuter lui-même. Vainement on lui représenta qu'en attaquant des théories en faveur à l'Institut, il déplairait à des hommes influents, et compromettrait son avenir; il fut inflexible. *Il y va*, dit-il, *de ma probité personnelle et de l'intérêt de la science;* la réfutation parut, et l'on vit un philosophe, vraiment digne de ce nom, employer toutes les ressources de son esprit à démontrer qu'il s'était trompé.

Un mérite si vrai devait cependant recevoir sa récompense. Successivement nommé Conservateur des collections minéralogiques à l'école de Paris, Ingénieur des départements de la Doire et de la Sesia, malgré les règlements qui réservaient les places de cet ordre aux seuls élèves de l'école Polytechnique, M d'Aubuisson devint Ingénieur des mines à la résidence de Toulouse. Tous ses désirs étaient comblés ; établi dans sa famille, au sein de la ville natale vers laquelle ses regards s'étaient tournés si souvent

pendant les longues heures de l'exil, désormais il pourrait, suivant le vœu constant de sa vie, mettre la science au service des intérêts de ses concitoyens. Cette noble passion allait trouver un aliment digne d'elle dans le vaste arrondissement minéralogique où presque tout était à créer. La sollicitude du nouvel Ingénieur se porta d'abord vers la vallée des Pyrénées, où l'extraction du riche minerai de fer de Rancié fournit une matière précieuse à l'industrie nationale, et des moyens d'existence à une population pauvre et nombreuse. Il vit des travaux abandonnés à l'aveugle caprice de ces hommes ignorants, la montagne fouillée dans tous les sens, au moment d'engloutir la mine et les ouvriers dans une catastrophe inévitable et prochaine. Avec l'inexorable fermeté qu'il mettait toujours à faire le bien, il régularisa l'exploitation, la soumit au frein de l'ordre et aux prescriptions de la science; la sécurité revint avec l'abondance des produits. Bientôt des dangers d'une autre sorte menacèrent les pauvres habitants de la vallée. Les mines, devenues florissantes, tentèrent l'avidité de quelques spéculateurs. L'administration était près d'accueillir des sollicitations motivées, comme de coutume, sur le spécieux prétexte de l'intérêt public; mais toutes les intrigues échouèrent contre la résistance persévérante de l'Ingénieur en chef, qui, après de longs efforts, obtint la reconnaissance définitive du droit des communes. Nous verrons bientôt que ce double service fut payé par une gratitude dont les témoignages ont duré plus que l'existence de celui qui en était l'objet.

Pendant sa résidence à Toulouse, M. d'Aubuisson composa la plupart de ses ouvrages, et en rappelant cette circonstance, j'éprouve le regret de ne pouvoir vous faire connaître notre confrère sous les rapports

qui ont le plus illustré sa vie. C'est en effet comme mathématicien, comme ingénieur, comme géognoste surtout qu'il a pris un rang distingué dans le monde de l'intelligence; et pour justifier ses droits à la renommée, il faudrait analyser ses ouvrages, il faudrait au moins en donner une idée; mais cette tentative, au-dessus de mes forces, m'entraînerait d'ailleurs hors du cercle dans lequel il convient ici de se renfermer. Comme savant, les titres de M. d'Aubuisson ne peuvent être dignement appréciés que par ses pairs. Ils le seront dans une Société sœur de la nôtre, à l'Académie des Sciences de Toulouse dont il fut si longtemps l'âme et la lumière. Là ses théories, ses découvertes, sa méthode, trouveront des juges compétents et un habile interprète; mais sans toucher à des questions que je ne pourrais, et que je ne dois pas traiter, il me sera permis de m'occuper un moment de ses ouvrages sous le rapport du style et de la composition littéraire. A cet égard, la manière de M. d'Aubuisson peut servir de modèle aux hommes qui écrivent sur les sciences. Plus la matière est ardue, plus l'auteur s'attache à la rendre intelligible par la propriété de l'expression simple et grave, quoique toujours élégante et correcte, la parole n'est pour lui qu'un instrument de la pensée; mais un instrument brillant et poli dans la mesure convenable au sujet. Deux qualités précieuses ont rendu notre langue la première des langues scientifiques du monde, je veux dire la clarté de la phrase, et l'art de disposer les matières dans un ordre logique et facile à saisir. De ces deux qualités, l'une a créé le célèbre axiôme : *cela n'est pas clair, donc cela n'est pas français*, l'autre a fait dire avec raison que la France était le seul pays où l'on sût faire des livres. M. d'Aubuisson possède ces deux qualités; elles marquent le caractère de son talent, mais sans

n poser la limite. Si quelquefois des sujets moins évères se présentent sous sa plume; si, pendant les xcursions entreprises pour agrandir le cercle des onquêtes de la physique, il est allé interroger la naure jusque dans les lieux où elle semble avoir caché e sanctuaire dont tant de périls défendent les abords; 'il est devenu l'heureux témoin de l'un de ces specacles sublimes qui dédommagent l'explorateur de outes ses fatigues; si du sommet des Alpes, planant ur la belle vallée d'Aoste, il a vu naître, grandir et e développer dans toute sa pompe le météore dont l venait étudier les causes et calculer les éléments, lors, en nous racontant ces merveilles, son style s'anime et se colore, la pensée se revêt de brillantes mages, le peintre fait oublier l'observateur: on cherhait une dissertation savante, on découvre un magniique tableau.

Homme de lettres dans la plus sérieuse acception le ce mot, M. d'Aubuisson appartenait de droit à otre Académie, et le 28 février 1819 il vint prendre place au milieu de vous. Pendant longtemps il apporta dans vos réunions le tribut de ses lumières, de son jugement droit, de son goût exact et difficile; et plusieurs fois, appelé par l'ordre du travail, il accomplit a tâche en lisant les fragments d'un ouvrage, inédit alors, dans lequel les principes philosophiques applicables au gouvernement des hommes sont discutés avec autant de sagacité que d'indépendance; mais après quelques années d'un concours assidu, des occupations nouvelles le contraignirent de ne plus paraître aussi fréquemment à vos assemblées. Il avait été appelé à faire partie du corps municipal de Toulouse, où s'agitait la question de l'établissement des fontaines qui ont changé l'aspect de la ville, et portent dans nos rues la fraîcheur et la salubrité. On se sou-

vient et de la vive controverse qui s'éleva sur le choix du système à suivre, et des doutes qui naissaient dans beaucoup d'esprits sur la possibilité de l'exécution. M. d'Aubuisson eut à seconder de la manière la plus active, deux administrateurs (1), qui l'un et l'autre furent ses amis, qui l'un et l'autre passèrent de l'importante place de Maire de Toulouse, aux plus hautes fonctions de l'État, qui l'un et l'autre reçoivent aujourd'hui dans leur retraite le tribut de l'estime de tous les partis politiques. L'habile ingénieur jugea d'un coup d'œil la marche qu'il fallait suivre pour triompher des obstacles de la nature et des obstacles plus grands peut-être que les préjugés suscitaient autour de lui. Cédant à ses avis, on décida que l'exécution d'une machine destinée à élever les eaux et placée sur la rive gauche du fleuve, serait confiée à un mécanicien (2), notre compatriote, qui a dignement rempli cette belle mission. M. d'Aubuisson se réserva le plan de la conduite et de la distribution des eaux. Le désir d'être utile à sa ville natale lui rendit toute l'activité de la jeunesse; il visita diverses usines où la fabrication des conduits fontainiers était encore dans l'enfance, et donna des conseils dont l'art et l'industrie profitèrent aussitôt. Il parcourut les villes qui possédaient déjà des fontaines publiques; il examina tous les systèmes au flambeau de la science; puis, riche de faits et d'observations, il vint se livrer aux immenses calculs qu'exigeait l'exécution de ce dessein. L'analyse mathématique le guida d'une main sûre dans les nombreux détours qu'il avait à suivre, et lui prêta ces magiques formules qui, dans l'ordre physique, semblent mettre le savant en possession de l'ave-

(1) MM. de Montbel et de Villèle.

(2) M. Abadie.

ir. Aucune de ses prévisions ne fut démentie par les its; aucun accident ne troubla la marche d'une opé-.tion si difficile et si grande. A sa voix, chaque filet eau vint à son jour surgir à la place indiquée. Une ule erreur, honorable autant qu'elle est peu com-une, fut constatée par le Conseil municipal; la dé-nse des travaux exécutés sous les ordres de l'au-ur du projet, se trouva quelque peu inférieure au vis qu'il en avait présenté.

.Ici, Messieurs, se place un fait très-simple assuré-ent aux yeux de ceux qui ont connu M. d'Aubuisson : s règlements et l'usage lui donnaient droit à des onoraires qui auraient presque doublé sa modeste ortune; il ne voulut rien accepter. *Je suis assez ayé*, dit-il, *par le succès de l'entreprise; j'ai travaillé non comme ingénieur, mais comme membre du Conseil municipal.* La destitution de cette même place de Conseiller municipal fut, quelques années plus tard, la récompense de son patriotique désintéresse-ment. Je me hâte d'ajouter que les auteurs de sa dis-grâce étaient étrangers à notre ville.

J'ai dit, Messieurs, les occupations qui remplis-saient l'existence de notre confrère, en préparant et dirigeant la grande opération dont je viens de parler, en donnant les soins les plus scrupuleux aux devoirs de sa place; en remplissant avec autant de zèle que de talent les fonctions de Secrétaire perpétuel de l'Aca-démie des Sciences de Toulouse, il trouvait encore le temps de donner de nouvelles éditions de ses pre-miers ouvrages et d'en composer de nouveaux. La distribution invariable des heures de sa journée, le peu de moments accordés au repos, l'absence de toute dissipation, lui procuraient les moyens de suffir à tout, et néanmoins cette préoccupation constante de travaux sérieux n'avait amené chez lui ni la sécheresse de

sentiments, ni la négligence des soins de la famille. Son cœur s'ouvrait à toutes les tendres affections comme son esprit était capable d'aborder toutes les sciences. L'un de ses frères, son ancien compagnon d'armes et d'études, directeur de l'Observatoire de Toulouse, périt victime d'une horrible catastrophe, laissant deux filles en bas âge. Dès ce moment M. d'Aubuisson, qui n'avait pas d'enfants de son mariage avec une jeune personne appartenant aux plus anciennes maisons de nos contrées, se considéra comme investi des devoirs de la paternité. L'éducation de ses nièces devint pour lui une affaire importante. Peu satisfait des livres élémentaires qu'il pouvait mettre dans leurs mains, il voulut en composer pour leur usage; et la haute intelligence qui venait de donner au monde savant le grand ouvrage sur la Géognosie, qui allait produire le traité d'Hydraulique devenu bientôt le manuel des Ingénieurs, s'appliquait maintenant à des opuscules d'Histoire, de Géographie et de Grammaire destinés à la première enfance. Il se délassait de ses travaux en surveillant les progrès de ses élèves, et pendant plusieurs années ce fut le seul délassement qu'il consentit à s'accorder.

Le prix dû à une vie si pure et à des talents si élevés n'avait pas manqué à notre confrère. L'attachement filial dont l'entourait sa famille, la considération publique, l'estime affectueuse de tous les hommes dignes de l'apprécier, lui créaient à Toulouse une existence bien préférable aux avantages que sa haute réputation pouvait lui procurer sur un plus grand théâtre. Sans ambition, heureux de son sort, aussi désintéressé que modeste, il refusa l'offre réitérée du grade d'Inspecteur général et d'une place au Conseil des mines, malgré la certitude d'obtenir, s'il habitait Paris, le titre de membre de l'Institut de France.

Cette illustre Compagnie ne pouvant le posséder dans son sein, l'avait dès longtemps honoré du titre de membre correspondant. L'âge n'avait affaibli ni ses facultés ni son zèle. Il était permis d'espérer que ses proches, son pays et la science jouiraient encore longtemps d'une vie si précieuse à tous, lorsqu'au mois de juillet 1841, il sentit tout à coup les atteintes d'un mal dont il ne se dissimula point la gravité. Il vit les approches de la mort comme les voit l'homme de bien, sans inquiétude sur le compte qu'il doit rendre; il supporta de cruelles douleurs avec la fermeté du sage et la résignation du chrétien; si quelquefois sa sérénité l'abandonna, ce fut quand il sentit que son esprit cédait aussi aux progrès du mal. Il s'affligeait, il s'irritait presque, non de souffrir, mais de ne pouvoir plus travailler. Attaché toute sa vie à la foi de ses pères, constamment ramené à la contemplation de Dieu par l'étude des œuvres de la création, il reçut avec bonheur les secours d'une religion qui console, et le 20 août il expira au milieu des larmes de sa famille et de ses amis.

Ailleurs aussi, Messieurs, de touchants regrets lui furent donnés. J'ai dit ses droits à la reconnaissance des mineurs d'une vallée de l'Ariége, dont ses talents avaient assuré la sécurité, dont sa courageuse résistence avait prévenu la ruine. Le bruit de sa maladie répandit dans toute cette contrée une profonde douleur. Dès que sa mort fut connue, un mouvement spontané fit déserter les ateliers. De toutes les parties du canton l'on vit les ouvriers, suivis des prêtres des paroisses, se diriger vers l'église du chef-lieu; ils venaient se prosterner au pied de l'autel, implorer la miséricorde divine pour celui qu'ils pleuraient comme un bienfaiteur et comme un père; ils venaient acquitter la dette de l'amour et de la reconnaissance...... Je

m'arrête, Messieurs, et tout mon discours aurait peut-être dû se borner au récit de ce dernier trait. Nulle Académie ne pourrait décerner à M. d'Aubuisson des honneurs aussi dignes de lui. Son panégyrique a été prononcé dans une église de village; il est sorti de la bouche de pauvres paysans priant Dieu pour le savant qui avait protégé leur vie contre les suites de leur aveugle imprudence, et pour l'homme de bien dont la fermeté avait défendu leur domaine contre les entreprises de l'injustice. Cet hommage résumait toute la carrière de M. d'Aubuisson, car il glorifiait également le talent et la vertu.

C'est aussi par les vertus dont il a recueilli l'exemple dans sa famille comme un précieux héritage, c'est par le talent dont il a donné une preuve dans nos Concours que le jeune successeur de notre vénérable confrère justifie d'avance le choix de l'Académie. C'est en écoutant sa voix que vos regrets et les nôtres pourront s'adoucir.



REMERCIMENT

DE M. GASTON CABANIS,

Prononcé en Séance publique, le 15 janvier 1843.

Messieurs,

En venant occuper au milieu de vous une place que la mort a rendue trop tôt vacante, j'ai besoin de toute votre indulgence : plus votre choix m'honore, moins je sais le justifier, et mon âge même ajoute à l'insuffisance de mes titres.

Les distinctions accordées au mérite sont une justice; accordées à la jeunesse et à l'inexpérience, elles deviennent un avertissement sévère et obligent comme le devoir.

Après l'éloge que vous venez d'entendre, rien ici ne manque à M. d'Aubuisson de Voisins qu'un successeur digne de lui.

Fait pour les sciences, il ne se contentait point de les étudier, il les servait avec dévouement et il dirigeait leurs progrès.

Il avait autant de modestie que de qualités; sa conversation faisait toujours sentir l'homme aimable avec le savant; mais il ne parlait que pour instruire, et il plaisait en instruisant : on aimait et on profitait à l'écouter.

Il était modéré, il était exact et utile, fidèle à son devoir et à sa famille, car il ne comprenait point le savoir sans la vertu, comme la vertu sans la modération.

Vous sûtes l'apprécier, Messieurs, et c'est une de vos gloires d'honorer de tels caractères : ainsi vous vous montrez les fidèles Mainteneurs de cette illustre Compagnie que près de six siècles ont consacrée parmi nous; elle est essentiellement morale, essentiellement littéraire.

Vous avez appris à l'école des anciens, nos maîtres et nos modèles, le vrai secret de la dignité des lettres; vous ne recherchez le succès qu'à la condition de l'estime, et vous croyez que la poésie et les mœurs révèlent encore la bonne manière française. Il y a dans votre but quelque chose qui tient à la conservation même du génie de la patrie. Je ne connais rien de plus glorieux.

Fille d'un passé qu'elle perpétue au milieu des changements ou des ruines du présent, l'Académie des Jeux Floraux n'exerce donc pas seulement une mission de littérature et de goût; en personnifiant notre génie national, elle personnifie l'esprit de nos pères, esprit d'ordre, de convenance, de tradition et de sagesse, où le naturel s'unit à la grâce, mais où l'imagination n'enlève rien à la retenue; esprit que la réflexion éclaire, qui trouve la source de toutes ses inspirations dans le beau et dans le vrai, et qui n'accepte point l'écrivain sans l'honnête homme : esprit que je serais heureux d'imiter, Messieurs, dont vous m'offrez vous-mêmes le modèle, et que je proposerais volontiers pour exemple à la génération de notre temps.

L'avenir de cette génération tient au passé, car tout ce qui est antique porte l'empreinte d'une incontes-

table vérité. Aussi les institutions littéraires, comme la société qui les fonde, n'arrivent-elles à la vraie grandeur que par la perpétuité et par la conservation. L'expérience seule fait le progrès. Il y a sans doute des essais louables, des modifications utiles, des développements nécessaires; mais l'homme s'agite en vain dans les voies nouvelles s'il ne rattache ses efforts aux principes absolus et invariables du passé. Rien ne change ici-bas que la forme, et le fonds et l'idée restent les mêmes. La perpétuité n'est point l'immobilité; les faits accomplis préparent les faits à accomplir, et les souvenirs sont des lois.

Il faut des lois à la littérature aussi bien qu'à la société : voilà pourquoi le passé sert l'avenir en renfermant l'exemple et l'enseignement de la règle. Nos pères firent de grandes choses parce qu'ils s'appuyèrent sur des convictions et qu'ils furent avant tout hommes de principes : il édifièrent parce qu'ils surent conserver. Ce fut un honneur pour eux, et pour nous c'est une leçon. Comme ils croyaient aux souvenirs du passé, ils consacrèrent ces souvenirs par la règle; ainsi le précepte a suivi l'exemple afin de mieux établir la légitimité des obligations qu'il impose. Un irrésistible penchant nous attire vers les beaux modèles; on dirait que nous devons relever de leur grandeur, et les admirer pour les imiter. De là ces principes immuables dont le temps et les hommes ont perpétué l'éternelle vérité, et qui s'élèvent dans la littérature au-dessus de tous les systèmes, en dehors des opinions les plus opposées, principes qui viennent de Dieu, et que le génie, cette loi vivante, a reçu la mission de promulguer.

Toutes les lois se ressemblent : sociales, artistiques, philosophiques, littéraires; elles ont même origine, même but, mêmes prescriptions. En politique, par

exemple, elles représentent l'idée de droit et de justice; appliquées à la science, elles la dirigent vers les secrets de l'œuvre divin, et elles veulent que l'art soit la reproduction permanente de cet œuvre sous des formes matérielles ou sensibles; appliquées à la philosophie, qu'elles ne séparent jamais de la religion, elles résument, en les sanctionnant, les notions éparses ailleurs de raison et d'ordre suprême.

S'il faut des règles, Messieurs, si la politique, les arts et la philosophie indissolublement liés à la religion obéissent au même devoir et tendent à la même fin; si la création, dans son merveilleux enchaînement, n'est que la manifestation de l'unité; pourquoi la littérature, manifestation de la création par la parole, ne procéderait-elle pas du principe d'où partent les divers ordres de vérités et de faits qu'elle est appelée à exprimer? L'idée et l'expression doivent nécessairement posséder un élément commun. La littérature a donc ses lois comme toute chose, ou plutôt elle a les lois du monde entier dont elle est la parole éloquente et déterminée au milieu des voix indéterminées de la création.

L'homme reçut de Dieu différentes facultés de langage; il produisit sa pensée par la sculpture, par la peinture et par la musique; mais ni le marbre, ni la toile, ni l'harmonie et ses accords ne purent traduire l'âme humaine dans sa véritable splendeur. Il fallait la parole, c'est-à-dire, l'expression de nos idées sous une forme immatérielle mais sensible; il fallait que la pensée s'incarnât dans le souffle qui anime notre poitrine, et que par la manifestation de la parole notre humanité s'unît au verbe infini de Dieu.

Soyez donc honorés, Messieurs, pour la mission que vous exercez au milieu de nous. Il n'y a point en ce monde de mission plus haute; car, en mainte-

nant la littérature, vous êtes appelés à consacrer la parole. Poëte, orateur, écrivain, l'homme parle, mais sa parole appartient à la vérité. N'oublions jamais que le livre fruit de nos veilles doit être une bonne action; n'oublions point qu'interprètes de la science, mandataires de la justice, ministres ou députés nous devons apporter à la chaire ou à la tribune les pensées de l'homme de bien.

C'est principalement à notre époque où la paix est devenue une loi de l'humanité, que la parole peut exercer son influence. La guerre a été malheureusement nécessaire, mais le monde est las de ses vieilles luttes, et les nations mieux éclairées tendent enfin aux seules conquêtes vraiment civilisatrices, vraiment chrétiennes. Grâce à la Providence, nous n'avons plus à déplorer en Europe ces haines nationales qui nous ont coûté tant de sang. Dieu maintienne la paix, et que les armes françaises, comme en ce moment en Afrique, ne soient que les instruments de la civilisation! Rien ne s'élève aujourd'hui sur la violence : on arrive à la conviction par la discussion, et tout subit l'impartialité de l'examen. Quand le monde veut la paix; quand la force matérielle tombe devant la force morale; quand la raison libre et calme reprend ses droits, la parole devient une vraie puissance. Voilà pourquoi nous voyons, en ces derniers temps, les hommes de lettres les plus éminents appelés aux affaires. Le littérateur en développant la vie intellectuelle aide au développement social; en perfectionnant et en dirigeant la pensée humaine il fonde l'ordre dans les idées, mission réellement conservatrice, car l'ordre dans les idées amène l'ordre dans les faits.

A vous, Messieurs, cette tâche devait être confiée. Vous avez à remplir une œuvre de vrai progrès, vous

serez persévérants. « Il faut, a dit un grand citoyen, aider tout ce qui est utile (1). » Ce vœu est accompli par vous.

Nous, jeunes hommes, fidèles à vos exemples, nous nous souviendrons, quelles que soient nos épreuves, que la vie est sérieuse; que la douleur, dans le travail, fait notre grandeur, et qu'il n'y a point de découragement pour l'homme de devoir qui cherche sa récompense dans le bien.

(1) Le Duc de la Rochefoucauld-Liancourt.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. CABANIS;

Par M. du MÈGE.

Vous ne vous êtes pas trompé, Monsieur, en appréciant, ainsi que vous l'avez fait, les travaux de l'Académie. Fidèle à son passé, elle ne remplit pas seulement une mission de critique et de goût; elle conserve, pour ceux qui nous succéderont un jour, l'esprit, les sentiments et les traditions de nos pères. Cet esprit était aussi noble que gracieux; ces sentiments étaient purs de tout contact avec les souillures du monde; ces traditions sont empreintes d'une foi vive, de toute la loyauté chevaleresque, et de ce vieil honneur, attribut constant des Français. C'est ainsi que, sous des formes littéraires, notre Association reproduit, ou rappelle, le moyen âge, ère glorieuse, sublime épopée des peuples chrétiens. Dieu, alors, était le seul génie inspirateur, et le but unique de toutes les pensées. C'était de lui seul qu'émanaient toutes les études, tout ce qui constitue la science et les arts, tout ce que nous admirons encore. La naïve *Canso* du Troubadour inconnu, ainsi que les immortelles compositions des Poëtes de Florence et de Sorrente; la rustique chapelle placée, pour le pieux voyageur, à l'angle du chemin, ainsi que l'immense basilique

aux voûtes élancées et resplendissantes d'azur et d'or : tout provenait de Dieu; tout avait été créé pour manifester son pouvoir ou pour rendre hommage à sa grandeur.

Vous l'avez étudié avec soin, Monsieur, vous l'avez peint avec ses couleurs natives, ce moyen âge, si longtemps méconnu, si longtemps outragé. L'Académie n'a pas oublié l'éloquence vive et pittoresque, la grandeur des aperçus, le charme des détails, de votre panégyrique du saint Abbé de Clairvaux. Vous l'avez montré, nouveau Nathan, se présentant devant un autre David, et vengeant par le repentir d'un roi, le crime d'un prince irrité. Vous l'avez montré à l'heure où la captivité semblait recommencer pour la Palestine, soulevant l'Occident tout entier, et, comme Pierre l'Ermite, le précipitant vers le saint tombeau. Vous avez prouvé alors, et ceci n'était pas sans importance, que jamais l'influence des croisades ne fut oppressive, et que les chevaliers chrétiens rapportèrent des rives lointaines, l'amour de la civilisation et surtout le magnifique système de l'unité sociale, ayant la papauté pour base religieuse et conservatrice à la fois.

En nous montrant l'heureuse influence des Lettres qui instruisent, et de l'Eloquence qui discute et qui prouve, vous venez d'établir, Monsieur, que là se trouvent les éléments, les causes de cet esprit de paix qui règne aujourd'hui sur l'Europe entière. Tel fut toujours, en effet, le pouvoir des Lettres et le but des hommes privilégiés qui les ont cultivées. Ceux qui nous ont devancés dans cette enceinte, ceux qui ont fondé cette Académie, voulaient, en faisant naître une généreuse émulation, rattacher aux Arts de la paix nos populations méridionales, trop longtemps tourmentées, trop longtemps décimées par la guerre;

et, lorsqu'au quatorzième siècle, les ennemis de la France menaçaient de leurs armes et la Languedoc et son antique capitale, les *Sept Troubadours de Toulouse* adressaient aux Rois, aux Princes, aux Magistrats, aux Chevaliers, aux simples citoyens, leur Art poétique et leur Traité de philosophie, comme une protestation solennelle en faveur de cette paix, fille du Ciel, et sans laquelle les Sciences, les Lettres et les Arts ne peuvent étendre et multiplier leurs bienfaits (1).

Le succès mérité que vous aviez obtenu, en louant le grand Orateur chrétien, l'infatigable Apôtre, le courageux adversaire de toutes les erreurs, vous désignait, Monsieur, aux suffrages de l'Académie, jalouse de réparer dignement des pertes si souvent et si douloureusement répétées. Après quelques années qui n'ont pas été perdues pour les Lettres, ainsi que le montre l'éloquent Discours que nous venons d'entendre, le jour de votre admission s'est levé, et c'est vous

(1) La lettre d'envoi des *Lois d'Amours*, dont la publication eut lieu en 1356, commence par ces vers :

Als hondrats e de gran nobleza,
Miral e lum de gentileza,
Flor de tot bel ensenhamen,
Et viva font d'entendamen,
On prets florish e valor grana,
Sostenh de la fe crestiana,
De leyeltat e de dreichura,
Don tots lo mon creysh e melhura
Et es regit e governats,
Als excellens e redoptats
Reys, Princes, Dux, Marques e Comtes,
Dalfis, Admirals e Vescomtes,
Doctors, Maestres, Cavayers,
Licentiats et Bacheliers,
Baros, Nauts justeciers, Borgues,
Aptes Escudiers e cortes,
Avinens Mercadiers e gays,
Francs Menestrals.....

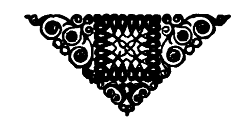
qui venez remplir la place que M. d'Aubuisson d
Voisins occupait parmi nous.

Cet illustre confrère, digne de tous nos regrets, (dont la réputation européenne était une des gloire des Académies de Paris et de Toulouse, a été tro dignement loué pour que j'essaie de jeter à mon tou quelques fleurs sur une tombe, si bien honorée pa de grands et solennels souvenirs. Que M. d'Aubuisso ait donc été l'un de ceux qui ont créé parmi nous l Géologie; que, plus tard, content d'avoir ouvert de routes jusqu'alors inconnues aux investigations d cette science, il ait réussi à donner à une autre, l'Hydraulique, non pas une importance plus grande mais des règles plus sûres, mais des applications plu nombreuses et plus utiles, il ne m'appartient pas d le répéter aujourd'hui. Mais ce qu'il ne faut pas ou blier, ce qu'il faut redire, c'est que M. d'Aubuisso s'est placé, tout en agrandissant le domaine des con naissances utiles, au nombre, toujours trop restreint des bienfaiteurs de son pays.

Vous êtes digne, Monsieur, d'apprécier de tel services et de les célébrer. Vous venez de nous mon trer, avec charmes, combien vous avez senti tout c que le caractère de ce Mainteneur renfermait de sen timents nobles et dignes de l'estime publique, cett récompense d'une vie sans tache, cette couronn que ne brise point l'injustice des hommes.

Bien jeune encore, vous entrez dans une associatio que plus de cinq siècles d'illustrations recommanden Vous êtes aujourd'hui l'un des Mainteneurs de c corps littéraire qui a si bien appris, à l'école des an ciens, nos maîtres et nos modèles, le vrai secret d la dignité des lettres, dignité qui conduit à une gloir durable; à cette gloire, que l'envie et le temps n sauraient effacer. Après avoir mérité de glorieuse

récompenses, vous allez vous-même les décerner. Vous verrez, dans votre carrière académique, naître et grandir de jeunes talents, pleins d'avenir et d'espoir; comme nous, vous serez heureux de les encourager, et comme nous aussi, vous serez fier un jour de les avoir donnés à la France.



ÉLOGE

DE M. LE C.^{TE} D'HARGENVILLIER,

Mainteneur des Jeux Floraux,

PAR M. DRALET, l'un des quarante Mainteneurs;

Prononcé dans la Séance publique du 15 janvier 1843.

MESSIEURS,

L'homme de mérite, en terminant sa carrière, n'est point entièrement perdu pour le monde : il revit dans les exemples qu'il laisse après lui, et dans les sentiments généreux qu'inspirent ces exemples.

En présentant au public le tableau d'une vie recommandable, on sert donc la société en même temps que l'on rend hommage à la vertu et au talent.

C'est dans ces vues que fut rédigé l'article des Statuts de l'Académie, qui veut que la réception d'un Mainteneur soit précédée de l'éloge de celui dont il vient occuper la place.

Appelé à payer ce tribut à la mémoire de M. d'Hargenvillier, j'ai d'abord hésité à accepter cette hono-

rable mission, dans la crainte de ne pouvoir en atteindre la hauteur; mais je me suis rassuré, en réfléchissant que l'éloge de notre confrère se trouvait dans sa vie tout entière, et en espérant que vous accueilleriez avec indulgence une simple esquisse des principaux traits d'une telle vie.

Joseph-Etienne-Timoléon D'HARGENVILLIER naquit le 28 janvier 1767. Sa vie politique fut consacrée aux intérêts et à la gloire de son pays; il signala son zèle, soit dans les camps, soit dans l'administration publique, soit dans la magistrature. Sa vie privée ne contribua pas moins à remplir sa noble destinée; car n'a-t-il pas bien mérité de son pays, celui qui a donné l'exemple des pratiques religieuses, des bonnes mœurs qui en sont les conséquences, et de la culture des Lettres, source féconde des qualités solides et aimables qui font le charme des sociétés ?

Dès l'âge le plus tendre, et à peine sorti du collége, M. d'Hargenvillier fit son apprentissage dans la noble profession des armes, où dès longtemps ses aïeux s'étaient distingués.

Il débuta dans le beau régiment de Penthièvre, où son père occupait la place de lieutenant-colonel. Cet officier supérieur, recommandable par ses services, joignait aux ressources d'un esprit cultivé, tous les autres agréments qui font réussir dans le monde. Sous les auspices d'un tel Mentor, se développèrent les germes d'un beau caractère qui attira au jeune militaire l'affection de ses compagnons d'armes et l'estime de ses chefs.

Dans la guerre d'Amérique, il fit partie des troupes de débarquement, commandées par notre illustre Lapérouse, et concourut à la brillante expédition qui

eût pour résultat la destruction des plus beaux établissements anglais dans la baie d'Hudson.

Pendant quatre années de navigation, à travers les travaux qu'imposent à l'officier français les devoirs et l'amour de la gloire, M. d'Hargenvillier ne chercha pas de délassement ailleurs que dans le culte des Muses; c'est ce qu'il laisse entrevoir dans le passage suivant d'un Discours remarquable qu'il prononça autrefois dans cette enceinte :

« Dans le tumulte des camps, dit-il, dans les » ennuis d'une longue navigation, la lecture de nos » Poëtes, de nos Moralistes, de nos Historiens vient » charmer les loisirs du guerrier, récrée son imagi» nation attristée par de sombres tableaux, prête un » nouvel appui à de généreux sacrifices, et embrase » une âme déjà brûlante de gloire, par les nobles » exemples qui lui sont retracés. »

C'est dans ces nobles exemples que M. d'Hargenvillier puisa des règles de conduite dont il ne s'écarta jamais, même dans les circonstances les plus difficiles.

La révolution de 1789 ayant dispersé les officiers français, il se retira sur la terre natale et y vécut entouré de ses livres chéris jusqu'au moment où la tourmente révolutionnaire fit craindre une tentative contre nos frontières du Sud. Alors fut organisée l'armée des Pyrénées orientales. Le jeune guerrier, habitant du Midi, ne put voir ses Pénates exposés à l'insulte de l'étranger, sans ressaisir son épée. Il fut admis dans l'état-major de cette armée; ses talents militaires y furent appréciés et l'élevèrent successivement au grade d'adjudant-général.

Dans ces temps de sinistre mémoire, où le mérite, quel qu'il fût, irritait les passions fougueuses, les antécédents de M. d'Hargenvillier, ses rapports so-

ciaux, ses affections privées furent autant de griefs dont on se servit pour grossir de son nom la liste fatale des suspects ; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire de Perpignan. Dans cette situation grave, une maladie dangereuse, en retardant son jugement, lui sauva la vie : le 9 thermidor le rendit à la liberté.

Mais le mauvais état de sa vue, sa santé affaiblie par les fatigues et les soucis, ne lui permirent plus de continuer le service. Il demanda sa retraite, et revint dans sa famille.

L'horizon politique de la France étant devenu moins orageux, le Consulat appela à la gestion des affaires publiques les hommes connus par leur savoir et leur modération. Les populations répondirent assez généralement à l'impulsion du pouvoir; celles du département du Tarn portèrent leurs suffrages sur M. d'Hargenvillier. Toujours animé du désir d'être utile à son pays, il se rendit au vœu de ses concitoyens et devint successivement Maire de sa commune, Président de canton, et membre du Conseil général, qu'il eut l'honneur de présider plusieurs fois.

Le bon esprit et le talent dont il donna des preuves dans l'exercice de ces diverses fonctions, attirèrent sur lui les regards du Chef de l'État, qui, en récompense, le créa Baron de l'empire.

Quelque temps après, M. d'Hargenvillier fut appelé à assister au sacre de l'Empereur. Les députations de plusieurs départements se réunirent pour présenter leurs hommages au Saint-Père le Pape Pie VII. Elles durent au respect des convenances de choisir pour leur interprète, un homme connu par la solidité de ses principes religieux, et ce fut M. d'Hargenvillier qui eut l'honneur de haranguer Sa Sainteté.

De retour dans le département du Tarn, il y

reprit ses fonctions administratives jusqu'à la Restauration.

M. d'Hargenvillier avait fait ses premières armes et gagné ses premiers grades sous la bannière de l'auguste famille des Bourbons. Dès qu'elle reparut sur le sol de la patrie, ses services et ses sentiments furent appréciés par M. le Duc d'Angoulême, qui lui confia le commandement du département du Tarn.

Cette nomination ne fut pas confirmée par la Cour, qui cependant ne tarda pas à donner à notre confrère une marque éclatante de sa confiance et de sa haute estime.

Les grands événements qui se succédèrent en France pendant les années 1814 et 1815, ayant réveillé tour à tour les souvenirs de la Terreur et ceux de la Gloire, les mauvaises passions luttèrent avec acharnement contre de généreux sentiments. Les cris séditieux, les complots ourdis par la cupidité et la vengeance, excitèrent chez les gens de bien une exaltation dont la sagesse eut souvent à déplorer les excès; et pendant ce conflit des passions et des opinions, la guerre civile alluma ses funestes brandons dans quelques-unes de nos cités.

Après les grandes commotions politiques, il se présente quelquefois des circonstances où les gouvernements, entraînés hors de leurs voies par les appréhensions répandues dans le pays, pensent ne devoir plus demander aux tribunaux ordinaires une répression devenue trop lente au gré des passions et de la frayeur; alors apparaît la création de magistratures exceptionnelles dégagées des formes salutaires imposées à la juridiction commune, et n'offrant à l'humanité d'autre garantie que la justesse d'esprit et la modération de caractère des hommes qui les composent. Heureuses, à ces tristes époques, les contrées où un pouvoir si re-

doutable est confié à un fonctionnaire qui, tel que celui dont je raconte l'histoire, accepte cette mission avec une terreur religieuse, la remplit avec sagesse, et l'abdique avec bonheur !

Après la suppression des Cours prévôtales, M. d'Hargenvillier, rentré dans la vie privée, retrouva dans la haute société toutes les sympathies qu'excitent toujours un beau caractère, le tact des convenances, des manières parfaites et une conversation toujours intéressante et spirituelle.

Cet art de la conversation, dont les secrets ne sont révélés qu'aux esprits délicats, ne fait-il pas partie du Gai savoir ? n'en est-il pas de même de ce genre de littérature qui a immortalisé le nom de Sévigné, et qui se produisait avec tant de grâces dans les lettres familières de M. d'Hargenvillier ?

Vous en jugeâtes ainsi, Messieurs, lorsque vous lui ouvrîtes les portes du temple de Clémence Isaure. En 1819, son nom remplaça, sur la liste des Mainteneurs, celui de M. de Lalo, comme pour vous consoler de la perte de cet homme aimable et vous rappeler ses rares qualités.

Fier de son nouveau titre, notre confrère remplit avec zèle les devoirs qu'il impose, jusqu'au moment où il en fut distrait par sa nomination à la place de Maire de Toulouse.

Ces importantes fonctions n'ont pas seulement pour objet les intérêts matériels et la police de la commune : celui qui en est revêtu a bien d'autres devoirs à remplir. Monuments religieux et civils, palais de justice, chefs-d'œuvre de nos artistes, salle des Illustres, antique statue de Clémence Isaure, académies, musées, théâtres, tout révèle dans Toulouse le centre de la civilisation méridionale, et impose à son premier Magistrat l'obligation de soutenir l'éclat de cette métro-

pole du Midi, en favorisant de tout son pouvoir la culture des Lettres, des Sciences et des Arts. Vous savez, Messieurs, avec quel empressement M. d'Hargenvillier a saisi toutes les occasions de remplir dignement une magistrature si conforme à ses goûts.

Si on le considère dans l'exercice de ses fonctions proprement dites, on reconnaît en lui l'administrateur dévoué, le magistrat aussi distingué par ses lumières que par son impartialité. Tout citoyen, quelle que fût sa bannière, avait auprès de M. d'Hargenvillier un accès également facile; toujours en garde contre les exigences des partis, il ne s'en occupait que pour aider à leur rapprochement, et les fondre en quelque sorte dans le creuset du bien public. Il était heureux de faire aux particuliers toutes les concessions compatibles avec l'intérêt commun; et lorsque ses devoirs l'obligeaient à un refus, il savait l'adoucir par tant de grâce, qu'il n'excitait jamais un murmure de la part de celui qui l'éprouvait.

C'est ainsi qu'à l'expiration légale de ses fonctions municipales, notre confrère emporta l'estime universelle et les vifs regrets de ses administrés.

Ce terme fut aussi celui de sa carrière politique, dans le cours de laquelle il avait été décoré des insignes de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur.

Après sa retraite, il appartint tout entier à l'amitié et à la religion; des chagrins domestiques le firent renoncer au monde pour vivre dans la solitude et la méditation. Bientôt sa santé s'affaiblit au point de le priver d'assister à nos réunions hebdomadaires; mais, chaque année, il rassemblait le peu de forces qui lui restaient pour venir assister à la distribution des Fleurs. Il y parut encore en 1841, comme pour nous faire ses derniers adieux.

En effet, ses infirmités, devenues accablantes, lui annoncèrent une fin prochaine; il demanda lui-même les secours spirituels, et après les avoir reçus avec la résignation d'un chrétien, il s'éteignit, le 17 novembre, dans le sein de la religion, sans souffrance, sans angoisses, entouré d'une famille éplorée, et emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

Les vôtres, Messieurs, ont perdu de leur amertume, dès que, pour remplir le vide laissé dans vos rangs, vous avez pu trouver dans l'élite de la société, un ami des Lettres et de l'Antiquité, aussi connu par sa profonde érudition que par la pureté de son style.

A l'exemple du respectable auteur de ses jours, M. d'Aldéguier joint à ses titres littéraires celui de Juge également éclairé et impartial. Ces qualités, inappréciables dans le sanctuaire de la justice, ne le sont pas moins au tribunal de Clémence Isaure; les décisions qui en émanent ont même d'autant plus de gravité qu'elles sont inattaquables.

Félicitons-nous, Messieurs, sous tous les rapports, de voir se reproduire sur les listes des Mainteneurs du Gai savoir, un nom honorable qui s'y est fait distinguer à diverses époques, notamment dès l'enfance de l'Académie.



REMERCIMENT

DE M. AUGUSTE D'ALDÉGUIER,

Prononcé en Séance publique, le 15 janvier 1843.

MESSIEURS,

Une année entière s'est presque écoulée depuis le jour où vous avez bien voulu m'honorer de vos suffrages, et cependant ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'est donné de venir occuper la place que vous m'aviez assignée. N'ai-je rien à craindre d'un retard aussi prolongé ? Cet intérêt qui suit ordinairement une candidature récente et une faveur nouvellement accordée, ne me fera-t-il pas défaut en cette circonstance ? Ce long temps écoulé ne viendra-t-il pas lui seul affaiblir auprès de vous l'expression du sentiment si vif qui fait battre mon cœur en posant le pied dans cette enceinte ? Qu'il me soit également permis de déplorer que cette longue attente m'ait privé des douceurs de la confraternité littéraire qui réunit les Membres de votre nombreuse Compagnie. Parmi les avantages réservés à ceux que vous appelez dans votre sein, il n'en est pas de plus précieux.

Plus qu'un autre, Messieurs, j'avais besoin de vous exprimer mes pensées et mes préoccupations. Moins heureux que mon collègue, je vous étais in-

connu; je ne pouvais, comme lui, vous présenter les palmes académiques, précieuses parures des vainqueurs de vos Jeux; cependant, moi aussi, j'ai des motifs de confiance, je puis me prévaloir du titre incontestable dont vous avez bien voulu me gratifier, celui de votre bienveillance. Si je suis fier d'avoir obtenu ce témoignage flatteur, je m'empresse d'avouer qu'il ne doit pas s'arrêter sur ma tête, mais qu'il est réellement adressé à ceux dont je suis chargé de faire revivre le nom dans le Collége d'Isaure. Vous vous êtes rappelés que ma famille s'était toujours distinguée par l'amour des Lettres, qu'à ses yeux le titre le plus digne d'envie fut celui de Mainteneur de vos Jeux. J'ai retrouvé enfin dans vos suffrages l'expression d'un souvenir conservé dans vos cœurs, pour celui qui fut naguère votre collègue. Agréez, Messieurs, l'hommage d'une bien vive reconnaissance; il m'est doux de recueillir aujourd'hui cette partie de son héritage : je puis vous l'assurer, je ne la regarde pas comme la moins précieuse.

Si j'osais me laisser aller à des encouragements trop flatteurs, je pourrais penser aussi que vous avez bien voulu reconnaître comme un titre l'amour des Beaux-arts qui m'a toujours animé, l'attrait puissant qui m'a porté vers l'étude de l'Archéologie, et quelques essais dans cette science toute antique et toute nouvelle en même temps. J'accepte avec reconnaissance cet ingénieux prétexte, parce que je puis en faire honneur à une Société dont je fais partie depuis son origine, et qui mérite, à tant d'égards, les suffrages que vous lui avez déjà accordés. Oui, Messieurs, puisque je dois ainsi me mettre de côté, je puis vous dire que vous avez bien fait de porter un regard bienveillant vers cette Sœur modeste, qui, sans aucun esprit de rivalité, a toujours les yeux fixés sur

vous, et par sa composition et la nature de ses travaux, renferme tous les éléments qui peuvent produire les plus vives sympathies. Je vois au milieu de vous quelques-uns des collègucs qui m'ont précédé dans cette enceinte; ils ont pu vous dire déjà tout ce qu'il existe de rapports intimes entre elle et vous. Consacrée au culte de l'antiquité, elle évoque avec amour tous les souvenirs du pays, elle recherche avec zèle toutes les gloires et toutes les illustrations de notre antique cité; bien souvent, au milieu de ses travaux, un filon précieux l'a ramenée vers vous, et il lui a été donné d'augmenter vos trésors, par la découverte d'un titre oublié, d'une curieuse légende ou d'un monument inconnu, antique témoignage de la gloire de vos gracieux Troubadours. Vous me pardonnerez, Messieurs, d'avoir un moment reporté mes regards vers une Société qui m'avait offert jusqu'à ce jour de bien heureux délassements, mais à laquelle je dois aujourd'hui une véritable reconnaissance, puisqu'elle m'a procuré l'honneur de vos suffrages. Vous aviez appelé déjà dans votre sein ses Membres les plus distingués; en jetant aujourd'hui les yeux sur moi, vous avez voulu lui accorder une faveur nouvelle, et l'indulgence de votre choix proclame bien haut la valeur que vous attachez aux services rendus de nos jours à la Poésie par les études archéologiques.

Me serais-je trompé, Messieurs, en interprétant ainsi vos sentiments? je ne saurais le croire. Il suffit de jeter les yeux sur l'état de ces études, pour être forcé de convenir que les développements successifs qu'elles ont subis en ont fait, de nos jours, une science nouvelle, et que leurs progrès ont été d'un merveilleux secours à la Littérature contemporaine. Ce serait excéder les bornes que je suis obligé de m'imposer, et, surtout, entreprendre une tâche supérieure à mes

forces, que de vous retracer l'origine, les travaux et les découvertes successives de l'Archéologie. Mais vous me permettrez de vous présenter quelques aperçus sur les progrès étonnants qu'elle a faits de nos jours, et sur les causes qui les ont amenés. A Dieu ne plaise cependant, que, se méprenant à mes paroles, on puisse penser que je veuille rabaisser en aucune manière la gloire de ceux qui nous ont précédés; *il appartient à ceux qui ont été initiés à l'étude* si intéressante de l'antiquité, de rendre un éclatant témoignage aux travaux immortels des savants de l'autre siècle; il leur appartient surtout de reconnaître que les progrès modernes ont eu pour cause première, les travaux de nos devanciers et les trésors inépuisables d'érudition qu'ils nous ont laissés.

Le savant Montfaucon avait réuni dans son Antiquité expliquée, tout ce que l'Europe renfermait alors de monuments anciens, et la mort l'avait malheureusement empêché de terminer l'ouvrage bien plus intéressant encore, des Monuments de la monarchie française. Gruter, Goltzius, à la tête de la laborieuse Allemagne, nous avaient révélé le secret des tombeaux, et nous avaient donné, dans leurs immenses recueils, les modèles et le sens de ces vieilles inscriptions, jusqu'à eux énigmes inexpliquées. Mabillon, du Cange, Leclerc, nous avaient appris à discerner le vrai du faux dans les vieux manuscrits; ils avaient donné à l'art inconnu de la Diplomatique des bases si larges et si judicieuses, qu'elles ont été respectées depuis et qu'elles servent encore aujourd'hui de fondement à la science. Catel, Sainte-Marthe, dom Bouquet, et tous leurs savants confrères de la congrégation de Saint-Maur, avaient élevé de véritables monuments à l'histoire de leur pays, et leurs immenses compilations, produit d'un travail non interrompu

de plusieurs siècles, sont encore la mine inépuisable qu'exploite l'époque actuelle, si remarquable par ses travaux historiques. Enfin, dans son admirable Histoire de l'Art de l'antiquité, l'un de nos plus parfaits chefs-d'œuvre, Winckelmann avait expliqué et posé les règles du beau d'une manière tellement sûre et *tellement sublime*, que l'esprit humain s'est arrêté devant lui comme pour dire : *On n'ira pas plus loin.*

Tel était l'état de la science dans les dernières années du dix-huitième siècle. Quelle époque plus favorable pour profiter de tant de glorieux travaux ! Et cependant, il faut bien l'avouer, l'Archéologie manquait alors de ce caractère indispensable, en France surtout, pour captiver la faveur et conquérir les suffrages. Toute grecque et toute romaine, elle se présentait au siècle le plus léger avec des formes bien austères. Appuyée sur les immenses volumes qui renfermaient ses préceptes, elle semblait dédaigner un peu trop l'art si nécessaire de séduire; et la Poésie molle et énervée de cette époque s'enfuyait épouvantée, ne sachant ce que pourraient lui fournir tous ces monuments brisés, tous ces manuscrits poudreux, pour composer une Épître à Chloris, ou pour aiguiser une licencieuse Épigramme. Le scepticisme du dix-huitième siècle avait porté ses fruits; une légèreté capricieuse, une sensibilité factice et une simplicité toute prétentieuse avaient remplacé le goût du beau. Racine cédait le pas à Dorat; les bergeries de Watteau avaient les honneurs de la vogue, et les chalets de Trianon s'élevaient au milieu des pompes de Versailles. La nation s'éloignait avec dédain de tout ce qui portait l'empreinte de la grandeur, et semblait repousser ses véritables titres de gloire.

Quelle place pouvaient trouver les études sérieuses

de l'antiquité, au milieu de toutes ces frivoles préoccupations? Aussi, lorsque les jours mauvais succédèrent à cette fatale insouciance; lorsque le sol ébranlé se couvrit des débris de nos temples, des fragments de nos statues, des lambeaux de nos tableaux mutilés, la France monarchique et religieuse fit seule entendre des cris de détresse; et, solitaire au milieu de ces ruines, l'ami des arts osait à peine donner quelques regrets incompris à tous ces chefs-d'œuvre, naguère la gloire et l'honneur de notre pays. Aussi l'œuvre de destruction se continua-t-elle d'une manière incessante; et le dix-neuvième siècle, qui devait amener de si heureux changements, semblait ne se lever que pour éclairer des ruines. La plupart des antiques monuments n'existaient plus; les collections de la science étaient dispersées; les vieux manoirs, types du goût et de la grandeur de nos pères, étaient déshonorés par le marteau destructeur; et si l'on donnait quelques regrets aux nobles proscrits, on ne les étendait guère aux ornements mutilés de leurs antiques demeures.

La Littérature elle-même subissait le joug, et les Grecs et les Romains exerçaient sur elle un empire aussi despotique qu'aux plus beaux jours de leur domination, comme s'il n'eût existé entre eux et nous aucun intermédiaire; comme si les Arts et les Lettres eussent été frappés d'un anéantissement mortel pendant cette longue suite de siècles. La science des âges intermédiaires paraissait donc vouée à un oubli éternel, et cependant ce fut pour elle l'époque d'une glorieuse résurrection.

Quelles furent les causes de ce prodigieux changement? Fut-il le résultat de ce mouvement naturel qui ramène souvent les esprits vers les choses qui ne sont plus? La génération intelligente promenant ses regards sur le sol bouleversé de la patrie, s'aperçut-elle

qu'il venait d'être privé de sa plus belle parure ? L'amour des Beaux-arts fut-il le seul mobile de ce mouvement rétrograde ? Non, sans doute ; je n'hésite pas à dire qu'il fut le résultat de l'intelligence, et de ces sentiments intimes et généreux que l'homme est toujours sûr de retrouver au fond de son cœur. On se rendait à peine compte du présent; on hésitait devant l'avenir. N'était-il pas naturel de jeter un regard en arrière, de chercher enfin à se rendre compte de ce passé, si violemment proscrit, déjà si éloigné ?

Ce fut en ce moment que se manifesta un de ces génies élevés que la Providence semble avoir créés pour traduire et formuler la pensée du siècle qui les a produits. Il comprit le premier tout ce que les ruines et les débris qui l'entouraient renfermaient de vie et de prestige; le premier, il sentit qu'il fallait ramener la génération nouvelle aux sources du beau, que l'on avait cherché vainement de tarir. Vous m'avez déjà compris, Messieurs; j'ai voulu vous parler du chantre immortel des Martyrs. Il est glorieux pour vous de retrouver son nom inscrit parmi ceux des Maîtres de vos Jeux.

A cette voix puissante, il se fit silence; le déplorable mouvement imprimé à la pensée par l'école du scepticisme, fut forcé de suspendre sa marche; et la France égarée comprit enfin qu'un système aussi froid que décourageant, ne pouvait avoir d'autre effet, que de dessécher le cœur, de tarir tous les principes des inspirations poétiques et de l'amour sacré des Beaux-arts. Tout ce que la France renfermait d'esprits nobles et généreux, dévora avec avidité les pages inspirées du Génie du Christianisme; et on se prit à regretter la pompe touchante des cérémonies religieuses, le son mystérieux de la cloche du village, et l'église abandonnée, et le modeste presbytère, véritable Provi-

dence du pauvre et de l'affligé. On écouta avec un intérêt religieux les brillantes descriptions des temples gothiques de l'Ibérie, des antiques mosquées de l'Orient, des magnifiques palais de l'Alhambra, du Généralif, glorieux débris de la puissance et du génie des Maures; et se retournant vers nos temples mutilés, on retrouva l'origine inconnue de ces gracieux ornements, de ces enroulements légers, de ces sculptures dentelées, et de cette gracieuse ogive, dont jusques alors on avait méconnu la noble élégance. On comprit les pertes irréparables qu'on venait d'éprouver, et la nécessité de protéger, d'une manière religieuse, ce qui pouvait rester encore.

On accompagna le célèbre voyageur dans ses longues pérégrinations; et ses magiques descriptions firent briller d'un intérêt tout nouveau les pays qu'il visita. Rhodes ne fut plus seulement remarquable par sa fabuleuse merveille; mais en parcourant la rue déserte des Chevaliers, on reconnut les vieilles devises gauloises, et les armoiries conservées encore de ces guerriers pieux qui étonnèrent les infidèles par leur valeur. Les côtes africaines nous rappelèrent un souvenir bien plus touchant que celui de Carthage, de Scipion et d'Annibal, lorsque nous entendîmes le récit sublime des derniers moments du saint Roi, couché sur cette plage brûlante, au milieu de son armée consternée, et rendant son âme à Dieu, enveloppé dans son manteau de croisé. L'Égypte ne fut plus seulement la terre des Pharaons, des Ptolémées, on y retrouva la trace des Godefroi, des Tancrède, des Richard; et tout Français sentit battre son cœur, lorsqu'il nous raconta les longs souvenirs d'admiration que les nouvelles armées françaises venaient d'y laisser après elles. C'est ainsi que le célèbre écrivain nous réconcilia avec le passé, et qu'il nous désigna les véri-

tables sources du beau dans les Lettres et dans les Arts. La France entière poussa un cri d'admiration; et, semblable aux soldats de Colomb, elle applaudit à ce monde nouveau. Cependant la Littérature, organe naturel de la pensée, n'osa briser encore ses entraves; la Poésie légère se permit à peine de faire entendre sa voix, et ce fut la timide Romance qui fut chargée de chanter le vieux Castel, le voyage de la Syrie, et de redire les mots magiques des Bardes, des Ménestrels et des Troubadours.

Les Beaux-arts répondirent les premiers à ce noble appel. Girodet ne craignit pas d'abandonner les figures austères de Brutus, d'Horace et de Léonidas, pour tracer *la page poétique et gracieuse d'Atala au tombeau;* et Ducis eut aussi quelque raison de croire que les plis austères de la toge romaine pouvaient être quelquefois remplacés avec avantage par les moelleuses étoffes et les brillantes armures des Chevaliers du moyen âge.

Mais ce fut l'Archéologie qui comprit le mieux la nouvelle mission qui lui était imposée; elle sentit que c'était à elle surtout qu'il appartenait de réhabiliter le passé, de détruire les préjugés de l'ignorance, en faisant ressortir la grandeur, la grâce et l'harmonie de ce que l'on avait longtemps méconnu, et de réduire enfin au silence d'impuissants détracteurs, en jetant sur les siècles écoulés, une lumière assez vive pour dissiper les ténèbres qui les environnaient encore. Aussitôt une noble émulation s'empara de tous les adeptes de la science: dédaignant de vulgaires efforts, ils aspirèrent aux difficultés les plus ardues; nouveaux croisés, eux aussi s'écrièrent: *Dieu le veut !* et ils se préparèrent à leur voyage d'outre-mer. Champollion alla prendre possession de la terre des Sésostris, s'abîmer dans la contemplation de ces monuments

gigantesques, et chercher la clef de cette histoire, que les anciens Egyptiens avaient écrite partout, mais avec une lettre morte et incomprise, comme pour léguer aux siècles futurs d'insolubles secrets, et leur arracher d'avance la confession de leur impuissance. Mais le jour est arrivé, le savant français a dévoilé le mystère, les hiéroglyphes inextricables ne sont plus que des lettres, dont il donne l'alphabet; et l'antique Egypte, cette Egypte primordiale, antérieure aux Cambyses, aux Ptolémées, est reconstituée sur des bases aussi respectables que ses obélisques et ses pyramides.

L'Asie subit à son tour les investigations de nos savants : les ruines de Balbec et de Palmyre réveillèrent tous les souvenirs poétiques; les gigantesques monuments d'Ellora et d'Eléphanta nous présentèrent un caractère de grandeur et d'originalité jusqu'alors inconnus; enfin, les découvertes numismatiques sur les bords sacrés du Gange, révélèrent la série non interrompue des rois grecs, successeurs d'Alexandre, qui régnèrent sur ces belles contrées. Tout l'Orient et toutes ses villes, jadis si célèbres, mais si longtemps oubliées, reçurent une nouvelle vie du pinceau de nos artistes les plus distingués, et des curieuses dissertations de nos savants. L'Amérique elle-même leur fournit les découvertes les plus inattendues, mais en même temps les mieux établies. D'anciens hameaux abandonnés, des églises ruinées, des armures scandinaves disséminées sur le sol, et enfin les imposantes ruines de Pallenké vinrent prouver d'une manière irrécusable, que, bien avant Christophe Colomb, les habitants du Nord avaient pénétré dans ces contrées septentrionales, et que, les premiers, ils méritaient les honneurs de la découverte *qui avait illustré* plus tard le navigateur génois.

Pendant que s'exécutaient ces admirables excur-

sions, d'autres savants, non moins utiles, portaient la lumière sur toutes les branches de la science. De magnifiques collections nous retraçaient avec fidélité les costumes, les armes, les meubles et les ustensiles les plus familiers depuis les temps reculés jusqu'à nos jours. D'autres nous donnaient la série et l'explication des médailles et des monnaies des différents règnes de la monarchie; d'autres recherchaient, avec une patience infatigable, toutes les chroniques, toutes les légendes qui pouvaient rappeler les vieux souvenirs, et ces anciens usages proscrits avec mépris, mais qui, mieux connus, devinrent presque toujours une tradition d'un intérêt touchant ou d'une gracieuse naïveté; d'autres s'imposèrent la tâche de signaler et de soumettre à l'analyse de la science, tous les monuments de la vieille France, et de cette étude naquit l'heureuse idée de conserver, par le secours de l'art, tous les chefs-d'œuvre qu'une mutilation récente ou une fâcheuse incurie vouaient à une destruction certaine. M. Taylor se mit à la tête de cette œuvre. Tout ce que la France renfermait d'artistes habiles, accourut à sa voix. Charles Nodier lui prêta les grâces de son style, et bientôt on vit paraître les magnifiques pages du Voyage pittoresque en France, où l'on retrouve tout ce qui peut séduire les yeux, tout ce qui peut charmer la pensée. Qui ne se rappelle avec plaisir, la touchante Légende des énervés de Jumiéges, les tourelles de Clysson, et les gracieuses ogives de Saint-Ouen.

Tels furent les travaux de l'Archéologie moderne; elle ne se montra plus, comme autrefois, environnée d'informes et volumineuses collections, le front sérieux et plissé par l'étude, n'ayant d'autres attributs que la pioche *et la lanterne sourde:* mais elle se revêtit des plus brillantes parures, elle employa tous les moyens de séduction, et ne négligea aucune des ressources

de la coquetterie; on lui sut gré de ses avances, on sourit à ses efforts, et décidément la faveur publique lui fut acquise. La Peinture lui prêta toutes ses ressources. Les compositions froides et sévères disparurent, pour faire place aux scènes gracieuses du moyen âge, et le pinceau abandonna les teintes larges et monotones de l'architecture romaine, pour se jouer au milieu des rinceaux, des arabesques dentelées, et des légères colonnettes du xv.e siècle. Quelques-uns regrettèrent les études sévères de David, les contours savants et irréprochables de ses figures académiques; mais l'Ecole moderne ne tarda pas à désarmer ses détracteurs, par le charme et l'heureux choix de ses sujets, et surtout par l'expression, l'intérêt et la vie qu'elle sut répandre sur la plupart de ses compositions. L'Histoire, elle-même, sentit qu'elle ne devait plus se borner à la simple énonciation des faits généraux, et que l'époque actuelle voulait faire une connaissance plus approfondie des usages, des mœurs et des personnages d'autrefois. Thierry comprit si bien ce besoin, qu'il voulut reproduire jusqu'à la consonnance gauloise des noms primitifs.

Les romanciers s'éloignèrent des sentiers battus, et l'illustre Barde écossais leur indiqua les routes nouvelles de la faveur. Ce fut en s'abandonnant à cet attrait du passé, qu'il atteignit lui-même à un tel degré d'influence sur son siècle, que le monde civilisé tenait les yeux fixés sur lui, attendant avec une avide impatience les immortelles productions de son génie. Traitant un pareil sujet, je ne pouvais passer sous silence l'inimitable auteur de Waverley; chacun de nous, ne lui doit-il pas d'ailleurs un peu de reconnaissance? Il nous l'a répété lui-même : il allait puiser l'intérêt si vif qui anime ses productions, dans les Ballades et les superstitieuses Légendes de son pays;

il interrogeait sans cesse les magiques souvenirs des vieux châteaux, des antiques abbayes, et des sites sauvages de la brumeuse Calédonie; il écrivait enfin à l'ombre des tourelles gothiques d'Abbosford, au milieu des armes appendues des Bruces, des Wallace, et des Mac-Grégor.

Au milieu de cette agitation des esprits, de cette crise intellectuelle, où l'action se trouvait en lutte avec la résistance, où l'enthousiasme précipitait toutes choses dans une voie nouvelle, la Poésie, cette reine de la pensée, pouvait-elle continuer de s'endormir sur les bords du Permesse, au bruit des pipeaux rustiques et des eaux sacrées de l'Hippocrène? Ne devait-elle pas comprendre tout ce que le mouvement nouvellement imprimé lui promettait d'avenir et de richesse? Pouvait-elle se priver des sources d'intérêt qui jaillissaient de toutes parts autour d'elle? Non, sans doute, Messieurs; aussi s'empressa-t-elle de puiser à pleines mains dans les nouveaux trésors qui lui étaient offerts. Ce moyen âge, si complètement inconnu, les cloîtres mystérieux de nos vieilles abbayes, le manoir féodal de la Dame châtelaine, le palefroi, la cotte de mailles du croisé, et l'antique cathédrale aux gracieuses ogives, lui fournirent une mine inépuisable de vives et séduisantes descriptions. Le temple détruit, le lierre se glissant au milieu de ses pierres brisées, les ruines moussues et solitaires, lui inspirèrent ces accents suaves et mélancoliques, qui s'emparent de l'âme, et la bercent de délicieuses rêveries. Elle s'enrichit de cet amas de manuscrits, de légendes si heureusement découvertes, si patiemment recueillies, et sut y trouver une source féconde de sentiments, de grâce et d'intérêt. Elle voulut enfin animer chacun de ses tableaux, chacun de ses personnages, par une description scrupuleuse, par une exacte ressemblance,

et s'emparer, en un mot, des sens et de la pensée. Jamais mieux qu'alors elle ne mérita le nom de sœur de la Peinture. Pour exprimer le nouveau caractère qu'elle venait de prendre, il fallut donner une acception nouvelle à un des mots de notre langue, et ce mot seul est devenu un témoin irrécusable des services rendus, et de l'alliance intime de l'Archéologie, avec toutes les branches de la Littérature moderne.

Je sens qu'il est temps de s'arrêter; de plus longs développements fatigueraient votre attention. Que sont d'ailleurs des preuves entassées, pour une question toute de sentiments? et qui, plus que vous, Messieurs, est fait pour la comprendre? Pour moi, j'ai voulu payer un tribut de reconnaissance à une science dont je suis un bien faible adepte : trop heureux, si je pouvais passer inaperçu à l'aide de ce haut patronage; trop heureux, surtout, si je pouvais espérer de remplir une partie du vide qu'a laissé dans vos rangs l'Académicien distingué, l'habile administrateur que je suis appelé à remplacer. Vous venez d'entendre son éloge; il me serait difficile d'ajouter quelque chose à l'hommage rendu à sa mémoire; mais je suis heureux de trouver dans le sujet que je viens de traiter, une manière bien naturelle de mettre en relief une des qualités qui le distinguaient le plus. J'ai cherché à relever à vos yeux le passé, au point de vue de l'art : qui pouvait, mieux que M. le Comte d'Hargenvillier, vous le rappeler, sous le rapport de l'élégance et de l'urbanité, autre privilége non moins distinctif d'une époque déjà loin de nous? Vous n'avez pas oublié la grâce de sa parole, et cette amabilité bienveillante et soutenue qui donnait tant de prix à son intimité. Un souvenir aussi précieux, une coopération aussi utile, rendraient bien difficile la tâche de son successeur, s'il ne comptait sur votre indulgence.

RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. D'ALDÉGUIER;

Par M. CAUBET, Modérateur de l'Académie.

MONSIEUR,

Entrez sans crainte dans nos rangs, vous y serez protégé par des souvenirs dont les annales de l'Académie n'offrent qu'un seul exemple, celui de six générations de Mainteneurs, tous choisis parmi vos ancêtres.

Plus près de nous, les gracieuses causeries, pleines de finesse, de franchise, de vivacité de votre père, ont tant contribué au charme de nos réunions particulières; il savait avec tant de convenance dissimuler le Magistrat pour n'être plus que Mainteneur; il cachait si bien, comme on l'a dit avant nous, la pensée la plus profonde sous l'enveloppe la plus piquante, que l'Académie est heureuse de reporter sur le fils les sentiments que ces qualités aimables lui avaient inspirés.

Comme lui, magistrat, homme du monde, ami des Arts, élevé par lui, vous ne serez que lui.

Ne pourrai-je donc pas aller jusqu'à dire que vous nous avez toujours appartenu!... Cependant, pour

recueillir un si bel héritage, il ne vous a pas suffi d'invoquer de touchants souvenirs.

L'Académie savait vos titres personnels, votre amour pour les Arts, la pureté de votre goût que justifient aux yeux du public les pages que nous venons d'entendre.

Elle ne pouvait oublier que vous aviez concouru à fouiller dans son passé pour y trouver, jusque dans la plus gracieuse Légende, une nouvelle preuve de son antiquité.

Elle savait que vous aviez enrichi la cité de l'origine reculée du plus vénérable de ses monuments (1).

Nous n'entrons plus dans le temple saint, le premier entre ceux qui s'élèvent autour de nous, sans éprouver des émotions inconnues jusqu'alors;

Sans vous, les armes du vieux Raymond, suspendues à la voûte, pour attester qu'elle est son ouvrage, seraient restées inaperçues;

Sans vous, tant d'autres noms qui nous appartiennent, noms chers à la Religion, à la Patrie, aux Beaux-arts, seraient encore dans l'oubli.

Mais nous cherchons en vain l'antique chaire dans laquelle ont retenti les grandes voix de Dominique et de saint Bernard!...

De saint Bernard, que sut nous rendre, en des traits si ressemblants, celui que nous sommes heureux d'associer aujourd'hui, avec vous, à nos travaux.

Pourquoi, Monsieur, votre modestie ne confie-t-elle qu'à l'amitié d'autres ouvrages dignes d'un haut intérêt?...

Il vous appartenait donc de bien comprendre tout ce que l'Archéologie, cette science des anciens jours,

(1) Saint-Etienne.

pouvait fournir de matériaux à la Poésie, à l'Histoire, aux Beaux-arts.

Eh! qui pourrait contester aujourd'hui son empire?...

Depuis qu'elle se montre parée de tant de grâce et de richesses, qu'elle étale à nos yeux tant de gracieuses choses, son influence s'étend partout, elle a partout des disciples.

Son alliance, surtout avec la Poésie dont elle a reculé les bornes qu'elle peut étendre encore, est le plus beau succès de cette science que notre siècle a vu naître.

Mais vous avez tant raconté, qu'il ne me reste rien à dire.

Je dois donc rappeler ma pensée du milieu de ces tourelles élégantes, de ces ogives dentelées, de ces lierres suspendus au vieux manoir, de ces armures brillantes des Chevaliers, parmi lesquels elle aime à se jouer.

Vous, Monsieur, dans vos loisirs, dans ceux que l'automne vous donne plus longs, livrez-vous à des investigations nouvelles, si précieuses à vos concitoyens.

Faites que la Société savante dont vous êtes l'un des fondateurs, ne se montre pas trop jalouse des communications intimes du résultat de vos travaux.

Venez nous aider à ramener dans la véritable route ceux qui s'égarent dans le passé :

Vous adoucirez ainsi l'amertume des regrets que nous cause la perte du Mainteneur distingué dont vous allez occuper la place.



ÉLOGE

DE M. LE MARQUIS DE VILLENEUVE,

Membre de l'Académie des Jeux Floraux;

Par M. DU MÈGE;

Lu en Séance publique, le 26 février 1843.

MESSIEURS,

A l'époque désastreuse où les monuments de la piété, des arts et de l'histoire, allaient tomber sous les coups de quelques iconoclastes stupides, on voyait, dans l'une des somptueuses galeries du cloître de Saint-Etienne, une tombe, sur laquelle était couchée la statue d'un chevalier. Dans le mur, au-dessus du mausolée, paraissait une longue inscription; elle offrait au lecteur des conseils salutaires, rappelait le nom de l'homme illustre inhumé dans ce lieu, et consacrait le souvenir de ses vertus (1). Ce Chevalier,

(1) Au-dessous du nom du Chevalier, et de la date de sa mort, on lisait les vers suivants :

Accipis à primo, quod perdis patre secundo :
Nam moreris primo, lector, vivesque secundo.
Cur fugias primum, pereas ne morte perenni;
Ut vivas sanctè, facias et jussa secundi,
Miles ut hic fecit, hoc qui tumulo requiescit :
Namque priùs mundo, viget et meritis modo cœlo;
Pro quo funde preces, pro valdè bonis quia laus est,
Pro non valdè malis relevamen fitque doloris.

c'était Adalbert de Villeneuve, mort aux ides du mois d'août de l'an 1176. On racontait, et des documents nombreux ont prouvé, qu'Adalbert appartenait à l'une de ces antiques familles qui vinrent chercher dans la Septimanie un refuge contre les Sarrasins, conquérants de la Péninsule hispanique. Ildéric, qui les conduisait, obtint de Charlemagne et de Louis le Pieux, de vastes domaines. Vers la fin du neuvième siècle, Walchaire, fils du Vidame de Narbonne, et descendant d'Ilderic, avait déjà fondé Villeneuve et son église (1). Alberic, son frère, posséda le titre

(1) De tous les documents historiques relatifs à l'origine de la famille de Villeneuve, il résulte :

« Qu'au huitième siècle, et après la conquête de l'Espagne par les Arabes, une foule de chrétiens vint chercher un asile dans la Septimanie ; que ces chrétiens, conduits par Ilderic, obtinrent de Charlemagne des propriétés franches et héréditaires, des priviléges, une protection constante, et que leurs familles furent reconnues par ce monarque et par ses successeurs, comme formant des races libres, nobles et militaires ; que Francon I.er, présumé fils ou petit-fils d'Ilderic, fut Vidame de Narbonne, soixante ans après cette transmigration. Qu'il devint le premier Vicomte héréditaire de cette ville ; qu'il eut pour fils Lindoin, et pour petit-fils Maïeul, également Vicomtes de Narbonne ; que Maïeul eut deux fils, Walchaire et Alberic ; que Walchaire, vivant ainsi environ quatre-vingts ans après la transmigration d'Espagne, s'établit pendant la vie de son père, près de Beziers, sur les alleux donnés héréditairement par Charlemagne à ses ancêtres, et laissa son frère puîné, Alberic, succéder à la Vicomté de Narbonne, quoique les historiens modernes aient supposé qu'ils avaient exercé l'office de Vicomte par indivis, et qu'en conséquence ils aient donné à Walchaire comme à Alberic le titre de Vicomte ; qu'Alberic ayant aussi quitté la Vicomté de Narbonne pour aller prendre possession du Comté de Mâcon, aux droits de sa femme Attalane, qui en était héritière, la Vicomté échut à Francon II, oncle puîné de Walchaire et d'Alberic ; que Walchaire avait déjà, depuis plus de quinze ans, fondé la ville et l'église de Villeneuve, sur un terrain provenant de la concession de Charlemagne, et qui par conséquent ne relevait, à cette primitive époque, que de la couronne ; enfin, que les seigneurs de Villeneuve, au onzième et douzième siècle, descendaient de Walchaire, et possédaient les mêmes alleux que Walchaire avait possédés. »

Comtal, à Mâcon; sa postérité régna sur la Bourgogne, et lorsqu'elle s'éteignit, ce fut après avoir contracté une alliance avec la famille qui a été la tige de la royale dynastie des Plantagenets (1).

Lors de la première croisade, un Villeneuve accompagna Raymond de Saint-Gilles au siége de Jérusalem, et, plus tard, trois Chevaliers, issus de la même race, obtinrent, en Palestine, la protection de saint Louis (2). Mais les glorieux souvenirs de

Vid. Histoire généalogique de la maison de Villeneuve, par M. Pavillet, p. 66 et suivantes.

(1) Dom Vaissete, et l'*Art de vérifier les dates*, nous apprennent qu'Alberic, Vicomte de Narbonne et frère de Walchaire, épousa, en 937, Attalane de Mâcon; que de ce mariage provint Lethalde I.er, Comte de Mâcon et de Bourgogne, en 952; que celui-ci eut pour fils Alberic II, qui, en outre d'un fils, Lethalde II, en 971, eut pour fille Béatrix, bisaïeule de Foulques d'Anjou, Roi de Jérusalem et tige des Plantagenets, qui ont, pendant trois cents ans, régné sur l'Angleterre.

La *Canso de San Gili* dit, après avoir fait l'éloge d'un Chevalier issu de la famille de Grave, qu'il n'y avait point dans le pays de Seigneur plus puissant, à l'exception d'Arnaud de Villeneuve :

Forts nArnauts Vilanova savis e dreyturier
Quera druts den Ramon e lo sieu escudier.

(2) Au mois de décembre 1252, étant à Joppé, Louis IX confirma une sentence rendue en faveur de Raymond, Arnaud et Pons de Villeneuve, Chevaliers, contre les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui leur avaient enlevé leurs chevaux. Voici les lettres accordées par saint Louis :

Ludovicus Dei gratiâ Rex, universis..... Notum facimus quod cum Guillelmus de Rup·forti, Bernardus de Montealto, Arnaldus de Villanova, Poncius de Villanova, Raymundus de Villanova... milites, pro carissimo fratre et fideli nostro A. Comiti Pictaviæ et Tolosæ, venerunt ad partes cismarinas, petierunt à fratre Nicolao de VálleDei, Hospitalario Hierosolimitano, restitutionem equorum suorum, quos secundum pactum contractum inter ipsos milites ex unâ parte, et P. de Vicinis, militem, et dictum fratrem Nicolaum, ex alterâ, iidem milites sibi debere restitui asserebant.... Actum in castrum Joppem, anno Domini 1252 *mense Decembri.*

la puissance et de la piété des ancêtres ne prése rent point les petits-neveux d'Adalbert des anathé de l'Eglise et des spoliations d'un conquérant.

Au commencement du treizième siècle, plusi hérésies désolèrent le Midi de la France. L'une d'e qui résumait presque toutes les erreurs des autres le triste avantage de faire de nombreux discij Rome s'alarma. Le Souverain Pontife envoya le Languedoc des légats et des missionnaires. premiers eurent le tort immense d'exagérer, leurs rapports au Saint-Siége, le mal réel produil les dissidents : les autres firent peu de conversi et alors on eut recours au glaive. De longues colo de pélerins armés, venus d'outre-Loire, envahi nos provinces, et le Comte de Toulouse dut song défendre et ses états et sa vie. L'élite de ses cheva se pressa autour de lui. Aux premiers rangs parr les Villeneuve. L'un d'eux, Pons, que quel écrivains ont surnommé *le grand Capitaine*, se tingua parmi les plus braves. Les foudres de l'Eglis frappèrent Raymond VII, atteignirent aussi Pons Sénéchal; et si, après une lutte sanglante, le C rentra dans sa capitale, s'il put arracher aux cı quelques-unes de ses provinces, ceux qui l'av servi, perdirent pour toujours une notable portic leurs seigneuries. De nouveaux possesseurs appos des panonceaux étrangers sur les tours, sur les teresses ravies à leurs anciens maîtres. Les Villen surtout, étant plus haut placés, éprouvèrent de grandes pertes. Depuis, et cette remarque ne peut-être pas indifférente, cette famille fut, ains toutes celles qui avaient combattu pour les Raym écartée des grands emplois civils et militaires trouvait les Villeneuve partout où il y avait des gers à braver, de l'honneur à acquérir et le p

défendre. Mais, jusqu'en 1781, aucun d'eux ne parut à la Cour de France. Ils remplissaient avec exactitude leurs devoirs de gentilshommes; ils ne sollicitaient point le prix de leurs services.

Cette fierté, si remarquable, transmise de génération en génération, comme un noble héritage, a peut-être exercé sur le caractère de M. de Villeneuve, appelé aux fonctions administratives les plus élevées, une irrésistible influence. Sous les formes polies de l'homme du monde, on retrouvait en lui la fermeté, la loyauté de l'homme du moyen âge. C'était bien le descendant du compagnon de Raymond de Saint-Gilles; c'était bien, surtout, celui du fidèle Sénéchal du dernier Comte de Toulouse.

Pons-Louis-François, Marquis DE VILLENEUVE, Administrateur général des provinces du Midi, Conseiller d'État, successivement Préfet des départements de Tarn-et-Garonne, Hautes-Pyrénées, Cher, Creuse et Corrèze, Membre de l'Académie des Jeux Floraux, et de celle des Sciences de Toulouse, naquit à Saint-Pons-de-Thomières, en 1774. Le Marquis de Villeneuve-Hauterive son père, avait servi dans le régiment de Bourbon; il se trouva au combat de Saint-Cast, en 1758, et y fut fait capitaine. Ayant, en 1781, été présenté à Louis XVI, il eut l'honneur de monter dans les carrosses du Roi et de le suivre à la chasse. Ce fut par lui que la maison de Villeneuve commença de prendre rang à la Cour, dont l'avaient éloignée jusqu'alors son dévouement à la mémoire des anciens Comtes de Toulouse, des malheurs communs, et la réunion du Languedoc à la couronne.

Notre confrère n'avait encore atteint que sa huitième année, lorsque, pour développer son intelli-

gence précoce, ses parents prirent la résolution de l'envoyer à Juilly, bourgade éloignée, où avait été fondée une institution célèbre, qui subsiste encore, et qui a donné à la France un grand nombre d'hommes distingués par les talents les plus heureux. Là se manifestèrent bientôt dans le jeune élève un goût décidé pour les lettres et une application soutenue. Les succès de collége, trompeurs quelquefois, ne le furent point en cette occasion; et le goût délicat et pur, et le charme des détails qui firent remarquer alors les essais poétiques de M. de Villeneuve, se retrouvent dans toutes ses compositions littéraires, et même dans ceux de ses écrits où la gravité du sujet, la profondeur des pensées, le nombre et la variété des aperçus pouvaient remplacer la forme, l'agrément du style et les artifices du langage.

Il y avait à Juilly, parmi ceux qui présidaient à l'éducation de notre confrère, un homme qui, sans doute, ne prévoyait guère les hautes destinées que lui gardait l'avenir. Professeur attentif et consciencieux, il éprouvait une vive joie alors que ses disciples répondaient à ses soins, et il était fier de leurs succès. Le nom de M. de Villeneuve lui était cher, parce que ce nom retentissait avec éclat, chaque année, dans les solennités du collége, et aussi parce que celui qui le portait aimait avec passion les Muses latines, que chérissait aussi ce maître habile. Les souvenirs de cette conformité de goûts, de cet attachement mutuel à la langue et aux grands écrivains de Rome, ne furent pas, dans la suite, perdus pour notre confrère; et nous verrons bientôt M. Fouché, devenu ministre, porter de nouveau ses regards vers le vieux collége, se rappeler, instantanément, ce passé si doux, si paisible, si différent des jours qui l'avaient suivi, et le Duc d'Otrante introduire, en quelque sorte, le Marquis de

Villeneuve, son disciple, dans le cabinet de l'Empereur Napoléon.

Après des études brillantes, que n'interrompirent jamais les distractions que recherche le jeune âge, M. de Villeneuve revint dans sa ville natale; mais lorsqu'il y arrivait, plein d'espoir, d'avenir et de bonheur, l'orage de la révolution grondait déjà; et à peine sorti de l'enceinte d'un collége, notre confrère fut renfermé dans celle d'une prison. Ce fut alors que, trouvant en lui-même des ressources contre l'infortune, il sut tirer, du malheur même, l'avantage de former de plus en plus son esprit et d'agrandir ses pensées. La lecture, les méditations, remplirent une notable partie de ses longues journées; et ces études si attachantes, ces méditations déjà si graves, acquéraient une importance bien grande sous l'impression des événements contemporains. Etudier l'histoire des proscriptions de Marius et de Sylla, à l'instant même où, en France, les partis se proscrivaient aussi, et où la terre ne pouvait aspirer tout le sang versé sur elle; méditer sur l'instabilité des choses humaines, en présence des ruines d'une monarchie antique, renversée par de courts efforts; en face des institutions éphémères que chaque faction élaborait à la hâte, et que, souvent, quelques mois, quelques jours même, voyaient disparaître pour toujours, c'était avoir trouvé l'occasion de faire d'immenses progrès dans la connaissance du cœur humain; c'était être initié aux effrayants mystères des révolutions. Né avec un esprit observateur, M. de Villeneuve profita, malgré son extrême jeunesse, des terribles enseignements donnés par nos dissensions; et il aima encore plus ce qui est vrai, ce qui est honnête et juste. Sa foi, que n'avait pas altéré le contact des mauvais exemples, trouva dès lors, dans les ouvrages religieux qu'il analysa,

ces vives lumières qui l'ont guidé durant toute sa vie, et qui ont brillé d'un nouvel éclat dans ses derniers moments.

Que l'on ne croie pas, néanmoins, que M. de Villeneuve fût, durant toute sa longue détention, livré continuellement aux recherches de l'histoire, à de sérieuses méditations, ou à des lectures ascétiques, toutes choses qui n'étaient point de son âge. La jeunesse perd rarement ses droits. Elle lui inspira des vers agréables, et tels qu'en faisaient les hommes de goût, en ce temps, où l'on ne cherchait point l'effet, le pittoresque, l'extraordinaire, mais seulement, le naturel, la grâce et l'abandon.

La chute du pouvoir décemviral rendit notre confrère à la liberté. Mais, par une suite nécessaire de la révolution, ceux qui appartenaient aux premières classes de la vieille société française, n'avaient point de place dans le monde politique. Il était trop tard pour émigrer. Attendre tout du temps et de la lassitude des factions qui déchiraient l'État, paraissait le parti le plus sage. Ce fut celui que suivit M. de Villeneuve. Il continua dans le sein de sa famille le cours d'une vie consacrée à l'étude, et se maria fort jeune, trouvant dans une union assortie toutes les garanties d'un bonheur qui ne s'est pas démenti (1). Alors commença pour lui un cercle de devoirs auxquels il fut toujours fidèle. A l'âge où tant d'autres vont rechercher, au milieu du bruit et des fêtes, quelques dissipations frivoles, il ne connut que les joies de la famille, que le charme attaché à la paix du foyer domestique. S'il les quittait durant quelques heures, c'était uniquement pour aller visiter, dans leur stu-

(1) Son mariage avec M.lle Marceline-Magdelaine-Philippine du Haget-Vernon, eut lieu le 19 octobre 1796.

dieuse retraite, quelques hommes éminents, dont les conseils pouvaient soutenir sa jeunesse. Parmi ces nobles amis, on peut citer, comme un titre de gloire, MM. les Abbés de Chièze et de Mac-carthy; et afin de mûrir de plus en plus ses idées et d'étendre son instruction, il avait avec ce dernier, modèle de science et de vertu, des conversations particulières, où l'âme de notre confrère semblait s'agrandir en s'élevant vers son auteur, et où son esprit acquérait un développement égal. Il conçut, vers ce temps, le désir d'être associé à l'Académie des Jeux Floraux, où le nom de la dame de Villeneuve, dont les vers élégants et faciles venaient d'être retrouvés, avait, dans les dernières années du XV.e siècle, fait entendre ses douces *Cansos* (1). Admis dans ce Corps littéraire, il y apporta ce goût sûr et éclairé, cette critique nourrie par la connaissance des grands modèles, cette urbanité constante qui fait le charme de nos réunions. Les Discours qu'il prononça dans les assemblées publiques de l'Académie, sont remarquables par cet atticisme,

---

(1) Dans une *Notice sur un ancien manuscrit*, communiquée à l'Académie par M. le Marquis d'Escouloubre, l'un des Mainteneurs, on lit, sous le numéro 4, le passage suivant :

« Sous ce numéro, nous plaçons une Chanson de quatre couplets, et une *Tornada,* ou envoi. La note suivante est placée en tête de l'ouvrage : *Aquesta Canso dictet la Dona de Vilanova, l'an* 1486; c'est-à-dire, Cette Chanson fut dictée par la Dame de Villeneuve, l'an 1486. Les deux premières strophes sont adressées à Clémence :

Quan lo printemps acampat à las nivas
Et que tenen lo florit mes de may,
Vos uffrisets à manhs dictators gay
Del Gay saber las flors molt agradivas.

Reyna d'amors, poderosa Clamensa,
A vos me clam per trobar lo repaus ;
Que si de vos mos dictats am un laus,
Aurey la flor que de vos pren naysensa.»

ce tact parfait des convenances, ce choix de pensées et d'expressions, qui ont toujours montré, en M. de Villeneuve, la réunion de l'homme de lettres à l'homme du monde. On n'a pas oublié son bel éloge du Comte de Périgord : c'était une heureux essai qui faisait désirer de plus grands et de plus solides travaux. A cet égard, l'espoir de ses amis n'a pas été trompé.

Il y avait déjà quelque temps qu'une administration régulière, fortement et ingénieusement constituée, avait succédé aux informes créations qui, pendant près de douze années, pesèrent tour à tour sur la France. Les honnêtes gens furent enfin appelés dans les Comices provinciaux : mais les membres de ces Comices ne devaient être que les agents, que les esclaves de la pensée impériale. Cherchaient-ils de bonne foi, et en dehors de cette pensée, ce qu'ils croyaient pouvoir être utile au pays, leurs efforts étaient considérés comme coupables. M. de Villeneuve put s'en convaincre peu de temps après son admission dans le Conseil général de la Haute-Garonne.

La France était victorieuse de toutes les coalitions formées contre elle; mais sa population était constamment décimée pour satisfaire à l'insatiable ambition de celui qui avait rêvé le rétablissement de l'empire de Charlemagne. Pour seconder ses vastes desseins, le pays devait lui offrir, sans murmurer, le tribut de l'or et du sang. Mais déjà le signe représentatif des richesses disparaissait; mais déjà les champs manquaient de bras pour les féconder.... Dans une de ses sessions, le Conseil général crut devoir adresser, sous les formes les plus respectueuses, quelques remontrances au chef de l'État. Le temps était mal choisi. Parvenu au faîte de la puissance et de la prospérité, l'Empereur n'était pas disposé à souffrir ce qu'il nom-

mait *un esprit de révolte*. Son irritation fut extrême. On voulut l'apaiser; et une députation fut chargée d'aller lui expliquer toute la pensée du Conseil général. M. de Villeneuve, qui était le principal rédacteur des remontrances, fut l'un des députés envoyés vers Napoléon (1). Mais ces délégués trouvèrent la Cour des Tuileries dans les dispositions les plus décourageantes. Tous les bureaux des ministères furent fermés pour eux. L'Archichancelier leur faisait parvenir, officieusement, et en secret, l'avis de repartir en toute hâte pour leur ville; heureux encore de n'être pas jetés dans une prison d'état !.... Mais M. de Villeneuve, que les obstacles ne pouvaient décourager, se ressouvint de l'ancien professeur de Juilly, de M. Fouché, ou plutôt du Duc d'Otrante. Il voulut essayer d'obtenir par lui un succès, autrement impossible. Il était difficile de parvenir jusqu'à ce Ministre. Une idée heureuse fit plus que tout ce qu'auraient pu opérer des sollicitations empressées. Notre confrère invoqua la Muse latine, cette Muse que chérissait autrefois, et que, peut-être, aimait encore celui qu'un concours extraordinaire de circonstances étranges avait élevé à l'un des premiers postes de l'empire. Il envoya son nom à M. Fouché, et il y joignit un distique, dans lequel il lui rappelait les anciennes relations du maître et du fervent disciple. Ce nom, j'ai déjà dit que le professeur de Juilly l'aimait; le distique était d'ailleurs excellent. Aussitôt les portes s'ouvrent : le professeur reconnaît son ancien élève. Il le félicite de n'avoir pas délaissé les études classiques, et de cultiver encore la langue harmonieuse illustrée par Horace et Virgile. Ce n'est pas tout : dans peu d'heures

(1) Les autres membres de cette députation étaient MM. d'Escouloubre et de Pérignon.

les obstacles politiques disparaissent : la députation est admise dans le cabinet de l'Empereur, qui, d'abord, affecte la plus grande sévérité; mais qui s'apaise enfin, et permet aux membres du Conseil général de rentrer dans leur province, d'y redire ce qu'ils ont vu, et d'y répéter les paroles du maître.

Peu de temps après son retour, M. de Villeneuve exécuta le projet, depuis longtemps conçu, de se retirer entièrement à la campagne, afin de s'y occuper uniquement de l'éducation de ses enfants et de leur avenir. Pour eux, il renonça, sans regret, à toutes les séductions de la société. A un âge où le monde offre encore tant de charmes, il se condamna à une retraite absolue, dans le but unique de remplir avec plus d'exactitude, avec plus de soins encore, les obligations du père de famille, qui ont toujours été mises par lui au nombre des premiers devoirs. Là, touchant, en quelque sorte, à cette longue chaîne de monts qui nous séparent de la Péninsule hispanique, où s'accomplissaient tant d'événements, causes immédiates de perturbations qui n'ont pas encore atteint leur terme, il racontait le passé à ses fils, bien jeunes encore, mais dignes de lui, mais avides de l'entendre; et ce fut pour graver, en quelque sorte, dans leur mémoire les annales du monde, qu'il composa l'un des meilleurs livres qui aient encore paru parmi tant de livres consacrés à l'enseignement. Son *Précis de l'Histoire*, adopté par l'Université, honoré par un succès, qui ne s'est pas démenti, et dont les éditions se multiplient, est un guide assuré, un ouvrage précieux pour les maîtres et les disciples, qui l'estiment et le recherchent encore, parce qu'en France la vérité a toujours de nombreux adeptes. Ce qui étonne le plus dans cet écrit, c'est surtout l'esprit d'analyse qu'y déploie son auteur. En effet, il a su renfermer, dans un seul

volume, et sans sécheresse, sans ennui, les souvenirs de quarante siècles; le style de ce livre est élégant, quelquefois animé, toujours pur et facile.

Les événements prévus par les hommes les plus sages, par ceux même qui étaient les plus attachés au système impérial, se déroulèrent bientôt avec une effrayante rapidité. Les monts pyrénéens, situés non loin des champs possédés par M. de Villeneuve, ouvrirent leurs passages à l'étranger. L'armée française illustra sa retraite par de glorieux et d'incessants combats; mais l'ennemi gagnait toujours du terrain; il assiégeait Bayonne; il jetait quelques divisions dans Bordeaux, et ses masses se dirigeaient vers Toulouse.

Bâtie au centre de l'isthme qui sépare les deux mers, à vingt lieues de l'extrême frontière, au nœud des routes de l'Aquitaine et du Languedoc, Toulouse, à défaut de fortifications artificielles, pouvait paraître assez puissamment défendue par un large fleuve, par des canaux, par les hauteurs qui, vers l'est, couvrent cette ville, ainsi que le ferait une immense citadelle; elle devait donc être considérée comme un poste militaire d'une grande importance pour une armée en retraite, et qui voulait livrer une bataille défensive. Sans doute, son illustre chef n'avait point conçu le dessein de s'y maintenir; mais l'ennemi pouvait avoir celui de l'y renfermer, de l'affamer, d'incendier même cet asile. M. de Villeneuve, que déjà les intérêts futurs de la France avaient arraché à sa retraite, redouta pour Toulouse un immense malheur. Il ne pouvait se résigner à voir la vieille capitale des Raymonds, cette cité où ses aïeux avaient jadis été si puissants, disparaître au milieu des flammes. Il réclama pour elle auprès de celui qui commandait les alliés. Mais ses instances auraient sans doute été inutiles, si le général anglais s'était cru, un seul instant, dans le cas

d'employer des moyens extrêmes. Les nécessités de la guerre sont inflexibles, implacables; et d'ailleurs ce général accueillit avec une trop grande réserve ceux qui voulaient tenter le rétablissement de la monarchie, pour inspirer à M. de Villeneuve une grande confiance. Ce que voulait alors l'étranger, ce n'était point le retour des Bourbons, c'était seulement l'abaissement, l'annihilation de la grandeur politique et militaire de la France (1).

Cependant une restauration s'opéra, mais pour quelques mois seulement, car Napoléon reparut tout à coup, et, peut-être, régnerait-il encore, si la fortune, qui avait d'abord guidé ses aigles dans les champs de Ligny, ne l'avait point, quelques heures plus tard, entièrement abandonné aux coups de cette fatalité qui, depuis quelque temps, semblait peser sur lui. M. de Villeneuve qui avait passé rapidement de la préfecture du département de Tarn-et-Garonne à celle des Hautes-Pyrénées, n'avait pas cru devoir, au 20 mars, reconnaître le droit, la légitimité de ce que l'on nomme *les événements accomplis*. Il résista aux efforts des partisans de l'Empereur. On l'arrêta, et on allait le conduire à Paris, par ordre de Napoléon; mais il sut échapper à ses gardes, et fut rejoindre en Espagne M. le duc d'Angoulême. Au mois de juillet, il rentra en France avec ce Prince. Cette fois, il était revêtu d'un grand pouvoir. Encore dans la force de l'âge, doué d'un esprit naturellement riche et fécond, mûri dans la retraite, et excité par le désir d'être utile à la France, les sentiments de toute sa vie, les convictions gravées dans

(1) Un journal anglais a, dans le temps, parlé des conférences de M. de Villeneuve avec le Duc de Wellington, mais de la manière la plus inexacte.

son âme en caractères d'airain et de feu, semblaient répondre de son avenir (1). Jamais cependant les circonstances n'avaient dû paraître aussi difficiles. Le Nord et l'Est du royaume étaient envahis; l'armée, qui de nouveau avait reconnu le frère de Louis XVI pour son souverain, se trouvait, d'après les vœux formels de l'ennemi, reléguée au delà de la Loire, et réduite à une impuissance absolue. Les Autrichiens poussaient une avant-garde jusqu'à Nîmes; deux armées Espagnoles menaçaient, à la fois, Perpignan et Bayonne, places importantes laissées sans défenseurs. Violant leurs promesses, les alliés faisaient la guerre au Roi de France; ils assiégeaient les forteresses dont les gouverneurs avaient arboré le drapeau de Bouvines, d'Ivry et de Fontenoi : d'énormes contributions étaient demandées, et peut-être allait-on exécuter le projet de partager notre patrie en plusieurs principautés particulières, ou exiger le retour, aux princes allemands, d'une portion de nos plus riches provinces. Pour mettre un terme à ces calamités, M. de Villeneuve, alors Administrateur général des départements du Midi, conçut l'idée, vraiment grande, vraiment patriotique, d'opposer la volonté nationale, la force de tout un peuple, aux exigences du vainqueur. Il voulut rassembler les Etats Généraux du royaume; il leur assigna pour lieu de réunion, la ville de Toulouse, qui n'était point sous le joug de l'étranger. Cette convocation allait avoir un retentissement immense. Mais la tempête s'éloi-

(1) Le 15 juillet 1815, Louis XVIII écrivit à notre confrère :

« Monsieur le Marquis de Villeneuve, je vous fais cette lettre pour vous dire que je n'oublie point les preuves de dévouement que vous m'avez données, et pour vous en témoigner ma satisfaction, je veux qu'elle vous soit une marque de mon estime et de la bienveillance que je vous porte Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde..... Louis. »

gna : les esprits agités reprirent un calme apparent, et l'on rentra, pour quelques années, sous l'empire de la charte octroyée par le Roi.

Ce fut alors que M. de Villeneuve, entièrement voué aux travaux administratifs, éprouva des contrariétés nombreuses, et que, ne pouvant se plier toujours aux volontés de ceux qui possédaient tour à tour le pouvoir, il fut, selon leurs vues, ou leurs ressentiments, tantôt préfet du Cher, tantôt de la Creuse, tantôt de la Corrèze. Ainsi, celui qui était si digne de s'asseoir au rang des ministres, fut jeté par eux de département en département, de petite ville en petite ville. Sans doute, il sut marquer partout son passage par des travaux utiles, par des améliorations sensibles. Mais le bien ne peut s'opérer entièrement par le magistrat dont le mandat s'éteint ou s'efface d'une manière inopinée, imprévue, ou dont les fonctions cessent au bout de deux ou trois années. Dans ce court espace de temps, il n'a pu connaître que bien imparfaitement encore, et le pays, et ses besoins, et les hommes qui l'habitent. Les intendants les plus célèbres, Tourny, Turgot, d'Etigny, n'auraient rien fait pour leurs généralités, et leurs noms n'y seraient pas encore révérés par les peuples, si leur magistrature n'avait pas eu plus de durée que celle des préfets de cette époque, déjà éloignée de nous, et durant laquelle M. de Villeneuve avait plutôt parcouru qu'administré les cinq départements confiés successivement à ses soins.

Une nouvelle révolution le refoula jusques aux Pyrénées. Rentré dans ses foyers, le cœur brisé, sans doute, mais l'esprit riche d'observations et d'expériences, il conçut le plan d'un dernier ouvrage, que je n'apprécierai pas en détail, mais que la postérité nommera, je n'en doute point, le Testament politique

d'un grand homme d'état, et la profession de foi d'un homme de bien.

Ce livre ne saurait être considéré comme une œuvre de parti, dans le sens vulgaire, équivoque ou brutal de ce mot. C'est au contraire l'œuvre du patriotisme le plus éclairé, l'élan de la conviction. Sans doute, l'auteur ne s'est point établi sur un terrain neutre, à l'abri des coups des factions. « Loin de moi, disait-il, cette immobilité de cœur et d'esprit que l'on voit en dehors des opinions qui s'entre-choquent avec fracas depuis un demi-siècle. J'assiste au mouvement, placé entre les rangs, trop désordonnés, de ceux qui aspirent à la *Conservation*. Mes vœux lui appartiennent; mon langage doit être conforme à ces vœux. » Au reste, dans tout cet ouvrage, M. de Villeneuve a pris pour guide ces trois maximes dont la sagesse est incontestable : « A l'histoire sévère appartient le passé; — au silence et à la réserve, le présent; — à la libre philosophie, l'avenir. » Il n'est aucune question de droit public, d'intérêt national, de morale et de politique que M. de Villeneuve n'ait envisagée dans ce travail si remarquable, et toujours avec cette supériorité de vues, cette hardiesse de pensée qui le distinguaient toujours. Là, souvent, l'éloquence la plus persuasive s'unit à l'observation la plus juste et la plus profonde. Là, le style est toujours ce qu'il doit être, tantôt grave et solennel, tantôt vif, rapide, animé. Quelquefois l'épigramme échappe, le trait satirique est lancé; mais l'auteur rentre aussitôt dans le cercle majestueux qu'il a tracé lui-même. S'il trouve des expressions amères pour flétrir la pensée désastreuse qui présida aux traités de 1815, à la cession illégale, suivant lui, de plusieurs villes françaises, il en a de touchantes pour peindre les malheurs passés, pour émouvoir sur les calamités qu'il présage ou qu'il re-

doute pour l'avenir de son pays; et, alors qu'il raconte ce qu'il a vu dans l'exil, sa phrase se colore des teintes les plus suaves : c'est le sentiment qui a dicté ces quelques lignes; c'est toute la poésie du cœur qui y déborde et qui leur prête un inexprimable charme.

Vous comprendrez, Messieurs, toute la réserve que je dois apporter en parlant de ce bel ouvrage. Il est vrai que l'Auteur a dit que le silence était la règle qu'il voulait suivre quant au temps présent. Il est vrai qu'il a donné dans ce livre, et comme historien, des louanges à des Princes sous la bannière desquels il ne s'était pas cependant engagé. Mais c'est que M. de Villeneuve s'était placé dans cette sphère élevée où ne pénètrent jamais les erreurs des partis, où les principes dominent, où les intérêts du moment s'effacent. C'est que, juste avant tout, il ne croyait pouvoir faire prédominer ses opinions que par la manifestation de la vérité. C'est à regret que je ne puis étendre cet examen; tout ce qui tient à la politique est étranger à l'Académie, et si je crois pouvoir suivre encore M. de Villeneuve dans le développement de quelques-unes de ses idées, c'est seulement alors qu'il demande pour toutes les provinces une égale justice, pour tous les talents des récompenses.

Comme un grand nombre d'hommes distingués par leur profond savoir, notre confrère croyait que la culture des Sciences, des Lettres, des Arts, ne devait pas être exclusivement l'apanage et la brillante auréole d'une seule ville, élue entre toutes les autres. Selon les idées généreuses développées par lui, il faudrait protéger partout les heureuses dispositions et les faire naître même. Dans sa pensée, le talent, le génie, peuvent, non-seulement naître, mais grandir et jeter un vif éclat, loin de la capitale, loin des

corruptions de la grande cité. Les exemples ne lui manquaient pas alors qu'il voulait justifier ses assertions. N'était-ce pas de l'Ionie, et déjà chantre d'Ilion et d'Achille, qu'Homère était venu étonner et charmer la Grèce ? N'était-ce pas de Mantoue, que Virgile, déjà le chantre des Bergers, s'était acheminé vers la Rome d'Octave ? Au delà du Rhin, Vienne, Munich, Iena, Berlin, et beaucoup d'autres villes, ne voyaient-elles pas des Universités fleurir, des Académies répandre les bienfaits de la science, de grands Poëtes et des Philosophes illustres, jouir de la plus haute renommée, bien qu'aucune ville n'eût, dans la vieille Germanie, le privilége exclusif, le monopole du génie ? Au delà des Alpes, il aimait à nous montrer Naples et Venise, Rome et Bologne, Padoue, Florence et Pise, et Milan et Turin, dans une même patrie italienne, ayant la même langue et le même culte, rivalisant entre elles d'instruction, de gloire artistique et littéraire, d'amour pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui honore et agrandit et l'homme et la pensée. Pourquoi donc, disait M. de Villeneuve, n'en serait-il pas de même en France ? Pourquoi nos vieilles cités ne redeviendraient-elles pas ce qu'elles furent autrefois ? Ah ! rendez à la patrie de Corneille ses antiques *Palinods ;* à la Picardie, ses *Jieux sous l'ormel ;* qu'une couronne soit encore au *Puy d'amours* la récompense des Poëtes, comme à Toulouse, les brillantes Fleurs léguées par Isaure.

Voilà cette sorte de renaissance littéraire que M. de Villeneuve désirait pour nos provinces. Mais, il faut le dire, cette renaissance il ne l'apercevait qu'au delà d'immenses ruines. L'âme ardente et pure, la pensée intuitive de notre confrère, avait assombri pour lui

l'avenir. En traçant l'*Agonie de la France* (1), il n'avait pas écrit sous l'influence des idées fixes et déterminées d'une faction politique. L'observation avait ajouté à ses convictions profondes. En voyant les révolutions se succéder, les lois conservatrices ébranlées, les bases antiques renversées, brisées, il avait craint pour la France, et il s'était rappelé ce mot si profond d'un ancien : « *Les villes et les états meurent comme les hommes.* » On lui montrait, en vain, les tableaux si variés, si brillants, de notre industrie, triomphant de tous les obstacles ; de notre agriculture, améliorée, agrandie ; l'état progressif des sciences positives et des sciences d'observation ; les productions de notre Littérature et de nos Arts, productions peut-être trop vantées. Il répondait : « Au temps de la décadence de l'empire Romain, alors qu'allaient disparaître les derniers Césars de l'Occident, les étoffes les plus riches n'étaient-elles pas tissues pour eux et pour leurs flatteurs ? L'art souverain des Caton et des Columelle ne s'était-il pas enrichi de nouvelles théories et de méthodes plus rationnelles, plus productives ? N'y avait-il pas, à Rome, des sculpteurs, des peintres, qui, dans leur folle présomption, croyaient égaler et surpasser ceux de l'antiquité ? Claudien ne chantait-il pas, en vers harmonieux, la défaite du barbare Gildon, les triomphes de Stilicon, le rapt de Proserpine et le consulat d'Arcadius ? Calpurnius et Nemesien, imitateurs de Virgile, n'essayaient-ils pas aussi et les chants alternatifs des bergers et les doux tableaux de la vie pastorale ? Cependant, quelques années plus tard, Rome avait cessé d'exister comme dominatrice du monde;

(1) La seconde édition de cet ouvrage, augmenté d'un volume, a été publiée en 1839.

et de tout l'empire d'Occident, il ne restait plus que ce lambeau de terre que l'on nomma l'Exarchat de Ravenne.....

L'homme supérieur qui soulevait ainsi pour nous les voiles du temps, qui fondait ses prévisions sur l'observation attentive du passé, et qui s'occupait, avec anxiété, des destinées futures de son pays, ne pouvait, comme chrétien, rester indifférent à sa propre destinée. Au sein même de ses plus grandes préoccupations politiques, il n'avait jamais négligé les saintes pratiques qu'il s'était imposées dès ses plus jeunes ans. Il savait qu'au milieu du naufrage universel des anciennes sociétés, la Religion, arche de salut et de paix, pouvait seule offrir un refuge et assurer des jours éternels. Depuis longtemps ce cœur si vrai, si pénétré des vertus qu'une foi vive peut seule inspirer, ne connaissait plus les illusions, et lorsqu'il put croire que l'instant suprême s'approchait, il ne s'abusa point sur sa position. Autour de lui une famille, justement honorée, justement chérie, conservait l'espoir de le conserver longtemps encore; lui seul comprit la gravité de son état, et, suivant le principe qu'il avait toujours suivi, de ne jamais rien renvoyer à faire au lendemain, il demanda, dès les premiers jours de sa maladie, les secours toujours empressés de l'Eglise, et il reçut le pain sacré des voyageurs, qui aperçoivent à l'horizon le terme de leur pélerinage. En voyant sa résignation, sa confiance dans les promesses de celui qui ne trompa jamais, son ardente foi, l'inébranlable fermeté de son courage, on reconnaissait encore en lui le descendant des héros des guerres saintes, l'homme qui, durant toute sa vie, n'avait prononcé qu'un serment, et qui n'avait pas su violer sa promesse.

En recherchant les causes du malaise des sociétés

modernes, en indiquant les moyens qui pourraient leur rendre des forces nouvelles, et prolonger leur existence, M. de Villeneuve avait interrogé le passé. Il avait étudié les religieuses institutions du moyen âge, et c'était vers cette grande époque qu'il voulait, non pas faire rétrograder le genre humain, ainsi que le diraient des hommes prévenus, mais ramener les esprits désabusés de trop brillantes chimères. Il appelait de tous ses vœux ce qu'il nommait une autre renaissance; non pas celle qui, au XVI.e siècle, détruisit nos littératures romane et française, pour leur substituer une littérature d'imitation; non pas cette renaissance de l'Olympe antique, et des dangereuses fictions de la Grèce et de l'Italie; non pas ce retour vers l'art ancien, non pas, surtout, ce scepticisme emprunté aux philosophes de l'antiquité; mais la renaissance des vieilles mœurs françaises, des vertus de la famille, de la fidélité à Dieu et au Prince, de la loyauté chevaleresque et du dévouement absolu aux intérêts et à la prospérité de la Patrie. Il voulait que les bienfaits accordés aux Arts et aux Lettres, ne fussent point le patrimoine d'une seule ville; il voulait, pour tous, des moyens d'instruction, des encouragements et des récompenses. Suivant son opinion, qui ne fut jamais hostile à tout ce qui mérita les respects de la terre, il voulait ainsi ménager un retour lent et graduel vers un glorieux passé, vers les institutions qui, pendant quatorze siècles, ont présidé aux destinées de la monarchie. C'était cette renaissance qu'il désirait, qu'il appelait de tous ses vœux, parce qu'il voyait en elle le gage assuré du bonheur de la France.

L'honorable successeur de M. de Villeneuve est appelé à perpétuer parmi nous les saines doctrines professées par cet Académicien; il remplira dignement

cette tâche. Jeune encore, l'avenir lui appartient, l'avenir qui réclame le concours de tous les nobles cœurs et de tous les talents. Nul, mieux que lui, ne pouvait comprendre la nécessité de cette renaissance de la Religion et des Lettres que désirait M. de Villeneuve. Les antiques vertus dont il demandait le retour, notre nouveau confrère les pratique; les Lettres françaises, il les cultive avec amour, comme un domaine héréditaire. Son nom, cher à cette Académie, est depuis longtemps honoré parmi nous. Il en soutiendra, il en continuera la renommée. Pour moi, qui fus, et je le dirai avec orgueil, l'un des amis de M. de Villeneuve, si quelque chose pouvait un jour, non me consoler de sa perte, mais en adoucir l'amertume, ce serait d'avoir pu le louer dans cette enceinte, et de voir sa place occupée par un homme de goût, qui, comme lui, est demeuré fidèle aux vieilles traditions, aux souvenirs du Midi de la France, et qui, comme lui aussi, professe un respect profond pour les gloires du pays, et pour la sainte foi des aïeux.



REMERCIMENT

DE M. EDMOND DE LIMAIRAC,

Prononcé en Séance publique, le 26 février 1843.

Messieurs,

Après les pertes douloureuses qui ont décimé l'Académie, dans le cours de quelques mois, j'étais loin de m'attendre à l'honneur insigne qui m'appelle au milieu de vous.

Lorsque la Science et les Lettres en deuil pleurent encore, avec vous, les victimes que la mort leur a faites, je devais croire aux inspirations de votre douleur, et supposer que, pour calmer l'amertume de vos regrets, vos suffrages, plus sévères en ce jour, ne couronneraient que le mérite éprouvé par l'étude et par le succès : pénétré moi-même de ces sentiments jaloux à votre manière de l'honneur du sanctuaire d'Isaure, je cherchais dans sa patrie le plus digne de ses enfants, je saluais, dans le successeur de M. le Marquis de Villeneuve, une gloire littéraire, lors que les témoignages d'une bienveillance que je ne savais pas infinie, m'ont appris mon erreur, et m'ont pénétré d'une gratitude que je ne chercherai pas à vous dire.

Quelle surprise, Messieurs ! que d'émotions craintives ont accueilli cette faveur inespérée !

Parcourant d'un coup d'œil le passé de ma vie, je l'ai vainement interrogé ; vainement j'ai cherché les motifs d'un choix aussi flatteur.

Une existence modeste, une carrière volontairement brisée comme un hommage à la fidélité, le besoin du travail, le désir d'être utile, l'amour des Arts et des Lettres, des vœux impuissants aux jours de vos fêtes..... Voilà ma vie ! vie stérile pour les dieux que vous adorez, et qui ne saurait justifier ni l'indulgence de vos suffrages, ni les paroles trop bienveillantes que je viens d'entendre. Vous aurait-il donc suffi de lire un noble dépit au fond de mon âme ? ou, dans l'excès des complaisances de l'amitié, auriez-vous oublié les droits des Muses, pour confondre sous vos yeux le triomphe d'un père et les épanchements de la piété filiale, comme vous confondez aujourd'hui les noms les plus doux de la nature avec celui d'une délicieuse confraternité ?

C'est votre secret, Messieurs : pourquoi chercherais-je à le surprendre, lorsque mon cœur peut seul acquitter la dette de ma reconnaissance ? Et puis, le dirai-je ? fier de l'accueil que vous m'avez accordé, enhardi par vos encouragements, j'oublie déjà l'aveu de mon insuffisance pour sourire à l'idée du bonheur que me promettent la culture des Lettres, l'intimité de votre commerce et ma respectueuse confiance dans vos jugements.

Oui ! je le sens aujourd'hui parmi vous : si la vertu suffit à l'homme pour le témoignage de sa conscience ; pour embellir sa vie, pour se rapprocher de la souveraine Intelligence qui l'anima de son souffle divin, il faut qu'il aspire aux nobles travaux de la pensée.

Qu'il se jette alors dans l'infini pour sonder les

saints attributs de l'Etre par excellence; qu'empruntant son langage sur la lyre, il parcoure les inépuisables domaines de la Poésie; descendant de ces hauteurs, qu'il retrempe sa parole aux sources si variées de l'Eloquence, ou qu'il se borne dans les écrits les plus modestes à les colorer d'une teinte de goût et de littérature; philosophe, poëte, orateur, simple écrivain, en demandant à ses facultés un généreux effort, il aura développé cette vie intellectuelle, qui fait ici-bas la dignité de l'homme; il s'estimera davantage, il ressentira d'ineffables complaisances, il sera heureux !... Et pourtant, qui voudrait circonscrire dans un cercle aussi abstrait, les joies de celui qui s'inspire des sublimes clartés de l'intelligence ?

A vous, de dire les transports de votre âme, hommes de science ! lorsque dans le silence de vos méditations, votre œil s'illumine soudain, arrache le secret de la nature, et découvre aux mortels reconnaissants, une vérité de plus !

A vous, hommes puissants par la parole ! lorsque votre mâle éloquence, se répandant en flots de lumières, s'imprime en caractères de feu; à vous, de dire les délices du triomphe !

Et vous, divins Poëtes ! jeunes athlètes de nos Jeux ! lorsque vos chants mélodieux ont rafraîchi nos esprits, lorsqu'une sympathie électrique les retient suspendus à votre lyre pour en percevoir les plus intimes vibrations; dites-nous votre glorieux délire ! dites-nous votre bonheur !

Vous le connaissez ce bonheur, vous, Messieurs, qui avez franchi le seuil de ce temple, le front ceint d'une triple couronne; vous tous aussi, interprètes d'Isaure, qui, dans ses jours de fête, disputez aux vainqueurs les applaudissements d'une sincère admiration ! Pour moi, moins privilégié, je n'ai pu en-

core respirer ces ravissantes émotions : si dans une autre enceinte ma voix a fait entendre le sévère langage de la loi, si j'ai rêvé, un jour, les honneurs de cet auguste ministère qui donne au magistrat le droit de venger par la parole les outrages faits à la société, ces espérances se sont évanouies comme une vaine fumée, et je ne les rappelle que pour bénir une fois de plus les suffrages, auxquels je dois de retrouver, pour amis et pour confrères, les anciens collègues qui encouragèrent mes premiers pas.

Telle est, Messieurs, l'heureuse constitution de la république des Lettres. Elle n'informe point contre ses meilleurs citoyens ; elle ne les frappe point d'ostracisme ; on lui appartient dès qu'on aime les plaisirs de l'esprit, et sur ce terrain de conciliation et d'estime sincère, on ne se distingue plus que par les qualités du cœur et l'élévation de la pensée.

Mais fuyons ces jouissances intimes dans lesquelles s'enivre notre vanité ! Après tout, les illusions de l'amour-propre comme les caresses du public ne durent qu'un jour ; elles s'éteignent avec nous. Immortelles comme nos âmes, les Lettres ont droit à des attributs plus durables... C'est, en effet, leur privilége de transmettre à l'avenir le souvenir du génie et des nobles actions ; le bien que l'homme a fait dans sa courte vie, traverse les siècles, se multiplie par leurs soins ; et lorsqu'elles font alliance avec la Religion, qu'elles respectent les croyances antiques, il semble qu'une bénédiction céleste leur accorde l'influence et la durée qui n'appartiennent qu'aux choses saintes.

Voilà, Messieurs, le secret de la longue existence de cette Académie, et comme la philosophie de vos coutumes et de votre histoire.

Dans un siècle en proie aux fureurs de l'innovation, vous n'avez point rougi des vieilles traditions :

pieux dépositaires de la pensée d'une vierge, vous l'aurez transmise dans sa pureté primitive avec ses Fleurs immortelles et les Jeux poétiques du Troubadour : c'est toujours sous les formes les plus gracieuses de la nature que vous tressez vos couronnes ; le Lis brille encore en l'honneur de la Reine des anges ; toujours la Religion les consacre, toujours une foule empressée les suit au milieu de vos cortéges ; bientôt les chants de la victoire se font entendre ! L'athlète heureux est proclamé ! Emu, il partage le bouquet d'Isaure ; puis, comme au temps où la main des femmes embellissait toutes les palmes, il cherche un regard d'amour, et dépose dans le sein d'une mère et ses joies et ses Fleurs..... Honneur à vous, Messieurs ! pour avoir conservé à vos concours les grâces et la naïveté d'un siècle plus poétique que le nôtre ! La fête des Fleurs n'appartient qu'à Toulouse, et la France littéraire nous l'envie.

Mais pourquoi vous louer ? En cultivant les mêmes Fleurs dans les jardins du Gai savoir, en les contemplant avec le même amour, vous avez facilement obéi aux sympathies que Dieu a données à tous les mortels ! Qui n'aimerait à bénir le Créateur dans le calice d'une Rose ? à rêver l'innocence dans la robe sans tache du Lis ? à respirer le parfum de l'humble Violette ? Non : ce n'est pas en suivant les penchants de la nature dans ces faciles sentiers qu'on se crée des titres à d'impérissables hommages. Ici-bas, l'homme n'est grand que par le combat ! c'est sa destinée, c'est son triomphe ! Pour féconder ses facultés, il a besoin de l'excitation d'une lutte continuelle ; la résistance l'irrite, et du choc qu'il rencontre, naît souvent l'étincelle du génie qui doit éclairer tout un siècle.

C'est aussi votre loi, Messieurs, c'est votre gloire !

Fidèles à la mission de votre auguste Fondatrice, vous avez traversé les âges, luttant sans relâche contre le mauvais génie, agrandissant votre domaine et votre influence en proportion des obstacles que vous aviez à vaincre. Grâces à la force de vos institutions, vous avez pu braver tous les orages, et opposer, sous le beau ciel du Midi, une digue puissante aux envahissements de la licence littéraire, comme vous y maintiendrez toujours le règne des bonnes mœurs et de toutes les convenances sociales. Spectacle admirable! Une femme rassemble, sous des berceaux de verdure, les Poëtes qui chantaient la renaissance des Lettres; elle règle leurs accords, leur inspire une religieuse harmonie; elle donne à ses lois mystérieuses la consécration de la Foi; et tandis que dans notre malheureux pays, on ne marche que sur des ruines, l'œuvre de cette femme résiste à l'épreuve de plusieurs siècles et ne connaît pas encore la poussière des choses de ce monde.

J'accorde que le privilége des Lettres soit de se mêler à nos agitations, sans en être troublées; l'indépendance est leur plus cher patrimoine. A côté d'une société en désordre, elles peuvent, je le sais, suivre une marche parallèle et échapper au contact de la licence : elles se plient à toutes les formes, à tous les temps; elles nous suivent dans la bonne et la mauvaise fortune; dans le bien comme le mal, elles nous laissent notre libre arbitre et le mérite du choix; mais elles ne sont pas à l'abri de leurs propres excès; la raison a eu ses jours de délire et l'esprit ses abus.

Vous, Messieurs, vous n'avez connu ni les uns ni les autres! A travers les phases si diverses de la transformation des idées de tant de siècles, vous avez toujours porté d'une main ferme et sûre le flambeau de la saine Littérature. Quand des esprits fougueux ont nié toutes

les règles, et que le besoin des contrastes ou des émotions leur a fait confondre l'héroïsme avec les passions les plus abjectes; lorsque, pour mieux saisir la nature, ces génies bizarres se sont trouvés mal à l'aise dans la langue de Corneille et de Racine; enfin, lorsqu'ils ont si bien exploité le mauvais goût de l'époque, que la moitié des chefs-d'œuvre de la littérature qui faisait le charme de nos pères, n'a plus d'attrait pour la génération présente, vous avez hardiment protesté contre ces novateurs, vous avez proclamé qu'un tel progrès d'idée n'était qu'un entraînement plus rapide vers le précipice; à votre voix, les jeunes Poëtes de l'Occitanie n'ont point brûlé sur les autels d'Isaure un enceus impur: et déjà la lutte est moins vive; et sur la fin d'un glorieux combat, il vous est donné de mesurer l'étendue du terrain que vous avez conquis, et de songer à de nouvelles victoires.

Plus heureux, nos pères tressaillirent aux premières harmonies des Muses, ils s'emparèrent sans effort du génie poétique des peuples du Midi, ils n'eurent qu'à régler les rares écarts de l'esprit. Les croyances, l'honneur, l'influence d'un sexe ami des arts et de la vertu, toutes les idées gracieuses de la chevalerie leur venaient en aide, ils descendaient le fleuve de la vie dans le calme, ils pouvaient suivre leur siècle sans crainte du naufrage.

Mais l'âge d'or ne paraît qu'une fois sur la terre! Aujourd'hui, croyances, honneur, amour, grâces, tout a succombé: l'intérêt, la fortune, l'intrigue, l'égoïsme, rongent chaque jour les derniers traits de notre caractère, et la noble figure de la France pourra bientôt se voiler, si elle ne veut pas rougir des outrages de ses propres enfants.

Oui, Messieurs, il y a dans notre siècle un tel besoin de jouissances matérielles, qu'on sacrifie tout au dieu

qui les procure. On se moque de la foi jurée, on est injuste, on est vil, parce qu'on veut être riche : le succès légitime toutes les passions, tous les crimes ! On se divise, on s'isole, on ne prévoit plus, on ne pense plus pour jouir plus à son aise; on endort ses facultés dans le plaisir; les lumières vivifiantes s'éteignent par degrés, et dans cette tendance à l'excès du bien-être, l'homme sensuel ne distingue plus les symptômes d'une prochaine dissolution.

Celui qui vient de reparaître au milieu de vous, par le souvenir d'une noble origine et d'une vie plus noble encore, M. le Marquis de Villeneuve, avait mieux compris le caractère et les dangers de notre époque. Dans sa laborieuse jeunesse il avait sondé les profondeurs de l'histoire; il ne s'était pas contenté d'en reproduire les grands traits dans un cadre rapide; il avait pénétré au cœur de la constitution intime des peuples, pour y saisir l'esprit de leurs lois, leur caractère, leurs mœurs, le jeu de leurs institutions, les causes de leur grandeur et de leur décadence. Philosophe et politique, il ne tenait pas tant à orner son esprit de la connaissance des faits, qu'à puiser dans ces faits les hauts enseignements qui échappent au vulgaire; aussi, tandis qu'il écrivait pour ses enfants des pages admirables, dans la peinture des faiblesses de l'antiquité et des fautes de nos ancêtres, il révélait déjà le secret des sinistres prophéties au milieu desquelles il a fini sa carrière. Pour M. de Villeneuve, l'histoire des peuples se résumait dans cette inexorable loi de tout ce qui a reçu la vie : naître, croître, décliner, puis mourir. L'œil fixé sur les splendeurs du grand siècle et sur les sanglantes folies de notre révolution, témoin de l'impuissance et des misères des temps actuels, il concluait que la France avait épuisé ses plus beaux jours de gloire; et des images de

deuil se mêlaient aux vœux qu'il formait pour son pays.

Souffrez, Messieurs, que je m'arrache à ces rigoureuses conséquences, et que le voile s'abaisse sur les sombres tableaux de votre collègue : aussi bien dans la lente agonie des peuples, il est des temps d'arrêt, des retours inespérés à la vie! Heureux ceux qui lèvent les yeux vers le ciel et qui aperçoivent la lumière qui doit éclairer leur renaissance!

La Providence nous aurait-elle réservé le spectacle de cette merveille?

Qui donc oserait nier aujourd'hui le travail qui remue la société jusque dans ses entrailles? Qui ne se sent entraîné par une main invisible, mais irrésistible, vers ce qui est bien, en morale comme en littérature? On l'a appris par de douloureuses épreuves; l'homme abandonné à lui-même ne bâtit que sur un sable mouvant; le vide poursuit ses créations, et l'on demande enfin pour lui, la fécondité et le pouvoir de faire à une puissance supérieure à la raison! Dieu est appelé comme une nécessité sociale..... En littérature, même progrès, même esprit : chaque jour les révoltes du public font justice des écarts d'une fausse philosophie et de rebutantes obscénités. Averti par ces froideurs, l'homme de lettres s'arrête; il s'interroge; inquiet, il veut pénétrer le secret de ces impressions nouvelles, et souvent le besoin de plaire a purifié sa plume, avant qu'il n'ait eu le temps de distinguer la force mystérieuse à laquelle il obéit. Telle est la réaction de la Société sur les Lettres! En vain le Poëte déroule les trésors de son imagination, en vain il répand son cœur, s'il ne se revêt point de nos idées, de nos croyances, s'il ne se sent pas en communication intime avec nous, sa parole ne remue plus les âmes, et il ne connaîtra jamais, ni la terreur ni

les douces émotions qui ménageraient son triomphe.

En signalant ces contre-coups de l'opinion, je n'entends pas pourtant renverser les rôles et dépouiller les Lettres de la légitime influence qu'elles exerceront toujours sur la Société; loin de moi cette pensée : la science, je veux dire la science du vrai, est éminemment puissante et civilisatrice; elle éclaire, elle épure, elle dirige, elle domine; c'est un levier immense dont la force s'accroît et des faibles résistances et des nobles instincts que la vérité rencontre sur son passage. Aujourd'hui, Messieurs, c'est le gage de ma confiance; la vérité est acceptée comme le lien nécessaire de tous les rapports de l'homme : on la veut dans les sciences physiques et naturelles, comme dans les sciences morales et littéraires; on la cherche avec bonne foi; et si, jaillissant par sa seule force des découvertes modernes, elle reçoit un nouvel éclat des saintes révélations, on ne rougit plus pour elle du concours des lumières divines; c'est, à vrai dire, une ère toute nouvelle qui apparaît à l'horizon, sous les auspices des saines doctrines que vous enseignez.

La jeunesse qui se rallie autour de vous a foi dans ces consolantes destinées. Fière de l'énergie de son âge, elle sent fermenter en elle-même une force expansive qui, dans un moment donné, portera au loin ses principes et ses convictions; impatiente, elle voudrait s'élancer dans la carrière; mais retrouvant dans l'étude et la vertu le calme précurseur des grandes choses, elle attend le jour de ses victoires en demandant à la Muse chrétienne d'une autre renaissance, de religieuses inspirations.

Admirable Jeunesse! espoir de la patrie! vous avez compris, à travers les divisions et les déchirements de vos pères, qu'il fallait à l'homme un centre divin vers

lequel puissent converger ses facultés, ses volontés, ses mouvements. Enveloppée dans une vague atmosphère de demi-lueurs, de demi-vérités, au milieu d'une nouvelle confusion des langues, vous avez voulu la lumière, la vérité, l'unité; vous les avez demandées au christianisme, à Dieu! Honneur à vous!! Ah! ne perdez plus cette étoile polaire! Jetez-vous sans crainte sur le vaste Océan! A vous l'avenir! à vous le salut de la France, le salut de la société!

A ce spectacle, le cœur s'épanouit aux doux rayons de l'espérance: et de même que le navigateur battu par la tempête, respire au milieu des majestueuses oscillations de la mer; de même, après tant d'orages, on aime à saluer, dans ces phases laborieuses de transition, le jour de la Providence qui approche!

Il vous appartient, Messieurs, de développer cette semence de bien jetée au fond des âmes. Jamais mission plus belle et plus digne de vous! Il ne s'agit plus seulement d'épurer notre langue, d'exercer l'esprit par de paisibles critiques, de contenir la littérature dans ses propres excès; il faut se porter en avant, avec l'autorité de vos exemples et la magie de vos couronnes. Emparez-vous de ce mouvement providentiel; excitez, dirigez cet essor religieux de la pensée! Amis des Arts, de la Science et des Lettres, appuyons-nous sur les ancres inébranlables de la Foi! C'est la Foi, Messieurs, qui enfanta toutes les grandeurs du siècle de Louis XIV; c'est elle encore, véritable nuée lumineuse des peuples choisis, qui éclaire les intelligences, et par une sublime attraction, les ravit dans les hautes régions où il est donné à l'homme de voir le vrai et le beau.....

Pour moi, Messieurs, je l'avouerai : en venant m'asseoir parmi vous avec le sentiment profond de mon insuffisance littéraire, je me suis laissé séduire

par la pensée de m'associer à vous dans cette grande œuvre de régénération.

Homme de lettres, je devais, je le sais, répudier le trop lourd héritage de M. le Marquis de Villeneuve :

Homme de foi, homme fidèle aux vieilles croyances, j'ai pu me flatter de continuer, avec moins d'éclat, moins de vertu, la vie honorable qui vient de s'éteindre, et qui laissera dans nos cœurs d'inconsolables regrets.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. EDMOND DE LIMAIRAC ;

Par M. FÉRAL, Modérateur de l'Académie.

MONSIEUR,

Si l'Académicien distingué dont vous allez occuper la place, avait pu désigner à nos suffrages celui qui devait lui succéder, il n'aurait pas nommé un autre que vous. Son héritage vous appartenait à plus d'un titre ; vous n'apportez pas seulement ici la même croyance et la même foi, mais les mêmes principes littéraires et l'amour des mêmes travaux.

Comme lui, vous avez subi les épreuves si difficiles de la vie publique ; bien plus jeune que lui, vous l'avez volontairement abandonnée au moment où des droits noblement acquis et de légitimes espérances devaient l'agrandir pour vous.

Douze années écoulées depuis, n'ont pu éteindre les regrets de ceux qui, comme nous, furent les témoins de ces succès, qui pourtant ne purent vous retenir ; ils avaient gardé le souvenir de cette parole ferme, digne, élevée, expression pure d'une âme qui ne sait aimer que le juste, le vrai, le beau. Nous l'avons aujourd'hui retrouvée tout entière, mais devenue plus grande encore par la possession lon-

guement méditée de ces biens si désirés de l'intelligence humaine.

Dès cette époque, s'étaient révélés en vous le goût et la vocation des Lettres; vous ne les aviez pas délaissées au milieu des labeurs de l'homme public; par un juste retour, elles devaient vous suivre dans la retraite et embellir la vie de l'homme privé.

Les travaux solitaires, les douceurs même de la méditation, les attachantes contemplations de la théorie pure pouvaient vous charmer sans doute, mais non pas suffire à un esprit tel que le vôtre; il lui fallait un but pratique; et partout où il s'est montré à vos yeux, vous êtes accouru pour joindre vos efforts aux efforts de ceux qui voulaient l'atteindre.

Et partout aussi, vous avez montré cette dignité, ce sentiment des convenances que possède le véritable ami des Lettres, et que seul, peut-être, il sait imprimer à ses œuvres. — Nous les avons retrouvées ces qualités précieuses dans ces écrits, dans ces rapports si divers, que la Société conservatrice, parmi nous, des lois de la science agricole, confie chaque jour à votre infatigable zèle; nous les avons retrouvées dans ces biographies touchantes, que l'amitié vous dictait auprès du tombeau de deux hommes presque aussi chers à la cité qu'à votre famille (1); nous les retrouvons aujourd'hui dans les graves considérations que nous venons d'entendre.

Autrefois, la pensée austère du Magistrat s'embellissait dans votre bouche, par les formes de ce noble langage qu'enseignent les maîtres de l'art; une question littéraire s'agrandit aujourd'hui sous votre plume, et prend un caractère grave et sérieux. Vous nous avez appris comment la mission de la Littérature peut s'é-

(1) MM. de Puymaurin père et fils.

lever jusqu'à la hauteur d'une fonction publique, ou d'un ministère saint.

Les sentiments que vous venez de dire, les idées que vous venez d'exprimer, sont ceux, Monsieur, que l'Académie aime le plus à répandre autour d'elle. Je vous remercie en son nom du témoignage public que vous lui avez rendu.

Dans ce temps, déjà loin de nous, où le doute rongeait les âmes, éteignait la foi, et avec elle étouffait les plus belles inspirations, l'Académie est demeurée fidèle à la loi de son origine, aux traditions de son passé, à ce que vous appelez la philosophie de ses coutumes. Elle a maintenu cette alliance des choses saintes et des Lettres; et sa constance et ses efforts n'ont pas été sans récompense. Au réveil de ce sentiment religieux dont avez signalé le progrès, les jeunes hommes ont tourné leurs regards vers elle. Des athlètes plus nombreux sont descendus dans son arène. Inspirés aux sources rouvertes de la vie morale et intellectuelle, ils sont venus briguer avec plus d'ardeur, dans ses Jeux, des couronnes que l'Académie fait consacrer sur un autel.

C'est que l'homme de lettres, selon ses vœux, est l'homme de bien, dont le goût épuré ne cherche dans l'Éloquence, dans la Poésie, dans l'Histoire, dans la Littérature enfin, cette loi suprême des esprits, que le moyen de glorifier la vertu.

Faut-il vous dire encore, Monsieur, le secret que vous cherchiez trop modestement tout à l'heure, de cette unanimité de suffrages qui vous appelle au milieu de nous ?

Je me trompe : un seul vous a manqué. — A ce confrère dissident, nous avons pardonné ce courage. — Serait-ce qu'il ne pourrait comprendre entre vous un autre lien que le lien si cher et si doux qui

vous attache à lui?.... Mais déjà il vous a initié peut-être aux plaisirs de nos réunions intérieures; il nous a, du moins, fait deviner d'avance tout ce que vous y apporterez de charme et de douceur.

L'homme n'est grand, disiez-vous, que par le combat; il n'est heureux que par la paix, que par ces pacifiques luttes où la critique est sans aigreur, l'éloge sans flatterie, la rivalité sans ambition. Ces luttes sont les nôtres, et nous vous y convions aujourd'hui.

Venez, Monsieur; la mort a frappé à coups redoublés dans nos rangs; prenez la place qu'elle a fait vacante et que nous entourons de regrets : dans l'amertume de tant de pertes, l'Académie a besoin de consolations et d'espérances proportionnées à ses douleurs.



ÉLOGE

DE M. RUFFAT,

Ancien Professeur de Droit Romain, Mainteneur des Jeux Floraux;

Prononcé par M. Florentin DUCOS, l'un des quarante Mainteneurs,

Dans la Séance publique du 23 avril 1843.

Precor, integrâ
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec citharâ carentem.
Horat. Od. 31. lib. 1.

Messieurs,

Dans l'étroite enceinte d'un cimetière de village à travers les hautes herbes qui ombragent la fosse modeste du laboureur, l'on aperçoit une pierre neuve encore, qui recouvre la tombe de deux époux. C'étaient deux habitants de la ville; l'automne les avait appelés à la maison des champs; jouissant encore quoique dans un âge avancé, des dons précieux de l

santé, et des avantages de l'esprit, ils goûtaient les les doux loisirs de ce séjour tranquille ; leurs jours s'écoulaient dans une sérénité parfaite, à laquelle le commerce de l'amitié prêtait de nouveaux charmes. Rien ne semblait les avertir d'une fin prochaine. Tout à coup la mort a visité leur demeure; elle a exigé un double tribut; elle a frappé deux victimes. Dans l'espace de deux jours, l'épouse d'abord, et le mari après elle, ont succombé sous ses atteintes imprévues; l'épouse modeste marchant la première dans cette nouvelle vie, comme si elle eût été heureuse de précéder celui à qui elle s'était consacrée; l'époux marchant sur les pas de l'épouse, comme pour accomplir la promesse d'un inviolable attachement; et tous les deux, rendus en même temps à la terre, reposant dans une tombe commune, comme pour donner à un siècle frivole l'exemple d'une union indissoluble dans la vie, comme dans la mort.

Je viens de vous raconter, Messieurs, la fin imprévue et presque simultanée de M. et de M.me Ruffat; fin attendrissante, qui vint attrister leurs nombreux amis, quoique plusieurs d'entre eux en eussent envié le bonheur; car elle réalisait en une vérité touchante l'histoire des deux époux de la Fable, qui, pour récompense de leurs vertus, obtinrent de la bonté des Dieux de finir en même temps leur existence, afin d'épargner à l'un d'eux la douleur de survivre à l'autre, et à tous les deux le supplice d'une cruelle séparation.

L'Académie des Jeux Floraux, dont la mort, dans quelques mois, a si cruellement éclairci les rangs, a senti la perte douloureuse qu'elle avait faite. Les vertus et les talents de M. Ruffat étaient justement appréciés; elle perdait en lui un de ses Mainteneurs les plus distingués, et chacun de nous, Messieurs, un

confrère aimable, un ami sûr et dont le commerce avait un charme peu commun. Il nous restait un devoir douloureux à remplir. Uni par des liens tout particuliers à l'Académicien dont j'ai été deux fois l'élève, j'ai ambitionné et obtenu le difficile honneur de me rendre l'interprète de vos regrets. Puissé-je ne pas rester au-dessous de mon sujet ! Ce n'est pas une tâche facile que de peindre, avec des couleurs qui n'en soient pas indignes, cet assemblage de qualités aimables et solides, de vertus et de talents, de gaieté piquante, et de franchise affectueuse qui distinguaient le confrère que nous regrettons. M. Ruffat était un de ces types heureux que l'on rencontre rarement dans le monde ; chez lui, le cœur et l'esprit vivaient dans une parfaite harmonie ; ses traits respiraient la bienveillance et l'enjouement ; en lui, la science était riante, et la saillie, quelquefois piquante, faisait sourire et ne blessait jamais. Essayons de vous offrir une esquisse de cette vie si pure et si chère à tous ceux qu'il honora de son amitié.

Jean-Dominique-François-Marie RUFFAT naquit à Toulouse, le 2 janvier 1762, de Barthélemi Ruffat et de dame Marie-Anne Boyer. — Son père était un des professeurs de cette Université de Toulouse, non moins célèbre par son ancienneté que par les grandes renommées scientifiques dont elle fut le berceau. L'on sait avec quel succès toutes les branches du Droit y étaient enseignées ; l'on sait aussi quels hommes éminents y occupèrent la chaire de Droit Romain et combien ce dernier enseignement s'élevait au dessus des autres. Le nom de *Ferrier* et de *Maran*, celui même de *Cujas* que son origine y rattachait, si sa destinée l'en éloigna, rendaient ce poste inaccessible pour tout homme que la nature

n'avait pas marqué du sceau d'une incontestable supériorité. Le père de M. Ruffat sut s'élever à la hauteur de sa position. Il soutint, sans en être accablé, le périlleux fardeau de science et d'illustration que ses prédécesseurs lui avaient imposé; legs glorieux, qui plus tard devait être recueilli et conservé avec honneur par son fils, comme un dépôt précieux.

Ce fut sous la surveillance d'un père aussi habile que vertueux, que le jeune Ruffat essaya la première culture de son intelligence. Alors florissait à Toulouse le collége de l'Esquille; confié aux Pères de la Doctrine qui en avaient fait le sanctuaire de l'application et des solides études, il jouissait d'une grande renommée. Le jeune Ruffat y entra, et il devint bientôt un de ses élèves les plus distingués. Ses premiers pas furent signalés par des succès éclatants. Son excellente mémoire et la vivacité de son imagination facilitèrent singulièrement ses progrès. Ses compositions avaient une supériorité marquée sur celles de ses camarades; à chaque distribution de prix, le nom de notre confrère était proclamé avec applaudissement et les plus brillantes récompenses lui étaient décernées. Enfin, des études faites avec tant d'honneur furent couronnées par une thèse générale de philosophie que le lauréat de collége soutint avec le plus grand succès.

A ces premiers exercices de l'intelligence, succédèrent bientôt des études plus sérieuses. L'élève de l'Esquille devint celui de l'Université. Sous la direction de son savant père, les travaux du jeune Ruffat confirmèrent et agrandirent sa réputation naissante, et déjà dans les essais de l'élève on pressentait le professeur futur. En 1782, après avoir soutenu sa thèse pour la licence, il fut reçu Avocat au Parlement de Toulouse; l'année suivante, il prit le grade de Docteur en droit.

Bientôt après, l'Université rendit un hommage bien remarquable à sa haute capacité et à son instruction profonde; elle l'autorisa à prendre le titre de *Répétiteur de Droit*, et à donner en cette qualité des leçons de Droit Romain. Ne pensez pas, Messieurs, que cette autorisation si flatteuse, surtout pour un Docteur à peine âgé de vingt-deux ans, fût due à la faveur, ou à quelque influence bienveillante qu'aurait expliquée la position du père de M. Ruffat; elle ne fut accordée qu'à un mérite réel; elle ne fut autre chose qu'un acte de la plus exacte justice. Notre confrère avait fait ses preuves; le jeune savant s'était déjà livré à de fortes études sur le Droit Romain; ces *Institutes* de l'Empereur Justinien, qui, plus tard, ont fait pendant trente ans le sujet de ses leçons si attachantes, objet de ses profondes méditations, lui avaient déjà fourni le sujet d'un commentaire qu'il soumit à l'examen, et qui reçut la haute approbation de ses juges. Depuis l'année 1784 jusqu'en 1789, M. Ruffat continua d'enseigner avec succès cette partie du Droit; C'était là comme un heureux prélude de ce brillant professorat qui devait plus tard rassembler autour de sa chaire, cette foule si nombreuse d'élèves, accourus de tous les départements du Midi, pour entendre l'interprète de Justinien.

La révolution de 1789 vint briser l'existence de M. Ruffat. La carrière du professorat lui était ouverte. Appelé par ses talents à remplacer son père dans la chaire de Droit Romain, il avait prouvé par ses travaux combien il était capable de soutenir l'éclat du nom qu'il portait. Mais la tourmente révolutionnaire n'avait laissé rien debout sur le sol de cette France si agitée; toutes les institutions étaient tombées, et les universités furent aussi emportées par le torrent dont les flots roulèrent et confondirent tant d'augustes débris.

M. Ruffat devait éprouver encore une plus violente perturbation. Nous touchions à une époque d'horrible mémoire; les espérances les plus légitimes avaient été trompées; une tempête effroyable avait succédé à cette aurore d'un beau jour, saluée par tant d'âmes généreuses; les prisons regorgeaient de victimes; les échafauds étaient dressés; partout la plus hideuse oppression foulait et ensanglantait la France au nom de la liberté. La famille de notre confrère ne fut pas épargnée; en traversant ces orages, elle perdit un de ses membres. M. Ruffat vit tomber un frère bien-aimé que dévora l'hydre des factions. Il était lui-même trop homme de bien, pour ne pas devenir suspect aux puissants du jour. Malgré la douceur de son caractère, malgré tout ce qu'il pouvait avoir d'inoffensif, M. Ruffat, érigé en ennemi du peuple, subit les rigueurs de la détention. Il fut enfermé avec de nombreux compagnons d'infortune et la meilleure société de Toulouse, dans le couvent des Carmélites, dont on avait fait une prison. Il subit avec fermeté cette disgrace commune; elle n'altéra pas la gaieté de son humeur. Ces loisirs forcés tournèrent au profit de sa Muse, qui sourit à l'idée de célébrer en vers plaisants les douceurs de sa captivité. Un jour de salut pour la France, le jour où la tête d'un monstre tomba sur cet échafaud où il avait poussé tant de victimes, rendit la liberté à notre confrère.

Les goûts littéraires de M. Ruffat et son amour pour la Poésie, s'étaient manifestés dès sa première jeunesse. Il les avait sagement contenus pour s'adonner franchement à des études sérieuses. Il expliquait très-bien, et il eût récité au besoin les Institutes de Justinien; mais sa mémoire, si heureusement exercée au collége de l'Esquille, avait aussi retenu les plus belles pages de Virgile, d'Horace et de Cicéron. Le désir de se rendre utile à ses semblables lui inspira l'idée de

mettre à profit les brillantes études de latinité qu'il avait eu le bonheur de faire. Puisqu'il ne lui était plus permis d'enseigner le Droit Romain, il voulut au moins enseigner les Lettres à de jeunes élèves dont l'éducation lui fut confiée, et dont il forma avec tant de succès l'esprit et le cœur. Pensée grande et généreuse, à laquelle Toulouse fut redevable d'une institution dont la prospérité longtemps croissante honora son fondateur, et lui acquit des droits signalés à la reconnaissance publique!

M. Ruffat ne pouvait pas assister à une de nos séances, sans y être entouré de ses anciens élèves. Plusieurs d'entre nous, dont les premières études remontent à cette époque, lui doivent leur initiation aux beautés de cette Littérature latine dont il faisait ses délices. Elle trouvait en lui un interprète aussi aimable qu'intelligent. Son esprit s'échauffait en développant la pensée de ces grands écrivains, ou en révélant les secrets de leur style admirable; dépouillant la forme habituellement joviale de son caractère, il s'élevait jusqu'à l'enthousiasme, il s'animait des passions retracées dans l'original, dont les couleurs n'étaient affaiblies que par les nécessités de la traduction, que par l'impuissance de notre langue à revêtir une semblable énergie, ou à reproduire la vivacité d'un si brillant coloris.

Qu'il me soit permis de signaler ici quelques objets de la prédilection de notre confrère, et dans lesquels il remplissait avec un rare succès son rôle d'interprète. M. Ruffat excellait particulièrement dans l'explication des Odes d'Horace, et du célèbre plaidoyer de Cicéron *pro Milone*. Quoique je n'appartinsse pas directement à son institution, il me fut permis de profiter des leçons du savant professeur, par une circonstance dont vous souffrirez que je consacre ici le touchant souvenir.

A l'époque où le Lycée impérial n'était pas encore établi, il existait à Toulouse trois institutions, qui, sous le titre d'Ecoles secondaires, jouissaient d'une réputation également méritée. La première en date était celle de M. Ruffat; la seconde était placée sous la direction de MM. Savy et Gary; la troisième était confiée aux soins de ce savant confrère que nous avons aussi perdu, et que nous venons de remplacer; de ce confrère qui avait exercé pendant plusieurs années les fonctions de Professeur de Poésie latine à la Faculté des Lettres; chacun de vous a nommé M. Pujol. — Il ne régnait entre ces trois écoles d'autre rivalité que celle qui pouvait naître de la plus généreuse émulation. Telle était l'heureuse confraternité qui animait leurs directeurs, que, dans l'intérêt des élèves, ils se prêtaient avec la plus cordiale bienveillance le secours mutuel de leurs talents. Ainsi M. Savy allait professer la philosophie chez M. Ruffat; M. Pujol donnait des leçons de rhétorique aux élèves de M. Savy; enfin M. Ruffat allait dans les deux autres institutions avec un égal empressement, expliquer les Odes d'Horace et la Défense de Milon. — C'est grâce à cet heureux commerce entre des institutions émules, que j'ai pu, quoique élève de la maison Savy et Gary, profiter des leçons de M. Ruffat dans cette partie si intéressante de nos études.

Il n'est pas difficile de trouver ces interprètes vulgaires, qui, à l'aide des commentaires et des traductions, expliquent le mot à mot de Virgile et d'Horace, sauf à ne prendre qu'une lettre morte, et à laisser incomprises les grâces et les beautés de l'original; parfum littéraire que la glace de la dissertation comprime, et que la douce chaleur de l'imagination dilate et répand. Trop souvent la traduction des grands Poëtes est l'image exacte de ces gravures dont la plan-

che usée efface avec le coloris les traits les plus délicats du tableau qu'elle a défiguré. L'excellent traducteur qui, dans sa parole animée, fait revivre ces sublimes modèles, est un être des plus rares; car il ne peut se rapprocher d'eux qu'en empruntant une portion de leur génie. Une sensibilité profonde, une imagination vive et chaleureuse, un goût exquis, un jugement sûr, une pénétration peu commune, une parole noble et animée : telles sont les qualités indispensables pour celui qui aspire à remplir avec distinction ce difficile emploi. Leur assemblage constitue le digne interprète de nos grands classiques latins; il fut le partage de M. Ruffat.

La Défense de Milon faisait surtout briller son talent d'interprète; là, il n'avait point d'égal dans notre ville; il avait même un immense avantage sur quiconque eût voulu entrer en comparaison avec lui. Le discours célèbre de l'Orateur romain n'est autre chose qu'un véritable plaidoyer criminel. Milon était traduit en justice, comme accusé du meurtre de Clodius. Il s'agissait d'expliquer sa défense. En sa double qualité d'Avocat et de Professeur de Droit Romain, M. Ruffat avait mieux que personne l'intelligence de l'éloquent plaidoyer. Une foule de détails et d'allusions, insignifiants pour tout autre, devenaient dans la bouche de notre confrère une source d'explications et de développements pleins d'intérêt.

L'explication des Odes d'Horace présentait des difficultés d'un autre genre. Le disciple de Pindare et d'Anacréon, l'épicurien qui se couronnait de roses, qui ne cherchait à se rappeler la brièveté de la vie que pour en plonger les moments rapides dans les délices de la volupté, devait trouver difficilement un interprète digne de lui. Cette poésie, pleine de grâce et de délicatesse, demandait beaucoup d'intel-

ligence; elle exigeait encore plus de sentiment. Ici c'était peu de la fidélité dans la version, de l'exactitude dans le sens, de l'élégance et de la noblesse dans le langage. Quand il s'agit d'interpréter un Poëte tel qu'Horace, ce sont là les moindres qualités. Cette fleur de Poésie ne peut être reproduite que par le pinceau de la Poésie, et si elle n'existe pas dans la formule du vers, il faut au moins qu'on la retrouve dans un style plein d'images et brillant de couleurs. Quel art, quelle finesse dans les aperçus serviront à faire sentir cette délicatesse dans les nuances de l'expression? Puis viennent la mesure, les procédés du rhythme, les secrets d'une versification savante. C'est la coupe du vers, la suspension du sens qui fait image. C'est l'harmonie imitative qui par la lenteur ou la précipitation des syllabes, produit un tableau avec des sons, et fait entendre à l'oreille la chose même offerte à l'intelligence. C'est *le pouvoir du mot mis à sa place*, comme le dit Boileau avec la profondeur habituelle de son jugement; c'est enfin la grâce, l'harmonie, l'élégance, l'idéal qui font de la Poésie, entre les mains du grand maître, un art au-dessus de tous les autres.

M. Ruffat possédait l'intelligence de toutes ces choses; elles revivaient dans ses explications animées. Je pourrais citer quelques Odes où le talent du Professeur semblait se surpasser; dans d'autres, ses explications brillantes et chaleureuses passionnaient les élèves. M. Ruffat recueillait les doux fruits de l'intérêt qu'il savait inspirer. L'application était constante, les progrès rapides, et dans de brillants exercices qui précédaient la distribution des prix, le Professeur pouvait produire avec orgueil les jeunes sujets qu'il avait formés. Les succès de notre confrère dans cette partie de l'instruction auraient laissé les plus du-

rables souvenirs, si l'éclat de son long professorat du Droit Romain ne les eût surpassés, et en quelque sorte fait oublier.

Nous sommes arrivés à la partie la plus remarquable de la carrière fournie par M. Ruffat. Le guerrier dont la victoire avait élevé si haut la renommée; le héros dont elle avait conduit les pas à travers la terre des Pharaons, et que la Providence avait ramené miraculeusement à travers les flottes ennemies; l'homme prédestiné au salut de la France, avait saisi les rênes du gouvernement. A sa voix puissante, l'ordre renaissait de toute part; la civilisation semblait sortir de ses ruines. L'édifice social dont les débris jonchaient le sol, se relevait sous les mains qui le reconstruisaient avec ardeur. L'instruction publique, qui renfermait l'avenir de la patrie, devait surtout appeler la sollicitude du chef de l'Etat. L'Université ne fut fondée qu'en 1806; l'Université était le vaste système qui appelait à lui et régularisait toutes les branches de l'instruction publique. Mais déjà une prévoyance habile avait organisé chacune de ces branches, et nous avions assisté au rétablissement des Ecoles de Droit.

Ce fut un spectacle non moins imposant que fécond en émotions pour la ville de Toulouse, lorsque après un si long intervalle, elle vit reparaître dans ses murs comme une ombre de ses anciennes splendeurs, de ses solennités déjà presque effacées. Les costumes parlementaires avaient laissé un profond souvenir dans la mémoire des hommes d'autrefois; mais ils étaient entièrement inconnus à la nouvelle génération. Ces hermines, ces chaperons, ces toques imposantes, ces larges robes qui descendaient à plis majestueux, formaient un contraste frappant avec le costume plus que simple des professeurs et des magistrats républi-

cains. Aussi un assentiment populaire et des applaudissements unanimes accueillirent à leur passage ces toges aux couleurs éclatantes et les nouveaux dignitaires qui en étaient revêtus. L'installation de l'Ecole de Droit fut solennisée avec toute la pompe dont elle était digne. M. Jamme, l'une des célébrités de l'ancien barreau, en avait été nommé le Doyen; il prononça le discours d'ouverture, et une foule innombrable se précipita pour l'entendre dans une enceinte trop étroite pour la contenir. L'enseignement de notre Droit civil avait été confié à cet habile jurisconsulte, concurremment avec M. de Bastoulh, autre membre de l'ancien barreau, et avec M. Furgole, fils de l'illustre auteur du traité des Testaments. M. Jouvent fut chargé d'enseigner la procédure civile. Dans cette réunion des éléments nécessaires à la formation de l'Ecole de Droit, M. Ruffat ne pouvait pas être oublié; sa place était déjà marquée; on l'appela au poste le plus difficile et peut-être le moins attrayant : la chaire de Droit Romain lui fut dévolue.

M. Ruffat a professé publiquement, pendant une période de vingt-cinq ans, le cours des Institutes avec une distinction que personne n'a jamais contestée; mais il faut, comme l'ont fait tant d'élèves, avoir suivi avec assiduité pendant deux ans les leçons de cet excellent professeur, pour bien connaître le mérite de ses explications et l'intérêt qu'il savait y répandre. M. Ruffat possédait dans la perfection la langue de Justinien ; il parlait le latin, non-seulement avec pureté, mais avec une facilité incroyable et une admirable lucidité. Sa parole était abondante et fluide, si je puis m'exprimer ainsi. Il maîtrisait et fécondait une matière ingrate ; il savait mêler de l'enjouement aux préceptes les plus arides. Les textes rebelles perdaient leur obscurité;

les nomenclatures compliquées se simplifiaient à l'aide d'une puissante analyse. L'affabilité du professeur venait encore en aide à l'application et à l'aptitude des élèves ; de temps en temps un trait heureux servait à dérider la science qui, sans abdiquer sa gravité, semblait s'humaniser et se mettre à la portée des jeunes intelligences ; ainsi était mis en pratique l'heureux secret d'abréger les longues heures de la leçon, et l'instruction descendait comme par enchantement dans des têtes un peu légères, dont il est quelquefois peu facile de captiver l'attention.

Notre confrère signala la première année de son cours par une publication remarquable ; il fit imprimer et dédia à la jeunesse désireuse d'étudier le Droit, *cupidæ legum Juventuti*, une analyse des institutes de Justinien. Ce travail, qui n'est autre chose qu'une exacte nomenclature, un recueil de définitions, et en quelque sorte, un arbre généalogique exposant la filiation des diverses matières traitées dans les Institutes, doit être regardé comme un véritable tour de force en fait de méthode analytique, et comme un chef-d'œuvre d'exactitude et de précision. Cette œuvre, en rendant plus accessibles pour nous les aspérités du Droit Romain, fut un véritable secours encore plus pour l'école que pour la science. Le plus profond de nos jurisconsultes, le célèbre Laviguerie, qui du reste en approuva la publication, ne lui imputait d'autre défaut que de rendre trop facile l'étude des Institutes.

Au milieu de ces graves fonctions qui lui ont donné pour élèves tous les hommes du Midi placés aujourd'hui avec honneur dans la magistrature ou dans le barreau, M. Ruffat n'avait pas abandonné ses goûts littéraires. S'il n'expliquait plus les Poésies d'Horace à une réunion d'élèves, il en faisait toujours

le sujet de ses lectures et l'objet de son culte particulier. Les trois mois d'intervalle que lui laissaient les travaux scolaires recevaient une destination conforme à ses inclinations poétiques. Notre confrère invoquait sa Muse; Muse qui n'avait rien de commun avec les larmoyantes émotions du romantisme, et qui, au contraire, avait conservé tout ce que la gaieté a de plus classique; il donnait l'essor à sa verve enjouée; et le conte, le trait badin, l'anecdote plaisante recevaient dans ses vers une forme nouvelle et plus piquante. Le talent de M. Ruffat était aussi facile que fécond. Sa manière ne prétendait pas à une grande précision dans le style, ni à une sévère exactitude dans l'observation de quelques formes minutieuses; la naïveté, la grâce, l'abandon, un certain négligé qui n'est pas sans quelque charme, formaient le caractère de sa versification; le trait surtout, le trait piquant, inattendu, et rendu encore plus piquant par la place qui lui était donnée, venait toujours à propos pour couronner un récit d'autant plus aimable qu'il n'affectait aucune prétention.

Tout était pour notre confrère une occasion de verve et d'inspiration ; ses sujets il les prenait partout, autour de lui, dans sa famille, dans les actes de sa vie privée. Il s'était uni à une épouse digne de lui, Mademoiselle Pech, nièce d'un ancien négociant de ce nom qui a laissé les souvenirs les plus honorables; ce dernier possédait une belle campagne dans la banlieue de Toulouse, à Saint-Martin, sur les bords du Touch. M. Ruffat s'y transportait régulièrement tous les ans avec sa famille, pour y passer la saison des vacances. C'était là que sa verve se raminait sous l'influence des brises de l'automne. Cette campagne, son départ de la ville, son séjour, ont tour-à-tour été chantés, décrits, célébrés, ou dans des poésies

fugitives, ou dans des couplets pleins d'esprit et de sel, qui prenaient une nouvelle teinte d'originalité et de gaieté piquante en passant par la bouche de l'auteur.

Les talents poétiques de M. Ruffat et son amour des saines dotrines littéraires étaient trop connus et trop appréciés, pour que l'Académie des Jeux Floraux ne fût pas heureuse de l'associer à ses travaux. Elle lui ouvrit ses portes le 15 juillet 1821 : et s'il est vrai de dire que notre confrère fut flatté d'un choix qui s'accordait si bien avec ses désirs et ses goûts, il faut aussi reconnaître que nul Mainteneur n'en etait plus digne. Nul n'aima d'un amour plus sincère notre antique institution ; nul ne professa un zèle plus vrai pour la gloire et la prospérité de l'Académie ; nul ne se montra plus jaloux de son honneur et de ses priviléges ; nul ne fut plus fidèle dans l'accomplissement de ses devoirs. Indépendamment d'un Éloge de Clémence Isaure et de celui de M. Jouvent, nous devons à M. Ruffat une foule de pièces de vers dont il a enrichi nos recueils annuels. C'était avec la plus scrupuleuse exactitude qu'il apportait son tribut académique : sous le titre du *Vendredi d'Isaure*, il a chanté l'embarras du Mainteneur qu'il suppose ne pas avoir les moyens d'acquitter sa dette. Quant à lui, il n'était jamais en retard ; son âge avancé ne lui servit jamais d'excuse ; et dans ces derniers temps encore, lorsque quelques incommodités passagères l'empêchaient de se rendre au milieu de nous, il envoyait sa pièce de vers, dont il confiait la lecture à quelqu'un de ses confrères.

Il serait trop long, Messieurs, de vous présenter une analyse même succincte de ces nombreux ouvrages, parmi lesquels se distinguent le *Gâteau des rois* et la *Statue de saint Appien*. Toutefois il en est un sur lequel je ne puis m'empêcher d'appeler vos souvenirs, parce

qu'il se rattache à une des plus glorieuses circonstances de la vie de M. Ruffat.

Notre confrère, M. Baron de Montbel, son ami et son élève, venait d'être appelé au ministère. Il voulut signaler son entrée au pouvoir par un acte que la reconnaissance pouvait inspirer, mais que la justice commandait ; M. Ruffat reçut avec un insigne flatteur la récompense de ses longs travaux et de ses services ; la croix de la Légion d'honneur brilla sur sa poitrine presque septuagénaire. L'Académie et je puis dire tous les habitants de Toulouse applaudirent ; notre confrère voulut célébrer son triomphe, et sa Muse reconnaissante consacra dans des vers faciles le bienfait du Ministre et les actions de grâces du Poëte.

L'orage politique de 1830 avait grondé, et ses résultats devaient apporter un immense changement dans l'existence de notre confrère. M. Ruffat descendit volontairement de cette chaire de Droit Romain que ses vertus avaient honorée, et dont ses talents avaient soutenu l'éclat. Des scrupules qu'il faut toujours respecter, quand leur source est pure et sans arrière-pensée, le firent reculer devant le serment qu'exigeait la nouvelle constitution. Il fut accompagné dans sa retraite par les regrets de ses nombreux amis, et surtout par ceux de ses élèves dont il s'était montré le père, et pour qui sa bonté bienveillante adoucissait les exigences de l'assiduité et les rigueurs de l'appel nominal.

Rendu à la vie privée, mais cédant toujours à de généreuses inspirations, M. Ruffat voulut employer ses loisirs de manière à les rendre utiles à ses anciens élèves et à tous les jurisconsultes qui se livrent à l'étude du Droit romain. Il revit avec soin et livra à l'impression son Commentaire sur les Institutes. Cette publication, faite en 1832, obtint le moins équivoque de tous les succès ; l'édition entière fut épuisée en

peu de temps; ce fut là un nouvel hommage de vénération et d'estime rendu à l'ancien Professeur, qui semblait n'avoir abandonné la chaire que pour professer de plus haut.

Les dernières années de l'existence de notre confrère se sont écoulées dans la paix et les douces jouissances du foyer domestique. La Providence avait béni son union : elle lui accorda le bonheur de diriger l'éducation d'une famille à laquelle il a légué l'exemple de toutes les vertus privées et de la plus solide piété; ses enfants se sont montrés dignes d'un si beau modèle ; le seul fils qu'il ait eu, a consacré son existence aux fonctions du plus auguste ministère. La paroisse de la Daurade compte ce digne ecclésiastique au nombre de ses vicaires.

Cependant M. Ruffat était parvenu à sa quatre-vingt-deuxième année; son grand âge n'avait accordé d'autre tribut à la vieillesse que quelques légères infirmités. Encore possesseur de cet enjouement, de cette égalité d'humeur qui sont le partage de la jeunesse, notre confrère présentait le type parfait de nos anciens Mainteneurs du Gai savoir. La mort, dont la pensée l'occupait sans l'inquiéter (car quelle crainte aurait pu troubler une âme si inoffensive et si pure !), la mort vint, non le surprendre, mais le trouver dans sa maison de campagne, comme pour le délivrer de la plus affreuse douleur qu'il soit donné à l'homme d'éprouver. Il venait de voir s'éteindre une épouse bien-aimée ; M. Ruffat lui survécut à peine vingt-quatre heures ; il est mort à Villeneuve-les-Cugnaux, le 4 octobre 1842.

Le désir de réparer une perte aussi sensible devait rendre notre choix difficile ; mais cette difficulté s'est évanouie devant la candidature qui a réuni l'unanimité de nos suffrages. Quant à vous,

Monsieur, que l'Académie vient de faire asseoir au fauteuil du confrère que nous regrettons, vous êtes bien digne de la succession qui vous est offerte. Votre modestie essaierait en vain de dissimuler les titres qui vous ont désigné à notre choix; ces titres sont trop publics, pour qu'il soit besoin de les rappeler. Qui de nous ne sait en effet, qu'après de solides études, vous vous êtes montré au barreau pour y occuper un des rangs les plus distingués? Qui pourrait avoir oublié ces plaidoyers brillants, dus à votre plume éloquente ou à votre improvisation chaleureuse? Et depuis qu'appelé à l'exercice de graves fonctions publiques, vous avez montré l'alliance si désirable d'une urbanité parfaite avec la profonde connaissance de nos lois, qui de nous n'a rendu un juste hommage à ces nobles réquisitoires, où la pureté du style le dispute à la profondeur des vues et à l'élévation des sentiments?

Oserai-je ajouter un mot? Vous apparteniez déjà, Monsieur, à l'Académie par un lien secret. Au milieu de ces études arides, dont une main furtive écartait les épines pour les déguiser sous des fleurs, vous portiez une offrande inaperçue sur les autels de la Poésie. N'est-ce pas à vous que le Lauréat de l'année 1825 dédia son Epître contre le préjugé qui semblait interdire aux avocats le doux commerce des Muses? Ce Lauréat est heureux dans ce moment d'adresser ce tribut d'amitié à un ancien confrère; il est heureux de nouer les liens d'une nouvelle confraternité qui ne sera pas moins douce que la première; il est heureux surtout de confondre le sentiment de l'estime avec l'hommage dû aux brillantes qualités de l'esprit, et de présenter dans la même personne à l'adoption de l'Académie l'homme de talent et l'homme de bien.

REMERCIMENT

DE M. DELQUIÉ,

Prononcé en Séance publique, le 23 avril 1843.

Messieurs,

En entrant dans ce sanctuaire des Lettres, ma première pensée, mon premier hommage doivent s'adresser au Corps célèbre dans le sein duquel je viens prendre une place qu'il m'appartient si peu de remplir.

L'autorité qui s'attache toujours à vos suffrages, ne saurait, Messieurs, les justifier aujourd'hui. Mais, moins j'avais de droits à la bienveillante indulgence dont votre choix est la preuve, plus je dois en sentir le prix, et ma reconnaissance s'augmente de tout ce qui manque à mes titres.

J'en comprends surtout la faiblesse, en présence de ceux qu'avait apportés dans cette enceinte, le regrettable Mainteneur dont une voix éloquente vient de retracer la vie.

M. Ruffat ne possédait pas seulement, au plus haut degré, ces puissantes facultés de l'esprit qui le montrèrent tour à tour si propre à des fonctions et à des emplois divers; qui le firent distinguer au barreau, dans la chaire du professeur, dans vos fêtes poétiques, dans l'aimable abandon des conversations in-

times... Il brillait encore par les dons les plus rares et les plus précieux du cœur...

Vous l'avez tous connu, je voulais dire, vous l'avez tous aimé, Messieurs. Que de fois sa douce modestie, son ingénieuse bonté, sa résignation pieuse et sans faste, vous ont émus et charmés! Que de fois, en l'écoutant, vous avez senti l'homme de bien à travers les grâces d'un esprit délicat, même au milieu des élégants badinages d'une Muse vive et facile!...

Toutes ces qualités éminentes qui répandent sur la vie de l'homme tant d'éclat et d'attraits, je suis loin, Messieurs, de les posséder; mais je vous en apporte, j'ose le dire, le sentiment et le culte. Et, quand il se confond avec les souvenirs de gloire et de vertu qu'a laissés après lui l'excellent confrère que vous pleurez, ce culte devient pour mon cœur celui de la reconnaissance et de l'amitié!...

D'autres liens, dont je dois surtout compte à l'Académie, m'attachaient encore à mon vénérable prédécesseur.

Nourri de bonne heure des plus pures doctrines classiques, M. Ruffat avait toujours conservé le goût de cette Littérature saine et forte qui élève l'âme et ennoblit le cœur, en même temps qu'elle satisfait la raison. Aussi les novateurs de nos jours le trouvèrent-ils constamment fidèle aux Muses antiques, et inébranlable dans la foi littéraire des grands siècles.

Avec bien moins d'autorité, mais avec une conviction égale, je professe, Messieurs, les mêmes croyances, et porte mon modeste hommage aux mêmes autels.

Ce sont les vôtres, Messieurs, ce sont les autels qu'une Vierge illustre, renouant, il y a plus de trois siècles, la chaîne* interrompue des temps, relevait, parmi les fleurs, dans nos poétiques contrées!

Depuis cette époque mémorable, fidèles à la pensée de la Fondatrice de vos Jeux, souriant au génie quand il célèbre la vertu, la religion, la vraie gloire et l'immortelle beauté, vous tenez d'une main ferme le sceptre de cette bonne Littérature qui développe tous les instincts généreux, tous les nobles penchants de l'homme !

Telle est, Messieurs, votre mission. En exista-t-il jamais de plus pure, de plus élevée, de plus éminemment utile ?

Occupé sans cesse moi-même, par la nature de mes devoirs, des grands intérêts publics, j'ai dû remarquer l'intime liaison de l'état social et de la Littérature qui, suivant l'un de nos plus grands écrivains modernes, en est l'expression.

Pensée juste et profonde, mais à côté de laquelle il faut placer une autre observation : c'est que la Littérature influe encore plus sur la Société qu'elle ne l'exprime ; elle la produit avant de la traduire, et se retrempe, en quelque sorte, dans son œuvre. Action puissante et primitive, réaction nécessaire, qui, liant les faits à la parole et la pensée à la vie, proclament ainsi la double nature de l'homme, en assignant à l'intelligence, son plus noble attribut, la place qui lui appartient.

Qui pourrait nier le pouvoir et les merveilles de cette faculté divine ! Qui n'admire, dans les organes de la Littérature, ses plus glorieux interprètes !

Pareils à des phares lumineux placés sur les hauteurs du globe, les Philosophes, les Poëtes, les Orateurs semblent institués pour conduire, sous les yeux de Dieu, l'humanité dans ses voies !... Le monde marche à leur lumière, ravi de leurs maximes, de leurs hymnes et de leur parole. Il les répète, s'en pénètre, et les proclame bientôt comme exprimant

la pensée de l'espèce humaine. La matière même s'ébranle à cette grande voix, et l'ingénieuse fable des chants d'Orphée se réalise !

L'antiquité fut riche de ces génies privilégiés. Aussi, voyez les traces profondes que leur passage imprima sur la terre.

Un Homère, dont la voix harmonieuse retentit encore, après tant de siècles, à notre oreille charmée, lègue au monde païen qui l'écoute, et les mœurs de ses héros, et jusqu'aux dieux passionnés qu'avait créés sa brillante imagination !

Le divin Platon, Aristote, tournant vers la philosophie leurs méditations sublimes, laissent dans l'esprit humain une empreinte qui n'est pas encore effacée !

Démosthène soutient seul contre les forces d'un grand roi, la Grèce chancelante, et mérite que Philippe dise de lui qu'il redoute plus son éloquence que des armées et des flottes !

A Rome, Cicéron sauve à son tour sa patrie par sa parole, qui devait, hélas ! être fatale pour lui-même... Virgile, Horace, deux beaux génies, nés au milieu des discordes civiles, polissent leur siècle pendant que la liberté périt !

Plus tard, enfin, Tacite, en présence d'un despotisme barbare, entretient dans l'âme des vieux Romains, l'horreur des tyrans, dont il est lui-même l'effroi !

Telle est, Messieurs, la puisance des grands écrivains. C'est ainsi qu'ils appellent à eux, en quelque sorte, les idées et les sentiments publics. Doués de l'esprit d'observation, nécessaire pour les interpréter et les traduire, ils les font naître plus souvent et les dominent toujours.

Un des principaux mérites de ces hommes supérieurs, consiste à bien étudier le moment où leurs

propres pensées, exprimées dans un beau langage, seront généralement acceptées autour d'eux. Ils devancent leur époque, parce qu'ils la devinent !

C'est à ce point de vue surtout que se manifestent l'intime liaison de la Littérature et de la Société, et leur réciproque influence. Là se montre aussi le principal danger des fausses doctrines littéraires.

Agent puissant, et signe, en quelque sorte, exclusif de la civilisation des peuples, il faut que la Littérature, pour accomplir son œuvre d'amélioration et de progrès, suive aussi les lois éternelles qui régissent notre nature.

Langage éclatant de l'homme, elle doit le produire tel qu'il aime à se voir et à se connaître, dans la beauté de ses formes et de ses qualités morales, dans le plus haut degré de perfection qu'il soit permis à ses sentiments et à ses idées d'atteindre !..

Imiter la nature, c'est l'objet unique des Lettres et des Arts. Mais l'imitation doit plaire et instruire, sous peine de paraître inutile ou de devenir funeste. Quittez vos pinceaux, artiste vulgaire, si vous n'avez à montrer aux yeux aucune scène gracieuse, touchante ou pathétique. Mais hâtez-vous de les briser, peintre immoral et profane, s'ils ne servent dans vos mains qu'à produire de hideux spectacles et de monstrueux assemblages !

C'est le beau, c'est le grand, qui charment l'homme, parce qu'ils correspondent à sa noble nature, et assurent mieux son regard tourné vers le ciel !

Le goût qui fait apprécier les productions des Arts et de la Littérature n'est point un sentiment factice : émané du cœur, il en exprime avec fidélité les penchants ou les répulsions. Ses jugements se bornent à constater les rapports des œuvres du génie avec l'âme humaine, sur laquelle ils doivent agir.

Ainsi, dès que l'homme sortit, tel qu'il est, des mains du Créateur, les règles des Arts et des Lettres furent, pour ainsi dire, invariablement posées d'avance.

Y porter atteinte, c'est, en quelque sorte, s'élever contre l'ordre universel, immuable, avec lequel se combine notre nature.

Car tout se tient, tout s'enchaîne dans le monde moral comme dans le monde physique. Ainsi, la Société, mûe par tant de causes diverses, et se produisant sous des formes si variées, dans les mœurs, dans la législation, dans les Arts et la Littérature, ne repose cependant que sur un seul principe, l'ordre, qui résume toutes les forces, tous les intérêts, toutes les règles.

L'ordre, c'est la morale dans les rapports humains; la justice dans les lois et leur application; l'harmonie dans les œuvres artistiques et littéraires.

Cette harmonie, accord parfait des parties avec l'ensemble, et de l'œuvre entière avec l'âme humaine, constitue seule la beauté.

La gloire des grands siècles littéraires fut de comprendre et de pratiquer ces vérités éternelles.

Ce fut aussi là le secret et la source de leur bienfaisante influence sur les destinées des peuples.

Soumises aux lois constantes de notre nature, et les développant avec toute l'autorité du génie, tout le charme d'une parole enchanteresse, les Lettres devaient discipliner les âmes et régler les mœurs, en même temps qu'elles éclairaient les esprits et agrandissaient la sphère de l'intelligence; elles devaient faire marcher d'un pas égal, la civilisation, la gloire et la vertu, triple grandeur des nations, au-dessus de laquelle Dieu n'a rien placé sur la terre!...

Cet immense succès appartint surtout au plus cé-

lèbre des âges littéraires, à celui dont la France peut, presque seule, revendiquer l'éclat.

Jamais une plus vive impulsion n'avait été imprimée, presque au même instant, à toutes les parties du corps social. Jamais il ne s'était fait à la fois un tel mouvement dans les mœurs, dans les lois, dans le langage, dans la direction des esprits !... Et ce mouvement fut calme, régulier, majestueux, comme le monarque à qui il avait été donné d'y présider.

Jusque-là, presque partout devancée, la France avait à peine reçu le pâle reflet des vives lumières qui, sous les Médicis, éclairaient la marche d'un peuple voisin.

Tout à coup elle crée, comme d'un seul jet, ses Arts et sa Littérature, et se place au premier rang des nations savantes. Une foule de vigoureux génies, nourris de l'étude de l'antiquité, en égalent, en surpassent même les plus parfaits modèles. La langue des Pascal, des Molière, des Fénélon, des la Fontaine, devient celle de l'Europe. La nation française se civilise, se polit, s'améliore; et, presque barbare hier, elle fixe aujourd'hui sur elle les regards et l'admiration du monde !...

Merveilleuse puissance des Lettres, vous n'obtîntes jamais de plus beau, de plus mémorable triomphe !...

Le principe d'autorité fut la pensée du grand siècle: plaçant bien haut les sources de sa gloire, il la rendit de plus en plus féconde. Ce principe, porté dans les Arts et la Littérature, en avait épuré l'objet, agrandi les monuments : il en consacra aussi les règles, et les chefs-d'œuvre de l'époque devinrent ainsi l'invariable loi du goût.

D'autres idées signalèrent le siècle suivant, qui substitua l'examen à l'autorité, et l'analyse à la synthèse. Plus favorable en apparence à la liberté de

l'homme, il en dépassa souvent les limites, et, vivement préoccupé des droits de la raison, il en oublia trop l'origine et la fin.

Une Littérature hardie, investigatrice, ardente, dirigea dans ce sens la pensée publique.

Suivez le mouvement de la Société à travers ces phases littéraires : voyez-la croire, aimer, reposer dans sa force et dans ses espérances, pendant que ses plus beaux génies, les Bossuet, les Boileau, les Racine, enseignent la foi, l'autorité, la règle dans les Lettres et les Arts.

Voyez-la plus tard, docile à la voix de Voltaire et de ses disciples, s'imprégner de critique et d'incrédule ironie, ou subjuguée par l'éloquence de Rousseau, partager son exaltation inquiète, et redire ses dangereux paradoxes!...

Ainsi se développent successivement dans la Société, tous les germes déposés par les Lettres. Il ne fut peut-être jamais émis nulle part une importante idée, que les mœurs ou les lois ne l'aient tôt ou tard traduite. Pareille au disque lancé dans les airs, et qui doit infailliblement retomber sur la terre, la pensée humaine, après avoir traversé la sphère des intelligences, aboutit toujours à d'inévitables réalités!

Notre siècle a déjà fourni mille exemples de cette vérité providentielle.

Il y a trente années à peine, saisissant la harpe longtemps délaissée des Bardes, un jeune génie, un grand Poëte charmait Albion et l'Europe du bruit de ses concerts. Mais il chantait le Doute, le Néant, le Désespoir..... Il maudissait les hommes, et sondait avec une audacieuse amertume les desseins de Dieu. Muse altière et fatale, en proie à de constantes douleurs, sans souvenirs d'innocence et sans consola-

tions, le chantre de *Childe-Harold* ne put jamais reposer son âme inquiète et sa vie dépouillée d'espérance!....

Cette Poésie du mal, ces accords, empreints d'une satanique beauté, ébranlèrent fortement les âmes; ils jetaient surtout dans les jeunes cœurs, d'inexprimables angoisses.

Pour les rasseoir et les calmer, une voix pure dut se faire entendre sur d'autres rives. Elle célébrait les grandeurs de Dieu, les merveilles de l'univers, les immortelles fins de l'homme!.... Pleine d'harmonie, de résignation et d'amour, elle en appelait à l'avenir céleste, des misères et des tristesses de la vie...

Qui ne se souvient avec bonheur de la religieuse émotion qu'excitèrent dans les âmes ces méditations sublimes de la plus chaste des Muses!.. Qui ne sentit battre son cœur à ces chants de vertu, de gloire et d'ineffable mélancolie!....

Epoque mémorable, mais de trop courte durée, où la Littérature fut parmi nous consolante et douce, où elle sut s'élever à toute la hauteur de sa mission!

Mais d'autres temps allaient venir.....

La France a vu, depuis, d'imprudents novateurs, fouler aux pieds les antiques règles du goût, et rejeter, comme un joug odieux, l'éternel principe des Arts et des Lettres.

Qu'ont-ils produit?

Une Littérature bizarre et tourmentée, qui, dans la peinture du cœur humain, substitue une sorte de frénésie continue, à la vérité des passions; qui remplace le pathétique par l'atroce; le grand, l'héroïque par le monstrueux; et le culte immortel du beau, par je ne sais quelle triste et immorale apologie de la laideur!

Ces fausses doctrines, quoique repoussées presque

partout, n'ont pas laissé de produire quelques fruits amers, et plus d'un crime peut-être a signalé leurs ravages !....

Quelquefois aussi, sous la plume de nos modernes écrivains, l'Histoire s'est montrée froidement impassible. Substituant à l'impartialité qui convient au récit, une sorte de coupable indifférence et de neutralité funeste, elle a parlé du crime sans indignation et de la vertu sans enthousiasme.

Appliquant à tous les faits humains le pesant niveau d'une aveugle fatalité, elle les a présentés comme nécessaires, inévitables, s'enchaînant à l'ordre général des événements. Les hommes n'ont presque apparu dans la suite des temps, que comme subordonnés aux choses, sans force et sans pouvoir pour les dominer, et obligés, pour ainsi dire, de les accomplir.

De tels systèmes devaient produire un funeste retentissement dans la Société. En vain la conscience et la morale les repoussent; en vain les règles éternelles de la justice les condamnent : à l'abri de quelques grands noms, une école s'est formée qui se donne la triste mission de propager un dangereux fatalisme, et de dénaturer les actions humaines, en les dépouillant de principe et de sanction.

Mais, si des voix amies de l'homme, s'élevant à leur tour, racontent avec émotion à notre siècle, les vicissitudes et les malheurs des peuples; si, plaignant l'injuste oppression du faible, et détestant d'indignes triomphes, d'équitables historiens s'attachent avec amour à la sainte cause des vaincus, pour flétrir dans la victoire l'oubli du droit et l'abus de la force; s'ils décernent au crime son châtiment, à la vertu ses couronnes... nous entourons alors de nos plus ardentes sympathies, ces nobles vengeurs de l'humanité..... Le

monde s'attendrit à leurs généreux récits ; la Société puise dans le jugement du passé, des règles morales pour diriger son avenir ; et l'Histoire enseigne aux hommes plus que des faits stériles... elle leur apprend qu'il existe une postérité, pour récompenser et punir !...

Ainsi partout, toujours, quand la Littérature reste dans ses voies véritables, elle améliore, elle grandit l'âme, qui se flétrit au contraire et se dessèche, au vent des faux systèmes et des paradoxes.

Vous l'avez compris, Messieurs, et c'est un de vos titres à la reconnaissance publique !... Aussi, parmi les nombreuses hérésies littéraires que divers siècles ont vu naître, aucune ne pénétra jamais dans ce sanctuaire, et ne vint altérer la pureté primitive de votre culte.

En y demeurant fidèles, vous accomplissez une mission véritablement sociale. Je me trouve heureux, Messieurs, d'être appelé à concourir à cette œuvre.

C'est une noble institution que celle qui joint à tant d'éclat et de grâce, tant de grandeur et d'utilité.

La vraie gloire réunit tous ces caractères.

Elle vous appartient, Messieurs ; elle appartient à votre illustre Fondatrice... et la Patrie reconnaissante doit mêler, sur son front, des palmes civiques à vos couronnes de Fleurs !... (1)

---

(1) Tous les ans, le 3 mai, jour de la Fête des Fleurs, la statue de Clémence Isaure, au Capitole, est couronnée de roses et d'immortelles, par les soins des Mainteneurs des Jeux Floraux.

RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. DELQUIÉ;

PAR M. DE VOISINS DE LAVERNIÈRE, Modérateur.

MONSIEUR,

Ce n'est point le Magistrat dévoué aux plus difficiles devoirs que l'Académie appelle à la place que votre vénérable prédécesseur vient de laisser vacante à peine, et que vous remplirez dignement. Afin de n'oublier jamais M. Ruffat, de le retrouver même, nous avons choisi, parmi les hommes de goût et de savoir, qui ne nous feront jamais défaut, celui qui suivrait fidèlement sa voie par les rapports heureux d'un caractère droit et pur qui nous promet des jouissances nouvelles, et d'utiles travaux scrupuleusement accomplis. Nous avons assez d'ambitions désordonnées autour de nous. Si nous voulons l'habileté sans cesse active, nous préférons le repos des passions dans notre famille académique. De toute part on se repaît du vain désir, de l'inutile chimère, d'une perfectibilité indéfinie; et la Société se dissout au milieu de ses incessants progrès, qui donnent, je le sais, à la vie matérielle, bien plus de quiétude et de douceur. Mais depuis que l'illustre et à jamais regrettable *Lavoisier*, qui a laissé de si habiles successeurs, a *composé* et *dé-*

composé les corps, il a fallu *recomposer* sans cesse la Société, analyser ses éléments, briser, changer vingt fois, sans pudeur, le principe et la constitution de l'Etat. Ces deux ordres de faits sont du même temps. Toutefois honneur et gloire à la Science ! Mais les lois morales et politiques, comme les lois physiques et naturelles, se fondent, à la fin, sur l'exacte observation des faits, l'époque de leur accomplissement, leur comparaison et leur ensemble.

Nous comptions depuis longtemps sur vous, Monsieur, vous ne l'ignorez pas. Vous avez montré un goût très-vif, et des dispositions peu communes pour l'étude et la littérature, sous un digne et vertueux Professeur (1), auprès duquel je ne suis pas assis à l'Académie seulement depuis un quart de siècle, mais dont j'ai partagé, aux mêmes jours, les croyances et les vicissitudes, dans une carrière différente, avec la double sympathie du cœur et de la foi. Plus tard, après avoir soutenu avec honneur les dernières luttes graves et si heureuses de l'Ecole, vous avez été capable d'entrer dans l'Université, à côté de votre habile maître. En se créant toujours des devoirs dans la vie, depuis ses premiers pas, on ne perd point le fruit des premières études, le goût des Lettres, l'habitude des travaux de l'esprit. La jeunesse n'est pas dissipée, mais employée; elle garde sa lucidité, son expression vive et pure. Comme elle aime d'abord le beau et le vrai, comme elle agit avec tout le calme qu'il est possible d'avoir à son âge, quelque réserve et quelque réflexion, sa franchise n'est pas de la supériorité, de la pédanterie. Son avenir est presque arrivé. Ne sait-elle pas que son travail fera sa force, et si, de complaisantes flatteries ne grandissent pas son orgueil, qu'on doit respecter l'âge mûr pour être respecté à son

(1) M. Decampe, Recteur de l'Académie de Lyon avant 1830.

tour par une génération nouvelle ? Elle ne décide donc pas en attendant, et n'attend pas toutefois, mais elle avance à son rang, à sa place. Autre temps, autres mœurs. Aussi, Monsieur, n'apportâtes-vous pas au barreau cette phraséologie de mauvais ton et de mauvais goût, qui part, dans son principe, de la faiblesse orgueilleuse et de l'indifférence; et depuis que vous êtes chargé des pénibles fonctions du Ministère public, vous les remplissez avec la fermeté, la modération de votre caractère. Votre parole grave, austère, s'exprime avec une élégance qui n'exclut pas la force, un naturel qui ajoute à l'élévation de la pensée.

Votre style ferme, concis, logique et pur, ne suffirait pas, si vous ne jetiez sur la pensée littéraire, à travers les siècles, un coup d'œil juste et assuré. Il a fallu déterminer le mouvement des mœurs et des idées; saisir l'intime liaison de l'état social et de la littérature, dont elle n'est pas seulement l'expression, le premier jour excepté, où l'homme adore, prie et chante, où l'harmonie du premier cantique de l'amour, de la reconnaissance et de la prière, avec Dieu, la nature et l'âme humaine, est le type de la primitive et parfaite beauté. Vous avez donc compris plus profondément qu'un illustre écrivain (1), l'action réciproque de la Société et de l'Art; et je dis avec vous, comme vous, on ne peut penser et dire mieux : « La Littérature influe encore plus sur la Société qu'elle » ne l'exprime; elle la produit avant de la traduire, » et se retrempe en quelque sorte dans son œuvre. » Ne pourriez-vous pas ajouter qu'elle se dénature et s'affaiblit enfin ? Le génie qui crée le mouvement et la vie des Lettres, des Arts, de la Science, de l'étude de la nature et du cœur, avec Dante, Michel-Ange

(1) Bonald.

Newton, Linnée et Pascal, devance et domine l'avenir et son siècle. Mais ceux qui le suivent, même avec honneur, dans un ordre semblable d'idées et de faits, ne devant rien à leur propre puissance, sont à leurs yeux, aux yeux de la postérité, à une distance immense du génie. Le second rang ne plaît qu'à la vertu. Imiter, imiter sans cesse, irrite l'Artiste et le Poëte! plutôt mille fois changer les mots, les choses et le temps, créer un avenir à son orgueil, comme Milton un sombre royaume à l'ange rebelle! Pour créer son siècle, et se croire plus grand que de le devancer ou le comprendre, on n'hésite pas à se servir de toutes les passions, de toutes les idées, de la négation des faits et des croyances, des misères du cœur, des tristesses de l'âme, à élever un autel à ce qu'on appelle la raison, au doute affreux, c'est-à-dire, à sa propre grandeur. Je le crois, comme vous, Monsieur; pour s'élever on a changé la Littérature, et le siècle est changé par elle. La Société est vraiment l'expression du goût et des mœurs.

Ainsi se renouvelle ou disparaît la Société éblouie à sa propre lumière, quand cette lumière est plus resplendissante que pure, quand l'inexorable orgueil passant des sommités au cœur, et de l'esprit à la matière, abaisse, dégrade avec Voltaire tout ce qui était grand, relève avec Jean-Jacques tout ce qui était petit. Ainsi l'autorité disparaît, les rapports s'affaiblissent, le langage s'altère, l'égoïsme arrive, la famille a divers intérêts, Dieu se retire. Le peuple dont la religion n'a plus le pouvoir de calmer les pleurs et la misère, devient sévère et dur; il a jugé le monde matériel; et le monde vieilli, fatigué, livré à la honteuse maladie de l'ennui qui le ronge et le dévore, ne cherche plus que des émotions fortes, car quelques grands hommes, quelques grands poëtes sont parvenus à

changer le goût et la littérature, et par conséquent les rapports de la nature, de l'homme et de la société. On le voit, le goût, c'est l'ordre. S'il est différent, selon les peuples, c'est que les mœurs sociales sont multiples et variées. Porter atteinte au goût, c'est attenter à l'ordre. L'idée encore une fois prendrait un corps, et produirait des actes, des effets et des conséquences inévitables.

Votre discours est donc une bonne action, Monsieur; il élève l'âme, éclaire l'esprit, avertit la raison et le cœur. Pourvu que quelques fils de ces familles chrétiennes, comme la vôtre, qui peuvent *recomposer* la Société, vous entendent, et qu'ils rendent grâce à leurs pères de les avoir placés sur cette bonne voie de vérité et de vie, qui fait la force politique des peuples, comme leur grandeur littéraire, vous aurez votre récompense. Heureuse l'Académie de rappeler quelquefois des pensées graves et utiles, lorsqu'elles sont empreintes des dons précieux de la forme, du sentiment et du goût!



ÉLOGE

DE M. PUJOL,

Membre de l'Académie des Jeux Floraux;

Par M. DECAMPE,

Un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

Le caractère bien connu du confrère dont j'ai à vous entretenir, m'indique le ton que je dois prendre en lui payant ce tribut d'hommage. Sa modestie, sa réserve discrète me font une loi d'être simple. Son éloignement pour les longs discours m'avertit de finir bientôt ce préambule, et de borner ma tâche à placer sous vos yeux, dans un cadre peu développé, les principaux faits de sa vie. Elle fut conforme à son caractère : des études graves, des travaux utiles, des talents d'un ordre élevé, accoutumés de bonne heure à marcher sous la discipline des vertus, la foi catholique de ses pères toujours placée au premier rang

dans ses affections, dans ses pensées, dans ses actions, dans ses écrits; telle est, en quelques mots, l'histoire tout entière de cette existence chrétienne, trop tôt parvenue à son terme pour la Religion, pour les Lettres, pour ses enfants, pour ses amis.

Germain-Marie-Auguste PUJOL naquit à Gardouch, dans le Lauragais, le 25 octobre 1772, d'une de ces familles honorables de la bourgeoisie, où la pratique des vertus et la simplicité des mœurs antiques se conservaient comme par tradition. Le père de M. Pujol, notaire royal à Gardouch, avait eu de nombreux enfants. Deux de ses fils furent destinés à l'état ecclésiastique : notre confrère était l'un de ceux-ci. Après avoir reçu la première instruction non loin de la maison paternelle, il fut envoyé à Toulouse, au petit séminaire de Périgord, pour y compléter son éducation. Ses progrès surpassèrent toutes les espérances : il termina son cours d'études de la manière la plus brillante, en méritant, au Collége royal, les premières distinctions académiques, et en remportant le prix d'honneur.

On était alors à la veille des crises orageuses de la révolution. Bientôt le torrent rompit ses digues, et la famille de notre confrère fut rudement frappée par les malheurs publics. Son père avait fait, peu d'années auparavant, l'acquisition d'un fief ou *directe*, qui lui donnait les priviléges et le titre de co-seigneur de Gardouch; il s'était démis des fonctions de premier Magistrat de sa commune, pour ne pas recevoir le curé *intrus*, dont on annonçait la prochaine arrivée: il n'en fallait pas tant pour le désigner à la haine et aux persécutions. Son domicile est envahi; ses biens sont livrés au pillage; lui-même est jeté dans les

prisons de Villefranche, pendant que son épouse éplorée est venue chercher un refuge à Toulouse avec les plus jeunes de ses enfants, et que les autres sont en fuite dans des directions différentes. L'aîné de la famille, reçu Avocat au Parlement de Toulouse, avait cru trouver un asile à Foix : il voulut écrire à son malheureux père, et le consoler par l'espoir du prochain retour des Bourbons : sa lettre fut interceptée ; l'infortuné périt sur l'échafaud.

Notre confrère, après avoir lutté contre la tourmente avec une constance au-dessus de son âge, après avoir, dans ces moments critiques, rendu secrètement, par son active intelligence, de nombreux et importants services à la Religion et à l'humanité, prit, enfin, le parti de fuir une terre inhospitalière qui dévorait ses habitants : il parvint, à travers mille dangers, à franchir les crêtes des Pyrénées, avec un Religieux, fugitif comme lui, l'un des principaux dignitaires de la Chartreuse de Castres. Il erra successivement en Espagne et en Italie, séparé de tous les objets de sa tendresse, gémissant à la fois sur sa propre infortune, sur les revers de sa famille, et sur les maux de sa patrie.

Enfin, après la chute de Robespierre, il voulut revoir ses foyers et embrasser ses vieux parents. Que de changements s'étaient opérés dans l'espace de deux années ! Il trouva sa mère inconsolable, son père blanchi par les chagrins, car, après dix-huit mois de détention, il n'avait été rendu que par un coup du ciel à la liberté et à la vie. Lui-même ne tarda pas à reconnaître qu'il avait ouvert trop tôt son cœur à l'espérance : il dut cacher à tous les yeux, dans une retraite studieuse, son horreur pour la tyrannie, son vif attachement pour la Religion, et

toutes ces qualités heureuses qui ne pouvaient, en des temps de délire, que l'exposer à de nouveaux malheurs.

Mais, par une sorte de compensation, ce fut précisément à cette époque d'une laborieuse retraite, que M. Pujol se lia d'amitié avec le rejeton d'une noble famille, qui devait, quelques années plus tard, paraître avec éclat dans la chaire chrétienne, et faire l'ornement de l'Eglise par ses talents et par ses vertus. La conformité des goûts et des études, celle des opinions et des principes, eurent promptement rapproché les distances du rang et de la fortune entre notre futur confrère et le jeune Nicolas de Mac-carthy. Admis dans le commerce intime d'un homme si bien fait pour être aimé, M. Pujol lui voua dès lors un de ces attachements à toute épreuve qui suivent jusqu'au delà du tombeau l'objet de nos pieuses affections. Il a, depuis la mort de cet illustre ami, consigné plus d'une fois dans des pages éloquentes les témoignages de son admiration et l'expression touchante de ses regrets.

Cependant l'horizon de la France paraissait moins chargé d'orages; notre confrère, parvenu à sa vingt-sixième année, et décidé à consacrer sa vie aux lettres et à l'enseignement, avait fait choix d'une compagne bien digne, à tous égards, d'un tel époux, par les qualités précieuses de son cœur et de son esprit. Un an après cette union, frappé de l'état déplorable où le malheur des temps avait réduit l'éducation de la jeunesse, il entreprit de former à Toulouse, dans l'intérêt des familles chrétiennes, un établissement d'instruction fait pour répondre à leurs besoins. C'était, à cette époque, un important service rendu à la chose publique. Alors (pour me servir de son propre

langage) *la génération nouvelle ne trouvait plus un asile où le berceau des arts fût placé sous la garde des mœurs* (1). Nul n'était plus capable que M. Pujol de remplir dignement la mission difficile que s'était imposée son zèle. Quand on lit attentivement les règlements qu'il avait établis dans la maison qu'il dirigeait, et surtout les instructions écrites qu'il rédigea pour l'usage des maîtres, on est forcé de rendre hommage à l'excellence de son jugement, à la solidité de ses maximes, à la justesse de son coup d'œil; et l'on demeure convaincu qu'après la triste période de tant de destructions irréparables, de tant de stériles innovations, M. Pujol fut, à Toulouse, le véritable restaurateur de l'éducation chrétienne et des bonnes études. Des hommes d'un rare mérite, et animés du même esprit que lui, ouvrirent bientôt, à son exemple, de nouveaux asiles à la jeunesse. Deux de ces hommes à jamais regrettables ont, dans l'année qui vient de s'écouler, précédé dans la tombe celui que nous pleurons : M. Ruffat, notre confrère, qui professa depuis le Droit romain à la Faculté de Toulouse, et M. l'abbé Savy, que ses qualités éminentes portèrent plus tard à l'épiscopat. Ce fut dans l'école, justement renommée, que ce dernier dirigeait de concert avec un prêtre vénérable dont les vertus nous édifient encore, que M. Pujol vint, peu de temps après, faire briller ses talents supérieurs dans la chaire de rhétorique. Il avait été promptement dégoûté de la direction d'un pensionnat, soit par les détails infinis dont se compose l'administration, soit, plus encore, je le suppose, par l'immense difficulté de trouver des subordonnés vraiment dignes de sa confiance.

(1) Réponse au remercîment de M. Ruffat, 1821.

Placé sur ce nouveau théâtre, M. Pujol put faire usage de tous les trésors de science qu'il avait acquis par de longs travaux, et donner librement carrière à son vif amour pour les Lettres. Les quinze années consécutives pendant lesquelles il remplit ces fonctions au milieu de cette réunion parfaite, ou plutôt de cette famille d'amis éclairés et vertueux, dûrent être pour lui, si je l'ai bien connu, le plus heureux temps de sa vie. Il était à la fois dans la force de l'âge et dans la maturité du talent. Entouré, secondé des vives sympathies de ses collègues, de ses disciples, de tant de familles honorables dont ses leçons faisaient la plus douce espérance; employant les journées entières, par goût autant que par devoir, à développer aux yeux d'une aimable jeunesse les immortels chefs-d'œuvre de la Grèce, de Rome et de notre grand siècle; que pouvait-il manquer à sa félicité? D'ailleurs, il s'opérait alors dans les esprits une sorte de réaction, un retour presque général aux doctrines conservatrices : dans les rangs élevés de la littérature, les Châteaubriand, les Bonald, les Fontanes; dans le domaine de la critique littéraire, les Geoffroy, les Féletz, les Dussault, les Boulogne, travaillaient sans relâche à remettre en honneur les principes d'ordre, les idées saines, les règles éternelles du goût, fondées sur le bon et le beau. Ce fut là, pour M. Pujol, l'époque de la production : alors coulèrent de sa plume les traductions, les commentaires, les écrits sur l'éducation, cette foule d'essais, soit en vers soit en prose, que sa trop grande modestie relégua dans ses porte-feuilles, et qui n'ont guère été connus que par l'épanchement intime d'une confidence amicale ou par les honneurs passagers d'un exercice littéraire.

Dans la seconde année de la restauration, M. Pujol

fût appelé à la chaire de rhétorique du collége royal. Il fut nommé, quatre ans après, Professeur de littérature latine à la Faculté des lettres. Comme littérateur et comme père de famille, il ne dut pas sans doute être insensible à cette double distinction, qu'il n'avait point sollicitée : une telle justice, rendue, bien qu'un peu tard, à ses services et à son mérite, pouvait lui ménager des relations utiles et préparer une retraite à ses vieux jours. Mais il voyait avec douleur l'éducation de la jeunesse engagée dans de fausses voies, les utiles réformes qu'il avait espérées ajournées indéfiniment, et les générations nouvelles poussées dans une direction fatale par la licence des esprits, par les aberrations du goût et le dévergondage de la presse. De là cette visible contrainte, qu'on prenait chez lui pour de la froideur, cette circonspection pénible, tourment bien connu des cœurs droits dans des positions délicates. Il ne respirait point à l'aise, en présence d'un auditoire qui n'était pas à l'unisson de ses sentiments et de ses principes; et sa timidité naturelle ne lui permettait pas de vaincre un tel obstacle par cette énergique assurance, par ces inspirations chaleureuses, qui fascinent et qui terrassent l'auditeur le plus prévenu. Cette spontanéité brillante, qui fait le vif attrait de l'improvisation, n'était pas, il faut bien le dire, un des caractères de son talent. Il fallait, à ce maître modeste autant qu'habile, des auditeurs bienveillants, attentifs, animés du désir d'apprendre : alors on goûtait ses leçons consciencieusement préparées, et l'on était également charmé de l'étendue de son savoir, de l'excellence de ses doctrines, de la délicatesse de son goût, et des grâces de son esprit.

Tel vous l'avez connu, Messieurs, depuis l'époque,

déjà bien éloignée, où il vint prendre place parmi vous; soit qu'il embellît vos séances publiques, en discutant en homme supérieur les plus hautes questions de la littérature, soit qu'il charmât vos réunions particulières par les communications variées, résultat de ses longs travaux. S'agissait-il d'énoncer son avis sur un ouvrage présenté au concours, ou sur l'œuvre d'un de ses confrères; il commençait d'une manière timide et embarrassée; vous eussiez cru qu'il n'avait rien à dire, ou qu'il voulait tout au plus satisfaire, par quelque formule banale, à la pénible loi d'opiner à son tour. Mais bientôt ses idées prenaient un libre cours; ses facultés se réveillaient, doucement animées par l'attention et le silence; alors arrivaient sans effort les observations fines, les citations heureuses, les rapprochements imprévus et les anecdotes piquantes; et l'on ne savait trop qu'admirer davantage, des ressources de son esprit, des richesses de sa mémoire, ou de cette aimable candeur qui relevait le prix de ses discours.

Je n'entreprendrai pas de rappeler ici, même par une simple nomenclature, les nombreuses compositions qu'il livrait à votre examen pour acquitter sa dette académique : un tel détail me mènerait trop loin. Mais je ne saurais passer sous silence deux ouvrages de longue haleine, qu'il vous communiqua par fragments détachés, et dont la publication serait un vrai service rendu aux partisans des bonnes lettres. L'un est un travail intéressant et neuf sur le traité du Sublime de Longin, qui atteste son érudition et sa connaissance peu commune de la langue grecque; l'autre est un examen critique de la traduction de Lucrèce, par M. de Pongerville, et du système apologétique soutenu par ce traducteur.

Dans ses traductions poétiques, appartenant pour la plupart au genre de l'Epître ou du Discours en vers, chacun de nous aimait à remarquer la fermeté, la précision, l'élégance parfaite de ce style, qui rappelle si bien la manière de nos grands maîtres, et en particulier l'école de Boileau.

Fallait-il, dans certains sujets, prendre les formes délicates d'une plaisanterie décente et de bon goût, il savait donner à son style cette allure enjouée, facile et naturelle qui convient au genre badin. Je n'en voudrais pas d'autre preuve que ce très-joli Conte en vers (1) qui figure dans nos Recueils, et qui peut soutenir le parallèle avec les modèles du genre; ou ce charmant récit en prose des Aventures d'un vieux domestique, qu'on prendrait volontiers pour un chapitre échappé à la plume légère de l'ingénieux Hamilton.

Mais le caractère distinctif de toutes ses compositions, c'est un inviolable respect pour les maximes consacrées, une déférence profonde pour les oracles du bon goût, une aptitude singulière à reproduire sans nulle affectation les procédés, les tournures, le style des écrivains les plus parfaits de notre grande époque littéraire. Il les avait si fort étudiés, qu'il s'était, comme à son insu, approprié leur esprit et leur langue. Aussi se montrait-il extrêmement sévère pour les écrits qui n'étaient pas marqués au coin de la correction et de l'élégance. Il était l'ardent ennemi de ces innovations bizarres qui tendent à dénaturer notre idiome national. Fidèle à ses vieilles admirations, il éprouvait un dégoût invincible pour les modernes contemp-

(1) *Les Pantoufles d'Abou-Casem*, Conte oriental. Recueil de 1828.

teurs de nos grands hommes, et prenait en pitié le frénétique orgueil des Tamerlan et des Attila de notre littérature. C'est que son excellent esprit l'avait averti de bonne heure de l'intime correspondance qui associe l'altération des mœurs à la décadence des lettres; c'est que, dès le point de départ des novateurs, il avait prévu l'invasion prochaine de cette littérature fangeuse qui déborde de toutes parts dans nos romans, dans nos revues, dans nos feuilletons et sur nos théâtres. Ecoutons-le s'en expliquer lui-même, dans son Discours de réception.

« Ces temps où le goût perd son empire, ces siècles » d'erreur pendant lesquels s'élèvent les nouvelles » doctrines, sont toujours préparés par le luxe, et » arrivent avec le désordre et la corruption des mœurs. » Les mêmes vices qui nous éloignent des vertus sim» ples et communes, nous détournent des vérités pu» res et naturelles. Les raffinements inventés par la » mollesse pour satisfaire nos passions, bientôt passent » des mœurs dans la littérature. Les désordres du » cœur conduisent promptement aux débauches de » l'esprit : la même hardiesse qui attaque les princi» pes moraux, ne respectera pas sans doute les bien» séances littéraires; et celui qui insulte aux gran» des vertus ne gardera pas plus de mesure avec » les grands talents. » (*Séance publique du* 23 *août* 1816.)

Ce fut le même sentiment, qui, dans un autre discours prononcé en séance publique, lui arracha, quelques années plus tard, cette véhémente apostrophe :

« Un esprit novateur, inquiet, ardent, menace no» tre vieille gloire nationale. Dans son enthousiasme » exclusif, il voudrait élever la France nouvelle sur

» les ruines de l'ancienne ; comme s'il était si glorieux
» pour des enfants de répudier la succession de leur
» père ! Et quel est donc le vice de ces institutions que
» le temps a consacrées ? Leur vieillesse, dites-vous.
» Eh ! depuis quand la vieillesse a-t-elle mérité vos
» mépris ?...... On s'incline à la présence d'un homme
» au front ridé, aux cheveux blancs; la pierre qui
» couvre un vieux tombeau commande la vénération; un
» nom illustré dans les fastes des nations attire nos hom-
» mages : et si l'on vous parle des institutions contem-
» poraines des premiers âges, riches de leurs souve-
» nirs, brillantes de leur gloire, votre âme s'indigne,
» et vous les renvoyez avec dédain aux mœurs suran-
» nées de nos pères? Ainsi, les monuments qu'ils
» ont élevés par tant de sacrifices, leurs bienfaits,
» leur sagesse, leurs lumières, ne sont rien pour
» vous; et tout votre patriotisme se renferme dans
» le présent. » (*Éloge de Clémence Isaure*. 1822.)

Il avait bien le droit, Messieurs, de tenir cet austère langage, celui qui ne transigea jamais avec les principes, en littérature, en morale, en religion, en politique, et qui semblait avoir pris pour devise cette noble maxime, également écrite dans un de ses discours publics : « La gloire de bien faire met seule un véritable prix au talent de bien dire. » (*Eloge de Clémence Isaure*. 1818.

Un homme de ce caractère ne pouvait longtemps balancer en présence des événements du mois d'août 1830. Il rentra dans la vie privée, prenant ses convictions pour règle de conduite, et résolut d'attendre avec résignation, au sein de sa pieuse famille, les malheurs que lui faisaient craindre l'effervescence des esprits et l'expérience funeste d'une première révolution.

Là, ses méditations et ses travaux se tournèrent surtout vers la Religion, qui l'avait tant de fois soutenu dans ses peines. A toutes les époques de sa vie, elle avait eu la part de préférence dans les productions de sa plume : il lui consacra presque sans partage le fruit de ses nouveaux loisirs. Divers recueils religieux s'enrichirent de ses écrits; il rédigea, pour sa consolation particulière, des *Pensées sur la religion*, qui sont une éloquente paraphrase des plus beaux passages de l'Écriture; il composa, pour le Rituel du diocèse, à la demande du saint Prélat qui le gouverne, des Hymnes et des Proses dont l'exquise latinité rappelle la facture brillante des Santeuil et des Coffin. Mais je dois surtout signaler un des travaux de sa retraite, qui fut à la fois un bon ouvrage et une excellente action. L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, après avoir d'abord frappé tous les esprits par l'élévation de ses vues et par l'éclat de son talent, avait révélé ses tendances vers l'erreur et la nouveauté, dans la suite de son grand ouvrage et dans le *Mémorial catholique*. Une foule de jeunes talents, éblouis par le prestige de son éloquence, se fourvoyaient sur les traces du maître. A peine la révolution de 1830 eut éclaté, qu'il ne garda plus de mesure : il voulut jeter à son tour les bases d'une révolution sociale et religieuse, à l'aide d'un nouveau journal qu'il intitula *l'Avenir*. L'œil perçant de notre confrère mesura toute la portée du danger dont cette entreprise menaçait la Religion; il poussa le premier cri d'alarme; et, dans une courte brochure, chef-d'œuvre d'analyse, de logique et de raison (1), il battit en ruine le sys-

(1) Coup d'œil sur le système religieux et politique de L'AVENIR. (*In-8.°*, *Toulouse*, 1831 *et* 1832.)

tème des novateurs, et montra clairement l'abîme où leur chef voulait les conduire. A la solidité des preuves et à la force des raisonnements, cet ouvrage de circonstance joignait le mérite du style. Qu'on en juge par ce magnifique début :

« Heureux autant qu'on peut l'être de toutes les » richesses et de toutes les prospérités matérielles, » nous dormions sur un volcan. Tout à coup l'Europe » trembla au bruit d'une explosion non moins éton- » nante que si elle n'eût pas été prévue; et la France, » ébranlée par un de ces coups soudains qui renver- » sent les trônes et ouvrent les abîmes, semblait tran- » quille à force de stupeur et d'effroi.

» Alors un homme s'est levé, qui, la tête haute, » marchant d'un pas ferme sur des précipices, applau- » dit au présent, foule aux pieds tout ce qui est » tombé, dit anathème au passé, et mêlant la religion » à la politique, le vrai avec le faux, les opinions » réprouvées avec les saines doctrines, se présente » aux nations tumultueuses, la croix à la main, le » bonnet rouge sur la tête; et, non moins sûr de ce » qu'il avance, que s'il eût rompu les sceaux du temps, » il se dit l'oracle des biens futurs, et l'interprète de » l'avenir.

» Génie enthousiaste, esprit faux, écrivain systéma- » tique, il refait le monde chrétien, il rêve un catho- » licisme nouveau, il y pousse tous les peuples, sou- » mettant à leurs lois variables les Rois eux-mêmes, » pour soumettre ensuite les uns et les autres au pou- » voir sans limites qu'il lui plaît de constituer à la fois » arbitre des choses humaines et juge souverain des » intelligences. »

Ce fut ici l'acte d'accusation d'un procès aujourd'hui jugé. Deux éditions promptement épuisées appelèrent

l'attention des esprits sérieux et des défenseurs naturels de la doctrine sur des questions un moment obscurcies par la gravité des événements. Quelques lecteurs trouvaient alors que M. Pujol avait traité son adversaire avec trop de sévérité : « *Laissez-le faire*, répondit-il ; *il me justifiera plus tard.* » L'événement n'a pas démenti sa prophétie.

Je pourrais rappeler ici quelques autres écrits utiles qu'il a livrés à la publicité pendant ces dernières années, tels que plusieurs livres d'éducation destinés à la jeunesse chrétienne, et surtout des *Etudes sur les Pères latins*, ouvrage à la fois de goût et d'érudition. Il s'occupait, quand la mort l'a frappé, d'un travail plus considérable, qui, sous le titre de *Monuments de l'Eglise gallicane*, aurait contenu des notices, des analyses et des extraits de nos écrivains ecclésiastiques, depuis l'établissement du christianisme dans les Gaules jusqu'à nos jours. Les premiers chapitres de cet ouvrage, qui existent dans ses manuscrits, font regretter bien vivement qu'il n'ait pas été continué. J'ai déploré non moins amèrement l'interruption de ses propres *Mémoires*, qu'il voulait laisser à sa famille, et dont la partie que j'ai pu lire offre un modèle incomparable de simplicité, de sagesse et de vraie sensibilité.

Cette dernière qualité faisait un des traits distinctifs de notre vertueux confrère : c'était une âme ardente et passionnée, que la religion avait soumise au frein. Aussi ses impressions vives et profondes se trahissaient parfois malgré tous ses efforts. Mais il fallait être de ses amis intimes pour le surprendre ainsi quelquefois en défaut. Ce n'était, au surplus, qu'à ce titre d'ami, qu'on le connaissait tout entier, et qu'on pouvait apprécier tout l'agrément de son commerce. Circonspect

et mesuré devant une réunion nombreuse, plein de modestie, de réserve, de défiance de lui-même; il avait, dans son intérieur, de l'enjouement, de la gaîté, des saillies, et le plus aimable abandon. Ennemi des discussions et du bruit, il ne s'écartait jamais, vous le savez, dans le conflit des opinions, de cette mesure d'égards que réclament les bienséances : il aimait mieux s'abstenir et se taire, que de se donner l'apparence de la contradiction et de l'entêtement. Mais, malgré ce fond de douceur, il était ferme, inébranlable, quand il s'agissait de devoir, de religion, de conscience. Du reste, homme d'un autre siècle, vivant par la pensée dans les âges de foi, il n'avait vu qu'en gémissant l'amour du lucre et la soif des plaisirs prendre la place des vertus antiques; il était faiblement touché de ces améliorations matérielles, de tous ces prétendus progrès, dont s'infatuent si volontiers les Sociétés amollies; il plaignait du fond de son âme le siècle du gaz et de l'asphalte, du journalisme et de la vapeur.

Pardonnez, Messieurs, ces détails naïfs à celui qui fut tant de fois le confident de ses pensées. J'avais été porté vers lui par la conformité des sentiments, des goûts, quelquefois même des travaux. Nous fûmes reçus le même jour dans le sanctuaire d'Isaure. Son savoir, son expérience, ses précieuses qualités l'offrirent à mes yeux comme un modèle à suivre; et je n'ai regretté de l'avoir pris pour guide, qu'en me voyant toujours trop loin derrière lui.

Je déplorerai bien longtemps sa perte. Mais je me console en pensant qu'il est mort plein de foi comme il avait vécu, pleuré par ses dignes enfants, béni par les pauvres, regretté par tous les gens de bien; qu'il jouit maintenant d'un éternel bonheur; que ses restes

dorment en paix près de la cendre de ses pères (1); et que vous lui donnez un successeur qui sera pour nous la vivante image de ses talents et de ses vertus.

(1) Il a été enseveli à Gardouch, son lieu natal, où il est mort en chrétien fervent et résigné, entre les bras de sa famille désolée, le 29 décembre 1842, âgé de soixante-dix ans deux mois et quatre jours. Le plus jeune de ses fils a composé l'épitaphe latine qui doit être gravée sur sa tombe :

D. O. M.

HÌC JACET
GERMANUS-MARIA-AUGUSTUS PUJOL,
Latinarum litterarum
In academiâ Tolosanâ professor,
Nec non unus è quadraginta Ludorum Floralium Conservatoribus,
Doctrinâ, ingenioque haud minimus.
Egregiâ in Deum pietate,
Singulari in natos amore,
Mirâ in omnes facilitate;
Inter Suorum Amicorumque lacrymas
Obiit quietus,
Garduhii, die 29 mens. decembr. ann. 1842.
Ætatis suæ annum agens 71.
R. I. P.



REMERCIMENT

DE M. LE VICOMTE DE RAYNAUD,

Prononcé en Séance publique, le 23 avril 1843.

MESSIEURS,

LE goût de la Littérature, le sentiment des Arts, quelques vers écrits à cet âge où toutes les imaginations ont de la poésie et tous les cœurs des émotions vives, ne sont pas des titres à l'honneur insigne que je reçois; vous continuez, en m'appelant parmi vous, cette bienveillance, cette prédilection si flatteuse et si peu méritée qui toujours m'accueillirent à Toulouse, et qui pénètrent mon cœur d'une vive reconnaissance. A cette cité appartiennent mes affections les plus chères et mes plus doux souvenirs : jugez de ma gratitude et de mon bonheur! Vous m'y attachez par un nouveau lien, et grâce à vos travaux, grâce à l'éclat dont vous entourez le fauteuil académique, ce nouveau lien est une branche de laurier.

J'entre avec une émotion profonde dans le sanctuaire de la Littérature et des Arts; au sentiment de ma faiblesse se joint celui des devoirs que m'impose votre exemple. Protecteurs éclairés des Lettres, vous arrêtez les progrès du mauvais goût et des fausses doctrines; accueillant les beautés de la nouvelle école,

vous repoussez ses excès ; c'est dans la nature et non dans des situations exceptionnelles et révoltantes que vous puisez vos inspirations ; le beau est à vos yeux inséparable du vrai, et les jeunes Poëtes qui briguent vos couronnes, instruits par votre exemple, s'écartent chaque jour davantage de la fausse voie où les égaraient les novateurs. Mais vous ne bornez pas là votre mission : des besoins de l'époque naissent de nouveaux devoirs ; vous vous proposez à la fois d'éclairer le goût, de modifier les mœurs et de ranimer les croyances. Les difficultés sont grandes, Messieurs, et pourtant on ne peut douter du succès de cette noble entreprise, quand on remonte aux sources où l'Académie puise sa force.

La Religion consacre ses palmes ; elle imprime à ses œuvres ce cachet de perpétuité, leur donne cette force morale qui s'attachent toujours à ce qui relève d'elle.

La Poésie, objet de son culte, l'anime de cet enthousiasme qui inspire les grandes choses et enfante les chefs-d'œuvre.

Les Femmes distribuent ses Fleurs ou les reçoivent pour couronne ; et dès longtemps elles ont pris sous leurs auspices cette Académie, si riche des largesses de Clémence Isaure.

Ces trois éléments de force prêtèrent toujours leur appui à cette antique institution ; ils expliquent sa gloire dans le passé, et révèlent sa puissance sur l'avenir. Parler de l'influence de la Religion, de la Poésie et des Femmes sur la Société, c'est mettre en jour les moyens et le but de vos travaux. Quelques réflexions rapides associeront cette assemblée à vos espérances, et, s'il est possible, augmenteront en moi la conscience des obligations que je contracte aujourd'hui.

Il est une vérité incontestable : le Christianisme

régénéra l'état social, il ouvrit aux arts une voie nouvelle. L'homme courbé se releva au pied de la croix, y conquit des idées, des vertus jusques alors inconnues; son cœur, ses mœurs, ses lois, tout fut changé; un long cri de liberté retentit enfin dans le monde! Dès lors l'abnégation et le sacrifice eurent des charmes, l'opulence sentit le prix de la pauvreté, l'esclavage n'eut plus de chaînes, le malheur plus de désespoir, l'égalité morale fut établie parmi les hommes, et, si j'ose m'exprimer ainsi, l'âme, en prêtant sa force à la matière, recula les bornes du possible : les villes se peuplent, l'agriculture fleurit, les sciences, les arts renaissent, des monuments s'élèvent de toute part, des ponts sont jetés sur les fleuves, des asiles ouverts à la misère; de loin en loin d'immenses basiliques, dont les flèches aiguës se perdent dans les nuages, rappellent que Dieu lui-même préside à l'œuvre de civilisation qui s'accomplit.

Le Christianisme fit dans les arts une aussi heureuse révolution que dans les mœurs : dégagée du sensualisme païen, la Poésie fut appelée à peindre les émotions du cœur; la pensée religieuse ouvrit un vaste champ au génie, et les Arts, jusque-là l'expression du monde matériel, reflétèrent les beautés de l'âme et puisèrent leurs inspirations à des sources divines.

Depuis dix-huit siècles, l'action du Christianisme sur la société est continue, universelle; on la retrouve partout, dans les institutions, les lois, les coutumes; elle modifie les idées et les sentiments de ceux mêmes qui la méconnaissent, et, dans ce siècle, siècle positif et de calcul, où l'on analyse ce qui doit être senti, où l'égoïsme dessèche les cœurs et le scepticisme abaisse les intelligences, si le génie a des inspirations sublimes, c'est près de la croix qu'il les trouve; si on entrevoit un avenir à travers les nuages dont nous sommes

environnés, c'est au Christianisme qu'il se rattache; s'il surgit une idée, une conception vaste et généreuse, c'est lui qui la fait naître; c'est à lui que les cœurs flétris par les mécomptes demandent la force et l'espérance; à lui s'adressent ces nobles hommes qui, se trouvant à l'étroit dans un monde industriel et mathématique, tentent les grandes actions et s'élancent vers les grandes choses.

Sans doute, Messieurs, l'influence de la Poésie n'est jamais si puissante, si universelle que celle de la pensée religieuse; mais son action sur la Société est grande, son heureux ascendant sur le cœur de l'homme fécond. Loin de moi de parler ici de cette Poésie hideuse, échevelée, qui, le rire du scepticisme sur les lèvres, se montre à la populace dont elle s'est fait le courtisan, la pousse au crime, et lui montre du doigt le fer et le poison! La Poésie dont je parle, prend son origine dans un noble cœur et demande ses inspirations à Dieu. C'est elle qui chez tous les peuples devance la civilisation et l'éclaire dans sa marche; phare placé entre deux âges, elle relève de son éclat un passé quelquefois obscur, et inonde de flots de lumière les siècles où elle règne. Au son de la lyre, un peuple grandit et s'élève, la Poésie s'assied près de son berceau ou célèbre ses jours de gloire; les chants d'Homère ont devancé les splendeurs de la Grèce, et c'est aux beaux jours de Rome qu'Horace et Virgile écrivaient. Aux accents sublimes de Dante, l'Italie sortit de son long sommeil; les exploits du Cid furent célébrés par de nombreux Poëtes, et le génie rêveur de l'Allemagne se révéla au temps de sa puissance; Corneille, Racine, Molière ajoutèrent aux gloires de notre grande époque.

La Poésie, c'est la force, c'est la vie des peuples. Si vous cherchez pourquoi les Sciences, les Arts fleu-

rissent à Toulouse, pourquoi ces écoles, ces gymnases, ces Académies, et ce concours d'étrangers qui sans cesse nous visitent et nous recherchent : remontez quelques siècles, voyez dans notre Occitanie tous les Troubadours accourir; voyez les rois, par leurs ambassadeurs, saluer notre Académie à son aurore; la Poésie est populaire, des chants se font entendre de toute part, nos pères portent tous ou le glaive ou la lyre, ils lèguent à leurs descendants le sentiment du beau et l'amour de la gloire.

Messieurs, aux siècles de Poésie les grandes choses et les vertus; la médiocrité et l'impuissance aux siècles qui ne dépassent pas les intérêts matériels. Il chante, le peuple qui a conservé son innocence, il chante quand il est impatient de gloire et de renommée; mais si la Poésie et l'enthousiasme cessent de l'animer, son existence morale est finie, son histoire s'arrête.

Les Femmes! c'est la Poésie vivante, animée, c'est la Poésie qui prend un corps pour ajouter à sa puissance; et quand je parcours les pages de notre histoire, je suis toujours frappé de l'influence qu'elles ont eue sur les destinées de notre patrie et de leur action sur les Arts.

Alors même que les mœurs païennes les privaient du rang qui leur appartient dans la famille et la société, les Gaulois voyaient en elles quelque chose de divin, s'éclairaient de leurs conseils, les consacraient au culte; appelées aux affaires, elles joignaient l'empire du pouvoir à celui de la persuasion et de la beauté.

Le changement qui s'opéra dans les croyances modifia leur ascendant sans le détruire; il le plaça dans un ordre de choses supérieur. Geneviève arrête nos pères fuyant devant Attila, et par sa seule parole

les retient dans les lieux où l'intérêt et le devoir n'avaient pu les enchaîner.

Clotilde, en éclairant son royal époux, catholise la France entière; les résultats les plus féconds surgissent de cette révolution; ce grand fait domine toute notre histoire.

Jeanne Hachette sauve sa ville natale, et, secondée par ses compagnes, repousse les assaillants, vainqueurs de nos héros.

Jeanne de Montfort éclipse la gloire des plus brillants chevaliers; ses travaux, ses exploits, paraîtraient fabuleux, si nous ne savions tous ce que peut une femme que de nobles et tendres affections animent.

La France était envahie; ses enfants, avec désespoir, voyaient achever sa conquête : à son salut un miracle était nécessaire; le miracle se fit. Une femme, une jeune bergère fut choisie par le ciel pour affranchir sa patrie. Nous connaissons tous l'histoire de Jeanne d'Arc; tous, nous savons ce qu'elle a fait pour le succès de nos armes. Hélas! nous savons aussi qu'elle avait à peine saisi la palme que lui présentait la victoire, que déjà elle cueillait dans le ciel celle du martyre.

Au moyen âge, l'influence des femmes fut universelle. A leur voix, le Troubadour chantait, le guerrier volait aux combats, le savant redoublait d'efforts, et nos preux les plaçaient, après Dieu, dans leur cœur et dans leur pensée. Temps heureux ! temps de chevalerie et de foi ! Alors la vie avait toute sa sève; les guerres étaient lointaines, les existences aventureuses; on se berçait de rêves, de gloire, d'amour; un sourire de la beauté offrait plus d'attrait au génie que les applaudissements de la multitude, que les éloges de la postérité.

Au grand siècle, au siècle de Louis XIV, où nous

étions avides et possesseurs de tant de diverses gloires, les femmes s'élevaient au rang des premiers écrivains, dirigeaient, arrêtaient à leur gré nos discordes civiles, offraient à tous le modèle de cette élégance de mœurs, de cette grâce d'esprit, de ce goût éclairé qui firent longtemps, des Français, le peuple le plus brillant, le plus aimable de la terre.

Enfin, dans nos jours néfastes, elles s'élevèrent au-dessus de l'adversité, donnèrent l'exemple d'un courage sublime; et quand, par milliers, on les traînait au supplice, elles ne pâlissaient pas devant l'échafaud!

Si le sentiment qui attache l'homme au pays qui lui donna une mère et une compagne, ne m'aveugle pas, les femmes des contrées méridionales sont d'une nature supérieure; elles ont cette sagacité qui prévoit, cette énergie qui entreprend, cette constance qui persévère : gracieuses et séduisantes, les hommages que nous leur offrons dans l'enthousiasme de la jeunesse, sont, plus tard et toujours, sanctionnés par la raison. Cet atticisme, ce goût pour la poésie, cette élégance aristocratique perdus ailleurs, et dont on retrouve la trace parmi vous, c'est à elles que Toulouse les doit; et ces femmes jeunes et brillantes qui protégent les arts, applaudissent au génie, on les retrouve au foyer domestique graves et modestes, remplissant les devoirs de mère comme un sacerdoce, nourrissant au cœur de leurs fils cette foi vive, ces vertus élevées dont elles inspirent l'attrait à leurs époux, et qui, pour elles, sont la pratique de toute la vie.

Grands hommes! dont les images m'environnent, et qui rattachez à ces lieux de si éclatants souvenirs! Célébrités contemporaines! Poëtes, Guerriers, Prêtres et Magistrats, gloire de notre cité! Et vous qui, du faîte des honneurs les plus éclatants, nous avez

rapporté votre noble simplicité, Ministre que la justice tardive mais éclairée des partis place au premier rang des hommes d'Etat et des plus beaux caractères de l'époque ! Vous aussi dont le dévouement s'élève jusqu'à l'héroïsme, qui vous arrachez aux douceurs de la famille pour suivre, dans l'exil, la majesté et la vertu ! Venez, venez tous, et dites-nous ce que vous dûtes aux leçons de vos mères et aux conseils de vos compagnes ! Dites-nous ce qu'elles ont donné à leur patrie, de gloire, de puissance et d'avenir !

Un historien l'a dit : Une idée use l'acier le plus dur. J'ajoute que cette idée est irrésistible quand la religion l'inspire, que la Poésie l'exprime, et que les Femmes la propagent. Telle est la vôtre, Messieurs; avec cette triple force, votre œuvre n'est pas le rêve de vos cœurs généreux, mais une conception digne de l'esprit qui anime cette Académie : avec elle, c'est non-seulement la Littérature, mais encore le monde entier qu'on régénère. Je ne me dissimule pourtant pas ce que cette entreprise peut rencontrer d'obstacles. Il est difficile de ranimer l'homme vieilli par les révolutions et les discordes civiles. Rendre aux Arts et à ses croyances un peuple sans convictions, que la soif de l'or, l'amour des plaisirs enlèvent au bonheur et à la gloire, demande cette persévérance, cette force de volonté, apanage exclusif de la vertu, et par là même des hommes tels que vous. Dans l'ordre moral tout s'enchaîne : l'influence que vous exercez sur les Lettres s'étendra sur les mœurs, réalisera vos espérances et couronnera vos travaux. Vous contribuerez à arracher la France aux intérêts matériels qui l'écrasent; ses enfants chercheront le bonheur dans les sentiments généreux; ses Poëtes, l'inspiration dans la nature et la vérité. Grâce à vous, grâce à vos efforts, notre Litté-

rature produira encore des chefs-d'œuvre, la France des homme, la Société aura de l'avenir.

Ces vérités étaient senties par celui qu'on vient de louer si bien et avec tant de justice. Nous eûmes les mêmes convictions religieuses, les mêmes sympathies politiques : le sentiment qui lui fit quitter sa carrière m'éloigna de celle des armes, à laquelle je m'étais consacré; mais tout rapport entre nous s'arrête là. Littérateur instruit, Professeur habile, M. Pujol était un de ces hommes modestes qui s'ignorent eux-mêmes, mais que chacun apprécie. L'orateur chrétien dont le nom seul rappelle tout ce que la vertu a d'élevé, le savoir de profond, l'éloquence d'entraînant, l'Abbé de Mac-carthy avait pour lui une haute estime et une affection sincère : cette illustre amitié suffirait seule pour expliquer les éloges et les regrets que lui donne l'Académie. M. Pujol était un de ces hommes d'élite qui honorent tout à la fois leur profession et leur pays; je lui succède, mais je ne le remplace pas.

Et pourtant j'accepte l'honneur que vous me décernez aujourd'hui. Encouragé par vos suffrages, séduit par vos doctrines, j'ose m'associer à vos travaux : disciple, je suivrai de loin mes maîtres dans la voie glorieuse, mais difficile, que vous avez tracée, et pour remplir cette noble tâche, vos avis et vos exemples me tiendront lieu de lumières, la force de ma volonté, de talents.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. LE VICOMTE DE RAYNAUD;

PAR M. DE VOISINS DE LAVERNIÈRE, Modérateur.

MONSIEUR,

Le Marquis de Vauvenargues, capitaine au régiment du Roi, fut contraint de quitter le service après les campagnes d'Italie, les guerres d'Allemagne et la retraite si glorieuse de Prague; en France, un gentilhomme était un soldat qui se trouvait sous le drapeau de la patrie. De 1734 à 1742, il s'était sacrifié au devoir, à l'honneur; ses forces avaient trahi son courage. Vaincu par la fatigue, l'épuisement et une cruelle maladie, il se réfugia tout entier au fond de son âme. Si la douleur était un mal que sa faiblesse physique savait supporter, comme il savait fuir les passions, expressions vraies, mais honteuses, de notre faiblesse morale, son esprit généreux et pur devait s'élever au-dessus du corps, et notre littérature compter un sage, un moraliste chrétien de plus (1).

(1) Oui, un moraliste chrétien de plus! Voyez la Biographie de Michaud : peut-on avoir un autre avis que le sage et spirituel auteur de l'article de Vauvenargues?

Ce jeune officier, qui, après s'être rendu capable des hauts emplois où son caractère l'appelait, osait croire, et dire, à un puissant Ministre, « qu'une volonté laborieuse le mettait toujours au niveau de ceux qui attendaient leur fortune de leurs intrigues ou de leurs plaisirs, » allait se placer, par la force de sa pensée du moins, entre Pascal et la Bruyère, laissant la Rochefoucauld bien loin après lui, et disparaître vite de ce monde, à trente-deux ans, en 1747, l'année même de cette bataille de Lawfeld, où fut tué obscurément pour son pays, un capitaine au régiment de Bourbon, son camarade pendant toutes ses campagnes (1), qui se croyait sans doute plus heureux que Vauvenargues, car il avait gardé son épée jusqu'à son dernier jour.

Et vous, Monsieur, que nous venons d'entendre nous dire, avec cette noble et mâle franchise qui vous sied si bien, puisqu'elle n'est pas étudiée, mais naturelle, que pour obéir à vos convictions, à vos sympathies, ainsi que votre habile et modeste prédécesseur s'était éloigné de sa chaire de littérature, et le Mainteneur qui vous reçoit de la tribune, vous avez abandonné, après notre dernière révolution, la carrière des armes à laquelle vous vous étiez consacré, vous venez de nous prouver aussi que vous vous êtes alors réfugié dans votre âme, dans votre esprit, dans votre cœur. Grâce à Dieu, les maux qui affligent le corps élèvent les âmes d'élite, et les fièvres politiques n'altèrent pas profondément tous les caractères ! Si les révolutions, ces œuvres des passions humaines, viennent changer ou rétablir la forme sociale, si le bien et le mal ont porté tous leurs fruits, chacun de ceux qui les ont goûtés, même ainsi que vous, sans s'en être enivré, afin de prendre part, pour l'attaque

(1) Etienne-Marius de Voisins-Lavernière, mon grand-oncle.

u pour la défense ; au choc, au mouvement des es-
rits et des idées, et suivre les inspirations de sa
onscience, de ses dédains, ou de son intérêt, ce qui
st certes bien différent, se trouve toujours surpris
u chemin qu'il a fait après le combat.

Le combat du siècle est dans les idées encore lus que dans les faits, leur mobile expression, tant ue l'esprit humain n'arrive pas à un point fixe et déterminé, à des idées communes et générales. Ne pensons-nous pas, tous les deux, que la liberté et l'égalité sont anciennes en France, et dans nos mœurs ? Nos grands Ministres, nos illustres Capitaines, nos saints Prélats, sortis en foule des rangs du peuple, prouveraient notre second principe social ; le premier n'est plus contesté, et l'histoire est là pour attester leur force et leur puissance. Mais nous pensons aussi qu'ils doivent être subordonnés, dans leur application, à l'ordre et à l'intelligence, tandis que des esprits éminents, que je ne crois pas complets, ne craignent pas le désordre, même en littérature, pour faire mieux jaillir tous les grands faits, toutes les beautés ; ils veulent toucher le but, n'importe comment ! Et le sublime, le naturel, l'exagération, le beau, le laid, l'altération, la vérité de l'histoire et des caractères, les bonnes, les fausses doctrines, ils vont les employer indistinctement, partout et toujours, ou les confondre.

Si vous avez pris part d'abord à cette lutte, dans la mêlée, les armes à la main, ne vous reste-t-il pas pour défendre vos sages croyances les facultés bien plus puissantes de l'intelligence, de l'esprit, du goût et de la raison ?

Vous n'êtes donc point reçu aujourd'hui, Monsieur, par un régiment que vous auriez mérité et commandé, mais par le plus ancien Corps littéraire de l'Europe, car

vous vous servez de votre plume loyalement, comme jadis de votre épée. Aux nobles cœurs le travail de l'esprit alors que l'intérêt matériel règne et gouverne. Aussi venez-vous d'expliquer, de révéler, comme il convient, les souvenirs glorieux de l'Académie dans le passé, et ses triples moyens de puissance sur l'avenir.

Comment pourrais-je entrer dans le développement d'un sujet si brillant, mais souvent traité, et que je ne saurais pas comme vous rajeunir? Parler de la Religion en chrétien qui n'estime la foi que selon les œuvres; de la Poésie en poëte avec l'imagination, le sentiment et le cœur; des Femmes avec amour et respect; de la supériorité des femmes de notre belle Occitanie avec cet heureux mélange de grâce et de vérité qui consacre les expressions et honore; c'est déjà beaucoup, Monsieur. Mais, sans le vouloir, vous avez démontré que si le métier de soldat n'avait pas été celui de vos pères, vous pouviez suivre une autre carrière avec fruit, avec ardeur. Ce n'est point trahir vos secrets que de dire si votre jeunesse était occupée des travaux de l'étude et de la pensée; je ne prétends pas qu'elle ait été constamment trop grave et trop sérieuse puisque la poésie est venue quelquefois la visiter. Me pardonnera-t-on de rappeler ces temps heureux qui sont bien loin de nous? Les mêmes souvenirs, les mêmes impressions ne laissent-ils pas au fond du cœur les mêmes charmes et les mêmes regrets? Plus tard, en 1815, lorsque vous entriez dans la maison du Roi, pour soutenir et défendre nos souverains de quatorze siècles et que mon âge plus avancé m'allait livrer, avec une semblable résolution, et dans le même but, aux mouvements plus graves des affaires publiques, un long attachement, un heureux rapport de caractères et de goûts, sous un noble étendard, allait vous unir, je dirais au premier Poëte de notre âge, si Alexandre

Soumet et sa divine Epopée n'existaient pas (1). Vous avez entendu les premiers élans de l'âme rêveuse et toute pleine de mystère et d'harmonie d'Alphonse de Lamartine ; vous lui avez communiqué les vôtres ; et quand, après quinze ans, un orage a tout renversé, tout confondu, vous avez emporté dans la retraite, et sans amertume, avec les plus purs souvenirs, l'amour de la patrie, l'estime de vos adversaires et votre propre estime, le goût, le sentiment des Arts, la passion du beau et du vrai, la bonne habitude d'une spirituelle causerie, la délicatesse du langage, la pensée de l'âme, et un profond dévouement pour les hautes infortunes qui expient les fautes, les erreurs, les passions, les désirs et les espérances de la multitude ; pour nos vieux amis sans cesse frappés loin de la patrie par les douleurs de la famille, et à qui j'envie le bonheur, sinon la gloire, de consoler l'exil et le malheur ; pour les intelligences élevées dont on craignait de se servir, et dont on aurait eu plus besoin que jamais ; car l'heure des sociétés nouvelles était annoncée, si elle n'était pas venue. Au lieu de réédifier, hélas ! on a laissé détruire. Que dis-je ! même le beau dans les Arts, et le vrai, chacun de notre côté nous nous sommes tous hâtés de détruire ; et la Littérature, cette grande voix des peuples, aux principales époques de

(1) « Aujourd'hui Dante et Milton rêveraient trente années l'idéal » avec l'illustre auteur de la divine Epopée, et le temps léguerait » aux Addisson futurs, dans un avenir désoccupé, le soin de légi- » timer leur gloire et de populariser leur génie. » (Recueil de 1842, page 289.) Voyez aussi la note, même page, s'il est permis d'appuyer sa conviction sur son jugement même. Quoi qu'il en soit du succès de la *divine Epopée*, je persiste : notre siècle est plus occupé de ses affaires que des plaisirs délicats de l'âme et de ses devoirs, et nous avons un admirable poëme. Le génie peut venir trop tôt ou trop tard, mais jamais en vain. Sa place lui sera donnée ou rendue.... La Poésie est comme la statue de Pygmalion ; elle a besoin d'être aimée, d'être animée pour vivre.

leur existence, cherche et ne trouve pas encore, gré quelques beautés naturelles et hardies, sa nou et complète expression.

Hâtez-vous de pénétrer dans le sanctuaire des Let aujourd'hui, Monsieur, que les bons esprits tien à l'ordre et à la vérité par quelque endroit. L'a n'est plus un champ clos, si l'intérêt matériel n'em pas toujours des armes courtoises. Tous arrivent la lice immense. Si la Religion pénètre au fond âmes et s'exhale désormais par la parole en flot lumière et de poésie, si le pays qui nous a donné mère et une compagne laisse aux femmes qu'il a naître ce caractère divin et sacré, ce sacerdoc famille que leur reconnaissaient nos ancêtres, les lois et les Romains, la paix, l'harmonie, le lang tout sera conservé, rétabli, purifié. Tout se li s'enchaîne; il suffirait que chacun fût à sa plac ce n'est pas vous qui reculerez dans l'accomplisse de votre nouveau devoir.

Le hasard (je me trompe, il n'y a point de ha me permet d'acquitter les dettes de la reconnaiss c'est presque avec l'appui de votre second et exce père (1) que je fus mêlé, il y a plus de vingt ann aux affaires de la politique, et je reçois mainten avec bonheur, dans notre Académie, le premie de son adoption et de son choix.

---

(1) Le Marquis de Saint-Géry, Conseiller d'état, Député du avant 1830.

SEMONCE

Prononcée en Séance publique, le 5 mars 1843;

PAR M. FLORENTIN DUCOS,

Un des quarante Mainteneurs.

Mens agitat molem.
VIRG.

MESSIEURS,

Dans ces jours de poétique mémoire, où de brillants chevaliers, dont la vie entière était vouée au culte de l'honneur et de la beauté, venaient disputer en champ clos la palme de l'adresse et du courage, la trompette du héraut, devançant l'ouverture du tournoi, proclamait ces solennités belliqueuses du moyen âge.

Nos joûtes littéraires, dont l'origine remonte à ces jours anciens, adoptèrent ce noble usage, et elles l'ont conservé. Nous aussi, lorsque le moment est venu d'ouvrir cette lice où s'engagent des luttes d'intelligence et d'imagination, où des fleurs d'or et d'argent se tressent en guirlande pour former la couronne du vainqueur; nous aussi nous avons notre héraut à qui nos statuts imposent le devoir de proclamer le poétique tournoi: tâche douce, mais difficile, qui n'a pas seulement pour objet d'annoncer l'ouverture du Concours, mais aussi

de rappeler aux jeunes athlètes qui s'y précipitent avec ardeur, ces règles éternelles du goût et de la raison, sans l'observation desquelles le vrai et le beau ne sauraient exister dans les arts.

Devancé dans cette carrière par une foule de Mainteneurs dont les voix éloquentes sont venues tous les ans prodiguer à une jeunesse attentive les sages conseils du savoir et de l'expérience, il me serait difficile d'ajouter quelque chose aux théories solides et brillantes qu'ils ont développées dans des écrits que nos Recueils ont conservés avec soin, et que l'on consultera toujours avec fruit. Qu'il me soit permis, sans toutefois m'écarter un peu trop des traces lumineuses qui ont marqué leur passage, qu'il me soit permis de fixer un moment votre pensée sur une de ces questions qui, pour me servir d'un terme consacré, sont maintenant à l'ordre du jour. Je viens vous demander de me suivre sur un terrain qui peut-être vous paraîtra étrange. Toutefois, l'intérêt dont la question est remplie me servira d'excuse et lui vaudra son amnistie.

Je vais prononcer un mot qui étonnera ces voûtes poétiques; car en lui-même il n'a rien de bien littéraire, et au premier abord, il éveille des idées d'une nature bien différente. Ce mot est celui de *centralisation*. Ce mot, presque barbare, si souvent reproduit dans les écrits de nos publicistes, semble d'abord ne pouvoir s'appliquer qu'à des théories d'administration; mais n'a-t-il pas aussi quelques points de contact avec les théories littéraires? Et lorsque des esprits avides de liberté s'efforcent, pour des intérêts matériels, de relâcher le lien qui les rattache à un centre d'action, la pensée artistique, dont la liberté est le premier besoin et forme peut-être l'essence, n'a-t-elle pas elle aussi à subir une sorte de suprématie dont bien souvent elle voudrait rejeter le fardeau?

Que la *centralisation*, comme sujet des réflexions que je vais vous présenter, trouve donc grâce auprès de vous ! Dans quelques aperçus rapides, je me suis proposé d'expliquer, autant qu'il me sera possible, ce qu'elle est, à quelles circonstances elle doit son existence; si cette existence se réalise dans le domaine des arts et des lettres; de signaler les limites dans lesquelles son influence aurait un degré certain d'utilité, et au delà desquelles cette influence serait plutôt nuisible que profitable.

Dans toute dissertation dont l'objet est d'éclairer des points qui présentent quelque doute à l'esprit, il faut d'abord bien préciser le sens des mots; c'est là le seul moyen de s'entendre sur les idées. Pourtant, à Dieu ne plaise, Messieurs, que je veuille ici vous affliger de ces expressions techniques qui sacrifient l'imagination au bon plaisir de l'intelligence; mon dessein n'est pas de vous faire subir une définition en forme du mot *centralisation*. Je dirai seulement que, dans la sphère d'activité de toute puissance, il est un point d'où le mouvement s'échappe et rayonne. Ce point intelligent, ou purement matériel, est un centre auquel obéissent tous les points de la circonférence, qui ne se meuvent que dans l'ordre de l'impulsion qui leur est imprimée. Tel est l'effet de la centralisation; tels sont les signes auxquels il est impossible de ne pas la reconnaître.

Si j'entreprenais de raconter les causes qui ont amené cette disposition parmi les hommes, il me faudrait, Messieurs, écrire l'histoire des sociétés humaines et du mouvement, tantôt progressif, tantôt rétrograde de la civilisation. Je n'irai point vous égarer avec moi dans ce vaste labyrinthe. Je me bornerai à vous dire, Messieurs, qu'il est des choses que la nature produit toute seule, qui naissent avec l'homme,

qui marchent avec lui à travers le cours des siècles, et qui ont poussé dans le sol de la civilisation les racines les plus profondes, lorsque le tardif théoricien s'avise, pour la première fois, de les observer, et essaye de les définir et de les classer. La centralisation est de ce nombre; elle n'est qu'une des formes du pouvoir. Or le pouvoir est contemporain de l'espèce humaine. Nous le trouvons sous la tente des patriarches, sur le trône des Pharaons, dans la cabane du sauvage, au forum de Rome, sous le dais des rois absolus, et jusque dans les bassins de cette balance qui doit former l'équilibre des pouvoirs dans les monarchies représentatives.

Si la marche naturelle et comme instinctive des sociétés humaines n'avait pas nécessairement conduit l'homme dans le mouvement régulateur de la centralisation, il en aurait trouvé le type en jetant les yeux autour de lui sur les produits les plus ordinaires et sur les ouvrages les plus magnifiques de la nature. En effet, il n'est pas de mécanisme, pour si simple que soit son rouage, qui ne suppose cette action d'un centre sur les extrémités, et cette réaction des extrémités vers le centre. Contemplez les œuvres de la création, ces œuvres dont la magnificence fatigue notre admiration, sans pouvoir l'épuiser; descendez des sphères étoilées jusqu'à l'insecte invisible, jusqu'au brin d'herbe inaperçu, partout se révélera à vos yeux le phénomène d'une organisation nécessaire à l'existence des mondes qui sillonnent l'espace, comme à celle de l'insecte, ou de la plante que ces mondes emportent avec eux. Je parle ici d'*organisation;* mais qui de vous n'a pas compris que je suis toujours dans mon sujet et que j'exprime la même idée, en employant une dénomination différente?

Les espèces animales où se manifeste un instinct de

sociabilité, présentent un phénomène analogue. Dans les airs, sur la terre, au sein des flots, un instinct d'organisation anime leurs troupes voyageuses ou stationnaires. Les migrations des poissons et des oiseaux ne semblent-elles pas soumises à des lois invariables ? Ne dirait-on pas qu'une sorte de révélation instruisit les grues à dresser leurs bataillons, à former ce triangle ingénieux qui leur aide à fendre avec plus de facilité les vagues aériennes et le souffle impétueux des vents? Qui donc a fait l'éducation politique des abeilles et des fourmis? Qui leur a appris les lois, révélé les bienfaits de l'association? Qui a institué dans leurs peuplades les formes d'un gouvernement, république ou monarchie? Qui a initié les castors à ce secret de la combinaison des forces qui soumet les plus lourds madriers aux dispositions intelligentes d'un si faible animal? L'aspect des travaux immenses de cette race industrieuse n'aurait-il pas suffi pour apprendre à l'homme le pouvoir de la concentration des forces, si le besoin de sa propre conservation n'avait produit, presque à son insu, la formation des sociétés humaines?

Ces grandes réunions de notre espèce d'où naquirent la cité et les gouvernements, n'eurent d'autre point de départ que le besoin de la défense commune. L'homme sut de bonne heure que l'union fait la force. La nature en formant la famille individuelle, lui avait fourni le modèle de la famille collective. Ce fut la nature qui, dans la famille, issue de la plus douce de ses lois, fonda l'établissement d'un chef et d'un centre d'action.

Il faut donc reconnaître que la nature a été le premier guide de l'homme dans les voies de la centralisation; et que, tandis qu'elle lui en offrait en quelque sorte des modèles dans ses œuvres les plus sublimes et les plus modestes, elle le poussait par la

nécessité dans cet accomplissement de l'organisation sociale.

Mais la centralisation n'est-elle pas une fiction en ce qui touche les Arts et la Littérature ; et, si elle existe, dans quelles limites son influence doit-elle être renfermée, pour être utile ?

La réponse à la première de ces questions est fournie par la plus fréquente de toutes les lois de la nature, l'analogie. Pour peu que l'on veuille soumettre aux investigations de l'examen les phénomènes qui nous entourent, et établir entre eux quelque comparaison, l'on est bientôt frappé de cette ressemblance, de cette conformité dans la naissance, dans les développements, dans les progrès de tout ce qui existe. La marche de la nature nous révèle constamment cette règle conservatrice de l'unité, qui n'est pas l'uniformité, car elle se reproduit à chaque instant sous la gracieuse métamorphose des formes les plus variées.

S'il est vrai que le type du beau soit une révélation faite par la Divinité à l'espèce humaine, si l'inspiration est un rayon d'en haut descendu pour illuminer quelques génies privilégiés, ne nous étonnons pas de la tendance de notre esprit à l'imitation. L'homme a dû d'abord imiter la nature seule, cette nature dont les formes étaient si pures, si belles, si rayonnantes d'idéalité, alors que les œuvres de la création sortaient à peine des mains de son sublime Auteur, conservant encore dans son éclat virginal le reflet puissant de la Divinité. Mais lorsque, par la dégradation des temps et l'atteinte secrète du mal, ce type primitif se fut altéré, lorsque l'œil humain cessa de retrouver autour de lui ces admirables modèles de perfection, l'esprit dut rechercher le beau idéal dans les œuvres mêmes de l'homme ; de l'homme qui, dans

des jours plus heureux, avait saisi l'image du beau et fixé son caractère avec des traits ineffaçables.

C'est donc, Messieurs, par l'imitation que le culte des Arts s'est d'abord propagé, et qu'il s'est ensuite conservé parmi les grandes sociétés humaines : l'homme, en premier lieu, a imité la nature; plus tard, l'artiste a imité les œuvres de l'homme; enfin, l'inspiration, révélation accordée à de hautes intelligences, est venue ajouter au domaine de l'idéal quelques rayons de cette lumière divine que notre esprit cherche à reconquérir comme un héritage qu'il a perdu.

Dès l'instant que l'habitude de l'imitation eut passé des œuvres de la nature aux œuvres de l'esprit humain, il s'établit une relation entre l'imitateur et celui qu'il voulait imiter : il y eut un disciple; il y eut donc un maître. L'élève et le maître, ces deux corrélatifs, existèrent simultanément; l'élève pour étudier le maître; le maître pour façonner l'élève docile à ses leçons. Car, il faut bien le reconnaître, l'artiste ne sort pas tout formé des mains de la nature; le talent ne naît pas adulte; il a son germe, son éclosion, son enfance, son adolescence, son âge viril. Il est comme l'arbre dont les rameaux naissants ne sont pas encore chargés de fruits, et dont les trésors s'échappent plus riches et plus nombreux, lorsqu'une habile culture a développé les ressources de sa fécondité naturelle.

Un génie supérieur étonne son siècle par l'élévation de ses idées, par la hardiesse de ses conceptions. La tendance de l'esprit humain vers l'imitation groupe bientôt autour de lui une foule d'admirateurs et de disciples. De là l'origine des écoles; mot générique que la peinture et la statuaire se sont approprié depuis si longtemps, et qui nous représente un grand maître marchant à la tête de ses contemporains, et

donnant à l'art, dont il a été la gloire, une direction que cet art conserve à travers le cours des âges.

La Poésie, qui résume en elle tous les Arts dont elle est l'expression immatérielle; la Poésie, qui a le privilége de les spiritualiser, aurait-elle eu une autre destinée? La Poésie, cette peinture écrite, comme la Peinture est une poésie fixée par les couleurs, n'a-t-elle donc eu pour interprète aucun de ces génies supérieurs? n'a-t-elle compté ni des modèles, ni des imitateurs, ni des maîtres, ni des disciples? n'a-t-elle pas eu à son tour et ses écoles et ses législateurs?

Un de nos plus jeunes Mainteneurs (1) disait naguère dans cette enceinte : « Il faut des lois à la Littérature » aussi bien qu'à la Société; » et nous avons tous applaudi à cette pensée, aussi remarquable par sa vérité que par la simplicité de son expression. C'est qu'en effet, bien que les Lettres prennent leur source dans l'imagination, *cette folle du logis*, néanmoins c'est une fonction grave et sérieuse qu'exerce tout homme qui fait profession de les cultiver. Le Poëte et l'Orateur parlent aux peuples empressés de les écouter; leur voix retentit à travers les âges et soulève les passions émues; leurs accents trouvent un écho dans la postérité la plus reculée; leur colère et leur amour font vibrer ces populations lointaines, à mesure que le néant les laisse échapper de son sein. C'est donc une faculté bien imposante que celle de s'adresser à cette succession d'intelligences qui viennent tour à tour occuper la scène du monde. C'est un ministère, un vrai sacerdoce. Horace l'avait ainsi compris, lui qui disait :

Musarum sacerdos,
Virginibus puerisque canto.

(1) M. Gaston Cabanis.

Aussi voyez comme l'antiquité, si pleine d'enseignements dans ses mystères ingénieux, a eu le soin d'envelopper cette haute vérité dans le voile transparent d'une riante fiction. Ce sont des Muses qui président au culte des Lettres : elles sont vierges; elles sont pures; elles habitent un vallon sacré dont l'entrée est fermée aux profanations du vulgaire; elles fréquentent des sommets inaccessibles au commun des hommes. L'inspiration se manifeste sous la figure d'un coursier ailé dont le pied fait jaillir des sources aussi abondantes que limpides. Orphée, qui apprivoise les tigres et les lions, ce chantre inspiré qui sema parmi les hommes les premiers germes de la civilisation, ne nous apparaît-il pas sous la figure d'un grand-prêtre que les Muses ont sacré de leurs mains, et à qui elles ont confié la plus auguste mission?

Ainsi fut scellée, dès la plus haute antiquité, une alliance éternelle entre la Philosophie et l'Eloquence, entre la Morale et la Poésie; et ne pensez pas, Messieurs, que des écarts plus ou moins spirituels aient rompu, ou seulement relâché les anneaux de cette chaîne; ils n'ont eu d'autre résultat que de rendre plus déplorable la prostitution du talent, lorsqu'il a perdu le souvenir de sa céleste origine.

Il existe, dit-on, une république des lettres; le mot fut heureusement trouvé pour exprimer cette douce confraternité, cette égalité qui efface toute distinction entre les hommes de talent. Mais ce n'est pas dans cette fiction qu'on peut signaler les écarts d'une orageuse liberté. Remarquons d'ailleurs qu'une république n'existe que par des lois, et que c'est dans l'obéissance aux lois que toute république puise sa force.

Au besoin de diriger la pensée de l'écrivain, se joignit bientôt un besoin nouveau, celui de tracer les formes que devait adopter la pensée morale, pour

se manifester à l'homme avec plus d'utilité. Ces formes, plutôt inspirées qu'étudiées, furent produites dans toute leur pureté par ces génies du premier ordre qui instituèrent le culte du beau, et se placèrent à l'entrée du sanctuaire, pour en ouvrir et garder les portes. Après eux, vinrent les rhéteurs, dont le mérite principal fut de définir avec sagacité ce que leurs devanciers avaient conçu et exécuté avec génie. Anatomistes du beau, ils disséquèrent l'œuvre admiré, et expliquèrent, en décomposant le chef-d'œuvre, les causes de notre admiration et les conditions de sa beauté. Homère existait avant Aristote; ce fut par une étude approfondie de l'Iliade que ce philosophe parvint à tracer les règles de l'Epopée. Quelle était donc cette lumière intérieure qui les avait révélées à l'aveugle sublime qu'inspira la colère d'Achille ?

Ainsi, ce fut à l'aide de l'œuvre que le précepte fut formulé; mais le précepte aspira bientôt à la direction de l'œuvre. Depuis le siècle de Périclès jusqu'à celui de Louis-le-Grand, combien tous les genres de littérature n'ont-ils pas compté de législateurs ? Depuis Aristote, dont l'intelligence fut aussi vaste que la nature, jusqu'à l'anglais Pope qui jeta des couleurs si poétiques sur la critique littéraire, nous voyons, à travers les débris des nations, surgir les grandes figures de ces maîtres de la parole. Si la Grèce se glorifie d'avoir produit le précepteur d'Alexandre, Rome nous montre Cicéron et Quintilien donnant dans leurs admirables écrits l'exemple et le précepte à la fois. Qu'est-il besoin, Messieurs, lorsque vous devancez ma parole, qu'est-il besoin que je nomme Horace, dont la Muse, tour à tour grave et légère, traçait en se jouant les divers caractères de la Poésie ? Longin, qui révélait à l'admiration des peuples les

sources secrètes du sublime? Vida, ce Poëte latin du XVI.e siècle, qui chantait à la moderne Italie, dans la langue de l'ancienne Rome, des vers que la cour d'Auguste aurait applaudis? Ajoutons, pour compléter cette liste brillante, les noms de Boileau et de Pope, qui, en nous rendant quelques-unes des merveilles de l'antiquité, ont presque fait oublier leurs modèles.

Une circonstance vous frappera peut-être, Messieurs; c'est que ces écrits didactiques, dont le but était de donner une direction et des formes normales à l'expression de la pensée, sont tous sortis de ces grands centres de civilisation où les Arts ont jeté le plus vif éclat, et qui ont laissé d'immortels souvenirs. Aristote nous rappelle le siècle de Périclès; Cicéron, Horace et Quintilien embrassent la période célèbre dont s'honore le nom d'Auguste; Longin se rattache à l'école d'Alexandrie, si fameuse dans l'histoire; le siècle de Léon X revendique le nom de Vida comme une de ses gloires: enfin, sans avoir besoin de rappeler que Pope alluma le flambeau de la critique au foyer littéraire de sa patrie, il me suffira d'évoquer quelques-uns des contemporains de Boileau; de nommer Racine, Corneille, Molière, la Fontaine, Bossuet, Pascal, Descartes, Turenne et Condé, ces rayons immortels de l'auréole de Louis-le-Grand.

C'était déjà, Messieurs, une centralisation réelle que ces pléiades lumineuses qui imposaient à leur siècle l'autorité de leur génie, en l'illuminant de leur gloire. Ces hommes illustres, ces intelligences supérieures que la nature produisit presque simultanément, éprouvèrent dans l'intérêt de l'art le besoin de communications intimes. Sous l'influence d'une civilisation plus avancée, les Académies se formèrent; serait-il possible de ne pas reconnaître dans ces associations savantes une véritable centralisation

des lumières de l'esprit humain et de ses conquêtes sur la nature?

Remarquez, Messieurs, que les associations purement littéraires peuvent à juste titre revendiquer le droit d'aînesse. L'Europe entière se débattait encore dans des guerres sanglantes pour des circonscriptions de territoire entre quelques maisons princières, lorsque, il y a plus de cinq siècles, la langue romane réunissait à Toulouse les sept Troubadours, dépositaires de ses destinées. Le Collége du Gai savoir centralisa les trésors de la Poésie provençale, mais en même temps il publiait cette Poétique, traité de grammaire, de philosophie, de rhétorique et de versification que les rois d'Aragon faisaient demander à nos aïeux par une ambassade solennelle.

La nationalité toulousaine a fait son temps, et la langue romane n'existe plus que dans quelques idiomes vulgaires. Mais les institutions, lorsqu'elles sont l'expression véritable d'un besoin social, survivent aux révolutions. Le Collége du Gai savoir et resté debout au milieu des ruines des souverainetés du Midi. L'Académie des Jeux Floraux, son héritière immédiate, a recueilli comme un legs pieux ses traditions et son influence. Semblable à une nef que la foudre respecte au milieu des tempêtes de l'Océan, elle poursuit sa mission civilisatrice, à travers le choc des orages politiques. Chargée de transmettre d'âge en âge le culte du beau, de conserver la pureté de la forme et l'élégance poétique, elle a su concilier les concessions commandées par d'heureuses innovations avec le maintien des principes éternels de la morale, du goût et de la raison. Réglant l'essor aventureux des jeunes imaginations, elle tient toujours d'une main ferme les rênes et le frein que les coursiers indomptés blanchissent de leur écume.

Il faut donc reconnaître qu'un mouvement de centralisation s'est opéré dans la Littérature, comme dans les autres parties organiques des sociétés humaines; et il me restera maintenant à examiner dans quelles limites son influence doit être circonscrite, pour atteindre le but des institutions sociales, l'utilité.

Dans la société française, la centralisation en littérature se présente sous deux aspects différents. Le mouvement centralisateur, dont Paris est le point de départ, exerce sur les départements une sorte de pression qui absorbe tous les grands talents au profit de la capitale, et qui, d'un autre côté, impose à l'admiration des provinces les ouvrages sortis de son sein. Cette double disposition peut avoir une sorte de légitimité; elle doit aussi engendrer des abus qu'il importe de signaler.

Paris, cette seconde Athènes, si supérieure à la première par le luxe, l'opulence, l'élégance des mœurs, le progrès des sciences et de l'industrie, Paris apparaît au monde entier avec une auréole de gloire dont il emprunte les rayons à la fécondité de nos départements. Vassaux de cette orgueilleuse capitale, ils versent dans son sein, comme les fleuves dans l'Océan, tous les trésors d'intelligence que l'étude ou le climat font éclore; et Paris qui s'enrichit de leurs dépouilles, jette à peine un regard dédaigneux sur ces humbles tributaires. Sans doute il importe à l'honneur de la France que la cité qui la représente aux yeux de l'étranger, résume en elle toutes nos gloires, qu'elle soit comme le sanctuaire de nos grandeurs intellectuelles, qui, par le rapprochement même, se prêtent un nouvel éclat. Mais le sol natal n'a-t-il pas ses droits ? Et est-il juste que les cités qui donnèrent le jour à Corneille, à Bossuet, à Pascal, aient été dépouillées des avantages que les travaux de ces grands génies n'auraient pas manqué de leur procurer ?

Toutefois, nous devons nous empresser de reconnaître que Paris n'est pas toujours coupable de cette hospitalité qui nous dépouille ; qu'il a repoussé plus d'une fois et précipité dans le désespoir des talents d'un ordre élevé, et qu'enfin cette absorption est peut-être un effet nécessaire de la nature des choses et des relations indispensables qui doivent exister entre la capitale et les provinces.

Les grands talents ont l'instinct des grands succès. d'abord ils aspirent à un succès de gloire, à cette couronne de simple laurier, plus lumineuse, plus enviée que les couronnes d'or; et comme il faut entrer dans les réalités de la vie, le talent cherche aussi des récompenses, des encouragements plus matériels qui l'aident à se former une position sociale. La fortune et le génie se donnent rarement la main. Bien souvent le berceau du grand artiste fut placé sous un toit de chaume; un travail opiniâtre et les secours de la bienfaisance servirent d'aliment à cette lumière qui doit éclairer une nation. Cet être prédestiné que tourmente une vocation impérieuse, où trouvera-t-il les moyens de fournir une carrière où le jette l'ascendant irrésistible de son génie? Il faut le confesser : les grands succès de gloire et de fortune ne peuvent être obtenus qu'à Paris.

C'est à Paris que résident la renommée et l'émulation, ces deux véhicules des hautes capacités. C'est à Paris que le grand artiste trouve les grands artistes qui sont capables de l'apprécier; c'est à Paris que l'œuvre du génie est comprise par le génie; c'est à Paris que le nom du grand écrivain, proclamé par la voix puissante de la presse, peut retentir au loin, pour être répété par tous les échos du monde connu.

La province, au contraire, est ingrate à l'homme

d'un talent élevé, en Littérature surtout. Il est bien rare que justice lui soit rendue; son talent est bien souvent méconnu; il est quelquefois envié. Les yeux se ferment, si quelque passion rarement bonne ne les ouvre pas; et tandis que dans Paris, les récompenses, les décorations, les actes de munificence sont prodigués aux jeunes auteurs de quelques faibles essais poétiques, l'on verra en province blanchir dans le plus profond oubli les littérateurs consciencieux qui, pendant une longue lutte, défendirent le sanctuaire des Lettres contre les envahissements du mauvais goût et des mauvaises doctrines.

Ajoutons, et la force de la vérité nous condamne à ce triste aveu; ajoutons que la province se fait défaut à elle-même. En général, on y donne trop d'accès à de petites passions; la presse, dont la mission est si belle, y obtient peu de retentissement. Confiée quelquefois à des mains sans expérience, elle ne tient pas une balance égale; elle est, ou trop amie, ou trop hostile. L'esprit qui aurait conçu un vaste projet, ne doit donc attendre aucune sorte d'encouragement efficace. Seul avec son œuvre, il la mûrira lentement sans espoir de succès, laissant à une postérité, qui peut-être n'éclora jamais pour sa gloire, le soin d'apprécier des travaux qui auront consumé son existence.

Telle est la destinée qui attend l'homme de lettres dans la province. Ce tableau, dont je n'ai pas chargé les couleurs, est malheureusement trop vrai. Est-il propre à encourager les jeunes écrivains ? Et faut-il nous étonner de ces migrations incessantes qui dirigent au grand foyer de la gloire et de la fortune presque tous les hommes qui ont la conscience de leur talent ?

Je ne pense pas que l'on m'oppose, comme une objection sérieuse, ce qui se passe dans deux villes

assez rapprochées de la nôtre. Il est vrai que Nîmes et Agen nous offrent deux célébrités poétiques dont la France s'est entretenue. Mais le Poëte d'Agen est allé de ville en ville conquérir ses couronnes jusqu'au sein de Paris même, qui s'est surpris un jour, échappant au tourbillon des frivolités, pour prêter l'oreille à une voix inspirée, et étudier un dialecte roman. le glorieux enfant de Nîmes a dû peut-être une part de sa célébrité au contraste d'une profession obscure avec un talent si élevé; d'ailleurs, n'oublions pas que Paris a absorbé les œuvres du *Chantre du dernier jour ;* car c'est à Paris qu'il a ouvert le portefeuille qui renfermait ses religieuses inspirations.

Mais, puisqu'il n'est pas donné à la province de neutraliser les effets de cette attraction que Paris exerce sur la noble ambition des artistes, du moins ne peut-elle échapper à cette suprématie despotique qui veut nous imposer ses caprices et ses réformes ? En d'autres termes, ne nous sera-t-il pas permis de penser et de sentir autrement qu'on ne pense et qu'on ne sent à Paris ? Devrons-nous nous incliner devant les arrêts d'un aréopage, ou d'une école qui s'est donné à elle-même sa mission ? applaudir sans examen aux productions qu'elle exalte ? et ne serons-nous plus les maîtres de notre admiration ?

Ici commence un abus grave, et ici aussi doit commencer une généreuse résistance.

Nul doute que le mouvement romantique ne soit parti de Paris. Eclose sous le patronage de deux puissants génies, M.me de Staël et M. de Châteaubriand, l'école romantique a obtenu d'abord des succès légitimes. Elle a rétabli l'exactitude dans les mœurs et les couleurs locales ; elle nous a ramenés à la vérité du langage et des sentiments ; elle a banni de la poésie le jargon mythologique qui n'était plus qu'un ana-

chronisme ridicule. Jusque-là nous avons dû, quoique toujours avec circonspection, suivre sa marche que signalaient d'incontestables progrès.

Mais lorsque, enivrée de ses succès, elle a voulu refaire l'art à sa manière ; lorsque, d'écart en écart, elle s'est efforcée de substituer le culte de la laideur à celui du beau idéal ; lorsqu'elle n'a interrogé la nature que pour lui emprunter ses erreurs et ses difformités ; lorsque, peuplant la scène de monstruosités, elle a dénaturé le langage, blessé l'harmonie, outragé la grammaire ; lorsque, pour la rapprocher du naturel, elle a affublé la Poésie d'une livrée prosaïque ; alors la province s'est levée pour protester contre de si téméraires entreprises. Ce fut alors une sorte de défi entre Toulouse et les novateurs. Le champ clos fut presque déclaré ; la lutte fut longue et vive. En vain le chef de cette école, voulant s'approprier notre vieille influence, proposa-t-il à notre Académie de se mettre à la tête d'une rénovation qu'il avait méditée ; ses offres furent repoussées. Fière de la pureté de ses doctrines, l'Académie se maintint dans la ligne de ses antiques traditions. Depuis cette rupture ouverte, plus d'une lance a été rompue ; mais la victoire est restée au bon droit. Le culte des anciens a été rétabli ; les erreurs ont été confessées ; enfin, la France a assisté à une véritable abjuration, lorsqu'elle a vu le grand prêtre de la secte briguer un fauteuil à l'Académie française, et venir en prendre possession.

Les faits et les considérations que je viens de placer sous vos yeux, m'amènent à cette conclusion, qu'en littérature la centralisation, pour être utile, doit être subordonnée à des circonstances qu'il est facile de déterminer. Je signalerai l'époque de l'institution de l'art et celle de sa décadence. Lorsque l'art est encore à sa naissance, lorsque sa faiblesse a de la peine à se

frayer une issue à travers les embarras qui obstruent sa marche, les adeptes éprouvent le besoin de réunir leurs efforts; alors une tendance uniforme qui domine tous les esprits, les appelle à se rallier autour d'une pensée qui leur est commune, la direction de l'art. Ainsi, lorsque Ronsard cherchait à dégager la poésie française de ses langes, l'on vit, plus d'un demi-siècle avant la fondation de l'Académie française, se former une pléïade, association des premiers Poëtes de l'époque, dont les travaux avaient pour but le perfectionnement de notre langue. Ils purent s'égarer dans leur marche; mais leurs efforts ouvrirent la route que, plus tard, les grands écrivains du siècle de Louis XIV illuminèrent de la splendeur de leur génie.

Aux époques de décadence, un autre besoin se fait sentir; c'est celui d'empêcher ou tout au moins de retarder la chute de l'art. En butte à des attaques incessantes, assailli par les novateurs qui, désespérant de faire mieux, ne s'étudient qu'à faire autrement, ruiné même par le temps qui dévore tout ce qu'il a produit, l'édifice littéraire d'une nation est semblable à ces vieux monuments contre lesquels s'appuient d'informes constructions qui les masquent et les défigurent. Heureux l'architecte qui, les délivrant de ces ignobles masures, sait demeurer fidèle au style de l'édifice, et conserver aux restaurations qui lui sont confiées, sa simplicité et sa beauté primitive! Mais si une destruction totale les menace, l'on verra les fidèles se réunir autour de ces vénérables débris, appuyer les murs chancelants, relever les colonnes tombées, replacer avec un soin pieux les chapiteaux, rendre enfin au temple vénéré le culte et les honneurs du sanctuaire. Ainsi les Cours d'amour du bon René de Provence et le Collége du Gai savoir prolongèrent pendant plusieurs siècles l'empire d'une Littérature

qui touchait à sa décadence, après avoir ébloui l'Europe de son éclat et balancé les suffrages du Dante.

En dehors de ces époques, et lorsque l'Art marche librement dans une ère de prospérité, la centralisation cesse d'être utile; alors elle doit devenir nuisible; car elle ôte à l'esprit ce degré de liberté si nécessaire aux magiques élans de l'inspiration.

Il est possible que la Littérature voie s'ouvrir devant elle de nouveaux sentiers, qu'il lui soit réservé d'accomplir de nouvelles destinées. Nul œil humain n'est assez pénétrant pour percer le voile qui couvre l'avenir. Toutefois, il est facile de prévoir que le culte du beau ne sera plus ébranlé par de violentes secousses; les modifications, si elles ont lieu, ne s'accompliront qu'avec lenteur; les transitions seront ménagées avec sagesse.

La Société moderne est lancée dans une ère de rénovation. Depuis un demi-siècle la civilisation marche à pas de géant dans une voie de découvertes et de progrès. J'en atteste toutes les merveilles dont nos yeux sont témoins. Nos cités rayonnent aux vives clartés d'une flamme dont l'aliment est tout à la fois invisible et impalpable. La vapeur dirige nos pavillons à travers les tempêtes de l'Océan; elle nous transporte avec la rapidité du trait sur des lignes de fer dont l'immense réseau embrassera bientôt toutes les régions de l'Europe: encore quelques années, et la distance cessera entre les peuples les plus éloignés. Le phénomène de l'électricité, interrogé par la science moderne, nous prépare des prodiges plus merveilleux encore, et peut-être l'initiation aux plus grands secrets de la nature. De cet échange si rapide d'idées et de besoins, de ces communications si multipliées, de ce frottement continuel des membres de la grande famille européenne, surgiront sans aucun doute de nom-

breuses modifications dans les habitudes, dans les mœurs et dans le langage des peuples. Peut-être un jour une fusion complète de tous ces idiomes amènera nos descendants à ne parler qu'une seule langue universelle.

Quelle que soit la destinée des sociétés futures, la gloire des Arts ne prescrira jamais. Tant qu'il sera donné à l'homme de voir et de sentir, l'artiste consacrera ses travaux et ses veilles au culte du beau; il n'étudiera la nature que pour lui emprunter ses formes les plus parfaites, ses sentiments les plus nobles. L'Apollon et le Jupiter Olympien resteront les modèles du ciseau; les chantres d'Achille et de Didon seront proclamés les dieux de la lyre; Corneille et Racine régneront sur la scène dramatique; le rapprochement de tous les systèmes ramènera les esprits à cette unité de vues et de sentiments qui fondera la vérité dans la politique comme dans les arts; et peut-être enfin, par l'effet d'une alliance vraiment sainte, verra-t-on briller d'une gloire jusqu'alors inconnue, les deux plus beaux présents que Dieu ait faits à l'homme, le Génie et la Liberté.



XII.e CHANT

DE LA

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE,

Traduite en vers et en octaves;

Par M. Théophile DE BARBOT, un des quarante Mainteneurs.

I.

La nuit régnait aux cieux ; mais son ombre immobile
S'étendait vainement sur l'armée et la ville ;
D'un côté, les Chrétiens à la garde, aux travaux,
S'attachaient et veillaient ; de l'autre, leurs rivaux,
Ici, des murs tombés relevaient les ruines ;
Plus loin, y réparaient l'outrage des machines ;
Et, des deux parts, les soins, les secours empressés
Venaient en aide aux maux, aux besoins des blessés.

II.

Déjà l'œuvre nocturne, achevée en partie,
S'était, sur tous les points, par degrés ralentie,
Et l'ombre plus épaisse au sommeil invitait.
Mais de dangers, de gloire avide qu'elle était,
Clorinde en repoussait les pacifiques charmes ;
Tous cherchaient le repos, elle d'autres alarmes ;
Et tandis qu'aux remparts près d'Argant elle allait,
Son généreux courage en elle ainsi parlait :

III.

« Oh ! c'est bien aujourd'hui qu'ont brillé sans égales,
» D'Argant, de Soliman les prouesses rivales,
» Contre une armée entière, eux qui seuls s'élançant,
» Ont laissé sur leurs pas tant de débris, de sang.
» Moi, de loin (et c'est tout ce qui m'a fait connaître)
» J'ai lancé quelques traits, non sans bonheur, peut-être
» C'est donc là tout l'effort que ce bras peut tenter !
» Une femme plus haut ne saurait donc monter !

IV.

» Oh ! qu'il vaudrait bien mieux, dans les bois, les montag
» Poursuivre de ses traits les cerfs et leurs compagnes,
» Qu'aux lieux où l'homme frappe et se révèle ainsi,
» Qu'au milieu des guerriers se montrer femme ici !
» A l'habit de mon sexe, au mur qui le protége,
» Que n'ai-je donc recours alors, et que tardé-je ! »
Un grand projet enfin germe en elle, grandit,
Et bientôt se tournant vers Argant, elle dit :

V.

« Voilà quelques moments qu'en mon esprit s'agite
» Je ne sais quoi, Seigneur, de hardi, d'insolite;
» Soit qu'en me l'inspirant Dieu montre son pouvoir,
» Soit que l'homme se fasse un dieu de son vouloir;
» Dans la plaine, en dehors de l'enceinte ennemie,
» Regarde ces clartés. Là, dans la nuit amie,
» J'irai, la flamme en main, et la tour brûlera;
» Et, cela fait, le ciel au reste avisera.

VI.

» Mais, s'il me ferme après le retour que j'espère,
» Ce vieillard qui toujours me fut un tendre père,
» Ces femmes dont le zèle en tous lieux suit mes pas,
» Je les lègue à tes soins, ne les délaisse pas;
» Fais que l'Egypte accueille, ouverte à leur faiblesse,
» Elles dans leur douleur, et lui dans sa vieillesse :
» Au nom du ciel promets; ce sexe, ces vieux ans
» Sont bien dignes, Seigneur, de tes soins bienfaisants. »

VII.

Argant à ce discours s'étonne, et dans son âme
La gloire fait sentir son aiguillon de flamme.
« Clorinde, répond-il, au péril marchera,
» Et dans la foule obscure ici me laissera !
» Et je regarderai, loin du péril, à l'aise,
» La fumée et le feu !... Qu'à Mahomet ne plaise !
» Je fus ton compagnon de travaux, de combats,
» Et je veux l'être encor de gloire et de trépas.

VIII.

» Argant, Argant aussi brave la mort, et pense
» Qu'on peut contre l'honneur échanger l'existence. »
— « Ta sortie, en ce jour, répond-elle à l'instant,
» A jamais en sera le témoin éclatant.
» Je ne suis qu'une femme, et la fin de ma vie
» Ne sera pour ces murs d'aucun danger suivie;
» Mais si tu tombes (ciel, écarte ce malheur !),
» Que deviendront ces murs sans toi, sans ta valeur ? »

IX.

— « En vain, reprend Argant, en vain par ton adresse
» Tu combats mon vouloir et l'ardeur qui me presse;
» Si tu veux mon secours, mes pas suivront tes pas;
» Ils les devanceront, si tu ne le veux pas. »
Et d'accord, vers le Roi, dont le conseil s'assemble,
Sans perdre un seul moment ils se rendent ensemble.
« Seigneur, lui dit Clorinde, ici daigne écouter
» Ce que nous proposons; daigne aussi l'accepter.

X.

» Argant (et ce n'est pas au hasard qu'il s'en vante),
» Promet d'aller brûler la grande tour mouvante.
» Je le suivrai : tous deux attendons à présent
» Que la fatigue amène un sommeil plus pesant. »
Et le Roi lève au ciel ses deux mains, et ses rides
Se mouillent des doux pleurs nés dans ses yeux arides
« Oh ! sois béni, dit-il, toi qui songes aux tiens,
» Et n'abandonnes pas mon trône à ces Chrétiens !

XI.

» Il restera debout, malgré tous les orages,
» S'il a, pour l'appuyer, de semblables courages;
» Mais, couple glorieux, quel prix pourra jamais,
» Éloge ou récompense, égaler vos bienfaits ?
» Que, par la gratitude et par la renommée,
» Votre gloire, partout, toujours soit proclamée;
» Le prix d'un si haut fait est en lui-même, et moi
» Je saurai cependant le reconnaître en roi. »

XII.

Le vieux monarque dit, et sa main qui les presse
Tour à tour à tous deux témoigne sa tendresse.
Soliman est présent, et s'écrie à son tour,
Sa généreuse envie éclatant sans détour :
« Ce bras porte une épée aussi ; dans la carrière
» J'irai de pair... du moins peu de pas en arrière. »
— « Ainsi, reprend Clorinde, ainsi chacun viendra ;
» Et qui donc, si tu viens, dans les murs restera ? »

XIII.

Et le superbe Argant, appuyant la guerrière,
Allait joindre au refus une parole altière ;
Mais au Turc orgueilleux s'adressant doucement,
Aladin le prévient : « Oh ! quel est le moment,
» Quel est le lieu, dit-il, guerrier inébranlable,
» Où l'on ne te vit pas à toi-même semblable,
» Toi qui ne fus jamais au présent, au passé,
» Par nul danger surpris, par nul combat lassé ?

XIV.

» Je sais bien quels exploits marqueraient ton passage
» Si tu sortais des murs ; mais serait-il bien sage
» Que vous, les plus fameux, allassiez tous au loin,
» Et que de la défense ici nul ne prît soin ?
» Pour un si grand besoin, une si grande chose,
» Si même je consens qu'un pareil sang s'expose,
» C'est qu'à regret je cède à la nécessité,
» C'est que rien sans cela ne peut être tenté.

XV.

» La tour par trop de monde est gardée, est couverte;
» Un petit nombre en vain irait à force ouverte,
» Et sortir en grand nombre est par trop dangereux;
» Qu'il aille donc, sans bruit, le couple généreux,
» Lui qui de la grande œuvre a conçu la merveille;
» Lui qu'assembla souvent une chance pareille;
» Qu'il aille, il vaut lui seul bien plus qu'un corps nombreux,
» Plus que tous mes soldats; qu'il aille et soit heureux.

XVI.

» Toi (ce sont là bien mieux tes devoirs et les nôtres),
» Reste sur ces remparts à la tête des autres,
» Et quand, laissant la tour en proie au feu vainqueur,
» Ils reviendront, j'en ai le ferme espoir au cœur,
» Si les Chrétiens osaient dans leur retour les suivre,
» Que ton bras les défende et soudain les délivre. »
Ainsi parle un des rois, et l'autre en l'écoutant,
Mécontent dans son cœur, reste muet pourtant.

XVII.

« Laissez courir encor la nuit qui vous protége, »
Ajoute alors Ismen, l'enchanteur sacrilége;
« Des gardes de la tour peut-être qu'une part
» Au doux sommeil alors céderont, et mon art
» Et mes soins formeront une telle matière,
» Que la tour sous ses feux périra tout entière. »
Tous ces points convenus, on s'éloigne, et chacun
Pour la grande œuvre attend le moment opportun.

XVIII.

Clorinde a déposé l'armure des batailles,
Casque d'argent, cimier, blanche cotte de mailles,
Et celle qu'elle prend, dans sa noire couleur,
Semble aux regards d'avance annoncer son malheur.
Aux yeux de l'ennemi, sous l'enveloppe sombre,
Elle espère échapper, et se glisser dans l'ombre.
L'eunuque Arsès alors, qui sur elle a veillé
Depuis qu'à ses regards la lumière a brillé;

XIX.

Qui, depuis, pour la suivre, oubliant sa faiblesse,
Dans la guerre après elle a traîné sa vieillesse;
L'eunuque Arsès alors, aux apprêts étrangers,
A l'appareil nouveau devinant ses dangers,
Au nom de ces cheveux blanchis à son service,
Par le souvenir saint de son pieux office,
A ce dessein fatal l'exhorte à renoncer,
Presse, conjure; enfin, se voyant repousser :

XX.

« Eh bien! dit-il; eh bien! puisque ton âme altière
» Est si fort obstinée à son œuvre guerrière,
» Que mon amour pour toi, que mon âge affaibli,
» Que prières et vœux, tout est mis en oubli,
» Je vais parler; je vais sur toi, sur ta naissance,
» De détails ignorés te donner connaissance;
» De tes vœux ou des miens après tu feras choix. »
Et la tenant alors suspendue à sa voix :

XXI.

« L'Ethiopie avait, a même encor peut-être,
» Senape, lui dit-il, pour son souverain maître.
» Ses noirs sujets vivaient paisibles sous leur roi,
» Et du fils de Marie ils suivaient tous la loi.
» Là, musulman, réduit aux féminins offices,
» Je vois le roi bientôt consacrer mes services
» A celle qui s'assied au trône à son côté :
» Elle est noire, mais rien n'égale sa beauté.

XXII.

» Il l'aime, mais le froid de l'âpre jalousie,
» S'égale au feu d'amour dont son âme est saisie,
» Tourment qui par degrés grandit et devient tel,
» Qu'il la cache bientôt à tout regard mortel,
» Qu'il voudrait la cacher à la nature entière,
» Aux étoiles du ciel, à leur pure lumière ;
» Humble et chaste à la fois et douce à son seigneur,
» De tout ce qui lui plaît elle fait son bonheur.

XXIII.

» Dans la chambre vouée à son royal usage
» Sur la toile respire un chaste et doux visage ;
» C'est une blanche vierge au teint éblouissant ;
» Près d'elle se déroule un dragon menaçant ;
» Mais un divin guerrier sur le monstre s'élance,
» Et le monstre sanglant gît percé sous sa lance ;
» C'est là qu'agenouillée, et que versant des pleurs,
» La reine va prier et dire ses erreurs.

XXIV.

» Le ciel pourtant sourit à son amour fidèle ;
» Tu vins au monde alors, et tu vins blanche et belle ;
» La reine, à cet éclat inconnu dans ces lieux,
» Demeure stupéfaite, à peine en croit ses yeux ;
» Mais la mère s'immole, il le faut, à l'épouse ;
» Elle connaît Senape et son humeur jalouse ;
» Elle sait que ses yeux, tel en est le poison,
» Dans ta blanche couleur liraient la trahison.

XXV.

» L'enfant d'une autre donc, enfant au teint d'ébène,
» Prend ta place au berceau près de la triste reine,
» Et comme cette tour qui répond de sa foi,
» S'ouvrait uniquement à ses femmes, à moi ;
» C'est à moi qui la sers, qui la sers et qui l'aime,
» Que sa main te confie, encore sans baptême ;
» Car le baptême là ne put t'être donné,
» L'usage l'y refuse à l'enfant nouveau-né.

XXVI.

» Plaintive, elle te porte en mes mains, et m'ordonne
» De faire ailleurs nourrir le fruit qu'elle abandonne.
» Qui dira ses soupirs et ses embrassements ?
» En combien de façons s'exhalent ses tourments ?
» Elle t'embrasse et pleure, et sa plainte s'élève ;
» Mais un sanglot toujours empêche qu'elle achève ;
» Enfin, levant les yeux : — Seigneur, dit-elle, ô toi
» Qui pénètres les cœurs, qui lis au fond de moi !

XXVII.

» Si ce cœur est encore intact et sans souillure,
» Si mon corps resta chaste, et si ma couche est pure,
» Veille non pas sur moi, sous le poids odieux
» De tant d'autres erreurs je suis vile à tes yeux;
» Mais veille sur l'enfant, sur le fruit éphémère,
» Loin du sein maternel rejeté par sa mère;
» Qu'il vive ne tenant de moi que la pudeur,
» Et chez d'autres prenant l'exemple du bonheur.

XXVIII.

» Et toi qui du dragon, qui de sa dent funeste,
» Préservas cette vierge, ô défenseur céleste !
» Si ton autel par moi fut souvent allumé,
» Si l'or y fut offert, si l'encens a fumé,
» Sois son intercesseur dans le ciel; qu'elle trouve
» Aide et secours en toi, quelque sort qu'elle éprouve. —
» Elle dit; et son cœur se serre et ne bat pas,
» Et son front est couvert des ombres du trépas.

XXIX.

» Je te prends en pleurant, et t'emporte cachée
» Dans un berceau flexible où la feuille jonchée,
» Où la fleur répandue écarte tout soupçon;
» Et laissant le palais, vers un autre horizon
» Inconnu je m'avance; en une forêt sombre
» Pleine d'arbres mêlés à des plantes sans nombre,
» Une tigresse ardente, ô moment plein d'effroi !
» La fureur dans les yeux, s'avance droit à moi !

XXX.

» J'étais auprès d'un arbre, et telle est ma faiblesse,
» Que j'y monte à la hâte, et qu'au pied je te laisse;
» L'horrible bête arrive, et sur toi, l'œil hagard,
» En secouant la tête, arrête son regard;
» Mais il se radoucit, et dans son attitude
» Respire, je ne sais quelle mansuétude,
» Elle approche, te flatte avec la langue, et toi
» Tu la flattes aussi, tu souris sans effroi;

XXXI.

» Et ta main la caresse, et je te vois paisible
» Tendre tes petits doigts à sa gueule terrible;
» Puis comme une nourrice elle se place, offrant
» Sa mamelle à ta bouche, et ta bouche la prend;
» Et moi, je regardais tremblant, pris de vertige,
» Comme à l'aspect soudain d'un effrayant prodige;
» Et la bête terrible, au sein de la forêt,
» Quand tu ne tettes plus, en trois bonds disparaît.

XXXII.

» Je descends, je te prends d'un bras encor peu ferme,
» Et poursuis à l'instant ma route vers son terme,
» Vers un modeste bourg, doux et paisibles lieux,
» Où nourrie en secret tu grandis sous mes yeux.
» Là je vis le soleil, dans sa course féconde,
» Mesurer seize mois à la nature, au monde;
» Déjà ton faible pied à marcher s'essayait,
» Tu venais à ton nom, et ta voix bégayait;

XXXIII.

» Et moi, riche des dons, de tout l'or que la reine
» Fit tomber au départ de sa main souveraine ;
» Moi, touchant à cet âge où l'homme redescend,
» Où le fardeau sur lui va chaque jour croissant,
» Je désirais quitter ma route vagabonde,
» Revenir aux doux lieux où je naquis au monde,
» Et près des vieux amis à mon âme présents,
» A mon propre foyer réchauffer mes vieux ans.

XXXIV.

» Et vers l'Egypte alors, vers ma terre natale,
» Je m'avance avec toi ; mais, rencontre fatale !
» Près d'un torrent venu, je ne puis avancer,
» Et je vois sur mes pas des brigands s'élancer ;
» Que faire ! je voudrais, dans ce péril extrême,
» Me sauver sans laisser ce doux fardeau que j'aime ;
» Je me jette à la nage, et te tiens d'une main,
» Et dans les flots grondants l'autre m'ouvre un chei

XXXV.

» Rapide est le torrent, et le flot qui bouillonne
» Sur lui-même au milieu revient et tourbillonne ;
» L'onde, au point où son cours est plus profond, plus f
» Me fait tourner en cercle, et malgré mon effort,
» M'entraîne au fond ; ma main te laisse aller, mais l'
» Te soutient, te relève, et le vent la seconde,
» Et sur le sable enfin te pose en un instant,
» Et là je te rejoins à peine et haletant.

XXXVI.

» Je te prends plein de joie, et quand la nuit profonde
» Tenait calme et muet tout ce qui vit au monde,
» En songe m'apparaît un menaçant guerrier;
» Il appuie à mon front la pointe de l'acier,
» Et dit impérieux : — Je t'ordonne de faire
» Ce que sa mère a dit, ce qu'un crime diffère;
» Fais baptiser l'enfant; le ciel l'aime; c'est moi
» Qui veille sur ses jours confiés à ma foi.

XXXVII.

» C'est à moi qu'elle a dû l'assistance de l'onde,
» Et du monstre des bois la mamelle féconde;
» De ce songe du ciel si tu ne suis la loi,
» Si tu ne m'obéis, malheur, malheur à toi! —
» Je m'éveille en sursaut et pars, tremblant encore,
» Aux premières clartés que laisse voir l'aurore;
» Mais croyant au Prophète et bravant cet avis,
» Les ordres maternels n'ont pas été suivis.

XXXVIII.

» C'est ainsi qu'ignorant tes parents, ta patrie,
» Tu fus dans notre loi, dans notre foi nourrie;
» Tu grandis, et prenant un valeureux essor,
» Tu sus vaincre ton sexe et la nature encor;
» Tu vis venir bientôt la fortune et la gloire;
» Le reste, tu le sais, fraîche en est la mémoire;
» Tu sais, tu sais aussi, quel amour aux combats
» M'a fait, esclave et père, accompagner tes pas.

XXXIX.

» Hier à l'aube, tandis que mon âme troublée
» Dans un sommeil de mort languissait accablée,
» Le guerrier de nouveau s'est offert à mes yeux,
» Mais bien plus menaçant, bien plus impérieux : —
» L'heure approche, félon, au ciel déterminée
» Où Clorinde doit voir changer sa destinée;
» Elle m'appartiendra malgré toi; le regret
» Sera ton seul partage. » — Il dit, et disparaît.

XL.

« Ecoute, écoute donc; le ciel, ô toi que j'aime,
» D'étranges accidents te menace lui-même;
» Je ne sais, mais peut-être il blâme qu'ici-bas
» Au Dieu de ses parents on ne se range pas,
» Et c'est le vrai, peut-être; oh! dépose ces armes,
» Dépose cette ardeur. » Puis il verse des larmes;
Elle reste pensive, et se tait; son sommeil
Avait été troublé par un songe pareil.

XLI.

Puis se rassérénant : « Ma foi, lui répond-elle,
» Me semble être la vraie, et j'y serai fidèle;
» Avec le premier lait tu me l'as fait sucer,
» Et ton doute à présent ne la peut effacer;
» Et la crainte (un grand cœur connaît-il ses alarmes?)
» Ne m'arrachera pas mon projet et mes armes;
» Non, dans tout l'appareil de son plus grand effroi,
» Non, quand même la mort serait là devant moi! »

XLII.

Puis elle le console et le flatte ; mais l'heure,
L'heure marquée arrive, et quittant sa demeure,
D'un pas ferme, elle va joindre son compagnon
De travaux, de danger et de futur renom.
Vient Ismen qui leur parle, et fait courir plus vite
L'ardeur qui vers le but déjà les précipite ;
Ils partent emportant les mélanges formés
Et deux secrets flambeaux dans l'airain enfermés.

XLIII.

A travers la colline et les ombres nocturnes,
Vers la fatale tour, attentifs, taciturnes,
A pas longs et pressés, marchant de front tous deux,
Ils s'avancent : bientôt la tour est non loin d'eux.
Leur cœur brûle, et ne peut contenir en lui-même,
Et dans leur sein s'allume, en ce moment suprême,
D'incendie et de sang comme un besoin fatal...
Mais la garde a crié, demandant le signal ;

XLIV.

Ils ne répondent pas et poursuivent : — Aux armes !
Aux armes ! reprend-elle, et ce signal d'alarmes
Dans la plaine résonne, au camp résonne encor :
Mais le généreux couple a déjà pris l'essor ;
Comme à travers les airs ou la foudre ou la bombe,
En un même moment rayonne, éclate et tombe,
Partir, venir, frapper, du même mouvement
Rompre et franchir le cercle est l'œuvre d'un moment.

XLV.

A travers mille coups, à travers mille épées
Ensemble ou tour à tour dans leur essor trompées,
Ils arrivent au but. La flamme voit le jour,
Le soufre la reçoit, et soudain à la tour,
A la base, au sommet, sur tous les points l'apporte.
Oh! qui dirait comment, à chaque instant plus forte,
Elle serpente et croît, comme aux cieux transparents
S'élève la fumée avec de noirs torrents!

XLVI.

Et dans ces flots épais qui dans l'air tourbillonnent,
S'élèvent par moment des globes qui rayonnent;
Le vent rapide souffle et fait un seul foyer
Des flammes qu'on voyait éparses ondoyer.
Sous l'immense fanal tout le camp se réveille,
On s'empresse, on accourt; mais la grande merveille
De guerre et de terreur gigantesque instrument
Croule, et l'œuvre des jours périt en un moment.

XLVII.

Mais une double troupe à chaque instant grandie
S'avance cependant au lieu de l'incendie;
Le fier Circassien se tourne menaçant:
« J'éteindrai, j'éteindrai ces feux dans votre sang. »
Il dit, et se serrant pourtant à la guerrière,
Pas à pas avec elle, il se porte en arrière,
Et comme le torrent dans l'orage grossit,
La foule à chaque instant sur leurs pas s'épaissit.

XLVIII.

De l'héroïque couple attendant la retraite,
La porte orientale était ouverte et prête,
Et la troupe du Roi se groupait à l'entour,
Prête à défendre aussi leur glorieux retour.
Ils s'élancent au seuil, et les Chrétiens en foule
Débordent, mais soudain Soliman les refoule,
Et la porte aussitôt, déjouant leurs efforts,
Roule; Clorinde seule est restée au dehors.

XLIX.

Elle est dehors, et s'est, à ce moment suprême,
Quand la porte roulait, seule exclue elle-même;
Par Arimon blessée, et voulant se venger,
Elle a pour la vengeance oublié le danger;
Elle a couru... — Trompeuse et fatale vengeance!
Argant pendant ce temps ignore son absence;
La foule, le combat, l'ombre de toutes parts,
Troublent au cœur son zèle, et dans l'œil ses regards.

L.

Elle, quand sa fureur s'est dans le sang calmée,
Qu'elle se tourne et voit la porte refermée,
Et les Francs autour d'elle en cercle s'étendant,
Croit sa perte certaine, et voyant cependant
Qu'on ne l'observe pas, que la nuit est complice,
Elle change de rôle, et dans leurs rangs se glisse,
Feint d'être l'un des leurs; aucun ne la connaît,
Et l'espoir par degrés dans son âme renaît.

LI.

Après une nocturne et longue boucherie,
Comme sans bruit le loup sort de la bergerie,
Furtive elle s'en va, protégée à la fois,
Par la confusion, la nuit, le bruit des voix.
Tancrède seul a vu son bras frapper, Tancrède
Qui sur les cris des siens arrivait à leur aide
Au moment qu'Arimon recevait le trépas;
Il l'a vue, il la suit, il s'attache à ses pas.

LII.

Il la voudrait combattre; il voit en elle un homme
Digne d'être éprouvé, digne qu'on le renomme;
Elle cherche à tourner la montagne sans bruit,
A gagner l'autre porte, et Tancrède la suit,
Et si rapidement, et sa poursuite est telle
Que se tournant au bruit : « Qu'apportes-tu, dit-elle,
» Toi que vers moi conduit un si constant effort? —
» La guerre, répond-il; oui, la guerre et la mort! »

LIII.

— « La guerre donc, la mort, tu les veux, je suis prête
Et tandis qu'il approche, elle attend et s'arrête;
Et la voyant à pied, le noble chevalier
Veut une chance égale, et laisse son coursier.
Tous deux ont pris leur glaive, et tous deux dans leur â
De l'orgueil, du courroux ont attisé la flamme,
Et comme deux taureaux que l'amour fait lutter,
Dans un combat aveugle ils se vont affronter.

LIV.

Combat digne des feux de l'astre de lumière,
Digne d'être en spectacle à la nature entière.
O nuit qui dans ton sein, dans le sein de l'oubli,
Sous un voile jaloux le tins enseveli,
Souffre que je l'en tire, et qu'aux regards des âges,
Je le place au grand jour, sous le ciel sans nuages;
Que leur gloire à jamais vive, et de son éclat
Teigne l'obscurité témoin de leur combat!

LV.

Menacer et parer, s'observer, se contraindre,
Porter, presser les coups, les écarter, les feindre,
N'est le soin d'aucun d'eux; l'art est mis de côté,
La nuit et la fureur l'ont bien loin écarté.
Leurs fers à moitié lame avec un bruit horrible
Se heurtent; sur le sol leur place est inflexible.
Toujours fixe est le pied, toujours prompte est la main;
La pointe ou le tranchant jamais ne frappe en vain.

LVI.

La honte à tout coup veut une vengeance prompte,
La vengeance à son tour renouvelle la honte,
Et pour aigrir la lutte et la précipiter,
Les fureurs aux fureurs se viennent ajouter.
Le cercle du combat, sans relâche et sans trève
Se serre à chaque instant; hors d'usage est le glaive;
Ils frappent du pommeau devenu meurtrier;
Leur effort fait heurter et casque et bouclier.

LVII.

Tancrède par trois fois enlève de sa place
La guerrière intrépide, et dans ses bras l'enlace,
Et trois fois elle sait s'arracher de ses nœuds,
Nœuds de fier ennemi, non d'amant; puis tous deux
Reprennent pleins d'ardeur, reviennent aux épées;
Leurs lames tour à tour sont dans le sang trempées,
Et chacun à la fin épuisé, haletant,
De son rival s'écarte, et respire un instant.

LVIII.

Et s'appuyant tous deux au pommeau de leur glaive,
Ils se regardent; l'aube à l'orient se lève,
Et la dernière étoile efface sa clarté
Dans la blancheur du ciel par l'aurore argenté;
Le sang coule sur eux de plus d'une blessure,
Mais celui de Tancrède avec moindre mesure;
Il s'en enorgueillit..... Oh! fol esprit humain,
A tout vent de fortune enflé d'orgueil soudain!

LIX.

De quoi t'applaudis-tu, malheureux? ô victoire!
O triomphe fatal! Ce sang qui fait ta gloire
Fera ton désespoir bientôt, et tes douleurs
Auront pour chaque goutte un déluge de pleurs.
Et tous deux en silence un moment demeurèrent,
Et les yeux l'un sur l'autre, un moment respirèrent.
Mais pour savoir le nom de l'inconnu guerrier,
Tancrède à ce silence échappant le premier:

LX.

« Triste est le sort, dit-il, qui nous fait en silence
» Dans ces lieux ignorés perdre tant de vaillance !
» Mais si sa main jalouse en chassant les témoins
» Chasse la renommée, oh ! je te prie au moins,
» Si l'oreille est ouverte à l'ennemi qui prie,
» De me dire ton nom, ton rang et ta patrie ;
» Que vainqueur ou vaincu, je sache quel guerrier
» Doit pour moi rendre illustre ou cyprès ou laurier. »

LXI.

L'orgueilleuse répond : « En vain ton vœu s'attache
» A savoir ce qu'à tous d'ordinaire je cache ;
» Mais, quel que soit mon rang, celui que tu combats
» Est un des deux par qui votre tour gît là-bas. »
— « Et c'est mal à propos que ta voix le proclame, »
Reprend alors Tancrède, et sa fureur s'enflamme :
« Ton discours, ton silence, ô discourtois guerrier !
» A me venger tous deux me viennent convier. »

LXII.

Et bien que haletants, le courroux les réveille,
Réveille le combat. — Oh ! lutte sans pareille,
Où la force n'est plus, où ne fut jamais l'art,
Où la fureur en place est seule à prendre part !
Oh ! quelle spacieuse et douloureuse voie
Se trace chaque épée, où que la main l'envoie !
Si la vie à ces coups ne prend pas son essor,
La haine seule au cœur la tient liée encor.

LXIII.

Comme, après la tempête, on voit la mer Egée,
Quand son onde n'est plus par les vents assiégée,
Rouler et conserver ses retentissements,
Et de ses flots émus les fougueux mouvements;
Tels, quoique le sang manque à leur veine épuisée
La force à leur ardeur vainement embrasée,
L'élan premier encor les pousse, les soutient,
Et la main qui frappa, frappe encore et revient.

LXIV.

Mais déjà sans retour pour Clorinde est sonnée
L'heure qui doit finir sa courte destinée;
Le glaive dans son sein par la pointe descend,
S'y plonge sans obstacle, et s'abreuve de sang;
Et ce voile léger où l'or brillant rayonne,
Ce voile où ce beau sein modeste s'emprisonne,
De flots tièdes s'emplit; elle sent s'affaiblir,
S'évanouir sa vie, et son pied défaillir.

LXV.

Lui poursuit sa victoire, et d'une main cruelle,
Presse et menace encor la vierge qui chancelle;
Et tandis que mourante elle tombe, sa voix
Murmure quelques mots pour la dernière fois,
Mots que la Charité, que la Foi, l'Espérance,
Que ces filles du ciel dictent à sa souffrance;
Car, rebelle à son nom dans sa route ici-bas,
Dieu la veut sa servante à l'heure du trépas.

LXVI.

phes, dit-elle, ami, je te pardonne ;
› aussi, non pas au corps que j'abandonne,
ıme ; pour elle, oh ! prie avec ferveur,
eau du baptême en efface l'erreur. »
faibles sons que sa voix fait entendre,
› sais quoi de plaintif et de tendre
cend au cœur, et jusqu'au fond atteint.
leurs couler, et son courroux s'éteint.

LXVII.

ı non loin, qu'un murmure accompagne,
mpide, sort du sein de la montagne :
mplit son casque, et revient, affligé,
et saint devoir dont le sort l'a chargé.
abler sa main dans le temps qu'il dégage
r inconnu le casque et le visage ;
la connaît, et demeure à la fois,
onnaissance ! immobile et sans voix.

LXVIII.

ne meurt pas, et d'un effort sublime,
arde au cœur ses forces qu'il ranime,
tant la vie et la rendant soudain,
réparer l'ouvrage de la main.
accents sacrés que Tancrède murmure,
eur sourit, et change de figure,
mort vivant, son regard plein de foi,
re joyeux : Le ciel s'ouvre pour moi.

LXIX.

Sur sa belle pâleur un rayon se reflète,
Comme se mêle au lis la tendre violette.
Son œil au ciel se lève, et le soleil, les cieux
Paraissent lui sourire, et répondre à ses yeux ;
Et la main remplaçant la voix qui l'abandonne,
Nue et froide, s'étend vers Tancrède et lui donne
Un gage d'amitié, de pardon ; sans effort,
Belle et calme, elle expire ; on dirait qu'elle dort.

LXX.

Et lui, quand la belle âme est au ciel envolée,
Laisse tomber sa force à grand'peine assemblée,
Et livre tout son être au désespoir vainqueur,
Au désespoir fougueux qui lui serre le cœur.
La vie au fonds s'exile et cédant sous l'étreinte,
Sur le front, dans les sens, laisse la mort empreinte.
A l'immobile pose, aux teintes du trépas,
Le vainqueur du vaincu ne se distingue pas.

LXXI.

Et sa vie eût bientôt brisé sa faible chaîne,
Ces nœuds qu'elle dédaigne et qu'elle a pris en haine,
Il eût bientôt suivi la belle âme, à ses yeux
S'envolant la première et lui montrant les cieux ;
Mais surviennent des Francs, et leur main secourable
Porte avec le vaincu le vainqueur déplorable,
De la victoire en lui ne montrant nul effet,
Presque mort en lui-même, en elle tout-à-fait.

LXXII.

Leur chef en les voyant de loin sur la poussière,
A reconnu Tancrède à l'armure guerrière ;
Il court, il reconnaît la noble vierge aussi,
S'attendrit sur son sort, et ne veut pas qu'ainsi,
Bien qu'elle soit encore à ses yeux musulmane,
Ce beau corps reste aux loups, reste à leur dent profane,
Et sur les bras des siens les ayant fait placer,
Aux tentes de Tancrède il les veut déposer.

LXXIII.

Dans ce lent mouvement, dans cette course égale,
Le héros ne sort pas de sa torpeur fatale,
Mais faiblement gémit, et ces sons lents et sourds
Montrent la vie encor continuant son cours ;
Mais, muet et glacé, l'autre corps immobile,
Fait voir que l'âme a fui l'enveloppe débile,
Et côte à côte ainsi transportés doucement,
Ils sont au camp chrétien placés séparément.

LXXIV.

Là de ses écuyers l'attentive tendresse,
Avec des soins divers près du héros s'empresse :
A son œil languissant déjà le jour a lui,
Il sent confusément qu'on est auprès de lui ;
Mais l'esprit étonné, dans ce désordre extrême,
Doute de son retour, et doute de lui-même ;
L'œil stupide il regarde, il écoute à la fois,
Se reconnaît enfin, et d'une faible voix :

LXXV.

« J'existe donc, dit-il, je vous vois donc encore,
» O fatales clartés de ce jour que j'abhorre,
» Vous qui fûtes témoins de mes crimes cachés,
» Vous qui les savez tous, et me les reprochez !
» Oh ! que n'oses-tu donc, ô main timide et lente,
» Aux arts de l'homicide, au meurtre si savante,
» Toi, d'une mort impie exécrable instrument,
» De mes coupables jours étouffer l'aliment !

LXXVI.

» Avec ton fer cruel frappe ce sein, pénètre
» Dans ce coupable cœur, perce-le; mais peut-être
» Au seul carnage faite, ouvrière d'effroi,
» Terminer ma douleur semble pitié pour toi.
» Je vivrai donc, exemple entre tous mémorable
» D'un malheureux amour, d'un amour déplorable,
» Et mon impiété trouvera seulement
» Dans une indigne vie un digne châtiment.

LXXVII.

» Forcené, fugitif, je traînerai ma chaîne
» A travers mes tourments, au milieu de ma haine;
» L'isolement des nuits, leur ténébreuse horreur,
» Sans cesse me viendront retracer ma fureur;
» Et je ne pourrai pas supporter ta lumière,
» O jour qui m'as fait voir ma rage meurtrière;
» Je me craindrai moi-même, et partout me fuirai,
» Et me fuyant toujours, toujours me trouverai.

LXXVIII.

ais, malheureux, où sont ses dépouilles modestes?
: ce corps gracieux où sont les chastes restes?
: qui de ma fureur intact est demeuré,
ıx bêtes, à leur rage est peut-être livré!
op, ô trop noble proie! ô trop douce pâture,
op chère et précieuse et noble nourriture!
victime sur qui les ombres, les forêts
ıt déchaîné Tancrède et les lions après!

LXXIX.

vous êtes encore, ô dépouille chérie,
rai, j'irai vers vous, là sera ma patrie.
ıis si la dent du tigre a prévenu mes vœux,
l ne m'a rien laissé de ce beau corps, je veux
ıe sa dent me déchire encor et nous rassemble,
ıe ce tombeau vivant nous voie au moins ensemble,
ımbeau, quel qu'il puisse être, à mon cœur cher et doux,
mon cœur glorieux, s'il me rejoint à vous!»

LXXX.

si l'infortuné fait éclater ses plaintes;
lui révèle alors que l'objet de ses craintes,
: ce beau corps est là; son front, soudain, ses yeux
llent comme la nue au vif éclair des cieux,
soulevant le poids de ce corps si débile,
'arrache au repos de sa couche immobile,
ıne en faisant effort la langueur de son flanc,
vers ces restes chers s'avance chancelant.

LXXXI.

Mais quand il est auprès , quand il voit son ouvrage,
Quand il voit ce beau sein déchiré par sa rage ,
Ce beau front sans couleur, serein encore et pur
Comme un ciel sans étoile à son nocturne azur,
Il tremble; il fût tombé sans la main attentive,
Sans le secours des siens ; puis d'une voie plaintive :
« O front, dit-il, qui peux faire douce la mort,
» Mais non pas mon destin, mais non pas le remords,

LXXXII.

» O main dont j'ai reçu dans un touchant langage
» De paix et d'amitié cet adorable gage,
» Quels, hélas ! je vous trouve, et quel je viens à vous
» Et vous, membres si beaux, ces blessures, ces coups
» N'est-ce pas là le signe, oh ! n'est-ce pas l'ouvrage
» De mon impitoyable et sacrilége rage ?
» Yeux non moins que la main de pitié dépouillés,
» La main porta les coups, et vous, vous les voyez !

LXXXIII.

» Vous les voyez, et rien n'exprime vos alarmes ?
» Coule au moins, ô mon sang, au défaut de mes larmes !
Il s'arrête à ces mots, et tel est le désir
L'ardeur de n'être plus, dont il se sent saisir,
Qu'il déchire à la fois appareil et blessure,
Et le sang coule à flots ; sa perte semblait sûre,
Mais sous l'âpre douleur la connaissance a fui ;
Son désespoir le sauve en l'arrachant à lui.

LXXXIV.

On l'emporte, on s'empresse, et l'âme fugitive
D'une vie abhorrée est encore captive.
Pourtant la Renommée en son vol indiscret
A publié déjà son malheur, son secret ;
Bouillon au premier bruit accourt, et dans sa tente
De ses amis bientôt vient la troupe constante ;
Mais la douce prière, et la voix du devoir,
Rien ne peut adoucir cette âme au désespoir.

LXXXV.

Ainsi que la blessure, encor vive et saignante
Sous le contact s'irrite et devient plus poignante,
Ainsi tous ces discours, ces soins pour le guérir,
Enveniment son mal et ne font que l'aigrir.
Mais Pierre qui pour lui brûle au cœur de ce zèle
Que pour l'agneau malade a le berger fidèle,
D'une grave parole et d'une austère voix
Réprouve sa folie et conseille à la fois.

LXXXVI.

« Oh ! Tancrède, Tancrède ! ô des tiens, de toi-même,
» Si différent, hélas ! oh ! quel délire extrême,
» Quel nuage fatal te dérobant les cieux,
» Rend aveugles et sourds tes oreilles, tes yeux ?
» Ce malheur, c'est du ciel le messager fidèle ;
» Ne le vois-tu donc pas ? et sa voix qui t'appelle,
» Qui t'appelle au sentier où tu portais tes pas,
» Sa voix qui t'avertit, quoi ! ne l'entends-tu pas ?

LXXXVII.

» Chevalier de la Croix, semble-t-elle te dire,
» Reviens à tes devoirs, à tout ce qu'en délire
» Tu laissas pour te faire, indigne changement !
» D'une rebelle au ciel le sacrilége amant.
» Une heureuse rigueur, un malheur secourable
» Du fouet du ciel punit ton erreur déplorable ;
» Il veut de ton salut que tu sois l'ouvrier,
» Et, repoussant ses dons, tu ne peux t'y plier !

LXXXVIII.

» Tu ne peux t'y plier, et contre sa clémence
» Et contre ses bienfaits s'irrite ta démence !
» Où vas-tu, malheureux? où mène ce chagrin
» Qui t'emporte à son gré, que tu laisses sans frein ?
» Sous toi déjà s'étend l'éternel précipice,
» Et tu ne le vois pas, et déjà ton pied glisse !
» Vois-le, reviens à toi, réprime ce transport,
» Ce deuil qui te conduit vers une double mort. »

LXXXIX.

Et de la mort d'un jour le désir chez Tancrède
S'affaiblit au penser de la mort sans remède ;
Ces mots lui vont au cœur, et son deuil au dedans
A des cris moins amers, des sanglots moins ardents ;
Mais non pas à ce point qu'il ne gémisse et pleure,
Qu'en regrets sa douleur n'éclate d'heure en heure,
Avec ses seuls pensers tantôt s'entretenant,
Et tantôt vers le ciel, vers elle se tournant.

XC.

D'une mourante voix, le soir, comme à l'aurore,
Il pleure en l'appelant, l'appelle et pleure encore;
Le rossignol qui cherche, à son nid de retour,
Et ne retrouve pas les fruits de son amour,
Dans l'ombre de la nuit ainsi gémit et chante,
Ainsi remplit les airs de sa plainte touchante.
Au jour naissant, enfin, son œil se ferme aux pleurs,
Et le sommeil se glisse à travers les douleurs.

XCI.

Et voilà que, portant une robe étoilée,
Apparaît à sa vue en songe consolée
Celle qu'il adorait; plus belle encore aux cieux,
Sa gloire offre pourtant la même forme aux yeux.
Il croit sentir les pleurs qu'il répand en délire
Par sa main essuyés; il croit l'entendre dire :
« Je suis belle et joyeuse, ô mon fidèle, vois,
» Et que ton deuil amer s'adoucisse à ma voix!

XCII.

» Je te dois ce bonheur; d'un coup involontaire
» Ton erreur me frappa, m'ôta de cette terre;
» Mais ta libre pitié, ta volontaire main
» Me fit digne du ciel, m'en ouvrit le chemin.
» Là, dans le sein de Dieu je suis heureuse et j'aime;
» Là s'apprête une place où, fortuné de même,
» Sous l'éternel soleil, l'éternelle clarté,
» Tu goûteras sans fin sa gloire et ma beauté!

XCIII.

» A moins que ces transports que ton délire écoute,
» A moins que tes erreurs ne t'en ferment la route
» Vis, sache que je t'aime et te donne en retour
» Ce qu'à la créature on peut donner d'amour. »
Et ses yeux à ces mots brillèrent de ces flammes
De ce zèle céleste étranger à nos âmes,
Et dans son propre éclat, qui trop vif éblouit,
Se voilant aux regards elle s'évanouit.

XCIV.

Lui, le cœur plus léger, lui consolé, s'éveille,
Permet que la science à ses blessures veille,
Et fait ensevelir ces restes bien-aimés
D'un si glorieux souffle en leur vie animés;
Et si le plus beau marbre et tout l'art en usage
Ne lui dressèrent point un vaste sarcophage,
La pierre fut choisie au moins, et le ciseau
Multiplia le temps pour orner son tombeau.

XCV.

C'est là qu'il fait porter la dépouille adorée,
Par des flambeaux sans nombre en sa marche ent
Et l'armure au-dessus en faisceau glorieux
Pend aux branches d'un pin qui s'élève en ces lieu
Le jour suivant, guidé, soutenu par son zèle,
Tandis qu'à chaque pas son faible corps chancelle
Il va, d'un saint respect, d'un saint amour rempl
Où ce dépôt si cher repose enseveli !

XCVI.

Arrivé près du lieu que le décret suprême
A donné pour prison au meilleur de lui-même,
Comme sans mouvement, pâle, muet, glacé,
Sur la pierre insensible il reste l'œil fixé.
Des flots de pleurs enfin inondant son visage,
Puis un profond soupir aux mots donnant passage:
« O tombe, objet, dit-il, de respect, de douleurs,
» Qui dedans a ma flamme et dehors a mes pleurs!

XCVII.

» Non, ce n'est pas la mort que ton vide recèle,
» Clorinde y vit encore, et l'amour avec elle,
» Et près de toi moins doux, mais non moins vif au cœur,
» Je sens ce feu connu, ce feu toujours vainqueur.
» Prends, oh! prends ces soupirs et ces baisers encore,
» Et mouillés de mes pleurs, qu'aux restes que j'adore,
» Ces restes que ton sein retient emprisonnés,
» Ils soient, à mon défaut, du moins par toi donnés.

XCVIII.

» Qu'ils soient par toi donnés, et si cette âme belle
» A des regards encor pour sa cendre mortelle,
» Ta pitié, mes transports ne lui déplairont pas;
» La haine ne va point au delà du trépas.
» Elle a, seule espérance à ma douleur permise,
» Pardonné mon erreur; le bras l'a seul commise;
» Elle le sait, et souffre, ô baume à mon tourment!
» Que, qui l'aimant vécut, aussi meure en l'aimant.

XCIX.

» Et l'aimant je mourrai ; douce, oh ! douce journée,
» Quand elle arrivera ! mais bien plus fortunée,
» Si, comme maintenant j'erre à l'entour de toi,
» Tu peux ouvrir alors ton asile pour moi.
» L'âme ainsi jointe à l'âme au sein de l'harmonie,
» Et la cendre à la cendre ici-bas réunie,
» Ce que n'eut point la vie, ainsi l'aura la mort ;
» Si je puis l'espérer, heureux, heureux mon sort ! »

C.

Cependant la fatale et tragique nouvelle
Dans les murs assiégés murmure et se révèle ;
Le bruit devient certain, croît, et de tout côté,
Lugubre se répand dans la triste cité,
Mêlé de pleurs, de cris, et de plaintes de femme
Comme si dans l'assaut la dévorante flamme
Et le fer des vainqueurs par le trépas suivi,
Aux temples, aux maisons s'épandaient à l'envi.

CI.

Mais dans son désespoir Arsès inconsolable,
Attire tous les yeux ; l'angoisse qui l'accable
N'a point, comme leur deuil, des paroles, des pleurs ;
Trop profondes étaient, trop vives ses douleurs :
Il se frappe le sein, le front ; sa main inonde
Ses longs cheveux blanchis d'une poussière immonde ;
Et pendant que chacun le regarde, voici
Que dans la foule Argant s'avance et parle ainsi :

CII.

« Je voulais, aussitôt que sa fatale absence,
» Que la fatale erreur vint à ma connaissance,
» La suivre sur le champ, et sur le champ courir
» Aux mêmes chances qu'elle, au même sort m'offrir;
» Que n'ai-je fait et dit! quels vœux de toutes sortes,
» Que d'instances au Roi pour faire ouvrir les portes!
» Mais c'est lui qui commande; à son ordre absolu,
» J'ai dû me résigner enfin; il l'a fallu.

CIII.

» Ah! s'il m'eût laissé faire! ou d'un effort rapide
» J'eusse au fer arraché la guerrière intrépide,
» Ou j'aurais noblement fini mes jours aux lieux
» Où dans l'ombre a coulé tout son sang glorieux.
» Que pouvais-je de plus? et le ciel et la terre
» L'ont autrement jugé: dans un choc solitaire
» Elle est tombée, et moi, moi je n'oublierai pas
» Ce qu'à son compagnon impose son trépas.

CIV.

» Entends, Jérusalem; ciel, entends à cette heure
» La promesse d'Argant; s'il y manque, qu'il meure:
» Je jure la vengeance à son malheureux sort;
» A l'homicide Franc je jure ici la mort!
» Je promets de ne plus déposer cette épée
» Que du sang du cruel jusqu'au pommeau trempée,
» Que sortant de son sein fumante, et pour tombeau
» Laissant le corps infâme à l'infâme corbeau! »

CV.

Il dit ; ces derniers mots qui flattent leur colère
Excitent la faveur, la clameur populaire.
Rien qu'à la voir ainsi dans l'avenir vainqueur,
La vengeance adoucit l'amertume à leur cœur :
Inutile serment ! espoir qui les enivre,
Et qu'un contraire effet au dernier jour doit suivre
Dans la lutte où déjà son ardeur veut courir,
Il croit vaincre, immoler ; il doit céder, mourir.



ÉLOGE

DE

CLÉMENCE ISAURE;

Par M. Louis DUREAU, de Narbonne,

Maître ès Jeux Floraux;

Prononcé dans la Séance publique du 3 Mai 1843.

> La vérité est la racine de toute poésie.
> VILLEMAIN.

MESSIEURS,

Honorer une belle vie, c'est la comprendre; et comprendre une grande âme, c'est déjà l'imiter.

Les voix éloquentes qui ont proclamé, en votre nom, la louange de Clémence Isaure, ont revêtu cette pensée d'une autorité nouvelle; et en déposant, chaque année, l'offrande d'un souvenir aux pieds de notre Bienfaitrice, vous vous associez à ses immortels bienfaits.

Grâces vous soient rendues pour ce sentiment de piété nationale. Le respect du passé est un exemple offert aux esprits nouveaux, qui touchent à peine au présent, et réclament la possession de l'avenir. Cette statue funèbre que vous couronnez de fleurs; ces enseignements de la vie que vous recueillez auprès d'une tombe, pour les répandre; la consécration religieuse

que reçoivent ces fêtes de l'esprit ; tout concourt vers un but utile, et à chacune de vos solennités, la Poésie vous doit une bonne action de plus.

Vous êtes heureux, Messieurs, d'offrir dans Clémence Isaure un lumineux symbole de la vie artistique et sérieuse, un type de poésie et de vérité. Et les jeunes générations, je le sais, ressentent avec fruit cette salutaire influence. A l'âge où les jeux de l'enfance ne suffisent plus ; où la rêverie nous dévoile dans la nature des attraits jusqu'alors inconnus et de mystérieuses beautés ; où, comme au sortir de l'Elysée antique, nous entrons dans la réalité de la vie, en passant par la porte des rêves, Clémence Isaure est pour nous une vigilante prêtresse de l'art.

Elle continue, par vos soins, sa mission rénovatrice. A la jeunesse impatiente et pleine de soi, elle parle d'amour, de souffrance et de dévouement, et montre les secrets de l'art divinement unis aux vertus humaines. Tel fut aussi l'admirable langage par lequel elle osa se révéler au seizième siècle et au monde. Le Midi, dans ses mœurs comme dans ses vers, était tout printemps et jeunesse ; Clémence Isaure lui mit au cœur de plus hauts sentiments.

Ce dut être un merveilleux étonnement pour tous que l'apparition de cette femme illustre et si étrangement douée. Tandis que le mouvement de la Renaissance se faisait sentir en Europe, elle aussi dirigeait fermement nos contrées dans les voies de la réaction. Et à cet endroit, Messieurs, une page a manqué à l'histoire de Clémence Isaure.

Enivré par la suave langueur du climat, bercé, au murmure de ses mers, par le souffle des brises et par la musique de son langage, notre Midi, ne connaissant déjà plus de Pyrénées, s'était incliné nonchalamment vers

l'Espagne. L'Espagne, c'était l'Orient, c'était Mahomet et l'Alhambra des Maures, c'était l'hérésie sensualiste, la volupté enfin. La Muse des Troubadours s'inspira du caractère brillant et amolli de l'époque. Voyez cette noble Dame qui, au sortir d'un jour de liesse, achève d'oublier son oratoire, prend le déguisement d'un malin page, et s'enfuit loin de son castel en invoquant les aventures. Les oiseaux chantent, sur les bords de la route, au gai soleil du printemps ; elle cueille à loisir des primevères sur le gazon, et tarde peu à rencontrer une joyeuse caravane se reposant dans un bois d'oliviers. Les complaisantes déités du Permesse suffisent aux frais de la bienvenue, et, sous les auspices de Phébus-Apollo, on reprend le chemin de Narbonne, où la fameuse vicomtesse Ermengarde doit tenir une Cour d'amour.

Messieurs, cette littérature efféminée, ce culte extérieur de la forme, cette galanterie raisonneuse et subtile n'avaient aucun droit sur l'avenir. Clémence Isaure a su le comprendre, et c'est là sa gloire. Aussi, elle a presque banni des concours la langue romane (avec laquelle on nous réconcilie aujourd'hui sans péril), et naturalisé sous ce ciel la langue des hommes d'outre-Loire. Ce fait si grave atteste un ascendant énergique, et un juste pressentiment des destinées françaises. Clémence Isaure aimait Toulouse : affaiblir la distinction et la haine des races ; éteindre la poésie énervée du Moyen Age, en purifier les derniers accents, plier avec succès les esprits au langage du Nord, et préparer à Toulouse un rôle digne d'elle dans la grande et inévitable communauté française, ce fut sa mission. Voilà les triomphes de la pensée ; mieux que la croisade du fer, les pacifiques échanges de l'esprit unissent les peuples, et préparent des voies sûres à la civilisation. J'explique maintenant l'erreur de certains hommes :

jugeant Clémence Isaure au point de vue d'un patriotisme étroit, ils ont cru apercevoir en elle un caractère étranger et par conséquent fantastique; ils n'ont pas compris son existence et ils l'ont niée. Clémence Isaure en effet ne pouvait ressembler qu'à l'avenir!

Avec l'idiome de plus en plus affaibli des Troubadours, devaient disparaître les fadeurs monotones, et les grâces stériles des anciennes mœurs du Midi. Le cœur a des passions sévères, et la douleur sait revendiquer à temps ses droits. Il faut que la lyre s'élève à la hauteur des désolations futures. Encore quelques années, et une princesse, que le Moyen Age eût entraînée à des fêtes d'amour, l'héritière éloignée d'Ermengarde de Languedoc et d'Eléonore de Guienne, chantera du milieu des mers, après tant d'ivresses royales, l'hymne suprême de l'adieu, et de l'expiation peut-être. Avec Marie Stuart, l'insouciante et molle poésie quitte le *tant doux pays de France!* On dirait que Clémence Isaure a deviné de pareils jours, et que la main providentielle, en formant cette âme choisie, a voulu s'essayer et préluder à ses plus tristes comme à ses plus mélodieuses créations.

Clémence Isaure est vraiment la Muse des jours modernes, conservant sur ses lèvres un sourire que la douleur efface par degrés. Elle est vêtue de longs voiles; son visage est doux, et respire les joies et les tristesses vagues de l'espérance. La solitude du cloître ne sait rien de plus chaste que l'isolement virginal de sa vie. Facile au bienfait, elle touche aux choses de ce monde sans s'y mêler, et, laissant à la grâce le soin d'embellir la souffrance, elle est un des premiers emblèmes de la mélancolie. Pure comme une fiancée, et triste cependant comme une veuve, elle a connu les charmes fugitifs de l'amour, qui n'est, trop souvent, pour les nobles âmes

que l'initiation au dévouement par la douleur. Cet amour a grandi purement sous les larmes, et répandu ses parfums avec une prodigalité céleste. Ce n'est plus l'amour inquiet, jaloux, tout à un seul être et qui se suffit à lui-même ; c'est l'amour révélé par la douleur, l'amour du dévouement et du sacrifice, l'amour pour tous. Clémence Isaure enrichit sa patrie ; elle fait plus, elle l'honore ; elle crée à la poésie des jours et des fleurs qui ne passent pas ; elle fonde sur la religion la dignité des lettres, et son souvenir ne vous demande que des roses pour sa tombe. Je ne sais pas, Messieurs, de plus touchante, de plus honorable vie.

Ces vertus austères, radieuses et consolatrices éclairèrent plus d'un esprit. On s'étonne de tout ce qu'il tient de passion profonde dans les poésies qui suivirent Clémence Isaure. La noble Dame de Villeneuve, que notre Bienfaitrice eut la fortune d'entendre, implorait déjà le repos que nous fait le culte de l'art, avec l'accent douloureux de l'inspiration moderne. Ainsi, par un singulier contraste, sur les bords de l'heureuse et indolente Méditerranée, a commencé, dès longtemps, cette harmonie plaintive, que l'âme de René a recueillie parmi les voix de la tempête, sur les grèves désolées de l'Océan.

Sans doute, la verve mordante, le trait prompt, la fantaisie libre, en un mot, l'humeur méridionale, ne seront pas à jamais perdus. L'Épigramme frondeuse s'enorgueillira plus d'une fois encore parmi nous de ses spirituelles saillies ; mais le sentiment de l'Infini est appelé au triomphe ; bientôt s'élèvera du fond des âmes l'aspiration pieuse, l'hymne en l'honneur de la femme sainte, en l'honneur de la céleste beauté. L'Allemagne, chaste, rêveuse, mais déshéritée, peut nous envier la fête d'Isaure, le culte de Marie et nos ardeurs mystiques. La révolution commencée par la Vierge de Toulouse, et continuée par vous, porte ses heureux fruits. Le génie

du Nord a épuré la grâce méridionale ; celle-ci s'est ouverte du côté du ciel avec son adorable expansion native ; le ciel lui conservera, je l'espère, l'inépuisable faveur de ses dons.

Telle est, Messieurs, la puissance d'une idée vraie ; tel est l'épanouissement d'un germe heureusement fécondé. A plusieurs siècles de distance, nous marchons avec progrès dans la route que nous ouvrit une femme. Cette femme était inspirée : elle comprit que l'œuvre est l'expression de l'âme, et que l'âme doit à son tour se grandir par l'œuvre : aussi, pour provoquer des conceptions durables, il faut revenir à ses leçons et à ses vertus. Elle est, elle sera la personnification des lettres élégantes et sérieuses. L'Orateur, l'Écrivain, le Poëte, n'ont pas d'autre Idéal à rêver. Ces hommes de l'avenir reçoivent, dès le présent, l'encouragement et le modèle. A l'heure où dans le silence laborieux de l'âme, et dans le calme de la contemplation, l'artiste entendra les voix qui viennent du dehors et sollicitent aux joies bruyantes, il évoquera la pensée de Clémence Isaure, puisant ainsi aux sources du spiritualisme qui jaillissent incessamment des sommets tranquilles de l'art. C'est dans les hautes solitudes de la pensée que l'inspiration habite, et que les soupirs de la terre s'unissent avec les accords du ciel. On ne doit pas l'oublier ; c'est au centre des horizons sereins de l'Ombrie, sur la sainte montagne d'Assise, que le contemporain d'Isaure et le continuateur de la Renaissance provençale, Raphaël, trouva les types de l'ineffable beauté.

Vous professez donc, Messieurs, tout ensemble, et le culte du beau et le culte du vrai : vous guidez les intelligences, vous leur choisissez les ornements. Vous ne faites pas toujours des Poëtes, mais vous travaillez à élever des hommes. Car, si l'artiste doit un jour aban-

donner les hauteurs pour les chemins familiers de la vie, le souvenir de Clémence Isaure est encore un bienfait. Aimer, se dévouer, souffrir, l'énigme de la vie réelle, aussi-bien que la condition de l'art, il aura tout appris, tout retenu; et, saluant une dernière fois sa trop chère patrie, il entonnera le mélancolique chant des Higlanders, qui s'exilent des hautes terres :

« Ha til mi tulidh !.... »
« Nous ne reviendrons plus ! »

Nous ne reviendrons plus vers vous, lacs, aimés des étoiles; prairies, où glissaient les Fées; fleurs, dont l'éclat embellissait nos fêtes; bois, où le vent éveillait la mélodie; — nous ne reviendrons plus !

A vous nos premières et nos dernières larmes; à vous l'adieu des exilés que le sort conduit vers la plaine; — et qui ne reviendront plus.

Et vous que chantaient nos ballades, Divinité du foyer, dont l'image habitera toujours le cœur des fils de la montagne, consolez nos douleurs secrètes : nous partons, — et nous ne reviendrons plus !

RAPPORT

SUR LE CONCOURS,

Lu en Séance publique, le 3 Mai 1843;

PAR M. TIREL DE LA MARTINIERE,

Secrétaire des Assemblées.

MESSIEURS,

Lorsque *les sept Trobadors de Tholose,* invitant les Poëtes de la langue d'Oc et les Ménestrels de la Provence à venir disputer la Violette d'or promise au vainqueur du lyrique tournoi, fondaient ainsi *le Collége de la Gaie science*, sans doute ils ne soupçonnaient pas, ils n'auraient pas osé espérer qu'ils venaient d'élever sur le sol de la patrie un monument désormais indestructible, qu'ils venaient d'allumer un phare qui, malgré tous les orages dont il serait battu, ne s'éteindrait pas cependant, dont au contraire l'éclat et la flamme s'augmenteraient des assauts mêmes de la tempête.

C'est une merveilleuse destinée, en effet, que la destinée de ce *Collége de la Gaie science*, inauguré le 3 mai 1324, et qui aujourd'hui, sous le nom d'Académie des Jeux Floraux, à cinq cent dix-neuf ans d'intervalle jour pour jour, poursuit la même œuvre, proclame

les mêmes principes, célèbre la même fête. Et pourtant, pendant ce long espace de temps qui compose presque une immortalité, que de désastres, de bouleversements dans le monde entier!.. que de ruines!!! A combien de malheurs, de dangers, n'a pas été soumise cette frêle et poétique création! Voyez plutôt, et pour ne citer ici que quelques-unes des mille épreuves dont elle est sortie triomphante: —Vers la fin du quinzième siècle, Toulouse est en proie à tous les fléaux, à toutes les calamités : guerre, peste, famine, inondations... La misère est à son comble; les *Jeux d'Amors* sont suspendus, ils vont être abolis... Qui leur prêtera un appui tutélaire? qui les conservera à notre patrie, *ces Jeux* qui font et sa gloire et sa joie?...

Une femme seule, peut-être alors, pouvait apprécier la grandeur du péril, pouvait surtout vouloir le conjurer; elle parut. — Issue d'une famille illustre, jeune, riche, belle, passionnée pour les nobles délassements de l'esprit, pour les pures satisfactions du cœur, cette femme, cette jeune fille, parvint à sauver du naufrage qui menaçait de les engloutir, ces fleurs emblématiques de nos Jeux, à la fois leur parure et leur récompense. Epoque calamiteuse et merveilleuse tout ensemble que celle où ces choses se passaient! Cinquante ans auparavant, une autre jeune fille, pauvre villageoise, jetée par la Providence au milieu des batailles, arrachait au torrent dévastateur les lis, ces fleurs symboliques de la royauté.

Aux dernières années du dix-septième siècle, des abus, des désordres qui ont pénétré au cœur même de *l'institution*, compromettent son existence; une réforme est devenue nécessaire, c'est Louis XIV, le grand Roi, qui remédie à ces maux, et qui constitue l'Académie telle qu'elle existe aujourd'hui.

Cent ans plus tard, alors qu'une révolution épou-

vantable dans ses excès et dans ses stupides fureurs, proscrivait et voulait anéantir toute puissance, toute croyance, toute intelligence, l'Académie des Jeux Floraux dut se séparer; mais elle emportait pieusement avec elle une étincelle du feu sacré, étincelle que devait bientôt ranimer Napoléon, le grand Empereur.

Depuis, la destinée de l'Académie a constamment été paisible, — heureuse par conséquent; — elle n'a plus eu à souffrir d'autres *persécutions* que celles qui lui viennent annuellement du fait de certains ouvrages, de certaines doctrines. — Mais n'est-ce pas en vue de telles éventualités qu'elle a été fondée? Et si le bon sens et le bon goût régnaient partout et toujours, l'utilité de son existence ne serait-elle pas tout au moins contestable?

Au reste, la foi nous enseigne qu'il est glorieux pour l'Eglise, nécessaire à sa perpétuité, qu'il y ait des hérésies..... Peut-être aussi est-il utile à l'affermissement, à la consécration des saines doctrines littéraires, que des schismes éclatent au sein de cette autre Eglise, temple vénéré, où le génie a des autels, où le culte de l'art se conserve et se perpétue; peut-être est-il avantageux que de temps à autre surgissent des novateurs dont les fougueuses saturnales raniment la pieuse ferveur des disciples, et les fassent veiller avec plus de soin à la défense de *l'arche consacrée*, dans laquelle la divine Poésie a déposé les *tables de la loi.*

Ces considérations, Messieurs, n'étaient pas si étrangères au sujet qui nous occupe qu'elles ne puissent, qu'elles ne doivent, je l'espère du moins, m'être pardonnées. — J'aborde maintenant la partie essentielle de mon travail, je veux dire le Concours Académique.

Le sujet proposé pour prix du Discours était l'*Eloge de Pierre Fermat.* Aucun concurrent ne s'étant présenté, l'Académie a cru devoir retirer ce sujet, et elle pro-

pose pour le prix d'éloquence de 1844, l'*Eloge de Dante Alighieri.*

Si cette année est remarquable par la disette absolue des compositions en prose, on peut dire que, sous le rapport de la Poésie, c'est véritablement une année d'abondance.

Les pièces de vers, en effet, atteignent le chiffre de deux cents. — Dans ce nombre on compte quarante-huit Odes. Sur ces quarante-huit Odes, cinq, ayant pour titres : *Simon de Montfort, le Dévouement, Adieux à la Mer, Malte, Napoléon à Fontainebleau,* sont montées au Bureau général.

Je vais, Messieurs, successivement vous rendre compte du mérite de chacune de ces Odes, des résultats de la comparaison qu'on a dû établir entre elles, des récompenses que plusieurs ont obtenues; pour cela je n'aurai qu'à mettre sous vos yeux l'exposé fidèle de nos débats académiques.

Quelques mémoires, quelques documents relatifs à nos dernières années, racontent que, dans la nuit qui précéda sa première abdication, l'Empereur aurait tenté de mettre fin à ses jours par le poison ; c'est ce fait, — tout au moins douteux, — c'est ce drame intime que nous présente l'auteur de l'Ode intitulée *Napoléon à Fontainebleau.* Pour la Peinture, il y avait là le sujet d'une admirable composition. — Le fond du tableau sombre, mystérieux, solennel ; sur le premier plan, Napoléon assis, tenant dans sa main la coupe empoisonnée. — Jetez l'éclair dans ce regard d'aigle, illuminez de brillants reflets cette figure de marbre, et vous aurez créé une œuvre saisissante ; rien de tout cela ne dépassait la puissance d'un art qui peut tout traduire aux yeux, alors même que par un artifice du génie il couvre d'un voile les inexprimables douleurs d'un père. Mais en était-il de même de la Poésie ? Vou-

loir animer cette scène nocturne; prêter en face du suicide, un discours, des paroles, à l'homme du destin, au mortel qui *croyait en lui*, à Napoléon..... n'était-ce pas s'exposer, presque à coup sûr, à produire une œuvre obscure, froide, languissante; à ce que trop souvent l'expression fît défaut au *grandiose* de l'image, à la profondeur de la pensée? Dans l'art comme dans la nature n'y a-t-il pas de sublimes régions où expire la parole humaine?

Cette observation générale contient et résume, explique et atténue, jusqu'à un certain point, les différents reproches que l'on peut adresser à cette pièce, sous le rapport du plan ou de l'exécution. Nous n'insisterons pas davantage; disons seulement avant de finir, que l'Ode de *Napoléon à Fontainebleau* se recommandait par une certaine richesse de poésie répandue dans tout l'ensemble, qu'elle offrait en outre quelques strophes d'une grande beauté. C'en était assez pour qu'elle obtînt les honneurs de la discussion en Bureau général; mais c'était là tout le succès qu'elle pouvait équitablement espérer et obtenir.

Malte est un titre beaucoup trop vague, et l'ouvrage par cela seul ne pouvait intéresser. L'auteur aurait dû choisir, parmi les glorieux souvenirs qui ont immortalisé cette île célèbre, un événement particulier sur lequel seraient venus se projeter et se condenser tous les rayons poétiques épars dans son œuvre; c'était le vrai moyen d'éviter la froideur, la confusion, et aussi *le lieu commun* qui ne trouve guère de place que là où l'intérêt est absent; c'était le procédé le plus sûr, le plus facile pour arriver à cette sévère exactitude des détails, à cet harmonieux agencement de l'ensemble, qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler *couleur locale*, couleur que ne sauraient remplacer le brillant vernis, ou le glacis miroitant.

Il est à regretter que l'auteur n'ait pas fait de telles réflexions, et qu'un talent poétique distingué soit venu se heurter contre un écueil que le goût et l'art signalaient. — Ces regrets de l'Académie, vous les partagerez, Messieurs, quand vous aurez lu cette Ode, qui renferme de beaux vers et offre deux strophes entre autres pleines de grâce, de suavité et d'harmonie, — strophes qui eussent sauvé l'ouvrage, si l'ouvrage eût pu être sauvé; mais la chose n'était pas possible; *Malte* était trop faible, ses rivaux trop nombreux et trop forts.

L'Ode, *les Adieux à la Mer*, est bien composée; cette mise en scène d'un vieux marin est naturelle et ingénieuse à la fois; — son monologue est touchant parce qu'il est vrai. L'auteur a eu le mérite de rajeunir par de beaux vers, des images connues; il a eu surtout le grand bonheur, bonheur qui n'arrive qu'aux véritables Poëtes, de trouver des pensées nouvelles là où il semblait que tout avait été dit. *La Mer*, qu'on aurait cru avoir livré à la Poésie tous ses trésors, tous ses tableaux, toutes ses perspectives, devait au culte pieux qui la chantait avec tant d'amour et de foi, de nouvelles et brillantes inspirations; elle les lui a accordées.

Le succès de cet ouvrage ne pouvait être douteux; toutefois il eût été plus complet, si des rimes inexactes, incorrectes, ne venaient point déparer, trahir en quelque sorte des vers qui, isolés, seraient fort remarquables. Il n'a fallu rien moins que de pareilles négligences, fort graves au point de vue de l'art, pour affaiblir les vives sympathies qu'avait fait naître la première lecture de cette composition.

Inférieure, sous le rapport du plan et de l'ordonnance, à l'ouvrage dont nous venons de vous entretenir, l'Ode qui a pour titre *le Dévouement*, lui est de beaucoup préférable quant à l'exécution, quant à la correction. Le reproche qu'on peut adresser à cette pièce, c'est

le défaut d'unité, et par suite le manque de clarté. Nous reconnaissons volontiers que pour un pareil ouvrage la condition du succès était surtout dans ce que, après tant d'autres, j'appellerai *l'actualité*. Mais là aussi se trouvait la source de plus d'un embarras, de plus d'une difficulté... Les noms, les situations qu'invoque le Poëte; situations touchantes, noms éclatants, n'ont pas paru, à l'Académie, toujours heureusement choisis, ne lui ont pas surtout semblé propres à éclaircir, à éclairer, suffisamment du moins, la pensée de l'auteur. Nous devions à la critique cette part, la seule qu'elle puisse revendiquer. Le style est, en effet, ce qu'on peut imaginer de plus pur, de plus brillant, de plus riche; on dirait des perles, des diamants, des pierreries jetés çà et là avec une profusion vraiment féerique : que faut-il encore pour qu'une magnifique parure leur doive son éclat? Les réunir, les assortir.

L'un des épisodes les plus intéressants dont, au XIII.e siècle, le Midi de la France fut le sanglant théâtre, *la Mort de Simon Comte de Montfort*, tel est le sujet de l'Ode qu'il nous reste, Messieurs, à vous faire connaître. Ce sujet, éminemment national, en regard de tableaux gracieux, offrait à la Poésie d'horribles images, de sombres peintures, et puis, dominant toute la scène, un grand caractère, une figure héroïque.

Il est facile de s'apercevoir que l'auteur s'est vivement impressionné, s'est fortement pénétré de l'époque qu'il devait retracer, et qu'il reproduit avec une telle vérité que l'on croirait presque à la puissance d'une évocation; et, chose remarquable, les profondes études historiques auxquelles il a dû se livrer, n'ont, chez lui, ni étouffé ni amorti l'inspiration; loin de là, elles ont communiqué aux chants du Poëte un caractère de grandeur, de force et d'indépendance, qui donne à son

œuvre une grâce sévère, un charme peu commun, une physionomie à part.

Cette Ode, réunissant à un très-haut degré le triple mérite du sujet, de l'ordonnance et du style, a été jugée digne de remporter le prix.

L'Amarante d'or achève et complète brillamment la couronne poétique de l'auteur, à qui des lettres de *Maître ès Jeux* vont être décernées.

M. Jaffus abandonne la lice où il fut toujours distingué, souvent victorieux; c'est parmi les juges des lyriques tournois qu'il prendra place désormais; ses triomphes avaient contribué à l'éclat de nos fêtes, son érudition, la pureté de son goût, la justesse de son esprit contribueront à former et à fortifier ces poétiques arrêts qui, marqués du sceau de l'équité, seront à jamais l'honneur des Jeux d'Isaure, et la sauvegarde de leur existence.

L'Ode intitulée *le Dévouement* ayant été jugée digne du second rang, une Violette a été accordée à l'auteur, M. Eugène Lébraly, qui déjà, au Concours de 1840, avait obtenu la fleur d'or.

Enfin, l'Ode, *les Adieux à la Mer;* a reçu un Souci d'argent. Cette Ode a révélé un nom prononcé il y a peu d'années dans cette enceinte, nom déjà paré, à cette époque, d'une poétique auréole; M.me Thore réalise aujourd'hui les brillantes espérances qu'avait fait concevoir le gracieux talent de M.lle de Mibielle.

L'Académie n'a qu'une Fleur à décerner au *Poëme*, au *Discours en vers* et à *l'Épître;* ces trois genres concourent donc ensemble pour le même prix; ils formaient cette année un total de trente-sept pièces, desquelles trois seulement, un Poëme et deux Epîtres, sont arrivées au Bureau général. L'une des Epîtres est

adressée *à M. l'Abbé L. B.*, l'autre *à un Centenaire;* le Poëme a pour titre : *les Enfants de Moncade.*

Parlons d'abord du Poëme :

Les Béarnais envoient en Espagne une députation à l'effet de choisir, entre deux jeunes enfants jumeaux, celui qui régnera sur eux.

Tel est le sujet de ce Poëme; voilà le cadre dans lequel l'auteur a su introduire de brillants détails, de poétiques descriptions, des épisodes remplis d'intérêt; c'est sur ce canevas si simple qu'il a brodé les plus gracieuses fantaisies, semé les plus charmantes fleurs.

Dans ce drame, naïve Epopée qui se déroule et s'accomplit auprès d'un berceau, tout paraît si naturel, si bien lié, style et pensées, coloris et portraits, que l'on serait tout d'abord porté à croire que ce travail a dû peu coûter. Ce serait là se tromper étrangement, mais toutefois ce serait rendre à cette composition l'hommage le plus flatteur, le plus délicat. — Le Poëte n'arrive, en effet, à produire une pareille illusion qu'après avoir surmonté mille obstacles, mille difficultés; ce n'est qu'au prix des plus grands efforts qu'il obtient pour son œuvre, le naturel, le vrai, la vie; et, chose remarquable, cette conquête si précieuse et si difficile, c'est alors qu'elle est complète, qu'elle semble n'avoir rien coûté. Mais, — et c'est là le grand charme d'une telle composition, — des yeux un peu exercés aperçoivent vite tout ce qu'elle a exigé de patience et de correction; tout ce qu'elle renferme d'artifices de style, de secrets de l'art, de poétique érudition.

L'auteur de l'Epître *à un Centenaire* a été heureusement inspiré dans son choix. Quel touchant héros, en effet, que ce vieillard qui aujourd'hui, à l'âge de cent quatre ans, n'est réellement vieux que par la date de sa naissance; puis, en face de cette longue carrière, quel

que celui des événements qui ont agité la fin
• siècle et rempli le premier tiers du xix.• ; un
comme celui-ci, dans lequel, à côté de senti-
racieux et mélancoliques, de souvenirs spiri-
moqueurs venaient se placer de lugubres ima-
ffreux récits : un tel ouvrage ne pouvait valoir,
ait réussir que par le style, et ici le style devait
s qualités si multiples et si complètes à la fois,
llait que l'auteur possédât un talent bien re-
ble pour mener à bonne fin son entreprise.
ıard Magnien a parfaitement bien résolu ce
ıe que ne se posent, après tout, que les écri-
ant conscience de leur force. On peut dire qu'il
é, en quelque sorte, de la difficulté. Sa poésie
avec un singulier bonheur à toutes les exigences
t ; elle passe tour à tour, et sans le moindre
les nuances suaves et délicates aux tons les plus
ux, les plus fortement colorés ; elle peint à
traits toute cette longue période si pleine de faits ;
ın seul vers lui suffit pour caractériser toute une
, toute une situation.
ı'il y avait à craindre pour une semblable com-
ı, c'était la longueur, et par suite la langueur ;
marche du Poëte, à travers tant de si grands
ents, est tellement rapide, tellement animée ; les
x qu'il fait passer sous nos yeux sont si frap-
e vérité, si remplis d'intérêt ; il y a tant d'é-
pour le cœur, tant de pensées pour l'esprit, à
dérouler parallèlement à la biographie du Cen-
, l'incessante nécrologie de tous ces hommes et
s ces choses, qu'il en résulte que ce récit, qui ne
t guère moins de trois cents vers, n'a pas paru
- ne l'a pas été.
ltre *à M. l'Abbé L. B.* ne traite pas un sujet bien
Présenter ce thème si usé, de l'infortune et des

misères du Poëte, misères fort adoucies de nos jours, il faut en convenir ; montrer en regard des rudes sentiers du Parnasse les carrières brillantes de la fortune et de l'ambition ; lancer, chemin faisant, quelques traits acérés aux ridicules de l'époque, ridicules qui datent de loin déjà, et qui promettent de se perpétuer ; c'était là s'exposer presque à coup sûr à répéter ce qui avait été souvent dit et bien dit. — C'était, comme de gaîté de cœur, vouloir comprimer l'essor de sa Muse, et cruellement renouveler pour elle le supplice inventé par Mézence *le contempteur des Dieux.*

Quoi qu'il en soit, que l'auteur n'ait pas aperçu ces inconvénients, ou que, les ayant reconnus, il n'ait pas craint de passer outre ; qu'il y ait eu de sa part irréflexion ou témérité, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a produit une œuvre remarquable, une œuvre qui prouve une fois de plus que, du sol qui paraît au premier aspect épuisé, appauvri, peuvent jaillir encore des eaux vives qui lui rendront sa fraîcheur et sa fécondité. — Le style est cette magique baguette qui découvre et attire ces poétiques fontaines.

L'Epître adressée *à M. l'Abbé L. B.* a de la verve, de l'originalité ; les vers sont en général bien tournés ; des pensées brillantes sont rendues parfois avec bonheur, souvent avec élégance, toujours avec facilité. Voilà la part de l'éloge ; mais nous ajouterons, pour faire à la critique la part qui lui est due, que les rimes ne sont pas toutes irréprochables, bien s'en faut, et que quelques traits manquent parfois d'une certaine pureté de goût.

Cet ouvrage, quel que fût son mérite, et le bienveillant accueil qu'il avait reçu de l'Académie, ne pouvait toutefois l'emporter sur aucun de ses deux adversaires. Si donc il est entré un instant dans la lice avec eux, c'était moins pour user de son droit, que pour le bien constater. Mais entre l'Epître *à un Centenaire*, et le

Poëme *des Enfants de Moncade*, l'affaire était plus sérieuse, et la victoire vivement disputée devait assez longtemps flotter indécise; les deux ouvrages, en effet, étaient si différents de tout point, ils brillaient par des qualités si diverses, qu'aucune comparaison entre eux n'était possible; c'eût été vouloir comparer une fine peinture sur émail avec un tableau d'histoire; il n'y fallait pas songer. Il y avait nécessité de se prononcer pourtant, et si la balance longtemps incertaine a fini par pencher du côté des *Enfants de Moncade*, cela a résulté seulement de quelques suffrages qui n'avaient d'autre motif de préférence que la sympathie pour le sujet, et la persuasion que le Poëme était d'une exécution plus difficile que l'Epître. Le Poëme des *Enfants de Moncade*, dont l'auteur est M. Vincent Bataille, a donc obtenu la Violette, prix de l'année, et le Souci d'argent a été décerné à l'Epître *à un Centenaire*.

Quant à l'autre Epître, celle adressée *à M. l'Abbé L. B.* Elle avait fait trop de plaisir à l'Académie pour qu'il fût possible de lui refuser un témoignage de satisfaction. – Un Lis d'argent a été adjugé à l'auteur, M. Richard Baudin.

Trois Elégies, sur quarante-neuf présentées au Concours, avaient été distinguées dans les Bureaux particuliers; mais n'ayant pu subir victorieusement l'épreuve qui les attendait au Bureau général, il en est résulté que le premier succès obtenu n'a pas eu d'autre suite. Je dois, Messieurs, vous rendre compte de ces ouvrages, et justifier à vos yeux le jugement de l'Académie.

L'Elégie intitulée *Mélancolie ou la Harpe d'or*, fait entendre une si douce mélodie, que l'on serait porté à croire qu'elle s'exhale de cette harpe divine, objet des vœux et des chants du Poëte. — Malheureusement cette délicieuse musique n'avait pas le pouvoir de

rajeunir un sujet usé, était impuissante à rendre l
fraîcheur et la grâce à des formes poétiques bien vieil
lies déjà. — Et c'est pour cela que cette pièce n'a obten
qu'un demi-succès.

Si M.me Thore, à qui nous devons cet ouvrage, eû
jeté toute cette suave Poésie dans une composition qui
au lieu de l'absorber en quelque façon, eût encore ajout
à son éclat par le vif intérêt de la pensée, nul doute qu
la destinée de son œuvre n'eût été toute autre.

Si nous passons à l'Elégie qui a pour titre *à un*
Marguerite des champs, nous trouvons un sujet qui
s'il n'est pas entièrement neuf, est du moins ici rajeuni
rafraîchi par la mise en scène, par la forme que lui
donnée l'auteur. Cette composition est ordonnée av
esprit et écrite avec sensibilité; l'image qui la termine
Telle la jeune fille, est empreinte d'une mélancoli
vraie et peinte des plus suaves couleurs. — Malheureu
sement on a pu reprocher avec raison à cet ouvra
son manque d'harmonie, qui tient à ce que dans l
cours de la phrase poétique, arrive trop souvent u
rime qui, n'étant pas celle qu'on attendait, déconcer
par cela seul l'oreille, trouble l'esprit, et produit l'eff
que produirait dans un morceau de musique, une no
fausse ou seulement douteuse. Le seul et infaillib
moyen d'éviter une pareille faute, se trouvait da
l'emploi des rimes redoublées, rimes indispensabl
aux compositions d'un mètre aussi court, et qui seul
peuvent leur donner une grâce harmonieuse, une él
gante correction.

Cette Elégie pourrait donner lieu à d'autres critiqu
encore ; on y trouverait à reprendre quelques incorre
tions, certaines négligences, plus d'une faute de déta
cela n'est pas douteux. Mais ce qui non plus ne saur
l'être, c'est que, malgré tout, cette œuvre porte bi
évidemment un cachet de distinction dont il n'est don
qu'aux véritables Poëtes de marquer leurs ouvrages.

L'Élégie, dont il nous reste à vous parler, a pour titre : *Retour*.

Un jeune Poëte, éloigné de la femme qu'il aimait, rappelle à lui les rêves et les illusions du premier âge, invoque l'Espérance, conjure la Gloire, et, honteux de son esclavage, il se croit assez fort pour briser les liens dont il est enlacé. Mais tout à coup un bruit s'est fait entendre : il reconnaît les pas de celle qu'il croyait partie pour toujours. Aussitôt, éperdu, tremblant, muet de frayeur, d'amour peut-être, il se hâte de reprendre une chaîne qu'il venait de déposer à peine.

C'est là, bien évidemment, un tableau allégorique. L'auteur a voulu reproduire, sous une forme ingénieuse, ce haut enseignement : Qu'une fois que la volupté a pénétré dans l'austère et chaste asile qu'habitaient la méditation et l'étude, c'est en vain qu'on essaye de l'en bannir : au moment même où l'on croira l'avoir chassée à tout jamais, maîtresse jalouse, elle reparaîtra fière, hautaine, et peut-être encore adorée...

Par l'élégante pureté de la forme, par une poésie qui respire tour à tour la grâce, la langueur, la naïveté antiques, et quelquefois la fougueuse passion du Dithyrambe, cette composition rappelle tout-à-fait la manière du jeune et infortuné Poëte qui grandit, bercé sur les genoux de la Muse Grecque, dans une atmosphère d'enivrants parfums et de chastes mélodies.

Il est à regretter que l'ordonnance un peu obscure du sujet, des images dont la naïveté forcée arrive parfois à l'afféterie et *au précieux*, certaines hardiesses que le goût se refuserait à naturaliser, aient dû nuire à la fortune de cet ouvrage, et soient devenues autant de *circonstances atténuantes* de son mérite, bien réel pourtant.

Cette critique, toute bienveillante, sera, nous aimons à n'en pas douter, pour l'auteur, M. Léopold de

Gaillard, tout à la fois un encouragement et un espoir
Il n'imitera pas ces athlètes qui, transformant en cham
clos la pacifique arène de nos Jeux, s'imaginent qu'o
n'y peut paraître honorablement qu'avec cette devise
Vaincre ou mourir; il ne suivra pas le stérile exempl
de ces jeunes Poëtes qui croient devoir briser leur lyre,
parce que ses premiers accords n'ont pas eu la puis
sance de renverser la triple enceinte qui défend et pro
tége l'auguste sanctuaire d'Isaure.

Nous venons de vous rendre compte de la destiné
des Élégies, genre avec lequel les Ballades, Idylles e
Églogues concourent pour le *Souci* d'argent. Le total d
toutes ces pièces réunies arrive au chiffre de soixante
dix-sept; sur ce nombre, il n'y a qu'une Ballade et un
Idylle qui aient été jugées dignes d'obtenir chacune un
récompense.

La Ballade a pour titre : *Le Rêve de la Châtelaine*

Une jeune Châtelaine, *peu sage et peu sévère*, sain
tement effrayée d'un songe, va s'enfermer dans u
couvent pour y finir ses jours.

Telle est l'ingénieuse *donnée* qui fait le sujet de cett
composition : — composition naïve par le fond, bril
lante par la forme, où le *merveilleux* domine, et dan
laquelle chacune des diverses péripéties ramène un re
frain, — toujours le même, — modifié seulement, —
et de la façon la plus heureuse, à l'avant-dernière strophe
afin de préparer et d'amener harmonieusement, pou
l'oreille et pour l'esprit, le dénouement prévu.

Voilà bien la Ballade dont, au reste, la poétiqu
physionomie a assez de distinction, dont l'allure es
trop personnelle pour qu'il soit possible de la mécon
naître là où elle est; possible surtout de la voir là où
elle n'est pas, ainsi que l'espèrent sans doute quelque
auteurs, qui présentent sous son nom des récits en

vers ou autres poésies qui ne lui ressemblent pas le moins du monde. M. Henri Rocher est l'auteur de cette gracieuse production. Le début de ce jeune Poëte, l'an dernier, ne fut pas sans éclat ; cette année il a fait mieux encore. Il est fâcheux, et c'est ce qui a nui au succès complet de l'ouvrage, que sa Ballade pèche par l'incorrection de quelques détails peu soignés, qu'on puisse y trouver à reprendre quelques taches, quelques négligences.

L'Idylle est intitulée : *Le Ver luisant.*

C'est une idée heureuse, une ingénieuse création que ce petit *Poëme,* qui se présente dans nos Jeux sous le modeste nom *d'Idylle.*

Il ne s'agit de rien moins, en effet, ici, que d'images sublimes, que de pensées grandes et belles, qui se montrent et se développent sans gêne et sans effort, dans un cadre qui, par sa ténuité, échappe aux yeux mortels, et dont notre esprit entrevoit à peine les microscopiques proportions. C'est la mise en scène, la réalisation de l'immensité dans l'infiniment petit. Concevoir une pareille idée, lui demander des inspirations, ce n'était pas l'indice d'un esprit vulgaire; l'accomplir, vaincre les difficultés de tout genre qui s'opposaient à son exécution, c'était le fait d'un véritable talent.

Quelles délicates et brillantes couleurs ne fallait-il pas, en effet, pour peindre ce monde nouveau ! Quel goût pour marier, pour fondre harmonieusement des teintes si diverses, des nuances si tranchées ! Quelle sagesse pour ne pas trop prolonger aux regards ces horizons indéfinis qu'on venait de découvrir ! Admirons que le Poëte ait triomphé de tant d'obstacles avec tant de bonheur; mais regrettons en même temps qu'il ne se soit point préoccupé davantage, je ne dirai pas, de la richesse des rimes, mais seulement de leur juste exigence. — Dans une composition aussi courte, où les

rimes seulement suffisantes ne suffisent pas, qu'espérer, qu'attendre des rimes incorrectes? Tel est le motif pour lequel *le Ver luisant* ayant été jugé, dans l'examen comparatif, supérieur à la Ballade, n'a point obtenu cependant le prix qu'il avait enlevé à celle-ci; un prix inférieur, le Lis, lui a été décerné.

Cette Idylle signale à l'Académie un jeune Poëte qui paraît dans ses Jeux pour la première fois.

M. Émile Granger (de Vendôme) pensera sans doute qu'il peut prétendre à mieux qu'à un pareil succès, et aspirer, dans les prochains Concours, à une victoire complète : c'est aussi l'opinion et le vœu de l'Académie.

Ce n'était pas sans une longue hésitation que la question de priorité entre la Ballade et l'Idylle avait été résolue en faveur de cette dernière.

Plusieurs de MM. les Mainteneurs auraient voulu n'avoir pas à se prononcer dans une pareille cause, où les motifs de se déterminer ne pouvaient tenir qu'à des impressions en quelque sorte personnelles, qu'à des nuances de goût que chacun sent à sa manière, et sur lesquelles on ne s'accorde pas toujours. Ajoutons, et c'est par là que nous aurions dû commencer, que tout terme, que tout élément de comparaison manquait entre deux ouvrages si dissemblables de tout point.

Un prix ayant donc été accordé à l'Idylle, il était juste que la Ballade obtînt aussi une récompense, et, par la force des choses, cette récompense a dû être la même que celle obtenue par l'Idylle, je veux dire un Lis d'argent, la moins riche des Fleurs qui composent le bouquet d'Isaure.

Sur dix-huit Hymnes parvenus au Concours, deux sont montés au Bureau général; l'un de ces Hymnes a pour titre : *la Prière pour tous;* l'autre, *la Prière des petits Enfants.*

L'Hymne, *la Prière pour tous*, est bien composé; on y remarque une correction poétique à peu près irréprochable, parfois une grande élévation de style, et surtout un petit tableau plein de grâce et de sensibilité, qui est du plus charmant effet.

De pareils mérites, qui révèlent le Poëte, ne pouvaient passer inaperçus sous les yeux de l'Académie. Mais on a reproché à cet ouvrage un peu de langueur, conséquence naturelle du titre même de l'ouvrage, *la Prière pour tous*. La Vierge est bien la patronne et la mère de tous les malheureux; mais si la prière qui lui est adressée se fût concentrée sur une infortune particulière, il est certain que l'intérêt y eût gagné, et que l'inspiration poétique eût communiqué à l'œuvre plus de chaleur et d'émotion.

Cette critique a dû se fortifier encore de l'impression toute différente que venait de produire la lecture et l'examen détaillé de l'Hymne intitulé, *la Prière des petits Enfants*. Cet ouvrage, en effet, offre une suite de tableaux pleins de grâce, de fraîcheur et de sensibilité. L'auteur a trouvé le moyen d'être neuf dans un sujet où il ne semblait pas qu'il restât rien à dire. C'est là un des nombreux miracles accordés au don de poésie.

Tout, dans cette charmante composition, est si parfaitement en harmonie, pensées, style, images, tout est d'une vérité si naturelle, qu'on dirait que rien n'était plus facile que de penser ainsi, que de s'exprimer de la sorte.

Quand un ouvrage en est venu à produire une telle illusion, on peut assurer qu'il est le fruit d'études patientes, que les plus habiles procédés de l'art ont présidé à sa composition, et qu'il recèle en lui de merveilleux secrets de poésie.

Cet Hymne a réuni l'unanimité des suffrages, et le prix de l'année lui a été décerné.

Dans l'ordre des compositions académiques, après l'Hymne vient le Sonnet.

Pendant longtemps le Sonnet n'a guère figuré dans le programme de nos Jeux que pour *mémoire*. C'était là le terrain sur lequel se donnaient rendez-vous et venaient inévitablement se livrer bataille, toutes les médiocrités, toutes les indigences poétiques. Pouvait-il en être autrement à la manière dont les choses se passaient? On choisissait d'abord *les fameuses rimes;* une fois trouvées, on avisait de leur adapter, de leur ajuster un sens, un sujet quelconque; cela fait, on revoyait encore ses rimes, on s'assurait de leur parfaite exactitude, c'était le point important; et puis, satisfait de son œuvre, glorieux d'un triomphe si aisément remporté, après tout, sur des difficultés que le *Législateur du Parnasse* avait déclarées inabordables, on présentait son Sonnet au Concours; et, jusqu'au 3 mai on se donnait l'innocent plaisir de rêver victoire, ovation, Fleur de Lys.

Depuis quelques années le Sonnet a été glorieusement réhabilité; la réaction littéraire apportée par l'École romantique lui a rendu ses beaux jours d'autrefois. — Nous voyons des esprits d'élite le cultiver avec succès; le Sonnet fleurit maintenant en France comme il florissait au XVI.e siècle, et, c'est justice pour lui, c'est honneur pour les Poëtes dont je parle, c'est jouissance pour tous ceux qui ont le sentiment des belles choses. Plus en effet on étudie le mécanisme de cette composition, plus on demeure persuadé que c'est la forme la plus complète, la plus pure, la plus élégante que puisse prendre tout sentiment du cœur, toute affection de l'âme, tout caprice de l'esprit; plus on reste convaincu qu'il n'existe pas de plus beau moule, si j'ose parler ainsi, dans lequel puisse être jetée une pensée poétique quelconque.

Comme d'usage, l'Académie a reçu cette année un grand nombre de Sonnets, et, comme je l'ai déjà fait pressentir, ils étaient en général meilleurs que ceux envoyés aux précédents Concours ; un seul cependant a dû fixer l'attention de l'Académie et obtenir l'honneur de figurer dans le Recueil.

Ce Sonnet a pour titre : *le Chant des Fleurs.*

Cet ouvrage, dans lequel sont ingénieusement célébrées les Fleurs *de nos Jeux*, nous semble rappeler ces peintures du moyen âge dont l'artiste, avec un sentiment de charmante modestie, se croyait obligé de compléter l'explication au moyen de légendes ou de mots écrits sur des banderolles qui s'épanouissaient du milieu de son œuvre.

Il y a dans la composition de M. Henri Rocher quelque chose de mélancolique et de doux qui fait rêver et qui attendrit; peut-être pourrait-on lui reprocher un peu d'obscurité, mais peut-être aussi que cette teinte qui gaze plutôt qu'elle ne les cache les symboliques Fleurs, est un charme, une harmonie de plus ; comme il arrive lorsque dans la gothique chapelle aux vitraux coloriés, un nuage d'encens vient envelopper et fondre dans une mystique vapeur la brillante auréole qui ceint la tête de Marie.

Ici, Messieurs, se termine la partie du Rapport relative aux ouvrages qui, parvenus au Bureau général, y ont subi un examen approfondi, à la suite duquel ils ont été récompensés suivant leurs mérites.

Je vais maintenant vous parler de quelques compositions dont la destinée a été moins heureuse, mais que recommandent cependant des qualités fort distinguées. Ces compositions sont au nombre de cinq : trois Odes, un Poëme et une Elégie, toutes pièces imprimées dans le Recueil.

Les trois Odes sont : *Racine, Louis XIV, les Premiers Siècles.*

L'Ode qui a pour titre *les Premiers Siècles*, a l'inconvénient d'offrir un sujet qui a été traité bien souvent déjà, même dans nos Concours. C'était là pour l'ouvrage un préjugé défavorable que n'a pu détruire, au moins complétement, le mérite d'un style brillant et pur.

J'ajoute que la strophe où il est question du martyre de saint Etienne, quoiqu'appelé par le sujet même de l'Ode, n'est pas là d'un effet heureux, et que cette seconde partie de l'Ode est bien inférieure à la première. Quoi qu'il en soit, M. de la Bédollière possède évidemment les qualités du Poëte. Il est de ceux à qui Dame Clémence garde dans un prochain avenir la plus belle de ses poétiques Fleurs.

Louis XIV était un beau sujet d'Ode, mais à une condition : que l'auteur ne se contenterait pas d'écrire un panégyrique, moins encore une apothéose; mais qu'il nous montrerait le Monarque aux prises avec l'adversité; le père, l'aïeul survivant à son fils et à son petit-fils; le Prince moribond abandonné de ses courtisans; enfin, le grand Roi mort, transporté à Saint-Denis au milieu des scandaleuses démonstrations de l'allégresse populaire.

Voilà ce qui était de nature à donner à une pareille composition de l'intérêt, de la couleur, de la vie; ce qui était propre à lui imprimer ce caractère de haute appréciation, de sévère impartialité, dirais-je, qui seule peut, à l'époque actuelle, recommander les œuvres de l'esprit. Traité sous ce point de vue et avec le talent fort distingué dont l'auteur a fait preuve, le *Louis XIV* de M. Charles Deloncle eût très-certainement obtenu un beau succès.

L'Ode *à Racine* est écrite avec élégance, correction et harmonie; l'auteur semble, en plus d'un endroit,

avoir emprunté au Poëte qu'il chante la grâce mélodieuse de ses accents. Mais cela ne suffisait pas à réchauffer cette œuvre, à animer la suite des tableaux qui passent sous nos yeux. L'exposition, si poétique qu'elle fût, des chefs-d'œuvre du grand écrivain, ne pouvait, toute seule, intéresser, émouvoir. Ce qu'il fallait, et l'on s'étonne que l'auteur n'y ait pas songé, c'était aux triomphes du génie opposer les langueurs et les faiblesses de l'humanité; c'était, en regard de cette forte organisation d'artiste, placer cette nature d'homme si faible, qui succombe sous un mot un peu sévère du Prince. La vérité historique était ici l'élément le plus précieux de la composition poétique.

M. Jude Patissié, auteur de l'Ode *à Racine*, est un de nos lauréats les plus distingués, et son ouvrage, malgré les observations qui précèdent, ne peut qu'ajouter à la réputation du Poëte et aussi à l'éclat de notre Recueil.

Le Poëme que l'Académie a jugé digne d'une mention toute particulière, a pour titre : *Pélerinage à Notre-Dame d'Orcival.*

Cet ouvrage est au début un peu tourmenté de style, ce qui nuit à la clarté de l'exposition ; vers la fin il présente des longueurs, et dans quelques endroits la phrase poétique est embarrassée, obscure par conséquent.

A part ces observations, qui ne présentent pas beaucoup de gravité, il n'y a que des éloges à donner à cette composition, dans laquelle nous rencontrons une suite de tableaux divers toujours rendus avec l'expression poétique qui leur convient le mieux. L'auteur passe avec une merveilleuse facilité, de la force à la grâce, de l'abandon à l'énergie, et presque toujours son vers est bien tourné, correct, harmonieux.

Nul doute que dans des circonstances de concours

moins brillantes qu'elles ne l'ont été cette année, *le Pèlerinage à Notre-Dame d'Orcival* n'eût obtenu plus qu'une impression dans le Recueil, et mieux qu'une mention très-honorable dans le Rapport.

C'est là, ce nous semble, pour l'auteur, M. le Comte de Pontgibaud, un puissant motif de persévérance et d'espoir.

L'Elégie, dont il nous reste à vous entretenir, a pour titre *Illusion, ou Rêve et Réveil.* Cet ouvrage, qui est de l'auteur de l'*Epître à M. l'Abbé L. B.*, a le grand défaut d'être trop long, et de n'être pas à proprement parler une Elégie ; c'en était assez pour lui ôter toute espérance de pouvoir concourir pour le prix ; mais nous n'en devons pas moins rendre justice au mérite de ce travail.

Il est bien composé, et présente sous une forme nouvelle des pensées et des images qui plairont toujours à l'esprit, qui toucheront toujours le cœur, parce qu'elles sont pour chacun de nous comme l'écho de nos propres sentiments. J'ajoute, que les vers sont tour à tour empreints de grâce, d'élégance, de sensibilité. Malheureusement, cette pièce, qui possède un charme réel, n'a nullement le caractère élégiaque. Le nom d'Epître lui convenait beaucoup mieux.

Voilà, Messieurs, ce que j'avais à vous dire, les explications que je vous devais sur la deuxième partie du Concours. J'ai donc fait passer sous vos yeux tous les ouvrages de poésie qui figurent au Recueil de cette année. La plus grande partie de la route qui m'a été tracée, a été parcourue ; mais je ne suis pas arrivé au terme : je vous demande donc de vouloir bien me suivre encore pendant le reste du trajet. Les productions que je dois vous faire connaître et qui forment la der-

nière division de ce travail, ne sont pas indignes de votre intérêt ni de votre attention.

Trois Odes remarquables, mais à un moindre degré que les huit qui sont imprimées dans le Recueil, ont mérité l'attention de l'Académie, et à ce titre il est juste que le Rapport leur consacre une page, un souvenir d'estime qui les sauve de l'oubli. Ces trois Odes ont pour titre : *le Prolongement du Canal des deux Mers*, *Alexandre Soumet*, *Alger*.

L'Ode intitulée *Alger*, par M. Auguste Mermet, est beaucoup trop longue; c'est là un défaut qui nuit singulièrement au mouvement lyrique. L'auteur insiste trop sur les phases diverses de la conquête ; il raconte avec une marche trop froidement historique les différentes guerres des Chrétiens contre Alger ; enfin, il donne une trop grande place aux souvenirs militaires de l'Empire. De ces longueurs naît une langueur générale qui paralyse et comprime l'essor de strophes qui, prises chacune isolément, seraient pleines de vie et de mouvement poétique.

L'Ode sur Alger n'en est pas moins une composition distinguée; les quatre strophes qui suivent pourront donner une idée du talent de l'auteur.

Seigneur, depuis ce jour illustré par nos armes,
Alger nous a coûté bien du sang, bien des larmes,
Et bien d'héroïques vertus ;
Que de mères, Seigneur, tristes, inconsolées,
Dans leurs cœurs expirants, éternels mausolées,
Pleurent des fils qui ne sont plus !...

Eh bien ! malgré son deuil, et sa douleur de Reine,
Malgré toutes ces morts dans la sanglante arène,
— Et j'en atteste ici ton nom ! —
Jamais, lorsque l'on vint lui demander encore
Son or, son sang ; — jamais, ô grandeur qui l'honore !
La France n'a répondu : Non !

....
....

Jamais, France, soldats de ta sublime armée
Plus dignes de ta vieille et grande renommée,
N'ont porté haut ton nom sacré ;
Qu'ils disent, se dressant avec leur linceul pâle,
Qu'ils disent, les soldats de l'ère impériale,
Si la France a dégénéré !

Plus d'un nom a grandi dans cette rude guerre,
Et de nos régiments éclos au feu naguère,
Surgissent de vieux généraux ;
Plus d'un jeune étendard de ses haillons s'honore,
Et la terre des Francs montre qu'elle est encore
La pépinière des héros !

L'Ode intitulée *Alexandre Soumet*, a, ainsi que la précédente, le défaut d'être trop longue ; l'analyse des divers ouvrages de l'illustre Poëte *allanguit* singulièrement la marche lyrique ; il est aussi beaucoup trop question, dans cette Ode, de Talma et de M.lle Duchesnois.

Cette part faite à la critique, hâtons-nous d'ajouter que l'ouvrage est digne d'éloges sous le rapport de la verve et de l'harmonie. Plusieurs strophes se recommandent par un gracieux contour, d'autres par une ampleur noble et aisée ; je citerai les deux qui parlent de *Jeanne d'Arc*.

C'est elle ! je la vois par le ciel appelée !...
A travers les périls de l'affreuse mêlée,
Son étendard flottant rayonne le premier :
L'esprit du Tout-Puissant devant elle s'élance ;
Un éclair couronne sa lance,
Et pour astre la Gloire a pris son blanc cimier.

Ainsi que le bonheur l'infortune a son faîte ;
De la prison qui suit le jour de sa défaite
Dunois, même Dunois, n'ose pas approcher ;
Ange qui pour mourir prit les traits d'une femme,
Elle expire !... Un poëme infâme
Outrage la pudeur que protége un bûcher.

Cette composition est due à M. Hippolyte Viault, de la Rochelle, auteur d'un Poëme qui fut honorablement distingué au Concours de l'année dernière.

M. Raymond Lassaire, d'Agen, a adressé à l'Académie l'Ode qui a pour titre : *le Prolongement du Canal des deux Mers.*

C'était là un sujet tout à fait de circonstance, et qui, même *poétiquement*, pouvait et devait intéresser, mais à condition qu'on en bannirait les détails techniques, qu'à peine on laisserait apercevoir les travaux de l'ingénieur, que des flots de poésie couvriraient, inonderaient chantiers, digues et écluses. Si l'auteur, homme de talent, eût procédé de la sorte, nul doute qu'il n'eût obtenu plus de succès. Pour vous mettre à même, Messieurs, d'apprécier avec quelle confiance il pouvait compter sur les faveurs de la Muse, je n'aurai besoin que de vous citer une strophe de son Ode, celle où il trace le portrait de l'Industrie.

Dans nos belles cités va fleurir l'Industrie,
La fille de la Paix, des travailleurs chérie ;
Son influence est un trésor :
Et lorsque sur un point de notre vaste globe
Elle court, agitant les franges de sa robe,
Il en pleut des paillettes d'or.

Une autre Ode, travail vraiment extraordinaire, a dû fixer l'attention de l'Académie. Avant de vous rien citer de cet ouvrage, j'ai cru devoir entrer dans quelques explications ; je tâcherai d'être assez succinct pour ne dépasser, ni les limites assignées à ce Rapport, ni les bornes, heureusement mobiles, de votre indulgente attention.

La Belle Poule et *le Muiron*, ces deux frégates que l'auteur appelle *les deux sœurs*, dont l'une conduisit Napoléon en Egypte, et l'autre rapporta ses cendres de

l'île Sainte-Hélène, tel est le sujet de cette Ode qui présente de grandes beautés et aussi de grands défauts; dans laquelle des hardiesses parfois singulièrement heureuses deviennent parfois aussi plus que des témérités; où enfin, l'enflure, l'enluminure, avoisinent trop souvent des images grandes et vraies, belles de pensées, belles de poésie. De semblables disparates paraîtraient incroyables, si, presque chaque année, le Concours n'en fournissait pas des exemples.

C'était un sujet heureux que celui qu'avait choisi l'auteur; mais il fallait craindre de l'épuiser. La pensée de personnifier l'Océan pouvait bien aussi produire de beaux effets; mais il ne fallait pas rendre cette personnification aussi complète dans les termes; il fallait se garder surtout de continuer de perpétuer, deux cents vers durant, une métaphore si hardie.

En conclusion, cette œuvre qui *accuse* la fougue indomptée d'une puissante imagination, est un témoignage irrécusable de facultés poétiques fort distinguées. Ce n'est que parce qu'il veut aller au delà du beau, inséparable du vrai, que le Poëte manque le but et s'égare; et s'il fait de grandes chutes, c'est parce qu'il tombe de haut. La réflexion, le goût, quelques années de plus, apaiseront, calmeront cette effervescence; et Dieu veuille qu'elles ne la calment pas trop!

Nous allons, Messieurs, essayer, par quelques citations, de justifier, du moins jusqu'à un certain point, ces éloges et ces critiques.

L'auteur s'adressant aux deux frégates, *la Belle Poule* et *le Muiron*, commence ainsi :

Vous voilà toutes deux, magnifiques jumelles !
Portant sur votre front puissant des gloires telles
Que n'en verront jamais nos douteux avenirs;
Montrant à tous les yeux l'empreinte de ces ondes
Dont la vague échancra vos carènes profondes,
Rayonnantes de souvenirs.

Cette pensée est développée dans les strophes suivantes; puis viennent les reproches adressés à Napoléon d'avoir été ingrat envers l'Océan, d'avoir refusé ses *services*, méconnu sa puissance, de l'avoir outragé.

Sire, rappelez-vous Boulogne et la tempête,
Et la mer menaçant d'engloutir votre tête,
Vos matelots et vos trésors.
Oh! depuis que Xerxès la fit battre de chaînes,
Nul n'avait plus bravé des vagues souveraines
Comme vous le fîtes alors.

Les mêmes idées reviennent encore plus ou moins poétiquement rendues. L'Océan *aimait* et *admirait* l'Empereur; ses flots à l'île d'Elbe *allaient rafraîchir le front sévère* du royal captif; mais ce n'était pas assez :

La mer, après dix mois d'exil et de souffrance,
Comprit, ô conquérant, qu'il vous fallait la France,
Que les vents étrangers desséchaient vos poumons,
Et vint vous déposer sur la plage vermeille,
De ce doux golphe Juan qu'en forme de corbeille
Ses flots ont taillé dans trois monts.

Mais bientôt après, et l'auteur n'explique pas pourquoi, la mer se courrouce de nouveau contre le vaincu des cent jours.

Ne vous demandez pas qui lança le tonnerre,
Dont l'éclat vint brûler votre aigle dans son aire;
Ne vous demandez pas quel formidable roi
Put vous faire tomber haletant de fatigue,
Contre une infranchissable digue,
Car l'Océan hautain vous répondrait : « C'est moi. »

Car, comme dans ces jours où son courroux s'allume
La foudre dans ses flancs, et la gueule en écume,

Et sans que vous puissiez soutenir son regard,
L'Océan, se pourprant d'une teinte sanglante,
Vous crierait d'une voix tonnante:
Aboukir, Aboukir! Trafalgar, Trafalgar!...

Les remontrances, les apostrophes continuent; le Poëte énumère nos pertes en hommes et en vaisseaux; il parle ensuite des gigantesques ouvrages entrepris par Napoléon, de ses brillantes et aventureuses expéditions, du génie de l'illustre capitaine; mais, continue-t-il,

Mais vos mains qui brisaient les rois et leurs cohortes,
Pour soumettre la mer n'étaient point assez fortes,
Sur l'îlot de l'exil quand, sous un ciel de feu
Les flots chargaient les rocs, l'ouragan à leur tête,
Sire, vous battiez en retraite;
Vous n'étiez pas de taille à lutter contre Dieu.

....

Sire, dans l'Océan vous trouvâtes un maître;
Après Dieu, votre cœur n'en voulait point connaître;
Lui pourtant vous vainquit. De vos pas de géant
Tout ici-bas garda les empreintes profondes:
Les rois, les nations, les continents, les mondes:
Tout, Sire, excepté l'Océan.

Comme on le voit, c'est un *jeu de mots* constant, une équivoque perpétuelle.

C'est, qu'afin que l'on vît prosterné dans la poudre
Votre front que jamais n'osait toucher la foudre,
Que respectaient toujours les destins hasardeux,
L'Eternel se choisit une épée à sa taille:
C'est avec l'Océan qu'il vous livra bataille,
L'arme était digne de tous deux.

Je passe quatre strophes qui ne sont que des variations du même thème, et j'arrive aux deux dernières; c'est toujours de l'Océan qu'il est question.

Et maintenant qu'il est satisfait, il rallie
La frégate française à sa sœur d'Italie,
Ces glorieuses sœurs flottent dans notre port.
Et l'étranger rêveur, sur leur tunique noire,
Sire, lit toute votre histoire ;
L'Egypte et l'avenir ! Sainte-Hélène et la mort !

L'une nous apporta le feu, l'autre la cendre,
Oh ! dans le gouffre amer elles peuvent descendre,
Le but de leur voyage est aujourd'hui rempli ;
Et si le ciel les voue à d'horribles naufrages,
Toutes deux survivront, sur l'océan des âges,
Au grand naufrage de l'oubli !

Et maintenant nous n'avons plus qu'un mot à dire, plus qu'un nom à ajouter à ce Compte rendu pour le compléter. — Ce nom dira plus et mieux que nous n'avons pu le faire, tout ce qu'il y a d'avenir poétique, d'espoirs brillants dans un pareil début. — L'auteur est M. Charles Poncy, ouvrier maçon à Toulon, qui vient à peine d'atteindre sa vingt-troisième année.....

Nous avons distingué parmi les Poëmes adressés au Concours celui qui a pour titre *deux Destinées*, et pour auteur M.[lle] Félicie d'Ayzac, dame de la Maison royale de Saint-Denis.

Cet ouvrage se compose de deux parties; dans la première partie, le Poëte raconte la mort du contre-amiral Dumont d'Urville, victime, ainsi que sa femme et son fils, de l'horrible événement arrivé sur le chemin de fer de Paris à Versailles ; dans la seconde partie, il rappelle l'affreux trépas du Duc d'Orléans.

C'était une faute grave de réunir ces deux catastrophes sous un même titre, et dans un même ouvrage ; il suffisait d'une seule pour exciter un puissant intérêt, une vive sympathie. — Il fallait choisir. C'est là un *vice*

essentiel que ne pouvaient malheureusement racheter des pensées, des images, nobles ou touchantes, presque toujours rendues en fort beaux vers. —Dans l'obligation, à chaque instant plus étroite, où nous sommes de nous restreindre, nous nous bornerons à citer le passage où l'auteur s'adresse aux deux jeunes fils de l'infortuné Prince :

Doux enfants, contraignez votre innocente joie;
A des maux déchirants votre mère est en proie;
Vos rires lui font mal... étouffez-en le bruit;
Et votre jeune père !.... Hélas ! si l'on vous dit
Qu'un soir il est parti pour une longue route;
Qu'il était las, que Dreux l'a gardé sous sa voûte;
Qu'il ne reviendra plus, qu'il dort sous ses arceaux;
Enfants.... cachez vos pleurs au fond de vos berceaux !

La catastrophe du 8 mai, dont M.[lle] d'Ayzac a choisi pour son Poëme un des épisodes les plus attendrissants, a inspiré à M. Henri Monnier, une Elégie pleine de mouvement, de fortes émotions et de sensibilité : le reproche que l'on peut adresser à cet ouvrage, c'est d'avoir trop souvent donné droit d'asile à des expressions, à des mots que la Muse a depuis longtemps proscrits de ses domaines. Il résulte de là qu'une composition versifiée avec aisance et facilité, manque de charme cependant. — La Poésie est une divinité éternellement jeune, qui se dérobera toujours aux formes vieillies que l'on tenterait de lui imposer.

L'impossibilité de détacher de cette Elégie un fragment complet qui ne fût pas d'une trop grande étendue, nous prive du plaisir de vous en rien citer.

Avant d'abandonner tout-à-fait l'Elégie, je dois vous entretenir quelques instants d'une pièce de ce genre, intitulée : *Amour, Foi, Espérance;* cette Elégie est bien

composée ; l'auteur, par une forme nouvelle, et souvent aussi par des vers remarquables, a su donner de l'intérêt à une suite d'images, à un ordre d'idées tellement mises en circulation depuis quelques vingt ans, qu'il ne fallait rien moins que le talent dont il a fait preuve pour triompher du préjugé défavorable, — au point de vue poétique, — que devait faire naître le titre de son ouvrage ; c'est donc là ce qu'on peut appeler une difficulté vaincue, et cela nous fait d'autant plus regretter que M. Alexandre Daviaud n'ait pas appliqué à un sujet moins usé les brillantes inspirations de sa jeune Muse. Mais c'est là un changement de direction qu'il suffira de lui avoir indiqué, et nous le retrouverons, sans aucun doute, aux prochains Concours, engagé dans la route brillante qui regarde l'avenir, route du progrès, du succès !...

M.me Virginie Letaillandier a fait parvenir au Concours une Epître intitulée : *Réponse à l'Epître de M. Nibelle, couronnée aux Jeux Floraux en* 1842.

M. Nibelle, dans cette Epître, intitulée ; *les Amours de nos jours*, avait prétendu rendre les femmes solidaires et responsables des vices et du mauvais ton qui distinguent et recommandent les jeunes *Merveilleux* de l'époque actuelle. M.me Letaillandier s'inscrit en faux contre une pareille assertion ; et si parfois on peut reprocher à sa manière d'argumenter un peu de désordre et d'obscurité, cela n'empêche pas que ses vers ne soient toujours faciles, souvent gracieux et spirituels.

Il n'a manqué à cet ouvrage, pour réussir complétement, que d'avoir été revu et corrigé dans ses détails. Quelques endroits brillants de pensée et de style, témoignent des moyens poétiques de l'auteur, et font regretter plus vivement que tout ne soit pas de même force.

Voici quelques vers qui pourront donner une idée de cette très-agréable composition :

Après avoir invité les hommes, — unique cause de tout le mal, — à rendre à la femme son prestige, et avoir ajouté que celle-ci, corrigée alors par le désir de plaire, rappellera, ramènera bientôt au culte du bon ton et du bon goût *des sujets désormais dociles à ses lois*, M.me Letaillandier continue ainsi :

Et l'Amour et l'Hymen, tout joyeux de s'entendre,
Nous feront voyager sur le fleuve de Tendre.

Ce beau rêve un instant ne peut nous abuser,
Nous n'avons nul moyen de le réaliser.
Vouloir changer les mœurs, lutter contre l'usage,
Dans les eaux du torrent c'est chercher le naufrage !...
Ainsi, nous subirons, mais non pas sans regret,
Le triste sort, Messieurs, que vous nous avez fait.
Nous saurons supporter avec philosophie
La perte de l'Amour, charme de notre vie ;
En nous disant d'abord : qu'Amour et Pauvreté,
Jamais près du Bonheur n'ont longtemps habité ;
Que bientôt désunis, la Pauvreté l'emporte,
Et jette le Bonheur et l'Amour à la porte.
Puis encor, etc.....

M. Maillard (Colin) de Paris, s'inspirant sans doute de son nom, a adressé au Concours une Épître intitulée : *Réclamation de Colin-Maillard, à l'occasion des Bals d'enfants.* C'est, sous une forme ingénieuse, une spirituelle critique de tous les ennuis, de toutes les gênes, de toutes les contraintes auxquels les plaisirs de l'enfance — si plaisir il y a — sont assujettis de nos jours. Le cérémonial, l'étiquette, l'intrigue ont pénétré dans le riant domaine où régnaient seuls, jadis, la gaîté naïve, l'abandon et la liberté. Colin-Maillard s'en afflige; il est à craindre que ce ne soit en pure perte... Les *Bals d'enfants* font partie du progrès ; et dans ces bals, ce dont, très-certainement, on se préoccupe le moins ; c'est que les enfants s'y amusent.

Il y avait là, nous le répétons, une donnée originale et gracieuse tout à la fois, mais qui demandait une exécution presque irréprochable; une pareille Épître admettait, exigeait une grande variété de tons; il y fallait des traits piquants, des aperçus nouveaux, des tours ingénus, – de la verve et de la sensibilité. – Peut-être l'auteur n'a-t-il pas soupçonné toutes les difficultés que soulevait le titre de sa composition : ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il a triomphé de quelques-unes, grand nombre d'autres n'ont pas été vaincues. L'Académie n'en croit pas moins devoir un témoignage de satisfaction à M. Maillard-Colin, ainsi qu'à Colin-Maillard, pour le plaisir que lui a causé la lecture de cette jolie bluette.

M. Roussais, de Paris, a célébré dans un Poëme la prise de possession de l'Obélisque à Louqsor, et sa triomphante arrivée dans la capitale. Si cette composition, très-correctement écrite, et qui se recommandait par l'heureux choix du sujet, n'a cependant point obtenu le succès qu'aurait mérité sans doute le talent de l'auteur, la faute en est à l'intervention de l'ombre de Sésostris, qui, à propos de l'enlèvement du fameux monolythe, vient se lamenter, et protester contre cette profanation, qui, on le conçoit, lui remémore toutes celles dont l'Egypte a été le théâtre depuis bien des siècles déjà. — Il n'en fallait pas davantage pour ôter à cette composition l'animation et la vie; pour lui mettre au cœur un principe de mort; la Poésie ne pouvait plus qu'adoucir ses derniers instants; ajoutons qu'elle y a puissamment contribué. — C'est un éloge, c'est une justice que nous devons à l'auteur.

Nous croyions avoir tout dit sur les Élégies, et nous nous trompions étrangement; nous en retrouvons encore trois, que nous avions mises, non de côté, mais à

part, et auxquelles il est juste que nous consacrions quelques lignes.

La Mort du Papillon, par M. Eugène Bach, de Paris, est une composition qui manque parfois de naturel, et dont la moralité serait peut-être un peu suspecte; mais ces légères taches sont effacées par le brillant éclat de la versification, qui semble comme resplendir des vives couleurs qu'elle expose à nos regards.

Amertume et Consolation, par M. Hippolyte Bernès, de Toulouse.

Cette Élégie, beaucoup trop longue, et dans laquelle on trouve plus d'une négligence, témoigne cependant de la facilité poétique la plus heureuse, et ici la pensée est tout-à-fait irréprochable.

La Nature et l'Homme, par M. Escodéca, de Bordeaux, est une composition supérieure aux deux précédentes; elle est mieux ordonnée, et écrite avec plus de pureté et de goût; mais elle a le tort de présenter une suite d'images qui ont tellement vieilli, qu'il n'est plus au pouvoir du Poëte de les rajeunir. C'est à des pensées plus fraîches qu'il doit marier les accords de sa lyre, s'il veut être entendu, écouté.

Le Curé d'un pauvre village conjure la Vierge Marie de lui faire obtenir *le Lis d'argent*, dont il s'empressera de parer son autel.

Voilà le gracieux dessin dans lequel M. Bouysset, aumônier du collége de Castres, a encadré son Hymne. Il est à regretter que cette *donnée*, si ingénieuse, n'ait pas été plus poétiquement traduite; c'était là, en effet, pour le Pasteur villageois, le moyen le plus efficace d'obtenir à son œuvre, et le patronage de la Vierge, et les sympathies académiques.

Un autre Hymne, adressé à l'Académie par M.lle Éli-

sabeth d'Imbert, de Toulouse, mérite aussi quelques éloges. Cet ouvrage, empreint d'une douce sensibilité, est versifié avec harmonie; mais il est indécis par la forme, obscur par la pensée. On voit que l'auteur s'est moins préoccupé du sujet de son chant que de la mélodie de ses accords. Ceci est une explication; — malheureusement ce ne saurait être une justification.

M. Léon Bouysset, élève du collége de Castres, a voulu disputer une palme plus précieuse que la modeste Fleur ambitionnée par M. son oncle ; il nous a fait parvenir un Poëme intitulé *Moscow*. Cette composition, remarquable par elle-même, le devient bien davantage quand on songe qu'elle est l'œuvre d'un tout jeune homme. Il y a dans un pareil début l'espoir d'un brillant avenir. Que M. Léon Bouysset ne se décourage donc pas; que bien plutôt il redouble d'efforts, et, sans doute, nous le verrons un jour atteindre le but élevé qu'aura tenté sa poétique audace.

Tels sont les résultats du Concours de cette année; — résultats dont l'Académie est à la fois heureuse et fière. — Ils témoignent en effet qu'à aucune époque, ses doctrines ne furent mieux comprises, *ses Jeux* plus fréquentés, ses récompenses ambitionnées avec une plus vive ardeur.

L'assemblée qui m'écoute, plus nombreuse que jamais, dit assez par sa présence si nos fêtes ont perdu de leur éclat, si nos Fleurs ont cessé d'être les emblèmes de toutes les nobles pensées, l'objet des plus douces, des plus pures émotions.

Messieurs, quand une institution éveille de pareilles sympathies au sein d'une nation, trouve des échos aussi sonores, aussi retentissants dans le cœur d'un peuple, on peut affirmer qu'elle est vraiment nationale, vrai-

ment populaire ; que son existence, que sa conservation importent au bonheur comme à la gloire du pays !

Mais, l'impatience des jeunes *vainqueurs* de nos Jeux m'accuse sans doute de trop prolonger ce discours : qu'ils me pardonnent, j'ai tout dit ; — et si j'ai retardé de quelques instants l'heure fortunée qui va appeler les couronnes, c'était pour publier les circonstances brillantes de leur victoire ; c'était pour rendre à leur triomphe un hommage et plus complet et plus glorieux.



sabeth d'Imbert, de Toulouse, mérite aussi quelques éloges. Cet ouvrage, empreint d'une douce sensibilité, est versifié avec harmonie; mais il est indécis par la forme, obscur par la pensée. On voit que l'auteur s'est moins préoccupé du sujet de son chant que de la mélodie de ses accords. Ceci est une explication ; — malheureusement ce ne saurait être une justification.

M. Léon Bouysset, élève du collége de Castres, a voulu disputer une palme plus précieuse que la modeste Fleur ambitionnée par M. son oncle ; il nous a fait parvenir un Poëme intitulé *Moscow*. Cette composition, remarquable par elle-même, le devient bien davantage quand on songe qu'elle est l'œuvre d'un tout jeune homme. Il y a dans un pareil début l'espoir d'un brillant avenir. Que M. Léon Bouysset ne se décourage donc pas ; que bien plutôt il redouble d'efforts, et, sans doute, nous le verrons un jour atteindre le but élevé qu'aura tenté sa poétique audace.

Tels sont les résultats du Concours de cette année; — résultats dont l'Académie est à la fois heureuse et fière. — Ils témoignent en effet qu'à aucune époque, ses doctrines ne furent mieux comprises, *ses Jeux* plus fréquentés, ses récompenses ambitionnées avec une plus vive ardeur.

L'assemblée qui m'écoute, plus nombreuse que jamais, dit assez par sa présence si nos fêtes ont perdu de leur éclat, si nos Fleurs ont cessé d'être les emblèmes de toutes les nobles pensées, l'objet des plus douces, des plus pures émotions.

Messieurs, quand une institution éveille de pareilles sympathies au sein d'une nation, trouve des échos aussi sonores, aussi retentissants dans le cœur d'un peuple, on peut affirmer qu'elle est vraiment nationale, vrai-

Et le Juste pleurait, lorsque apparut un Ange.
« Prophète, lève-toi, dit l'envoyé divin ;
» Ta route est encor longue et difficile.... Mange
» Le pain qui fait les forts ; bois le céleste vin. »

Élie était debout. — Il marcha dans la voie ;
Du Carmel, tel qu'un aigle, il franchit la hauteur ;
Puis, sur un char ardent, avec des cris de joie,
Il monta vers les cieux, hardi triomphateur.

Pour moi, point de Carmel ; point de coursiers de flamme,
M'entraînant dans leur vol à l'éternel séjour ;
Mais le deuil, — deuil jamais dépouillé par mon âme....
Un jour, — Dieu moins cruel, je vous bénis ! — Un jour,

Je vis un gracieux visage
Briller à l'horizon plus pur ;
Un vent plus doux chassait l'orage ;
L'or du ciel flottait dans l'azur.
J'entendis une voix de femme,
Harmonieux écho de l'âme,
Charme ineffable des douleurs ;
Brise odorante, source pure,
Qui sur le cœur tombe et murmure ;
Chant de l'oiseau parmi les fleurs.

Or, cette voix disait : « Poëte,
» Ranime ton regard flétri.

» Il comptera des jours de fête,
» L'homme de pains amers nourri.
» Moi, dont l'aurore était splendide,
» Souvent, hélas ! d'un voile humide
» Les larmes couvrirent mes yeux;
» Le malheur attrista ma route ;
» Mais l'ombre se dissipe.... Écoute !
» Vers moi s'élève un cri joyeux.

» C'est le cri d'une foule immense,
» Pendant trois siècles répété;
» C'est l'hymne qu'adresse à Clémence
» Toulouse, ma noble cité.
» Là, mon nom, entouré d'hommages,
» Illumine la nuit des âges,
» Tel qu'un mystérieux flambeau;
» Là, prosternés devant ma cendre,
» Les Poëtes viennent répandre
» Des vers, des lis sur mon tombeau.

» Jadis à ce peuple que j'aime
» J'ai légué trois brillantes fleurs,
» Bouquet charmant, beau diadème,
» Humide encore de mes pleurs.
» Du Temps l'haleine flétrissante
» A, sur leur tige éblouissante,
» Respecté leurs calices d'or.
» Cueille ces fleurs : c'est la victoire.
» Cueille ces fleurs; et vers la gloire
» Ton nom obscur prendra l'essor. »

Soyez bénie entre les femmes,
Vous dont l'astre conduit au port
Mon vaisseau sans voile et sans rames,
Jouet des vagues et du sort !
Au bruit des fanfares joyeuses,
Douce Vierge, vos mains pieuses
Trois fois ont couronné mon front.
Je veux célébrer vos louanges;
Et les Poëtes et les Anges,
Unis à moi, vous béniront.

Pontifes de la poésie,
Ministres d'un culte immortel,
Le faux goût, funeste hérésie,
N'ose monter à votre autel.
Gloire à vous, docte Aréopage !
Des Troubadours le doux langage
Sur vos lyres vit rajeuni....
Vous m'ouvrez vos rangs ; et ma Muse
Vous dit, étonnée et confuse :
« Noble Sénat, soyez béni ! »



TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1843.

(?

FIN DE LA TABLE.

FIN DE LA TABLE.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

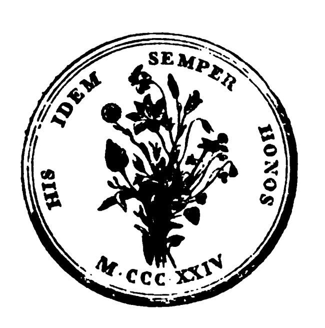
RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1844.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, 41.

1844.

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1844.

LE ROI, *Protecteur.*

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1782. M. le Marquis DE LATRESNE (Jean-Jacques-Claire), ancien Avocat général au Parlement de Toulouse, *Doyen de l'Académie.*

1806. M. le Baron DE MALARET (Joseph-François-Magdelaine), Pair de France, Commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1806. M. DRALET (Étienne-François), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Conservateur des forêts du 12.e arrondissement.

1812. M. DANTIGNY (Pierre-François), ancien Sous-Préfet à Doullens (Somme), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1813. M. le Baron DE LAMOTHE-LANGON (Léon), ex-Sous-préfet de Toulouse, Livourne, etc.

1816. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1818. M. TAJAN (Bernard-Antoine), Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de Préfecture, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1819. M. SOUMET (Louis-Antoine-Alexandre), Membre de l'Académie française, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, *Maître ès Jeux Floraux.*

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. le Vicomte DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet, Membre de la Chambre des Députés, *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Ministre Secrétaire d'Etat.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Président à la Cour royale de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Docteur en Droit, Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de préfecture, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Maître des Requêtes, Chevalier de la Légion d'honneur, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen à la Faculté des Lettres.

1833. M. TIREL DE LA MARTINIERE (Charles), *Maître ès Jeux Floraux, Secrétaire des Assemblées.*

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres, Adjoint à M. le Maire.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat à la Cour royale de Paris, Membre de la Chambre des Députés.

1834. M. DE LIMAIRAC (Charles-Antoine-Gabriel), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet.

1836. M. le Chevalier DU MÈGE (Alexandre), *Maître ès Jeux Floraux.*

1838. M. le Comte DE CASTELBAJAC (Joseph-Gracian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. le Marquis DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Préfet, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Doct. ès scienc. et Doct. méd., Professeur à la Faculté des Sciences et au Jardin des Plantes de Toulouse.

1841. M. DE BARBOT (Théophile).

1842. M. CABANIS (Jean-Guillaume-Gaston), notaire.

1842. M. D'ALDÉGUIER (Auguste), Conseiller à la Cour royale.

1843. M. DE LIMAIRAC (Jean-Charles-Edmond), ancien Magistrat.

1843. M. DELQUIÉ (Pierre-François-Auguste), Procureur du Roi à Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. le Vicomte DE RAYNAUD (Anne-Philibert-Auguste), Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. le Comte DE TAURIAC (Eugène-Anne-Adolphe).

1843. M. FORTOUL (Hippolyte), Professeur à la Faculté des Lettres (nommé et point encore reçu).

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne........ } *Académiciens nés.*
M. LE MAIRE de Toulouse...... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française.

1821. M. le Vicomte DE CHATEAUBRIAND, Membre de l'Académie française.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DE DURANGEL (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

1839. M. REBOUL (Jean).

1842. M. DUREAU (Louis).

1843. M. JAFFUS (Firmin).

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1845.

L'ACADÉMIE a célébré, le 3 mai 1844, *la Fête des Fleurs,* avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Eloge de CLÉMENCE ISAURE, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Eglise de la Daurade, où reposent les cendres de CLÉMENCE ISAURE. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le Concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

LISTE DES OUVRAGES COURONNÉS DANS LE CONCOURS DE 1844.

La Fête de Molière (*15 janvier* 1844), Poëme, par M. Joseph AUTRAN, de Marseille, a remporté le Prix.

La dernière Eglogue, ou l'Eglogue sous deux parapluies, Eglogue, par M. COEURET, de Draguignan (Var), a remporté le Prix.

La Pèlerine de Rumengol, Ballade, par M. Hippolyte VIOLEAU, de Brest, a obtenu un Souci réservé.

L'Académie a cinq Fleurs à distribuer comme prix de l'année; savoir, l'Amarante, la Violette, le Souci, le Lis et l'Églantine.

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Epître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle remet au concours pour 1845, l'*Éloge de Dante Alighieri* : le Prix sera double et de la valeur de deux Eglantines d'or.

Le concours sera ouvert jusqu'au 15 février 1845 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (1) de chaque ouvrage à *M. le Vicomte* DE PANAT, *Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue de la Dalbade, n.° 22, à Toulouse,* qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom

---

(1) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles*.

de l'auteur; mais chaque exemplaire devra porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement, par la poste, au Secrétaire perpétuel, devront être affranchis.

Les fonctionnaires publics de Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif ou pour lesquels ils solliciteraient ou auraient fait solliciter. *L'Académie a délibéré d'observer sur ce dernier article la plus grande sévérité. MM. les Mainteneurs ont promis de se récuser eux-mêmes sur le jugement des ouvrages qui leur auraient été directement ou indirectement recommandés.* Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage.

Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages réclamés en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne onze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Epître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux,* qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs, aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.

Le même droit est acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des cinq Fleurs que distribue l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même celle d'un genre différent, pourvu qu'elle soit d'une valeur moindre.

Concours de 1844.

SAINT-PIERRE DE ROME,

ODE

Présentée au Concours.

Hæc est domus Dei...
La Bible.

Atria longa...
VIRGILE.

ROYALE Basilique ! à l'heure où la nuit gagne
Ta porte où Constantin veille avec Charlemagne (1),
Accueille au péristyle un dernier pèlerin.
Salut, de marbre et d'or montagne ciselée,
Où le Pêcheur venu des lacs de Galilée
Fonda le trône souverain !

Du portail que le soir teint de son crépuscule,
Quand la foule descend comme un flot qui recule,
O temple, une grandeur s'ajoute à tes grandeurs !
Tes nefs s'ouvrent alors au regard qui les sonde,
Vastes comme le lit d'un océan sans onde
Dont nous verrions les profondeurs.

(1) Les statues colossales de Charlemagne et de Constantin sont placées sous le péristyle.

J'ai fui de la cité la turbulente sphère :
A tous les bruits humains le Poëte préfère
Ton silence éloquent par l'esprit médité.
Il entre, et recueilli dans une terreur sainte,
Il croit, au premier pas qu'il fait dans ton enceinte,
Faire un pas dans l'éternité!

Oui, de l'éternité c'est ici le domaine :
C'est elle qui soutient, cathédrale romaine,
Tes mille arceaux pareils à des antres béants;
C'est elle qui dans l'air échafaude et rassemble
Les blocs amoncelés de ce dôme qui semble
Bâti par la main des géants!

Du terrestre univers demeure la plus haute!
Palais du Tout-Puissant, seul digne de ton hôte,
Es-tu de l'Infini l'emblème audacieux?
L'homme, insecte rampant que ta grandeur efface,
Eprouve à ton aspect ce qu'il ressent en face
Des grands bois ou des vastes cieux.

Du Nil, auprès de toi, que sont les pyramides?
Au milieu du désert blanc de sables numides
Ces tentes de la mort planent isolément;
Mais ici, sombre espace où le regard se plonge,
Devant le voyageur le désert se prolonge
Entre les murs du monument.

is que sous ta nef pensif je m'achemine,
e à voir ton autel dont l'éclat illumine
apeurs que laissa l'urne des encensoirs :
eau de lampes d'or d'où la clarté ruisselle,
irait un soleil qui là-bas étincelle
A travers la brume des soirs.

, et suspendant le bruit de mes sandales,
ıte les rumeurs qui flottent sur tes dalles,
xplicables voix profond bourdonnement :
ce tes mille Saints, enfants du statuaire,
la nuit, éveillant l'écho du sanctuaire,
Parlent entr'eux confusément ?

silique! ému d'une pieuse crainte,
e-moi parcourir ton morne labyrinthe ;
le pas encor le passant attardé.
ıets que, solitaire et plongé dans ton ombre,
que du passé les visiteurs sans nombre
Qui dans ce lieu m'ont précédé.

ıus les continents, durant toutes les ères,
ırent par troupeaux oublier leurs misères
le dôme éternel dont chacun sait le nom ;
ırt et de la foi création sublime
n'a point approché ce temple de Solime
Édifié par Salomon.

Ils ont dans tes parvis bourdonné leur extase,
De tes piliers de marbre ils ont touché la base,
Ils ont de tes arceaux mesuré les hauteurs :
Roulant sur ton pavé comme des grains de sable,
Ils furent tour à tour d'une œuvre impérissable
Les fugitifs admirateurs.

Puis, sortis sans retour du portail séculaire,
Que sont-ils devenus?.. Ce que devient sur l'aire
La paille qu'en été le vanneur suit de l'œil;
Ce que devient le jour disparu dans la brume,
Des flots tumultueux ce que devient l'écume
Que l'Océan jette à l'écueil.

Et toi, qui vis ce flot couler sous tes portiques,
Tu maintiens dans l'azur, depuis les jours antiques,
Tes superbes frontons de lumière éclatants.
Le siècle fait son cours, et qu'il meure ou renaisse,
Tu gardes à jamais ton intacte jeunesse,
Ta majesté des premiers temps.

Dieu l'a voulu. Celui dont l'esprit s'insinue
Dans le bronze insensible et dans la pierre nue,
Lui-même de tes murs cimenta les parois,
Et, pour y mieux fonder son culte et son empire,
Confia ton autel où son Verbe respire,
A des pontifes qui sont rois !

De ce Dieu souverain demeure solennelle,
Tu sembles sur nos fronts planer comme son aile;
En toi ses attributs se rapprochent de nous.
Ici sa gloire éclate et n'est plus un mystère,
Ici toute parole est réduite à se taire,
Et tout orgueil tombe à genoux!

Et pourtant, ce matin, dans ton enceinte immense,
La foule aux mille cris s'agitait en démence (1).
Elle roulait partout ses profanes essaims.
Sous ta voûte sublime où l'esprit de Dieu vole,
Sacrilége cohue, elle assistait, frivole,
Aux mystères du Saint des Saints.

Des hommes dont le souffle à chaque heure est un râle,
Sillonnant au hasard l'auguste cathédrale,
Echangeaient en passant des mots blasphémateurs.
Un tumulte de voix et de rires étranges
Montait jusqu'à l'autel dont les Saints et les Anges
Sont les tremblants adorateurs.

Elles ignoraient donc, ces âmes imprudentes,
Que l'irascible Dieu, roi des foudres pendantes,
Pouvait anéantir leurs tourbillons mortels :
On eût dit qu'ici même elles n'étaient venues
Que pour braver ce Dieu des gloires méconnues
Sur le plus grand de ses autels.

(1) Personne n'ignore les scandales qui ont lieu à Saint-Pierre pendant les cérémonies de la semaine sainte. Voir M.me de Staël, Poujoulat, le R. P. de Géramb, etc.

Ah ! si tu dois jamais, Basilique profonde,
De ta vaste ruine épouvanter le monde,
Ce sera, je le crains, durant un de ces jours
Où le peuple, attiré par un divin spectacle,
Transporte sans pudeur dans l'auguste habitacle
L'impureté des carrefours.

Malheur aux pèlerins qui viendront voir tes fêtes
Dans le siècle prédit par les anciens Prophètes !
Où l'orgueil troublera toute humaine raison !
Où la foi, pur flambeau dont l'éclat diminue,
Ira, comme un soleil qui s'éteint sous la nue,
S'évanouir à l'horizon.

Alors le Dieu vengeur qui lance l'anathème
Fera ce que le temps n'oserait pas lui-même;
Il brisera du pied tes arceaux entr'ouverts;
Et, sur un peuple impie abîmant ta coupole,
Il fera retentir de l'un à l'autre pôle
Ta chute, effroi de l'univers.

Longtemps les nations écouteront tremblantes
Gronder le sourd fracas de tes pierres croulantes,
Secousse qui s'imprime à tout le genre humain.
La terre pressentant une suprême crise,
Comprendra tout à coup que le Dieu qui te brise
Déjà sur elle étend la main.

C'en est fait : toi que Rome appelait sa merveille,
Tu n'es plus qu'un abîme où le penseur qui veille
Pleure sur un passé dont l'œil fut ébloui.
Murs pendants, seuil désert, voûte pulvérisée,
L'étranger te compare avec ce Colysée
Où dort tout un monde enfoui.

Ici même, au milieu de l'enceinte bénie
Qui des hymnes sacrés épanchait l'harmonie,
Les hiboux et les loups hurlent jusqu'au matin;
Et, de tant de débris mélancolique reine,
Rome voit le plus grand qui blanchisse l'arène
Du Janicule au Palatin.

Mais non; veuille le Dieu de grâce et de clémence
T'épargner les horreurs de ce désastre immense;
Loin de toi le ravage et la destruction.
Du temple de Solime héritier solitaire,
Ne partages-tu pas l'avenir sur la terre
Qu'aura la nouvelle Sion?

Règne donc! de ta gloire enveloppe l'espace!
La foule en vain blasphème, en vain le siècle passe,
O temple, sois toujours le temple souverain!
Et, de Rome à tes pieds dominant les ruines,
Demeure inébranlable entre les sept collines,
Colline de jaspe et d'airain!

LE MISSIONNAIRE,

ODE

Présentée au Concours ;

Par M.me THORE, née Léontine DE MIBIELLE,
d'Eauze (Gers).

Jésus dit à ses Disciples : Allez par tout le monde, prêchez l'Evangile à toute créature.
Evangile.

A peine dans les cieux brillait l'aube vermeille,
Un navire cinglait loin des murs de Marseille ;
Sur le pont, un jeune homme, au front pâle et troublé,
Les deux mains sur le cœur jointes par la tristesse,
Contemplait tout l'amour et le bonheur qu'il laisse
Sur le rivage désolé.......

Et sa mère était là....... Sa mère qui le pleure,
Et dont le sein brisé semble pressentir l'heure
Où la nef lui rendra les cendres d'un martyr ;
Et ce ciel pur et bleu, c'est le doux ciel de France
Que le triste exilé rêve pendant l'absence,
Qu'il adore avant de partir.

Quand le rivage au loin s'obscurcit et s'efface,
Et que l'immensité, dévorant tout l'espace,
Ravit au passager ses souvenirs chéris;
Le jeune homme, à genoux, retombe sans courage,
Et son cœur, un instant voilé d'un lourd nuage,
Vers le ciel fait monter ces cris :

« O Dieu! plus de patrie!... Oh mon Dieu!... plus de mère!
» Des heures de l'exil, est-ce la plus amère
» Qui doit m'initier au secret des douleurs?
» Mon Dieu! pour m'exercer à mes longs jours d'épreuve,
» J'avais depuis longtemps rendu mon âme veuve
» De biens, de plaisirs, de bonheurs.....

» J'avais meurtri mes pieds aux sentiers les plus rudes;
» J'avais brûlé mon front aux feux des solitudes,
» Méprisant tour à tour et la vie et la mort;
» A tous les vents du ciel, aux nuits les plus glacées
» J'avais roidi mon corps et brisé mes pensées,
» O Seigneur, et je me crus fort!

» L'Apôtre avait vaincu dans sa lutte obstinée
» L'assaut des éléments; mais son âme étonnée
» N'avait pu deviner l'angoisse des adieux;
» Oh! pardonne, Seigneur, si je regarde encore
» Cette terre bénie où ta main fit éclore
» Les plus sublimes dons des cieux.

» Derrière moi, le monde aux mœurs civilisées,
» Aux antiques vertus dans ton amour puisées,
» Monde d'intelligence où rayonnent les arts,
» Où de la charité la chaîne fraternelle
» Ne fait qu'une famille immense, universelle,
» De tous ces grands peuples épars !

» Et devant moi, sauvage, inculte, solitaire,
» Un monde ténébreux, où l'homme est un mystère
» De grossière ignorance et d'instinct dégradant ;
» Car son front porte encor, profondément inscrite,
» Comme au jour du malheur, la sentence maudite
» Des fils dégénérés d'Adam.

» Qu'ai-je dit, oh mon Dieu ! quand tu montras la route
» Aux Apôtres élus, leur permis-tu le doute ?
» Permis-tu que leur pied chancelât au début ?
» Et quand tu dis : — Partez, ô conquérants du monde !
» Et que l'humanité dans vos seins se refonde ;
» Ma croix..... voilà l'arme et le but.....

» Envisageant ce monde aux puissantes idées,
» Aux vieux cultes debout, aux erreurs fécondées
» Par la force des lois, les sciences, les arts,
» Les vit-on s'effrayer de leur faiblesse d'homme ?
» Et craindre qu'un Dieu fort ne pût d'un vil atome
» Faire le vainqueur des Césars ?

» Ils partent..... sans penser que leur esprit stérile
» N'est qu'ignorance et qu'ombre... Ils savent l'Evangile ;
» Ils partent sans terreur, sans trouble... Ils ont la foi ;
» La foi pour renverser les dieux de l'imposture ;
» La foi pour éclairer de sa lumière pure
» Les erreurs de l'humaine loi ;

» La foi pour affranchir les peuples des entraves,
» Pour briser de vils fers aux bras nus des esclaves,
» Pour imposer aux rois justice et vérité ;
» La foi pour enseigner à tous le nom de frère,
» Aux haines le pardon, aux pauvres la prière,
» Aux mains riches la charité ;

» La foi pour leur donner les trésors d'éloquence,
» Qui des sénats troublés révèlent l'impuissance ;
» La foi pour embrasser les temps dans leurs liens ;
» La foi pour épancher des sources si fécondes,
» Qu'aux pieds du Golgotha les siècles et les mondes
» Viendront courber leurs fronts chrétiens.

» Partout où le soleil éclaire, leur génie
» A planté la croix sainte..... Et si l'Océanie
» Ignore encor le jour des féconds repentirs,
» C'est que les flots jaloux ont repoussé leur voile ;
» C'est que Dieu veut, au siècle où sa splendeur se voile,
» Des Apôtres et des Martyrs.....

» C'est que Dieu veut savoir si dans nos seins, la fange
» N'a pas trop comprimé l'âme aux ailes d'archange ;
» Si la paix n'aurait pas amolli nos vertus ;
» C'est que ta main, ô Christ ! nous garde des couronnes
» Si belles que les rois descendraient de leurs trônes
» Pour les prendre à nos fronts d'élus.

» O Christ ! je te bénis dans mes pleurs et ma joie.....
» Et dans l'immense amour que ton esprit m'envoie
» J'embrasse avec transport ces peuples au berceau ;
» Mon cœur de père aura des étreintes si fortes,
» Qu'il saura ranimer ces âmes déjà mortes,
» Et les empreindre de ton sceau.

» Je leur révèlerai la source intime et pure
» Des merveilles de l'art, des biens de la nature,
» Des nobles sentiments que l'homme porte au cœur;
» Je leur dirai : — Marchez... grandissez... l'autre sphère
» Va décroître et vieillir... Jeune monde, ton ère
» Va se lever dans sa splendeur !

» S'il faut régénérer ce sol souillé de crime
» D'un baptême de sang... Oh ! prends-moi pour victime !
» Je serai l'holocauste et l'expiation.....
» Vivre de dévouement, de travail, de souffrance,
» Crier ton nom à tous, puis mourir en silence,
» O Christ !..... voilà ma mission ! »



. . . .
. . . .

Un soir, une pirogue, à la faveur des ombres,
Descendait vers des bords solitaires et sombres;
De sauvages accents au loin sortaient des bois;
Et le prêtre français, à genoux sur la plage,
Baisant ce sol d'exil, comme un saint héritage,
Contre son cœur pressait la croix.....

LA DÉCENTRALISATION LITTÉRAIRE,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Richard BAUDIN, Professeur de philosophie
au Collége de Baume-les-Dames (Doubs).

Arcebat ab illecebris peccantium quòd
Magistram studiorum habuerit
Provinciam *comitate... et parcimoniâ...*
Mistam ac benè compositam.
Tacite, Vie d'Agricola.

I.

Tant que l'humble ruisseau, sans quitter la prairie,
Caresse mollement une rive fleurie,
Il conserve ses flots et sa gloire et son nom :
La vierge aux yeux d'azur se mire dans son onde,
Et pare, en souriant, sa chevelure blonde
De fleurs qu'elle enlève au gazon.

II.

Ses bords, tout parfumés, sont pleins de Poésie ;
Digence, Albunéa, Vaucluse ou Blandusie,
Au Poëte qui l'aime il inspire des vers ;
Et l'ami d'Epicure, Horace, heureux convive,
Rafraîchit le Calès dans son eau fugitive
Qui court sous des peupliers verts.

III.

Mais si, las de rouler sous un toit de feuillage,
Il veut, fleuve superbe, agrandir son rivage,
Et dans la vaste mer précipiter ses eaux;
Le ruisseau perd son nom : dans l'immense étendue
C'est un des mille flots, c'est la vague inconnue
Qui se courbe sous les vaisseaux.

IV.

Ainsi, lorsque jouet d'une espérance vaine,
Imprudents, nous courons aux rives de la Seine,
Mendier pour nos vers un plus brillant destin :
Souvent, inaperçus, nous grossissons la foule;
Nous qui rêvions, mêlés à ce torrent qui roule,
Un retentissement lointain.

V.

Fuyons Paris; cherchons l'étude et le silence;
Sous le chêne qui vit les jeux de notre enfance,
Nous trouverons des chants dignes de l'avenir :
Il est dans nos forêts une nymphe sacrée;
Tout cœur d'homme s'émeut à sa voix inspirée;
C'est la Muse du souvenir.

VI.

C'est en nous racontant sa sauvage patrie,
Que le chantre fécond de la Calédonie,
Scott aux riches pinceaux, a charmé l'Univers;
Bois du pays natal, c'est sous vos frais ombrages
Que Lamartine écrit ses plus brillantes pages,
Qu'il cadence ses plus beaux vers.

VII.

Comme à la jeune abeille, il nous faut la campagne,
Les scènes du vallon, l'air pur de la montagne,
Des sites variés, un large aspect du ciel :
Le souffle de Paris fane la Poésie;
Qu'elle croisse en nos champs; c'est une fleur choisie,
Dont la coupe garde un doux miel.

VIII.

D'imprudents novateurs ont envahi la scène;
Leurs coupables succès détrônent Melpomène;
Paris court applaudir Hardi ressuscité :
Il tolère Corneille, il a proscrit Racine;
Et la Muse n'est plus cette vierge divine,
Si chaste dans sa nudité.

IX.

Et qu'est-elle aujourd'hui? — C'est la folle Bacchante,
Qui, les cheveux épars, les pieds nus, haletante,
Danse un thyrse à la main, sur les monts désolés;
Hurle des chants grossiers dans son impure ivresse,
Et s'avilit aux yeux des peuples de la Grèce,
Que ses clameurs ont rassemblés.

X.

« La Muse de Racine est une vaine idole,
» Qu'elle tombe, ont-ils dit, veuve de l'auréole,
» Et comme un vil débris, encombre le chemin !
» Notre gloire commence où son règne s'achève;
» Renversons le vieux temple, et qu'un autre s'élève
» Qui soit plus vaste et plus divin !

XI.

» Courage ! le succès justifiera l'audace;
» Parmi les plus grands noms nous prendrons notre place;
» A d'autres le passé, mais à nous l'aveuir !
» Ce n'est qu'en innovant qu'éclate le génie;
» Des bords de l'Isménus, des vallons d'Aonie,
» Périsse enfin le souvenir !

XII.

» L'enfant s'ouvre un sentier ignoré de son père;
» Dante n'a pas chanté comme chantait Homère :
» La lyre des vieux jours doit se taire en nos mains.
» Donnons une autre lyre à nos jeunes poëtes;
» Nous doublons, pleins d'espoir, comme un cap des tempêtes
» Où mugissent des flots humains. »

XIII.

Sur tes traits insultés faut-il jeter le voile,
Toi qui brillais pour nous comme une heureuse étoile,
O Muse, notre amour et notre unique orgueil !
Des Poëtes trompés te prodiguent l'outrage :
Muse, dois-tu périr, victime de l'orage ?
Dois-je entonner l'hymne du deuil ?

XIV.

Voyez-vous ce rocher sorti du sein des ondes,
Et sur ses flancs battus par les vagues profondes,
Cet aigle au fier regard qui contemple les flots ?
Il aime à s'endormir au bruit de la tempête,
Au long fracas des cieux qui tonnent sur sa tête,
Au cri d'effroi des matelots.

XV.

Autour de cet écueil la vague se tourmente;
Elle dresse en courroux sa crête menaçante,
Et lance son écume aux pieds du noble oiseau;
Elle s'enfle, elle monte, elle envahit la cime;
Mais l'aigle avec fierté plane au loin sur l'abîme
Qui devait être son tombeau.

XVI.

La mer n'est plus livrée aux assauts de l'orage;
Elle rejette au bord les débris du naufrage,
Et sur son vieux rocher l'aigle s'est abattu :
Il se sèche au soleil : son œil noir étincelle;
« Qu'est devenu ce flot où se trempa mon aile ? »
Ce flot ? — Il avait disparu !

XVII.

Ainsi disparaîtront ces ténébreux systèmes,
Ces révoltes, ces cris, ces impuissants blasphèmes
Que le siècle orageux emporte dans son cours :
Nos aïeux, dont cet âge opprime la mémoire,
Plus grands, aveugleront de l'éclat de leur gloire
Ces insulteurs de quelques jours !

XVIII.

Nous, amis, pour fournir une illustre carrière,
Étudions Corneille et méditons Molière;
Que Racine nous forme à son style enchanteur;
Imitons, pour créer : il est plus d'une veine,
Échappée au travail de la pensée humaine,
Que peut découvrir notre ardeur.

XIX.

La Province est fidèle au culte du vieux temple;
Restons ; qu'avec respect notre regard contemple
Des classiques parvis le marbre profané :
Des plus brillantes fleurs que nos mains le parfument;
Qu'elles jettent l'encens aux trépieds qui s'allument
Sur l'autel trop abandonné.

XX.

Un jour, n'en doutez pas, si le beau nous inspire,
Si des maîtres divins nous retrouvons la lyre,
Paris doit envier notre nom répété :
Loin du bruit importun de la foule distraite,
Le génie inconnu grandit dans la retraite,
Pour ceindre l'immortalité !



A LA DOULEUR,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Hippolyte MAGNAN, Avocat à Brignoles (Var).

Adesso é sempré.

I.

Frappez celui qui vous implore,
Seigneur, et que votre courroux
Sur moi s'appesantisse encore
Et fasse ployer mes genoux :
C'est aux feux sombres des orages
Que s'allument les grands courages,
Que s'épurent les repentirs :
Le malheur ranime, aiguillonne
Tout cœur généreux qui bouillonne;
Et la plus sublime couronne
C'est l'auréole des martyrs.

Allez par les chemins fleuris, heureux du monde,
Qu'une ivresse d'un jour de voluptés inonde;
Vous tous qu'un vain bonheur dans ses chaînes endort;
Vous à qui tout sourit, beauté, jeunesse, gloire;
Vous qui ne poursuivez aucun rêve illusoire,
Qui marchez dans la vie en oubliant la mort.

Allez, allez dans votre joie,
Voguez sur la foi des zéphyrs;
Dormez sur la pourpre et la soie,
Et noyez-vous dans les plaisirs :
Votre félicité perfide,
C'est la courtisane homicide
Dont les étreintes font mourir;
Votre paix, c'est le lac immonde
Dont l'atmosphère est inféconde;
Et qui dans sa vase profonde
N'a que des monstres à nourrir.

toi, sainte Douleur, de ton amour austère
nce dans mon sein la flèche salutaire;
s déchirer mon cœur pour le faire germer :
pe mon corps, de peur qu'un plaisir ne le souille;
nle mon esprit, fais-en tomber la rouille;
ouffrir, c'est penser, c'est vivre, c'est aimer !

II.

Que l'on soit Homère ou Moïse,
La flamme doit tout épurer;
Il faut que l'infortune attise
Le foyer fait pour éclairer;
Une larme, c'est la rosée
Du sentiment, de la pensée;
Une ride en est le sillon;
La gloire est comme un météore,
Qui resplendit, mais qui dévore;
De la couronne qu'elle dore,
Chaque épine est un aiguillon.

Pour l'homme fort, souffrir, c'est penser, c'est connaître,
C'est lutter, c'est roidir les forces de son être,
C'est gravir la montagne au front pyramidal :
Qu'importe que non loin du sommet le pied glisse,
Et qu'aux flancs nus d'un roc une main se meurtrisse?
L'obstacle surmonté devient un piédestal.

Debout ! souffrons, souffrons encore.
Avant la nuit pourquoi s'asseoir?
Il faut combattre dès l'aurore,
Si l'on veut triompher le soir.
Le souvenir et l'espérance
Ne sont faits que pour la souffrance;
Le plaisir n'a que le remords,
Et l'essaim des regrets sans nombre,
Rayons perdus, noyés dans l'ombre,
Et l'ennui léthargique et sombre,
Qui mène au sommeil de la mort.

III.

La Douleur, c'est la vie... Oh ! lorsqu'une tempête,
En passant sur un peuple en fait courber la tête;
Sur les hommes penchés comme des épis mûrs
Des révolutions quand la faux se promène;
Quand le soc a passé; de la poussière humaine
Sortent des rejetons plus puissants et plus purs.

Quand l'échafaud devient un trône,
Le trône devient un autel;

La mort, qui prend une couronne,
Donne un diadème immortel.
Du tombeau la pierre est féconde :
L'enfant qui doit régir le monde,
Sur un flot pleure à découvert.
Sur la victime qui s'immole
Du ciel descend une auréole;
Et de celui qui nous console,
Il faut que le cœur ait souffert.

IV.

Pour un grand cœur, aimer, c'est souffrir, c'est répandre
Son bonheur le plus doux, son espoir le plus tendre
Aux pieds meurtris d'un ange égaré loin des cieux :
C'est défier le sort, soutenir qui succombe,
Trembler sur un berceau, pleurer sur une tombe;
C'est expirer enfin dans un soupir d'adieux.

L'amour ! l'amour, c'est la fournaise,
D'où le bronze sort demi-dieu;
C'est une soif que rien n'apaise;
C'est un encens toujours en feu;
C'est un permanent sacrifice,
Où l'on immole avec délice
Tout : gloire, paix, joie et plaisir;
Où l'on savoure avec ivresse
D'un tourment qui renaît sans cesse
La frénésie enchanteresse;
Où l'on est heureux de mourir !

V.

Christ, Roi de la Douleur, ton règne impérissable
N'est point fondé sur l'onde et la fange et le sable;
Que de trônes brisés devant ta croix debout !...
Tant qu'un seul cœur aura son battement avide;
Une mère, des pleurs devant son berceau vide;
Majesté des tombeaux, tu domineras tout.

Oh ! viens m'enseigner, divin Maître,
A vivre, et surtout à mourir;
Fais-moi sentir, fais-moi connaître
L'amour à force de souffrir :
Que ta charité me consume !
Que je puise dans l'amertume
L'ineffable repos du cœur;
Sur mon front solitaire et blême
Verse comme un second baptême
Le repentir, afin que j'aime
La souffrance comme une sœur.

Oh ! quand on a souffert, on connaît de la vie
Tout ce qu'elle contient de peu digne d'envie;
Et l'on tombe à genoux en s'écriant : Je veux
Que mon âme, Seigneur, à tes pieds se répande
Comme ce doux parfum, qu'épancha pour offrande
Magdelaine inclinée avec ses longs cheveux.



PARIS,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Camille JAMME, de Toulouse.

La France est la tête du monde,
Cyclope dont Paris est l'œil.
Victor Hugo.

A toi mes premiers vers, toute-puissante reine,
Dont la robe flottante aux rives de la Seine
S'étend en plis épars !
Toi qui, le sceptre en main, assise au rang suprême,
Sans rivale ici-bas, portes le diadème
De la gloire et des arts !

Loin des bleus horizons de ma douce patrie,
Les yeux emplis encor de larmes que j'essuie,
Quand, triste pèlerin,
Je viens sucer aussi ta puissante mamelle,
M'abreuver de ton lait, m'abriter sous ton aile
Et grandir sur ton sein ;

Idole qu'il nous faut adorer ou maudire,
Dont l'œil fascinateur enflamme de délire
Les cœurs indifférents !
Lorsque chacun t'exalte, ou te jette l'injure,
Puisse monter vers toi, chant d'une âme encor pure,
L'hymne de mes vingt ans !

Salut, Reine par le génie !
Muse sainte à l'œil inspiré !
Vestale dans Rome flétrie
Veillant auprès du feu sacré,
Dès longtemps mère inconsolée,
Laissant sa couronne étoilée
Pâlir sur son front soucieux,
L'Italie a, dans sa détresse,
Paré du laurier de la Grèce
Les tresses de tes blonds cheveux !

Salut, cité des folles veilles !
Babylone des temps nouveaux !
Où l'orgie aux coupes vermeilles
Hurle à la lueur des flambeaux !
Courtisane en tous lieux vantée
Qui, le soir, t'assieds éhontée
Sur la route du genre humain !
Au passant, nul remords dans l'âme,
Offrant ce que vend une infâme
Pour un peu d'or mis dans sa main !

Salut, amante des batailles,
Amazone au front indompté,
Dont, jadis, les fortes entrailles
Enfantèrent la liberté.
Tu menaces... l'Europe entière,
Craignant l'effet de ta colère,
S'agite en apprêts belliqueux!
Tu souris... et tout effroi cesse,
La paix renaît, et dans l'ivresse
Les peuples s'endorment heureux.

De ton sein jaillit la lumière
Que réfléchit l'Humanité,
Et les deux pôles de la terre
S'illuminent de ta clarté!
C'est toi dont l'Etoile féconde
Incessamment guide le monde
Vers l'avenir mystérieux;
Qui, lorsque le Seigneur t'appelle,
Franchis un degré de l'échelle
Dont le sommet se perd aux cieux!

O Paris, promontoire immense,
Pyramide au sein des déserts,
Dont le fondement est la France,
Dont l'horizon est l'univers!
Pour gravir cette haute cime
D'où notre œil dominant l'abîme

Plane avec un orgueil sublime
Sur le monde à nos pieds gisant,
Il faut les ailes du génie;
Il faut cette ardeur infinie
Qui fait de notre âme ravie,
Comme un holocauste vivant.

Mais combien aux yeux du vulgaire
Perdu dans l'horizon sans fin,
On paraît grand, quand sur cette aire
Haletant on se dresse enfin!
Aussi voit-on géants, pygmées,
S'agiter, bruyantes armées,
Du feu de la gloire animées,
Au pied de ce mont de granit.
Parfois, la vague ténébreuse
Sur cette cime lumineuse
Pousse une foule aventureuse,
Et la replonge dans la nuit.

Mais, cygnes aux brillantes ailes,
Entre les splendeurs éternelles
Et les infortunes mortelles,
Suspendus au plus haut des airs,
Là sont les rois de la pensée
Dont la voix, dans les airs bercée,
S'étend sur la foule empressée
Qui s'enivre de leurs concerts.

O Paris, tu n'es pas, comme Memphis et Rome,
Un sublime sépulcre où dort ce grand fantôme
Qu'on nomme Souvenir;
Et tu n'as pas encor la majesté suprême
Qui brille sur leurs fronts, ainsi qu'un diadème
Que rien ne peut ternir!

Comme Parthénopé, cette lascive idole,
Dont un ciel toujours pur est la digne auréole,
Sous tes noires vapeurs
Tu n'as point, ô Paris, une brise enivrante,
Un golfe aux doux contours, une mer frémissante
Où chantent les pêcheurs!

Paris! comme ta sœur de la vieille Angleterre,
Tes deux bras allongés n'étreignent point la terre
Ainsi qu'un noir serpent.
Jamais pour un peu d'or, pour un trafic impie,
D'un peuple tu ne bois et le sang et la vie,
Dans tes nœuds l'étouffant!

A toi la pensée et la vie;
A toi la mâle puberté;
A toi la vigueur infinie;
A toi le travail indompté!
Dans tes murs, vieillards, jeunes hommes,
Nous courons tous, tant que nous sommes,

Une fois avant de mourir.
Chez toi, luttes pour la jeunesse,
Honneurs, repos pour la vieillesse,
Ardeur, espoir, gloire, plaisir.

A toi les vieilles cathédrales;
A toi les colonnes d'airain
Au ciel sur leurs noires spirales
Elevant l'Homme du Destin !
A toi le fleuve aux eaux puissantes,
A toi les gerbes jaillissantes,
Les jardins parfumés et frais!
A toi le peuple qui s'écoule,
Flot palpitant, vivante houle,
Sous les portiques des palais!

Dans tes murs un concert étrange
Nuit et jour retentit dans l'air :
On entend un confus mélange
Des voix du ciel et de l'enfer :
Chants belliqueux, cris du délire,
Douce voix qui d'amour soupire,
Sombres accents de la douleur;
On dirait un écho sublime
Du combat du fils de l'Abîme
Et de l'Ange exterminateur.

Ah ! qui pourrait prévoir le terme
Où ta course un jour doit finir,
Toi dont le flanc porte le germe
De l'impénétrable avenir ?
Toi, si grande par la pensée,
Pourquoi ta paupière baissée
Semble-t-elle oublier les cieux ?
Dans le vertige qui t'entraîne,
Crains que ta couronne de reine
Ne glisse de tes blonds cheveux.



LA FÊTE DE MOLIÈRE

(15 JANVIER 1844),

POËME

Qui a remport le Prix ;

Par M. Joseph AUTRAN, de Marseille.

La nature dans un miroir.
SHAKSPEARE.

Nous aussi, quand renaît, après quarante lustres,
Une date qui brille entre les plus illustres,
Prompts à lui décerner les honneurs qu'elle attend,
Nous votons une fête à son chiffre éclatant.
Nous aussi, quand la ville où serpente la Seine
Élève une statue au prince de la scène,
Et, pour inaugurer le tardif piédestal,
Du grand homme évoqué choisit le jour natal,
Jaloux de nous unir à l'heureuse assistance,
Nous franchissons au vol une vaine distance,
Et transportés au but par l'élan des esprits,
Nous érigeons Marseille en faubourg de Paris !
Qui pourrait méconnaître un tel anniversaire !....
Oui, pour toute cité que le royaume enserre,
Soit que le ciel du Nord opprime ses maisons,
Ou que notre Midi dore ses horizons,

A l'Océan Breton, qu'elle commande en reine,
Ou qu'elle couvre à l'Est la frontière Lorraine,
Pourvu que l'art divin décore son séjour,
Le QUINZE DE JANVIER chez elle est un beau jour !
Jour bien digne, en effet, qu'on le marque entre mille;
Jour où, dans le grand siècle et dans la grande ville,
Naquit obscurément, dans un berceau de lin,
L'enfant d'un tapissier qu'on nommait Poquelin !
POQUELIN JEAN-BAPTISTE ! Ainsi donc, ô mystère!
Le génie en ce monde est souvent prolétaire;
La gloire aime le peuple et choisit dans ses rangs;
Des plus modestes noms elle fait les plus grands.
Dans un comté brumeux du britannique empire,
Regardez cet enfant : c'est William-Shakspeare !
Le soir, à Drury-Lane, il garde les chevaux
A la porte où son nom brillera sans rivaux.
Ainsi de l'enfant né sous le pilier des halles !...
Accomplissant bientôt ses œuvres idéales,
Sous un Roi qui répand moins d'amour que d'effroi,
Le fils du tapissier sera l'ami du Roi !
Un jour, dans le château, ruisselant de richesses,
Où tremblent de respect les Ducs et les Duchesses,
Où, quand le Souverain traverse les salons,
La plume des chapeaux effleure ses talons,
MOLIÈRE, regardé comme un visage étrange,
Entrera haut le front... Courtisans, qu'on se range !
Messieurs de l'Œil-de-bœuf, arrière, il veut passer;
Place au sublime intrus qui vient vous effacer !
Alors, si de la Cour l'élite féodale
Sur ce nouveau venu fait planer le scandale;
Si les Marquis jaloux, prompts à se récrier,
L'appellent comédien, l'appellent roturier,

Le Roi, qui des talents est le juge équitable,
Admettra, devant eux, aux honneurs de sa table
Le pauvre comédien rehaussé dans ses droits,
Et dans ce tête à tête ils sembleront deux rois !

Il faut le voir surtout à l'époque première;
Quand, l'esprit éclairé d'une vague lumière,
Il poursuit, au milieu d'invisibles décors,
Le rêve, à qui ses mains imposeront un corps.
Avant qu'il fût venu, qu'était la Comédie ?
Ce qu'est la fleur qui dort dans son germe engourdie,
Ce qu'avant le mineur est un obscur filon,
Ce que le Nouveau-Monde était avant Colomb !
Disciple que Thalie appelait auprès d'elle,
De ses travaux futurs où sera le modèle ?
Il cherche, et les trétaux d'un spectacle forain
Pour maître à l'écolier n'offrent que Tabarin.

Qu'importe ? il fait un pas et la route est tracée;
Le monde qu'il poursuit, il l'a dans sa pensée,
Création multiple, admirable univers,
Où l'homme reproduit prend cent masques divers.
Voyez-les tour à tour sortir de la coulisse
Ceux que, devant la rampe, il jette dans la lice :
Tous les petits travers et tous les grands défauts;
Les honnêtes bourrus et les saints au cœur faux;
Les jeunes et les vieux, les valets et les maîtres;
Le poëte adorant ses propres hexamètres;
Le marquis jugeant tout du haut de son blason;
L'avare, qui chez lui ne voit que trahison;
La roture hautaine, Altesse parvenue;
Les maris toujours sûrs d'avoir une ingénue;

La prude, la coquette aux piéges assassins;
Les malades mourant du mal des médecins;
L'amoureux qui roucoule une plainte éternelle;
La soubrette qui prend des airs de Péronelle;
Les savants et les sots moins sots que les savants :
— Vivez, leur a-t-il dit, et les voilà vivants !
Ils sont là, chacun sait le nom dont on les nomme.
Vous avez vu, Messieurs, le Bourgeois gentilhomme;
Rebelle aux bons avis de madame Jourdain,
Il couvrait ses égaux d'un risible dédain.
Et, payant à ce fou votre tribut d'hommages,
Vous l'avez admiré dans sa robe à ramages.
Maintenant c'est Tartufe aux gestes pudibonds;
C'est Oronte affirmant que ses vers sont fort bons.
Évitons Philaminte et fuyons Célimène :
Voici le simple Orgon que par le nez on mène;
Là, pour l'amour du grec, embrassons Trissotin;
Embrassons Vadius pour l'amour du latin.
Nommez-moi ce fripon, nez au vent, œil qui brille;
Ce doit être Scapin, si ce n'est Mascarille.
Sganarelle en docteur élève trop le ton;
Taisez-vous, Sganarelle, ou craignez le bâton.
Harpagon et Dandin pleurent à fendre l'âme;
L'un court après son or et l'autre après sa femme..
Chance heureuse à tous deux ! Quoique bonne de cœur,
Dorine leur décoche un sourire moqueur;
Suivante dont le zèle est pour tous exemplaire,
Elle a servi Damis et servira Valère.
Léandre aurait besoin de ses conseils adroits,
Car son père Géronte abuse de ses droits.
Arnolphe est un censeur qui nous paraît bien triste;
Il vaut mieux, n'est-ce pas, la morale d'Ariste ?

Courons l'entretenir, et laissons en chemin
Alceste, ce frondeur de tout le genre humain.

Dans les changeants tableaux dont la scène fourmille,
Passent tous ces enfants de la même famille :
Tantôt d'un pied caduc, tantôt d'un pied mutin,
Portant bure ou velours, simple toile ou satin,
Ils vont, et que leur jeu soit sévère ou folâtre,
Que le drame ou la farce occupe le théâtre,
Ils n'en parlent pas moins, dans leurs emplois divers,
Une prose admirable ou d'admirables vers;
Intarissable cours de naïves paroles,
Dialogue où l'auteur infiltre à tous les rôles
Cet esprit dont Boccace avait transmis le don
Au joyeux Rabelais, chanoine de Meudon.
Oh ! cette œuvre, incarnée au souffle d'un grand maître,
Sans doute étonna bien l'ère qui la vit naître,
Et les contemporains de l'auguste Louis
Ne durent point la voir sans en être éblouis.
C'était pourtant alors l'époque d'où ruisselle
Un long rayonnement de gloire universelle.
La France, dans ces jours si justement vantés,
Étalait au soleil toutes ses majestés;
Superbe, elle montrait aux nations voisines
Ses hommes immortels et ses femmes divines,
Cortége de splendeurs dont on sait chaque nom,
Lavallière et Colbert, Turenne et Maintenon.
Alors, dans les grands bois que Versailles balance,
Tandis que Montespan s'égarait en silence,
Des canons tout à coup la fanfare d'airain
Lui disait que Louis avait franchi le Rhin.
Hélas ! de ces beaux jours, dignes de tout hommage,

Que nous est-il resté ? Rien qu'une froide image.
Cette fête, d'un règne épisode si grand,
N'est plus qu'un souvenir qu'on évoque en pleurant !
Tout s'est évanoui comme un palais fragile
Qui semblait de granit et n'était que d'argile.
Le sépulcre a reçu soldats et généraux ;
Les femmes dans la tombe ont suivi les héros.
Regardez, c'est partout un morne cimetière ;
La vie a délaissé tout ce qui fut matière,
Tout héros de l'histoire est à jamais vaincu ;
Ceux que l'Art inventa, seuls auront survécu !
Ceux qui, simples enfants de la pensée humaine,
Habitent l'Idéal, fantastique domaine,
Toujours vaillants et forts, ceux-là seront les seuls
A ne point revêtir de funèbres linceuls.

Grand homme dont nos mains couronnent l'effigie,
Apprends-nous ton secret, ou plutôt ta magie.
Quel dieu t'avait doté de ce souffle puissant
Dont vivent tes héros faits de chair et de sang ?
De l'art conçu par toi, sublime Prométhée,
A quel foyer brûlant d'une sphère écartée
Dérobas-tu ce feu qui passa dans le sein
Des êtres palpitants dont tu créas l'essaim ?
Non, ce n'est point du ciel que descendit la flamme ;
Loin d'élever si haut l'ambition de l'âme,
Il resta sur la terre, et, le front dans la main,
Il regarda longtemps au fond du cœur humain.
D'un coup d'œil scrutateur il compta dans son ombre
Nos vices, nos travers, nos misères sans nombre,
Et, plongeur qui revient du fond de cette mer,
Il en fit la peinture avec un rire amer.

Noble vengeur du peuple aux vives représailles,
Quand il eut fustigé les marquis de Versailles,
Du splendide château désertant l'escalier,
A la foule modeste il revint s'allier.
Celui qui, philosophe et poëte qu'on vante,
Avait choisi pour Muse une pauvre servante,
Mettait bien au-dessus du faux esprit des cours
Le bon sens de la ville, argent de meilleur cours;
Il n'estima que lui. Penseur toujours austère,
Il n'inclina le front que devant le Parterre;
Et bien que le grand Roi se nommât son parrain,
Le Public fut toujours son premier souverain.



UN JOUR DE BONHEUR,

POËME

Présenté au Concours;

Par M. Hippolyte MAJEN, d'Agen.

Que l'Eternel est grand dans la simple nature!

oux printemps renaît; déjà sa tiède haleine
sse de verdure et les monts et la plaine;
eigeuse aubépine étalant ses bouquets,
ı fraîche senteur embaume les bosquets;
rtir des cités l'air des champs nous invite.
souvent un ami, simple et jeune lévite,
ı un pauvre hameau par son destin jeté,
e calme séjour m'avait écrit: « Jephté,
ur toi chaque matin, aux pieds du sanctuaire,
dépose humblement une sainte prière;
ends un jour, un seul jour, à ce monde où tu vis,
ù d'amères douleurs les plaisirs sont suivis,
t viens dans son exil voir l'ami qui réclame
n tendre épanchement de ton âme à son âme. »
r, à ma famille enfin je dis adieu,
j'allai visiter ce ministre de Dieu.
la fleur des vallons la corolle irisée
rait avec amour la goutte de rosée

Que la furtive aurore épandait en naissant.
Le ciel était d'azur ; un zéphyr caressant
Jouait, en soupirant, dans le feuillage humide
Où l'oiseau commençait une chanson timide ;
Les ruisseaux murmuraient doucement ; l'églantier
Prêtait sa rose blanche aux buissons du sentier,
Et mille boutons d'or émaillant les prairies,
Dans l'herbe chatoyaient comme des pierreries.
Oh ! que Dieu paraît grand à cette heure où du jour
De tremblantes lueurs annoncent le retour,
Au milieu des splendeurs de la simple nature
Que le printemps revêt de sa riche parure !
L'oiseau, la fleur des champs et la brise des bois
Dans un même concert réunissent leurs voix.
Oh ! que de volupté le cœur ému s'inonde !
Il s'ouvre pour bénir cette grâce féconde
Qui prodigue à la terre un luxe ingénieux,
D'éblouissants trésors, de chants harmonieux ;
Et des prières, fruits d'une divine extase,
S'exhalaient de mon cœur, comme l'encens d'un vase,
Et mêlaient leurs tributs au tribut solennel
Que tout, en ce moment, payait à l'Eternel.

Cependant, du soleil la lumière ondulée
Chassait paisiblement l'ombre de la vallée ;
De l'agneau qui paissait le bêlement craintif
Eveillait du rocher l'écho vague et plaintif ;
Et mon œil réjoui voyait au loin paraître
Le modeste clocher de l'église champêtre
Où tombe agenouillé le prêtre, mon ami,
Qui sur notre misère a tant de fois gémi.
Bientôt, dans son jardin, à travers le feuillage

Des peupliers bordant le chemin du village
Et balançant les flots de leur panache vert,
Je l'aperçus tenant son bréviaire ouvert.
Il fit un long soupir de joie et de surprise
Quand le bruit de mes pas apporté par la brise
Eut à son oraison brusquement arraché
Son œil que sur mon œil je voyais attaché.
Dans le rapide élan de son amitié sainte,
Déjà de son jardin il franchissait l'enceinte,
Et nos bras étendus s'offraient avidement
De notre affection le chaste embrassement.
Aimables souvenirs d'un passé qui sommeille
Et qu'un cri de bonheur au fond de nous réveille,
Effusions de cœur, reproches d'amitié,
Heureux projets où l'âme est toujours de moitié,
Conseils affectueux donnés sans flatterie,
Vœux faits pour l'avenir, suave causerie
Où tous ceux que l'on aime à leur tour évoqués
Contre un facile oubli sont parfois invoqués,
Vous m'avez fait hier une de ces journées
Dont la mémoire plaît à nos vieilles années !!!

Le soir, quand du hameau le paisible habitant
Vers sa jeune famille arrivait en chantant,
Je quittai seulement le jardin solitaire
Qui roule sa pelouse autour du presbytère.
Sur les pas de l'ami que l'humble villageois,
Les femmes, les enfants saluaient à la fois,
J'arrivai sur le seuil de la petite église,
Sentinelle de Dieu près du village assise,
Et par un porche lourd, que le temps a bruni,
J'entrai pieusement dans ce temple béni.

Du jour qui s'enfuyait une lueur mourante
Sur la croix de l'autel était encore errante,
Et jetait un reflet à ces murs délabrés
Où les ombres du soir s'étendaient par degrés.
En abaissant mon front sous ce temple rustique,
Tout à coup dans le fond d'une chapelle antique
Où devant la Madone une lampe brûlait,
J'entendis s'agiter les grains d'un chapelet,
Et j'aperçus aux pieds de la dévote image
Une vierge dont l'âme envoyait son hommage
A la Reine des cieux, astre pur, belle fleur,
Vase d'humilité, refuge du malheur.

Cette femme, à genoux, était un de ces anges
Dont le Dieu des chrétiens disperse les phalanges
Dans les champs, les hameaux, où leur sublime ardeur
S'élance et va chercher le pauvre laboureur.
On les voit, sous un saule, aux bords d'une fontaine,
Rétablissant, après une course lointaine,
Le bras du travailleur qu'une chute a brisé,
Soignant, dans la chaumière, un vieillard épuisé,
Et du Nazaréen, dès l'aube matinale,
Au fils du paysan enseignant la morale.

Avec sa guimpe blanche et son corsage noir,
Cette vierge, priant loin du monde, le soir,
Par son recueillement, sa pieuse attitude,
Rappelait au milieu de cette solitude
Les trois filles du Christ que sa divine loi
Nomme la Charité, l'Espérance et la Foi.

En même temps, la cloche aux bergers des montagnes,
Aux laboureurs épars dans les vastes campagnes
Portait de l'*Angelus* les sons religieux.
Cette église où flottait un jour mystérieux,
Cette voix de la cloche, et cette jeune fille
Oubliant sa beauté, ses vingt ans, sa famille,
Servante du malade, ange au pauvre attaché
Tour à tour sur la tombe ou le berceau penché,
D'un saint tressaillement agitèrent mon âme;
Et j'adorai le Dieu qui confère à la femme
Ce noble dévoûment, sacerdoce accompli,
Aimant à s'entourer des ombres de l'oubli.

Je sortis en rêvant; le morne cimetière
S'offrit à mes regards avec sa croix de pierre,
Ses murs de tous côtés par la ronce entr'ouverts,
Ses tombes de gazon entre deux cyprès verts.
Ma tête s'inclina devant ce triste asile
Dont la mort froidement peuple les lits d'argile
Où du bon villageois sont couchés les aïeux.

Cette nuit, le sommeil n'a pas touché mes yeux;
Je pensais à la croix, au porche de l'église,
A l'autel de Marie où priait la sœur grise,
A l'*Angelus* du soir, au prêtre résigné
Vivant dans ce hameau de la ville éloigné;
Poétique tableau! souvenir plein de charmes,
Qui me fera souvent couler de douces larmes!

LES JEUX D'ISAURE AU CIEL,

POËME LYRIQUE

Présenté au Concours ;

Par M. Henri ROCHER, de Lavaur (Tarn),
Etudiant en droit.

La lyre peut chanter tout ce que l'âme rêve.
A. Soumet.

I.

Quand le doux mois de mai dans sa course fleurie
D'Isaure eut ramené le poétique jour,
Le cœur tout palpitant d'espérance et d'amour,
J'allai m'agenouiller à l'autel de Marie :
Les Fleurs d'or et d'argent y souriaient déjà
Au splendide soleil qui leur jetait sa flamme ;
Je priai, j'adorai, puis enfin ma jeune âme
Au ciel dans l'extase plongea :

C'était partout le ciel, sans horizons, sans voiles,
Mais plus riche d'aspects et de bruits enchanteurs
Que la brise au printemps n'est pleine de senteurs :
Là sur un sable d'or brille un pavé d'étoiles,
Où l'amour a sa source et coule sans tarir ;
Son jour n'a pas de nuit, sa paix n'a point de trêve...
Ineffables beautés que dans l'ombre du rêve
On peut entrevoir sans mourir !

C'était partout le ciel, où la Vierge et l'Archange,
Les chœurs des Bienheureux et les grands Séraphins
Avec grâce échangeaient leurs sourires divins :
Des sons et de la flamme on eût dit le mélange,
Tant leur voix était pure et leur front radieux,
Tant de leur aile blanche, azurée et vermeille
Etait charmant à l'œil et suave à l'oreille
Le battement mélodieux.

Soudain, comme autrefois en la gothique salle,
De longs voiles vêtue et respirant les cieux,
L'immortelle Clémence apparut à mes yeux :
La lumière d'Eden éclairait son front pâle,
Semblable au rayon d'or sur la neige arrêté.
Belle comme un esprit, douce comme une femme,
Son regard caressant tombait rêveur sur l'âme,
Comme la nuit aux jours d'été.

Près d'elle, déposant sa céleste couronne,
Sous la tunique rose et le long manteau bleu,
Doucement souriait l'humble Mère de Dieu :
De tous les malheureux adorable Patronne
Sans doute en cet instant elle songeait à nous.
Et les charmantes Fleurs, adorable mystère !
Les Fleurs, qu'à son autel je contemplais naguère,
Brillaient alors sur ses genoux.

Pour les voir se pressaient la troupe des Poëtes
Qui, dans ces jours derniers ou ceux des Paladins,
N'ont chanté que Jésus, et la Vierge, et les Saints ;
Tous ces gais Mainteneurs que de leurs chastes fêtes

Au divin Paradis leurs vertus ont portés,
Troubadours, Ménestrels, doux cygnes de la France,
Luths vivants, dont plusieurs ont charmé mon enfance,
Qui tous souriaient enchantés.....

Mais déjà, revêtus de splendides écharpes,
De leurs rangs immortels cinq beaux Anges sortaient,
Et leurs voix s'unissant au murmure des harpes,
Tour à tour près du trône à Clémence ils chantaient :

II.

LE PREMIER ANGE.

« Rayon de la divine flamme,
» Charme des terrestres douleurs,
» Doucement j'unis l'âme à l'âme,
» L'onde à l'onde, les fleurs aux fleurs ;
» A moi les caresses pudiques,
» Les dévoûments évangéliques,
» L'extase et les tendres discours,
» Et les saints transports, ô Clémence,
» Où je vous plongeai dès l'enfance,
» Moi, l'esprit des chastes amours ! »

Et, comme l'arbre en fleurs où la brise soupire,
Vers l'heureuse Clémence inclinant son beau corps,
L'*Eglantine* pudique avec un doux sourire
Devint le prix de ses accords.

LE SECOND ANGE.

« Je suis la lumière bénie
» Des sublimes créations,
» L'ardent foyer où le génie
» Prend sa couronne de rayons;
» Ma voix console de la vie
» Ceux que le malheur ou l'envie
» Dans leurs tombeaux ont abattus;
» Par moi conservant leur puissance,
» Vos Fleurs aimables, ô Clémence,
» Immortalisent vos vertus! »

Et, comme l'arbre en fleurs où la brise soupire,
Vers l'heureuse Clémence inclinant son beau corps,
L'*Amarante* immortelle avec un doux sourire
Devint le prix de ses accords.

LE TROISIÈME ANGE.

« C'est moi qui, voilant de feuillage
» L'onde paisible et l'humble fleur,
» Dans sa gloire cache le sage
» Tout effrayé de sa grandeur;
» C'est moi qui, dégoûtant du trône,
» Fais préférer à la couronne
» La bure aux mystiques attraits;
» Ami du modeste silence,
» Que de fois n'ai-je pas, Clémence,
» Pris sous mon aile vos bienfaits! ».

Et, comme l'arbre en fleurs où la brise soupire,
Vers l'heureuse Clémence inclinant son beau corps,
La pâle *Violette* avec un doux sourire
Devint le prix de ses accords.

LE QUATRIÈME ANGE.

« Rêveuse et suave lumière
» Qui luit à la sainte douleur,
» J'ai pour compagne la prière
» Qui n'a jamais troublé le cœur;
» Esprit de la mélancolie,
» Dans la coupe je mets la lie
» Afin que l'homme pense à Dieu;
» Dans vos jours d'exil, ô Clémence,
» Je brillais avec l'innocence
» Dans le calme de votre œil bleu! »

Et, comme l'arbre en fleurs où la brise soupire,
Vers l'heureuse Clémence inclinant son beau corps,
Le *Souci* qui retombe avec un doux sourire
Devint le prix de ses accords.

LE CINQUIÈME ANGE.

« Ange aux ineffables mystères,
» Rosée aux célestes douceurs,
» Le lis et l'enfant sont mes frères,
» La vierge et l'étoile mes sœurs;
» Simple et pur comme la colombe,
» Le cœur où mon aile retombe
» Vole et chante comme l'oiseau;
» J'exhale un parfum d'espérance,
» Et mon chaste voile, ô Clémence,
» Fut le vôtre dès le berceau! »

Et, comme l'arbre en fleurs où la brise soupire,
Vers l'heureuse Clémence inclinant son beau corps,
Le *Lis* au blanc calice avec un doux sourire
Devint le prix de ses accords.....

III.

Dans l'extase des cieux ainsi chantaient les Anges.
Mais quand l'hymne eût cessé, des harpes des élus
Roula dans l'infini le murmure confus,
Chaste et suave écho de ces saintes louanges;
Les astres plus brillants gravitaient à l'entour
Et résonnaient en chœur comme une immense lyre;
Et l'Eternel aux cieux révélait son sourire
Par plus de lumière et d'amour.

IV.

INVOCATION.

Du haut des splendeurs de ton trône,
Sur nous effeuillant ta couronne,
O Clémence, veille toujours;
Couvre des fleurs de l'espérance
La route où marche notre France,
Ce doux pays des Troubadours;
Et dans le calme, ou les orages,
A nos poétiques ouvrages
Du haut des cieux souris toujours!!!



AUX LIONS DE PARIS,

EPITRE SATIRIQUE

Présentée au Concours;

Par M. PAUL JUILLERAT, de Paris.

Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei?
S. JACQ. ch. IV, ℣. 11.

C'EST à vous, jeunes gens que l'on nomme *les Beaux*,
A vous qui de l'orgie allumez les flambeaux,
Et que, pendant l'été, quand mon rêve m'égare,
Dans la foule, à travers les vapeurs du cigare,
Je vois groupés le soir au boulevard de Gand,
C'est à vous aujourd'hui que je jette le gant;
Oui, c'est contre vous tous que ma Muse se dresse,
Lions abâtardis sans haine ni tendresse;
Lions qui n'aimez rien, rien, pas même le sang;
Lions efféminés près desquels on ne sent
Que l'ambre et la verveine, et dont les dents limées
Mordent du maryland les feuilles parfumées;
Lions vils, que jamais sur les fonts baptismaux
N'aurait voulu tenir le roi des animaux
Qui, trônant au milieu de la forêt bénie,
Devant tous ses sujets assemblés vous renie;
Et de sa grande voix, rivale du canon,
Vous interdit l'honneur de partager son nom.

Car lui ne salit pas aux fanges de l'ornière
Les longs poils rutilants de son ample crinière;
Car lui, s'il est cruel en son inimitié,
Des mères tout en pleurs il a parfois pitié.

Que s'il vous suffisait d'exagérer les modes,
D'être fats, étourdis, légers, sots, incommodes,
La lyre se tairait; d'aussi petits travers
Ne mériteraient pas d'être tancés en vers;
Et le Poëte heureux qui prie, espère, chante,
Le Poëte qui sait que la foule est méchante,
Et qui des bruits mondains n'est guère soucieux,
Le Poëte qui fait sa lecture des cieux,
N'abandonnerait pas, pour de vains ridicules,
Les aurores d'opale et les chauds crépuscules.

Mais puisque votre rire effrontément moqueur
Nargue les sentiments les plus nobles du cœur,
L'amour et l'amitié, la probité sévère,
Et tout ce qu'on admire et tout ce qu'on révère;
Puisque l'on se fatigue à compter les milliers
De criminels excès qui vous sont familiers;
Que, non contents d'user de tout ce qui dégrade,
Vous avez l'impudeur d'en faire encor parade;
Puisqu'à tout dogme saint vous avez dit adieu;
Et que l'ange du mal, votre infâme et seul dieu,
Fier de l'emploi honteux de vos fortes années,
Secoue avec orgueil ses deux ailes damnées;
Il faut, c'est un devoir, devoir pénible; mais
Le Poëte au devoir peut-il faillir jamais?
Il faut que le Poëte un moment se sépare
Des rêves, ses enfants, qu'il caresse, qu'il pare,

Et voudrait garantir de tout contact grossier;
Et qu'armant, à regret, d'une corde d'acier
Son pacifique luth, dans les combats novice,
Sans colère ni peur contre vous il sévisse.

Et ne m'accusez pas d'être un de ces pédants
Qui sur autrui toujours mordent à belles dents;
Un de ces rêveurs nuls dont le cerveau malade
De la perfection veut tenter l'escalade;
Qui gourmandent sans cesse, en termes venimeux,
Ceux qui ne pensent pas ou ne font pas comme eux;
Et qui, pour se donner une apparence austère,
Et prouver leur dédain des choses de la terre,
Portent des vêtements en désordre et râpés,
Et comme Jupiter ont les sourcils crispés.
Je ne défendrai pas ces âpres moralistes,
Des fautes de chacun prompts à dresser les listes,
Et se faisant sans peine, avec un art brutal,
Des chutes du prochain un pompeux piédestal.
Tout comme vous je sais qu'une élégante mise,
Esclave scrupuleuse à la mode soumise,
Qu'un abord protecteur et qu'un maintien aisé,
Avec le vrai mérite ont souvent pactisé;
Et j'ai vu maintes fois, même aux pieds du génie,
Briller l'éclat coquet de la botte vernie.

Si donc pour vous parler je prends un ton hautain,
Ce n'est pas que mes goûts soient ceux d'un puritain,
Ni que ma conscience aille, ainsi qu'une prude,
A quelques légers torts livrer un assaut rude;
Non! — C'est qu'à moins d'avoir un bâillon au palais
On doit stigmatiser vos instincts de valets;

C'est qu'il est temps enfin que justice se fasse,
Et que la vérité vous soufflette la face.

De vos rapides jours que faites-vous, Messieurs?
Renverser les passants du choc de vos essieux;
Pareils à des jockeys, suivant la mode anglaise,
Galoper dans le sable et dans la terre glaise,
Jusqu'à ce que soudain cheval et cavalier
Culbutent lourdement sur les dards d'un hallier,
Ou que leur fol essor, près du but, se prosterne
Dans les flancs délabrés d'une immonde citerne;
Indolemment s'asseoir à quelque impur festin,
Dont l'aube vient trahir le règne clandestin,
Et dans lequel, avec le tokay, le madère,
Circulent des propos auxquels satan adhère:
Voilà, voilà quels sont les uniques plaisirs
Auxquels vous consacrez de précieux loisirs;
Votre existence, enfin, à quoi se réduit-elle?
Tout pour le corps qui meurt, rien pour l'âme immortelle!

Ne dites pas qu'au fond vos vœux se sont bornés
A suivre le chemin battu par vos aînés;
Qu'il faut à vos désirs l'infini pour espace;
Qu'après tout, la vertu n'est qu'une étroite impasse
Où ne peut s'enfermer l'élan de vos ardeurs;
Et que, si vous courez les bals en débardeurs,
Si toute folle ivresse en vous prend ses convives,
C'est que vos passions ont les allures vives.
Ne dites pas cela; car j'y vais franchement,
Et je vous répondrais que votre bouche ment.
Non, ce n'est pas à tort que ma voix vous accuse;
Vos vices sont sans fougue, et partant sans excuse;

Comme des parias on devrait..... Mais, tenez,
Quand je vous vois ainsi tous au mal obstinés,
Saturant jusqu'au bout votre vie éphémère
De péchés odieux qu'en tremblant j'énumère,
Aveugles entêtés, ne sachant même pas
Que la mousse, les fleurs, l'ombre des catalpas,
L'étoile qui scintille à travers la nuée,
La grève où se débat la vague exténuée,
Le soleil épanchant, le matin, ses flots d'or
Sur les arbres groupés en mouvant corridor,
L'horizon sans limite et le lierre qui rampe,
Ont d'exquises douceurs où l'âme se retrempe;
Lorsque je réfléchis, troupeau sceptique et vain,
Que vous n'avez rien lu de l'alphabet divin;
Que la Mort, dont l'œil fixe, au berceau nous épie,
Aujourd'hui, dans une heure, en quelque fête impie,
Sans qu'un signe efficace ait pu vous avertir,
Vous frappera peut-être avant le repentir;
Quand je songe à ce joug charnel qui sur vous pèse;
Mon indignation d'elle-même s'apaise;
Et comme malgré moi désarmée à moitié,
La corde de mon luth tressaille de pitié.

O race de *lions*, coupable et mal apprise,
Je te plains encor plus que je ne te méprise !



DÉSILLUSION.

A M. VICTOR HUGO,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ÉPITRE

Présentée au Concours;

Par M. Jules MOREAU, de Dijon.

Victor, j'ai bien besoin d'une âme confidente,
A cette heure où je sens la poésie ardente
Déborder de mon cœur pour la dernière fois;
Car, dès ce soir, ainsi qu'on fait à la maîtresse
Qui pour mieux nous tromper tendrement nous caresse,
Mes ongles à son cou, j'étoufferai sa voix.

Je n'aurai qu'un regret, et c'est, je vous le jure,
De ne pouvoir flétrir cette grande parjure
Qui mit, au lieu de fleurs, des rides à mon front;
Je voudrais l'écraser d'une main souveraine,
La fouler à mes pieds gisante sur l'arène,
Et jeter son cadavre à ceux qui me suivront.

Alors on verrait moins de ces pâles figures,
De tourments incompris déplorables augures,
La paupière rougie et les regards éteints;
Moins de fruits avortés, hommes et jeunes filles,
Tombant fatalement du vieux tronc des familles,
Du mal de poésie en leurs germes atteints.

Alors on pourrait croire à cette Providence,
Dont on nous vante à tort la divine prudence;
Car on ne sait jamais, quand elle fait un don,
Si c'est dans un moment d'amour ou de colère,
Et s'il faut l'appeler méchante ou tutélaire,
Rendre grâce ou crier pardon.

Est-ce donc un bienfait de sentir en Poëte,
Et de nourrir en soi cette flamme secrète,
Dont, bien avant le temps, les cœurs sont consumés?
En ont-ils plus de gloire, en sont-ils mieux aimés?
Ils naissent tout remplis d'ardentes sympathies,
Autour d'eux chaque jour lâchement démenties.
Les hommes n'ont pour eux qu'un sourire railleur,
Et les temps ne sont plus, où les vers du Poëte,
Des pensers d'un grand peuple admirable interprète,
Le pliaient à son joug et le rendaient meilleur.

La Gloire ne vient plus d'une vaste auréole
Illuminer les fronts sillonnés par la faim;
Et chacun aujourd'hui voulant jouer son rôle,
L'oubli prend en naissant toute humaine parole
Pour préparer la place aux voix du lendemain.

étant loin d'être commun en France,
plein d'espoir dans la lice s'élance,
ar de grands noms se voir encourager,
ses premiers pas il n'y doit plus songer;
our soi, voilà leur maxime chérie,
rit du moment, et l'intrigue et l'envie
e talent qui commence à monter,
iéges dressés à point pour l'arrêter.
iècle pervers, les noires calomnies
her sans cesse aux sombres gémonies,
, les vertus, le génie et l'honneur,
ouffrent de faim, de honte et de douleur!
voyons-nous que des esprits stériles,
pour fermer le passage aux habiles;
ne de talent s'y fait, par ses travaux,
eux ennemis et fort peu de rivaux.

d'œuvre de l'art maintenant on se lasse :
, au salon, tout a changé de face;
ublic blasé les vers n'ont plus d'appas;
rillants discours il ne s'occupe pas;
u chansons, rien ne peut le séduire :
tout au plus il semblera sourire,
acteur aimé débite les bons mots
r le Pouvoir et les travers des sots;
nd à bâiller à la meilleure prose!
Lettres, d'où vient cette métamorphose?
ux écrivains perdre tant de leur prix?
beaucoup d'entr'eux entachent leurs écrits
ant au pouvoir leur noble indépendance;
nt bâillonnés, leurs chants sont sans puissance.

Voyez cet orateur, Poëte et Député,
Il atteindra bientôt à la célébrité;
Monter, c'est un devoir, surtout à la tribune;
Là se tiennent debout la gloire et la fortune;
L'une, pressant un nain qu'elle dresse et grandit;
L'autre, faisant d'un sot un savant en crédit.
Il deviendra Ministre, ainsi qu'on nous l'annonce;
A ce poste important on doute qu'il renonce.
Il se dit : De l'État pour que le char brisé
Évite encor l'abîme où les sots l'ont poussé,
Faut-il absolument qu'un Richelieu le ferme?
Et dans un gant de fer tenant d'une main ferme
Les partis étouffés, qu'il place en son loisir
Sur le règne des lois celui du bon plaisir?
Oh! non, mille fois non! Il suffit que l'on veuille
Dans la guerre livrée à chaque portefeuille,
D'un Turgot tout au plus afficher le savoir,
Sur la cote des fonds mesurant son pouvoir;
Sans système arrêté l'on vante son système;
Détesté de chacun, on écrit : Chacun m'aime!
Et, chargé de rubans, à l'heure des revers,
On glisse mollement à la Chambre des Pairs,
Laissant de son savoir la trace politique
Sur le livre émargé de la dette publique.

Il acceptera donc, et pourra, sans rougir,
De ses écrits obscurs bientôt nous assouvir;
Ils seront illustrés par la voix de la presse;
Et Dieu sait, cependant, s'ils tiendront leur promesse!
Car l'homme de talent, selon moi, n'aurait point
L'art d'aller, couvert d'or, étouffer d'embonpoint

ous les lambris pourprés de royales demeures ;
est à désirer peu que s'écoulent ses heures.
est le bien du pays que son œil aime à voir ;
ne recherche point d'arriver au pouvoir ;
ne pourrait souffrir que son apostasie
ule, fît encenser sa noble poésie,
placer sur son front, riche de majesté,
n laurier qui n'est beau que s'il est mérité.

portrait esquissé, passons au journaliste,
ce caméléon redouté de l'artiste,
ue l'on voit en tous lieux, Apollon breveté,
éder à tant par mois de l'immortalité ;
oëte et prosateur, des fleurs du romantique,
rner en se jouant l'aride politique ;
qui chaque matin, sans se faire prier,
otégeant l'univers de son lourd encrier,
u vaisseau de l'État, à peine pauvre mousse,
en croit le seul pilote à la moindre secousse.
ailleurs, esprit flexible, on dit que tour à tour
s Hymnes ont fêté les idoles du jour ;
ue si l'astre qui luit est chanté par sa bouche,
perd la voix sitôt que cet astre se couche ;
que fort à propos il sait la retrouver
uand un autre à son tour commence à s'élever.
out ceci n'est, dit-il, que pure médisance,
u'il a su repousser..... en gardant le silence.

'est ainsi que la presse en ses débordements
ompromet par un mot les plus purs dévoûments ;
lle offre des héros, et livre leurs fantômes !

Les Patagons du jour ne sont que des atomes !
Aussi, voyez l'écueil : on vous charge d'emplois,
On vous fait des brevets, on vous barde de croix;
Et d'un encens hâtif la fumée enivrante
Vous cote un avenir sur le cours de la rente.
Le soir tout est au mieux ; mais gare au lendemain !
Car ce n'est que du vent que l'on tient dans la main.

Dans un vaste fauteuil, en notre Académie,
Est gravement assis un homme de génie,
Qui sur l'agriculture a fait un livre d'or;
Mais comme ses travaux n'ont rien produit encor,
Malgré quelques prôneurs qui le rendent superbe,
On ne l'appelle ici que le Savant en herbe.
La vigne cependant est l'objet en faveur
Du culte et des discours du docte prosateur;
S'il entame une fois ce sujet qu'il révère,
Alors, tout d'une haleine et sans quitter son verre,
Il vous dit tous les vins chez les Grecs renommés,
Pour quelles qualités ils étaient estimés,
Combien de fois Horace a vanté le falerne !
Puis, arrivant enfin à la vigne moderne,
Il va de la Champagne exploiter les coteaux,
Célèbre la Bourgogne, embarque le Bordeaux;
De là passe en Espagne, et sans qu'on le seconde,
De vignoble en vignoble il fait le tour du monde !
Tout le mérite enfin, dont on le croit rempli,
Se réduit à celui de gourmet accompli.

Maintenant que partout il est dans les usages
De voir sur un seul corps à la fois deux visages,
Je vais vous présenter un pédant, bel esprit,

›it avoir créé tout ce qu'un autre écrit,
, pour arriver au temple de la Gloire,
ıvaux importants..... en efforts de mémoire.
pourtant grand cas de cet illustre auteur;
es hommes titrés, pour les gens en faveur,
urrait l'accuser d'avoir quelque faiblesse;
pour se montrer juste, ainsi qu'à la noblesse
hommage à l'or des parvenus altiers;
mmode fort bien de leurs mets roturiers,
tte dans ses vers, attache sans scrupule
s ignoble nom, la noble particule;
ınneur qu'il nous vante est de fort bon aloi,
faut pas douter; mais, je ne sais pourquoi,
s lire toujours sur cette large mine:
rie est pour moi le pays où l'on dîne.

rop nous occuper de médiocrités.
ms discourir plusieurs célébrités
algré leur talent, poussés par la famine,
ıent à s'abriter sous un manteau d'hermine;
e la soif de l'or, ce puissant corrupteur,
ıine à se vendre au prix de leur honneur.

ssieurs, le cas est grave.
— Et de haute importance.
ons-nous demander aux Ministres de France?
ant à moi, chers amis, à ne vous rien cacher,
ır de la faveur je tiens à m'accrocher,
à tomber un jour écrasé sous la roue.
nos désirs je sais combien le sort se joue;
› hasard nous sert, il faut en profiter;
sions-nous descendre, il est beau de monter.

—Sans doute. Et pour prouver que je sais vous comprendre,
A siéger à la Chambre aussi vais-je prétendre ;
Ce n'est que sur ces bancs qu'on brille avec éclat
Et qu'on peut obtenir les faveurs de l'Etat ;
Car plus d'un parvenu cité pour sa fortune,
Ne la doit qu'aux discours qu'il tient à la tribune.

— Soit. Du peuple électeur, flattez la majesté,
Et debout sur les bancs de la majorité,
Des trésors de l'Etat faites bientôt les vôtres,
En parlant pour les uns, en votant pour les autres.
Vous êtes orateur, et le siècle est bavard !
Moi, je veux du budget une petite part.
D'une royale main s'il me tombe en pâture
Un modeste ruban, une sous-préfecture,
Cela me suffira pour doubler mon avoir.
J'ai quatre grands neveux, mes amis, à pourvoir.
C'est pour eux, non pour moi, qu'aujourd'hui je postule ;
En dépit de la loi, la Charité cumule.

— N'être que Sous-préfet, lorsqu'écrivain vanté,
Votre but est d'atteindre à la célébrité,
C'est dépenser sa gloire en petite monnaie.
Comment ! un gros emploi vous pèse et vous effraie !
C'est trop de modestie, il est des dévoûments
Qu'on ne saurait payer par trop d'émoluments !
En vous, vingt qualités brillent et font fortune ;
On serait trop ingrat si l'on n'en soldait qu'une.
Mon cher, imitez moi ! Je trouve très-moral
D'être d'abord nommé Receveur général ;
Mais s'il vient à vaquer..... Que sais-je, une ambassade,
Place, vous le savez, difficile et maussade,
Je la prendrais encore, assuré qu'en tout lieu,
Le trop, en fait d'emploi, vaut mieux que le trop peu.

a preuve est, que toujours on voit traiter de buse,
on celui qui reçoit, mais celui qui refuse.

— Ce poste vous est dû. Je vous approuve fort,
'autant que vous pourrez l'occuper sans effort;
otre gloire livrée au fécond protocole,
ans la salle à manger tombe du Capitole;
e nos jours les congrès ne sont que des festins,
ù du monde au dessert on règle les destins.
ussi, tout le savoir d'un profond diplomate
e trouve bien souvent dans sa vaisselle plate.

— Concluons! Pour l'Etat que nous déifions,
es amis, aujourd'hui, nous nous sacrifions.

— C'est l'intérêt public qui dévore mon âme!

— C'est l'amour du pays qui me guide et m'enflamme!

— C'est le siècle en progrès que je veux secourir,
i le siècle pourtant consent à me nourrir.

— Le progrès ne doit pas vouloir que l'on maigrisse,
t que le devoûment à peine éclos périsse.

— Par devoir au budget livrons d'actifs assauts;
l faut aux gens d'esprit, l'or qu'on prodigue aux sots.

— Soit. Pour mes grands neveux, je m'offre en holocauste,
t tout d'abord Préfet, voilà quel est mon poste.

— Si l'Etat veut payer noblement mon ardeur,
e me contenterai du rang d'Ambassadeur.

— Député! non vraiment, ce serait une faute,
ù mon nom doit briller, c'est à la Chambre haute.
à, de mes prompts succès vous serez les témoins;
'air de France est mon lot, je ne puis avoir moins.
ous voilà tous placés.

— Si l'on ne nous abuse,

Un Ministre est changeant, il se peut qu'il refuse?
— Fi donc! mon cher confrère, oh! je voudrais bien voir
Que nous n'obtinssions pas ces emplois du pouvoir.
J'écrirais tant et tant contre le ministère,
Qu'avant un mois, corbleu! je le mettrais en terre.
Ils ne connaissent pas encor tout le venin
Que sur eux peut répandre un puissant écrivain;
Quand ma tête s'échauffe et que mon sang s'allume,
C'est un fiel dévorant que distille ma plume;
L'épigramme est mon fort, et malheur au puissant
Que ma mauvaise humeur vise et frappe en passant!
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Quoi! de la liberté quand surgit le principe,
Quand le siècle en progrès par elle s'émancipe
Et réclame l'appui qui brille à l'horizon,
Je pourrais sans justice et même sans raison,
Sciemment bâillonner ma plume indépendante;
Mais, je la ferais lâche en la rendant prudente!
Je le sais, on a tort à des dieux tout-puissants
De prodiguer l'outrage à la place d'encens;
Pour plaire, rendez donc la probité douteuse,
Faites-vous sans rougir une plume menteuse:
Mais moi, je n'ai jamais su plier les genoux;
Des hommes haut placés je crains peu le courroux;
Je brave l'écrivain qui, dans les jours critiques,
Se trouve possesseur de jarrets élastiques;
Je reste indépendant en fuyant la faveur;
L'état de courtisan est un fruit sans saveur,
Il se fond sous la dent de celui qui le mange.

Je ne saurai jamais me rouler dans la fange ;
La misère est mon lot, et je m'y tiens, sachant
Qu'il faut pour en sortir faire le chien couchant.

VICTOR, que faire alors de ce feu qui tourmente,
Qu'on ne peut étouffer sans que sa rage augmente?
Faut-il se rendre au ciel, et partir avec lui
Avant que son éclat sur nos têtes n'ait lui ?
Ou vaut-il mieux attendre, inconnus Prométhées,
Que les sources de vie en nous soient arrêtées;
Et laisser le vautour, qu'on appelle Destin,
A son gré sur nos cœurs prolonger son festin.

Oh ! je voudrais avoir ma soixantième année,
La chevelure blanche et le corps amaigri;
Alors, rien ne bat plus dans l'âme ruinée;
Avec tous les désirs la lutte est terminée,
Et pour ne plus renaître on sait qu'on est flétri.



A M. PONSARD,

AUTEUR DE LA TRAGÉDIE DE LUCRÈCE,

Sur le retour bien prononcé des esprits aux saines doctrines littéraires.

EPITRE

Présentée au Concours;

Par M. MONNIER, Licencié ès Lettres.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
BOILEAU, *Art poétique*.

DES Français égarés déplorant le délire,
Du mauvais goût le ciel a renversé l'empire.
Des Hugo, des Dumas déjà l'astre a pâli,
Et l'on voit refleurir le théâtre avili.
De nos grands écrivains les modernes pygmées
Ont voulu détrôner les vastes renommées;
Et dans leur fol orgueil, Titans audacieux,
Ils ont livré la guerre à tous ces demi-dieux.
Corneille avait vieilli, Racine, son émule,
N'était, à leur avis, qu'un auteur ridicule.

Huant, foulant aux pieds Voltaire et Crébillon,
Ils les chassaient du Pinde et du sacré vallon.
Ils ont réalisé, châtiment légitime,
L'apologue fameux, *le Serpent et la Lime.*
De ces illustres morts, les bustes vénérés
Bravent des novateurs les traits mal assurés;
Et malgré tant d'assauts, leurs sublimes statues
Lèvent avec fierté leur cime vers les nues.
Les Horaces, le Cid, Polyeucte et Cinna,
Phèdre, Britannicus, Esther, Catilina,
Brutus et Mahomet, et Mérope, et Zaïre,
Un instant délaissés, reprennent leur empire;
Et les drames hideux qui nous avaient séduits,
Demeurent renfermés dans leurs sombres réduits.
Ainsi quand de la nuit les épaisses ténèbres
Entourent les objets de leurs voiles funèbres,
Le hibou, la chouette à nos sens attristés
Infligent le concert de leurs cris détestés;
Mais dès que le soleil poursuivant sa carrière,
Nous darde les rayons de sa vive lumière,
De son disque éblouis, ces monstres des forêts
ont se réfugier dans leurs antres secrets.
lors le rossignol, de son tendre ramage
ient, charmant notre oreille, égayer le bocage.

ses abus, Ponsard, le théâtre épuré
sera plus des mœurs un écueil abhorré.
prostitution, l'inceste et l'adultère
iendront plus s'offrir aux regards du parterre;
pudique mère à ses jeux innocents
ra, sans nul danger, conduire ses enfants.
rite par le goût, l'École romantique

Nous fera grâce enfin de son style gothique,
De ses sales portraits, dégoûtantes horreurs,
Qui blessaient à la fois et les yeux et les cœurs.
De son abjection la scène se relève
Et ne paraîtra plus une place de Grève;
Réprouvant justement de coupables écarts,
La France de nouveau brillera par les arts.

D'où vient, me diras-tu, la rage frénétique
Qui des lettres chez nous troubla la république ?
D'où naquit ce délire, en erreurs si fécond ?
— De cet aveuglement si triste et si profond
Les révolutions sont la cause première.
Quand suivant les lueurs d'une fausse lumière,
Les esprits, agités par les dissensions,
Repoussent la croyance et les traditions
Naguère appui d'un trône et d'une monarchie,
Ils sont longtemps encore en proie à l'anarchie.
La crise survenant dans l'ordre social,
De changements divers est le fâcheux signal.
L'amour des nouveautés émeut toutes les classes,
Et partout sur le sol il imprime ses traces.
On laisse de côté le culte des aïeux;
Si l'on change de rois, l'on veut changer de dieux.
On n'a plus de respect pour la foi de ses pères :
De hardis novateurs arborent leurs bannières;
On outrage le beau, le goût est méconnu;
Fatigué du présent, l'on cherche l'inconnu.
Répudiant des arts les antiques modèles,
L'écrivain veut marcher dans des routes nouvelles;
Sans principes, sans frein, Icare audacieux,
Le poëte abusé s'élance vers les cieux;

Il triomphe un moment ; mais l'auteur téméraire
Tombe, et revient, hélas ! se briser sur la pierre.
Quand un fleuve, grossi par de fougueux torrents,
Déborde, et de ses flots vient inonder les champs,
En tous lieux il répand le trouble et les ravages,
De son épais limon souillant les pâturages ;
Il entraîne en son cours chaumières et troupeaux,
Et sème sur ses pas les plus tristes fléaux.
Bientôt l'astre du jour dont l'ardeur vivifie,
Pompe et tarit les eaux qui couvraient la prairie.
Les fleurs ont reparu ; le fleuve impétueux
Poursuit, calme et paisible, un cours majestueux.
Ponsard, de même après les crises politiques,
Les esprits réprimant leurs transports frénétiques,
Et des principes faux repoussant le poison,
Reviennent au bon goût, à la saine raison.
Alors la Vérité se montre encor plus belle ;
De traits plus radieux sa lumière étincelle.
Ainsi la loi du Christ, au milieu des erreurs,
Etale à nos regards de plus vives splendeurs.
Oui, non moins qu'à l'Eglise, aux Arts sont nécessaires,
Pour les faire briller, les assauts des Sectaires.
Jamais les Novateurs ne trouvent de crédit
Que quand l'amour du beau sommeille et s'attiédit.
Ainsi pendant la nuit, privé de sa lumière,
Le diamant n'est plus qu'une pierre grossière.
Alors le ver luisant, insecte sans valeur,
Jette au sein des buissons une faible lueur.

Ponsard, honneur à toi ! disciple des grands maîtres,
Vénérant les écrits qu'admiraient nos ancêtres,
Tu t'es conservé pur des monstrueux excès

Qui jouirent longtemps d'un injuste succès.
De la réaction qui de nos jours s'opère
Tu lèves parmi nous l'étendard salutaire.
Je ne puis qu'applaudir à tes nobles efforts
Qui du Pinde français grossissent les trésors.
J'ai vu représenter ton drame de Lucrèce,
Dont l'apparition fit courir tout Lutèce.
Ton vers racinien, tendre, plein de douceur,
Charme l'esprit, l'oreille, et pénètre le cœur.
Oh! que ton héroïne est belle et vénérable!
Oh! qu'on aime à la voir, épouse incomparable,
Garder à son époux cette fidélité,
Devoir qui de nos jours est si peu respecté!
Que ton lâche Sextus excite ma colère
Et dégrade des rois l'auguste caractère!
Combien Brute, au milieu de sa stupidité,
Révèle de génie et d'intrépidité!
Bien loin d'être un sujet de honte et de scandale,
Ta belle Tragédie est un cours de morale.

Poursuis, poursuis, PONSARD, ton glorieux destin;
Moissonne des lauriers, ton triomphe est certain.
A ton premier chef-d'œuvre a souri Melpomène.
Méprise les clameurs d'une impuissante haine;
Que peut contre ta muse une École aux abois,
Qui du goût foule aux pieds et le code et les lois?
Combats sous les drapeaux illustrés par Corneille;
Vole, sans t'arrêter, de merveille en merveille.
Que les jeunes talents enviant tes succès,
Marchent sous ton enseigne et te suivent de près.
Qu'ils aillent sur tes pas, Émules de ta gloire,
Graver leurs noms fameux au Temple de Mémoire;

Enfin, qu'on dise un jour : « Des Français égarés
» Outrageaient des beaux arts les principes sacrés ;
» Mais Ponsard, rappelant les règles méconnues,
» De nos grands écrivains releva les statues ;
» Et ses concitoyens, abjurant leurs erreurs,
» Revinrent, détrompés, aux classiques auteurs. »



VISITE DES ANIMAUX A LA FONTAINE,

DISCOURS EN VERS

Présenté au Concours;

Par M. LAFOSSE, à l'École normale de Versailles.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature.

Le Souverain des bois, du fond de sa tanière,
Donna l'ordre à ses grands vassaux
De déployer la royale bannière,
Pour aller visiter, au bout de sa carrière,
Le Poëte des animaux.
On accourut en foule, et l'aurore étonnée
Éclaira ce cortége étrangement pompeux.
Le Monarque marchait d'un pas majestueux,
Roulant en son esprit les soins de la journée.
Par les Ours et les Loups il était escorté,
Et quelquefois Sa Majesté
Daignait, aux barons de l'empire,
Accorder un léger sourire.
Puis venaient les Chevaux, les Bœufs, les Éléphants
Tous bons bourgeois : enfin, à certaine distance,
Suivaient aussi les pauvres gens :
Brebis, Poulets, Dindons, parias sans défense,
Peu jaloux du contact des grands.

Après un assez long voyage,
Le Cerf, qui remplissait l'office de courrier,
Fit savoir au Lion que dans le voisinage
Il avait aperçu le noble Fablier.
Par ses soins la troupe conduite
Le trouve en un riant vallon,
Disant à des bêtes d'élite
Quelques vers inconnus, qu'il tenait d'Apollon.
Jamais son modeste salon
N'avait reçu si grande compagnie;
Jamais pareille symphonie
Ne fit vibrer les échos d'alentour :
Le bon homme en fut presque sourd.

Lorsque l'aubade fut finie,
Le Renard, grand-visir, s'avança gravement
Pour prononcer une harangue :
On eût dû redouter les écarts de sa langue,
Étant vieux et malin, et de plus, conservant
Contre la Fontaine une dent.
C'était ce fin matois, si tristement célèbre,
Qui dans un piége, hélas ! perdit sa queue un jour;
Et dont notre héros, qui savait peu sa cour,
En termes trop légers fit l'oraison funèbre.
Mais un politique profond
Sait cacher son dépit, quand il ne peut mieux faire;
Aussi maître Renard immola sa colère
Aux pieds d'un ennemi qu'il estimait au fond.
Dans un langage pathétique,
Il dit au bon vieillard que leur noble seigneur,
Depuis longtemps aspirait au bonheur
D'entendre les accords de sa lyre magique :

« A vos leçons pleines d'appas
» Il doit, ajouta-t-il, la paix de ses états.
» La veuve et l'orphelin vivent dans l'abondance ;
» Plus de travers, d'excès, de folle ambition :
» Je sais, dit-il encor, mainte et mainte Excellence
» Qui vous doit sa conversion ;
» L'Ours est bien plus poli, le Tigre plus traitable,
» L'Ane un peu moins pédant, le Singe moins moqueur ;
» Et quant à moi, qu'un préjugé damnable
» Rendit cruel, en dépit d'un bon cœur,
» Je ne veux voir une Poule à ma table
» Que pour la régaler et la traiter en sœur.... »

On ne sait pas si la Fontaine
Crut sur ce point le rusé pénitent ;
Interroger les Coqs eût été peu séant :
Il valait mieux tenir la chose pour certaine.....
Il dit au souverain des bois
De ces mots chatouilleux pour l'oreille des rois ;
Parla de sa grandeur, de ses vertus civiles,
Des vœux de ses sujets, et des faveurs du ciel ;
Puis, d'un son de voix paternel,
Bénit, en finissant, les cent tribus mobiles.....
Chacun se heurtait pour le voir ;
On touchait ses habits comme saintes reliques.
Le Cheval et le Chien firent maintes suppliques
Pour demeurer dans son manoir ;
Et charmé de son air affable,
L'Ours, ancien émoucheur du vieillard de la Fable,
Allongeant le nez à moitié,
Lui demanda son amitié.

Le jour allait finir, et déjà la vallée
Retentissait de leurs adieux,
Lorsque, du fond de l'assemblée,
On entendit des cris joyeux :
C'était une Tortue, éperdue, essoufflée,
Maudissant ses pieds courts et sa lourde maison,
Qui l'empêchaient d'arriver de saison.
Tandis qu'on faisait place à la digne matrone,
Un Aigle, député de la terre et de l'air,
Planait sur le Poëte ; et, plus prompt que l'éclair,
Rasant son noble front, y mit une couronne,
Qu'ornera pour jamais un laurier toujours vert.



CHANT DU MIDI,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

Par M.me THORE, née LÉONTINE DE MIBIELLE, d'Eauze (Gers).

> Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères?
>
> CHATEAUBRIAND.

I.

LORSQUE j'entends gémir, aux tièdes jours d'automne,
Un oiseau qui s'exile et dont l'aile frisonne
En fuyant le ciel terne et gris;
Je contemple longtemps, sous le saule qui pleure,
Son nid qu'il laisse froid, et que la bise effleure
Pour en disperser les débris.

Quand je vois le flot pur d'une source limpide,
Ralentir un instant sa pente trop rapide
Pour baiser le bord qui fleurit;
Je me dis : « Oh mon Dieu! ce flot, que le flot pousse,
Ne reviendra jamais caresser cette mousse,
Où la pervenche lui sourit!

qu'un de ces enfants, que nul pas n'accompagne,
re et bien faible encor, nous vient de la montagne,
Son rouleau d'images aux mains ;
nse, avec pitié, qu'il n'a pu trouver place
son toit plein d'enfants, et qu'il cherche l'espace
Et la vie en nos grands chemins........

d j'entends un époux dire à sa fiancée :
viens dans mon pays, où demain ta pensée
Oubliera l'azur de ton ciel :
is prête à répondre : — Oh ! pâle jeune femme,
e peux l'oublier, qu'en oubliant ton âme,
Liée au foyer paternel.

urtout, quand je vois, sur le seuil d'un vieux chaume,
mère, en pleurant, embrasser un jeune homme
En s'écriant : « Mon Dieu, mon Dieu !
it, tu dis qu'il faut des fils à la Patrie,
n brave sait mourir, sans qu'une mère prie
Et pleure à son dernier adieu..... »

, moi je me sens heureuse d'être femme,
ne jamais ravir mes rêves et mon âme
Au berceau de mon premier jour ;
euse d'être femme aux lieux où je suis née ;
aque heure de joie et de deuil est sonnée,
Pleine de souvenirs d'amour.

II.

Oh ! pourquoi tant d'oiseaux, fuyant vers l'autre rive,
Laissent-ils leur vieux nid dès que l'hiver arrive?
Mieux vaut mourir que s'exiler.....
Oh ! pourquoi voyons-nous tant d'heureux jeunes hommes,
S'élancer avec feu vers la ville aux grands dômes,
D'où leurs beaux jours vont s'envoler ?

Pourquoi, dès qu'ils ont vu Paris, l'Enchanteresse,
Syrène aux doux accents, semblent-ils, pleins d'ivresse,
S'ennuyer au champ des aïeux ?
C'est qu'il leur faut la vie avec ses coupes pleines ;
Et les grands bruits de mer, que les vagues humaines,
Dans ses murs, font monter aux cieux !

Il leur faut le théâtre aux scènes délirantes,
Où le prestige rend leurs âmes palpitantes ;
Et mille plaisirs renaissants ;
C'est qu'il leur faut Paris et ses femmes parées,
A la grâce élégante, aux paroles dorées,
Dont le sourire aime l'encens.

C'est que Paris leur semble un phare de lumière,
Dont le rayon brillant leur trace la carrière ;
L'heureux foyer de tous les arts ;
Le sanctuaire auguste où toute poésie
Grandit, se divinise, et vers l'heure choisie
Ose luire à tous les regards.

C'est qu'il faut admirer les murs de Notre-Dame,
Et les beaux monuments où tout esprit s'enflamme;
C'est qu'il faut voir, vivre et sentir!
Et c'est pourquoi, fuyant la province ignorée,
De gloire, d'avenir, et d'arts, l'âme altérée,
Jeunes gens, on vous voit partir!

III.

Pourtant c'est le Midi qui dota votre enfance
De ce germe brillant de riche intelligence,
Le Midi dans ses jours féconds;
Notre Midi fertile, où le ciel fait éclore
La vigne aux doux parfums, l'épi que l'été dore;
Et la noble ardeur sur les fronts.

Le Midi, qu'une mer inquiète et jalouse
Etreint de ses deux bras, dans son amour d'épouse;
Le Midi, couronné par Dieu
De montagnes, où l'œil voit des tableaux sublimes:
Le ciel dans l'infini, l'enfer dans les abîmes,
Et la neige, et l'orage en feu.......

Et voilà les splendeurs et les royales fêtes
Qui raviront vos yeux, et vous feront poëtes,
Généreux enfants du Midi!
Car la nature ici vous offre de grands drames;
Et de beaux monuments, pour que vos jeunes âmes
Prennent un vol libre et hardi!

N'avons-nous pas encor la cité poétique,
Où les fleurs de la gloire, à l'éclat symbolique,
Font rêver l'immortalité;
Dans ce temple, où des fronts, que la Muse couronne,
Prêtent à nos concerts, que tant d'ombre environne,
Leur rayon de célébrité.

Demandez, demandez à l'ardente tribune,
Arche où la jeune France a placé sa fortune,
Sous quels hommes elle a grandi ?
Et ses échos, ravis des trésors d'éloquence,
Et des beaux dévoûments qui firent sa puissance,
Vous diront : — Honneur au Midi !

Demandez, demandez à la chaire sacrée
Qu'assiége un peuple à flots, quelle voix inspirée
Lui rend l'ombre de Bossuet ?
Et dans la même voix, quelle onction bénie
Lui rend de Fénélon la douceur infinie,
Que tout le grand siècle louait ?

Et si des cieux jaloux à ma terre féconde
Ont ravi le berceau des deux gloires du monde,
Lamartine et Châteaubriand;
Comme pour se venger d'un sort plein d'injustice,
Le Midi jette aux arts deux grands noms dans la lice,
Soumet, Reboul, couple brillant!

IV.

Pour moi, j'aime ma ville aux murs vieillis et sombres,
Et nos enclos de vigne, et nos vergers pleins d'ombres,
Et l'église, où, quand j'obéis
Aux élans de mon cœur, j'entends sous chaque pierre
La voix de mes aïeux qui bénit ma prière
En disant : — Aime ton pays !.....



L'ANGE DE POÉSIE.

A UNE JEUNE FILLE.

ÉLÉGIE

Présentée au Concours.

Sub pectore vulnus.

Enfant, il est donc vrai, l'Ange de poésie
T'a présenté de loin sa coupe d'ambroisie :
Oh ! je tremble pour toi... Le flot coule éploré
Sur son beau lit de nacre et de sable doré ;
Les fleurs parlent d'amour aux brises embaumées,
Qui font chanter les nids dans les branches fermées ;
C'est partout un concert aux suaves accents ;
L'air s'emplit d'harmonie, et ton âme d'encens.
Oh ! je tremble pour toi... Je sais le charme étrange
Des conseils du printemps, des doux appels de l'ange,
Et j'ai peur que l'oiseau ne puisse résister
A la secrète voix qui lui dit de chanter.
Je sais aussi combien toute gloire est amère ;
Comme toi j'ai dormi sur le sein d'une mère ;
Mon cœur, comme le tien, a longtemps abrité
Des trésors de candeur et de virginité ;

ous avons eu tous deux sur la même aubépine,
ı chaste nid d'amour, au pied de la colline,
ont je viens de gravir le sommet âpre et nu.
ıfant! pourquoi me suivre au calvaire inconnu,
uand l'arbre du bonheur te prodigue son ombre,
uand tu vois ses rameaux chargés de fruits sans nombre,
: fruits doux et vermeils... que tu n'as pas cueillis?
abeille, aux ailes d'or, ne quitte pas le lis,
ıns avoir à longs traits, dans sa coupe épuisée,
ı le miel savoureux et la tiède rosée.
ırmi ces verts rameaux qui frissonnent au vent,
âte-toi de choisir; car n'est-ce pas souvent
: plus mélodieux qui s'effeuille et qui tombe?
ə nos bois tous les jours une blanche colombe
ə s'enfuit-elle pas, pour ne plus revenir?
peine si la Gloire a le temps de bénir
ous ces noms qu'un moment on voit sous l'auréole,
t qui font moins de bruit qu'un ramier qui s'envole!..
nfant! puisqu'à ton âge il n'est pas un seul jour
ui ne soit parfumé d'espérance et d'amour,
h! ne les brise pas ces deux tiges fleuries,
ont l'ombre est si propice aux calmes rêveries;
ers le doux ciel natal avant de t'envoler,
əau cygne voyageur, garde-toi de troubler
es deux sources d'eau vive où tu baignes tes ailes...
n Ange dans ta nuit semant les étincelles,
e voile les rayons du foyer protecteur :
ais il ne t'a pas dit, cet Ange séducteur,
'amertume du miel dont je veux que tu sèvres
on cœur limpide et pur à l'égal de tes lèvres :
ais il ne t'a pas dit, qu'au souffle des méchants
ous prodiguons notre âme éparse dans nos chants :

Tel l'arbre du désert, dont la blessure embaume,
Languit et se dessèche en donnant son arome,
Dans la sève qu'il perd goutte à goutte épanché ;
Telles encor ces fleurs, dont le parfum caché
S'exhale lentement sous le pied qui les foule.
La blessure par où notre bonheur s'écoule,
Est trop avant au cœur pour qu'on puisse la voir...
Beau cygne, oh ! ne sors pas de ton chaste lavoir !
Entends gémir, la nuit, dans les blés, dans les mousses,
L'oiseau qui dit au jour ses chansons les plus douces :
Du Poëte ici-bas tu crois les vœux comblés ;
C'est l'oiseau qui gémit le soir au fond des blés
Après avoir chanté tout le jour sur la branche ;
Et qui disperse au vent sa plume la plus blanche
Sans trouver l'oasis où l'Ange fait fleurir
Un baume pour ce mal dont on ne peut guérir !



REGRETS, ESPOIR,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.
LAMARTINE.

SALUT, champ du repos ! De douleur consumée,
Ici mon âme trouve un espoir consolant.
Salut, brise du soir, dont l'haleine embaumée
Vient rafraîchir mon front brûlant !

J'aime ce lac paisible où l'onde transparente
Reflète dans son sein l'azur brillant des cieux...
Hélas ! plus pure encore était son âme aimante,
Et plus doux l'éclat de ses yeux.

Il me semble la voir, quand la fleur d'innocence
Parait son front couvert d'une aimable rougeur;
Sois béni, jour d'hymen, jour dont la souvenance
Fait encor palpiter mon cœur !

O complète union ! ô port exempt d'orage,
Où nos jours s'écoulaient comme un songe enchanté !
Il n'est plus ici-bas même de faible image
D'une telle félicité.

Un mot, un doux sourire, être auprès de Sylvie,
Deviner ses désirs et combler tous les miens ;
L'entendre et lui parler, vivre une même vie,
Les yeux attachés sur les siens ;

Dans son pudique amour, dans son regard céleste
Oublier ses attraits, pensant à ses vertus :
Oh ! que je donnerais tout le temps qui me reste
Pour un des jours qui ne sont plus ! ..

En peu d'instants la Mort ardente, inexorable,
De moi-même a détruit la meilleure moitié ;
Et pour qu'elle achevât alors un misérable,
En vain j'invoquai sa pitié.

Si j'avais pu mourir, ô sort digne d'envie !
Nos corps reposeraient dans le même cercueil ;
J'aurais suivi cet ange au seuil de l'autre vie,
Evitant de longs jours de deuil.

Et nos âmes ensemble auraient demandé grâce ;
Dieu l'eût faite à tous deux pour prix de ses vertus ;
Et peut-être près d'elle aurais-je trouvé place
Au divin séjour des Elus.

Au delà du tombeau mon amour est fidèle,
Le veuvage du cœur c'est souffrir et mourir ;
Bientôt moi-même ici je dormirai près d'elle ;
Je n'ai plus longtemps à souffrir.

Ces jours où l'on vit seul dévorent l'existence ;
Je sens mon front pâlir et mon corps chanceler ;
Elle a prié pour moi, je meurs plein d'espérance ;
D'en haut je m'entends appeler.

J'ai subi des douleurs l'épreuve salutaire ;
Dieu m'aime, il me pardonne, et l'Ange gracieux
Qui fit pendant vingt ans mon bonheur sur la terre,
M'ouvrira la porte des cieux



UNE FLEUR D'AMÉRIQUE,

IDYLLE

Présentée au Concours.

Sur sa tige inclinée,
Elle eût fait de Linnée
La surprise et l'amour.
Anonyme.

On dit que, loin de nous, aux plages de ce Monde
Qui du marin gênois attira le vaisseau,
Pays où la nature, éclatante et féconde,
Des âges primitifs a conservé le sceau;

Continent magnifique, où sont plus de merveilles,
Plus de rares trésors du vieux Monde inconnus,
Que n'en retraceraient, durant cent ans de veilles,
Les doctes voyageurs sous nos toits revenus;

On dit, qu'au fond des bois fermés au pied profane,
Où n'atteignit jamais un bûcheron brutal,
Au milieu des gazons qu'aucun hiver ne fane,
Il existe une fleur, magique végétal!

Sa pareille ne croît sur aucune pelouse ;
Dans ses jardins royaux Paris l'attend encor ;
Et le jardin qu'Isaure entretient à Toulouse,
Ne peut lui comparer que l'Eglantine d'or !

Tant qu'un joyeux soleil dore sa tige verte,
La fleur, par des secrets qu'ignore tout savant,
Aspire la lumière en sa corolle ouverte,
Et des rayons captifs devient l'écrin vivant.

Puis, quand l'aveugle nuit sur les monts revenue
Noircit de l'horizon le ténébreux contour,
La solitaire fleur, ô merveille inconnue !
Brille de tous les feux recueillis dans le jour.

Alors, dans la forêt, si le voyageur passe,
S'il aperçoit de loin, par le hasard conduit,
Le point resplendissant allumé dans l'espace,
Il rapproche ses pas de la clarté qui luit.

Et là, comme ravi d'un nocturne prestige,
Il admire, rêveur, dans ces bois écartés,
La plante qui balance à la fois sur sa tige
Des parfums enivrants et de douces clartés.

Il aime à contempler le calice qui semble
Un astre détaché du lointain firmament ;
Et qui, molles senteurs et vifs rayons, rassemble
Tout ce que Dieu pour l'homme a fait de plus charmant !

O toi qui, dans la nuit où languissait ma vie,
Daignant me consoler de l'absence du jour,
Fais resplendir enfin sur mon âme ravie
Un éclair généreux de ton secret amour!

Ange, dont le sourire éclairant mon front blême
Dans un désert moins sombre a dirigé mes pas,
Te dirai-je de qui cette fleur est l'emblème,
Et, l'énigme du cœur, ne la comprends-tu pas?

Oui, c'est de toi qu'elle offre un symbole fidèle!
Vos noms entrelacés devraient se fondre en un:
Oui, c'est toi que l'amour ici rapproche d'elle,
Toi, splendide rayon, toi, suave parfum!

Oh! de ma longue nuit perce toujours le voile,
Toujours de ton haleine adoucis ma douleur,
Fleur qui répands sur moi les clartés d'une étoile,
Etoile qui répands les parfums d'une fleur!



UNE JOURNÉE DU PRINTEMPS,

IDYLLE

Présentée au Concours;

Par M. RICHARD BAUDIN, de Beaume-les-Dames (Doubs).

Dulcius arridet nobis per gramina numen.

I.

Au soleil du printemps ma Muse se réveille;
Les vers, comme les fleurs, pleuvent dans ma corbeille;
Pour grossir le trésor de ma double moisson,
Je pars, dès qu'un beau jour sourit dans le vallon.

Guidé par les replis du flot qui se promène,
J'égare les détours de ma course incertaine :
Là, du saule arrondi les flexibles rameaux
Prolongent, pour l'été, de verdoyants rideaux;
Là, près des jeunes blés reverdit l'aubépine;
Là, fleurit l'églantier au flanc de la colline.
Par des sentiers divers nous cherchons le bonheur :
L'enfant, pour être heureux, ne veut, léger chasseur,
Que ce beau papillon, de qui l'aile déploie
L'or et l'azur mêlés sur deux ailes de soie;
Qui, volage et créé pour le plaisir des yeux,
Suspend, élève, abaisse un vol capricieux.

Le Poëte est enfant : une fleur isolée
Sous la mousse des bois, au fond de la vallée,
D'un amour ineffable emplira tout son cœur :
Il s'arrête, il admire, il jouit de la fleur.
Les vers naissent en foule et se pressent d'éclore :
Tels, aux premiers rayons qui partent de l'aurore,
Des lis chargés de pleurs se hâtent d'entr'ouvrir
Un calice amoureux aux baisers du zéphyr.

Au soleil du printemps ma Muse se réveille ;
Les vers, comme les fleurs, pleuvent dans ma corbeille ;
Pour grossir le trésor de ma double moisson,
Je respire, joyeux, les parfums du vallon.

II.

Sous le chêne paré de sa feuille nouvelle,
J'ouvre une oreille avide aux chants de Philomèle ;
De ce Poëte ailé j'admire les accords ;
Mon sein frémit : bientôt, dans mes jaloux transports,
Pour vaincre ce rival que ma lyre défie,
J'épanche, à flots brillants, ma riche poésie ;
Le vers jaillit, s'élance ou coule avec lenteur,
Tantôt fier, éclatant, tantôt plein de douceur.
Comme un ruban soyeux qu'une vierge déploie,
La phrase se déroule ; elle flotte, elle ondoie,
Offrant, pur et sonore, au Poëte enchanté
Le charme ravissant de sa souple beauté.
Inutiles efforts d'une Muse envieuse !
L'art cède, il est vaincu : la voix harmonieuse
Par de plus beaux accords fait taire son rival.
Et comment prolonger un combat inégal ?

Quel illustre vainqueur aux joûtes de la lyre,
Imiterait ce chant qui s'égaie ou soupire;
Qui, prodigue d'effets dans sa variété,
Semble un hymne du ciel ici-bas répété?

Au soleil du printemps ma Muse se réveille;
Les vers, comme les fleurs, pleuvent dans ma corbeille;
Pour grossir le trésor de ma double moisson,
Je chante avec l'oiseau, sous l'arbre du vallon.

III.

Sur les riants confins de la verte prairie,
Dans cette haie où croît l'aubépine fleurie,
Un couple ailé se cache au regard indiscret:
Entouré de parfums dans ce réduit secret,
Et plein de son bonheur qu'il savoure en silence,
Il ménage un doux nid à sa douce espérance.
Tranquille, il laisse au ciel le soin de l'avenir;
Dieu, qui revêt l'oiseau, sait aussi le nourrir.
Avant que l'épi mûr tombe sous la faucille,
Ils auront vu grandir une jeune famille,
Qui, joyeuse et chantante, et prompte à s'envoler,
Du nid qui l'abritait va bientôt s'exiler.
Que d'hôtes gracieux, éclos sous cet ombrage,
De nouvelles amours peupleront le bocage!
L'oiseau, pour célébrer les fêtes de l'hymen,
Dans nos champs, dans nos bois trouve un heureux Eden.
Ah! que ne puis-je aussi, sous un toit de verdure,
Bâtir, loin des cités, au bord d'une onde pure,
Un nid que l'aquilon ne renverse jamais!
Ce nid, que mon amour le doive à tes bienfaits,

Dieu, qui sais redonner, en versant ta rosée,
La grâce aux fleurs, la vie à la terre épuisée ;
Et sur les tendres fruits de timides oiseaux,
Epaissir, au printemps, l'ombre des verts rameaux !

Au soleil du printemps ma Muse se réveille ;
Les vers, comme les fleurs, pleuvent dans ma corbeille ;
Pour grossir le trésor de ma double moisson,
Que n'ai-je avec l'oiseau mon asile au vallon.

IV.

Je n'ai pas d'autres vœux. — Vers le ciel élancée,
La prière attendrit, élève ma pensée.
J'adore cette main qui déroule à mes yeux
Le vert tapis des champs, le pâle azur des cieux.
Dieu brille à mes regards dans les plus humbles choses,
Dans l'insecte ignoré qui dort au sein des roses,
Dans le faible ruisseau dont j'aime les soupirs,
Et dans l'herbe qui plie au souffle des zéphyrs.
La nature est un livre où toute page est belle,
Où Dieu nous fait sentir sa présence éternelle.
Je remonte, en priant, de l'ouvrage à l'auteur ;
Ces monts dans le lointain m'annoncent sa grandeur ;
Son amour enrichit le fertile rivage ;
Sa terrible menace éclate dans l'orage,
Lorsque la foudre embrase, en déchirant les airs,
L'arbre dans nos forêts, la voile sur les mers.
Ces soleils prodigués avec magnificence
Font partout rayonner sa vaste intelligence ;
L'Univers n'est qu'un point dans son immensité,
Et les siècles qu'un jour de son éternité.

Au soleil du printemps ma Muse se réveille ;
Les vers, comme les fleurs, pleuvent dans ma corbeille ;
Pour grossir le trésor de ma double moisson,
Je cherche Dieu caché dans les fleurs du vallon.

V.

Mais ce ton solennel ne sied pas à ma lyre ;
C'est ta douce bonté que j'aime, que j'admire,
Que je chante, Seigneur, en mes humbles concerts :
Mon cœur épris des champs fait seul couler mes vers.
La coupe d'une fleur me suffit pour ta gloire ;
Dans cet étroit vallon je retrouve l'histoire
Des bienfaits que ta main, ouverte par l'amour,
Sur tout ce qui respire épanche chaque jour.
Ce flot va ranimer une plante flétrie ;
Que de fois t'ai-je vu ramener à la vie
Le malade penché sur le bord du tombeau !
Dans l'appui protecteur de ce faible arbrisseau,
Ma Foi, Dieu paternel, sait adorer l'image
Du pouvoir qui soutient le Juste qu'on outrage.
Dans le chant des oiseaux, sous le dôme des bois,
Puis-je ne pas bénir cet accent de ta voix,
Qui, pour guérir le sein blessé par la souffrance,
Rappelle au fond du cœur la candide espérance ?
Et dans ces jeunes blés que ton soleil mûrit,
Qui ne reconnaîtrait le Dieu qui nous nourrit ?

Au soleil du printemps ma Muse se réveille ;
Les vers, comme les fleurs, pleuvent dans ma corbeille ;
Pour grossir le trésor de ma double moisson,
J'aime à chanter le Dieu qui m'attire au vallon.

VI.

Le soleil dore encor le faîte des montagnes ;
Mais l'ombre, en descendant, couvre au loin les campagnes :
C'est l'heure où de retour d'un voyage lointain ,
L'abeille change en miel son gracieux butin.
Adieu , riant vallon ; adieu , verte prairie ;
Muse champêtre, adieu ! ma corbeille est remplie.
Puissé-je, en mariant les plus fraîches couleurs,
Nuancer avec goût ma corbeille de fleurs !
A d'autres le laurier du chantre aimé de Laure !
Puisse cette humble Idylle offerte aux Jeux d'Isaure ,
Sur des bords plus heureux trouver un doux accueil :
Sa voix est ingénue, et son vers sans orgueil.
Puisse-t-elle enlacer aux cheveux de sa tête
Une fleur du Midi, sa brillante conquête !
De quels noms, de quels vœux, son père transporté
Saluerait au retour sa joyeuse beauté !

Au soleil du printemps ma Muse se réveille ;
Les vers, comme les fleurs, pleuvent dans ma corbeille ;
Enrichi du trésor de ma double moisson ,
Je rentre, quand le jour ne rit plus au vallon !



LA DERNIÈRE ÉGLOGUE

OU

L'ÉGLOGUE SOUS DEUX PARAPLUIES,

ÉGLOGUE

Qui a remporté le prix;

Par M. COEURET, Juge à Draguignan (Var).

Fuit Illion, et ingens
Gloria Teucrorum.

On sait qu'au bon vieux temps il ne pleuvait jamais,
Et qu'on voyait courir par les prés et forêts,
Bergères et bergers, en l'état de nature,
C'est à dire tout nus, pour parler sans figure;
Zéphyre sur leurs chairs n'appuyait qu'à demi
Le baiser que l'on donne à l'enfant endormi.

Mais, depuis que le ciel, irrité de nos fautes,
A la pluie ordonna de nous tremper les côtes;
Que nous sommes forcés de porter des souliers,
De crainte qu'au limon nos pieds restent liés;
Et qu'un épais manteau, couvrant notre corps frêle,
Ne le défend que mal du vent et de la grêle:
Je trouve, pour ma part, un plaisir fort léger
D'être une Amaryllis, ou de se voir berger.

C'était aussi l'avis de Jacque, et de Roumage,
Pasteurs de Bagnolet, pris par un fort orage;
Le parapluie ouvert, et le corps tout transi,
Ils marmottaient entr'eux l'Églogue que voici :

JACQUES.

Sans être grand devin, je m'augure un bon rhume.

ROUMAGE.

Notre maître prétend qu'à tout on s'accoutume !

JACQUES.

Encor, si le temps seul se montrait ennemi !

ROUMAGE.

Mais, nous ne sommes pas malheureux à demi.

JACQUES.

Le métier de pasteur a perdu sa magie,
L'églogue d'autrefois n'est plus qu'une élégie.

ROUMAGE.

Jadis, on nous vantait, presqu'à l'égal des dieux,
Et c'est dans un bourbier que nous tombons des cieux.

JACQUES.

Certes, les temps sont durs;

ROUMAGE.

Et durs les cœurs des maîtres.

JACQUES.

On ne voit plus de loups ; mais, des gardes champêtres,
Il en pleut.

ROUMAGE.

J'aimais mieux les loups.

JACQUES.

Je le crois bien !
Hormis nous, maintenant tout le monde a du bien ;
Si sur le champ d'autrui quelque mouton s'arrête,
Il faut vider sa bourse, ou l'on vous prend la bête.

ROUMAGE.

Oui.

JACQUES.

Quelle tyrannie ! ils étaient bien heureux,
Si l'histoire dit vrai, les pâtres nos aïeux ;
De leur temps, point de mur au menaçant visage,
De ses bras de granit vous barrant le passage ;
Point de chien mal appris qui vous montrât les dents,
Si, voyant un verger, vous entriez dedans ;
Point de gendarmes durs, arpentant les grand'routes ;
De Police toujours une oreille aux écoutes ;
Ni d'auberge impolie, où votre hôte inhumain
Se dressât devant vous, votre compte à la main ;
La terre était à tous, et tenait table ouverte ;
Pour tout siége, le sol ; pour nappe, l'herbe verte.

Pour aliments, des fruits, du laitage, du miel ;
Et pour boisson, l'eau pure où se mire le ciel.
Point de luxe, d'accord ; mais jamais de misère :
Et puis, la liberté qui rend l'âme si fière !
Aussi, gais et contents, ils chantaient tout le jour,
Sauf que leur cœur s'ouvrît aux tourments de l'amour.
Encor, tant de douceurs se mêlaient à leurs peines,
Les rayons du soleil doraient si bien les plaines,
Le zéphyr arrachait tant de parfums aux fleurs,
Les oiseaux élevaient des chants si séducteurs,
Qu'il arrivait souvent que la même pensée,
Aveugle, au pied boiteux, dans les pleurs commencée,
S'achevât d'un sourire ; et d'un coup d'aile heureux,
Rampante tout à l'heure, allât se perdre aux cieux.

ROUMAGE.

Diable, tu fais la phrase en vrai maître d'école ;
Il me venait aux yeux des pleurs, sur ma parole.

JACQUES.

Que veux-tu ; maintenant on nourrit notre esprit
Aux dépens de ce corps, qui souffre et s'amaigrit ;
L'école et les journaux nous bourrent de science :
Nous pourrions aborder politique, éloquence,
Aller loin !... l'embarras est qu'on meurt en chemin,
Faute qu'en son bissac on n'ait un peu de pain.
Nos aïeux, plus sensés, songeaient d'abord à vivre.
Pour charmer leurs loisirs ils n'avaient qu'un seul livre
Mais sublime, divin... C'était ce livre heureux
Que la mère Nature étalait sous leurs yeux :
La majesté des monts, la richesse des plaines,
Les bois, les fleurs, les prés, les fleuves, les fontaines ;

Et laissant la pensée aux riches, aux puissants,
Ils bornaient leur bonheur dans le plaisir des sens.
Contempler, puis aimer, c'était toute leur vie.
Aussi, loin qu'aux penseurs ils portassent envie,
Comme de maîtres fous, ils s'en riaient entr'eux.
Leur corps était actif, leur esprit paresseux :
Ne perdant point le temps en discussions vâines,
Laissant couler leur sang paisible dans leurs veines,
De la vie ils usaient la trame jusqu'au bout,
Et la mort, en venant, les trouvait tous debout.

ROUMAGE.

Il n'est plus de bergers !

JACQUES.

Encor moins de bergères !
Au moins nous rappelons, quoique de loin, nos pères,
Nous sommes quelque chose, ayant deux pieds comme eux,
Et chassant devant nous des moutons ombrageux.
La bergère bientôt n'est plus qu'une chimère;
On n'en trouverait pas dix sur toute la terre !

ROUMAGE.

Je n'en connus que deux depuis tantôt vingt ans;
L'une, sur qui pesait bon nombre de printemps;
L'autre jeune, folâtre.... une charmante femme,
Mais, bah ! l'ambition la dévorait dans l'âme !
Elle est Bonne d'enfants, maintenant, à Mousseaux.

JACQUES.

Celle-là, passe encor; elle a changé d'agneaux,
Voilà tout : mais Toinon, se faire vivandière !
Vivre au milieu des loups, Roumage, une ex-bergère !

ROUMAGE.

Et Ruth, dont par bonheur l'estomac vit de peu,
Qui s'est mise servante aux gages d'un Bas bleu.

JACQUES.

On avait ses troupeaux en propre, aux temps antiques,
On était maître; nous, nous sommes domestiques;
Cette lèpre à nos flancs explique notre sort;
Où l'Esclavage arrive, ami, le Bonheur sort.

ROUMAGE.

Il pleut plus que jamais!

JACQUES.

Au diable soit la pluie!

ROUMAGE.

Que je souffre du froid!

JACQUES.

Et moi, que je m'ennuie!
Que dis-tu de l'Espagne?

ROUMAGE.

Hum! rien du tout... Et toi?

JACQUES.

Pour qu'elle fût heureuse, il lui faudrait un Roi.

ROUMAGE.

Donc nous sommes heureux, âme si peu romaine!...

JACQUES.

C'est peut-être qu'à nous il faudrait une Reine !
Au reste, j'aime assez notre gouvernement.

ROUMAGE.

Oui, sauf Chambre des Pairs, Monarque et Parlement.
Le Roi sur les abus manque de surveillance;
Les riches au pillage abandonnent la France;
On nous coupe la laine au niveau de la peau :
Que diable! un bon berger veille sur son troupeau.

UN GARDE CHAMPÊTRE.

C'est là précisément ce que j'allais vous dire,
Politiques profonds qui donnez tant à rire;
Vos troupeaux délaissés broutent les blés naissants,
Et votre bourse en est au moins pour trente francs.

ROUMAGE.

Trente francs, as-tu dit ?... Que trente fièvres quartes
T'étranglent, espion.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Ah ! vous brouillez les cartes !
Pour insulte, je vais dresser procès-verbal,
Et vous mettre en prison, si ça vous est égal.

ROUMAGE.

Ça ne m'est pas égal du tout, et je proteste :
Rester encor berger ! mieux vaut braver la peste;
Et dès demain, je pars !

JACQUES.

Dès à présent, partons.

(*Au garde champêtre.*)

Nous ne retournons pas, Seigneur, à nos moutons,
Car nous n'en avons point ; modestes prolétaires,
Nous gardions des troupeaux pour leurs propriétaires :
On va leur réclamer et dommage et dépens ;
Ils n'ont qu'à s'arranger entr'eux, bêtes et gens.

ROUMAGE.

Tu l'as dit : notre état a perdu sa magie ;
L'Églogue d'autrefois n'est plus qu'une Élégie.



LA PÈLERINE DE RUMENGOL,

BALLADE

Qui a obtenu un Souci réservé ;

Par M. HIPPOLYTE VIOLEAU, de Brest.

Consolatrix afflictorum.

L'AIR était froid, la glace avait durci le sol,
Et, le long d'un sentier qui mène à Rumengol,
Cheminait une pauvre femme.
Fervente Pèlerine, avec son bâton blanc,
Elle allait, les pieds nus et d'un pas chancelant,
A l'église de Notre-Dame.

Arrivée à l'autel : — « Sainte Vierge, je viens
» Parce que je vous aime et que je me souviens
» De mon premier pèlerinage.
» A genoux, de ces murs j'ai fait trois fois le tour ;
» Je vous priais alors avec des pleurs d'amour,
» De féconder mon mariage.

» Dix mois après, un fils, un ange du Seigneur,
» Egayait ma cabane et dormait sur mon cœur;
» J'essayais mes chansons de mère.
» Grand-père, au coin du feu, riait de m'écouter,
» Et cependant, hélas! j'avais tort de chanter,
» Car cette vie est bien amère.

» Le roi veut des soldats; et demain notre enfant,
» Si vous l'abandonnez, si rien ne le défend,
» Va nous être pris pour l'armée.
» Et nous, tristes vieillards, que ferons-nous alors?
» Ah! l'on pourra bientôt semer l'herbe des morts
» Devant notre porte fermée!

» Pour préserver mon fils j'ai fait ce que j'ai dû;
» J'ai cueilli, vers le soir, dans un sentier perdu,
» Le gui, le trèfle et la verveine;
» J'ai fait bénir au bourg une bague d'étain;
» J'ai lavé les habits qu'il portera demain
» Dans l'eau d'une sainte fontaine.

» Il manquait un secours plus puissant et plus doux;
» J'ai pris mon bâton blanc, et me voilà chez vous!
» Je n'ai ni couronne, ni cierge:
» Nous, pauvres laboureurs, nous ne vous donnons rien;
» Nous venons cependant, vous nous connaissez bien;
» Et vous êtes la bonne Vierge!

» Vous sauverez mon fils ! vous nous l'avez donné,
» Et vous ne voulez point que seul, abandonné,
» On le chasse de sa montagne !
» Non, vous ne voulez point qu'on enchaîne ses pas
» Dans les murs d'une ville où l'on ne parle pas
» Le doux langage de Bretagne !

» Notre enfant est à nous ! Je ne croirai jamais
» Que l'heure du repas revienne désormais
» Sans que ma table nous rassemble !
» Mais notre vie à nous, n'est-ce pas de le voir ?
» On partage avec joie un morceau de pain noir,
» Tant qu'on peut le manger ensemble.

» Un jour, sainte Patronne (un prêtre me l'a dit),
» S'échappant en secret, votre Fils se rendit
» Au temple d'une grande ville :
» Vous le cherchiez partout, le pleurant, l'appelant,
» Implorant de chacun ce mot si consolant :
» Le voici ! retournez tranquille !

» Eh bien ! Reine du ciel, ce mot tant désiré,
» Quand vous avez souffert, quand vous avez pleuré,
» Faites qu'aujourd'hui je l'obtienne !
» Dites à votre Enfant, maintenant souverain,
» Que l'absence d'un fils est le plus grand chagrin
» D'une pauvre mère chrétienne.

» Adieu, Marie, adieu! mes vœux sont écoutés.....
» En chantant vos grandeurs et surtout vos bontés,
» Je vais regagner ma demeure.
» J'entrai bien faible ici, je suis forte en sortant...
» Il ne partira pas... il me reste... et pourtant
» Malgré moi je tremble et je pleure! »

—

Le Chrétien, le Breton, qui raconte ceci
Connaît la Pèlerine et son enfant aussi;
Et, le soir, au pied du Calvaire,
Le jeune homme, aujourd'hui fermier de Kerenneur,
Lui redit bien souvent qu'il doit tout son bonheur
A la Patronne de sa mère.



L'ANGE DE LUTÈCE,

HYMNE A LA VIERGE

Présenté au Concours.

> Viens délivrer ces lieux, théâtre de ta gloire;
> Viens chasser d'un regard, vers les bords de la Loire,
> Les Barbares épouvantés.
>
> Firmin JAFFUS. *Simon de Montfort.*

I.

L'OCCIDENT était morne. Un bras, fléau de Dieu,
Traçait ses noirs sillons et de sang et de feu
Des Alpes aux bords de la Seine;
Et la ville naissante, espoir des jours futurs,
Lutèce, redressant ses inutiles murs,
Tremblait pour son calme domaine.

Près du fleuve limpide, en gardant le troupeau
Dont la molle toison argentait son fuseau,
Geneviève, à l'ombre des hêtres,
L'œil au ciel et debout, comme un blond Séraphin,
Ici-bas égaré loin des sphères sans fin,
Veillait sur les remparts champêtres.

De la brise, qui meurt, le souffle bocager
Apporte un bruit d'airain, précurseur du danger....
Partout répond le cri d'alarmes.

Fendant les flots pieux des lévites en deuil,
La Sainte accourt; du temple elle franchit le seuil,
Et sa voix se mêle à ses larmes :

II.

O toi, qu'on invoque à genoux,
Reine des Anges, tendre mère,
De la Gaule astre vif et doux,
Darde tes longs reflets vers nous;
Marie, accueille ma prière !

Ce n'est plus pour le nouveau-né,
Orgueil d'une épouse attentive,
Ni pour le navire incliné
Sur les bords du gouffre obstiné,
Que j'élève ma voix plaintive.

La guerre vient; semant l'effroi,
Elle menace nos cabanes....
Du Marteau vivant, du fier Roi,
Hardi contempteur de la foi,
Détourne les hordes profanes.

Sans toi, que pourrait la Cité,
Derrière ses frêles murailles ?
Tout mâle courage est dompté :
La vierge maudit sa beauté;
La mère maudit ses entrailles.

Et néanmoins, si je te crois,
Lutèce, qui règne sur l'onde,

Reine par le glaive et la croix,
Un jour doit régner à la fois
Sur les Gaules et sur le monde.

Hâte-toi de la secourir.
Faut-il que le fer l'environne?
Et qu'un Barbare ose flétrir
Les lis si beaux qui vont fleurir
Autour de ta chaste couronne?

Bientôt, devant le Quirinal,
Léon, digne héritier de Pierre,
Verra son sceptre pastoral
Repousser l'essor triomphal
D'Attila, ce foudre de guerre.

Si l'humble fille, qui brandit,
Au lieu d'épée, une houlette,
Ne peut, magnanime Judith,
D'un autre Holopherne maudit,
En silence, trancher la tête;

Tandis qu'à de funestes yeux
Lutèce encore se dérobe;
Sur ces rivages gracieux,
Noble Vierge! du haut des cieux,
Jette un large pli de ta robe.

O toi, qu'on invoque à genoux,
Reine des Anges, tendre mère,
De la Gaule astre vif et doux,
Darde tes longs reflets vers nous;
Marie, accueille ma prière!

III.

Et voilà qu'au zénith radieux et vermeil,
Un nuage, cachant la clarté du soleil,
Tombe des voûtes éternelles;
Et, sur les bois touffus, sur les prés, sur les eaux,
Rapproche, unit, étend ses lumineux réseaux,
Portés par d'invisibles ailes.

La feuille reverdit, l'oiseau chante; les fleurs
Raniment leur éclat et leurs fraîches couleurs :
Leurs parfums, encens de la terre
S'exhalant à l'envi des gazons embaumés,
Montent, plus purs encor, sous les pas bien-aimés
De la Vierge, enfant de Nanterre.

Et le peuple bénit la Sainte, ange sauveur :
Car, au front virginal, rayonnant de ferveur,
Brillaient les flammes du Prophète;
Car, dans la nue étrange, à côté du saint lieu,
Le Barbare fuyait, marqué du sceau de Dieu,
Marqué du sceau de la défaite.



L'ANGELUS,

HYMNE A LA VIERGE

Présenté au Concours ;

r M.me THORE, née Léontine DE MIBIELLE,
d'Eauze (Gers).

Ave Maria.

Ave Maria !... quand vient l'heure
Où la terre s'éveille au jour,
L'aube qui sourit et qui pleure,
Elève au ciel ce cri d'amour.
Toute voix, chantant ta louange
Au concert que Dieu varia,
O Vierge, te dit, après l'Ange,
Ces doux mots : — Ave Maria.

Chaque fleur, élevant sa tige
Pour t'offrir l'encens le plus pur,
Avant que l'abeille y voltige,
T'ouvre son calice d'azur ;
Et, quand passe la brise folle
Dans l'étreinte qu'elle envia,
On entend frémir sa corolle,
Pour te dire : — Ave Maria.

L'humble oiseau, dont ta main si douce
Protégea le frêle bonheur,
En veillant sur son nid de mousse,
Bercé par les sureaux en fleur,
Chante aux échos de la colline
Ton nom, que la veille il pria;
Et chaque arbre du bois s'incline
Devant son Ave Maria.

La jeune fille, après un rêve
Dont le rayon tremble et reluit
Sur son avenir, qui se lève
Comme une étoile dans la nuit,
Penche à genoux sa tête blonde,
Comme un lis que l'onde plia;
Et son cœur, que l'amour inonde,
Te murmure : — Ave Maria....

L'heureuse mère, après sa veille
Au berceau d'un ange enfantin,
Attend l'heure qui le réveille,
Pour chanter l'Hymne du matin;
Et sa lèvre, dans le sourire
Et le baiser qu'il envia,
Bénit son ange et lui soupire :
« Enfant, dis : — Ave Maria. »

Et le vieillard, aux mains tremblantes,
Dont le sommeil vient de finir,
De sa jeunesse, aux fleurs brillantes,
Trouve encore un frais souvenir;
Quand, aux pieds de ta douce image
Que jamais sa foi n'oublia,
Il peut déposer son hommage
En disant : — Ave Maria.

Trois fois le jour, quand l'airain sonne,
La terre te salue encor;
A son réveil, elle te donne
Sa rosée et ses rayons d'or;
A midi, l'ardeur qui l'embrase;
Et, dans l'ombre, où Dieu la noya,
Le soir, sa poétique extase
Te redit : — Ave Maria.



LE MOIS DE MARIE,

SONNET

Présenté au Concours.

Rosa mystica.
Litanies de la Vierge.

Que toute âme où la Foi n'est point encor tarie,
Que toute fleur des champs qui survit aux hivers,
Consacrent leurs trésors à l'autel de Marie,
Odorantes vertus, et calices ouverts.

Dans ce mois où Dieu veut que partout on la prie,
Sous les dômes de marbre ou de feuillages verts,
Le jeune arbre lui doit sa guirlande fleurie,
Le rossignol ses chants, le Poëte ses vers.

Je t'apporte à mon tour cet hymne tributaire,
O Vierge! qu'il résonne, entouré d'un mystère,
Au lyrique tournoi qui s'ouvre encourageant;

Et s'il obtient le prix du combat qui m'appelle,
J'en fais vœu dès ce jour, j'irai dans ta chapelle
A la Rose mystique offrir le Lis d'argent!



ÉLOGE

DE M. PINAUD,

Ancien Procureur général à la Cour royale de Metz,
Mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux;

Par M. Gaston CABANIS, Mainteneur;

Prononcé dans la Séance publique du 4 juillet 1843.

Messieurs,

Je viens vous raconter la vie d'un homme qui fut éprouvé par la bonne et par la mauvaise fortune. Je ne me dissimule point la mesure que je dois apporter à mes paroles. Cet homme servit le pays dans des circonstances difficiles; mais plus les événements dont j'aurai l'occasion de parler sont près de nous, plus je désire les apprécier avec impartialité. J'espère me conformer à la dignité du sujet.

M. PINAUD naquit près de Toulouse, d'une famille justement honorée dans le commerce. Son père lui légua des vertus héréditaires.

Il reçut au Collége royal de notre ville cette éducation sévère qui forme de bonne heure aux habitudes hon-

nêtes, et qui prépare par le travail le succès dans les entreprises.

La révolution française venait d'éclater ; à cette époque l'esprit rationaliste du XVIII.e siècle dirigeait définitivement les affaires. La philosophie et la politique s'associaient pour se soutenir, et comme les idées envahissent très-facilement les faits, on put un moment craindre l'abus des théories contre les institutions mêmes dont la philosophie avait assuré la conquête.

Une génération ardente et jeune, plus sincère que sage, confond presque toujours les systèmes avec les principes. L'expérience apprend, au contraire, que la politique est une science d'application assujettie aux limites des événements, où le simple bon sens doit dominer, où la raison et le devoir font une loi de la nécessité, car la nécessité n'est que la volonté de la Providence traduite dans l'ordre extérieur des faits.

Libre, mais agitée, la France formulait ses nouveaux droits. M. Pinaud avait vingt ans; aussi partagea-t-il avec confiance toutes les illusions généreuses qu'apporta la révolution. Plein des souvenirs de Rome et d'Athènes, il voulut, par une erreur trop commune à la jeunesse, chercher dans l'histoire des républiques anciennes, l'exemple d'une liberté que les anciens ne connurent jamais. Il ne savait pas encore que les révolutions, quelque grandes, quelque légitimes qu'elles puissent être, si Dieu ne les dirige, doivent nécessairement arriver à l'emportement par le succès, et que cette liberté grecque ou romaine dont on nous parle tant, pressée entre l'oligarchie et la démocratie, avait tous les excès de l'indépendance ou toutes les hontes du pouvoir absolu, sans en avoir le profit. Il le sut bientôt sous les verrous de la Convention ; et, s'il ne monta pas à l'échafaud, comme les illustres victimes d'une époque malheureuse, c'est qu'il méritait de plus longues épreuves. Trop ver-

tueux pour ne pas s'attacher fermement au bien, assez persévérant pour en assurer le triomphe, M. Pinaud était un de ces hommes de réparation destinés à fermer plus tard les blessures de la patrie.

Plaignons ce temps, Messieurs, mais remercions Dieu d'avoir fait souffrir la France. On ne meurt plus aujourd'hui sur l'échafaud; le martyre est ailleurs : dans l'injuste interprétation de nos discours, et dans l'odieuse appréciation de nos actes; dans les ardentes inquiétudes du combat, et dans le découragement du succès; dans la calomnie, dans l'impopularité, partout où nous avons une opinion consciencieuse à soutenir, une erreur et un préjugé à détruire, une bonne cause à défendre.

Il y a un problème difficile en politique : le maintien de l'ordre avec l'établissement de la liberté. M. Pinaud voulait la révolution, mais il l'abandonna courageusement lorsqu'il vit avec douleur qu'elle ne savait régénérer la France que par le sang. Enrôlé sous les drapeaux, pour servir l'indépendance nationale, il échangea bientôt ce poste d'honneur contre la prison; il en était bien digne. Par une triste et coupable inconséquence, l'on exaltait alors le patriotisme et l'on suspectait les bons citoyens.

L'abus de la force devient souvent l'écueil des gouvernements nouveaux qui cherchent à déguiser leur faiblesse sous les excès de l'énergie. Ce fut ainsi que périt la Convention. Sa chute rendit M. Pinaud à la liberté.

Il recommença la vie par de sérieuses études, sans se mêler trop vite aux événements, avec cette retenue pleine de sagesse que donne l'expérience du malheur. La patience est le fruit de l'adversité; et comme il avait beaucoup souffert, il sut attendre.

L'Université rouvrait ses écoles, et la renaissance littéraire préparait la renaissance sociale. M. Pinaud partit pour Paris. Elève de l'Ecole normale, il eut le

bonheur de recueillir les derniers enseignements de Bernardin de Saint-Pierre, Poëte simple et bon, dont le génie venait du cœur. Bientôt élève de l'Académie de législation, il se distingua dans la science du Droit par la théorie et par la pratique. Enfin, avocat à Toulouse, il fit ce que le devoir exige de tout homme soigneux de sa considération, il honora son talent par son caractère.

C'était le moment où la France recouvrait l'ordre sous le despotisme glorieux de l'Empereur. Après la politique énervée et oppressive du Directoire, elle se réconciliait avec l'autorité par la conquête, en attendant que la liberté, redevenue nécessaire, donnât au pays des institutions assez habilement ménagées pour assurer le pouvoir sans compromettre les résultats de la révolution.

Peu favorable à l'esprit de conquête, M. Pinaud ne crut pas devoir prendre d'engagement avec l'Empire. Il n'applaudit pas moins aux victoires de la France, mais il craignait les suites d'une lutte trop prolongée pour n'être pas dangereuse, lutte dans laquelle Napoléon finissait par n'apporter que sa propre ambition. Il pensait encore que les nobles instincts de la paix valent mieux pour la civilisation et la liberté que tous les entraînements de la guerre; que l'asservissement des peuples ternit la splendeur de leurs armes; que jamais le génie et l'épée d'un grand homme ne suffisent pour l'absoudre de l'arbitraire; que vouloir se substituer à la nation, c'est l'entraîner avec soi dans l'abîme.

Vous savez, Messieurs, si l'événement justifia cette prévision.

La Restauration alla au-devant de M. Pinaud. Il l'avait implorée contre les violences de l'Empire et contre les malheurs de deux invasions étrangères; il la soutint honorablement contre une opposition que ses instincts entraînèrent malgré elle, le jour où plaçant la

liberté en hostilité avec le pouvoir elle ébranlait la monarchie, lorsqu'elle croyait n'en limiter que les prérogatives. M. Pinaud ne séparait point deux principes consacrés par la Charte; toutefois, il comprenait mieux le pouvoir que la liberté à laquelle il voulait qu'on demandât des garanties, et dont l'extension toujours croissante au préjudice de la couronne lui inspirait de sérieuses alarmes.

Aujourd'hui que nous sommes loin de la Restauration, nous pouvons, sans craindre la partialité des jugements contemporains, tirer des luttes de l'opposition avec la royauté une leçon qui, je l'espère, ne sera point perdue pour le présent, comme elle l'a été pour le passé.

Ajoutons seulement qu'en étudiant l'histoire de toutes ces grandes luttes politiques où la révolution de 1830 devait trouver ses titres, on est obligé de reconnaître l'ordre immuable des conseils de Dieu sur les affaires de la France.

M. Pinaud servit la Restauration jusqu'à la fin, et nous devons lui rendre cette justice que, dans les premières charges de la magistrature, Avocat général et Conseiller à la Cour royale de Toulouse, Procureur général à la Cour royale de Metz, il ne vit qu'un devoir difficile et périlleux à remplir, et jamais un salaire pour son dévouement.

Devoir bien difficile, en effet, au milieu de tant d'intérêts et de passions ennemies, qu'il fallait ou diriger ou combattre, devoir périlleux et plus triste encore, car le peuple s'était armé et le sang français allait couler.

Un moment on voulut confier le ministère à M. Pinaud; mais les jours de la Restauration étaient comptés : quelques mois à peine après que le Procureur général de Metz annonçait au Roi Charles X, lors du voyage d'Alsace, la chute imminente du trône, le vieux mo-

narque traversait, pour ne plus la revoir, cette terre de France qu'il doit être si douloureux de quitter.

La carrière de M. Pinaud finit avec la Restauration. De retour à Toulouse, il apaisa l'amertume de ses souvenirs par l'exercice d'une piété calme. Sa vieillesse fut triste; aussi, du fond de sa retraite où vinrent le visiter de nouvelles et dernières épreuves, put-il s'écrier avec une religieuse résignation, comme l'orateur romain en exil à Thessalonique : « *Desidero non mea solùm ne-* » *que meos sed me ipsum.* » (Cicéron, lettre 70, à Atticus.)

On dit que, pendant les longues heures de son agonie, en proie au délire de la fièvre, il cherchait sa parole devenue muette et sa raison qui s'éteignait. L'Académie l'a perdu le 12 janvier 1843. Il est mort à Toulouse, et plus heureux que le Roi son maître, il n'a pas eu à demander à l'étranger un peu de terre pour sa tombe.

M. Pinaud appartenait depuis plus de trente années à l'Académie des Jeux Floraux, qui lui témoigna sa haute estime en l'appelant aux fonctions de Secrétaire perpétuel. Il avait été nommé Mainteneur bien peu de temps après M. le premier Président Hocquart, ce vieillard aimé, dont il devait être le collègue comme magistrat, et qui devait naguère le retrouver sitôt dans une autre vie, tant la mort revient fréquemment au milieu de nous.

Ceux d'entre vous, Messieurs, qui ont connu M. Pinaud, peuvent rendre hommage à l'élévation de son esprit. En lui le naturel se montrait avec le savoir.

Vous vous souvenez encore de ses discussions entraînantes, où l'abondance et l'ardeur des idées ne nuisaient point aux plus exactes déductions de la logique; sa haute raison égalait son éloquence.

Dogmatique sans roideur, M. Pinaud n'envisageait

les questions que du point élevé qui les domine toutes. Du reste, il appliquait ses principes à la littérature comme à la politique, suivant en cela le précepte des anciens, qui veut que l'honnête homme, dans la vie publique et dans la vie privée, soit toujours semblable à lui-même.

Je vous félicite, Monsieur (1), d'avoir à succéder à un homme tel que M. Pinaud. Moi aussi je me félicite de pouvoir confondre les titres de mon attachement pour vous, avec le titre d'une confraternité qui m'est bien chère. Vous étiez digne du choix de l'Académie; et elle vous prouve aujourd'hui qu'elle sait apprécier votre goût dans l'esprit, votre délicatesse dans les manières, et ces bonnes traditions si précieuses lorsqu'elles sont jointes à un véritable mérite.

(1) M. le Comte Adolphe de Tauriac.



REMERCIMENT

DE M. ADOLPHE DE TAURIAC,

Prononcé en Séance publique, le 2 juillet 1843.

Messieurs,

Au moment où votre extrême bienveillance daigne m'accorder une grâce que m'aurait refusée votre justice, il est malhabile de venir par ce remercîment même vous rappeler une insuffisance que je voudrais pouvoir vous faire oublier.

Je suis heureux cependant que la flatteuse distinction dont je me vois l'objet, me commande de vous témoigner ici ma reconnaissance, puisqu'elle me fournit l'occasion de rendre un public hommage à ces amitiés anciennes et nouvelles dont la fidélité m'a fait auprès de vous des droits de ses sympathies; à la vieille probité d'un père que vous avez voulu honorer dans le fils, à la mémoire enfin de cette autre famille à laquelle m'unit la reconnaissance autant que la parenté, et dont les noms chers à nos souvenirs comme à l'Académie par d'héréditaires vertus, comptèrent parmi ceux de vos

Mainteneurs. Ce sont là mes seuls titres à votre indulgence.

Quelques élans impuissants de l'âme vers les arts et la littérature, quelques études stériles, quelques courses rapides dont on rapporte en souvenirs ce que l'on perd en préjugés, auraient-ils pu me rendre digne de prendre place dans le sanctuaire d'Isaure? Maintenant que votre bonté m'y fait asseoir, je juge encore mieux leur insuffisance en comptant par quels travaux et par quels talents chacun de vous a su conquérir ce que je ne dois qu'à la faveur.

Il fut un temps, Messieurs, où dans l'inoccupation des salons s'élevaient les esprits qui étaient les plus dignes de représenter la Société française, quelquefois même de la conduire. Alors le pouvoir, retiré dans une sphère élevée et mystérieuse, ne se communiquait pas à tous : fidèle à une pensée sociale dès longtemps conçue et dès longtemps respectée, il n'avait besoin que du silence pour diriger la nation vers le but assigné par la Providence. Pendant qu'il s'y employait avec discrétion, souvent avec éclat, la Société qui se sentait portée sans efforts vers sa destinée, libre du souci des affaires publiques, n'avait plus qu'à cultiver dans ses rapports journaliers les facultés les plus pures de l'intelligence.

La conversation était l'expression naturelle d'un temps où tout était convenu, et la parole, habile à revêtir toutes les formes, prenait celles de la tranquillité et de l'inaction générales.

Elle était devenue ce jeu profond, par instant, délicat, varié, toujours aimable, dont l'artifice consistait à n'en pas laisser voir, où l'esprit pouvait déployer toute sa vivacité pourvu qu'il cachât ses prétentions, où la courtoisie voulait qu'il n'y eût point de vaincus, et où l'accord unanime de la Société assurait ce

rare triomphe de l'urbanité sur l'amour-propre. Toutes les pensées étaient en harmonie; aussi, au bout de ces joûtes brillantes de la causerie, quelque relevé qu'en fût l'objet, quelque piquante que fût l'attaque, elles étaient sûres de se retrouver toujours unies, et elles avaient ainsi le plaisir d'agrandir le champ des idées sans perdre cette heureuse sérénité qu'enfante la politesse.

Nous avons vu, Messieurs, survivre à nos révolutions les restes de cette heureuse génération. Nous retrouvons en vous le reflet de leur civilité et de leur grâce : mais cependant, par la variété et la profondeur même de vos connaissances, vous offrez à nos yeux la preuve vivante qu'il faut aujourd'hui que le savoir s'unisse à l'agrément pour diriger l'opinion et pour tenir sa place dans le monde.

Les vicissitudes qui ont tout changé dans l'ordre politique ont atteint les conditions même de l'existence privée. Le foyer domestique qui suffisait autrefois à former les hommes et à les faire briller, ne peut plus guère que les délasser de travaux plus sérieux. La souveraineté des salons a été ébranlée comme toutes les autres; on a vu s'altérer l'élégance des manières, les grâces héréditaires de l'esprit français. On ne cause plus, on discute; on ne saurait plus obtenir de la politesse ce qu'il faut arracher à la conviction; on ne repousse plus un raisonnement par une saillie, un argument par un bon mot.

La parole n'est plus un jeu, c'est un combat. Il ne s'agit plus de définir les nuances délicates de sentiments partagés de tous, mais de défendre avec énergie ses croyances religieuses et politiques, la famille, la patrie, alors que chaque jour dans notre vie publique et élective se rencontrent et s'entrechoquent des opinions si diverses et souvent si ennemies. Comme le

pouvoir, l'esprit a adopté les formes de la tribune, et l'âge de l'éloquence va succéder à celui de la conversation.

De cette transformation de la parole, de cette transposition du levier social, dérive pour une génération qui, plus heureuse que la nôtre, ne s'élèvera pas, je l'espère, au milieu des préoccupations politiques, la nécessité de reprendre par de fortes études une position perdue dans la chaleur du combat, ou volontairement abandonnée par une retraite honorable que commandait le respect et les convictions des aïeux.

L'avenir, qui, comme la patrie, appartient à tous, impose à tous aussi le devoir de fortifier l'intelligence par le travail. A chacun désormais son succès par son œuvre personnelle et ses généreux efforts. L'intelligence oisive demeurerait improductive. Dieu en établissant la Société ordonna à chacun selon ses forces d'apporter une pierre à l'achèvement de ce vaste édifice dont il est et demeure toujours le fondement et la clef : car, Messieurs, si quelque chose s'en va de la Société, ce n'est ni Dieu, ni la vérité.

Par tous ces bouleversements dont nous sommes les tristes témoins, quelquefois les victimes, il a plu à la Providence de nous rappeler cette grande loi du labeur qui oblige le monde moral comme elle régit le monde physique. Nous savons assez qu'on ne peut se soustraire impunément au commandement qui nous a été fait de remplir ici-bas notre tâche : qu'il ne faut rien espérer que de nous-mêmes dans notre moderne Société, où toutes les opinions sont discutées, et où nous devons pouvoir soutenir par la parole, comme honorer par nos actions, celles que nous professons. Les événements, en nous frappant à l'improviste, nous ont suffisamment appris par leur soudaineté même qu'ils n'attendent pas les

hommes, mais qu'ils veulent les trouver prêts à les saisir et à les diriger.

C'est peut-être, Messieurs, à ma seule impuissance que je dois de sentir vivement le besoin de donner une direction sérieuse aux facultés dont l'homme a été doué : permettez-moi de vous offrir ce sentiment, non pour justifier votre choix, mais pour vous exprimer comment je voudrais m'efforcer d'y répondre.

Dans ce poétique Languedoc, élite des esprits cultivés, vous avez la mission de diriger le mouvement des intelligences : ce n'est que par des récompenses que vous régnez : votre empire aimable saisit les générations à l'âge où toutes les impressions sont encore vives et riantes : législateurs heureux, votre autorité ne s'exerce qu'en répandant des fleurs ; vous continuez ainsi dans le présent ces traditions d'élégance et d'urbanité qui semblent ne plus appartenir qu'au passé.

Vous savez aussi, cependant, de quelle nourriture substantielle a besoin une jeunesse destinée à une vie active et militante. Vous lui apprenez que pour bien dire il faut commencer par penser noblement. Que le génie n'atteint toute sa hauteur qu'en retournant à sa céleste origine ; enfin, sous le voile d'Isaure et des grâces, vous lui offrez les enseignements de la raison et du goût dont vous lui présentez de nombreux modèles.

Ce sont, Messieurs, ces principes que je serais heureux de défendre, s'il ne m'est permis de les appliquer. Ce sont ceux aussi qu'il me faudrait louer dans l'Académicien éminent auquel je succède sans le remplacer ; mais que pourrais-je ajouter à l'élégant discours dont vous venez si justement d'applaudir les vues profondes, le langage élevé, et que j'oserais louer davantage si je devais moins à l'amitié de son auteur.

Aussi habile à bien faire qu'à bien dire, M. Pinaud

est du nombre de ces hommes rares qui ont accompli avec l'honneur des anciens jours, les devoirs difficiles et périlleux des jours nouveaux; qui sacrifient les faveurs de la fortune si leur conscience les désavoue; qui ne tiennent jamais tant à leurs antécédents, qu'alors que l'ambition ou l'intérêt leur donnent le conseil de les mettre en oubli; et dont la vie tout entière nous apprend que la meilleure manière de les louer, c'est de tâcher d'imiter leurs vertus.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. DE TAURIAC;

Par M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE, Modérateur.

Monsieur,

Votre extrême modestie se trompe sur les causes de l'honneur qu'elle reçoit. Toujours les corps littéraires se sont fait un devoir d'admettre dans leur sein, quelques hommes distingués dans la Société par l'amour des lettres, le sentiment des arts, les grâces de l'esprit, et cette exquise politesse qui, sans ôter sa force à la raison, tempère et purifie les formes du langage.

En effet, la Littérature, c'est la forme qui pare le fond; et dans quel temps plus qu'aujourd'hui a-t-on besoin de garder le beau sans perdre le vrai? Depuis que l'aristocratie a cessé d'être un pouvoir dans l'Etat, elle a repris son rang dans la Littérature; elle est devenue un élément plus nécessaire à l'art. Si cet élément a changé de place, il n'est pas plus difficile à rencontrer; il faut l'employer à son tour: il faut ennoblir davantage la pensée quand l'autorité prend ses mille sources auprès de tous les citoyens. Partout on défend par la parole les plus graves, les plus utiles intérêts; mais chacun les défend dans son langage. Si de brillants Orateurs arrivent aux Chambres législatives; si de nos départements les plus reculés surgissent, pour la grande cause, assez d'habiles Avocats, c'est le flux ou le reflux des flots politiques et des influences locales qui les porte ou qui les retire. D'ailleurs les belliqueux

enfants de nos frontières, qui tiennent avec nous, par le dévouement et par le cœur, à la nationalité française, viennent la soutenir par la parole aux formes étrangères, à l'accent différent et varié. Nous sommes tous égaux devant la loi. L'élection appellera toujours à la tribune l'ami du plus grand nombre plus que le supérieur. Le jeu bien calculé d'un bon instrument, qui peut produire quelques sons justes à volonté, crée le chant et la mélodie; le bruit lointain de toutes les voix, c'est l'harmonie de la nature. Mais chaque voix est-elle harmonieuse? Le langage est donc plus rude, ou moins pur, lorsque tous ont le droit d'être entendus; et les Sociétés littéraires doivent rechercher avec plus d'empressement les habitudes élégantes, les mœurs gracieuses et polies, la noblesse de la pensée et de l'expression qui se forment et se perpétuent dans les familles, alors qu'elles n'ont plus d'autres priviléges à conserver.

D'un autre côté, les siècles marchent. Nous ne sommes plus au temps où les *clercs* seuls savaient écrire, où le peuple ne lisait pas, où le guerrier signait avec le pommeau de son épée. Les classes autrefois élevées ne se contentent pas d'aimer les fruits de l'esprit et de la pensée; elles les cultivent, et sont encore à leur place. Frédéric, Catherine, Napoléon, Louis XVIII, savaient exprimer leurs idées en grands écrivains; le fils de lord Chatam, Cazalès, Mirabeau, O'Connel, en puissants orateurs; le Vicomte de Châteaubriand, lord Byron, Lamartine, en sublimes Poëtes. Le Vicomte de Bonald est un illustre philosophe; le descendant du grand Molé écrit comme son aïeul défendait son Roi. Quelques femmes illustres les suivent ou les précèdent dans la lice, avec les Staël-Holstein, les Flahault, les Craon, les Duras. Chose singulière! dans cette lutte si longue et si terrible de l'autorité et de la pensée, c'est dans les classes moyennes que l'autorité a trouvé

ses plus nobles et ses plus intrépides défenseurs, l'ordre ancien ses plus dévoués martyrs ; et les sommités sociales ont tout sacrifié à la pensée. Il faut donc qu'elles contribuent à garder fidèlement aujourd'hui le dépôt sacré de la langue et des fortes habitudes littéraires des ancêtres.

Chaque âge a ses passions, chaque siècle a ses mœurs ; et l'homme consciencieux, disons mieux, le bon citoyen du XIX.e siècle, doit bien connaître les passions privées et les mœurs publiques, pour satisfaire à cette loi de travail intellectuel qu'en passant dans la vie il est aussi tenu de remplir. Cette loi, vous l'avez étudiée, Monsieur ; vous formulez comme il convient sa dernière expression : *il faut être prêt*. Il faut savoir parler avec force, clarté, logique et délicatesse. Depuis la commune jusqu'à l'Etat, en France, on conserve, on défend les principes les plus sacrés ; on gouverne, on arrive à tous les pouvoirs, au moyen de la parole. Même les fractions diverses de la pensée publique sont dominées chacune par leur plus puissant orateur. Le conseil n'est rien sans le langage. Une sorte de commotion électrique frappe l'âme plus qu'elle ne la persuade, mais elle la pénètre et la captive ; et je voudrais qu'il me fût donné de pouvoir examiner ici le curieux problème, si souvent résolu de nos jours, d'un parti continuellement dominé par une parole puissante qui ne serait pas sa complète, sa fidèle expression.

Ce serait encore une grave et piquante question que la détermination de l'influence du gouvernement représentatif et de l'éloquence parlementaire, sur le progrès ou la décadence des mœurs, du goût, de la langue et de la littérature des peuples modernes, des peuples vraiment libres ou du moins sans esclaves.

N'agrandissons pas trop le champ des idées, et restons sur cette bonne voie d'observations fines et spirituelles où vous vous êtes placé, Monsieur : c'est là que

nous vous avons aperçu, suivi, le dirai-je? aimé, parce qu'on aime le cœur qui a souffert, qui a retrouvé son courage dans son intelligence ; c'est là que nous sommes venus vous chercher avec un vif empressement. Et je le dis, car je le pense : se détourner un peu de ses maux pour remplir les devoirs de sa situation et prendre, en quelque sorte, alors, la Société sur le fait, c'est bien comprendre et sagement agir tout ensemble. Aussi vous nous entretenez du passé avec amour, du présent sans aigreur, de l'avenir avec de jeunes espérances. Vraiment! la souveraineté des salons a été ébranlée avec toutes les autres. L'esprit ne cause plus, on crie, le diapason de la voix est haussé de quelques tons; mais un cœur droit, mais un jugement sain doivent se soumettre aux formes nouvelles. Le corps décompose toujours l'air au milieu duquel il vit et se meut, mais il le respire. Jadis les femmes régnaient par la grâce, le charme d'une parole piquante et variée qui modérait sans cesse le pouvoir lorsqu'elle n'en disposait pas. Aujourd'hui ne dirait-on pas que la parole s'est faite homme, en passant du salon à la tribune; qu'elle a pris toutes les qualités, tous les défauts de cette transformation? Il sera donc livré avec nous au travail, ce monde présent, sublime rarement, trompé quelquefois, fatigué toujours, désintéressé jamais, ennuyeux et ennuyé quand il se reposera. Mais Dieu, la Patrie et la Vérité, appartiendront aussi à nos neveux. L'intelligence développée dans le sens de la société saisira plus promptement ses vices et ses ridicules, et une forte parole se servira de nos formes légales même pour en délivrer et modifier l'avenir. Le monde est livré aux disputes des hommes.

L'organisation puissante de votre prédécesseur était faite pour tous les combats. Eminemment littéraire et politique, mais dans les principes du goût le plus pur

et de la vieille autorité, M. Pinaud allait de l'Académie à son siége de Conseiller, puis de Procureur général, soutenir les mêmes doctrines. Oserai-je dire que M. Pinaud était, en tout et pour tout, *un homme tout d'une pièce*, taillé à l'antique, inspiré par une sainte colère ou une indignation profonde, qu'il mettait volontiers au service du devoir? Oui, puisqu'il est là, vivant sous cette simple et vulgaire expression! Il avait été désigné, choisi d'abord, pour faire partie du ministère qui précéda immédiatement 1830; et quand, aussi parfaitement que nous, on le connaissait lui, et sa victorieuse parole, et sa force de volonté, et son incessante influence sur les hommes et sur les affaires, et ce qu'il savait si vite oser et prévoir; on peut dire et croire alors qu'il eût occupé ces hautes fonctions, à la fois si difficiles et si périlleuses, que si les événements avaient pris un autre cours on aurait dû le lui attribuer.

Au moment où vous alliez remplir une partie du vide immense qui se fait au milieu de nous, une tête vénérable et chérie était aussi frappée (1)..... Venez donc, Monsieur, venez. Sans détourner vos yeux de l'avenir. vous avez honoré le goût et les mœurs de nos pères; avant de prendre part à nos fêtes, venez nous aider à choisir des successeurs dignes d'eux et de vous.

(1) Jamais la mort n'a frappé dans nos rangs *à coups plus pressés*. En peu de mois nous avons perdu six de nos vénérables *Mainteneurs*, chers à la haute Administration, à la Faculté des Lettres, à l'Ecole de Droit, au Ministère public, à l'Eglise, où ils avaient occupé d'importantes fonctions; enfin, M. le Premier Président Hocquart, qui n'a pas laissé de plus vifs regrets à sa famille, qu'à la *vieille* et spirituelle société française, à la Magistrature et à l'Académie.



SEMONCE

Prononcée en Séance publique, le 3 mars 1844 ;

Par M. Edmond de LIMAIRAC,

Un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

Malgré l'attrait qui nous attache aux premiers souvenirs de nos Jeux, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'ils ont partagé le sort de toutes les institutions antiques : ils ont subi les modifications de nos mœurs, de nos goûts, de nos caractères.

Autrefois le Poëte, porté sur les brises parfumées de l'Orient, à travers les sentiers fleuris de la Provence, arrivait dans nos murs pour y chanter lui-même en vers gais et faciles son bonheur, ses amours et ses joies. Les vifs accents du Troubadour, l'harmonie de sa voix, sous les yeux d'une femme, venaient en aide à son éloquence ; dans ces luttes, dont une fleur était le prix, nul effort n'était demandé au génie ; la société s'exprimait alors sous les formes gracieuses de l'enfance.

Aujourd'hui nos Jeux ont pris un caractère plus grave : comme l'athlète de la Grèce, le jeune Poëte ne

peut entrer dans la lice qu'en prenant les dieux à témoin de ses efforts et de ses patientes études. La société a vieilli, et nous chercherions vainement à nous défendre des sérieuses habitudes de notre âge.....

Depuis longtemps d'ailleurs, les illusions, les malheurs publics, les secousses violentes de l'autorité religieuse et sociale ont répandu dans les esprits des teintes sombres qui se réfléchissent dans tous les actes de la vie : on hésite, on doute, on marche à tâtons comme l'aveugle privé de son appui, comme le pilote sur les écueils dans une nuit profonde ; alors, Messieurs, on ne leur demande plus les joies de leurs pères, mais on tend à l'aveugle une main secourable, on montre au pilote l'étoile de la mer.

Qu'il me soit permis de profiter de ces dispositions ! qu'elles excusent la gravité de ma parole, et m'encouragent à jeter quelque lumière sur une situation qui n'est pas sans danger pour la Littérature !

Le Doute, qui a fait la société ce qu'elle est, inquiète, vacillante, incertaine dans ses voies, est le même principe qui a introduit dans les Lettres ce culte à double face pour le beau et le laid, pour le vrai et le faux, ce qui est étudié et ce qui est trop facile : c'est le Doute, qui, malgré les efforts de l'ecclectisme moderne, efface chaque jour les notions primitives qui avaient porté l'art de la parole dans les sphères les plus élevées.

Cependant, le sublime de cet art n'exista et n'existera jamais que par la perception claire et limpide de ses rapports avec la Vérité ; et ces rapports, notre intelligence ne peut les saisir et les exprimer que par le sentiment d'une forte conviction.

Ai-je dit vrai, Messieurs? est-on fondé à demander pour les œuvres de l'imagination, ces études méditatives, ces lenteurs, ces combats qui servent de préliminaires à l'état de confiance que l'âme possède lorsqu'elle

est convaincue? C'est, à mon sens, une belle, une immense question à examiner.

En général, les convictions relèvent la dignité de l'homme, et lui donnent une aptitude surnaturelle pour les grandes choses.

En Religion, elles triomphent par le martyre;

En Politique, elles brillent dans le dévouement et la fidélité;

En Morale, elles sont l'honneur du juste, le sanctuaire de l'homme de bien.

Se pourrait-il qu'un sentiment aussi fécond fût frappé de stérilité dans les inspirations littéraires?

Je ne puis le croire, Messieurs, et j'ajoute : dans les Lettres, la conviction est le principe de ce qui est beau.

Les intelligences, comme les êtres physiques, sont assujetties à des lois qui constituent leur manière d'être, leur vitalité. Comme les êtres physiques, elles ont une respiration, une lumière, une chaleur qui leur est propre et qui les vivifie; c'est la Vérité.

L'homme obéit à cette loi, lorsqu'entraîné par un instinct sublime, il poursuit, il aspire le vrai en toutes choses, dans tous les temps, dans toutes les conditions, par les veilles et le travail, les agitations et les souffrances.

Il obéit à cette loi, lorsque du sein des ténèbres de l'erreur et du doute, par un magnifique élan, il va chercher au sein de Dieu même un rayon lumineux, comme ces arbres gigantesques qui, assis sur les flancs trop ombragés des montagnes, jettent leurs flèches hardies dans les airs, pour qu'elles se dorent des premiers rayons du soleil.

Dans ce vaste univers, rien ne vit, rien ne se meut sans chaleur et sans lumière.

Aussi, Messieurs, l'homme ne pouvait-il point s'y

tromper..... Lors même qu'il n'aurait pas trouvé au fond de son cœur une énergique répulsion pour le faux, l'expérience seule lui aurait appris que le génie ne déploie ses ailes que dans les régions lumineuses qu'habite la vérité, car la beauté, sous quelque forme que l'homme la produise, n'est elle-même que la resplendissante image de la vérité, *pulchrum splendor veri!* Mais pour que la vérité se traduise en nous sous les emblèmes de la beauté, il ne suffit point de s'empresser autour d'elle ou de la saluer à son passage : pour qu'elle agisse, pour qu'elle enfante des merveilles, il faut que notre âme se mette en contact avec elle, qu'elle s'imprègne de ses feux, qu'elle les concentre sur elle-même, jusqu'au moment où une chaleur mystérieuse lui laissera l'impression irrésistible de la lumière, c'est-à-dire, ce sentiment intime du vrai, que je dis être la conviction.

A ce prix seulement, il nous est donné de voir et de reproduire la beauté dans les œuvres de l'intelligence.

Je dois pourtant le reconnaître, Messieurs ; il existe parmi les gens de lettres un préjugé dangereux, qui tend à limiter aux opérations du jugement ces nobles instincts de l'âme pour le vrai. On impose à la raison le joug des convictions, mais on redoute pour l'imagination les formes arides qui en préparent le travail. On cherche à s'en affranchir, et l'on ne sait pas voir qu'en agissant ainsi on bannit la vérité de la partie la plus brillante de son empire. Rien de plus faux qu'un pareil système !

En effet, malgré la diversité de leurs fonctions, les facultés de notre âme n'en sont pas moins unies dans la simplicité d'une même essence : or, sans vouloir apprécier dans un langage trop métaphysique les lois particulières auxquelles elles obéissent, il suffit qu'elles émanent toutes d'un même principe, pour conclure avec

assurance qu'elles confondent dans une parfaite uniformité leur manière d'agir et de percevoir les rapports des choses.

Ainsi donc, si la vérité est comme le milieu dans lequel l'intelligence doit se mouvoir, si pour elle le vrai et le beau sont choses corrélatives, dont les traits ne peuvent être saisis que par le témoignage des convictions, l'imagination ne peut elle-même devenir féconde et puissante hors du vrai, en dehors des convictions.

Heureuse nécessité, Messieurs ; elle est si légère, si fugitive! elle effleure si vite ce qu'elle touche! elle s'égare si souvent au milieu de ses plus riches créations! Qui craindrait d'arrêter son essor en modérant la rapidité de son vol? en lui demandant un coup d'œil plus attentif et plus sûr? Qu'elle choisisse toujours les images les plus gracieuses ; mais qu'elle se donne le temps de fixer la beauté et de la produire sous toutes ses formes!

Qu'elle conserve le privilége de se revêtir des couleurs les plus vives et les plus riantes; mais qu'elle ajoute à sa parure l'éclat de la vérité!

Réprimer les caprices de la pensée par le sentiment du vrai, n'est-ce point en effet le travail légitime de la conviction sur l'homme de lettres?

Jeunes Poëtes, amis de la littérature! acceptez donc ces faciles épreuves! Imitez le sage, lorsque se repliant sur lui-même, se contemplant, se prenant à partie, il lit avec ivresse au fond de son âme une vérité que Dieu y avait écrite. Des joies aussi pures vous attendent lorsque vous aurez formé en vous cette conscience du vrai, sans laquelle, croyez-le, les plus belles intelligences s'éteindraient, comme ces astres qui se perdent dans l'espace, jetant des feux qui ne se renouvelleront plus.

Ces conséquences, déduites de la nature même de notre

esprit, peuvent se fortifier d'une considération qui tend chaque jour à prendre plus de valeur.

L'homme naît trop faible, Messieurs; il est trop borné pour se passer d'un guide ici-bas. Si dans ses rapports avec le Créateur il subit une divine attraction qui lui marque sa route vers le ciel, dans les objets que Dieu a livrés à nos disputes, il n'a pas moindre besoin d'assistance, et c'est encore à la Vérité qu'il emprunte cet appui.

Qui voudrait contester cette dépendance, depuis que la Raison, dédaignant l'alliance des idées révélées, s'est posée en face du Christianisme comme l'arbitre souverain des croyances? On ne l'ignore pas: le jour même de cette grande et funeste victoire sur l'autorité, la Philosophie moderne put modérer ses transports, en fixant d'un côté les ténèbres épaisses dans lesquelles la sagesse humaine avait enseveli les siècles antiques, et de l'autre les écarts et les folies qui devaient naître du libre essor qu'elle sollicitait.... Elle eut peur d'elle-même, et, pour équilibrer cette force nouvelle, prise de la liberté indéfinie de la pensée, elle s'imposa un contre-poids assez puissant suivant elle, en déterminant des conditions et des formes d'infaillibilité qui reposent toutes sur un même pivot, le sentiment de la vérité exprimé par la conviction.

Tel est le principe de ces investigations hardies, de ces théories, de ces sophismes qu'on enseigne avec autorité, parce qu'on a consciencieusement étudié sa pensée; et la popularité d'un mot, avec lequel on légitime les systèmes les plus faux, et les opinions les plus contradictoires; heureux encore, si le crime n'y trouvait quelquefois son excuse!

La Littérature, sœur de la Philosophie, ne pouvait s'éloigner comme une étrangère de ces dangereuses tendances; le pouvoir de tout penser entraînait celui de tout dire...

Mais tandis que la Philosophie cherchait, dans les convictions individuelles, une sauve-garde fictive contre les abus de sa victoire, la Littérature, trop confiante, se jetait en aveugle dans ces voies nouvelles d'indépendance.

Privée du secours de l'autorité, trop faible pour stipuler des garanties contre les excès de la liberté, elle ne sut pas même imposer à l'imagination le contrôle qu'on acceptait pour la raison ; la vérité fut exclue de ses œuvres, en ce sens, que pour plaire, pour tenter un triomphe, on ne se mit plus en peine d'en écouter la voix.

Aussi, Messieurs, quelle longue suite de désordres ! comme cette liberté s'est montrée jalouse, tyrannique ! Pour elle, plus de frein, plus de traditions, plus d'études.

Sous son règne, l'écrivain se fait un jeu des devoirs sacrés qui l'engagent vis-à-vis du public, vis-à-vis de lui-même... Suivre ses instincts sans contrainte, obéir en esclave à ses inspirations, imiter la nature, c'est assez pour un temps où l'on ne s'inquiète plus de discerner, dans l'ordre physique ou moral, dans les faits ou dans les passions, ce qui porte l'empreinte de la grandeur ou de la beauté.

C'est, au contraire, dans les sentiments les plus vils, dans les mœurs les plus abjectes qu'on choisit le sujet d'un Drame ou la donnée d'une Nouvelle. On veut que notre nature se soit blasée à ce point en fait de goût et de sensibilité, qu'on ne puisse la remuer désormais que par des ressorts galvaniques ! Pour l'enlever, pour lui arracher un cri, il lui faut des passions échevelées et tout un cortége de spectres et d'horreur.

Et sous ces semblants de condescendance pour des cœurs gâtés, l'homme de lettres se voue à l'étude de ce qu'il y a de plus hideux ! Il vit par la pensée dans ces

lieux que la société assigne au criminel, le jour de ses vengeances ; il visite les honteux repaires du vice ; c'est là qu'il va surprendre les caractères d'un meurtrier, d'une empoisonneuse, d'une prostituée! Cependant, à les voir de près, sa pudeur se réveille ; il comprend le hideux de la vérité dans le vice, il n'oserait en reproduire la dégoûtante nudité, et par un effort de l'art, appelant quelque vertu à son aide, il en décore son héros, sans s'apercevoir que sous ce vêtement usurpé, il ne se borne pas à faire tolérer le crime sur la scène, mais qu'il lui tresse des couronnes, et lui élève un autel.

Osons le proclamer, à la vue de ces profanations! La liberté de tout dire nous a conduit à des excès déplorables pour le goût et pour la morale.

C'est en vain que pour contenir ce mouvement, il s'est formé dans les sommités littéraires, une école rationaliste, parti neutre, inoffensif, prenant le beau partout, butinant de fleur en fleur, du classique au romantique.

Contre de tels débordements, les limites de la critique sont des bornes trop étroites. Laissons passer ces eaux torrentielles et bourbeuses... De même que le torrent épuise en peu de jours les neiges de nos montagnes, de même ces œuvres contre nature auront bientôt fini leur cours. Le public peut trouver de courts délassements dans des formes fantastiques ; mais il a des retours subits, inexplicables, ou plutôt, qui s'expliquent par le besoin intarissable de sentir le vrai et le beau..

Or le vrai dans la Littérature comme dans la Philosophie, est un mystère comme Dieu lui-même... On n'en soulève les voiles qu'avec effort ; s'il est donné à quelques génies de s'embraser aux premières étincelles de la vérité, c'est qu'ils sont les dieux d'ici-bas! pour ceux qui se perdent dans la foule, la vérité ne s'achète qu'au prix du travail et de la réflexion. — Oui! c'est dans le recueillement que la pensée littéraire se féconde, qu'elle

se dilate, qu'elle grandit, qu'elle parvient à l'enthousiasme : c'est par la méditation que l'homme de lettres acquiert en toutes choses ce sentiment intime du vrai qui doit être sa religion et sa foi.

Ne croyez point, Messieurs, que par une pieuse inclination, j'entende parler de la foi chrétienne, et que je veuille la considérer comme la condition exclusive de ce qui est beau... Ah! sans doute, à la vue des chefs-d'œuvre enfantés dans ses croyances, le chrétien a le droit de croire à la puissance de son principe!

Mais, en ce jour, je consens à sortir du cercle religieux, et prenant l'homme de lettres au hasard, lui offrant mon âme comme un théâtre dont il reste le maître, prêt, avec l'orateur, à rouler dans les flots de son éloquence, à m'élever avec le Poëte dans les espaces réservés aux dieux, à m'oublier ici-bas dans les drames passionnés du cœur humain, ou enfin, à promener mon imagination séduite parmi les fleurs que les Muses répandent autour d'elles, je veux qu'il n'excite mes facultés qu'après avoir étudié les chemins qui conduisent à mon cœur, et que sûr de lui-même par le retentissement de sa pensée et l'émotion de ses entrailles, il m'entraînera dans les élans de son génie au lieu de me précipiter dans sa chute.

Voilà, Messieurs, le caractère le moins équivoque de la conviction!

Or, pour s'emparer de ces positions, pour y déployer son drapeau d'une main ferme, qu'il faut s'éloigner de nos habitudes de confiante légèreté! rentrer en soi-même, descendre, s'il le faut, les nombreux échelons du domaine des Lettres, jusqu'à ce que la conscience accuse le juste rapport de l'esprit : le sujet choisi, le sonder, le creuser en tout sens, se placer au centre de toutes les sensations qui mettront en lumière la pensée primitive; en maintenir l'unité, la soumettre enfin à toutes les

épreuves de l'expérience, de la morale et du goût: telles sont les garanties dont l'écrivain et le poëte lui-même doivent s'entourer.

Le Poëte! me direz-vous? Quoi! vous osez composer avec les nobles ardeurs de son âme! fixer le mode, l'heure de son délire? tant vaudrait raisonner avec la passion, ou mieux, la bannir de la république des lettres, pour se condamner à l'aride métier de penseur! Les passions dans les lettres! c'est l'air dans la nature... Comprimez-le, vous changez aussitôt les conditions de la vie en images de deuil et de mort...

Je veux le croire, Messieurs; mais quand le feu poétique serait aussi rapide que l'éruption de l'Etna, je vous le dirais encore! de même que les feux se nourrissent longtemps dans les entrailles du volcan; ainsi vous devez réchauffer votre esprit, l'exciter par l'étude, et puiser dans une sorte d'extase intérieure, vos plus sublimes inspirations! soyez-en persuadés! L'homme simple qui déchire les entrailles de la terre, n'a pas été seul condamné au travail: c'est la loi commune; les plus riches moissons appartiennent au labeur; et celui-là tomberait dans une erreur étrange, qui pour dérouler les mystères de nos passions, se croirait dispensé d'en étudier les ressorts et les caprices. Les passions! c'est l'homme, c'est l'homme tout entier, avec son cortége obligé de vertus et de vices! l'infini est là-dessous... Les poëtes et les sages useront bien des vies encore, avant d'en sonder toutes les profondeurs.

C'est parce qu'ils croyaient à cet infini, que les anciens et leurs imitateurs du grand siècle portèrent leur puissance à de si hautes limites. Ils avaient, eux, la conscience du cœur humain, parce qu'ils en avaient dépouillé tous les replis; ils ne se contentaient point du premier jeu de la physionomie; mais personnifiant les passions, se mettant en communication intime avec

elles, au fond de leurs cœurs, ils s'indignaient, ils rougissaient, ils pleuraient, puis, les lèvres tremblantes d'émotion, ils chantaient et répandaient leurs âmes dans l'âme des heureux mortels qui les écoutaient.

Jours de gloire et de conviction ! quelle distance vous sépare de nous ! Aujourd'hui, l'inspiration est aussi prompte que la pensée : mieux organisé, sans doute, l'écrivain la voit naître si vite, si vite, qu'on a pu lui dire sérieusement, qu'elle est enfantée avant que d'être conçue : à peine se donne-t-il le temps de la voiler, si elle n'est pas chaste ; de l'adoucir, si elle est rude et choquante ; de l'ennoblir, si elle est triviale ; de lui donner un semblant de raison, si elle est folle ou bizarre ; l'expression la suit aussitôt, impudique, choquante, triviale, bizarre : il n'oserait altérer ce caractère natif de la pensée, et croirait se priver des faveurs passagères qu'obtiennent ces traits spontanés de l'esprit.

De là, cette littérature bâtarde, cet assemblage du sublime et du monstrueux, ces saccades fatigantes de ce qu'il y a de plus beau à ce qu'il y a de plus laid ; de là surtout ce mépris pour ce qui est étudié, et ce superbe dédain pour les vrais maîtres de l'art. On les repousse comme des enchanteurs qui jetteraient des charmes dangereux, et qui éteindraient par leur perfection les instincts de liberté et d'indépendance, dont on ne sait plus se passer pour se donner le cachet de l'originalité.

Et cependant, Messieurs, on est en droit de l'affirmer, tandis que le domaine des lettres, mis aux enchères, se partage en genres et en lots, pour qu'on l'exploite plus à l'aise, en courant, en s'essoufflant, jamais la littérature ne fut plus dépourvue de cette physionomie particulière qui n'appartient qu'à un seul siècle, à un seul talent.

La renaissance m'apparaît sous la forme des grâces naïves ; c'est le sourire de l'enfance, la fleur qui s'épa-

nouira bientôt; le grand siècle m'éblouit par sa puissante majesté, c'est le vrai, c'est le beau en toutes choses, la noble figure de la Grèce, le pur langage d'Athènes..... Aujourd'hui quel est le caractère, quel est le type de notre littérature?

Que des hommes plus habiles le saisissent! pour moi, je le cherche en vain dans cette nuée d'écrivains, serviles imitateurs de la nature, qui la voyant à la hâte, confondent leurs couleurs sur une toile uniforme, languissante et sans vie. Se traînant les uns après les autres dans de stériles sentiers, ils y vivent aux dépens d'un immense fonds commun ouvert à tout le monde, sans que leur intelligence agrandisse jamais la pensée qu'ils y puisent... c'est le pêle-mêle de la foule, rien de plus : point de type, pas d'originalité, point de convictions.

Quelques rares génies apparaissent de loin en loin au milieu de ces flots littéraires. Le Drame, malgré ses fantômes et ses longues saturnales, a touché plusieurs fois au sublime; la lyre a reproduit les anciennes merveilles en remuant des cœurs pétrifiés par l'industrie et les affaires; j'en conviens, j'en suis fier pour mon pays! Mais veut-on découvrir dans ces pages immortelles, les réactions de la société sur l'âme du Poëte, déchirer le voile dont il se couvre, lorsqu'il traduit dans ses œuvres les principes et les émotions de son siècle; alors, Messieurs, on comprend la distance qui sépare les héros de nos jours, d'un Homère, d'un Dante, d'un Corneille. A peine, dans le rapide entraînement qu'ils subissent, peut-on saisir au passage le sentiment particulier qui les inspire, ce sentiment que les esprits élevés soulagent en se répandant en paroles, et dont ils laissèrent toujours une trace lumineuse dans leurs écrits.

A tous ces titres, on peut le dire avec vérité, le XIX.e siècle n'a pas trouvé son expression, et il la cher-

chera longtemps encore, parce qu'en dehors des opinions religieuses, il n'y a plus de convictions.

Telle est, Messieurs, l'influence des convictions dans la Littérature :

Elles ramènent au culte du beau par le sentiment de la vérité; elles luttent par de constants efforts contre les excès de la liberté; elles donnent à l'âme cet état de confiance qui féconde l'inspiration; enfin, elles assurent à l'homme de lettres le privilége de l'individualité.

Après avoir développé ces graves considérations, puis-je me flatter, Messieurs, d'avoir fait entendre quelqu'enseignement utile à cette poétique jeunesse accourue dans cette enceinte, pour fêter avec vous l'ouverture de nos Jeux?

J'oserai le croire, s'il est vrai que les chutes nombreuses dont nous sommes les témoins, n'ont pas de cause plus certaine que des études équivoques, sans fonds, sans consistance, qui ne peuvent produire que des pensées à demi-écloses et des œuvres incomplètes.

A la vue des couronnes d'Isaure, on se prend facilement à penser qu'on peut cueillir des fleurs sans effort et jouer au milieu des Muses sans danger. Les grâces ne se montrent-elles pas encore sans apprêt? n'autorisent-elles pas le négligé de l'art?

Gardez-vous, jeunes Poëtes, de ces trompeuses amorces! Vous avez les mains pleines de fleurs, je le vois : mais pour en former une guirlande, il faut les choisir, les assortir, les entrelacer. Soyez-en convaincus, quel que soit le sujet qui fixe votre brillante imagination, qu'il vienne des riants tableaux de la nature ou qu'il se cache dans les plis de votre cœur, il aura toujours un trait que vous ne saisirez pas tout d'abord, et qui, par une étude attentive, se révélera plus tard à la délicatesse de votre regard ou à la sensibilité de votre âme. Vous

êtes peintre, ô Poëte ! cherchez donc le jour vrai, le jour favorable à l'objet que vous aimez et que vous cherchez à me faire aimer ! Puis, lorsque vous serez sûr du jeu de la lumière, hâtez-vous, saisissez vos pinceaux! livrez-vous aux délicieuses émotions qui inspirent l'artiste lorsqu'il voit naître sous ses doigts le monument qui transmettra son nom à la postérité.

Plus heureux que lui, vous donnerez la vie aux créations de votre intelligence; vous les animerez d'un souffle divin, et par votre foi dans l'objet que vous aurez amoureusement contemplé, vous porterez la beauté de son image jusqu'à l'idéal de la beauté.



L'ÉPOPÉE TOULOUSAINE

OU

LA GUERRE DES ALBIGEOIS,

CHANT VI.e (1);

Par M. Florentin DUCOS, un des quarante Mainteneurs;

Fragment lu en Séance particulière de l'Académie.

Gloriæ Majorum!

Quand Marcel, qu'entourait le royal auditoire,
Des malheurs de Toulouse eut raconté l'histoire,

(1) L'action du Poëme commence au combat de Castelnau-d'Arri, dans lequel Montfort triompha des forces combinées des Comtes de Toulouse et de Foix. Le jeune Raimond, fils du Comte Raimond VI, est le héros du Poëme. L'auteur suppose qu'il a été fait prisonnier dans ce combat. La description de la bataille et de l'auto-da-fé qui la suit, l'exposition, l'invocation, le tableau de la Cour des Comtes de Toulouse, et un récit très-abrégé de l'histoire de cette ville, remplissent le 1.er chant. Le second est consacré à la peinture des suites de cette bataille; les divers mouvements qu'elle excite dans Toulouse, la lutte qui s'élève entre l'Évêque Foulque et le Comte, les agitations du peuple partagé entre son amour pour le Comte et son obéissance à son chef spirituel, une procession des reliques de la basilique de Saint-Saturnin, en font le sujet. A la fin du chant, Raimond envoie Marcel, jeune troubadour, à Pierre II, roi d'Aragon, dont il avait épousé la sœur, pour lui demander des secours. Les 3.e, 4.e et 5.e chants contiennent le récit que fait l'ambassadeur toulousain de tous les événements de la croisade, en remontant à la naissance de l'hérésie jusqu'au combat de Castelnau-d'Arri. Après ce récit, Pierre l'invite à assister aux jeux qu'il consacre à célébrer la grande victoire, connue sous le nom de *las navas de Tolosa*, qu'il vient de remporter sur les Maures. Ces jeux, mêlés de tournois et de courses de taureaux, font en partie le sujet du 6.e chant.

Pierre (1) dit : « Je partage un douloureux affront (2) ;
» Le sang et l'amitié m'unissent à Raimond ;
» Ses malheurs m'ont ému ; sa cause est juste et belle ;
» Ce prince peut compter sur mon appui fidèle ;
» Ni craintes, ni revers n'ébranleront ma foi ;
» Je sais tous les dangers que j'appelle sur moi ;
» Mais, dussé-je périr dans la noble entreprise,
» Dussent tomber sur moi les foudres de l'église,
» Pour combattre Montfort et les puissants légats,
» Je franchirai les monts qui bornent mes états ;
» J'irai, je conduirai ces enfants de la gloire
» Qu'aux champs de Tolosa couronna la victoire,
» Quand du Maure insolent le téméraire orgueil
» Qui rêvait des lauriers, ne trouva qu'un cercueil.
» J'irai, fort de la cause et des droits que j'épouse,
» Couvrir de mes drapeaux les remparts de Toulouse ;
» Venger l'honneur d'un frère ; au joug d'un oppresseur
» Arracher votre prince et le fils de ma sœur,
» Et, d'un aventurier châtiant l'insolence,
» Frapper d'un coup mortel sa coupable espérance.
» Dans les jeux de la paix, tandis que mes soldats
» Préparent leur courage à de nouveaux combats,
» Calmez auprès de nous vos douleurs inquiètes ;
» Que ma cour vous retienne ; assistez à nos fêtes ;
» Célébrez avec nous ce jour que Dieu bénit,
» Dont le monde chrétien s'honore et retentit,
» Le triomphe si beau, la victoire immortelle
» Qui soumit au vrai Dieu le croissant infidèle,

(1) Pierre II, roi d'Aragon, beau-frère du Comte de Toulouse.

(2) Allusion à l'expiation subie à Saint-Gilles par le Comte de Toulouse.

Et des enfants d'Islam, couchés dans nos sillons,
Moissonna pour longtemps les impurs bataillons. »

Il dit, et par son ordre on sonne la fanfare;
s jeux et des tournois la pompe se prépare;
n appelle au champ clos ces chevaliers sans peur,
ui viennent disputer la palme de l'honneur.

Aux lieux où Saragosse, antique et glorieuse,
end de son faubourg l'enceinte populeuse,
est aux bords de l'Ebre un champ vaste et désert,
ivage que tapisse un gazon toujours vert,
ù le fleuve, s'ouvrant des routes ignorées,
tte et roule au hasard ses ondes égarées.
, du cirque qui s'ouvre aux pompes de ce jour
palissade en bois dessine le contour;
n tournoi radieux la lice se déploie.
tenture aux plis d'or, les longs tapis de soie,
les fleurs, les festons, les chiffres enlacés
écorent les gradins sur six rangs exhaussés.
out ce que l'Aragon, et ses monts, et ses plaines
omptent de Troubadours, d'illustres Châtelaines,
Preux, de fiers Barons, de Chevaliers courtois,
ourait dans Saragosse aux pompes des tournois.
h! qui pourrait nombrer, oh! qui pourrait décrire
s beautés au front pur, au magique sourire,
ux grands yeux pleins d'éclairs, d'où partent tour à tour
des sources de flamme et des rayons d'amour!
eur bouche, fleur vermeille aux vivantes corolles,
nce en traits acérés d'enivrantes paroles,
subjugue les cœurs que fascine à la fois
prestige de l'œil, le charme de la voix.
h! qui peindra l'éclat de ces riches parures,

Et l'ébène ondoyant des noires chevelures,
Ces boucles, ces anneaux, tous ces bandeaux soyeux
Que l'heureuse résille enferme dans ses nœuds;
Et l'aigrette légère, élégante, mobile,
D'or et de diamants, tissu riche et fragile,
Qui se roule en spirale, et de ses feux divers
En prisme scintillant divise les éclairs.
Les écharpes d'azur se déroulent flottantes;
Les voiles argentés, les gazes transparentes
Les tissus ondoyants au reflet délicat,
Orgueil de cent beautés, rivalisent d'éclat.
C'est le cercle émaillé d'une riche corbeille,
Une guirlande immense, éclatante merveille,
Où le printemps sourit, prodigue de couleurs,
Et verse à pleines mains ses parfums et ses fleurs.

Sur un trône d'ivoire, où l'or pur étincelle,
Pierre qu'attend sa cour, s'assied au milieu d'elle;
Là, brillent à ses pieds, aux yeux des spectateurs,
Les magnifiques dons qu'il destine aux vainqueurs.
D'abord, un fier coursier qu'aux sables de Libye
L'Oasis enfanta d'un souffle d'Arabie;
Les murs de l'Alcazar reçurent ce trésor;
Avec sa riche housse et des éperons d'or,
Au Roi dont il aimait le noble caractère
Le Calife l'offrit en tribut volontaire.
Puis, un lourd cimeterre, au formidable acier,
Que trempa dans Tunis un habile ouvrier;
Sur le fourreau d'argent, brillantes ciselures,
Rayonnent des coursiers, des casques, des armures.
C'est ce fer malheureux, qu'au jour de son trépas,
Portait l'Émir trahi par le sort des combats,

Quand Pierre, son vainqueur aux murs de Ségovie,
Lui ravit à la fois la couronne et la vie.
Enfin, l'on voit auprès du coursier frémissant
Briller l'acier poli d'un casque éblouissant,
Dont le cimier emprunte à l'autruche sauvage
La noble majesté de son riche plumage.
Sur les siéges couverts de tissus nuancés,
D'un immense concours les rangs se sont pressés;
Et le ciel bleu rayonne, et dans l'azur limpide
Descend à torrents d'or la lumière splendide
Sur la lice, et les fleurs, et ces mille beautés
Qu'inonde le soleil de feux et de clartés.

Mais la trompette sonne, et de sa voix guerrière
Elle appelle les preux, leur ouvre la carrière;
Miguel, héraut du camp, au signal de son roi,
Abaisse la barrière, annonce le tournoi.
Un silence attentif remplit l'enceinte émue;
Vers la porte du camp chacun tourne sa vue.
On écoute, et bientôt, au son bruyant du cor,
Etincelant d'acier, bardé de fer et d'or,
S'avance un chevalier au superbe costume,
Que porte un coursier noir, au frein blanchi d'écume.
Son beau casque reflète un feu doux et tremblant;
Sur l'éclatant cimier flotte un panache blanc;
L'écharpe aux larges nœuds, à la frange dorée,
Presse ses nobles flancs d'une zone pourprée;
De la main droite il tient la lance du combat,
Du bras gauche un écu qu'emplit de son éclat
Un soleil rayonnant, emblème de sa Dame.
D'une voix forte il crie : « Etoile de mon âme,
» Inès est un soleil d'immortelle beauté;
» En elle est la vertu, l'honneur, la pureté;

» A ses divins attraits le monde rend hommage;
» Le prix de la beauté doit être son partage;
» Qui prétend le nier, qu'il avance !... et soudain
» J'obtiendrai son aveu les armes à la main. »

Il disait, et du cor la voix retentissante
Annonce au chevalier qu'un rival se présente;
La lance au poing, superbe et déjà menaçant,
Sur un coursier fougueux il accourt bondissant.
Chez lui (le deuil sans doute est pour lui plein de charmes)
Tout est noir, et l'écharpe, et le casque, et les armes;
Noir aussi l'écu. Mais, sur la sombre couleur
Rayonne un lis modeste, éclatant de blancheur :
« L'adorable Carmen est la beauté que j'aime;
» La plus pure des fleurs, ce lis est son emblème :
» Comme un lis au vallon règne parmi les fleurs,
» Ainsi règne Carmen, souveraine des cœurs;
» Blanche comme ce lis, comme lui pure et belle,
» Elle est de la beauté le plus parfait modèle,
» Dit-il; tous les mortels doivent le confesser;
» Si quelqu'un refusait, je saurai l'y forcer. »
— « Tu mens ! c'est faux ! Inès est la belle des belles,
» Seule elle peut dompter les cœurs les plus rebelles;
» Comme l'astre du jour elle vit pour briller,
» Et, comme le soleil, rien ne peut l'égaler. »
— » Je te jette le gant, repart d'une voix brève
» Le chevalier du lis. » — « Et moi je le relève,
» Répond au même instant le noble champion;
» L'on jugera bientôt qui des deux a raison. »
— « Et qui veux-tu pour juge, audacieux athlète? »
— « Ce peuple, qui sera témoin de ta défaite. »
— « Je l'accepte... » Et le gant sur l'arène lancé,

Par le noble adversaire est soudain ramassé.
Il est remis au Roi, qui saura, juste et sage,
Arrêter le combat, en agitant ce gage.

Les champions qu'excite et l'orgueil et l'amour,
Du cirque en sens contraire ont fait trois fois le tour,
Saluant avec grâce, et leur digne adversaire,
Et le Prince, et leur Dame, et l'assemblée entière.
Alors, ayant pris place aux deux extrémités,
Ils fondent l'un sur l'autre, ardents, précipités;
Leur lance est en arrêt, leur visière baissée;
Leur vitesse est égale au vol de la pensée.
Les coursiers écumants se laissent emporter;
D'un choc épouvantable ils semblent se heurter;
Tous les cœurs sont émus et tous les fronts pâlissent;
Sous le coup foudroyant les armes retentissent,
Mais sur l'airain sonore il tombe sans vertu,
Et le fer de la lance a glissé sur l'écu.
Emportés par le feu de leur ardeur guerrière,
Ces braves champions fournissent la carrière,
Tournent bride en courant, reviennent sur leurs pas,
Et l'un sur l'autre encor fondent avec fracas.
Le chevalier du lis frappe son adversaire;
Le soleil ébranlé sent pâlir sa lumière;
Tous ses rayons de feu, naguère encor si beaux,
Tombent avec l'écu, dispersés en lambeaux.
Un moment abattu, l'athlète se relève,
D'une main vigoureuse il a saisi son glaive,
Et ce glaive s'agite, et lance dans les airs,
Rapide et tournoyant, une gerbe d'éclairs.
Il tombe sur le lis, ainsi qu'une massue;
Il en frappe la tige, et la tige est rompue;

L'écu même s'entr'ouvre à demi fracassé ;
Un second coup résonne et le casque est percé.
Repoussant une attaque et si chaude et si vive,
Le chevalier du lis a repris l'offensive ;
De sa lance brisée il jette les tronçons ;
Un mouvement rapide a vidé les arçons ;
Tous deux ils sont debout, sur l'arène, en présence,
Se mesurant de l'œil, s'observant en silence.
Le chevalier du lis s'élance ; le premier,
Il frappe son rival, il atteint le cimier
Du casque éblouissant, qu'il écrase, et sur l'herbe
S'en va tomber au loin le panache superbe.
Un second coup succède, et le casque brisé
Découvre un front livide et de sang arrosé.
Le champion d'Inès dont la force succombe,
Sous le coup foudroyant fléchit, chancelle et tombe.
« Cessez !... de toute part s'élève un cri d'effroi ;
» Cessez ! » criait la foule. Au même instant le Roi
Protége le vaincu de sa puissante égide ;
Son geste met un terme au combat homicide ;
Et des servants du camp le secours empressé
Vient prêter assistance au malheureux blessé ;
On l'emporte, on étanche au flot d'une onde pure
Le sang qui tout fumant jaillit de sa blessure.

L'heureux vainqueur triomphe ; il s'avance ; sa main
Du superbe coursier déjà saisit le frein....
Mais le cor retentit.... Une voix crie : « Arrête !
» Ce coursier généreux que tu crois ta conquête,
» Par un second triomphe il te faut l'acheter,
» Car moi je viens ici pour te le disputer.
» Cède, ou combats !... choisis !... Ta défaite ou la mienne ! —

Et déjà l'on a vu s'avancer dans l'arène
Un guerrier dont le port, le formidable aspect,
A l'égal des héros, commande le respect.
Son casque au cimier d'or, aux vives étincelles,
Est surmonté d'un aigle ouvrant ses sombres ailes,
Et sur l'écu qu'entoure un large cercle d'or
Un aigle ciselé semble prendre l'essor.
Son écharpe soyeuse et ses armes sont blanches ;
Au riche ceinturon qui lui presse les hanches
Un glaive est suspendu, noble appui que son bras
Eprouva plus d'un jour au hasard des combats.

« Qui que tu sois,... guerrier fameux... j'aime à le croire,
» Qui veux en ce moment m'arracher ma victoire,
» Dis-moi quel est ton nom.... Par l'astre que tu sers,
» Dis-moi quelle beauté te retient dans ses fers, »
Dit le héros du lis. « Moi, je te le déclare ;
» Mon nom est Morellos, seigneur de Transtamare ;
» Et celle dont le nom, resplendissant d'éclat,
» Vient de sortir vainqueur d'un terrible combat,
» La beauté, digne objet de mon tendre délire,
» C'est Carmen qui me tient sous son aimable empire.
» Parle; quels sont vos noms? tu connais tous les miens. »

— Et l'inconnu répond : « Ces noms valent les tiens.
» Va, ne t'applaudis pas d'un succès éphémère ;
» L'heure de la victoire est bien souvent amère,
» Alors qu'il faut défendre un laurier mal acquis ;
» Car au dernier vainqueur demeure enfin le prix.
» Je ne puis déclarer à toi, pas au Roi même,
» Ni mon nom, ni celui de la beauté que j'aime ;
» Tu ne les liras point gravés sur mon écu,
» Mais tu les apprendras quand je t'aurai vaincu.

» Du combat cependant j'égalise la chance ;
» J'abandonne l'écu, je dépose ma lance ;
» Au moment d'échanger de si terribles coups,
» Que tout (l'honneur le veut) soit égal entre nous !
» Nous allons tous les deux combattre avec l'épée ;
» Je suis à pied ; défends une gloire usurpée. »

Et jetant son écu, dressant son glaive en l'air,
Où l'acier flamboyant reluit comme un éclair,
Sans autre bouclier que son mâle courage,
Sur son rival moins fier, il fond comme un orage.
Morellos, du torrent sur lui précipité
Ne soutient pas la force et la vivacité ;
Son armure est en feu ; sur ses flancs, sur sa tête,
De cent coups redoublés éclate la tempête ;
De l'attaque incessante il détourne les traits,
Il se défend à peine et n'attaque jamais.
Quand, vainqueur de l'hyène et rugissant de joie,
Le tigre lui ravit le cerf qui fut sa proie ;
Si le roi des forêts qu'il ne soupçonnait pas,
Sortant de la tannière, au devant de ses pas
Apparaît... il frissonne, il sent fuir son courage ;
Mais il retient sa proie et le combat s'engage.
D'une retraite habile empruntant le secours,
On le voit se défendre en reculant toujours,
Jusqu'au moment fatal où le lion se lasse,
S'élance, impatient, et saisit, et terrasse,
Et presse l'ennemi que déchirent ses dents,
Dans l'étreinte de fer de ses ongles ardents,
Etanche dans le sang sa fureur assouvie,
Arrache à son rival la victoire et la vie.
Tel Morellos résiste et combat en cédant,

Mais cède pas à pas le terrain qu'il défend ;
Tel le noble inconnu que son secret protége
Le presse, le poursuit, le tourmente, l'assiége ;
Fait briller à ses yeux, où la colère bout,
Ce glaive menaçant dont l'éclair est partout.
Morellos, dévoré de honte et de colère,
S'arrête, et veut braver son puissant adversaire ;
Mais c'est en vain ; il porte un coup mal assuré ;
Le coup glisse et se perd comme un trait égaré ;
Il lève encor le bras ; mais cet effort funeste
De sa force épuisée a consumé le reste ;
Il chancelle… et d'un coup terminant le combat,
A ses pieds l'inconnu le rejette et l'abat.
Et le fer sur la gorge, il lui dit : « Brave athlète !
» Rends-toi ! je suis vainqueur : confesse ta défaite !
» Ne reconnais-tu pas à mes coups affermis
» Le pur sang des héros, dans mes veines transmis ?
» Surtout, n'accuse pas la fortune jalouse ;
» Je suis Raimond, le fils du Comte de Toulouse ;
» Issu du grand Raimond, et neveu de ton Roi,
» Sans honte et sans regret tu peux subir ma loi.
» A la beauté d'Elma dont je défends la gloire
» L'adorable Carmen doit céder la victoire. »

Il disait : un transport mêlé d'étonnement
S'élève autour du cirque en long frémissement ;
Les battements de mains éclatent dans l'ivresse ;
Pour mieux voir le héros sur les bancs on se dresse.
Lui s'incline, tourné vers le Roi qui descend,
Relève le vainqueur et pleure en l'embrassant :
« Beau neveu ! noble fils d'une sœur bien-aimée !
» Guerrier dont chaque jour grandit la renommée,

» Quel bonheur de vous voir ! quelque ange, Dieu merci,
» A pu briser vos fers et vous conduire ici !
» Recevez de ma main ce coursier, noble gage;
» Ce prix vous est bien dû ; c'est le prix du courage.
» Quant à vous, qui déjà triomphiez aujourd'hui,
» Car vous n'avez connu d'autre vainqueur que lui,
» Acceptez, Morellos, ce brillant cimeterre
» Que je conquis pour vous dans les champs de la guerre;
» Digne de votre bras, à l'heure du danger,
» Dans un sang odieux vous saurez le plonger.
» Que ce casque brillant, que nul autre n'efface,
» Du malheureux blessé console la disgrace;
» J'honore son courage, héroïque vertu,
» Qu'il soit récompensé pour avoir combattu. »

Pierre dit; et Marcel, à l'aspect de son maître,
A la joie, au bonheur se sent enfin renaître;
Plein d'ivresse, il se livre aux transports les plus doux,
Et du jeune Raimond embrassant les genoux :
« C'est donc vous, disait-il, c'est vous, vous que j'embrasse,
» Vous dont j'ai si longtemps déploré la disgrâce;
» Je vous revois enfin, vous que j'ai tant pleuré !
» Je vous revois vainqueur, triomphant, adoré!!!! »
Et ces tendres amis, oubliant tant d'alarmes,
Mêlaient de leurs transports le délire et les larmes.

Pourtant, l'heureux vainqueur attend son plus doux pri
Des mains de la beauté dont son cœur est épris.
Il approche d'Elma, qui, belle et rougissante,
Ne reçoit qu'en tremblant l'hommage qu'il présente,
Le relève et lui dit : « Illustre chevalier,
» Recevez de ma main ce modeste laurier;
» Qu'à ce front héroïque il serve de couronne!

» C'est, avec notre Roi, mon cœur qui vous le donne. »
Et le cirque applaudit, et chacun proclama
La gloire de Raimond et la beauté d'Elma.

Le lendemain, quand sonne enfin l'heure attendue,
Aux courses des taureaux la foule est descendue;
Même torrent de peuple aux flots précipités;
Mêmes riches atours, même essaim de beautés;
Et toujours un ciel bleu dont la magnificence
Verse de ses splendeurs la magique opulence.
Mais, dans ce grand concours, ceux que chacun nomma,
Raimond ne paraît point, en vain l'on cherche Elma:
« La trop modeste Elma qu'embarrasse sa gloire,
» Cache à des yeux jaloux l'éclat de sa victoire, »
Disait-on. Mais Marcel, plein d'un trouble secret,
Promène autour du cirque un regard inquiet;
Pour la première fois, son amitié blessée,
D'un maître, cœur intime, ignore la pensée;
Qu'est devenu Raimond? Où porte-t-il ses pas?
Quel projet est le sien?... Marcel ne le sait pas.

Cependant tout est prêt, et dans le cirque immense,
Au signal de l'airain, la course enfin commence.
Dans la lice apparaît l'ardent Toréador.
La casaque de pourpre, et la résille d'or,
Les vestes de velours aux manches tailladées,
De perles, de rubis, d'or richement brodées,
Les paillettes d'argent, les rubans enflammés
Fascinent les regards éblouis et charmés.
La moire aux doux reflets, la dentelle flottante
Entourent de leurs nœuds une taille élégante.
D'une main agitant cet éclatant drapeau
Dont la couleur sanglante irrite le taureau,

Et de l'autre un poignard dont la lame acérée
Garde pour sa victime une mort assurée ;
Tel le Toréador que le cirque applaudit,
Léger, impétueux, et s'élance et bondit.

Au bruit des instruments, s'avance dans l'arène
Le taureau qui mugit, affranchi de sa chaîne.
Mais quand il voit ce peuple, et qu'il entend ce bruit,
L'indomptable animal s'effarouche et s'enfuit;
L'air s'échappe en grondant de ses naseaux qui fument;
Il a levé la tête et ses grands yeux s'allument.
Il s'arrête... On dirait qu'il prépare ses coups;
Admirez!... qu'il est beau de force et de courroux!
Il cherche le combat, il respire l'audace ;
Au croissant de son front se dresse la menace;
Et de son cou nerveux ce long fanon qui pend,
Et sa queue ondoyante en forme de serpent,
Qui se dresse vibrante et se roule en spirale,
Et le cri rauque et sourd que sa poitrine exhale,
Ses pieds battant le sol, de sa bave humecté,
Tout des vaillants piqueurs glace la fermeté.

Mais le devoir commande et la honte les presse.
Sur des coursiers tout blancs et rivaux de vitesse,
Les quatre Picadors, de buffle cuirassés,
Sur l'ennemi fougueux se jettent, dispersés,
Brandissant une lance, et de sa pointe aiguë,
Ils piquent le taureau qui bondit à leur vue.
Il s'attaque à l'un deux ; on le voit s'élancer
Et de sa double corne il cherche à le percer.
Mais, tandis qu'il poursuit l'ennemi qui s'échappe,
Un second assaillant sur lui fond et le frappe.
Echauffé par le sang, excité par les cris,

Une fureur aveugle allume ses esprits;
Il se tourne, et combat le nouvel adversaire;
Un troisième succède et brave sa colère;
Puis un autre.... Entouré d'ennemis renaissants,
Le taureau, hors de lui, s'agite en tous les sens;
Seul, il fait face à tous. Il court, se précipite;
Il atteint le coursier retardé dans sa fuite,
Le frappe, et dans son flanc, comme un large poignard,
De sa corne brûlante il enfonce le dard.
Le coursier tombe et meurt. L'homme demeure en proie
Aux fureurs du taureau qui sous ses pieds le broie,
Et le peuple témoin de ce fatal combat,
Jette au vainqueur sauvage un immense vivat.

Mais de nouveaux acteurs vont animer la scène.
On en voit un essaim s'élancer dans l'arène;
Ils sont à pied, courant au devant du taureau;
Agitant dans leurs mains la flèche et le drapeau;
Rapides, effleurant le sol que leur pied touche,
Ils semblent se jouer de l'animal farouche;
Tournent autour de lui, se laissent approcher,
D'une main téméraire ils osent le toucher;
Mais sitôt que le monstre, à la gueule fumante,
Abaisse, pour frapper, sa corne impatiente,
Le léger champion, de terreur affranchi,
Pose un pied sur sa tête, et le taureau franchi,
Qui frappe dans le vide et veut frapper encore,
Cherche en vain l'ennemi que sa haine dévore.
Cependant les piqueurs jettent au monstre fou
Mille traits acérés qui mordent à son cou;
Et le monstre rugit, et son dos se hérisse,
Enorme porc-épic que torture la lice.

Quand sa rage est au comble, et qu'il jette en courant
L'écume et la sueur qui tombent par torrent,
Tous les Toréadors, hors un seul qui demeure,
Sortent; telle est la loi pour que l'animal meure;
Et l'on voit, seul à seul, dans ce moment fatal,
De l'homme et du taureau le combat inégal.
D'un côté, c'est la force avec toute sa rage;
De l'autre, c'est l'adresse et surtout le courage;
Mais la force vaincue avec son désespoir,
De l'homme sur la brute atteste le pouvoir.

Le Spada reste seul dans l'arène; il se place
Au devant du taureau, s'arrête et lui fait face.
L'animal, emporté par d'horribles fureurs,
Dans ce sang ennemi veut venger ses douleurs;
Il s'élance!... on frissonne. En sa pose tranquille,
Le Spada le regarde et l'attend immobile,
Le bras levé, l'œil fixe, un glaive dans la main.
Le quadrupède arrive... il va frapper... soudain,
Sur le front du taureau cette main intrépide
Plonge un fer qui frémit... l'éclair est moins rapide...
Le monstre foudroyé, pliant ses deux genoux,
Tombe... aux pieds du vainqueur expire un vain courroux;
Il triomphe, et le cirque, enivré de sa gloire,
Du grand Toréador proclame la victoire.

De ces superbes jeux le terme est arrivé;
Du triomphe royal le jour s'était levé...........

LA FÊTE DES FLEURS AU XVI.E SIÈCLE.

ÉLOGE

DE

CLÉMENCE ISAURE;

Par M. FIRMIN JAFFUS, de Limoux,

Maître ès Jeux Floraux;

Prononcé dans la Séance publique du 3 mai 1844.

Soyez bénie entre les femmes,
Vous dont l'astre conduit au port
Mon vaisseau sans voile et sans rames,
Jouet des vagues et du sort!
Au bruit des fanfares joyeuses,
Douce Vierge, vos mains pieuses
Trois fois ont couronné mon front.
Je veux célébrer vos louanges;
Et les Poëtes et les Anges,
Unis à moi, vous béniront.

MESSIEURS,

Tel est le cri qui s'échappa de mon cœur, il y a un , lorsque, réunie dans cette enceinte pour célébrer la e d'Isaure, votre illustre Académie daigna m'ouvrir rangs et m'associer à sa gloire. Profondément touté de cet honneur, auquel j'étais loin de prétendre, n enthousiasme et ma joie s'exhalèrent en un canue d'actions de grâces; je bénis la Vierge Toulousaine

dont la pieuse munificence va semant les couronnes à travers les âges, et qui, après m'avoir prodigué ses brillantes Fleurs, m'a fait asseoir parmi les Mainteneurs de ses Jeux immortels. Je contractai l'engagement solennel de payer un tribut de louanges à mon auguste Bienfaitrice. En réclamant pour moi cette noble tâche, j'avais consulté mon cœur plutôt que mes forces : heureux Lauréat, je voulais exprimer ma reconnaissance personnelle, sans songer que le panégyriste d'Isaure devait être aussi l'interprète de votre gratitude, de celle de Toulouse et de la France. Je n'avais pas compris la grandeur et l'importance du travail que j'allais aborder.

Évoquer les souvenirs du passé ; réveiller dans son long sommeil la Muse Romane, notre mère ; redire le poétique appel des sept Troubadours de Toulouse, proposant aux Ménestrels *le joyau de la Violette ;* offrir à votre contemplation la noble figure de Clémence, ceinte de la triple couronne de la beauté, de la vertu et du génie ; apprécier l'influence de cette nouvelle Béatrix, qui réalise enfin la pensée de Dante, ouvre à l'inspiration des sources inconnues, substitue aux stériles fictions du paganisme la grande trilogie chrétienne, la Foi, l'Espérance et l'Amour ; apporte au monde la Poésie évangélique avec ses mélancoliques rêveries, ses mélodies suaves, ses chants mystérieux, plaintifs et tendres ; proclame l'avénement de la femme dans les lettres, et le triomphe de la langue française sur l'idiome des Troubadours ; dote sa patrie d'une institution jusqu'alors sans exemple, d'une société gardienne vigilante des lois du goût, préparant ainsi les merveilles de la Renaissance et la puissante création de Richelieu : vaste sujet dont les magnifiques développements exigeraient un pinceau plus habile, une parole plus éloquente ! œuvre difficile et hardie que je ne saurais entreprendre sans témérité !

Et puis, ces grandes considérations ont été présentées sous toutes les formes, devant le *Collége du Gai Savoir*, à toutes les époques de son histoire; depuis l'année 1528 jusqu'à nos jours, plus de trois cents orateurs ont prononcé tour à tour l'éloge de Clémence. Après cette longue suite de panégyristes, que pourrais-je dire encore? Est-il possible de glaner quelques épis dans un champ qu'ont parcouru tant de moissonneurs? Un hymne sublime se prolonge à travers les siècles : les accents de ma faible voix n'ajouteraient rien à ce majestueux concert. Pourquoi jeter quelques notes perdues au milieu du cantique entonné par nos pères? Ah! plutôt soyons l'écho fidèle de ces lointaines harmonies! Répétons dans leur gracieuse simplicité les louanges adressées à Clémence Isaure par des hommes encore pleins de son souvenir, et dont quelques-uns avaient pu voir et entendre cette femme célèbre; retraçons le tableau de la Fête des Fleurs dans les temps voisins de son origine, et opposons les naïves et poétiques réjouissances de nos prédécesseurs à la solennité imposante et sévère que nous célébrons en ce moment.

S'il est dans notre passé une période glorieuse, un âge d'or, c'est sans contredit la première moitié du XVI.e siècle. Toulouse entrait dans une ère de prospérité et de grandeur, qui fut, hélas! trop courte, car bientôt la Réforme avec ses doctrines subversives alluma parmi nous la discorde et la guerre civile. Debout sur la limite du moyen âge et des temps modernes, Clémence Isaure, dans le Midi, avait présidé à cette renaissance des Lettres qui allait s'accomplir dans le Nord, sous les auspices de François I.er A sa voix, les grands hommes s'élevaient de toutes parts; ils offraient au monde l'exemple des plus mâles vertus unies à la plus haute intelligence; ils cultivaient avec un succès inouï,

avec un éclat qui ne s'est pas effacé, la science et l'art dans toutes leurs manifestations : jurisprudence, histoire, mathématiques, poésie, architecture, sculpture. C'est une époque féconde et dont les brillants souvenirs rayonnent sur le front de la cité, comme une auréole impérissable. Levez les yeux ; dans ce palais consacré à toutes les gloires de Toulouse, resplendissent les illustrations du XVI.e siècle : Pierre Bunel, écrivain distingué ; Arnoul Duferryer, savant jurisconsulte ; Jean de Pins que ses contemporains appelaient une bibliothèque vivante ; Augier Ferrier, grand géomètre et médecin habile ; Pierre de Saint-Jory, dont les commentaires sur le Droit sont justement estimés ; Philippe de Berthier, magistrat d'une érudition immense ; Guillaume de Fieubet, également recommandable par sa piété et par ses talents ; Antoine Tolosani, dont l'éloquence terrassait les Calvinistes ; et au-dessus de tous ces noms, les noms immortels de Cujas, de Bachelier, de Pibrac, de Duranti !

Sous l'influence de ces nobles génies, Toulouse semblait animée d'une vie nouvelle. Elle bâtissait des colléges, fondait six grandes écoles pour l'étude du Droit, dotait avec munificence de nombreux et savants professeurs, et voyait la jeunesse de la France, de l'Espagne et de l'Italie, accourir en foule aux leçons de son Université. Son Parlement, véritable assemblée de sages, par ses lumières et ses vertus, commandait le respect et l'admiration du pays. L'institution des Jeux Floraux était une merveille dans cette Europe qui voyait éclore tant de merveilles ; elle dispensait la gloire et la renommée, et le *Grand* Ronsard ambitionnait ses suffrages ; elle faisait mieux : elle reliait le passé à l'avenir, en protégeant à la fois la culture du dialecte roman et de la langue française. En même temps, la ville se couvrait de somptueux édifices dont les restes précieux font aujourd'hui son plus bel orne-

ment ; un large pont était jeté sur la Garonne ; le palais d'Assezat, ouvrage du Primatice, les palais Bernuy, Catelan et Meynier, inauguraient brillamment parmi nous le style splendide de la Renaissance ; l'ancien Capitole, dévoré par les flammes, était reconstruit sur un nouveau plan, aux frais de Clémence Isaure, et d'après les dessins de Nicolas Bachelier, élève de Michel-Ange. Toulouse comptait cent églises, dont la plupart étaient d'une magnificence architecturale impossible à décrire. Elle montrait surtout avec orgueil Notre-Dame de la Daurade, bâtie sur les ruines d'un temple d'Apollon. La nef, coupée par trois rangs de colonnes torses, supportait une voûte hardie, entièrement dorée ; les murs étaient recouverts d'une éblouissante mosaïque de verre, représentant l'histoire de la religion. Dans le sanctuaire, s'élevait un monument qu'un écrivain enthousiaste place bien au-dessus des merveilles de l'Assyrie et de la Grèce ; il avait été érigé à la mémoire de Clémence Isaure par la cité reconnaissante. Là reposaient les restes mortels de la fille des Comtes de Toulouse (1). Sur le tombeau était couchée la statue de la poétique vierge, les yeux levés vers le ciel, tenant dans ses mains un rosaire, et les pieds appuyés sur un lion de marbre. Une inscription latine rappelait ses vertus, la durée de sa vie passée dans le célibat, ses libéralités confiées aux Capitouls pour l'émulation et la récompense des écrivains (2). Étrange rapprochement ! la Muse

---

(1) C'est une opinion erronée, qui existait encore au XVIII.[e] siècle ; on sait aujourd'hui que la famille des Isaures était originaire de Provence.

(2) Voici la traduction de cette épitaphe.

« *Clémence Isaure*, fille de *Louis Isaure*, de l'illustre famille des *Isaures*, s'étant vouée au célibat, qu'elle choisit comme l'état le plus parfait, et ayant vécu cinquante ans vierge, établit, pour l'usage public de sa patrie, les marchés au blé, au poisson, au vin et aux herbes, et les légua aux Capitouls et aux citoyens de Tou-

chrétienne dormait sur les débris de l'autel d'Apollon!

Tous les ans, aux approches du mois de mai, les Poëtes venaient s'agenouiller devant la pieuse image; ils l'entouraient de bouquets, de couronnes, de cierges bénits. Dame Clémence n'accueillait pas toujours ces vœux intéressés, et maint Troubadour disait plus tard: « J'ai perdu mes oraisons et mes offrandes. »

Cette dévotion ingénue et touchante, qui fait sourire le scepticisme moderne, s'était manifestée avec un redoublement de ferveur dans les premiers jours du printemps de l'année 1540. Le monument de Clémence Isaure était transformé, pour ainsi dire, en gracieux parterre, en chapelle ardente; et si le nombre des Poëtes répondait à celui des flambeaux et des fleurs, si leurs compositions avaient l'éclat de ce réseau de lumière et de verdure qui enveloppait le tombeau, Toulouse devait espérer un concours très-riche et très-brillant, deux qualités que l'on trouve rarement associées.

Un mois avant la célébration des Jeux, les Mainteneurs étaient allés en corps sommer les Capitouls de faire préparer les Fleurs, conformément à la volonté de feue dame Clémence, et les Capitouls avaient répondu qu'ils exécuteraient la volonté de la noble Dame (1)? Le mois cher aux Troubadours, le mois d'Isaure parut enfin; la première aurore de mai se leva saluée par les mille cloches de Toulouse. Aussitôt le *Vedel* du Collége

---

louse, à condition qu'ils célébreraient chaque année les Jeux Floraux dans l'Hôtel de ville qu'elle avait fait bâtir à ses dépens; qu'ils y donneraient un festin, et qu'ils porteraient des roses sur son tombeau; que s'ils négligeaient d'exécuter sa volonté, le fisc s'emparerait, sous les mêmes charges, des biens légués. Elle a voulu qu'on lui érigeât en ce lieu un tombeau où elle repose en paix. Elle a fait cette institution de son vivant. »

Le testament de Clémence Isaure est de 1502.

(1) Procès-verbal de la Semonce de 1602; Poitevin, *Histoire des Jeux Floraux*, tome 1, page 61.

du Gai Savoir, en costume officiel et sa masse d'argent à la main, parcourut les différents quartiers de la ville, proclamant l'ouverture du concours et appelant les Poëtes à la célébration des Jeux.

« Aux ornez et de grande noblesse, miroir de lu-
» miere, soutiens de loyauté et de droicture ; aux ex-
» cellens ducs, marquis et comtes, docteurs, maistres,
» chevaliers, licenciés et bacheliers, barons et sei-
» gneurs, bourgeoys, bons et courtois écuyers, négo-
» cians avenans et gays, francs et subtils artisans, de
» mesme qu'à tous ceux de nation estrangere, pourvu
» qu'ils soient liez avec nous par la foy chrétienne,
» salut. Nous Chancelier, Mainteneurs et Maistres du
» Collége de rhétorique, vous requerons et supplions de
» venir en l'hostel de ville, si bien fourniz de vers har-
» monieux et d'un bon sens, que le siecle en devienne
» plus gay, que nous soyons plus disposez à nous
» réjouïr, et que le mérite en soit plus honoré. »

A dix heures du matin, les juges du concours, en mémoire du jardin de la Gaie science, objet de regrets éternels, se réunirent sous un orme, dans la cour du collége Saint-Martial ; les Capitouls leur envoyèrent une garde d'honneur, et vinrent au-devant d'eux sur la porte de l'hôtel-de-ville (1).

Les Mainteneurs et les Maîtres, en robe verte, prirent place sur leurs siéges, dans la salle du grand Consistoire, devant une nombreuse assemblée et sous la présidence de Jacques Dufaur de Saint-Jory, Conseiller au Parlement et Chancelier des Jeux (2). C'était un vénérable vieillard, d'une famille illustre ; Poëte ingénieux, profond jurisconsulte, chrétien tolérant quoique austère, son esprit, son érudition et ses vertus

(1) Poitevin, *Histoire des Jeux Floraux*, tome 1, page 37.

(2) *Voyez* le registre rouge, procès-verbal de 1540.

honoraient les Lettres et la Magistrature ; il avait assisté dans sa jeunesse à ces combats pacifiques, à ces joûtes de l'intelligence, qu'embellissait la présence d'Isaure leur seconde fondatrice.

Le Chancelier venait d'ouvrir la séance, lorsqu'on annonça qu'une députation des dames de Toulouse demandait à présenter une requête au Corps des Jeux Floraux. C'était la fameuse *Pleyade Tolosaine*, composée de sept jeunes femmes qui s'étaient vouées au culte des Lettres, et particulièrement de la Poésie française ; elles avaient à leur tête la belle et savante *Johanne Perle*, la même qui harangua le Roi, lorsqu'il vint dans nos murs, à son retour de la captivité de Madrid (1). L'intéressante Pleyade ayant été introduite dans la salle, Johanne Perle exprima au Collége du Gai Savoir les vœux de ses compagnes et de leurs mandataires ; elle réclama pour les dames le droit de concourir aux prix fondés par Clémence Isaure. Elle dit que la Restauratrice des Jeux avait proposé ses récompenses à tous les Poëtes en général, aux femmes comme aux hommes ; qu'elle honorait trop son sexe pour le frapper d'une exclusion injurieuse, et que d'ailleurs elle avait couronné de ses propres mains M.me de Villeneuve (2). Cette requête, formulée en vers élégants

---

(1) Méja, *Recueil de Poésies Toulousaines*; Alex. du Mège, *Mémoire sur le palais de Bernuy*.

(2) A vous Monsieur le Chancelier,
Trez nobles Capitouls aussy,
Maistres qui avez bruit singulier,
Et à tous ceulx qui sont icy,
Supplient humblement les femmes,
Tant les moyennes que grand dames,
Disant que Madame Clemence
Que Dieu pardoint par sa clémence,
Laquelle les trois fleurs donna,
Jadis voulut et ordonna

et faciles, était trop juste pour ne pas réussir ; et même en la supposant moins légitime, elle devait réussir encore. Les Mainteneurs décidèrent d'une voix unanime qu'à l'avenir les dames seraient admises à *dicter* des vers et à disputer les trois Fleurs.

Après ce grave incident, le Chancelier ouvrit le Recueil des poésies des Troubadours Toulousains, s'inclina respectueusement, et dit : « Afin de nourrir les esprits » de saines doctrines et vers mémorables, nous ordon- » nons qu'il soit fait lecture publique des Poësies des » anciens Troubadours et de feuë dame Clemence; requé- » rons tous enfans de bonne maison et escoliers de l'Uni- » versité de venir dicter et prononcer les dites oeuvres; » et à celuy qui dictera le mieux sera octroyé un oeillet » d'argent. » Vingt enfants de douze à seize ans répondirent à cet appel (1).

Ils déclamèrent tour à tour les plus beaux vers de Pierre Vidal, de Giraud-le-Roux, de Péguilhain, de Gontaut, de Bertrand de Roaix, d'Antoine du Verger, de ces Poëtes Provençaux, si nombreux et si féconds, qui avaient illustré Toulouse pendant trois siècles (2). C'était un spectacle ravissant que tous ces enfants, parés

---

Que quiconque voudrait dicter,
Sans les femmes en excepter,
Et d'un vouloir fort libéral
Fit un édict tout général
Comprenant masles et femelles...

Catel, *Mémoires sur l'hist. du Languedoc,* liv. 3, p. 397.

(1) Voyez *le Triomphe de l'Œillet, par Jean-Pierre Colomez,* Toulouse, Dominique Desclassan, 1687, in-4.°; et l'article *Jean de Roussel,* dans la Biographie Toulousaine.

(2) On voit dans le cloitre du Musée de Toulouse, un mausolée de forme gothique, sur lequel sont inscrits les noms de tous les Troubadours Toulousains, au nombre de quarante.

des grâces naïves de leur âge, lisant devant un auditoire émerveillé les brillantes productions des Troubadours, Sirventes, Sonnets, Tensons et Ballades. Leurs voix fraîches et pures prêtaient à cette délicieuse poésie une harmonie et une fraîcheur nouvelles ; ces stances mélodieuses, cette musique rimée, avaient une grâce inexprimable lorsqu'elles tombaient ainsi des lèvres d'un bel adolescent. Un jeune écolier de Tulle, Jean Teyssier, élève du collége de l'Esquille, récita une suave Elégie ou *Canso* de Clémence Isaure sur *le retour du printemps*. La science moderne a retrouvé cette pièce touchante où respirent ces sentiments mélancoliques et tendres, cette poésie du cœur, inconnue à l'antiquité, et dont la Vierge Toulousaine nous a laissé d'admirables modèles.

Printemps, saison d'amour, jeunesse de l'année,
Rends-nous la poésie et ses jeux enchanteurs.
De roses et de lis ta tête est couronnée,
Et sur les Troubadours laisse tomber des fleurs.

De la vierge Marie entonnons les louanges ;
Redisons les douleurs de son cœur maternel,
Et les soupirs amers de la Reine des anges,
Quand mourut sur la croix son fils, le Roi du ciel.

Glorieuse Toulouse où reposent mes pères,
Donne au Poëte heureux le laurier mérité.
Que ton peuple à jamais coule des jours prospères !
Sois grande, forte et sainte, ô ma noble cité !

De vers adulateurs berçant son espérance,
Un esprit orgueilleux croit qu'il vivra toujours :
Folle erreur ! Je sais bien que le nom de Clémence
Sera vite oublié des jeunes Troubadours.

Telle, quand mai reprend sa parure annuelle,
La rose aux doux parfums en nos jardins fleurit :
Mais le vent de la nuit la touche de son aile ;
La rose tombe et meurt, son souvenir périt... (1)

Ce chant élégiaque, dont la grâce et la douceur ne peuvent être comparées qu'aux mélodieux soupirs de Pétrarque; la voix du lecteur, pleine d'expression et de vérité, et modulée avec un art parfait; son accent enchanteur et pénétrant; enfin le grand nom de Clémence Isaure, qui dominait toute cette scène, avaient profondément ému l'assemblée; les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et les Mainteneurs déclarè-

---

(1) Bela sazo, joëntat de l'annada,
Tornar fazetz lo dolse joc d'amors,
Et per oudrar fiseles Trobadors
Avetz de flors la testa coronnada.

De la Vergès humils regina des angels,
Disen, cantan la pietat amorosa,
Quan dab sospirs amars engoisso dolorosa
Vic morir en la crots lo gran prince dels cels.

Ciutat de mos aujols, o tan genta Tholosa,
Als fis aymans uffris senhal d'onor;
Sios à jamas digna de son lausor,
Nobla coma totjorn, et totjorn poderosa !

Soen à tort l'ergulhos en el pensa
Qu'ondrad sera tostems del aymadors;
Mès jo say ben que lo joën Trobadors
Oblidaran la fama de Clamensa.

Tal en lo cams la rosa primavera
Floris gentils quan torna lo gay tems;
Mès del vent de la nueg brancejado rabems,
Moric, et per totjorn s'esfassa de la terra.

Cette pièce se trouve dans le recueil intitulé : *Dictats de dona Clamensa Isaure*, petit in-4.°, imprimé à Toulouse l'an 1505, par Jean Grandjean, libraire, rue de la Porterie. On possède seulement deux exemplaires de ce livre précieux.

rent, par l'organe du Chancelier, que Jean Teyssier *ayant très-bien dicté les vers,* la récompense promise lui était décernée : l'enfant reçut l'Œillet en pleurant de joie (1). Noble et touchante institution qui, à une Poésie facile, naïve et sans fard, associait la candeur et l'innocence du premier âge; et présentant l'exemple des grands maîtres aux concurrents qui allaient entrer dans l'arène, leur apprenait ainsi ce qu'il fallait faire pour triompher!

Le lendemain, Toulouse respirait un air de fête; les tribunaux vaquaient, les travaux avaient cessé, la joie était peinte sur tous les visages; une foule immense se pressait dans les rues pour voir défiler le cortége qui allait chercher à la Daurade les Fleurs d'or et d'argent que les Capitouls avaient fait déposer la veille sur l'autel de Notre-Dame-la-Noire. Les hautbois et les trompettes ouvraient la marche. Aux premiers rangs étaient réunis les vingt enfants qui avaient disputé le prix de l'Œillet, tous vêtus de satin blanc avec une toque de velours noir, surmontée d'une plume blanche.

---

(1) Jean Teyssier remporta l'Eglantine au concours de 1546. Se souvenant des Jeux de Toulouse, il fonda par testament, dans sa ville natale un *jeu littéraire* appelé *l'Eglantine.* Le premier dimanche de mai, les enfants se rendaient à la maison Teyssier et ensuite au tribunal. Là, en présence du doyen de la cathédrale, des principaux magistrats et du directeur du collége, les enfants récitaient des vers, partie en langue française, partie en langue lémosine (poésies de Bertrand de Born, de Bertrand de Ventadour, d'Hugues de la Bachellerie, etc.). Celui qui remportait le prix obtenait une Eglantine; on lui donnait de plus, ainsi qu'à deux autres concurrents, une toque de velours noir; tous enfin recevaient une écharpe de drap de soie vert. Les enfants sortaient en dansant au son des instruments, et retournaient chez Teyssier où on leur donnait un repas.

Ce fait curieux nous a été communiqué par M. F. de la Jugie, arrière-petit-neveu de Jean Teyssier; il est d'ailleurs consigné dans l'histoire de Tulle du savant Baluze, qui, dans son enfance, avait vu célébrer cette fête.

Ils étaient suivis des nombreux Poëtes dont les vers devaient bientôt retentir sous les voûtes de l'hôtel de ville. Les trois Capitouls *baylcs*, en robe rouge et noire, doublée d'hermine, marchaient ensuite, précédés d'une bannière aux armes de Toulouse, et accompagnés de leurs Officiers, et du Verguier de la ville tenant dans sa main la verge d'argent. Après eux s'avançait majestueusement le Corps des Jeux Floraux, le Vedel d'abord avec sa masse, puis les Maîtres, les Mainteneurs et le Chancelier. La marche était fermée par une escorte de cent hommes du guet. La musique jouait des airs nationaux, tels que le Chant de la Croisade et l'Hymne de Raymond. Partout où passait le cortége, les maisons étaient tendues de tapisseries, les rues jonchées de fleurs et de feuillages. Un arc de triomphe s'élevait à l'entrée du Capitole; dans le fronton on avait représenté Clémence Isaure entourée des neuf Muses, avec cette inscription :

Elle donna ses biens à sa noble cité;
Aux Muses ses trois prix, récompense admirable.
De son or, de ses fleurs nous avons hérité :
Lequel de ces deux legs vous semble préférable (1)?

Sur la porte du grand Consistoire étaient écrits en lettres d'or, ces beaux vers que M.me de Villeneuve adressait à Clémence au Concours de 1496.

Quand au doux mois de mai, le printemps de retour
Chasse la blanche neige et verdit la nature,
Isaure, vous offrez au joyeux Troubadour
Les Fleurs du Gai Savoir, votre illustre parure,

---

(1) Divitiis nostram cumulavit Isaura Tolosam,
Et moriens Musis præmia constituit;
Ditavit rebus, ditavit pallade cives.
Utro plus urbi profuit illa modo? — *Cardone.*

LAFAILLE, *Annales de Toulouse, tome 2, preuves.*

De vous j'attends la gloire ainsi que le repos,
Reine de poésie, ô puissante Clémence !
Si vous louez ces vers, enfants de mes travaux,
J'aurai la noble fleur qui de vous prend naissance (1).

La statue d'Isaure, qui ornait la place de la Pierre, avait été couronnée de fleurs; le portail de la Daurade était décoré d'un arc de verdure, au-dessus duquel on lisait ce distique :

Pour prix de ses vertus et de ses fleurs si belles,
Au ciel elle a cueilli des palmes immortelles (2) !

Autour du tombeau de la noble Dame, brûlaient sept grands cierges de cire blanche, en l'honneur des sept Mainteneurs; les piliers de l'église étaient couverts d'inscriptions empruntées aux livres saints, et qui faisaient allusion à l'histoire de Clémence :

« Je suis la fleur des champs et le lis des vallées. »

« L'hiver a fui, les pluies ont cessé, les fleurs ont brillé sur notre terre. »

« Dressez-moi un lit de fleurs, entourez-moi de fruits; car je languis d'amour. »

« Quelle est celle qui monte dans le désert, sem-

(1) Quand lo printemps a campat à las nivas,
Et que tenen lo florit mes de may,
Vos affrisets a manhs dictators gay
Del Gay Saber las flors moll agradivas.

Reyna d'amors, poderosa Clemensa,
A vos me clam per trobar lo repaus.
Que si de vos mos dierats an un laus,
Aurei la flor que de vos pren naissensa.

Extrait d'un registre du xv.e siècle, découvert par M. Du Mège, dans les archives de l'Abbaye de Saint-Savin, près de Tarbes.

(2) Ornavit pietate novis et floribus urbem ;
Nunc cœlo palmas, præmia justa, legit. — *Cardone.*

blable à un nuage de fumée odorante qui s'exhale de la myrrhe, de l'encens et de tous les parfums (1) ? »

Après avoir parcouru les principales rues de la ville, le cortége était arrivé à l'église de la Daurade; le clergé vint le recevoir en chantant des hymnes.

Les Mainteneurs et les Capitouls entrèrent dans le sanctuaire et jonchèrent de fleurs le tombeau de Clémence Isaure; le Chancelier couronna sa statue de roses blanches. La Violette, l'Églantine et le Souci étincelaient sur l'autel illuminé de mille flambeaux. Après l'office divin, un Prêtre bénit ces trois Fleurs; les Capitouls, en qualité de *Libéraux Patrons de la Fête*, les remirent aux Mainteneurs, et le cortége reprit le chemin de l'hôtel de ville.

La deuxième séance fut consacrée à la lecture des poésies romanes, qui concouraient pour la Violette, conformément à la volonté de la Restauratrice des Jeux Floraux. Il serait trop long de citer les diverses pièces de vers qui occupèrent pendant quatre heures l'attention de l'auditoire. Aux belliqueux Sirventes, aux malins Tensons, succédaient les grâcieuses Idylles, les Sonnets ingénieux, les Novelles joyeuses et galantes. Mais l'œuvre la plus remarquable, celle qui mérita les suffrages des Mainteneurs et du public, c'était une piquante Ballade, intitulée : *Pierre Vidal, imperador de Constantinopla.*

Vous savez, Messieurs, que Pierre Vidal, le plus célèbre des Troubadours Provençaux, se distinguait

(1) Ego flos campi, et lilium convallium.

Jam hiems transiit; imber abiit et recessit; flores apparuerunt in terrâ nostrâ.

Fulcite me floribus, stipate me malis : quia amore langueo.

Quæ est ista, quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii? — *Cant'cum canticorum.*

autant par ses excentricités que par son talent poétique ; l'histoire lui attribue les aventures les plus singulières, les actions les plus extravagantes. Il avait épousé dans l'île de Chypre une jeune Grecque d'une grande beauté; ses amis lui persuadèrent qu'elle était du sang impérial, et que partant l'heureux Troubadour avait des droits incontestables au trône de Constantinople, occupé alors par Alexis Murzuphle. Dans cette conviction, Pierre Vidal se posa en héritier des Césars ; il revêtit la pourpre impériale, ceignit le diadème, et se créa une ombre de cour, avec Ministres, Chambellans, Chapelains, etc. Il ne signait plus que Vidal I.er, Auguste, Empereur d'Orient. Comme il avait pris sa royauté au sérieux, il voulut conquérir ses états et chasser l'usurpateur de sa capitale; il rassembla quelques hommes d'armes, équipa une petite flotte, et fit voile vers Constantinople. Étrange expédition, qui ruina Vidal, en le couvrant de ridicule (1) !

Ce sujet, tout national, avait de quoi exciter l'imagination des Poëtes méridionaux. Pierre Trassebot, de Toulouse, le traita avec une finesse, une verve et une richesse de style que n'aurait point désavouées le Ménestrel Empereur.

On doit vivement regretter la perte de cette charmante Ballade, aujourd'hui surtout que des esprits distingués s'efforcent de rajeunir le vieil idiome des Troubadours. Naguère, dans cette enceinte, Toulouse écoutait avec transport la voix sublime ou touchante de sa Muse ressuscitée. Aux accents de cette langue romane, qu'il n'a pas oubliée, le Capitole a tressailli ; il avait reconnu le dialecte sonore et coloré qu'il parlait aux jours antiques. Les ombres des Raymond se sont émues; elles ont cru entendre leur chantre bien-aimé, Pierre

(1) Biographie Toulousaine, article *Pierre Vidal.*

Vidal lui-même, qui, désormais, se contente des applaudissements des rois, sans envier leur puissance, veut régner sur les peuples par la lyre et non par le sceptre, et rejette enfin le diadème impérial, pour ceindre une couronne plus légère et plus belle, la couronne de la Gloire et du Génie (1).

Il existe encore dans Toulouse un dicton populaire qui témoigne de l'estime de nos ancêtres pour l'industrie, la religion, l'art et la beauté : c'est un refrain célèbre dans lequel l'enthousiasme local, sans s'inquiéter de la disparate de ses rapprochements, a réuni les quatre merveilles de la cité, un moulin, une église, un musicien et une femme (2). Cette femme était Paule de Viguier, Baronne de Fontenille. Lorsque François I.er fit son entrée dans nos murs, un nuage d'or et d'azur s'entrouvrit sur sa tête ; Paule, alors âgée de quatorze ans, en sortit semblable à une déesse, et présenta au Monarque les clefs de la ville (3). François I.er fut frappé d'admiration à l'aspect des charmes éblouissants de la jeune Toulousaine ; il crut voir le modèle de ces statues grecques que l'art venait de retrouver, de ces délicieuses madones rêvées par le génie de Raphaël. Il s'écria que Paule de Viguier était une femme incomparable, et la proclama *la belle Paule*, titre glorieux qui ne lui fut jamais contesté. Ajoutons que cette prodigieuse beauté était encore rehaussée par une piété sincère, une touchante modestie, une charité inépuisable. On conçoit que tant de perfections durent émouvoir singulièrement une population idolâtre de la beauté, mais qui ne séparait point

(1) Jasmin.

(2) La belo Paulo, Sant Serni,
Lé Bazaclé et Mathali.

(3) Lafaille, *Annales de Toulouse*, tome 2, page 84.

son culte de celui de la vertu. Chaque fois que la Baronne de Fontenille paraissait dans les rues de Toulouse, une multitude empressée suivait ses pas; c'était toujours un nouveau triomphe. Fatiguée de ces manifestations passionnées, quoique respectueuses, elle prit le parti de ne plus quitter son hôtel, ou de ne sortir que voilée. Alors, il y eut une émeute véritable, émeute que les lois n'avaient point prévue, et que le plus rigide censeur ne pourrait condamner. Le Parlement s'assembla en toute hâte, et rendit un arrêt par lequel il ordonnait à la belle Paule de se montrer en public, au moins deux fois par semaine, et sans voile. Cet édit, qui honore infiniment cette grave compagnie, suffit pour rétablir l'ordre et la tranquillité dans la ville (1).

Le 3 mai 1540, le peuple assiégeait toutes les avenues du Capitole; jamais fête ne fit éclater un tel empressement, n'attira une plus grande affluence de citoyens. C'était un hommage très-flatteur pour Clémence Isaure; mais cette fois elle avait une rivale : on savait que la belle Paule devait assister à la dernière séance des Jeux Floraux; on disait même que, usant du privilége qui venait d'être accordé aux dames, elle concourrait pour le prix et lirait une pièce de vers de sa composition. Le Chancelier invita *les Poëtes en langue françoise à venir dicter*

(1) Gabriel de Minut, Baron de Castera, cousin de la belle Paule, a écrit un livre intitulé : *Paule-Graphie*, ou description des beautés d'une dame tholosaine, nommée la belle Paule. L'auteur analyse successivement tous les charmes de sa cousine; pas un détail n'a été oublié. Ce livre singulier fut publié en 1587, du vivant de la Baronne de Fontenille, par Charlotte de Minut, sœur du Baron de Castera, qui se qualifie de très-indigne Abbesse du pauvre monastère de Sainte-Claire de Toulouse; il fut dédié à Catherine de Médicis, *royne-mère*.

et prononcer leurs oeuvres. Je ne crois pas devoir m'occuper du sujet ni du mérite des nombreux ouvrages qui se disputèrent tour à tour le Souci et l'Eglantine. Il y avait bien çà et là quelques *Odes*, quelques *Chansons*, qui rappelaient la manière vive, franche et spirituelle des Troubabours; mais en général, ces premiers essais dans une langue encore au berceau ne s'élevaient pas au-dessus de la médiocrité. La faiblesse des concurrents se montrait surtout dans les œuvres d'une haute portée, dans les sujets héroïques. Un *Chant royal* qui fut applaudi et qui même remporta une Fleur, est une preuve de cette impuissance. L'auteur, Jacques Terrelon, de Muret, a voulu célébrer la victoire remportée sur Attila par Alaric, Roi de Toulouse (1) : voici le début de ce Poëme.

L'armée Attilienne arracha de l'Europe
Tout cela qu'elle avoit et de bon et de beau,
Excepté de Toulouse où cette grande troupe
Mise au couteau tranchant n'y print que le tombeau.

L'assemblée ne prêtait aucune attention à la lecture de ces diverses poésies; les Mainteneurs seuls paraissaient écouter sérieusement la lourde chute des alexandrins et la cadence plus légère des stances lyriques. Cependant la foule, loin de diminuer, devenait à tous moments plus compacte : c'est que l'on espérait voir descendre dans l'arène un athlète impatiemment attendu, la reine des femmes, l'adorable Baronne de Fon-

---

(1) Attila fut vaincu aux champs catalauniques, entre Châlons et Troyes, par les armées combinées d'Aétius, de Mérovée, de Théodoric et de Gondicaire. Quelques historiens ont placé cette bataille dans les environs de Toulouse, près d'un village appelé Catalens. — Voyez Lafaille, *Annales de Toulouse*, tom. 1, pag. 29; Catel, *Mémoires sur l'histoire du Languedoc*, liv. 3, pag. 466.

famille. Elle parut enfin, belle, modeste et triste. Elle était âgée de vingt-trois ans, et avait perdu un fils tendrement aimé. Tous les assistants se levèrent, et la salle retentit de ce cri mille fois répété : Vive la belle Dame. Mais elle, s'approchant du fauteuil du Chancelier, le requit humblement de lui permettre de *réciter une sienne oeuvre de poësie*. Le Chancelier lui octroya gracieusement sa demande; et la belle Dame, au milieu d'un religieux silence, de sa voix douce et harmonieuse, récita une de ces ravissantes Élégies, comme le cœur en inspire parfois aux femmes. Cette pièce, pleine de naturel et de sensibilité, avait pour titre : *De la mort d'un mien fils.* Quelques vers ont échappé aux ravages du temps : tout le monde ici sera charmé de les connaître.

Le tendre corps de mon fils moult chery
Gît maintenant dessoubs la froide lame ;
Dans les cieulx clairs doit triompher son ame,
Car en vertu tousiours il fut nourry.
Las ! j'ai perdu mon beau rosier fleury,
De mon vieulx temps l'orgueil et l'espérance.
La seule mort peut donner allégeance
Au mal cruel qui mon cœur a meurtry.
Or, adieu donc mon enfant moult chery,
De toi mon cœur gardera souvenance.

Ces regrets d'une pauvre mère, tempérés par l'espérance chrétienne, la merveilleuse beauté de cette femme, la mélodie plaintive de sa voix, les larmes qui brillaient dans ses yeux d'azur, la douce tristesse empreinte sur ses traits, tout cela avait ému la foule assemblée; les dames pleuraient; les hommes étaient attendris, transportés, éperdus; l'enthousiasme de l'auditoire éclatait en longs applaudissements, en acclamations frénétiques.

Cependant le concours était fermé. Les Mainteneurs, après une courte délibération, couronnèrent Pierre Trassebot, Jacques Terrelon et la Baronne de Fontenille (1).

La fête étant terminée, il ne restait plus qu'à bénir la mémoire de la noble Dame qui avait préparé à ses concitoyens cette source intarissable de douces émotions, de joies pures et de plaisirs utiles. Jacques Dufaur de Saint-Jory prononça l'éloge de Clémence Isaure.

Après avoir rappelé la gloire littéraire de Toulouse au XII.e et au XIII.e siècle; les chants admirables de ses quarante Troubadours; la fondation des Jeux Floraux par sept Ménestrels, réunis *au pied d'un laurier, dans leur jardin merveilleux et beau* (2); les Rois étrangers envoyant des ambassades solennelles aux Rois de France, pour leur demander des poëtes de la Langue d'Oc, qui établiraient dans leurs

---

(1) Pierre Trassebot, ayant remporté les trois Fleurs, *las tres Joyas*, avait droit au titre de Maître ès Jeux. Le Chancelier lui conféra ce grade *per la cadiera, lo libre, el birret*. Il le fit asseoir sur un siége d'honneur, mit dans ses mains le livre des *Loys d'amors*, Code poétique des Troubadours, et posa sur sa tête une toque verte, insigne de sa nouvelle dignité; il accompagna ces formalités d'une allocution en vers, dans laquelle il expliquait au récipiendaire le sens mystique de ces symboles. Celui-ci jura d'observer les Lois des sept Troubadours et les Statuts de Clémence Isaure. Les Mainteneurs lui donnèrent l'accolade; des lettres de Maître lui furent expédiées, rédigées en vers, suivant l'ancienne formule, et scellées du grand sceau de cire verte; enfin, le Vedel le proclama par trois fois Maître et Docteur en la Gaie Science. Voyez *les Loys d'amors* et *le Registre rouge*.

Pierre Trassebot n'était pas seulement un poëte distingué; c'était aussi un grand artiste. C'est lui qui a peint les fresques admirables de la coupole de Saint-Saturnin.

(2) Le mardi après la Toussaint de l'année 1323, sept Troubadours adressèrent une circulaire à tous les amis des Lettres pour les inviter au concours poétique du 3 mai de l'année suivante; ils promirent une Violette d'or fin à celui qui lirait le meilleur ouvrage. Arnaud Vidal, de Castelnaudary, remporta le prix.

états des Jeux semblables à ceux de Toulouse (1) ; l'éclat de ces fêtes annuelles, et leur interruption par suite des calamités publiques, il s'écria :

« Lorsque la Providence doit faire quelque grand changement dans le monde, elle employe le plus souvent des instrumens foibles et chetifs, afin que les peuples, voyant ces choses, comprennent que ces mutations prodigieuses sont l'oeuvre de Dieu et non des hommes. C'est ainsy que voulant sauver et magnifier la France, suscita Jehanne d'Arc, une simple bergere, laquelle expulsa du royaume ces larrons d'Anglois qui pilloient et ravageoient nostre povre pays.

» Semblablement Dieu suscita feuë dame Clemence Isaure, fille de Louys Isaure, laquelle vecut en continence et chasteté parfaite, et s'estant dutout dédiée aux Lettres, finalement restaura les Jeux Floraux et reforma le College du Gay Sçavoir, dont sa patrie a tiré grand honneur et renommée incroyable.

» Et ladite Dame n'a été moins en Toulouse que Minerve en Athenes, chassant la barbarie antique, rappelant les neuf Muses, et faisant florir toutes manieres de lettres, sciences et arts. Elle restablit dans son éclat et lustre primitif la Violette des sept Troubadours, à laquelle adjouta deux aultres fleurs, sçavoir : l'Eglantine et le *Gauch* ou Soulcy, d'argent doré (2). Et légua tous ses biens aux Capitouls et citoyens de Toulouse, à cette condition que chaque année ils célé-

(1) Des ambassadeurs de Jean, Roi d'Aragon, vinrent demander à Charles VI des Poëtes du Languedoc. Deux Toulousains furent envoyés en Espagne ; ils fondèrent des Jeux Floraux à Barcelone et à Tortose.

(2) *Anno quolibet tres fiunt argentei flores, scilicet Anglantina, Violeta et Gaudium, deaurata.* Guillaume Benoît, 1502.

Louis XIV, ayant érigé l'ancien corps des Jeux Floraux en Académie royale par lettres patentes de 1694, institua *l'Amarante d'or,* et voulut que cette fleur fût désormais le prix principal.

breroient les Jeux Floraux en l'hostel de ville, donneroient un grand festin et porteroient des roses sur son tombeau, et ce à perpétuité.

» En oultre, dame Clemence cultivoit elle-mesme la Poësie, et a composé maintes Ballades, Elégies, Sonnets et aultres oeuvres, avec telle perfection, éloquence et harmonie, qu'on croit entendre résonner la lyre d'Apollo. Que la Grece ne vante plus Corinne de Tanagra, ny Sappho de Mitylene. Corinne a célébré les vainqueurs ez jeux Olympiques, Pythiques et Néméens ; c'estoient combats et exercices grossiers où l'esprit n'avoit point de part, tels que lutte, pugilat, course à pié ou sur un charriot : mais les Jeux fondez par Clemence Isaure sont les véritables tournoys de l'intelligence ; les champions sont les Poëtes et Troubadours, les armes le luth et la trompette, les juges du camp les sept Mainteneurs. Sappho et Clemence ont cognu et chanté l'amour : mais chez l'une c'estoit un feu terrestre et prophane, une ardeur criminelle ; chez l'aultre, une flamme doulce, pure, sainte et presque divine.

» Ainsy m'est avis que dame Clemence doit estre louée, exaltée et glorifiée entre toutes les femmes, premierement pour sa vertu et chasteté insigne ; deuxiemement pour son esprit et talent poëtique ; tiercement enfin pour les Jeux Floraux par elle restaurez, embelliz et richement dotez.

» Heureux ceux-là qui comme moy ont eu le bonheur de voir nostre pieuse Bienfaitrice ! Mon ame est esmuë en se rememorant le jour de son trespas, jour vraiment triste et lamentable. Je m'estois meslé à la foule qui entouroit son lit de douleur. Tous les assistans pleuroient ; dame Clemence seule estoit calme et radieuse, et sembloit ouïr les voix et musique céleste des anges qui l'appeloient en paradis. Elle se souleva sur sa couche, nous reguarda en souriant et dit : Je

meurs... non je ne meurs pas ; je vais bien tost aller à la demeure de Dieu et des Saints. Je veillerai sur vous ; je prierai pour ma bonne Toulouse que j'ai moult aymée... N'oubliez pas la povre Clemence... Célébrez mes Jeux avec dévotion et grande liesse ; et chaque année, quand les Mainteneurs distribueront l'Eglantine, la Violette et le Soulcy, je serai là présente quoique invisible, et ma main couronnera les Poëtes. »

Cependant, un bruit étrange circulait dans la ville et jusque dans la salle du grand Consistoire. Un miracle venait d'éclater à la Daurade ; les roses blanches qui couronnaient la statue de Clémence, s'étaient changées en autant de roses d'argent. On disait même que la nuit précédente, au milieu du silence et des ténèbres, l'église s'était illuminée d'une clarté soudaine et avait retenti de chants inconnus. Le peuple criait : Noël ! Enthousiaste et crédule, il expliqua ce prodige par l'intervention divine, et bénit le ciel qui glorifiait ainsi le nom de la Vierge de Toulouse.

Le soir de cette journée mémorable, un splendide festin réunissait dans les galeries de l'hôtel de ville les Mainteneurs, les Maîtres, les nouveaux Lauréats, les Capitouls et les principaux citoyens. Un chœur de jeunes gens chanta le *Planh d'amor* de Clémence Isaure (1).

---

(1) *Lo Planh d'amor* ou la Plainte d'amour, est une célèbre Elégie de Clémence Isaure, la dernière du Recueil. Voici la traduction presque littérale des deux premières strophes :

Au sein des bois la colombe amoureuse
Murmure en paix ses longs et doux accents ;
Sur nos coteaux la fauvette orgueilleuse
Va célébrer le retour du printemps.

Hélas ! et moi, plaintive, solitaire,
Moi qui n'ai su qu'aimer et que souffrir,
Je dois, au monde, au bonheur étrangère,
Pleurer mes maux, les redire et mourir !

On but à la mémoire de la Restauratrice des Jeux, au Collége de la Gaie Science, aux Poëtes, aux Magistrats de la cité. Sur la fin du repas, Jacques Dufaur se leva et dit : « A la plus belle, à la plus vertueuse et à la » plus spirituelle des femmes ! A Madame la Baronne » de Fontenille ! » Les convives applaudirent, et le Chancelier posa respectueusement sur le front de la belle Paule les roses d'argent de la couronne miraculeuse (1).

C'est ainsi que nos pères, rassemblés dans ce palais, célébraient la Fête des Fleurs, il y a trois siècles. Mais tout n'était pas fini ; le jeudi suivant, jour de l'Ascension, les Mainteneurs et les Lauréats montèrent à cheval, et parcoururent triomphalement les principales rues de Toulouse aux sons des hautbois et aux acclamations du peuple (2). La belle Paule, craignant une nouvelle ovation, avait refusé de faire partie du cortége. Après avoir fait une station à la Daurade et une autre sur la place de la Pierre, la cavalcade rentra au Capitole. Là, elle fut reçue par la municipalité en robe de cérémonie, et haranguée par le chef du Consistoire. Puis, tous se rendirent à la chapelle de l'hôtel de ville, pour offrir à Dieu leurs prières et leurs actions de grâces.

Messieurs, dans le tableau que je viens d'exposer à vos regards, dans la peinture de ces mœurs naïves, de ces réjouissances poétiques et religieuses, vous avez dû reconnaître le vieil esprit de Toulouse, qui, lorsque

---

(1) Outre le festin, on distribua 300 boites de confitures, plus de 2,400 gâteaux, et 1,300 bouquets dorés ou argentés.
Poitevin, *Histoire des Jeux Floraux*, tome 1, page 102.

(2) *Magno cum equitatu et pompâ, die Ascensionis Dominicæ, vehuntur per civitatem jucundè, cum triumpho et ingenti gaudio.*
Guillaume Benoît.

tout s'efface, sentiments, idées, croyances, lorsque les traditions s'éteignent et que les empires s'écroulent, demeure toujours le même, immobile comme la foi, inaltérable comme la vérité. Les Jeux d'Isaure sont l'image adoucie des concours ouverts autrefois dans Athènes à toutes les intelligences de la Grèce; c'est une fête nationale et vraiment populaire, l'expression fidèle du génie méridional, de ses instincts, de ses passions, de ses souvenirs et de ses espérances. Vous avez admiré la pompe et l'éclat de cette solennité littéraire, dans ces temps heureux où la religion et le pouvoir étaient respectés, parmi ces générations que l'égoïsme et l'incrédulité n'avaient pas encore flétries. Alors tout ici venait rehausser la splendeur de ces belles journées, les chants des Troubadours, les merveilles de l'art, les magnificences du catholicisme, la cité avec ses magistrats, l'enfance avec ses grâces ingénues, les femmes avec leurs charmes et leurs sourires. Louis XIV, en modifiant cette institution, lui imprima un caractère de sévérité et de grandeur qu'elle a conservé. Mais l'Académie des Jeux Floraux est encore le Collége du Gai Savoir; si elle a revêtu une robe plus austère, elle n'a pas répudié son passé, elle garde pieusement le dépôt des traditions antiques. Je viens de vous la montrer aux jours de son adolescence; elle est parvenue à l'âge mûr, et ne connaîtra point la vieillesse. Le culte d'Isaure est semblable à celui de Dieu même : les rites changent, les symboles s'altèrent ou se transforment; mais le dogme reste immuable, et la Divinité éternelle.



RAPPORT
SUR LE CONCOURS,

Lu en Séance publique, le 3 Mai 1844;

PAR M. TIREL DE LA MARTINIERE,

Secrétaire des Assemblées.

MESSIEURS,

Organe d'une Institution non moins impérissable que les brillantes Fleurs qui sont la récompense de ses poétiques Jeux, une fois encore je viens vous offrir un exposé du Concours annuel, et soumettre à votre approbation le jugement rendu par le Corps littéraire auquel j'ai l'honneur d'appartenir.

Votre bienveillance, Messieurs, n'a jamais fait défaut aux jeunes renommées que nous avons eu le bonheur de vous faire connaître; des applaudissements pleins d'émotion ont accueilli, ont salué leurs premiers triomphes, et un suffrage si flatteur n'a pas médiocrement contribué à les encourager et à les soutenir. Aujourd'hui encore, à voir l'empressement avec lequel vous accourez à cette solennité, qui pourait douter que l'Académie des Jeux Floraux n'excite vos sympathies les plus vives, ne réalise vos plus hautes espérances ?

Je m'en félicite, je m'en réjouis pour tous; et, sous une pareille impression, il m'est doux de prendre la parole pour vous convier à cette *Exposition méridionale* des produits du goût et de la pensée.

Messieurs, à une époque qui voit presque toute intelligence tournée vers le pôle de l'industrie, ou bien absorbée par le progrès artistique, il est juste, il est bon que les purs sentiments du cœur, que les nobles passions de l'âme, que les chastes et studieux loisirs de l'esprit, que LA POÉSIE ait son jour, ait sa fête, ait sa glorification.

Ce jour, Messieurs, c'est le 3 mai; cette fête, c'est la Fête des Fleurs; cette glorification, c'est la lecture publique des ouvrages couronnés dans nos Jeux.

I.

En proposant, pour le Concours de 1844, l'Éloge de Dante, l'Académie ne s'était pas dissimulé la grandeur de la tâche qu'elle imposait, l'étendue de la carrière qu'elle venait d'ouvrir; mais en même temps, et par cela même, elle devait croire qu'elle avait offert aux jeunes littérateurs une occasion singulièrement favorable de connaître et de donner toute la mesure de leur force, comme penseurs et comme écrivains.

Quelle existence, en effet, Messieurs, que celle de Dante? Et où trouver une fiction qui, créée, concertée dans le but unique de mettre au jour et de faire valoir tous les prestiges et toutes les richesses de l'éloquence, ne restât pas ici bien au-dessous de la réalité.

Dante, c'est l'avénement de la poésie chrétienne, de cette poésie qui, pour être digne de son nom, devra être immortelle comme la source qui l'a produite, devra être de tous les temps comme de tous les lieux. Le Poëte païen peignait une nation, une époque; ici le héros

Grec, là le héros Troyen : le Poëte catholique peindra l'homme; et ce ne sera plus l'existence précaire, incertaine d'un seul peuple, mais la destinée sans bornes de l'humanité, qui apparaîtra sous ses pinceaux. Cette sanction des actes humains, le châtiment, la rémunération, prendra les proportions infinies de ses pensées. Le châtiment ne sera pas Troie ou Carthage détruite, ce sera l'Enfer et ses neuf cercles; la rémunération ne consistera pas dans la gloire de la Grèce ou de Rome, elle sera dans la gloire éternelle, immuable; il ne s'agira plus de conquérir la terre, mais de ravir le Ciel. Et comme la source où il puise ne réfléchit pas moins bien les choses du monde présent que celles du monde à venir, il faudra encore que le Poëte catholique soit profondément initié aux secrets de l'un et de l'autre; tout ce qu'on peut acquérir avec les hommes qui agissent, il faudra qu'il l'ait acquis; tout ce qu'on peut apprendre avec les hommes qui pensent, il faudra qu'il le sache; tout ce qu'on peut entrevoir avec les hommes qui imaginent, il faudra qu'il l'ait entrevu. Le monde des faits, le monde des idées, le monde des rêves, voilà ce qu'il aura dû parcourir.

Ce triple caractère sous lequel Dante s'offre à nos regards, n'a pas échappé à l'auteur de l'Éloge dont l'épigraphe est :

> « Dante semble le Poëte de notre époque; car chaque
> » époque adopte et rajeunit tour à tour quelqu'un de ces
> » génies immortels, qui sont toujours aussi des hommes
> » de circonstance; elle s'y réfléchit elle-même; elle y re-
> » trouve sa propre image, et trahit ainsi sa nature par ses
> » prédilections.
>
> » (Lamartine, *Disc. de réception à l'Académie franç.*) »

Se mettant à l'œuvre avec courage et conscience, il a présenté successivement un résumé de l'histoire des faits au XIII.e siècle, un aperçu de la marche des idées, un sommaire des destinées de la poésie. Et, quand il

s'est trouvé que ces trois introductions aboutissaient à un acteur unique, quand de ces trois mondes un seul homme est sorti, l'auteur alors s'est préoccupé de savoir quelle langue cet homme, cet acteur pourrait, devrait parler. La langue latine n'est plus ce qu'elle a été; la langue française n'est pas ce qu'elle sera un jour. Dante s'était vu dans la nécessité de créer l'admirable instrument qui devait traduire ses admirables inspirations; de ce moment la langue italienne avait pris naissance et s'était produite tout d'abord avec une perfection inespérée.

Maintenant plus d'obstacles : les trois routes se sont jointes en une seule; les trois rayons se sont concentrés au même foyer; les trois sources ont formé un fleuve: qu'il coule maintenant avec grandeur et majesté; qu'il charme les oreilles par la magnificence des bruits qu'il élève; qu'il éblouisse les yeux par la sublimité des tableaux qu'il reflète. C'est là que l'inspiration était nécessaire, et qu'elle a manqué. Au lieu d'un résumé vivant de *la divine Comédie,* l'auteur ne donne qu'une froide analyse; jusqu'à cet instant il avait disserté, et il continue à disserter encore. Nous l'avions suivi avec intérêt dans ses trois expositions, avec l'espoir qu'il aborderait la scène et que nous pourrions l'y suivre enfin; et voilà qu'arrivé à ce point de son travail, il recommence une nouvelle exposition. Nous l'avions laissé maître de rassembler en tous lieux ses matériaux, dans l'attente d'un noble édifice; les fondements ont été bien posés, mais le couronnement n'est pas venu; il viendra peut-être... C'est le vœu de l'Académie...

Bien que, sur six Discours qui nous ont été adressés, un seul, celui dont je viens de vous parler, ait obtenu quelque succès, l'Académie n'a pas cru cependant, Messieurs, devoir retirer l'*Éloge de Dante;* elle persiste à croire que si son espérance n'a pas été remplie, la faute n'en saurait être attribuée au choix du sujet,

qui contient tous les éléments d'une composition remarquable ; et afin d'exciter plus encore le zèle et l'émulation des concurrents, elle a décidé que la valeur de l'Églantine de 1845 serait doublée.

Comme d'usage, la Poésie est arrivée au Concours en troupes nombreuses : Odes, Poëmes, Elégies, Idylles, Ballades, Sonnets, etc., nul n'a manqué au rendez-vous; et comme d'usage aussi, il a été permis à bien peu de pénétrer jusque dans le sanctuaire d'Isaure, et ceux-là même qui ont eu cette fortune n'ont pas tous obtenu la récompense que ce premier succès pouvait leur faire espérer.

Saint-Pierre de Rome, *le Missionnaire*, *la Décentralisation littéraire*, *la Douleur*, *Paris*. Cinq Odes sont imprimées dans le Recueil ; aucune n'a été couronnée. Je vais essayer, Messieurs, en peu de mots, de vous rendre compte de ces compositions.

Saint-Pierre de Rome est un ouvrage remarquable à plus d'un titre, le choix du sujet était déjà une heureuse inspiration, et l'auteur a su en tirer un grand parti. Cette Ode renferme de fort belles strophes, belles de pensées, belles de poésie ; mais on y rencontre aussi des endroits faibles, des parties négligées. Ce qui fait tort surtout à cette composition, c'est sa longueur ; les quatre dernières strophes refroidissent l'intérêt, et nous croyons que l'ouvrage gagnerait à ce qu'elles fussent supprimées.

Longtemps, les nations écouteront tremblantes
Gronder le sourd fracas de tes pierres croulantes,
Secousse qui s'imprime à tout le genre humain.
La terre pressentant une suprême crise
Comprendra tout à coup que le Dieu qui te brise,
Déjà sur elle étend la main.

C'est par cette strophe qu'il fallait finir ; c'est sur

cet effrayant tableau, sur cette sombre menace que le Poëte aurait dû s'arrêter.

Quand tous les cœurs sont émus encore de merveilleux récits qui semblent empruntés aux premiers temps du Christianisme, et rappellent l'héroïque courage des plus sublimes Martyrs, quand naguère à Toulouse même on a pu contempler un des plus jeunes Confesseurs de la Foi, portant les récents et glorieux stigmates de la persécution, c'était une pensée singulièrement heureuse que de composer une Ode sur *le Missionnaire*. Il y avait dans un pareil sujet des trésors de poésie; mais pour les découvrir, il fallait que le Poëte creusât bien profondément dans son propre cœur. — C'est ce qu'il n'a pas fait, du moins suffisamment. Toutefois, c'est là un ouvrage remarquable, dans lequel on peut signaler plusieurs belles strophes, dignes, sous tous les rapports, de l'auteur couronné l'année dernière.

L'Ode qui a pour titre, *la Décentralisation littéraire*, par M. Richard Baudin, est un ouvrage distingué que recommande surtout un style plein de grâce et d'harmonie. Assurément, si la Poésie, alors qu'elle prêche de grandes et saintes vérités, était ce qu'elle devrait être, une *puissance*, de semblables plaidoyers obtiendraient sur l'opinion publique une influence sérieuse, un glorieux succès. Si, malgré cet éloge, la composition qui nous occupe n'a pas cependant obtenu de couronne, c'est que l'Académie ne l'a pas trouvée assez *forte*. Il se peut que l'auteur ait dit aussi bien que possible ce qu'il voulait dire; mais son sujet manquait essentiellement de nouveauté, d'originalité... et par suite d'une certaine grandeur.

L'Ode à *la Douleur*, de M. Hippolyte Maquan (de

ignolles), est une composition estimable; mais elle le grand défaut de traiter une matière depuis long-nps épuisée, de reproduire un texte sur lequel depuis Roi Prophète jusqu'à M. de Lamartine, tout a été dit redit. L'auteur a donc mis un talent poétique qui ne inque pas de distinction, au service d'une œuvre in-ile et stérile; ajoutons, comme observation de détail, e la strophe de onze vers qu'il emploie, est une com-naison rhythmique des plus malheureuses; rien n'arrête ne comprime l'essor de l'Ode comme ces trois rimes ninines, qui tombent de tout leur poids sur le dernier rs. Que M. Hippolyte Maquan veuille bien avoir quel-'égard à ces observations, et très-certainement il ob-ndra dans un avenir prochain des succès plus décisifs.

L'Ode intitulée *Paris* n'est pas irréprochable, tant n faut; et la critique, sans cesser d'être juste, pourrait rouver beaucoup à redire. Mais la question n'est pas ; les fautes ne sont pas toujours un signe de faiblesse, ie preuve d'incapacité; il en est au contraire que ne ont jamais des talents vulgaires ou de médiocres elligences.

De ce nombre sont : le trop plein des idées, la rabondance des images, le luxe de l'érudition ; tout la trahit le plus heureux des défauts, un défaut dont us nous corrigeons tous, — la Jeunesse. — Il est bon ns un esprit, dans un cœur de vingt ans, de ren-ntrer cette plénitude de toutes choses, ce désordre, tte confusion; ne craignez pas, le goût viendra bientôt donner toutes ces richesses, il saura choisir au milieu cette abondance.

C'est donc surtout comme promesse de l'avenir que us avons cru devoir accorder les honneurs de l'im-ession à l'Ode sur Paris. Cette promesse, M. Camille nme la réalisera, nous aimons à n'en pas douter.

Sur vingt-cinq Poëmes adressés à l'Académie, un seul, *la Fête de Molière*, est monté au Bureau général.

Tandis que Paris, cette capitale du monde intellectuel, inaugurait, il y a peu de jours, la statue élevée par ses soins à la gloire d'un de ses plus illustres enfants, un Poëte du Midi, M. Autran, de Marseille, offrait lui aussi son tribut d'admiration et de reconnaissance à Molière; et plaçant d'abord son hommage sous les auspices de Clémence Isaure, il ambitionnait pour son œuvre la brillante consécration que donnent les épreuves de nos Jeux.

L'auteur du Poëme qui a pour titre : *la Fête de Molière*, en agissant ainsi, a dignement apprécié les sentiments de l'Académie, et nous lui devons de pouvoir nous associer d'une façon plus intime au culte pieux rendu à l'immortel écrivain. En effet, couronner aujourd'hui son ouvrage, en faire la lecture, n'est-ce pas en quelque sorte prolonger, continuer l'ovation célébrée naguère dans la grande cité? N'est-ce pas avoir trouvé sous les voûtes du Capitole, dans la Fête du 3 Mai, un écho sonore de la Fête qui a eu lieu à Paris le 15 janvier dernier.

Le Poëme dont nous avons à vous entretenir, Messieurs, est remarquable sous le double rapport de la composition et de l'exécution.

Dès le début, on sent que l'auteur est sûr de lui, qu'il domine son œuvre et qu'il le mènera à bonne fin. Le vers est jeté avec un noble abandon; le Poëte, on le voit, est à l'aise dans le sujet qu'il a choisi, et, en attendant les joies du triomphe, ou même, libre d'une semblable préoccupation, il goûte intérieurement cette ivresse pure d'une glorieuse paternité.

Je ne le suivrai pas dans les diverses parties de ce beau travail; cela m'entraînerait trop loin, et la louange

pourrait fatiguer par sa monotonie. Pourtant il y a dans ce Poëme un morceau dont la lecture au Bureau général a excité une si vive émotion, un applaudissement si unanime, que le Rapporteur du Concours, historiographe des Jeux d'Isaure, déserterait en quelque manière les devoirs de sa charge, s'il se dispensait d'en parler avec quelque développement.

Le morceau dont il est question est celui qui commence à ce vers :

Qu'importe? il fait un pas, et la route est tracée.

Ici le Poëte met sous nos yeux tous les types, tous les personnages immortalisés par le génie de Molière; et à mesure qu'ils se présentent, il les caractérise d'un mot, d'un trait, parfois d'un ressouvenir emprunté au grand Comique lui-même; puis, se plaçant en scène avec eux, il les provoque, les gourmande, les plaisante, les ridiculise avec une gaîté et un en-train qui font de cette partie de l'ouvrage un tableau des plus vifs et des plus animés.

Que ne peut la magie du Poëte? Le morceau dont nous vous entretenons se compose de quarante-huit vers; dans ce nombre plus de la moitié, je ne dirai pas tombent, mais se suivent, se détachent un à un, ayant chacun un sens complet, la période poétique ne s'étend pas plus loin ; et cependant, non-seulement il ne résulte de là ni sécheresse, ni obscurité, mais l'on sent partout le nombre, la grâce, l'harmonie, partout se révèle une forme souple, élégante, sans gêne, sans contrainte, sans effort.

Maintenant, dans cette foule de vers, tous d'une si parfaite orthodoxie sous le rapport poétique, n'y en aurait-il pas quelques-uns d'un peu malsonnants, de suspects à l'endroit de la doctrine? Nous ne déciderons pas cette question qui, Dieu merci, n'a rien de grave

ni d'alarmant ; nous dirons seulement que des taches si légères, si taches il y a, disparaissent complétement dans le splendide éclat dont brille cette composition.

Ai-je besoin d'ajouter que le Poëme de *la Fête de Molière* a obtenu le prix de l'année? je ne le pense pas, Messieurs.

Un autre Poëme, imprimé dans le Recueil, ayant pour titre : *un Jour de Bonheur*, est dû à la plume élégante et facile de M. Hippolyte Majen.

Il s'agit d'une visite faite à un jeune Curé de campagne par un de ses amis d'enfance. Rien n'est plus simple que l'ordonnance de ce petit Poëme, où tout est sentiment, émotion. C'est là une poésie calme, pure, limpide, qui réfléchit les impressions du cœur comme la source non agitée réfléchit l'azur du ciel.

Un Jour de Bonheur rappelle quelques-unes des admirables pages de Jocelyn : voilà ce qui explique le charme plein de mélancolie qu'on éprouve à la lecture de cet ouvrage ; j'ajoute que la ressemblance avec le Poëme de M. de Lamartine est trop sensible : voilà ce qui justifie le jugement de l'Académie, qui n'a pas cru pouvoir accorder de récompense à cette composition.

Le Recueil de cette année contient encore un troisième Poëme, ayant pour titre : *les Jeux d'Isaure au ciel*, conception forte, trop forte peut-être ; car essayer de peindre les fêtes et les joies du ciel, vouloir nous transporter dans ces sublimes régions, c'est tenter une œuvre à laquelle pourraient bien échouer les esprits les plus distingués, les plus brillantes intelligences.

Nous n'entrerons point dans les détails d'une composition où M. Rocher, il faut lui rendre cette justice, a versé la poésie à flots. Nous dirons seulement que l'ouvrage est trop long ; que par suite l'action languit,

ıe l'intérêt est faible ; mais nous ajouterons que si le
unc Poëte a été moins heureux cette année que l'année
ernière, ses moyens poétiques ne nous paraissent ce-
endant pas avoir diminué, au contraire.

Les Epîtres sont arrivées au Concours au nombre de
ente-sept ; une seule est parvenue au Bureau général ;
le est adressée aux *Lions* de Paris.

Il y a deux ans, M. Nibelle, un de nos Lauréats,
rait envoyé au Concours une Epître intitulée, *les*
mours de nos jours, brillante composition dans la-
ıelle *les Lions* de Paris ne pouvaient pas être oubliés ;
, en effet, le Poëte leur décochait çà et là plus d'un
ait finement acéré ; pourtant, s'il en est résulté des
essures, il ne paraît pas qu'elles aient été bien graves,
ı moins si l'on s'en rapporte à M. Paul Juillerat, qui
ous assure que le *Lion* de Paris est aujourd'hui plus
rissant, plus à la mode que jamais.

M. Nibelle avait attaqué *les Lions* par le ridicule,
. Juillerat s'y prend autrement ; ce ne sont pas leurs
lies, leurs excentricités qu'il reproche à ces héros du
ur et de son Poëme ;

> De si petits travers
> Ne mériteraient point d'être tancés en vers.

Non, il ne les accuse de rien moins que *de criminels*
cès ; ceci est plus grave, comme vous voyez, Mes-
eurs : en procédant ainsi, le Poëte, juge souverain,
ait de son droit, mais il fallait justifier cette accusa-
on ; or, c'est ce qu'il ne fait pas. Ainsi, après avoir
noncé qu'il va mettre à nu toutes les horreurs de
tte vie élégante, il se jette, il s'égare dans des géné-
lités, et ne trouve en définitive à stigmatiser que *ces*
ins ridicules qu'il avait déclarés indignes du courroux
la Muse.

Si ces observations étaient fondées, elles expliqueraient l'embarras de l'auteur à entrer dans son sujet, et la brusque précipitation avec laquelle il l'abandonne.

Travailler sans plan, ou sur un plan dont toutes les parties, dont toutes les proportions n'ont pas été à l'avance bien choisies, bien arrêtées, c'est vouloir entreprendre une œuvre impossible. Tout le talent du Poëte y échouera.

Assurément, si des vers corrects, harmonieux, pleins de vigueur et d'éclat, si de belles et nobles pensées rendues plus belles et plus nobles encore par l'heureux artifice de la poésie, avaient pu racheter ce défaut essentiel de composition, l'Epître qui nous occupe eût obtenu un brillant succès ; car, même avec les fautes qui la déparent, elle avait rencontré chez plusieurs de ses juges une vive sympathie, et il s'en est peu fallu qu'elle n'obtînt un témoignage de leur satisfaction.

S'il est vrai de dire que *le style c'est l'homme*, nous ne craindrons pas d'affirmer que M. Jules Moreau, de Dijon, auteur de l'Epître intitulée *Désillusion*, doit être un jeune Poëte à imagination vive, au cœur franc, à l'esprit frondeur et caustique.

Son ouvrage, bien qu'on y puisse reprendre plus d'une faute assez grave, n'est pas cependant dépourvu de mérite ; le vers est bien tourné ; on rencontre çà et là quelques tirades brillamment écrites ; enfin, l'esprit et la gaîté ont fourni chacun leur contingent, ce qui n'est pas à dédaigner.

Sans doute cette composition est bien longue, et elle offre peu d'aperçus nouveaux ; mais l'auteur a su, de temps à autre, par des traits fins et vivement colorés, animer et rajeunir son sujet ; et puis, ici encore, nous dirons qu'il y a une espérance d'avenir, espérance que nous sommes heureux de pouvoir encourager.

Il n'est personne, Messieurs, qui ignore l'effet que produisit à son apparition la Tragédie de M. Ponsard. L'avénement de Lucrèce fut plus qu'un triomphe poétique, ce fut un événement littéraire. Les Classiques purs, séduits par un sujet tout romain, par l'observance fidèle des unités, par l'austère simplicité du Drame, se hâtèrent de proclamer M. Ponsard, le disciple bien-aimé et le continuateur de Corneille, et déclarèrent que le Romantisme avait vécu.... M. Monnier, élevé dans la haine des nouvelles doctrines littéraires, et n'ayant jamais consenti, le moins du monde, à pactiser avec elles, ne pouvait demeurer étranger à cette réaction; aussi, sous la forme d'une Epître adressée à M. Ponsard, a-t-il ajouté une nouvelle protestation à toutes celles qu'il avait déjà publiées. Cet ouvrage se recommande par quelques vers remarquables et par une poésie en général correcte et facile; ce qui le caractérise surtout, c'est l'admiration profonde de l'auteur pour les grands Poëtes du grand siècle, et c'est plus encore son indignation sincère et universelle contre les licences de la nouvelle Ecole.

Je ne pense pas, Messieurs, avoir besoin de vous prévenir que l'Académie, en couronnant ou publiant un ouvrage, n'entend en aucune façon accepter la responsabilité des opinions ou doctrines littéraires émises par l'auteur.

Visite des animaux à la Fontaine. Tel est le sujet d'un Discours en vers, composé par M. Lafosse, de Versailles.

Le Souverain des bois a convoqué ses grands vassaux, et se mettant à leur tête, il va présenter son hommage au célèbre Fabuliste.

L'exposition a du naturel, l'ordre de la marche est décrit en vers faciles, et auxquels l'irrégularité du mètre ajoute encore une certaine grâce.

Le Cerf remplissant l'office de courrier, le Renard, celui-là même qui conservait *contre la Fontaine une dent*, chargé de porter la parole, tout cela est du meilleur goût. Le discours de ce Renard qui fait honneur au Fabuliste de la paix générale, est plein de traits délicats et spirituels. Enfin, la manière dont le grand Poëte accueille la députation est en harmonie complète avec tout ce qui précède.

Ici, malheureusement, doivent s'arrêter nos éloges. La partie la plus essentielle de l'ouvrage, le dénouement, est manqué. Une œuvre si bien commencée, qui marchait avec tant d'aisance, qui rencontrait sur sa route nombre de jolis vers, ne devait pas finir comme ces fêtes de famille invariablement clôturées par le couronnement du portrait de l'aïeul, ou de l'aïeul lui-même.

Il est clair que l'auteur a été séduit, entraîné par le titre qu'il avait trouvé pour sa composition, et qu'il a travaillé sans plan... Cette suite de détails pleins de finesse, ces épisodes gracieux, ne pouvaient toutefois se prolonger indéfiniment; à tout cela il fallait une conclusion, une moralité; le Poëte l'a bien compris, et en désespoir de cause, au lieu d'achever sa pièce, il l'a brusquement terminée.

L'Elégie est toujours en très-grande faveur auprès de MM. les Aspirants aux couronnes d'Isaure, c'est leur travail de prédilection ; on croit l'Elégie facile, et l'on s'imagine qu'il suffit à sa composition d'une légère dose de sensibilité mêlée à une dose de poésie plus légère encore. C'est là une erreur grave dont les plus prévenus, dont les plus aveugles devraient être désabusés enfin... Quoi qu'il en soit, cette année nous a apporté quatre-vingt-dix Elégies !!.. Sur ce nombre, trois sont imprimées dans le Recueil. Je vais, Messieurs, en parler très-brièvement.

La première Elégie a pour titre, *le Chant du Midi.*

Si l'on peut dire avec vérité que cet ouvrage présente certaines négligences, quelques incorrections, et parfois un peu d'embarras dans le développement de la pensée, il est juste aussi d'ajouter qu'il renferme de belles strophes, tour à tour gracieuses, touchantes, énergiques. Mais le défaut capital de cette composition, c'est le sujet déjà traité si souvent, et de tant de manières.

Loin donc de nous appesantir sur quelques critiques, nous aurions bien plutôt lieu d'admirer que l'auteur ait su colorer d'autant de poésie des aperçus qui depuis longtemps déjà avaient perdu leur fraîcheur. Malheureusement il n'y avait là qu'un mérite relatif que l'Académie, à son grand regret, ne pouvait récompenser. Au reste M.me Thore possède un talent poétique trop distingué pour ne pas, quand elle le voudra bien, reparaître victorieuse dans les solennités d'Isaure.

La deuxième Elégie a pour titre, *l'Ange de Poésie.*

Voici une composition qui a tout l'attrait, toute la douceur d'une mélodie, mais qui en a aussi tout le vaporeux ; ce sont de jolis vers exprimant des pensées vagues, peignant des images incertaines, empruntant des couleurs indécises ; cette poésie de mots doux ou sonores, de termes choisis, d'expressions harmonieuses, possède un charme puissant ; nous en convenons : mais ce charme ne suffit pas à remplir le vide de la pensée. L'Académie a donc dû résister à la séduction de ce langage ; ce n'est pas toutefois sans peine ni regret qu'elle s'est vue obligée de traiter avec une apparence de sévérité un ouvrage qu'elle croit pouvoir attribuer à l'un de ses Lauréats les plus distingués.

La troisième Elégie, *Regrets, Espoir,* attache, intéresse, par la sincérité des émotions qu'elle exprime; on sent à la lecture de ces vers qu'il ne s'agit point ici de douleurs de circonstance, de chagrins péniblement inventés, de ces peines du cœur qui dans toutes les littératures ont invariablement défrayé les recueils de *Poésies fugitives*. Ce mérite a paru assez grand, assez rare, pour faire obtenir à cette Elégie les honneurs de l'impression.

Sur vingt-cinq Idylles présentées au concours, il n'en est que deux qui aient été jugées dignes de figurer dans le Recueil académique : *une Fleur d'Amérique* et *une Journée du Printemps*... Parlons d'abord de *la Fleur d'Amérique*.

Existe-t-il en quelque lieu du monde une fleur qui possède la merveilleuse propriété de recueillir pendant le jour les rayons du soleil, de s'en imprégner, de s'en pénétrer ; et la nuit venue, de les projeter, de les répandre autour d'elle ? Pas plus que nous, vous ne le croyez, Messieurs ; une semblable création est due à la Poésie, qui, dans sa magnificence, est bien autrement riche et féconde que la nature elle-même.

C'est à décrire et à glorifier cette Fleur incomparable, emblème et symbole de l'amour que le Poëte a su inspirer, que sont consacrées quelques stances inscrites sous le nom d'Idylle.

Cette composition est dans ses beaux endroits pleine de fraîcheur, de grâce et d'éclat; il est fâcheux que plus d'une négligence de style s'y laisse apercevoir, et qu'il règne dans l'ensemble une obscurité que ne dissipe pas, complétement du moins, la lumineuse auréole du *magique végétal*.

Voilà ce qui explique pourquoi un ouvrage dont la

lecture avait été entendue par l'Académie avec une faveur marquée, n'a pu cependant résister à l'examen détaillé qu'il a dû subir. Quelques strophes charmantes, la dernière surtout, ne suffisaient pas pour le sauver.

L'Idylle intitulée *une Journée du Printemps*, qui, moins heureuse que la précédente, n'a pas été jugée digne de l'examen du Bureau général, est un ouvrage tout imprégné de rosée, de parfums, d'harmonies, et qui n'a qu'un tort, mais un tort grave, irremédiable : de redire ce qui était déjà bien vieux il y a bien longtemps.

Que d'images n'a-t-on pas tracées, que de tableaux n'a-t-on pas faits, des différentes saisons de l'année, et surtout du Printemps ? Quelle fleur a été omise, quel chant d'oiseau oublié ? Quelle brise a pu souffler, sans rafraîchir le front orageux d'un Poëte.... De nos jours, pour intéresser, pour émouvoir, il faut trouver des inspirations plus neuves, offrir des peintures moins connues ; la chose n'est pas aisée, nous en convenons ; mais il n'est pas absolument nécessaire qu'elle soit aisée, peut-être même est-il bon qu'elle ne le soit pas : ce qui suffit, c'est qu'elle soit possible.

Que M. Richard Baudin entre dans cette voie, et qu'il ne confie pas davantage les trésors de sa Muse au sol improductif du *lieu commun*.

L'Eglogue, Messieurs, concourt avec l'Idylle pour le *Souci d'argent*. Nous croyons devoir rappeler cette disposition académique, qu'on serait d'autant plus excusable d'avoir oubliée, que depuis la restauration des Jeux d'Isaure, l'Eglogue n'a paru que deux fois dans nos Recueils. En 1808, M. Hippolyte Phiquepal d'Agen fut couronné pour une Eglogue intitulée, *Alexis et Philis*, et plus récemment, en 1837, M. l'Abbé

Dubreil obtint le même honneur pour sa jolie composition ayant pour titre *David et l'Ange*.

L'Eglogue était donc à peu près tombée dans l'abandon et dans l'oubli, quand un jeune Poëte, jusqu'alors inconnu dans nos Jeux, s'est présenté comme le champion de cette gracieuse poésie, a combattu pour elle, et, victorieux dans la lutte, lui a rendu ses honneurs et ses beaux jours d'autrefois.

Permettez-moi, Messieurs, de vous présenter une courte analyse d'un ouvrage digne de toute votre attention, et dont la lecture publique vous paraîtra d'autant plus agréable que vous serez mieux au courant du sujet.

La Dernière Eglogue est un petit drame à deux interlocuteurs. La scène se passe à Bagnolet. Il fait un temps affreux. Jacques et Roumage, tous deux bergers en l'an de grâce 1844, et assez mal abrités, chacun sous son parapluie, se livrent aux charmes de la conversation.

Jacques déplore sa triste destinée; il rêve les joies ineffables des pasteurs de l'antiquité, il a pris au sérieux ses lectures bucoliques, il croit à l'âge d'or et le regrette: et comme son compagnon admire l'excentricité de ses idées et le luxe de son érudition, il lui répond avec un bon sens admirable :

> Que veux-tu? maintenant on nourrit notre esprit
> Aux dépens de ce corps qui souffre et s'amaigrit.
> ....
> Nos aïeux plus sensés songeaient d'abord à vivre.

Roumage, beaucoup moins poétique que son ami, ne se mêle à la conversation que pour soutenir et animer le dialogue.

Mais la pluie redouble; alors nos deux bergers, transis, chagrins, morfondus, se réfugient sur le terrain de la politique; Jacques le beau diseur est d'avis qu'il

faudrait abolir la loi salique en France et la rétablir en Espagne.

Roumage, encore sous le charme des peintures que vient de lui présenter son ami, de ces temps où *la terre était à tous*, où coulaient universellement les ruisseaux de lait et de miel, où fleurissaient les bergères primitives, Roumage lui, pense qu'il n'y a pour nous de bonheur possible que dans la suppression du Monarque, l'abolition de la Pairie, et le licenciement de messieurs les Députés.

Mais tandis que nos profonds politiques sont ainsi occupés d'amender la Charte, et de refaire la constitution, leurs moutons mettent le temps à profit dans le champ du voisin; c'est ce que vient inopinément leur apprendre le Garde champêtre; et la moralité de l'aventure, ce sont les trente francs d'amende que Jacques et Roumage se voient obligés de payer.

L'Académie fait trop de cas des grâces de l'esprit et les délicatesses du goût, elle place trop haut une poésie pleine de richesse et d'éclat, pour ne pas s'être trouvée heureuse de pouvoir accorder à *la Dernière Eglogue* le témoignage le plus flatteur de sa satisfaction. M. Cœuret a obtenu le *Souci d'argent*.

Je suis presque arrivé au terme du travail qui m'était prescrit; quelques mots encore, et je vous aurai fait connaître les pièces les plus distinguées du Concours; et pourtant, Messieurs, vous l'aurez remarqué sans doute, jusqu'à présent il ne m'a été donné de proclamer que deux victoires. Deux couronnes seulement ont été accordées; la première au Poëme de *Molière*, la seconde à *la Dernière Eglogue*; une troisième et dernière couronne a été obtenue par M. Violeau, de Brest, auteur d'une Ballade ayant pour titre : *la Pèlerine de Rumengol*.

A la lecture de cet ouvrage, on sent que la Poésie est ici ce qu'elle devrait être toujours, l'expression la plus vraie des émotions de l'âme. Le Poëte a compris admirablement le personnage qu'il voulait peindre, et s'est, en quelque façon, identifié avec la touchante héroïne de son petit drame. C'est une femme pauvre, une bretonne, une mère, qui va en pèlerinage à Notre-Dame de Rumengol, pour demander à la Sainte Vierge de lui conserver son enfant *qui va lui être pris pour l'armée.*

Cette composition se recommande par sa fraîcheur, sa naïveté, sa grâce; sous le rapport religieux comme sous le rapport poétique, c'est réellement une œuvre de foi. Toutes les parties en sont écrites avec cette pureté de goût qui, là où le cœur seul doit parler, n'écoute ni l'esprit ni l'imagination; enfin, on y reconnaît, jusque dans les moindres détails, le savant emploi de cette couleur locale qui aide si puissamment à l'illusion.

M. Hippolyte Violeau avait, il y a deux ans, obtenu le prix de l'Epître pour un ouvrage intitulé *Mélancolie;* jusques alors, et bien qu'il eût déjà fait paraître un volume de poésies fort remarquables, son nom était demeuré à peu près inconnu dans la ville où il était né et qu'il habitait. Mais au bruit du triomphe remporté dans les Jeux d'Isaure, à l'arrivée, à la vue de cette Violette, magique Fleur de nos poétiques climats, l'opinion publique s'émut, la cité s'informa de ce fils qu'elle ne connaissait pas, et dont la modeste existence lui était révélée par le bruit des applaudissements qui avaient salué son nom dans la grande Fête du 3 mai. La ville de Brest voulut elle aussi fêter la gloire du Lauréat de Toulouse, et dans une solennité qui lui était uniquement consacrée, elle offrit à son Poëte un témoignage éclatant d'estime et d'affection.

Messieurs, quand un Corps littéraire, quand une Académie n'aurait pas d'autre utilité que de signaler le talent qui s'ignore ou qui doute de lui-même; quand elle ne produirait pas d'autre bien que de faire reconnaître et honorer le génie dans la contrée qui lui a donné naissance, et où trop souvent il languit inconnu ou méconnu, ce serait assez, nous le croyons, pour qu'une pareille Institution réveillât la sympathie de tout noble cœur, de toute généreuse intelligence.

Il nous reste, Messieurs, à vous dire quelques mots de deux Hymnes et d'un Sonnet, et puis nous aurons terminé l'examen de toutes les pièces imprimées dans le Recueil.

L'Ange de Lutèce, Hymne. L'auteur a fait preuve de goût en choisissant sainte Geneviève pour sujet de composition. A ce premier mérite, il en a joint un second, un style élégant et correct; mais l'on cherche en vain dans cet ouvrage quelques éclairs de cet enthousiasme qu'il semble que la Libératrice, que la Patronne de Paris devait inspirer, et qui seul pouvait assurer son triomphe dans nos Jeux.

L'Angelus est une composition qui ne manque pas de grâce; mais l'extrême simplicité de la donnée première réclamait une mise en œuvre des plus correctes, des plus irréprochables. Le Poëte ne nous offrait pas une pierre bien rare, un diamant d'un bien haut prix; il fallait donc racheter cet inconvénient par la perfection du travail; il fallait que les facettes de ce diamant fussent taillées avec un soin extrême, que la monture fût d'un goût exquis; il fallait enfin qu'à force d'art il ne restât plus rien à regretter, rien à désirer.

Il n'en a point été ainsi; cet Hymne, dans lequel on

trouve quelques jolies strophes, en présente d'autres où le Poëte laisse trop voir qu'il est mal à l'aise dans le cadre qu'il a choisi, et qu'il souffre lui-même de l'espèce de contrainte qu'il s'est imposée ; dès lors le plus grand charme de cette composition disparaît, s'évanouit...

Le Sonnet qui a pour titre *le Mois de Marie*, est une fort jolie petite pièce, qui a de la grâce et de la fraîcheur ; malheureusement on peut y signaler deux vers qui ne sont rien moins qu'harmonieux, et dans une composition aussi courte que le Sonnet, c'est là un défaut qui ne laisse pas d'avoir quelque gravité.

II.

Il y a plusieurs ouvrages, Messieurs, qui n'ont pas été jugés dignes de figurer dans le Recueil, et sur lesquels pourtant il me serait pénible de garder un silence absolu. Les ouvrages que je désigne ici sont ceux qui, défectueux dans l'ensemble, ou bien présentant un trop grand nombre de fautes ou de taches, n'en renferment pas moins des endroits, des passages par lesquels ils se recommandent et auxquels ils devront d'être sauvés de l'oubli.

Ainsi dans l'Ode intitulée *Eschyle*, dont l'auteur est M. Urbain Fages, de Carcassonne, nous avons remarqué les strophes suivantes :

Ah ! si pour honorer dignement sa mémoire,
Le Poëte (1) oubliait et ses chants et la gloire
Dont son nom était revêtu ;
C'est que ce cœur stoïque avant la poésie
Plaçait le dévoûment à la mère patrie,
Et la gloire après la vertu.

(1) Eschyle.

Le bois de Marathon, Salamine, Platée,
Ces trois victoires sœurs de la Grèce indomptée,
Virent frapper son bras nerveux.
Ferme dans la mêlée, ardent à la poursuite,
Comme un héros d'Homère, il pressait dans leur fuite
Les Barbares épouvantés.

....
....

Comme au chantre d'Achille, au Père du théâtre
Athènes prodigua son encens idolâtre,
Entre tous elle les aimait :
Et la postérité, sur l'antique Parnasse
Les a placés tous deux, géants, et face à face,
Couronnant le double sommet.

Tant que ces mots divins, Vertu, Patrie et Gloire,
Seront compris de l'homme; oui, tant que sa mémoire
Sera le temple des héros;
Tant que le cœur humain, où tout vibre et soupire,
Aux accens de la Muse, aux accords de la lyre
Ouvrira ses profonds échos :

Par la lyre d'Homère et la lance d'Achille,
Tu seras deux fois grand, ô mon illustre Eschyle,
Dans tout le vieux monde païen;
Entre les plus beaux noms ton nom sacré rayonne :
Car tu portes au front une double couronne,
Grand poëte! grand citoyen!

L'Ode qui a pour titre le *Veau d'Or*, par M. Jules ;habot-de-Bouin, de Chef-Boutonne (Deux-Sèvres), enferme ce passage que le saint amour de la patrie a u seul inspirer :

....

Souvent l'idée est prête et n'attend que la vie;
Un homme vient alors qui la personnifie
Et dit au peuple : « Allons! voici votre étendard. »
Longtemps aussi parfois elle sommeille, oisive ;
Mais son jour est marqué; pour qu'elle naisse, vive,
Que faut-il? un mot, un regard.

Nous t'avons eue aussi, colonne de lumière !
La France t'a longtemps suivie, heureuse et fière;
Même dans ses revers tu brillais, beau fanal !
Même dans ses malheurs tu restais sa boussole ;
Comme aux jours radieux tu versais l'auréole
Autour de son char triomphal !

Honneur, Foi, Liberté ! triple pivot du monde,
Auguste trinité dont le souffle féconde,
Nous t'avons, purs croyants, adorée entre tous;
Nos pères ont par toi moissonné des prodiges
Tels que le souvenir en donne des vertiges
Aux peuples rivaux et jaloux.

Passé prestigieux ! magnifique épopée !
L'empire des beaux arts, l'empire de l'épée,
Des Martyrs, des Héros, des Saints, des Rois géants,
Des hommes de vertu, des hommes de génie,
Qui nous ont fait voir clair, sur leur trace bénie,
Au fond de tous les Océans.

....
....

Malheur, malheur à ceux qui, lisant dans notre âme,
Auraient pu nous offrir quelque splendide flamme
Drapeau sacré pour nous ! et qui, nous outrageant,
Ont choisi pour devise, et mis sur leur bannière
L'égoïsme effronté, l'amour de la matière,
Le culte ignoble de l'argent !

....

Honte donc et malheur sur tous tant que nous sommes!
Car nous avons menti, pasteurs et troupeaux d'hommes,
A notre mission que dicta l'Eternel ;
Car nous avons failli : les uns donnant l'exemple,
Les autres le suivant ; tous nous trompant de temple,
Pour la terre oubliant le ciel.

Dans le *Banquet des Girondins*, par M. Jude Patissié, on trouve ces beaux vers :

Et les vingt condamnés que l'échafaud réclame
Rentrent dans leur prison avec un front serein

Où brille, noble et pur, le reflet de leur âme
Insensible aux clameurs d'une horde sans frein.
A les voir rayonnants de génie et de gloire,
On dirait des guerriers courant à la victoire,
Favorisés du sort,
Ou plutôt des martyrs qui, pleins d'une foi sainte,
N'attendent que l'instant de quitter cette enceinte
Pour marcher à la mort!

....
....

Bientôt l'attrait vainqueur des coupes enivrantes
De l'enceinte funèbre a banni les chagrins;
Des chants ont retenti sous ses voûtes vibrantes,
Et la Mort s'est émue au bruit de leurs refrains.
Puis, ce sont des transports, de communes étreintes,
De doux épanchements, des paroles empreintes
D'un tendre souvenir,
Des souhaits consolants offerts à la souffrance,
Des regrets pleins d'amour pour le deuil de la France,
Des vœux pour l'avenir.

Et les heures fuyaient sur l'horloge éternelle
Qui ramène sans cesse et la nuit et le jour,
Lorsque l'airain fatal de l'heure solennelle
Fait gémir les échos de ce triste séjour.
Tous du banquet alors se lèvent intrépides,
Echangent une part de leurs instants rapides
Dans un dernier adieu,
Et prenant en pitié cette terre où nous sommes,
Ils marchent sans pâlir, du tribunal des hommes
Au tribunal de Dieu!

L'Ode qui a pour titre *à l'Industrie nationale*, nous présente les gracieuses images que voici :

Somptueuse Lyon, trame l'or et la soie;
Que la brillante Iris sur tes métiers déploie
Les feux de son écharpe et son dessin riant;
Que le Rhône orgueilleux, jusqu'aux champs de l'Aurore,
Détrônant les tissus du Gange et du Bosphore,
Coule vainqueur de l'Orient!

Que Sèvres souffle enfin sur l'argile bizarre
Que salit le Japon de son pinceau barbare;
Qu'ailleurs de mille feux s'enflamment les cristaux;
Que le burin, passant de l'ébène à l'albâtre,
De richesse et de goût sur un même théâtre
Fasse lutter tous les métaux.

....
....

Moëlleux ornements qu'ici Paris admire,
Votre pourpre indigène a vaincu Cachemire;
Brillez d'un nouveau prix, par nos Belles portés.
Suaves instruments, au goût qui vous décore
Unissez la douceur, d'une voix plus sonore,
Touchés par leurs doigts enchantés.

Nous lisons dans l'Ode intitulée : *Mission des Femmes*, de Mme Thore, ces deux strophes tout empreintes de suavité et de mélancolie :

La Femme est l'ange de la terre,
Qui sur les humaines douleurs
Verse le baume salutaire
De son sourire et de ses pleurs;
Oui, la Femme est la sœur de l'ange,
Goutte de miel que Dieu mélange
Aux amertumes d'ici-bas;
Douce fleur dont l'encens embaume
Les sentiers arides où l'homme
En marchant fatigue ses pas.

....

C'est elle qu'au seuil de la vie,
Près des mystères du berceau,
Le Ciel plaça, pâle et ravie,
Forte d'un sentiment nouveau;
Car sa voix a des harmonies,
Qui bercent, dans ses insomnies,
L'enfance aux jours capricieux;
Et ses yeux, toujours voilés d'ombres,
Savent veiller dans les nuits sombres,
Comme les étoiles des cieux.

Nous terminerons cette revue des Odes par la citaons de strophes graves de pensées et douces de poésie, ui elles-mêmes terminent l'Ode qui a pour titre, *Toulouse*.

Sur la brèche où la foudre étincelle et résonne,
Tu restas la dernière, intrépide Amazone,
Et les cœurs palpitaient à l'espoir généreux
Que ton fleuve, couvert d'une brume enflammée,
S'entr'ouvrirait soudain pour engloutir l'armée
Des Pharaons victorieux !....

De ces grands souvenirs la cendre est tiède encore :
Et la robe de fleurs dont la Paix te décore,
Au seul nom de Patrie éprouve un doux frisson...
Va, tu peux être fière entre toutes les villes,
Puisque le choc ardent des tempêtes civiles
N'a pas terni l'émail de ton noble écusson.

Un souffle harmonieux embaume ton enceinte,
Et la cité d'Isaure est la Médine sainte,
Chère aux Bardes chrétiens qu'on y voit accourir :
Car sa verte guirlande a les plus belles palmes
Que sur le sol de France, en ces temps purs et calmes,
Les vents du ciel fassent fleurir.

Et moi je suis de ceux dont ces palmes bénies
Ont payé, jeune encor, les doctes insomnies :
A mon humble foyer l'Epi d'or et le Lis
Elèvent leurs rameaux en gerbes radieuses :
Poëte, je devais cette offrande pieuse
A l'autel glorieux où je les ai cueillis.

Le temps est passé des poésies érotiques ; de nos jours a Muse est trop pénétrée de la grandeur et de l'importance e son ministère pour qu'elle puisse songer à reproduire es erreurs d'un autre âge. Elle a mieux à faire qu'à couter et à recueillir d'amoureuses confidences ; nous e saurions donc engager trop instamment l'auteur du oëme qui a pour titre *la Nuit*, à consacrer à des in-

térêts plus graves, à des tableaux plus chastes, l'incontestable talent que révèle son ouvrage.

Ce que nous venons de dire relativement au Poëme *la Nuit*, peut s'appliquer, mais avec quelque atténuation, à l'Elégie intitulée *Adieu*, qui est très-certainement l'ouvrage d'un littérateur distingué.

M. le Marquis de Saint-Victor Castillon, auteur *d'une Epître* à M. J. de M*****, n'a entrepris rien moins que de donner en vers un programme de Géologie ; c'était là, il faut en convenir, un travail d'une atroce difficulté. Assurément son œuvre est loin d'être irréprochable; mais en pareil cas, et lorsqu'il s'agit de trois cents vers, c'est presque un succès que de se faire lire jusqu'au bout ; et il faut pour cela que la Poésie vienne prodigieusement en aide à la Science. Deux citations vous mettront à même, Messieurs, de juger du mérite de l'ouvrage et de notre appréciation :

Bientôt favorisés par des cieux doux et tièdes,
Pesèrent sur le sol ces puissants quadrupèdes
A qui de notre temps on a forgé des noms :
Grands Ruminants traînant leurs énormes fanons,
Mastodontes armés d'une double défense,
Efforts prodigieux du monde en son enfance,
Miracles d'un sol vierge, et tout-puissant alors
A nourrir, élever, conserver ces grands corps,
Que depuis, pour répondre au Doute qui les nie,
Cuvier ranima presque à force de génie ;
Recueillis à grands frais, ramassés de partout,
Qu'il plaça sur leurs pieds et fit tenir debout ;
Qu'il aurait fait marcher à l'œil plein d'épouvante,
Sans la borne imposée à la sphère savante !

....
....

Des Révolutions de la jeune nature
L'ordre, dis-je, est bien clair si leur date est obscure;
Mais le temps employé resta-t-il incertain,
Pour l'homme tel qu'il est, pour l'homme faible et vain,

C'est assez d'un lambeau des vérités suprêmes :
Si nous les possédions, nous serions dieux nous-mêmes ;
C'est beaucoup de pouvoir, après des temps si longs,
Sur la route poser quelques vagues jalons :
C'est beaucoup de pouvoir, en dépit des années,
Aller surprendre Dieu dans ses grandes journées :
C'est beaucoup de pouvoir suivre, simple mortel,
De sillon en sillon le semeur éternel :
A Dieu le dernier mot de ces secrets antiques.

Il est temps d'arrêter ces essors poétiques
Qui font sur votre front pensif et studieux
Bourdonner importun un hexamètre oiseux, etc., etc.

Le séjour de M. de Châteaubriand aux eaux de Néris inspiré à M.me Thore des vers pleins d'émotion et de ensibilité.

Oh ! puisse la montagne où l'ombre te protége,
Entr'ouvrant le matin son froid manteau de neige
Au rayon du soleil,
Laisser germer dans l'herbe, où le chevreuil folâtre,
L'humble fleur du désert, pour que le jeune pâtre
Te la porte au réveil !

Oh ! puisse le ciel bleu, sans rosée et sans voiles,
Eveiller sur ton front ses plus douces étoiles,
Pour tes rêves du soir ;
Et la brise apportant de nos plaines chéries
L'odeur des foins épars et des vignes fleuries,
Te servir d'encensoir !

Oh ! puissent nos oiseaux s'exiler de nos rives,
Pour endormir tes nuits par leurs notes plaintives !
Oh ! que ne puis-je encor
A ton front noble et pâle, où tant d'heures sonnées
Ont blanchi tes cheveux, donner quelques années
De ma jeunesse d'or ?

Oh ! moi, si je mourais, je ne serais pleurée
Que par l'époux en deuil dont la voix éplorée
Partout m'appellerait ;
Que par la jeune enfant, dont la lèvre m'effleure,
Qui sur mon seuil désert me pleurerait une heure,
Et le soir sourirait......

Nous avons déjà parlé d'une Élégie ayant pour titre, *Regrets, Espoir*, imprimée dans le Recueil académique. Regrets, Espoir... ce sont là des sentiments, des émotions si innées dans l'homme, qu'il n'est pas surprenant que ces notes plaintives, que ce chant primitif du cœur, se retrouvent constamment dans les accords que fait entendre la lyre du Poëte. Ces pensées tristes, rêveuses, mélancoliques, ont inspiré à M. Noël, Professeur de philosophie au collége de Saint-Omer, une Élégie ayant pour titre, *Regrets et Espérance*, dans laquelle on lit les vers suivants, empreints de la plus douce sensibilité :

....
Adieu le doux abri de notre toit rustique,
Et le calme si pur du foyer domestique;
Age heureux d'innocents et d'aimables loisirs,
De vermeille santé, de faciles plaisirs;
Où, dans les doux liens d'une paix fraternelle,
Nous croissions radieux sous l'aile maternelle.

Hélas ! le flot du temps dans son vaste reflux,
Emportant ces beaux jours, ne les ramène plus !
Tout passe, disparaît : la nombreuse famille
Au gré de tous les vents s'effeuille et s'éparpille;
Et ces sœurs, dont les soins étaient pour moi si doux,
Ont porté leur amour dans les bras d'un époux,
Et je ne verrai plus, sevré de leurs caresses,
Ce combat innocent de rivales tendresses,
Où chacune semait, ineffables douceurs,
Sur mon front des baisers, sur ma route des fleurs.

Tout a fui : toi par qui la famille commence,
Toi, ma seconde mère, ô ma chère Clémence,
Et toi qui, jeune et belle, as trouvé dans la mort,
Malheureuse ! dirai-je, ou l'écueil ou le port ?
Toi que j'ai tant pleurée, ô ma chère Eugénie,
Gracieuse Honorine et bonne Mélanie;
Et toi ma bien-aimée entre toutes mes sœurs,
Lise, dernier bouton de ce bouquet de fleurs,
Ah ! toutes je vous perds ! hélas ! tout m'abandonne !
Mon soleil s'obscurcit, et la nuit m'environne;

Et le froid dans mon cœur se glisse ; je suis seul,
Oh ! bien seul ! et l'ennui, comme d'un froid linceul
Enveloppe mes jours ternes, glacés, livides.
La coupe de la vie à mes lèvres avides
N'offre qu'un poison lourd, qui, sans tuer le corps,
De l'âme lentement mine tous les ressorts.

Le Buisson d'Aubépine, Idylle de M. Urbain Fages, ffre un petit drame intéressant. Le Poëte nous montre n Pinson au milieu des pures délices de sa folâtre exis-nce ; mais une couleuvre l'a aperçu, et dès lors c'en st fait du pauvre oiseau, qui est saisi et dévoré ; le oëte vient d'achever le récit de cette triste aventure ; l continue ainsi :

Au matin de sa vie,
De songes poursuivie,
Songes d'azur et d'or,
Qu'heureux est le Poëte
A cette heure inquiète,
Où son âme s'apprête
A prendre son essor !

Candide, il croit à tout : à la Femme, à lui-même,
A la gloire, Syrène au sourire moqueur.
Comme d'un vase plein, sur les objets qu'il aime
L'hymne mélodieux s'épanche de son cœur.

Plein de foi, de tendresse,
Il chante avec ivresse
Tous les chastes amours ;
La famille sacrée,
Une mère adorée,
Quelque vierge admirée
Qu'il veut aimer toujours.

Il voit tout, à travers le splendide mirage
De ses nobles pensers, de ses purs sentiments ;
Et, s'enivrant au bruit de son tendre ramage,
Il erre, insoucieux, au pays des Romans.

Oh ! poursuis ton beau songe ;
Si l'on te dit : mensonge,
Marche, n'écoute pas.

Ta divine marraine
L'Illusion sereine,
D'une main encor pleine,
De fleurs jonche tes pas.

Mais en un jour fatal, dans notre monde sombre
Il regarde... Son œil se ferme épouvanté
Et des sommets fleuris qui lui prêtaient leur ombre,
Il tombe, palpitant, dans la réalité.

Deux jeunes Étudiants en droit, MM. Dupin de Montpellier et Sempé de Pau, méritent d'être encouragés par l'Academie. Le *Mendiant* de M. Sempé et l'Ode *à Chatterton* de M. Dupin, révèlent un talent qui, mûri par la pensée et l'imagination, se produira avec plus d'honneur encore dans nos prochains Concours.

Ce même sujet *de Chatterton* a inspiré à M. Dupré, Principal du Collége de Saint-Calais, un Poëme fort intéressant, auquel il n'a manqué, pour obtenir une flatteuse distinction, que d'être plus soigneusement revu, plus scrupuleusement corrigé. L'auteur s'est laissé entraîner par son extrême facilité; il est assez doux de composer ainsi, mais le succès exige d'autres conditions de travail.

Dans une Epître adressée à M. de Lamartine au sujet d'une nouvelle traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, M. Duton de Mirecourt (Vosges) a exposé des idées assez neuves dans un style qui n'est pas dépourvu d'une certaine élégance. Le reproche que l'on peut adresser à cette composition, c'est, dans l'ensemble, de manquer d'intérêt, et peut-être aussi de clarté dans quelques détails. Que l'auteur applique son talent à un sujet plus heureusement choisi, et nous pourrons alors sans doute applaudir à son succès.

Sous le titre *de l'Ange de Foix*, M. Casimir Gau a composé un Poëme, dans lequel il raconte la mort si touchante du jeune Gaston de Foix. Cette composition, qui révèle des connaissances historiques et poétiques fort estimables, nous a paru cependant manquer de ce cachet de distinction, de cette empreinte d'originalité qui seuls peuvent faire la fortune d'un ouvrage. Si nous ne craignons pas de nous expliquer avec cette franchise, c'est que nous pensons que M. Casimir Gau est fort capable de comprendre nos conseils et de les suivre.

Nous ne terminerons pas cette nomenclature des ouvrages dignes qu'on les mentionne, sans citer l'Epître *à un Ami qui revient d'Italie.* Cet ouvrage a des endroits bien écrits; mais, de nos jours, que peut-on dire encore sur l'Italie, sur un pays que la littérature a plus ravagé que n'ont pu le faire la guerre ou la conquête. — Que M. Nayral conduise sa Muse dans des régions moins explorées, et au retour, elle lui rapportera sans doute des sensations plus vives, des impressions plus profondes, des émotions plus vraies...

Tel est, Messieurs, le Concours de cette année. S'il n'a pas complétement satisfait les désirs de l'Académie, s'il nous laisse quelques regrets, nous pouvons dire avec vérité, que ces regrets n'ont point d'amertume. Sans doute un bien petit nombre de prix ont été accordés; mais si l'on veut envisager le Concours dans son ensemble, on demeurera convaincu qu'il peut prendre un rang très-honorable parmi les Concours des années précédentes.

Le Concours de 1844 nous a révélé des noms qui ne s'étaient point encore mêlés à nos luttes poétiques, des noms qui portaient avec eux plus que des espérances...

Que si (ce qu'à Dieu ne plaise !) il était dans la destinée de quelques-unes des étoiles qui ont brillé dans nos Jeux, de voir leur éclat s'affaiblir ou s'effacer, puissent les astres nouveaux qui viennent de se lever à l'horizon, nous rendre cette lumière regrettée... Puisse une nouvelle Pléiade illuminer de ses splendeurs le limpide azur de notre ciel méridional !



TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1844.

FIN DE LA TABLE.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1845.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, N.° 41.

1845.

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1845.

LE ROI, *Protecteur.*

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1782. M. le Marquis DE LATRESNE (Jean-Jacques-Claire), ancien Avocat général au Parlement de Toulouse, *Doyen de l'Académie.*

1806. M. le Baron DE MALARET (Joseph-François-Magdelaine), Pair de France, Commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1812. M. DANTIGNY (Pierre-François), ancien Sous-Préfet à Doullens (Somme), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1813. M. le Baron DE LAMOTHE-LANGON (Léon), ex-Sous-préfet de Toulouse, Livourne, etc.

1816. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1818. M. TAJAN (Bernard-Antoine), Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de Préfecture, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. le Vicomte DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet, Membre de la Chambre des Députés, *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Ministre Secrétaire d'Etat.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Président à la Cour royale de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Docteur en Droit, Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de préfecture, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Maître des Requêtes, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen de la Faculté des Lettres.

1833. M. TIREL DE LA MARTINIERE (Charles), *Maître ès Jeux Floraux.*

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat à la Cour royale de Paris, Membre de la Chambre des Députés.

1834. M. DE LIMAIRAC (Charles-Antoine-Gabriel), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet.

1836. M. le Chevalier DU MÈGE (Alexandre), *Maître ès Jeux Floraux.*

1838. M. le Comte DE CASTELBAJAC (Joseph-Gratian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. le Marquis DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Préfet, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Doct. ès scienc. et Doct. méd., Professeur à la Faculté des Sciences et au Jardin des Plantes de Toulouse.

1841. M. DE BARBOT (Théophile).

1842. M. CABANIS (Jean-Guillaume-Gaston), Maire de Toulouse.

1842. M. D'ALDÉGUIER (Auguste), Conseiller à la Cour royale.

1843. M. DE LIMAIRAC (Jean-Charles-Edmond), ancien Magistrat.

1843. M. DELQUIÉ (Pierre-François-Auguste), Procureur du Roi à Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. le Vicomte DE RAYNAUD (Anne-Philibert-Auguste), Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. le Comte DE TAURIAC (Eugène-Anne-Adolphe).

1843. M. FORTOUL (Hippolyte), Professeur de littérature française à la Faculté des Lettres, *Secrétaire des Assemblées.*

1844. M. l'Abbé SALVAN (Adrien).

1845. M. le Vicomte DE MAC-CARTHY (Justin), Membre de l'Académie royale d'Irlande (nommé et point encore reçu).

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne........ } *Académiciens nés.*

M. LE MAIRE de Toulouse...... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française.

1821. M. le Vicomte DE CHATEAUBRIAND, Membre de l'Académie française.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DURAND (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

1839. M. REBOUL (Jean).

1842. M. DUREAU (Louis).

1843. M. JAFFUS (Firmin).

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1846.

L'Académie a célébré, le 3 mai 1845, *la Fête des Fleurs,* avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Eloge de Clémence Isaure, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Eglise de la Daurade, où reposent les cendres de Clémence Isaure. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le Concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

Liste des Ouvrages couronnés dans le Concours de 1845.

Les deux Tombeaux, Ode, par M. Hippolyte Maquan, Rédacteur en chef de la Gazette de Vaucluse, à Avignon.

Toulouse, Ode, par M. Eugène Lébraly, de Lébraly (Corrèze),

Ont obtenu, *ex æquo,* chacune une Violette réservée.

L'*Épître aux jeunes Mères*, par M. Hippolyte Violeau, de Brest (Finistère), a obtenu un Souci réservé.

L'*Épître à un Mainteneur,* par M. Richard Baudin, a obtenu un Souci réservé.

L'*Adieu de la Nourrice*, Ballade, par M. Hippolyte Violeau, de Brest (Finistère), a obtenu un Lis réservé.

L'Académie a cinq Fleurs à distribuer comme prix de l'année; savoir, l'Amarante, la Violette, le Souci, le Lis et l'Églantine.

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Epître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle remet au concours pour 1846, l'*Éloge de Dante Alighieri* : le Prix sera triple et de la valeur de trois Eglantines d'or.

Le concours sera ouvert jusqu'au 15 février 1846 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (1) de chaque ouvrage à *M. le Vicomte de Panat, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue de la Dalbade, n.° 22, à Toulouse,* qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom

---

(1) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles*.

de l'auteur; mais chaque exemplaire devra porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement, par la poste, au Secrétaire perpétuel, devront être affranchis.

Les fonctionnaires publics de Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif ou pour lesquels ils solliciteraient ou auraient fait solliciter. *L'Académie a délibéré d'observer sur ce dernier article la plus grande sévérité. MM. les Mainteneurs ont promis de se récuser eux-mêmes sur le jugement des ouvrages qui leur auraient été directement ou indirectement recommandés.* Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage.

Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages réclamés en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne onze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Epître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux,* qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs, aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.

Le même droit est acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des cinq Fleurs que distribue l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même celle d'un genre différent, pourvu qu'elle soit d'une valeur moindre.

Concours de 1845.

LES DEUX TOMBEAUX,

ODE

Qui a obtenu une Violette réservée ;

Par M. HIPPOLYTE MAQUAN, Rédacteur en chef
de la Gazette de Vaucluse, à Avignon.

Amant alterna Camœnæ.
VIRG.

I.

SUR deux rochers déserts, aux deux pôles du monde,
L'un au Sud, l'autre au Nord, dans une paix profonde,
Deux tombeaux, près des mers, dorment vides et seuls :
Des flots grondants sur eux vient expirer la rage ;
S'ils étaient emportés par un dernier naufrage,
L'onde n'y trouverait ni cendre ni linceuls.

Entre deux continents, mais loin de leurs rivages,
Sous des cieux inconnus, en des climats sauvages,
Dans une solitude immense enseveli,
L'un n'a plus à montrer au nautonier qui rêve,
Qu'un saule frissonnant, délaissé sur la grève,
Perdu sur l'Océan, comme un nom dans l'oubli.

Près d'une humble cité de la vieille Armorique (1),
L'autre semble sourire aux brises d'Amérique,
D'algues, de fleurs, de nids, de chants environné;
La mer harmonieuse avec amour caresse
La pierre gazonnée, où la croix se redresse :
Par les feux du couchant labarum couronné.

Par l'immortalité ces deux tombeaux sont frères;
Mais, étonnant la mort par des splendeurs contraires,
La gloire pour tous deux n'a pas les mêmes fleurs :
L'un est une aire d'aigle, et l'autre un nid de cygne;
Et l'on peut voir empreint sur eux ce double signe :
Un glaive teint de sang, un luth mouillé de pleurs.

Vides!... mais remplissant de pensers l'âme austère,
L'un n'a plus ce qu'attend l'autre : — un peu de poussière!
Le premier, illustré par le seul souvenir
D'un exil que la mort, railleuse en ses conquêtes,
Brisa pour un cadavre, en de pompeuses fêtes :
Et le second, heureux de ne rien contenir :

Et l'on dit que du cap des tempêtes d'Afrique,
Parfois Adamastor (2), au fond de l'Atlantique,
S'avance pour chanter sur le premier cercueil;
Tandis que, vers le Nord, une vierge sacrée,
L'étoile au front, paraît dans la brume azurée,
Blanche et douce, chantant aussi sur l'autre écueil :

(1) On sait que Châteaubriand a fait préparer son tombeau sur un îlot des côtes de la Bretagne, sa patrie.

(2) Génie des tempêtes, d'après Camoëns.

II.

ADAMASTOR.

Pourquoi me le ravir, ce cadavre sublime,
Lui, qui dormait si bien au branle de l'abîme?
Dans son morne dépit,
Il fallait une mer désastreuse et profonde,
Afin que, fatigué de secouer le monde,
Le géant s'assoupît!

Fils du Septentrion, au terrible fantôme
Pouvez-vous, comme moi, donner un large dôme
De foudres et d'éclairs?
Et si vous n'avez pas des volcans pour trophées,
Pourquoi donc réveiller les cendres étouffées
Dans mes gouffres amers?

Depuis que j'ai perdu cette ombre surhumaine,
Le prestige fatal de mon affreux domaine
Est détruit pour toujours.
Le joyeux Alcyon rase l'onde écumante,
Et l'homme indifférent brave dans la tourmente
Mes rugissements sourds.

C'était un ravageur puissant et solitaire;
Son glaive était un soc qui déchirait la terre;
Puis, dans ses profondeurs,
De larmes et de sang une immense rosée,
Par torrents s'épanchait, et jamais épuisée,
N'étanchait ses ardeurs.

Il marchait, il marchait au milieu des orages,
Aux éclairs de ses yeux allumant les courages,
Rêveur et soucieux;
Au fracas des canons, des tambours et des armes,
Des acclamations et des tocsins d'alarmes,
Seul et silencieux;

Il marchait sur des flots de flammes, de fumées,
Et, toujours dominant un océan d'armées
De son front chauve et nu;
Se forgeant un bandeau de toutes les couronnes,
Il marchait, il marchait sur les débris des trônes,
Vers un but inconnu.

Puis, quand il eut un jour gravi toutes les cimes,
Foulé tous les chemins, franchi tous les abîmes,
Eteint tous les rayons;
Afin de promener dans l'Europe étourdie,
Sa gloire universelle, ainsi qu'un incendie,
Sur tous les horizons :

Il vint mourir ici comme un homme vulgaire;
Le repos le tua, lui, vivant par la guerre.
Alors dans son effroi
Le monde respira; mais son ombre inquiète
Sut faire un trône encor d'un écueil. — La tempête
Le reconnut pour roi!...

Pourquoi me le ravir ce cadavre sublime,
Lui qui dormait si bien au branle de l'abîme?
Dans son morne dépit,
Il fallait une mer désastreuse et profonde,
Afin que, fatigué de secouer le monde,
Le géant s'assoupît !... »

III.

LA VIERGE.

Lève-toi dans l'azur du soir, émaillé d'or,
Blanche reine d'amour et de mélancolie;
Verse sur cet écueil, dans ton paisible essor,
Un calme plus touchant encor,
Et tes larmes d'argent sur l'onde recueillie.

O mer, sur cette tombe où brille une humble croix,
Change en accords plus doux tes plaintes monotones;
Toi, viens, brise des fleurs, y jeter à la fois
Les plus secrets parfums des bois,
Les plus tendres soupirs des bruyères bretonnes.

Vagues rumeurs du jour expirant dans les cieux,
De toute la nature ineffable prière,
De toutes les douleurs écho mystérieux,
Fondez-vous en concerts pieux;
Et vous, tintez au loin, cloches du monastère.

Toi, que l'orage abat comme un cygne blessé,
Nacelle du pêcheur invoquant la Madone,
Frêle nid d'alcyon sur l'abîme bercé,
Noire hirondelle au vol lassé,
Reposez-vous ici vous que tout abandonne !

Viens te désaltérer au creux de ce rocher,
Pauvre oiseau de passage et que la soif dévore ;
Exilés, orphelins, hâtez-vous d'approcher ;
Malheureux, venez tous chercher
Les consolations que votre cœur implore.

O grands agitateurs de la terre et des mers,
Fanatiques tribuns, rois de l'intelligence,
Vous qui versez le sang, vous qui forgez des fers,
De tous les points de l'univers,
Venez sur ce tombeau méditer en silence.

Car cet asile saint doit un jour contenir
Les restes d'un mortel qui ranima le monde ;
Qui, fidèle au passé, tendit à l'avenir
Ses bras ouverts pour le bénir,
Versant sur tous les maux sa parole féconde.

Lorsqu'un homme de fer courbait tout sous les cieux,
En de larges sillons creusant la race humaine,
Foulant peuples et rois sous de brûlants essieux,
Et, conquérant ambitieux,
Marchant dans l'univers comme dans son domaine ;

Lui seul resta debout ; — car il n'ignorait pas
Que jamais vainement la terre n'est frappée ;
Que le cœur est encor plus puissant que le bras ;
Que la foi , soleil d'ici-bas ,
Doit mûrir de ses feux la moisson de l'épée.

Oui, debout, le front haut; car il savait combien
La gloire aux plus puissants peut devenir rebelle !
Que la seule conquête est de marcher au bien ;
Que devant Dieu l'homme n'est rien ;
Que l'amour seul est fort, la pensée, éternelle.

Lève-toi dans l'azur du soir, émaillé d'or,
Blanche reine d'amour et de mélancolie;
Répands tes plus doux feux , dans ton paisible essor,
Sur cette tombe vide encor ;
Et si la mort pouvait oublier,... qu'elle oublie !...

IV.

Ainsi, je n'entendais que deux voix idéales,
Des vastes mers du Sud aux plages boréales,
Des bords Américains aux rives d'Orient ;
Et, dominant les bruits des cités et des ondes,
Deux noms seuls remplissaient les échos des deux mondes :
Ici, Napoléon, — et là, Châteaubriand !



TOULOUSE,

ODE

Qui a obtenu une Violette réservée;

Par M. Eugène LÉBRALY, de Lébraly, près Ussel (Corrèze).

Idem semper honos.

Poëtes, vous avez votre Médine sainte,
Dont le souffle chrétien purifia l'enceinte;
A vos pieux combats la lice va s'ouvrir:
Voyez-la s'émailler des plus brillantes palmes
Qu'ici-bas, au reflet des temps sereins et calmes,
Les vents du ciel fassent fleurir.

Entre toutes ses sœurs, qui n'aimerait Toulouse?
Elle a, pour s'endormir sur la verte pelouse,
Le cantique éternel des flots mélodieux;
Elle a son livre d'or, comme Venise et Gênes;
Et de noms que le pâtre apprend à ses vieux chênes,
La gloire a constellé ce blason radieux.

Son orageux berceau touche à celui des âges :
Il s'éveille aux clameurs de ces fiers Tectosages
Qui portèrent l'effroi sur le mont Aventin,
Et qu'on vit tour à tour, errante colonie,
S'élancer sur la Thrace ou la belle Ionie,
Ivres de gloire et de butin.

Tels les essaims bruyants, hors des ruches trop pleines,
Sont attirés au loin par les tièdes haleines
Des peuplades de fleurs dont les champs sont semés :
Mais quelque doux attraits qu'un ciel plus pur étale,
Ne voit-on pas rentrer dans la ruche natale
Les essaims rapportant leurs trésors embaumés?

Les tiens te rapportaient des plaines de la Grèce
Le culte de Pallas, sa plus noble déesse,
O ville harmonieuse, Athènes d'Occident!...
Mais de l'erreur bientôt brisant la coupe amère,
Tu dis le nom du Christ dans la langue d'Homère,
Et braves l'Olympe grondant.

Dans les cirques de Rome, où le vent se lamente,
Lorsque l'humide arène est encore fumante
De ton sang qu'on prodigue au peuple souverain,
Les barbares sortis de leurs forêts lointaines,
Trempent ton miel limpide au cristal des fontaines
Qui ruisselle en nectar dans leurs coupes d'airain.

Les flancs glacés du Nord, sur tes plaines fécondes,
Ont vomi les Alains, les Suèves, les Burgondes:
Entends-les bourdonner comme l'impur frélon,
Autour de ta ceinture embaumée et fleurie,
Ces peuples indomptés, qui n'ont d'autre patrie
Que leurs tentes sous l'Aquilon.

De cet orage immense une voix qui s'élève,
Proclame dans tes murs la royauté du glaive.
C'en est fait... Alaric t'enchaîne sous ses lois;
De ce sombre Numa tu deviens l'Égérie,
Et le sang Visigoth, qui bout avec furie,
S'épure en se mêlant au noble sang Gaulois.

Oh! si ta forte épée eût été moins loyale,
Tu pouvais revêtir la pourpre impériale
Au bruit des boucliers entrechoqués dans l'air:
Les Césars à tes pieds prosternaient leur bassesse;
Tu dédaignas leur trône, écueil battu sans cesse
Par des tempêtes sans éclair.

Mais Clovis apparaît. — La hache et la framée
Des enfants d'Alaric ont moissonné l'armée.
Ah! pleure au souvenir d'un désastre fameux (1),
Et d'un deuil fraternel couvre ces races mortes,
Qui, filles des déserts, étaient belles et fortes,
Comme les pins altiers de leurs steppes brumeux!

(1) La bataille de Vouillé, gagnée par Clovis sur Alaric, roi des Visigoths.

L'arbre roi fut frappé jusque dans ses racines;
Mais, réchauffant sa sève aux torches sarrasines,
Sous la foudre il donna son plus beau rejeton.
Quand l'univers s'ébranle au choc du cimeterre,
Pour vaincre un El-samah, tes flancs, ô noble terre,
Devaient enfanter un Eudon!

Des Pons et des Raymonds la longue dynastie,
Dans le sol généreux d'où sa tige est sortie,
Ouvre un large sillon de gloire et de vertu.
Oh! qu'à ces noms pieux, mère, ton cœur tressaille;
Car ils ont illustré tous les champs de bataille
Où, pendant cinq cents ans, tes fils ont combattu.

Aux rives du Jourdain évoquant la croisade,
Montre-nous le Nestor de la sainte ambassade
Des princes d'Occident au sépulcre divin,
Plaçant sous sa bannière en tous lieux révérée,
Ce culte de l'honneur et de la foi jurée,
Dont tu gardas le chaud levain.

Et Monfort, investi du glaive de l'Archange,
Par un Dieu qu'il outrage en disant qu'il le venge,
Il sut ce que valait ton peuple de Soldats,
Lui dont la gloire, ensemble et lumière et ténèbres,
Rayonne et puis s'efface à ces clartés funèbres
Que sa main allumait et qu'éteignait ton bras.

Sur ton sein, qu'ont souillé ces tristes saturnales,
Un Ange déployant ses ailes virginales,
A touché ta blessure avec le rameau d'or;
Et quand ton front perdait la couronne comtale,
Isaure sur l'autel posait, blanche vestale,
Ce feu sacré qui brûle encor....

Sois fière, sois bénie, entre toutes les villes!...
J'entends gronder le flot des tempêtes civiles.
Qui l'osera braver? — Honneur à Duranti!
D'autres sont morts depuis comme des Machabées;
Pour la foi des aïeux leurs têtes sont tombées,
Et le sang maternel ne s'est pas démenti.

Oui, tu caches un cœur d'intrépide amazone,
Sous ta robe de fleurs qui s'agite et frissonne
A nos grands souvenirs encore palpitants :
Plusieurs furent témoins des Pâques toulousaines :
Qu'ils disent si l'empire eut de plus nobles scènes
Dans sa bataille de vingt ans?

Garde ton anneau d'or, ô belle et sainte veuve!
Et si des fils du Nord, dans les eaux de ton fleuve
Tu vois bondir un jour les coursiers écumeux,
Ton bras ressaisira cette puissante armure
Dont le calme des temps apaisa le murmure :
La mère des Raymonds sera grande comme eux!

L'AVENIR,

ODE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M. C. J., de Toulouse.

> O fantôme muet qui nous suis côte à côte
> Et qu'on nomme Demain.
>
> V. Hugo.

I.

Quoi, Seigneur ! aurais-tu, dans un jour de colère,
Écrasé sous tes pieds le moule où, pour la terre,
Tu coulais des géants
Qui, surgissant du sein des nations coupables,
Vers le but qu'ont fixé tes desseins immuables
Guidaient leurs pas tremblants ?

Ton ombre les couvrait ; ils s'ignoraient eux-mêmes,
Se levaient à ta voix, de leurs destins suprêmes
Quand l'heure avait sonné,
Ton souffle dans le cœur et dans les mains ta foudre,
Si grands qu'à leur aspect s'inclinait dans la poudre
Le peuple prosterné.

Puis, ils disparaissaient au sein de la tempête
Dont l'éclair un moment illumina leur tête ;
L'œuvre était accompli,....
Et chacun contemplait les débris de l'idole !
Mais en vain, sur son front, on cherchait l'auréole
Dont il avait relui.

Dans la nuit du passé, comme de noirs fantômes,
Vous tous qui vous dressiez aux premiers pas des hommes,
O tyrans monstrueux !
Vous, Mages couronnés, Prêtres armés du glaive,
Rois d'Assur, Pharaons, dont la tombe s'élève
Comme un mont dans les cieux !

C'est Moïse arrachant son peuple à l'esclavage,
Lui, dont la mère en pleurs
Redoutait moins le Nil et les flots, que la rage
D'un peuple d'oppresseurs.

Du fond de vos marais, de vos steppes arides
Que nul serf ne foula,
Huns, pourquoi sortez-vous sur vos coursiers rapides
A la voix d'Attila ?

Karle, de tes deux bras atteignant sur la terre
L'Orient, l'Occident;
Mahomet enseignant à coups de cimeterre
Les versets du Coran ;

, le dernier venu, mais le plus grand, peut-être !
, fils d'un ouragan, d'un monde prêt à naître
Protégeant le berceau ;
i de ton piédestal, du roc de Sainte-Hélène,
ninais l'univers ! vois, nous pouvons à peine
Te construire un tombeau.

! vous êtes bien morts ! Nul de vous, comme Elie,
, laissant son manteau, d'un peu de son génie
Doté son serviteur.
Dieu qui nous créa, dédaignant notre race,
ıs laisse désormais, sans conseils ni menace,
Lutter avec l'erreur.

II.

La mer sur de nouveaux abîmes
Balance ses flots assouplis ;
Et déjà paraissent les cimes
Des monts par les volcans vomis !
Les sourds roulements du tonnerre
Meurent au loin dans les vallons :
A nos yeux éblouis la terre
Montre de nouveaux horizons.

Oh ! de quelque nom qu'on te nomme,
Déluge, révolution,
Tu n'es pour le monde et pour l'homme
Qu'un pas de la création.

Libre d'entraves inutiles,
L'esprit humain prend son essor :
Pourquoi dans des langes serviles
Enerver l'enfant déjà fort ?

Le but éblouissant, suprême,
Qui fascine tous nos regards,
Le Christ l'a dit, c'est Dieu lui-même
Manifesté de toutes parts.
Longtemps son image éclipsée
Dans la lutte des ouragans,
Maintenant se dresse exhaussée
Sur les débris des anciens temps.

Quel humain pourrait nous conduire,
Quand le sentier se montre à tous ?
Trop longtemps les rois ont pu dire,
Ivres d'orgueil : L'état, c'est nous !
Sous un joug alors nécessaire
Enfin les peuples ont grandi ;
Ce qu'un homme faisait naguère,
Les masses le font aujourd'hui.

Serrés en phalange profonde
Dont rien ne peut briser l'effort,
Nous parcourons ce nouveau monde
Né des débris d'un monde mort.
Des Mages la divine étoile
Paraît à l'Orient vermeil ;
La nuit a replié son voile
Aux premiers rayons du soleil.

III.

Ton glaive, ô France! dès l'aurore,
A détruit des âges passés
Les restes qui gisaient encore
Au loin, sur le sol dispersés.
Sur les autels de la Victoire,
Des rives du Nil à la Loire,
Nos pères ont sacrifié;
Leur sang, le plus pur de la France,
Partout, généreuse semence,
Pour leurs fils a fructifié.

Ce n'est pas seulement le glaive
Qui dans nos mains doit resplendir;
Il faut que la pensée achève
Le monument de l'avenir.
De la terre d'idolâtrie
Rentrés dans leur douce patrie,
Tels on vit les fils d'Israël,
Appuyant leur main sur la lance,
De l'auteur de leur délivrance
Relever le temple et l'autel.

Ainsi qu'une urne bouillonnante
Épanche les flots de son sein,
Deux peuples de leur sève ardente
Semblent remplir le genre humain.

Du passé les sombres mystères,
Ainsi que des ombres légères,
S'évanouissent sous leurs coups :
Pendant leur radieux passage,
Des deux mains voilant son visage,
Le barbare tombe à genoux.

Cependant leur mâle génie,
Au bruit de ces lointains combats,
Achève la tâche infinie
D'agrandir la vie ici-bas.
Du savoir le flambeau rayonne,
Et sa vive lueur couronne
Vieillards, jeunes hommes, enfants.
Un long réseau de fer serpente,
Et sur une chaudière errante
L'espace triomphe du temps.

Seigneur, d'où vient toute justice,
Daigne sourire à nos efforts :
Fais que notre œuvre s'accomplisse ;
Car par toi seul nous sommes forts !
Dans cette course aventureuse,
Nuée obscure ou lumineuse,
Sois notre guide et notre appui
Jusqu'au jour où, sur cette terre,
S'élève une seule prière,
Seule voix d'un seul peuple uni !

SAINT JÉRÔME,

ODE

Présentée au Concours;

Par M.me THORE, née Léontine DE MIBIELLE.

Apprenons à tous nos détracteurs et à leurs disciples, qui s'imaginent que notre Eglise n'a pas un philosophe, pas un orateur, pas un docteur savant; apprenons-leur combien d'illustres génies ont été employés à la bâtir, à l'édifier, à la décorer.

S. Jérôme.

Mon Dieu! dans ce siècle incrédule,
Où l'antique foi des aïeux
Semble toucher au crépuscule
Et reprendre son vol aux cieux;
Quand je vois que l'Eglise pleure,
Triste mère, à sa dernière heure,
L'abandon de ses fils ingrats;
Moi je m'incline, suppliante,
Devant sa tête défaillante,
En criant : — Mère! oh! ne meurs pas!

Pardonne au siècle qui t'insulte ;
Car Dieu fit, Souverain jaloux,
L'immortalité pour son culte,
Et la mort et l'oubli pour nous.....
Laisse passer la race altière
Qui veut traîner dans sa poussière
Ta robe de pourpre en lambeaux ;
Et garde l'ombre de tes ailes
Aux générations nouvelles
Qui vont grandir sur nos tombeaux.

Alors tu ne seras plus seule
Au fond de tes cloîtres déserts ;
Mais tu prendras, illustre aïeule,
Nos enfants dans tes bras ouverts.
Tu chanteras à leur enfance
Tes beaux cantiques d'espérance ;
Et dans leurs jours d'ardents transports,
Nourrissant leur intelligence
Des fruits divins de ta science,
Tu les rendras croyants et forts !....

Tu leur peindras ces temps où Rome
Semblait l'âme du monde entier,
Quand les Augustin, les Jérôme,
Rallumaient son vaste foyer.....
Jérôme..... à ce nom, la jeunesse
Doit comprimer sa folle ivresse
Sous un frein d'austère vertu.....
Jérôme..... à ce nom, le génie
Doit aux pieds de la croix bénie
Courber son orgueil abattu.....

Jérôme..... Oh! ce nom semble encore,
Tel qu'un phare aux feux éclatants,
Briller pour l'immortelle aurore
Sur la nuit et les flots du temps.
Tant que grandira l'édifice
De l'évangélique justice
Qu'en expirant le Christ bénit,
Jérôme, à droite de l'Eglise,
Où chaque erreur frappe et se brise,
Est la colonne de granit!

Loin d'un monde où son âme ardente
N'embrassa qu'amours décevants,
Comme un pasteur ravit sa tente
A l'aile orageuse des vents,
Il courut dans la solitude
Cacher la vague inquiétude
D'un sein brûlé de passions;
Et, dans son sublime délire,
Il commença le long martyre
De ses jours d'expiations.

Longtemps dans cette lutte étrange,
Lutte de l'esprit et des sens,
Lutte de Jacob et de l'Ange,
Ses efforts furent impuissants!
En vain sur le roc ses pieds saignent;
En vain ses yeux errants s'éteignent
Dans l'immensité des déserts.....
Sa pensée encor bouillonnante
Vole vers Rome rayonnante,
Vers ses fêtes et ses concerts.

Mais le ciel, contemplant Jérôme,
Du combat couronne la fin;
Et l'athlète, vainqueur de l'homme,
Lève son front de séraphin.
Martyr!.... la tourmente est passée!....
Oh! repose enfin ta pensée,
Ton corps las, tes membres brisés;
Mais soudain l'Eglise te crie :
— O docteur! le schisme en furie
Poursuit tes frères dispersés.

Et tu prends ta plume éloquente,
Plume d'ange, plume de fer,
D'où jaillit une source ardente
De chants du ciel, de cris d'enfer.....
Démasquant partout l'hérésie,
Tu l'arrêtes, pâle et saisie;
Et de tes bras pleins de vigueur,
Étreignant l'erreur et les haines,
Tu les abats, et les enchaînes
Au char de saint Pierre vainqueur.

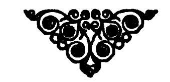
Le Liban, aux grottes profondes,
Éveillant son écho sacré,
Abrite les veilles fécondes
Du dernier prophète inspiré.
Aux grands bruits des cèdres antiques
Sa voix chante les saints cantiques
Des bardes aimés d'Israël :
Son génie, aux travaux austères,
Traduit les sublimes mystères
Que la Bible a reçus du ciel.

Et, pour suivre sa loi sévère,
A travers ses âpres chemins,
On voit accourir au Calvaire
Les filles des grands noms Romains.
Là, les Eustoquie et les Paule,
Femmes fortes, à son école
Font des cloîtres de Bethléem
Un nouvel Eden, peuplé d'anges,
Qui prennent leur vol par phalanges
Vers l'heureuse Jérusalem.

Mais quand la voix du Christ l'appelle
Vers les mondes mystérieux,
Cette âme, vivante étincelle,
Remonte au saint foyer des cieux.....
Ce flot pur, si fier dans sa course,
Retourne vers l'immense source
D'où jaillit tout ce qui fut grand.
Jérôme meurt..... L'Eglise entière,
S'agenouillant sur sa poussière,
Rappelle en vain son astre errant......

O Reine! calme ta tristesse.....
Quatorze siècles passeront
Sans faire pâlir ta jeunesse,
Sans laisser de ride à ton front.
L'aîné de tes enfants succombe;
Mais ton pied fait de chaque tombe
Le saint degré d'un piédestal;
Et, multipliant les Jérôme,
Ton grand chœur d'évêques, ô Rome!
Est ton cortége triomphal.....

Forte de ton Dieu qui t'épouse,
Monument d'immortalité,
La puissance humaine jalouse,
Poursuit en vain ta liberté !....
Les trônes naissent et s'écroulent,
Les générations s'écoulent
Sans ébranler tes fondements ;
Laisse au passé ses funérailles.....
Car l'avenir dans tes entrailles
Prépare ses enfantements !....



LA VICTOIRE DE L'ISLY,

ODE

Présentée au Concours ;

Dire qu'Alger est une colonie, c'est mal parler ; Alger est un empire, un empire en Afrique, un empire sur la Méditerranée, un empire à deux journées de Toulon.

Th. Jouffroy.

Ils disaient : « Quel vertige à la mort les entraîne ?
» Pourquoi vouloir rouvrir sur la plage africaine
» Le tombeau de l'homme chrétien ?
» Ne leur souvient-il plus, aux enfants de l'Europe,
» Que de notre désert le linceul enveloppe
» Les soldats de Don Sébastien ?

» Dieu va lancer la foudre et déchirer la nue ;
» Triomphe à l'Islamisme ! enfin l'heure est venue
» De frapper l'impie étranger ;
» De venger d'un seul coup Oran et Constantine,
» Et quatorze ans de deuil, d'opprobre et de ruine
» Qui pèsent sur le front d'Alger ! »

La Victoire a parlé... Silence à leur audace !
La France, châtiant votre folle menace,
Maures, par l'orgueil égarés,
De sa force a donné d'irréfragables signes,
Quand toutes vos fureurs expiraient sur les lignes
De nos invincibles carrés.

Où sont-ils maintenant ces cavaliers superbes
Qui croyaient écraser, comme de blondes gerbes
Les murs d'acier des bataillons ?
Qu'est devenu le flot de cette vaste armée ?....
Ce que devient au ciel une nue enflammée,
Que dissipent les tourbillons.

L'aurore, en se levant sur les plaines brûlantes,
Avait ouï leurs voix cruelles, insolentes ;
Mais l'astre, au zénith flamboyant,
N'entend que leurs soupirs, leurs clameurs étouffées,
Et réfléchit ses feux sur les sanglants trophées
Qu'ils abandonnent en fuyant.

Ils n'avaient pas prévu que, sans compter leur nombre,
Les Français briseraient leur cercle ardent et sombre,
Leur prendraient tentes et drapeaux,
Ainsi qu'en s'envolant au séjour du tonnerre,
Du nocturne filet tendu devant son aire
Un aigle emporte les lambeaux.

›nneur, honneur à vous, Bugeaud, Lamoricière !
r vous le nom français a jeté sa lumière
Dans ces barbares régions;
›us faites tressaillir le cœur de cette France
ui commit à vos mains, dans sa noble espérance,
La gloire de ses légions.

pour qu'en ses beaux jours sa puissance navale
it sa page immortelle et sa splendeur rivale,
Joinville, le royal marin,
ındis que vous semiez les champs de funérailles,
:veillait, au fracas des croulantes murailles,
Le grand écho de Navarin.

ılut, ô nos guerriers, qu'admirent les deux mondes !
›ur vos fameux travaux sur la terre et les ondes
L'histoire aura des palmes d'or;
ces noms si brillants dont l'empire s'étoile,
le joindra trois noms, qu'aucune ombre ne voile,
Isly, Tanger et Mogador !

II.

Vainement la mer écumante
Brise au roc le flot mutiné;
En vain la tempête tourmente
Le chêne au mont enraciné :
Plus fort que le roc et le chêne,
Le devoir à leur poste enchaîne

Nos officiers et nos soldats ;
Debout, la poitrine frappée
Ou par la balle ou par l'épée,
Ils mourront, mais ne fuiront pas !

Ainsi, toujours notre patrie,
Riche de belles actions,
Conduit à sa clarté chérie
L'auguste chœur des nations.
Du dévouement, du sacrifice,
Du saint amour de la justice
Elle est le foyer respecté,
Et par le glaive ou la parole
Se montre le vivant symbole
De l'ordre et de la liberté.

Dans cette redoutable arène
Où tombent et peuples et rois,
Elle descend forte et sereine,
Combat pour défendre ses droits ;
Au bruit de la foudre qui gronde,
Elle ébranle, agite le monde
Des bords du Rhin jusqu'à Memphis,
Et par la main de Dieu guidée,
Féconde toute noble idée
Du sang généreux de ses fils.

Et puis, sa mission remplie,
La France, calmant son ardeur,
En ses souvenirs recueillie,
Se retire dans sa grandeur.

Par la pensée elle domine;
Des arts, à la splendeur divine,
Sous son ciel brille le flambeau;
Elle ouvre aux âmes altérées
Le flot des doctrines sacrées,
Les sources du juste et du beau.

De sa destinée éclatante
Aujourd'hui les sublimes lois
La poussent à planter sa tente
Sur des bords pleins de ses exploits :
C'est Dieu même qui la convie
A ces labeurs, dignes d'envie,
Qui produiront des fruits si doux,
Et chaque victoire nouvelle,
Voix céleste qui nous appelle,
Nous dit que l'Afrique est à nous.

ui, l'Afrique est à nous ! Elle est à nous la terre
ui, pour humilier l'orgueil du cimeterre,
A vu nos pères accourir;
ù sur nos bataillons les brises de l'aurore
urmurent dans les plis du drapeau tricolore :
Les Pyramides, Aboukir !

ù, levant vers les cieux son regard magnanime,
›uis, de sa foi sainte admirable victime,
Mourut sur la cendre en priant!
ù l'ardent Bonaparte, au bruit de ses victoires,
voquant du tombeau les siècles et leurs gloires,
Ranimait l'antique Orient;

Où, jeunes d'Orléans, votre immortel courage
De ces faits renommés a scellé l'héritage ;
Où le prince que nous pleurons
Aux soldats entraînés par son ardeur guerrière
Des portes de l'Atlas fit franchir la barrière,
Et de lauriers ceignit leurs fronts !

Veillons sur l'avenir ! Du lit d'or de Cyrène (1)
Jusqu'aux lieux où Bocchus, sous l'aigle souveraine,
Plein d'épouvante, se rangea (2),
Du détroit de Gadès jusqu'à la mer du Phare,
Une immense moisson pour nos mains se prépare ;
Le soleil la mûrit déjà.

Si des fils du Coran pâlit la race altière,
Si des grands souvenirs ils jettent la poussière
Aux tourbillons du vent de feu,
Si de ce sol fécond ils tarissent la sève,
Dans ce nouveau pouvoir qui sur leurs bords s'élève,
Qu'ils adorent l'œuvre de Dieu !

Car le monde africain, après tant de souffrance,
Veut se régénérer au souffle de la France ;
Il a soif de vie en ses maux ;
Et, comme le palmier qui languit dans les sables,
Il implore la source aux flots intarissables
Qui lui rendra ses verts rameaux.

(1) Θαλάμῳ πολυχρύσῳ Λιβύας.

Pindare, Pythique 9.e vers 122-23.

(2) *Lubidinem adversùm nos, metum pro nobis suasisse.*—Salluste.

ces peuples, plongés dans leur nuit séculaire,
ions luire aujourd'hui le rayon tutélaire
De l'honneur, de la vérité;
rons-leur les trésors d'amour, d'intelligence;
rbons sous l'Evangile et sous la Providence
L'Islam et la Fatalité.

sons l'or et le sang que la gloire réclame;
diguons de nos cœurs la sympathique flamme,
Le ciel bénit les beaux efforts:
ceptre de ce monde appartient au plus digne,
grandes nations l'héroïsme est le signe;
Osons : nous serons grands et forts.

seille aura des sœurs sur ces côtes sauvages;
mer, se déroulant entre ses deux rivages,
Ne sera qu'un fleuve français;
ıme aux champs infinis un astre qui gravite,
re empire, traçant sa radieuse orbite,
Répandra partout ses bienfaits.



LA FOI,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Gabriel GUILLONNET, de St.-Jean-d'Angély
(Charente-Inférieure).

Beati qui non viderunt, et crediderunt. Joan. xx, 29.

Seigneur, je n'ai pas vu ta face éblouissante
Sillonner le désert de gloire et d'épouvante,
Et les sept cieux descendre au front du Sinaï;
Je n'ai pas entendu, prosterné dans la poudre,
Du milieu des éclairs, et des bruits de la foudre,
Parler la voix d'Adonaï !

Et de l'antique loi quand tombèrent les voiles,
Quand on vit luire au ciel de nouvelles étoiles,
Et les flammes pâlir sur le chandelier d'or;
Quand Jessé releva sa tige refleurie,
Je n'ai pas vu l'étable, et l'enfant de Marie
Grandir de la crèche au Thabor.

Je n'ai pas vu le Dieu de la miséricorde,
Nous épanchant l'amour de son cœur qui déborde,
Courir après l'agneau qui se perd dans les champs,
Donner grâce à celui qui prie avec mystère,
Tendre sa main divine à la femme adultère,
Et bénir les petits enfants;

Boire à la cruche d'eau de la Samaritaine,
Deviner dans ses pleurs l'amour de Magdelaine,
Rechercher le cœur simple, et l'appeler à soi ;
Prendre un fils à la mort pour le rendre à sa mère ;
Comme aux autres pêcheurs sur la barque de Pierre
Jésus ne m'a pas dit : Suis-moi.

Je n'ai pas vu le Christ sous les verges infâmes :
Je n'ai point après lui, suivant les saintes femmes,
Humilié mon front à l'ombre de la croix ;
Et quand de son linceul secouant la poussière,
Au ciel il remonta, vêtu de sa lumière,
Je ne l'ai pas vu, mais je crois !

Je crois ! C'est qu'au réveil de mes songes d'enfance,
Trouvant écrit son nom dans mon âme qui pense,
Je me sentis ravir vers ce Dieu sans pareil,
Comme le fleuve roule à la mer qui l'aspire,
Comme l'aimant se tourne au pôle qui l'attire,
Comme la fleur vers le soleil !

C'est qu'en lui je trouvais un bras pour ma faiblesse,
Pour mon besoin d'aimer, un cœur ouvert sans cesse,
Pour la faim qui me presse, un banquet des plus doux ;
Jeune encor, j'y goûtais ce pain de l'espérance
Qui de l'âme et du corps nourrit la défaillance,
Et ce pain, mon Dieu, c'était vous !

Seigneur, depuis ce jour, le plus beau de ma vie,
La voix qui vibre en moi, l'ai-je toujours suivie ?
Ai-je bien su garder la porte du trésor ?
Et quand de vos regards l'éclair sur moi rayonne,
Au ciel où votre main me montrait la couronne
Puis-je lever mes yeux encor ?....

Dans les sables brûlants du désert de la vie,
Comme pour Israël marchant vers sa patrie,
Devant le voyageur, un phare luit toujours :
Heureux qui suit au ciel l'étoile lumineuse,
Et qui ne sème pas, sur la route fangeuse,
L'or de ses premières amours !

Qui ne sait pas laisser du pauvre la main vide;
Qui ne passe jamais, s'il voit un œil humide,
Que d'un baiser de frère il ne l'ait essuyé;
Qui vous aimant, mon Dieu, d'un amour sans mélange,
Jamais à ses côtés n'a vu pleurer son ange,
Le front sous son aile appuyé !

Seigneur, vous lui parlez dans ses heures pensives;
Vous transportez son âme aux éternelles rives,
Où vous l'éblouissez de vos saintes clartés;
Vous inondez son cœur d'un torrent d'harmonie,
Et vous lui promettez d'éclairer son génie
Au flambeau de vos vérités !

vant l'autel de grâce où votre Agneau s'immole,
des Saints la prière en doux parfums s'envole,
:espire l'amour dont vit le Chérubin ;
ırbre de la sagesse étend sur lui sa branche ;
is du fleuve de vie, où sa lèvre se penche,
Quel bras l'a retiré soudain ?

Il s'éveille ; mais, ô miracles !
Son front est tout resplendissant ;
Sa bouche a rendu des oracles,
Son cœur l'emporte en bondissant !
C'est une lave contenue
Qui s'élance enfin dans la nue ;
De ses feux enflamme les airs !
C'est l'Océan, sur ses rivages,
Se frayant de nouveaux passages
Pour s'épancher sur l'univers !

Il marche, semant la lumiere
Qu'il reçut du souffle de Dieu ;
La dispense à la terre entière,
Sans choisir l'homme ni le lieu.
Puis, loin du monde qu'il embrase,
Il va s'éteindre dans l'extase,
Vieux Barde de Jérusalem,
Aux sombres forêts du Druide,
Aux roches de la Thébaïde,
A la grotte de Bethléem !

Où, pour le Christ bravant la haine
De farouches persécuteurs,
De son sang il rougit l'arène
Où germent des adorateurs.
Jusqu'au jour, ô ville éternelle,
Où plaçant la croix sous ton aile,
Il la plante sur tes remparts ;
Et transporte des Catacombes
Son culte né parmi les tombes
Sur les aigles de tes Césars !

Mais quelle noble et sainte audace
Allume tes regards sereins !
Pourquoi quitter pour la cuirasse
La corde qui ceignait tes reins ?
Es-tu l'Archange des batailles,
Du haut des célestes murailles
Foudroyant un démon nouveau ?
Et le zèle qui te dévore,
Par delà les flots du Bosphore,
Que va-t-il chercher ?... un tombeau !

Victoire ! il a conquis la pierre
Où dormit le Ressuscité !
Peuples, saluez la bannière
Du Roi de la sainte Cité !
Anges qui pleuriez sur Solyme,
Chantez son vengeur magnanime ;
Ceignez son front du saint bandeau....

Mais il sait que, sur ses ruines,
Sa couronne sera d'épines,
Son sceptre sera de roseau !.....

J'entends les harpes prophétiques
S'éveiller aux tombeaux d'Argos ;
Athène, on chante à tes portiques
Les songes de l'aigle à Pathmos.
De Naxos et de Salamine
La sagesse antique s'incline
A la voix d'un sage inconnu ;
L'ombre impure de Babylone
Devant l'œil chaste qui l'étonne
Voile son sein à demi nu.

Forêts vierges du nouveau monde,
Ecoutez les Bardes des cieux,
Dont la pirogue effleure l'onde
Au roulement harmonieux.
Chantez, mélodieux Génies ;
Vos voix aux douceurs infinies
Charment l'enfant de ces déserts ;
Bercé dans son nid de feuillage,
Il descend sur le fleuve, et nage
Aux bruits de vos divins concerts !

Mais quel voile épais se déploie ?
O Foi ! sur tes sacrés flambeaux,
L'enfer étonné de sa joie
Ouvre la porte à ses fléaux.

Un transfuge du sanctuaire
Ebranle la pierre angulaire
Que son bras devait maintenir :
Sacrilége, frémis de crainte;
Oza, qui toucha l'Arche sainte,
Ne voulait que la soutenir !...

Il poursuit, Seigneur, et le glaive
Dont vous aviez armé sa main
Pour votre gloire, il le soulève
Pour en déchirer votre sein !
Mais vous riez de sa colère :
En vain l'hérésie et la guerre
De la Foi labourent le sol ;
A l'autel encor l'encens fume,
Et la charité se rallume
Dans l'âme de Vincent de Paul !...

Avec lui, la Foi se réveille,
Et son immortel étendard
Ombrage l'enfant qui sommeille,
Devient le bâton du vieillard.
Quand, brisés par le même orage,
Sous les flots d'un même naufrage,
Humbles et forts vont s'engloutir,
Sa voix console la victime :
D'Edgeworth c'est l'adieu sublime
A l'échafaud du Roi martyr...

O Foi, lumière fortunée,
Par toi, grande et forte toujours,
De l'Eglise la fille aînée
Vivra jusqu'à la fin des jours.
En vain l'esprit de la tempête,
Sur l'abîme dressant la tête,
Soulève les flots de l'erreur;
Toujours la barque de la France,
Par le câble de l'espérance,
Tient à la barque du pêcheur.

Toujours, pour briser les idoles,
La France aura des confesseurs;
Toujours le ciel des auréoles
Pour le front de ses défenseurs!
Quand, sur le croissant qui décline,
La croix de la sainte colline
Etend de nouvelles lueurs;
En tes murs, ô cité d'Isaure!
La Foi vivante et jeune encore
Couronne ses enfants de fleurs.



LE POËTE,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. ACCURSE ALIX, Professeur au Collége royal de Bourges.

Le Poëte immortel, dans son âme obsédée,
Comme Dieu créateur voit rayonner l'idée
Sous mille modes différents;
Il pense, et sa pensée émouvante ou superbe,
Dans la magnificence ou la grâce du verbe,
Jaillit de l'âme par torrents.

Heureux le noble élu de la race des hommes!
Il peut, quand il lui plaît, de l'exil où nous sommes,
Voir se déployer d'autres cieux;
Il peut ouvrir sur l'âme un horizon immense,
Un spectacle divin qui toujours recommence,
Et qui n'est pas fait pour les yeux.

Sa mission est grande! Intelligent pilote,
Quand l'État agité, comme un vaisseau qui flotte,
Fait eau de toutes parts;
Quand la tempête gronde et déchire les voiles,
Le Poëte attentif, debout, sur les étoiles
Tient fixés ses regards.

Il sait d'où vient le vent qui fait gémir l'antenne,
Et la douce clarté qui, sur la mer sereine,
Guide les matelots;
Il connaît les récifs où la vague se brise,
Et les ports où, bercés seulement par la brise,
Viennent mourir les flots.

Lui seul comprend la voix de la grande nature,
Des ondes et des vents l'harmonieux murmure,
L'hymne qui s'élève sans fin;
Et de ces mille voix, pleines d'un doux mystère,
De la nature à l'âme et du ciel à la terre,
Il est l'interprète divin.

A tous les sentiments il prête sa parole;
Idée et mélodie, images et symbole
Radieux ou touchant;
A la souffrance même il sait prêter des charmes;
Les pauvres affligés pleurent avec ses larmes,
Chantent avec son chant.

Otez la poésie aux âmes immortelles,
Vous ôtez au printemps ses gloires les plus belles,
Les oiseaux et les fleurs;
Vous ôtez à la nuit ses étoiles sans nombre,
Aux chaleurs de l'été l'eau, le feuillage et l'ombre,
A l'aurore ses pleurs.

Oh ! que ferait sans vous notre âme désolée,
Douce création, troupe chaste et voilée,
Marguerite, Desdémona,
Laurence, Dona Sol, la sœur de Juliette,
Anges de l'idéal que créa le Poëte
Et que la Gloire couronna ?

Qui donc emporterait vers la divine sphère
Notre esprit qui languit dans sa froide atmosphère,
Prisonnier immortel ?
Qui donc nous bercerait de gracieux mensonges,
Et ferait oublier par la beauté des songes
La laideur du réel ?

Mon Dieu ! soyez béni de notre doux partage !
L'homme est heureux encor ! Cet oiseau de passage
Qui vole vers l'éternité,
En perdant de l'Eden le soleil et les roses,
De son premier bonheur a conservé deux choses
Son doux chant et sa liberté !



MAGUELONE,

ODE

Présentée au Concours.

Urbs antiqua fuit.....

Le voyez-vous là-haut, debout près de la plage,
Ce sombre monument, débris du moyen âge?.....
Autour de lui jadis une noble cité
S'agitait au soleil, populeuse et bruyante.....
Et maintenant..... plus rien ! — La ruine effrayante
Et l'effrayante immensité !

Un jour, le glaive au poing, sur ces vieilles murailles,
Apparut tout à coup ce géant des batailles
Que du nom de Martel son siècle baptisa. —
Ange exterminateur des hordes infidèles,
Il vint ici, terrible, appesantir sur elles
La main de fer qui les brisa.

L'église que voici, dans l'ère féodale,
Voyait de hauts barons prosternés sur sa dalle.
Au cri de DIEU LE VEUT, sortis de leurs castels,
Ils y venaient verser des prières, des larmes,
Afin que Dieu bénît et les vœux et les armes
Qu'ils déposaient sur ses autels.

Quand ils avaient ainsi prié dans cette église,
Ils livraient, tout joyeux, leurs voiles à la brise.
Rachetés par la croix, par la croix réunis,
On les voyait, foulant la plage occidentale,
Partir, en souriant, de la terre natale :
Car leur Dieu les avait bénis.

Oh ! comme ils étaient beaux sur les champs de bataille,
Quand ils allaient, frappant et d'estoc et de taille,
Ensanglantant ce sol qu'ils devaient conquérir,
Et faisant retentir au milieu du carnage
Ces mots qui retrempaient leur force et leur courage :
Au nom du Christ, vaincre ou mourir !

Puis, quand ils revenaient de ces lointaines guerres,
Ils suspendaient ici turbans et cimeterres,
Et d'une voix sonore ils entonnaient en chœur
Un *Te Deum* pour hymne au Seigneur des armées
Qui les reconduisait aux tourelles aimées,
Avec la palme du vainqueur.

ors flottaient partout les écharpes soyeuses.....
: n'étaient que tournois et que danses joyeuses,
ıe ménestrels chantant les exploits des guerriers,
ıe dames étalant leurs robes les plus belles,
ıe Paladins faisant, quand ils passaient près d'elles,
Les superbes sur leurs coursiers.....

ais que sont devenus ces beaux âges de gloire
ɔnt le Poëte ami conserve la mémoire,
: qui, lorsqu'il les fait revivre dans ses vers,
ıprègnent ses pensers d'un poétique arome,
: dans un doux lointain nous apparaissent, comme
Une oasis dans les déserts?

ɔi-même, avec tes preux et ta noble couronne,
u'es-tu donc devenue, ô vieille Maguelone?...
ne reste de toi que ce noir monument,
ui, rongé par les ans, souillé par la poussière,
: jour en jour s'affaisse et croule, pierre à pierre,
Avec un sourd gémissement.

h! qu'elle est triste à voir, ton église! — Que d'ombre
ıns sa nef! — Comme tout flotte, lugubre et sombre,
ır ses murs que le jour vient à peine éclairer!...
ɔmme son abandon, sa solitude austère,
ırlent bien du néant des choses de la terre!...
Et comme son deuil fait pleurer!...

Perdu dans son silence et seul dans ses ténèbres,
On répète tout bas ces poëmes funèbres
Qu'aux jours où, terrassé sous le poids de son sort,
Abandonnant son âme au plus sombre délire,
Arrachait, en pleurant, des cordes de sa lyre,
Job — le poëte de la mort.....

Mais dans le cœur surtout la tristesse s'élève,
Quand on entend la mer que l'orage soulève,
Et que l'église tremble à la voix du géant
Qui fera retentir la plage solitaire,
Jusqu'à ce que son Dieu lui dise de se taire,
Et de rentrer dans le néant.



VISION DE CHARLES-MARTEL

OU

LE TRIOMPHE DE LA CROIX,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Vincent BATAILLE, de Pontacq (B.-Pyrénées).

Célébrez avec nous ce jour que Dieu bénit,
Dont le monde chrétien s'honore et retentit,
Le triomphe si beau, la victoire immortelle
Qui soumit au vrai Dieu le croissant infidèle.
F. Ducos, *Epopée Toulousaine.*

Réveil de l'armée; l'étendard de la Croix. — Concert des anges, des élus et des vierges. — La France transfigurée; réveil du Héros.

I.

La nuit, en ramenant ses heures solennelles,
Avait, au camp français, endormi tous les bruits,
Hors les pas cadencés des rares sentinelles
Qui des exploits du jour nous assuraient les fruits...
Mais la Loire élevait sa voix retentissante,
Et semblait s'attendrir, plaintive, gémissante,
Pour pleurer quelques preux par le nombre accablés;
Tandis que, dans son lit, se heurtaient mille armures,
Inutiles parures
Des soldats du Koran par les ondes roulés.

Dans un ciel de saphir l'astre des nuits s'élance.....
Mille sanglants débris, les boucliers dorés,
L'yataghan barbare, et le casque, et la lance
Rassemblent en faisceaux ses rayons égarés.
Cercle mystérieux de terreur et de gloire,
Ces reflets entouraient aux rives de la Loire
Les simples pavillons de nos héros vainqueurs :
Sur le plus haut, flottait l'électrique oriflamme,
Dont l'aspect seul enflamme
Des soldats de la croix les intrépides cœurs.

Là repose, au milieu de sa fidèle armée,
Martel, l'illustre fils de Pépin-d'Héristal,
Martel dont le beau nom, cher à la renommée,
Proclame le courage aux Sarrasins fatal.
Mais le corps seul est là..... Sa grande âme ravie
Plane dans les hauteurs de l'éternelle vie,
Où Dieu va lui montrer les destins des Français.
Avant que de tes jours la mort tranche la trame,
O vainqueur d'Abdérame!
Pénètre l'avenir, et comprends tes succès.

Tel qu'à nos yeux de chair le vent du nord efface
Les vapeurs qui du jour outrageaient le flambeau,
Et de l'astre vengé nous dévoile la face,
Comme un corps glorieux affranchi du tombeau :
Tel, en tourbillons d'or balayant les étoiles,
Le souffle créateur a soulevé les voiles

Qui cachaient l'étendard du monarque des cieux;
Tel il a découvert dans la splendide enceinte
Qui clot la cité sainte,
Enchâssés à la croix, sept astres radieux (1).

Autour de ce drapeau, magnifique symbole,
Sont rangés les neuf chœurs des célestes Esprits,
Echos intelligents de la sainte parole
Qui leur a donné l'être et leur a tout appris;
Les élus de la terre aux tuniques blanchies,
Offrant au Rédempteur leurs âmes affranchies,
Et les Vierges, miroirs de grâce et de beauté,
Roses qu'en aucun temps on ne verra fanées,
Par l'époux même ornées
De la robe des lis et de leur pureté.

Or,les cieux assemblés célébraient la victoire
Que la valeur française assurait à la croix,
Mariant aux doux airs de cent lyres d'ivoire,
Aux sons des harpes d'or leurs immortelles voix.
Silence, vents, tombez, cessez vos harmonies,
Dans les grandes forêts, aux grandes eaux unies;
Mer, suspends tes accords, tes bruits majestueux;
Taisez-vous tous, ruisseaux au murmure limpide;
Sur ton lilas humide,
Philomèle, interromps ton chant mélodieux.

(1) La Foi, l'Espérance et la Charité; la Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance : sept vertus surnaturelles, révélées au monde par le Christianisme.

II.

« Adonaï, Dieu tout-puissant,
En ton juste courroux, ton seul regard foudroie.
Tu te lèves.... l'altier croissant
Voit les siens à la mort abandonnés en proie.

Comme un torrent dévastateur,
Descendaient du désert les enfants de l'esclave;
L'Afrique, volcan destructeur,
Lançait sur la moisson sa plus ardente lave.

Mais celui qui dit à la mer :
Tu n'iras pas plus loin, qu'ici ta rage expire!
Pouvait-il souffrir que l'enfer
Sur le saint héritage étendît son empire.

Oui, des descendants d'Ismaël
Les cadavres impurs engraisseront la terre .
Le Seigneur, le Dieu d'Israël,
Sous son vivant marteau, par milliers les atterre.

Où sont leurs escadrons poudreux?
Tu les as vus tomber, ô fertile Touraine!
Non moins pressés, aussi nombreux
Que les épis dorés, ta couronne de reine.....

Un jour, d'intrépides guerriers
Ils sont toujours sans peur les enfants de la France —
Détruiront, couverts de lauriers,
s ennemis du Christ la dernière espérance.

Par un équitable retour,
Arabe se soumet au conquérant rapide.
Ruinez l'aire du vautour (1),
gles, et poursuivez votre essor intrépide.

Gloire à l'arbitre des combats!
ndons grâces à Dieu de sa faveur insigne :
Il sauve le monde, et, là-bas,
ı salut des humains fait triompher le signe. »

*

us l'éternelle voûte ainsi chantaient les Anges.
s Elus, poursuivant ce concert de louanges,
Célébraient nos futurs exploits :
Quel français — disaient-ils dans leur ardeur sublime —
uel héros va s'asseoir au trône de Solyme,
Et dicte les plus justes lois?

croix couvre son cœur, rehausse sa bannière.
croix, c'est l'ornement, que, dans sa cour guerrière,
Ses chevaliers prisent le plus :
s écus, les cimiers, les fidèles épées,
ns l'infidèle sang en vingt combats trempées,
Portent ce signe des élus.

1) Alger. La prophétie de Bossuet s'est accomplie de nos jours.

Si l'antique dragon, dans sa noire furie,
Ravageait des croisés la nouvelle patrie,
Ces preux, plus puissants que les rois,
Souverains redoutés d'un rocher solitaire,
Rendraient, par leurs exploits, le Croissant tributaire
De ce boulevard de la croix.

Bienheureux Augustin, la brûlante contrée
Qui par tes saints travaux fut jadis illustrée,
Secouant un joug oppresseur,
Et bénissant le Dieu dont le bras la protége,
Contemple avec respect, sur son antique siége,
Tes vertus dans ton successeur (1).

Et toi qui prétendais bannir des basiliques
Les oraisons des saints, l'encens et les cantiques,
Maure, à cet espoir dis adieu :
Les églises du Christ ne sont plus attaquées;
Déjà même tu vois transformer tes mosquées
En temples dignes du vrai Dieu.

Hosanna! hosanna! l'arbitre des armées
Des nations du nord un instant alarmées
Guide les guerriers triomphants.
Martel, conduit par lui sur les bords de la Loire,
A ses heureux drapeaux enchaîne la victoire;
Le père sauve ses enfants. »

(1) Monseigneur Dupuch. Puisse l'illustre prélat agréer l'expression, quoique trop faible, de l'hommage si légitimement dû à ses vertus évangéliques !

Les Vierges ajoutaient : « Jeunes filles de France,
Aimez la gloire de vos preux,
Leur valeur qui vous ouvre une ère d'espérance :
Oh ! ne redoutez plus le sort de Numérance (1)
Ni du désert l'aspect affreux.

L'œil ne verra jamais votre beauté flétrie
Au souffle du simoun brutal :
Vous n'irez pas au loin pleurer votre patrie;
Mais, telles que les fleurs, filles de la prairie,
Vous fleurirez au sol natal.....

Sois béni, Dieu clément, toi qui les environnes
D'amour, de paix et de bonheur;
Toi qui des malheureux les établis patronnes;
Toi qui de blonds enfants composes leurs couronnes
Et revêts leurs charmes d'honneur!

Mais, marchant sur nos pas, un grand nombre d'entre elles
De t'aimer seul font leur emploi.
Des plus rares vertus doux et simples modèles,
Qu'il est beau de les voir, sans rides et fidèles,
Soumises à ta seule loi!.....

(1) Cette malheureuse princesse, plus connue sous le nom de la belle Lampagie, fut envoyée dans le sérail du calife de Damas.

Chères sœurs, franchissez le céleste portique
Aux colonnes de diamant;
Livrez-vous aux transports de votre ardeur mystique;
Entonnez avec nous le suave cantique,
Chastes délices de l'amant. »

III.

Ainsi chantaient les cieux. — Reine transfigurée,
La France alors parut dans le vague des airs :
Le beau ciel qui l'entoure est sa robe azurée;
Ses joyaux, cent cités (1); son écharpe, trois mers (2).
Au milieu de ses fils, heureuse, libre et fière,
Des grandes nations s'avançant la première,
Son front resplendissant verse, de tous côtés,
Des torrents de lumière
Au monde qui gravite autour de ses clartés.

Et parmi tous ces feux dont l'éclat l'environne,
Qui des humains ravis font l'admiration,
Trois astres, beaux fleurons de l'auguste couronne,
Captivent du héros toute l'attention :
Du clergé gallican l'un est le fier génie;
L'autre un divin poète, un ange d'harmonie;
Puis, c'est le pur flambeau de l'humaine raison,
Qu'en vain la calomnie
Obscurcit un moment, de son affreux poison... (3).

(1) 86 départements.
(2) L'Océan, la Méditerranée et la Manche.
(3) Qui n'a d'abord nommé Descartes, Racine et l'aigle de Meaux?

Mais soudain se dessine, au centre de la nue,
Un triangle de feu, d'éclairs environné,
Soleil dont la lumière, ici-bas inconnue,
Dévorerait bientôt notre horizon borné;
Et, la foudre ébranlant l'enceinte circulaire :
« O toi dont la valeur a le droit de me plaire,
Poursuis — dit une voix — chasse les musulmans,
Comme le vent, dans l'aire,
De la paille brisée emporte les fragments. »

Réveille-toi, Martel, et que ton camp se lève!....
Le héros accomplit les ordres du Seigneur;
De sa prison sonore il arrache le glaive,
Et conduit les Français au chemin de l'honneur :
Du matin cependant la lumière indécise,
Parmi les peupliers caressés par la brise,
Des donjons et des tours argentait les créneaux;
Et, sur l'opale assise,
L'aube au tendre regard contemplait nos drapeaux.



LES MÉDECINS DE GRENADE,

POËME

Présenté au Concours;

Par M. Léon HALÉVY, de Paris.

.... Animus quod ultrà est
Oderit curare...

Horace.

Aux temps brillants de l'antique Grenade,
L'enfant du vieil et riche Ali
Mourait d'un mal subit; l'infortuné malade,
L'œil éteint, et le front par la douleur pâli,
N'ouvrait plus qu'avec peine un regard affaibli.
« Oh, puissant Mahomet! que ta bonté m'éclaire,
» Dit Ali; que ta grâce indique à ma prière
» Le plus habile médecin
» Qui puisse de mon fils guérir le mal soudain,
» Et calmer mon angoisse amère! »
Mahomet, propice à ses vœux,
Fait descendre aussitôt un ange lumineux
Qui dans la main du pauvre père
Dépose un cristal pur, talisman précieux!
« Prends, lui dit-il, ce verre merveilleux!
» En l'appliquant sur la demeure
» Des médecins les plus fameux,

» Tu verras à leur porte apparaître sur l'heure
» Un chiffre, t'indiquant par des signes certains
» Le nombre d'habitants trépassés en leurs mains.
» Plus de mensonge alors ou de renom perfide
» Qui trompe tes yeux éblouis !
» Tu choisiras d'après cet infaillible guide
» Celui qui doit sauver ton fils. »

Transporté de bonheur, Ali se met en quête ;
Il rend grâce au Prophète, à la bonté des cieux ;
Il voit de son enfant le salut qui s'apprête,
Et par la ville il s'élance joyeux !

« Courons d'abord, dit-il, chez Hourreddin-le-Sage,
» Qui traite les grands de la cour,
» Et qui conserve à notre amour
» Le chef des vrais croyants, de Dieu la noble image !...
» Ce somptueux palais, digne des souverains,
» C'est bien là sa demeure !... O ciel ! que de visites !...
» Riches litières, palanquins,
» Proclament tout haut les mérites
» Du premier de nos médecins !
» A moi pourtant, mon protecteur fidèle !
» A moi, mon verre merveilleux !
» Que ce talisman me révèle
» Si par hasard il fut un malheureux
» Que n'aura pu sauver ce docteur glorieux !... »
Il regarde... et frissonne... « Est-il bien vrai ?.. six mille !..
» Quoi ! voilà ce savant !... cet Esculape habile !...
» Ce prodige en tous lieux cité !... »
Il fuit... « Si je courais chez le vieil Abdérame,

» Suprême président du conseil de santé,
» Que depuis trente ans l'on proclame
» Le sauveur de notre cité !... »
Il applique le verre... et, l'âme consternée,
Reste sans parole et sans voix :
Quinze mille décès... cinq cents morts par année !
Tous ces brillants docteurs les favoris des rois,
Médecins de boudoir, médecins à la mode,
Préconisant chacun leurs talents, leur méthode,
Luttaient entre eux de gloire... et de morts à la fois !
Ces savants, du pays l'honneur et l'espérance
Aux titres si pompeux, aux fronts ceints de lauriers,
Des chiffres monstrueux, attestaient leur science....
Ils ne comptaient que par milliers !....

Le pauvre Ali, confus de ses recherches vaines,
Avec bonheur, hélas ! eût pressé dans ses bras
Le grand docteur doué de vertus surhumaines
Qui, moins prodigue de trépas,
N'aurait compté que par centaines.
Il allait sans espoir retrouver son enfant,
Et n'attendant plus rien de la bonté céleste,
Rendre à l'ange immortel son talisman funeste,
Lorsqu'au seuil d'un palais, de luxe étincelant,
Il lit en lettres d'or sur un marbre éclatant :
« Osman de Bassora, docteur en chirurgie,
» Médecin de sa majesté
» Le grand sultan de Bouckarie !
» Membre correspondant de toute académie ;
» Guérit la goutte et la paralysie,
» Les fièvres et l'apoplexie,
» La gastrite et la pleurésie !

» Médecin décoré, patenté, breveté,
» Auteur du grand écrit : le trésor de la vie
» Et le secret de la santé! »
— « Par Mahomet, dit-il, voilà mon homme!
» Celui-là guérit tout; et... quoiqu'on le renomme,
» Quoiqu'il soit riche, en crédit, en faveur,
» Peut-être en sa pratique a-t-il quelque bonheur! »
Aussitôt sur la porte il braque sa lunette :
O prodige!... est-ce un rêve?... une erreur de ses yeux?...
Un chiffre solitaire, un chiffre glorieux,
L'unité noblement sur le mur se projette!...
« Un mort... un seul!... O docteur merveilleux!
» Oui, c'est bien le ciel qui t'envoie! »
S'écrie, en bondissant de joie,
Le père infortuné qui voit combler ses vœux!
Il frappe... on l'introduit... L'âme d'espoir remplie,
Il expose la maladie.
« C'est bien, dit le docteur... Le cas est menaçant;
» Mais, avec mon baume de vie
» Et mon élixir tout-puissant,
» Je réponds des jours de l'enfant.
» J'ai guéri de ce mal un prince d'Arabie...
» Ainsi, rassurez-vous... je vous suis à l'instant...
» Mais d'abord un mot, je vous prie...
» Pour découvrir mon logement,
» Comment avez-vous fait?... Je ne suis à Grenade
» Que depuis un jour seulement,
» Et je n'ai soigné qu'un malade! »

Qui de nous n'a tremblé pour les jours d'un enfant?
Qui de nous n'a du ciel imploré l'assistance?...

Dieu, pour nous laisser l'espérance,
Couvre notre avenir d'un voile bienveillant.
Malheur à nous, si d'un jour trop brillant
S'illuminait la voûte où notre esprit s'élance,
Et si nous portions en avant
Le flambeau de l'expérience !
Des instants écoulés signalant les erreurs,
Qu'il réserve au passé sa lueur bienfaisante !
Sur nos jours à venir sa clarté menaçante
Ne répandrait jamais que doutes et terreurs !...
Sur les obscurs chemins où le mortel s'avance,
Pour guider ses pas chancelants,
La foi, l'amour de Dieu, l'espoir en sa clémence,
Voilà les meilleurs talismans !

Vierge sainte, quand la souffrance
T'implore et t'adresse ses vœux,
La douleur devient l'espérance...
L'œil en pleurs entrevoit les cieux !



AUX JEUNES MÈRES,

EPITRE

Qui a obtenu un Souci réservé;

Par M. HIPPOLYTE VIOLEAU, de Brest (Finistère).

Je treuve que nos plus grands vices prennent leur ply de nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices.

MONTAIGNE. — *Essais*, liv. I, ch. 22.

« — C'est pour lui, pour mon fils, que la cloche ébranlée
» Jette au vent du matin sa joyeuse volée !
» Le prêtre le bénit ; sur son front innocent,
» Comme au bord du Jourdain, la colombe descend ! — »
O femmes ! qui dira votre pure allégresse,
Lorsque Dieu vous permet ces paroles d'ivresse ?
Qui dira la beauté, les divines splendeurs
Du soleil de printemps qui se lève en vos cœurs ?

Le Seigneur a voulu qu'au toit de la famille,
Entre l'oiseau qui chante et la flamme qui brille,
Près du Christ, à deux pas du portrait de l'aïeul,
Le berceau de l'enfant ne vînt jamais tout seul.

Les plaisirs du foyer, les douces causeries,
Le rire épanoui, les tendres rêveries,
Tous les enchantements de la jeune saison,
Avec la frêle couche entrent dans la maison.
Mères, vous le savez ! Aussi, l'enfant à peine,
Collant sa lèvre rose à la blanche fontaine,
A doucement puisé le lait du premier jour,
Que déjà, l'œil au ciel et tremblantes d'amour,
Ne vous souvenant plus d'une nuit douloureuse,
Vous comprenez combien une mère est heureuse !
Sans doute l'avenir vous apparaît orné
Des dons que votre espoir présage au nouveau-né.
Assis sur vos genoux, le soir, au coin de l'âtre,
Vous voyez votre fils, dans sa gaîté folâtre,
Tendre ses petits bras aux lueurs du foyer,
Au portrait, à la cage, à la croix de noyer.
Vous l'entendez, timide, et la tête baissée,
Former sur votre voix sa langue embarrassée,
Essayer mille fois un nom toujours redit ;
Votre cœur bat plus vite, et l'enfant interdit
Hésite, dans vos mains cache sa tête blonde,
Et vous qui pour ce mot donneriez tout un monde :
« Courage, mon amour, embrasse-moi bien fort ;
» Mon petit roi, mon fils, allons, fais un effort ;
» Dis comme moi, MA MÈRE !... » —Et l'enfant se hasarde ;
Il relève la tête, il sourit, vous regarde,
Balbutie un moment, et, d'un accent joyeux,
Exhale en un baiser le nom mélodieux.

Est-ce tout cependant ? l'airain qui, dans la ville,
Fait soupirer peut-être une épouse stérile,

L'écho du saint baptême éveillé dans la tour,
Parle-t-il seulement de bonheur et d'amour?
Une mère chrétienne, en sa sollicitude
Autour de nos berceaux, sans règle, sans étude,
Comme le papillon, tout entière au plaisir,
Parmi les sucs des fleurs n'a-t-elle qu'à choisir ?

Ecoutez ! — Autrefois la femme fut esclave.
Déshéritée alors, et ployant sous l'entrave,
Sans but, sans mission, son fils pouvait la voir
Aimer pour le plaisir et non pour le devoir.
Mais le monde vieilli chancelait dans la fange;
Voici qu'à Bethléem amenés par un ange,
Quelques pauvres bergers contemplent à genoux
La Vierge expiatoire et l'Enfant né pour nous.
Il faut, pour qu'à jamais la femme se relève,
Que Marie en pleurant lave la faute d'Eve.
Marie a tout promis, et, d'instant en instant
Plus sombre, plus affreux, le Golgotha l'attend.
Cependant le Sauveur sème ses lois divines;
Il descend aux vallons, il gravit les collines,
Il instruit la bourgade, il parcourt la cité;
Et la femme partout éprouve sa bonté.
Aux sœurs de Béthanie il accorde leur frère;
La grande pécheresse et l'épouse adultère
Ont senti sur leur front méprisé de chacun
Son pardon généreux tomber comme un parfum.
Près du puits du Jacob, à la Samaritaine,
Il enseigne en passant la céleste fontaine;
Plus tard, portant sa croix, plein de compassion,
Il gémit sur les maux des filles de Sion;

Et lorsque, rejetant et linceul et suaire,
Comme il l'avait prédit bien avant le Calvaire,
Il sort de son tombeau triomphant de la mort,
Aux femmes du sépulcre il se montre d'abord.

Bienheureuse la femme ! au livre évangélique
Son nom s'est couronné d'une gloire angélique !
Partout elle peut lire, elle verra partout
Qu'elle seule fut sage et qu'elle aima beaucoup.
Ah ! c'est qu'en reprenant sa majesté première,
Elle sentait, devant la nouvelle lumière,
Plus pressés dans son cœur que les vagues des mers,
Quatre mille ans d'affronts, de souvenirs amers !
Aussi, comme elle accourt, confiante, attendrie,
Avec les soins de Marthe et de sa sœur Marie,
Le nard de Madeleine, et la pièce d'argent
Qui reçoit tant de prix des mains de l'indigent !
Judas pourra livrer le bon Maître qui l'aime,
Les sacrificateurs, les grands, le peuple même,
Pourront maudire en chœur Jésus sacrifié;
Elle ne criera point : — Qu'il soit crucifié !
Non, tandis que la foule aveugle et sans courage
Prodigue à l'innocent le sarcasme et l'outrage,
Tandis que celui-là que Jésus a choisi,
Simon-Pierre, s'effraie et le renie aussi,
Au milieu des mépris, des blasphèmes sans nombre,
La femme, jusqu'alors craintive et cherchant l'ombre,
Retrouvant sa noblesse en retrouvant ses droits,
Se lève, ose être libre, et pleure sous la croix !

Ainsi, dès Bethléem, une auréole pure
Montre aux cieux attentifs la femme sans souillure;

estale du vrai culte, elle va désormais
eiller le feu divin qui ne s'éteint jamais.
ier encore, hier, nos aïeules, nos mères,
près tant de malheurs, d'illusions amères,
e prosternant en foule aux autels relevés,
le l'oubli du Seigneur nous ont seules sauvés.
ervantes du Très-haut, leur mission fut belle!
ntourant nos débris comme un lierre fidèle,
lles priaient ensemble, elles chantaient Jésus,
'andis que l'homme ingrat ne le connaissait plus.
) femmes, vous nos sœurs, nos épouses, nos filles,
'ous, la force et l'espoir des nouvelles familles,
.e passé maternel vous montre le chemin;
)uvrez les yeux : hier vous enseigne demain!
.a France attend de vous ces glorieux exemples
)ui gardèrent la croix et rouvrirent les temples.
:lle attend plus encore; au pieux sentiment
l vous faut aujourd'hui joindre l'enseignement.
:'est votre voix surtout que votre enfant réclame;
:'est la foi, c'est l'amour qu'il faut à sa jeune âme;
:omme l'aigle ses fils, vous devez au réveil
.e prendre sur votre aile et voler au soleil!

'oyez autour de vous! — L'orgueil et la mollesse
soumettent à leur joug ceux que la foi délaisse.
.e bien seul est la vie; où le mal est vainqueur
)n sent que le froid monte et qu'il gagne le cœur.
si la France aujourd'hui soupire dans l'attente,
si, comme un voyageur à l'ombre de sa tente,
.e peuple, sous l'abri qu'il se fait en chemin,
Répète chaque soir : — Où serai-je demain?

C'est que l'arbre du mal planté sur nos ruines
Aux entrailles du monde a lié ses racines ;
C'est qu'il étend partout ses rameaux ténébreux,
Et que sous leur ombrage on ne peut être heureux.
Tout est confusion ; Babel s'élève encore ;
Un système apparaît, un autre le dévore ;
On applaudit sans honte à la duplicité,
On s'étonne, on sourit de la fidélité.
La jeunesse n'est plus cette jeunesse ardente
Aux généreux élans, à la sève abondante ;
L'enthousiasme est mort ; le jeune homme épuisé,
En sa fleur, à vingt ans, semble un sépulcre usé :
Triste sépulcre, hélas ! où, s'il ose y descendre,
Le regard effrayé ne voit que de la cendre !
Interrogez cette âme, ô vous dont la pitié
De tout fardeau pesant soulève la moitié !
Elle vous répondra : Dans mon indifférence
J'existe sans regret comme sans espérance ;
Je ne sais plus prier ; l'amitié me fait peur,
Pour elle il me faudrait sortir de ma torpeur.
L'amour est un vain mot, l'étude une chimère.
J'ai tout vu, je sais tout, j'enseignerais mon père !
A l'aspect des vieillards je ne m'incline plus ;
La femme est à mes yeux un hochet, rien de plus.
Je ne crois qu'au plaisir, encor j'y crois à peine ;
Je repousse parfois la coupe demi-pleine ;
Et souvent une voix, que je crains d'écouter,
Me dit : La vie est triste ! à quoi bon y rester ?

Sans doute, on trouve aussi, même au temps où nous sommes,
De l'amour, de la foi, parmi les jeunes hommes ;

Mais les rares élus, dans leur isolement,
Se comptent à regret et luttent vainement.
Mères, d'où vient ce mal ? D'où vient cette souffrance
Qui détruit la famille et déchire la France ?
Cherchons-en le secret, et, pour quelques instants,
Rappelons-nous tout bas les contes du vieux temps.

Qui de vous, au salon éclatant de lumière,
Ou sous le toit obscur d'une pauvre chaumière,
Près du fauteuil de chêne où l'aïeul est assis,
Qui de vous n'écouta de merveilleux récits ?
C'était toujours un roi dont la reconnaissance
D'un fils longtemps promis bénissait la naissance,
Et qui, des lieux divers à son pouvoir soumis,
Conviait au palais tout un peuple d'amis.
Alors, abandonnant leurs magiques trophées,
Comme un bruyant essaim, les Sylphides, les Fées,
Réunissaient leur troupe, et, d'un vol incliné,
S'abattaient en chantant autour du nouveau né.
Toutes, dans les replis de l'écharpe de soie,
Apportaient un présent au berceau plein de joie.
La reine était heureuse ! — Et, cependant, au seuil,
Une Fée, une vieille, en longs habits de deuil,
Ecartée à dessein des fêtes du baptême,
Jalouse et menaçante, accourait d'elle-même.
Alors.... Mais les chagrins du prince infortuné
Seront redits par vous à l'enfant étonné.

Ce conte est notre histoire ; une mère ravie,
Quand son fils vient de naître et sourit à la vie,
Pour réjouir son cœur, pour égayer ses yeux,

Appelle à son berceau tous les hôtes joyeux.
Elle aussi, bien souvent, dans sa molle tendresse,
Du banquet maternel écarte la Sagesse,
Vieille au regard austère, au front voilé de noir,
Qui marche en s'appuyant sur le bras du Devoir.
Ah ! plus d'un parmi nous échapperait sans doute
Aux ennuis, aux douleurs, aux dangers de la route,
Si son âme plus forte avait pour l'assister
Celle que sa famille oublia d'inviter !

L'enfant, c'est le trésor de la maison nouvelle;
Dans son plus beau présent, c'est Dieu qui se révèle.,
On veut d'un réseau d'or envelopper ses jours,
On l'égaie, on le flatte, on l'embrasse toujours.
S'il sourit, on sourit; s'il veut pleurer, l'on pleure.
Sa mère, doux miroir, le reflète à toute heure;
Pour son fils, son idole, elle n'a qu'un désir,
C'est d'ajouter sans fin le plaisir au plaisir.
Ainsi, trompant les lois de la sagesse antique,
L'enfant devient le roi du foyer demestique;
Tout se soumet à lui; sa seule volonté
De l'ordre paternel brise l'autorité.
Le rire est si joli sur sa bouche naïve !
La gaîté sur son front est si franche et si vive !
Qui pourrait l'attrister ? — L'heure marche pourtant,
Et le jeune homme inerte, orgueilleux, inconstant,
Sybarite élevé sur des feuilles de roses,
Dans un chemin sans but se tourmente sans causes,
Et la mère, en perdant sa couronne d'honneur,
N'a pas même à son fils amené le bonheur !

Ah ! puisqu'il faut qu'un jour le voile de mystère
Se déchire entre l'homme et les maux de la terre,
Puisque vous ne pouvez d'un secret éternel
Abriter les enfants sur le sein maternel,
Jeunes femmes, cessez, à l'ange qui vous aime,
De montrer le plaisir comme le bien suprême !
N'allez pas, par pitié pour un fils indolent,
L'envoyer au combat sans armure et tremblant !
Parlez-lui du devoir ! A cet être fragile
Présentez chaque jour le lait de l'Évangile !
Apprenez à l'enfant bercé sur vos genoux
Qu'il n'est pas seul au monde et qu'il se doit à tous.
Que son petit berceau soit d'ébène ou de paille,
Dites-lui qu'il est homme et qu'il faut qu'il travaille !
L'enfant s'étonnera ; moins de rayons joyeux
Dans la route peut-être éblouiront ses yeux,
Et cependant jamais la bouche de sa mère
N'aura pour son oreille une parole amère ;
Par un don merveilleux que vous tenez du ciel,
L'absinthe même en vous devient le plus doux miel.
Votre pouvoir est grand, sachez bien le comprendre !
Tout ce que nous pleurons vous pouvez nous le rendre,
L'espérance, la foi, l'ardente charité,
L'amour de la sagesse et de la vérité !
Votre âme où brûle encore une flamme immortelle,
Jette, comme un flambeau, sa clarté devant elle.
Laissez faire votre âme, et la patrie un jour
Réchauffera sa vie au soleil de l'amour !

Heureuse mission ! la femme catholique
Évite le tumulte et la place publique ;

Comme fait une vigne en la belle saison,
Elle répand sa grâce autour de sa maison.
C'est au coin du foyer que le Seigneur l'appelle ;
C'est là, quand sous son doigt le jeune enfant épèle,
Quand son époux sourit à sa chaste beauté,
C'est là qu'elle comprend toute sa dignité.
Qui dira la douceur qui coule de sa bouche ?
Sa parole est aimable, elle attire, elle touche.
Avec quelle bonté, quel soin toujours nouveau
Elle sait mesurer le vent à son agneau !
Elle reprend pour lui les contes du jeune âge :
A l'étoile, à la fleur elle donne un langage,
Et la fleur et l'étoile achèvent à son fils
La leçon commencée au pied du crucifix.
Elle ne promet point un monde de délices,
Mais un chemin ardu, semé de précipices,
Chemin où chaque source a sa goutte de fiel,
Chemin pénible à tous, s'il ne menait au ciel !
Et cependant l'enfant, plein d'une sainte envie,
Voudrait avant le temps s'élancer dans la vie ;
C'est que la mère a dit : — A toute heure, en tout lieu,
Je bénirai mon fils, s'il est fidèle à Dieu.
Ainsi, dans sa tendresse, elle se fait apôtre ;
De ces deux âmes sœurs l'une environne l'autre ;
Elle répand le baume, écarte le poison,
Et de ses rayons d'or éclaire l'horizon.
L'enfant pourra quitter sa famille si chère,
Il ne partira point sans l'amour de sa mère ;
Dans un recoin secret il garde un souvenir
Assez fort pour l'aider et pour le prémunir.
Ce trésor du berceau l'accompagne au collége,

Et, sans cesse présent, sans cesse le protége.
Ma mère ! ce saint nom, c'est l'ange du chrétien,
C'est, dans le droit sentier, le guide, le soutien !
Et quand la volupté, d'une voix caressante,
Flatte, attire, séduit la jeunesse innocente,
Ce nom, c'est l'envoyé, le hérault du Seigneur,
L'ami qui vient frapper à la porte du cœur !

Non, Femmes, ce n'est point aux sages, aux poëtes
De rendre le repos aux âmes inquiètes ;
Ce n'est point aux savants, aux rois des nations
De préparer la voie aux générations !
Cette gloire est à vous, elle est votre héritage,
Marie au Golgotha vous en fit le partage !
Vous avez triomphé des tourments de la chair,
Des tigres, des lions, des chevalets de fer ;
Triomphez maintenant d'ennemis plus terribles !
La patrie a senti leurs étreintes horribles ;
Hardis dominateurs, ils trônent dans le deuil,
Et, comme un étendard, élèvent leur orgueil !
L'égoïsme fatal, la froide indifférence,
L'ignoble soif de l'or se disputent la France.
Armez-vous de l'amour, armez-vous de la croix,
Ramenez les devoirs ces défenseurs des droits !
Eh quoi, le vieil honneur, notre idole première,
Ne serait-plus pour nous que débris et poussière !
On verrait nos enfants, assis sur nos tombeaux,
D'un reste de pays s'arracher les lambeaux !
Dieu ne le voudra point ! — La femme doit encore
Annoncer à la France une nouvelle aurore !
Bientôt, de ces berceaux où germe l'avenir,

Des voix s'élèveront pour prier et bénir !
Bientôt, riche des fruits d'une enfance pieuse,
La jeunesse, en suivant sa route glorieuse,
Adorera du cœur la triple majesté
De la foi, de l'amour et de la liberté !
La France est un vaisseau ballotté par l'orage,
De sinistres clameurs prédisent le naufrage ;
Mais, passager tremblant, en tombant à genoux,
Une paix ineffable est descendue en nous.
A travers les horreurs de la tourmente amère,
Nous avons vu briller un sourire de mère,
Et, le regard au ciel, dans un heureux transport,
Nous bénissons la femme et nous rêvons le port !



A UN MAINTENEUR,

EPITRE

Qui a obtenu un Souci réservé ;

Par M. Richard BAUDIN, de Baume-les-Dames
(Doubs).

Fundo priscus ager, tenerâ pubescat aristâ.

« Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde ! »
Ce vers de la Fontaine est une loi féconde ;
Il nous peint un besoin de l'esprit et du cœur :
Mais, comme il mène au bien, il conduit à l'erreur.
Tout fier de s'appuyer sur notre grand poëte,
Un siècle aventureux l'adopte et le répète :
« Soyez neufs : ouvrez-vous des sentiers inconnus ;
» Ce qui charmait hier, aujourd'hui ne plaît plus.
» Cherchez, hardis Colombs, quelque nouveau rivage ;
» Dût le vaisseau périr sous les coups de l'orage,
» Les astres de l'Europe importunent nos yeux ;
» Cherchez d'autres soleils éclos dans d'autres cieux.
» La nature, notre âme, est trop riche en merveilles,
» Pour que vos devanciers, dans leurs savantes veilles,
» Ecartant le rideau qui couvre l'univers,
» Aient tout vu, tout dépeint, tout chanté dans leurs vers.

» Sur les bords ignorés de quelque autre Atlantide (1),
» Un or plus pur attend le chercheur intrépide ;
» Découvrez-le ; qu'il brille à nos regards surpris :
» La gloire, entendez-vous, la gloire est à ce prix ! »

Heureux qui trouvera cette opulente veine !
Mais que Salomon seul réponde à la Fontaine :
De ce Poëte roi, d'âge en âge vanté,
La sagesse peut-être a quelque autorité.
Que dit-il (2)? « Rien de neuf n'éclate sur la terre ;
» Non, rien sur tous les bords que le soleil éclaire,
» Nous étonnant soudain d'un aspect imprévu,
» Rien ne sera montré que l'œil n'ait déjà vu.
» Une race s'éteint ; une autre la remplace ;
» Mais c'est le même objet pris sous une autre face.
» Le soleil qui revient à son point de départ,
» De la même lumière éblouit le regard.
» Le flot, comme autrefois, réfléchit le rivage ;
» Les fleuves maintenant, comme à leur premier âge,
» Déroulant, repliant le ruban de leur cours,
» Remontent à leur source après de longs détours. »

L'un dit oui, l'autre non : le choix est difficile ;
Moi, remettant la cause aux mains d'un plus habile,
J'imite prudemment le berger Palémon (3) :
J'approuve la Fontaine et je crois Salomon.
Oui, tout fonds a vieilli : cet astre qui se lève
Vers la voûte éclatante attira les yeux d'Ève :

(1) Platon donnait ce nom à un monde inconnu dont il soupçonnait l'existence.

(2) Ecclésiaste, ch. I, ℣. 1-12.

(3) Virgile, Eglog. 3, v. 108 à la fin.

La femme, en se parant pour le premier hymen,
Choisissait cette fleur dans les bosquets d'Eden.
Lorsque le jeune Adam s'éveillait à la vie,
Le rossignol, caché sous une feuille amie,
Prolongeait les accords du chant mélodieux
Que tout printemps ramène au monde déjà vieux.
Le fils moins heureux glane où moissonnait son père :
Virgile a répété les Poëmes d'Homère;
L'immortelle Enéide est un brillant larcin;
D'autres ont reproduit le Poëte latin.
Renaud, comme Turnus, est calqué sur Achille (1);
D'Aumale est emporté par sa fougue indocile,
D'Aumale leur ressemble; et jusque dans Milton
Souvent j'ai retrouvé le chantre d'Ilion (2).
Ce Poëte, égaré sous de riants ombrages,
Dont le style achevé, les ravissantes pages,
Délassent les Césars du pouvoir souverain,
Est-ce Horace (3), ou plutôt, sous un habit romain,
N'est-ce point un enfant du beau ciel de la Grèce,
Né près de l'Isménus ou des bords du Permesse,
Qui, chantre harmonieux, dans l'exil de Tibur,
S'inspire où Blandusie épanche son flot pur?
J'ai reconnu la voix d'Alcée et de Pindare;
Voilà des vers divins qu'applaudit Sténycłare;
Ce chant était aimé des vierges de Lesbos,
Et cette Ode légère est éclose à Téos.

(1) On sait que Virgile, le Tasse et Voltaire ont tiré d'Homère de nombreuses et capitales imitations.

(2) Milton s'était nourri de la lecture d'Homère, et il a fait à ce Poëte de nombreux emprunts.

(3) Horace a reproduit plusieurs Poëtes lyriques de la Grèce; des Odes entières sont grecques d'origine.

Ah ! tout enfant imite et tout siècle copie !
Dans ces vers novateurs que notre âge publie,
Le Poëte, chantant ce qu'un autre a chanté,
Quel que soit son orgueil, sa soif de nouveauté,
Produit des passions, des pensers, des images,
Que l'œil savant retrouve en de plus vieux ouvrages :
C'est un fonds paternel, dont il est l'héritier.
Enfin, pour retourner le vers d'André Chénier,
Le plus favorisé des astres poétiques,
Construit des vers nouveaux sur des sujets antiques.
Ainsi, l'or monnayé qui circule en nos mains,
Avait offert les traits de plusieurs souverains,
Avant qu'il pût briller au regard qui l'envie,
Rajeuni par l'éclat de sa fraîche effigie.
Repliez-vous, cherchez, fouillez dans votre cœur :
Que peut y découvrir votre œil observateur ?
Rien que n'ait mis au jour ou Racine ou Molière ;
Rien que n'ait illustré cette Muse plus fière,
Qui, possédant en soi les plus fortes vertus,
Sait nous restituer la Rome des Brutus.

« Mais pour vous inspirer, en ravivant la lyre,
» Vous avez l'univers et tout l'homme à décrire. »
Dussé-je vous choquer par mon vers importun,
L'univers n'offre plus qu'un vaste lieu commun.
Pour peindre la vapeur qui dompte la tempête,
Quels moyens ignorés emploîra le Poëte ?
Que peut-il rencontrer qu'on n'ait dit avant lui ?
Ce sujet, neuf hier, ne l'est plus aujourd'hui.
Quittons le fol espoir où notre orgueil se fonde ;
Tout ce qu'on peut chanter est de l'âge du monde.

Oui, le passé trop riche appauvrit l'avenir;
Déjà nous ne créons que par le souvenir.

Que deviendra dès lors le vers de la Fontaine?
On peut renouveler les décors de la scène;
Ce sujet n'est pas neuf, il est d'heureux travaux
Qui le feront briller sous des aspects nouveaux.
Le Poëte inventeur sait créer par le style;
Sur des sentiers battus, par un art difficile,
Il jette des gazons, il épanche des fleurs
Dont l'œil n'a pas encore admiré les couleurs.
Il assemble avec goût, il ordonne, il varie
Les divers éléments choisis par son génie:
De la combinaison de mille objets connus,
Eclateront bientôt des effets imprévus.
Avec ces prés, ces flots, ce mol et frais ombrage,
Ces reflets de soleil qui teignent le nuage,
Ces monts dans le lointain, ce doux chant des oiseaux,
Châteaubriand créera de suaves tableaux,
Où sa Muse imagée et riche en poésie,
Répandra des trésors de lumière et de vie.
Ce site est enchanteur; peut-être on l'avait vu,
Mais il doit au Poëte un charme inattendu.
La forme donne à tout comme une autre naissance;
Elle règne : quel homme échappe à sa puissance?
C'est l'antique Vénus, c'est la fécondité,
C'est la force ou la grâce unie à la beauté.
C'est par elle, en un mot, que le marbre respire,
Qu'il offre, plein de vie, au regard qui l'admire,
Ici Laocoon qu'un serpent monstrueux
Déchire, en l'étreignant de replis tortueux;

Là Moïse inspiré révélant à la terre
La loi qu'il écrivit aux lueurs du tonnerre,
Ou le Maître des dieux, dont le front souverain
S'agite et fait trembler tout un peuple divin.
Tantôt c'est Apollon : l'orgueil de la victoire
Vit dans ses traits si beaux de jeunesse et de gloire :
Là le marbre assouplit ses contours gracieux ;
Il s'anime, il palpite, il dévoile à nos yeux
Celle qui, dénouant sa féconde ceinture,
Fait bouillonner la vie aux flancs de la nature.
La forme revêt tout d'un éclat immortel ;
Elle brille ici-bas, elle rayonne au ciel.
La forme, c'est le style, et le style est le moule
Où l'artiste enfermant l'airain fondu qui coule,
Haletant, agité de sentiments divers,
D'un chef-d'œuvre nouveau va doter l'univers.

Oui, le style peut seul consacrer nos ouvrages ;
Puissant à dissiper les ténèbres des âges,
Seul il a pu, semblable à l'astre radieux
Dont la lumière emplit l'immensité des cieux,
Envelopper d'éclat ces grands noms de la lyre,
Que depuis deux mille ans le monde entier admire,
Ces monuments divins qui, dans leur vétusté,
Des outrages du temps ont sauvé leur beauté.
Homère est l'urne immense où va puiser Virgile ;
Turnus, grec par le fonds, est romain par le style ;
Et malgré l'Iliade, aux regards du lecteur,
L'Enéide révèle un esprit créateur.
Horace rajeunit la plus vieille pensée ;
Il retourne, il ravive une terre épuisée ;

Son fertile travail féconde des sillons,
Qui s'étonnent d'offrir d'opulentes moissons.
Le temps coule; Posthume, au jardin de la vie (1),
Cueillant, d'un doigt pressé, la fleur trop tôt ravie,
Respire avec amour son parfum enivrant :
Aux flots d'Albunéa qui fuit en murmurant,
Il rafraîchit, couché sous l'ombrage mobile,
Le Cécube vieilli dans sa prison d'argile.
Oui, j'aime avec transport le lyrique latin;
Qu'importe la matière, où le style est divin?
Horace anime tout du feu de son génie;
Il trouve, en se jouant, l'expression hardie,
L'image pittoresque, ou le tour plus heureux
Qui donne à la pensée un aspect lumineux.
Il est riche, il est neuf, en imitant la Grèce;
Rien ne pourra vieillir sa grâce enchanteresse,
Sa piquante raison, sa fière et noble voix,
Quand sous le joug de Rome elle courbe les rois.

« Il me faut du nouveau; » ce nouveau, c'est ton style,
Immortel Fablier, c'est ta Muse fertile,
Qui, prodiguant partout les détails enchanteurs,
Rajeunit l'univers, la scène et les acteurs.
Le champ de l'Apologue est ton vaste domaine;
Héritier des travaux de la Muse romaine,
Fais-y naître et mûrir des fruits plus parfumés :
Que tu sais varier tes caprices aimés!
Ton peuple d'animaux parle, brillant de vie;
Phèdre ne nous donnait que leur vaine effigie.
Ta Fable les anime : ils sont là sous mes yeux,

(1) Livre II, Ode XI; *ibid.* Ode III.

Ce renard à l'œil fin, ce pigeon curieux,
Ce saint homme de chat à l'épaisse fourrure,
Ce lion qui rugit, blessé d'une piqûre,
Jeannot lapin trottant, broutant le serpolet,
Et le loup, vieux pêcheur, condamnant le baudet.
Voilà nos passions ; et ce qui fait ta gloire,
C'est d'avoir su créer notre vivante histoire.

Je conclus : tout est vieux, tout peut être nouveau,
Selon la main qui prend la lyre ou le pinceau.



UNE SÉANCE DE MARIONNETTES

AUX PANTINS VIVANTS,

ÉPITRE SATIRIQUE

Présentée au Concours ;

Par M. Jules MOREAU, de Dijon (Côte-d'Or).

Castigat ridendo mores.
Santeuil.

Sainval, un mien parent, après trois ans d'absence
Consacrés à servir le Monarque et la France,
Rentrait dans ses foyers pour revoir ses amis.
A son château d'Autun nous étant réunis,
A le bien recevoir, un chacun s'évertue ;
Nous votons une fête, et l'on m'en constitue
A l'unanimité le grand ordonnateur.
Assez embarrassé de cet insigne honneur,
J'y consacrais mes soins, quand vers moi se présente
Un homme dont la mise était moins qu'élégante ;
Surpris du sans façon dont il vint m'acoster,
J'entamai l'entretien que je vais rapporter.
« — Qui vous conduit ici ?
— Le désir de vous plaire.

» — Votre nom?
— Balochet.
— Votre état?
— Pauvre hère,
» Nouvel ange déchu, tombé de ma hauteur,
» D'un théâtre royal autrefois directeur,
» Recevant chaque mois, trente fois, à ma table
» Un Achille orphelin, un Othello traitable,
» Un Néron sans argent, un Jupiter sans pain,
» Grands hommes tour à tour traînés dans un sapin.....
» — Au temple de mémoire?
— Oh! non! droit à l'hospice,
» Où, pour peu que le sort me soit aussi propice,
» J'irai bientôt comme eux réfléchir au danger
» D'avoir en vieillissant le gousset trop léger.
» — C'est un tort en effet.
— Pauvreté n'est pas vices.
» — Enfin, que voulez-vous?
— Vous offrir mes services.
» Le sceptre dramatique en mes mains est changeant,
» Et directeur encor, quoique léger d'argent,
» Je me suis dit : allons, puisqu'au siècle où nous sommes
» On prise les pantins beaucoup mieux que les hommes,
» Faisons voir des pantins! Et par un heureux fil,
» Philosophe en plein vent de face et de profil,
» Aux passants curieux, de notre pauvre espèce
» Etalons les travers, les vices, la faiblesse.
» Bref, en riant tout bas, de ce monde géant,
» Avec des nains d'un pied, expliquons le néant!
» De ma caisse espérant effacer les défaites,
» Au lieu de grands acteurs à petites recettes,

» J'ai donc, depuis six mois, confié mes destins
» Aux modestes talents de cinq ou six pantins.
» Avec eux aujourd'hui je fais plus d'un prodige ;
» Bonnes gens, à mon gré, partout je les dirige ;
» Point de mauvaise humeur, point d'injustes refus ;
» Un sifflet malveillant ne les rend pas confus.
» Timides et soumis devant chaque parterre,
» Satisfaits ou fâchés, on les voit jusqu'à terre
» Se courber sans orgueil : quant aux rôles mauvais,
» Ils les adoptent tous sans les rendre jamais,
» Que les vers en soient faits par Racine ou Molière,
» Qu'ils hantent un palais ou bien une chaumière,
» Ils ne soufflent pas mot ; et si le lendemain,
» Du journal en crédit un article inhumain
» Leur jette une épigramme au milieu du visage,
» Sans s'échauffer, à froid chacun d'eux l'envisage ;
» Et de ce trait railleur l'artiste ne vient point
» Vous demander raison avec l'épée au poing.
» — Vous avez là, Monsieur, des comédiens bien rares !
» — Et les actrices donc ! jamais de goûts bizarres.
» Dans ce monde où l'habit remplace le talent,
» Où tout, hors le mérite, au théâtre est brillant,
» Point d'émeute à propos du plus riche costume.
» Modestes par raison, discrètes par coutume,
» Sous la robe de bure ou le manteau royal,
» On ne les voit jamais à point se trouver mal.
» Jamais, lorsqu'à souper on invite mes reines,
» Elles ne m'ont écrit : Monsieur, j'ai des migraines,
» Et vous pouvez ce soir au public exigeant
» Annoncer ce malheur et rembourser l'argent.
» Aussi le plus souvent mes recettes sont nettes,

» Et pour un directeur, vivent les marionnettes !
» Car, dût l'autorité me faire un bon procès,
» Notre siècle est celui des pantins à succès.
» — Votre troupe est vraiment des plus récréatives
» Et ne pourra manquer de plaire à nos convives ;
» Nous applaudirons tous à vos pantins flatteurs.
» — J'y compte.
— Mais où sont vos nomades acteurs?
» — Au cabaret voisin.
— Courez donc leur apprendre
» Que nous aurons ce soir l'honneur de les attendre. »
. . . .
Or, en ce jour Autun était tout en émoi.
L'honnête Balochet voulant savoir pourquoi
Des groupes se formaient en tous sens dans la ville,
Se dirigea vers eux, et sut en homme habile
Recueillir des discours assez intéressants
Pour que j'en reproduise ici quelques fragments.

I.

« — La Presse, dont je lus un récent exemplaire,
» Affirme que Sainval au monarque a su plaire ;
» Qu'à la cour son crédit n'est pas indifférent,
» Enfin qu'au ministère on a marqué son rang.
» — D'honneur ! cette nouvelle est fort intéressante !
» — Pour ma pétition quel appui se présente !
» — J'aurai donc cette croix, objet de tous mes vœux !
» Mais n'avez-vous pas dit que bientôt en ces lieux
» Sainval doit arriver?
— On l'attend ce soir même.

» — Ce soir ! il se pourrait ! mon bonheur est extrême !
» Je vais de ce pas...
— Oui, courons le recevoir.
» — Que faites-vous, Messieurs ?
— Rien que notre devoir :
» Lui pouvons-nous trop tôt présenter notre hommage ?
» — Comment, sans le connaître ?
— Eh ! mais son équipage
» Nous le signalera.
— Ne tardons pas.
— Courons,
» En ces lieux, tous les trois, nous vous l'amènerons.

II.

» — Ouf !
— Oh !
— Ah !
— C'est affreux !
— Atroce !
— Abominable !
» L'état de courtisan, Messieurs, n'est plus tenable ;
» Quoi, du département, nous le trio savant,
» Nous restons sur la route ayant le nez au vent ?
» — Les pieds froids...
— L'œil au guet...
— Et la puce à l'oreille.
» Attendant vainement cette grande merveille,
» Ce brillant novateur, à bon droit ignoré,
» Qui nous promet à tous un avenir doré !
» Beau rêve, qu'on pourrait vraiment trouver superbe,

» Si ce Sainval n'était un vrai ministre en herbe.
» — Cervelle étroite enfin, diplomate fardé,
» Etouffant le progrès sous un habit brodé,
» Petit Machiavel en dépit de nature,
» Méritant tout au plus une sous-préfecture.
» — Et ne méritant pas que des gens en crédit
» Guettassent sur la route un postillon maudit.
» — Des sommités du lieu grossissez donc la liste !
» A quoi sert d'être adjoint ?
— Receveur ?
— Journaliste ?
» Messieurs, c'est une horreur !
— C'est une trahison !
» — On s'en expliquera !
— J'en obtiendrai raison...

III.

» — Vous vous perdez !
— Plait-il ?
— Quelle ardeur vous transporte ?
» Ainsi que des enfants est-ce qu'on se comporte ?
» A quoi bon ces propos, ces discours outrageants ?
» C'est quand ils sont tombés qu'on outrage les gens ;
» Or, Sainval est debout, et d'une main active
» Il tient un portefeuille... au moins en perspective.
» — Comment !
— Vrai ?
— Que dit-il ?
— Ce que le journal dit.

» — Quoi! notre ami Sainval...
— Est l'oracle en crédit.
» Parcourez les Débats que le facteur colporte
» Et que par obligeance ici je vous apporte;
» Vous verrez qu'on a tort à des dieux tout-puissants
» De prodiguer l'outrage à la place d'encens;
» Lisez, Messieurs, lisez!

« Sainval, on n'en fait plus mystère,
» A sa place marquée à la table du Roi;
» Et pour l'ordre, la paix, la loi,
» On jette à sa vertu les soins d'un ministère. »

— En effet!
— Quelle gloire!
» Il est né, comme moi, sur les bords de la Loire;
» C'est un titre, Messieurs, qui double mon éclat.
» Au ministre, salut!
— Vive l'homme d'état!
» La France avait besoin de sa main paternelle!
» Retournons sur le champ nous mettre en sentinelle,
» Sans nous ici Sainval ne peut se présenter;
» En triomphe il nous faut vite l'y transporter.
» Venez...
— Ne bougez pas, ce serait inutile,
» Depuis une heure au moins il est dans notre ville.
» — Mais cela ne se peut, nous l'eussions vu passer,
» Et sa chaise de poste...
— A dû peu vous blesser!
» Des nouveaux parvenus n'ayant pas l'arrogance,
» Il a modestement pris place en diligence.
» — En diligence? ô ciel! qui pouvait le prévoir!
» Allons nous informer s'il peut nous recevoir.

IV.

» Où courez-vous ainsi? modérez votre zèle;
» Je viens vous apporter une triste nouvelle,
» Si ce n'est moi, du moins c'est le présent journal;
» Dans le Courrier français lisez l'arrêt fatal.

« Du prince l'accueil fut de glace,
» Et Sainval, appelé du pays le sauveur,
» Va calculer dans la disgrâce
» Combien sont mensongers les jours de la faveur. »

» — Que faire maintenant?
— Reprendre avec prudence
» Sa classique vertu, sa vieille indépendance!...
» — Nous allons de la ville être l'hilarité,
» Et ce serait manquer à notre dignité
» De ne point nous venger d'un si sanglant outrage;
» Il nous faut, mes amis, mettre tout en usage
» Afin que dès ce soir ce Sainval soit flétri :
» — Or, si nous débutions par un charivari?...

V.

» — En aubades, Messieurs, changez ce bruit sinistre;
» L'ordonnance est rendue et Sainval est ministre!
» — Quel journal dit cela?
— Le grave Moniteur :
» Il n'est pas toujours vrai, mais c'est le moins menteur.
» — Ministre!
— Il se pourrait!
— C'est le ciel qui l'octroie!

» — J'étouffe de bonheur!

— J'en dois mourir de joie!

» A nous rendre chez lui nous devons nous hâter,
» Pour être les premiers à le féliciter.
» — Il a parbleu raison; nous ne pouvons trop vite
» Au ministre Sainval rendre notre visite. »

Balochet ne perdit rien de tous ces propos,
Et tout en les suivant il marmottait ces mots :
Courez, flatteurs! courez, valets de bas étages,
A cet astre nouveau rendre vos faux hommages!
Un succès m'est promis, et ce soir sans claqueurs,
D'un public exigeant bravant les ris moqueurs,
J'ai l'espoir de prouver qu'à l'époque où nous sommes,
Mes tout petits pantins valent bien ces grands hommes.

VI.

Chez le Ministre.

LE MINISTRE.

« — Ainsi vous ignoriez...

— Ce grave événement,

» Et ce fait rend plus pur un noble dévouement.

BALOCHET entrant et ramassant un journal tombé de la poche de l'un des courtisans.

» — D'où vient donc qu'en l'excès de cette joie extrême,
» La sensibilité de votre poche même
» Fit choir ce numéro, grave duplicata

» Du Moniteur qu'en poste ici l'on apporta?
» D'où vient...

LE MINISTRE à part.

— Les voilà pris.
— Nous aurions tort de feindre.

LE MINISTRE.

» Dites donc que plutôt vous auriez tort de craindre.
» Le siècle est ainsi fait; les dévouements forcés
» Sont ceux qui de nos jours sont les plus exaucés.
» — Alors d'un vieil ami...

LE MINISTRE.

— Vous aurez la recette.
» — La noble croix d'honneur...

LE MINISTRE.

— Pour votre habit est faite.
» — L'emploi de sous-préfet...

LE MINISTRE.

— Ne saurait vous hausser;
» C'est au conseil d'état que je veux vous pousser;
» Là, ceux qui n'attendaient que les vertus d'un rustre,
» Dans l'adjoint presqu'obscur trouveront l'homme illustre.
» — Cette illustration comble notre désir,
» Ce serait mal à nous de vous désobéir.

LE MINISTRE A BALOCHET.

» Reste à les inviter à la modeste fête
» Qui se prépare ici. Vous allez...

BALOCHET.

— Pas si bête.

LE MINISTRE.

» — Comment, expliquez-vous!

BALOCHET.

— Rien n'est plus clair, bon Dieu!
» Quand je croyais rester, je dois vous dire adieu.

LE MINISTRE.

» — Partir! Eh mais pourquoi?

BALOCHET.

— Vous allez le comprendre.
» Alors qu'en ce logis le hasard me fit rendre,
» Jaloux de mes pantins et fier de leurs travaux,
» Je ne leur savais pas de dangereux rivaux;
» Mais nous avons des yeux et de plus des oreilles;
» Mon Cassandre en serait pour ses frais de merveilles.
» Arlequin sentirait sous des sifflets railleurs
» Qu'il est loin d'être seul de toutes les couleurs;
» Et Paillasse verrait, en butte à qui le fronde,
» Qu'on peut bien mieux que lui sauter pour tout le monde.

» Mon Gille en ses lazzis ne saurait l'emporter,
» En grimaces de cour il ne pourrait lutter.
» Quant à Polichinelle, en fait de politique,
» On saurait lui prouver qu'il manque de pratique,
» Et qu'il est des écarts, ayant l'or pour objet,
» Qui mieux que tous les siens atteignent le budget.
» Aussi vous le voyez, de peur de banqueroute,
» Il faut que sur le champ je me remette en route;
» Mes pauvres comédiens vous sont indifférents;
» A quoi bon les petits, vous en avez de grands!..
» Adieu! je partirai d'ici, seul, les mains nettes;
» Gardons, moi, mes pantins; vous, vos marionnettes!!»

Du départ de cet homme on fut fort interdit,
Et le ministre seul lui trouva de l'esprit.



A MADAME LOUISE DE S. E.,

ÉPITRE

Présentée au Concours ;

Par M. Henri LACOMBE, de Marmande
(Lot-et-Garonne).

Les jours les plus douloureux de l'exil,
sont les anniversaires des fêtes de famille.
Emile Souvestre.

Vous souvient-il encor du jour où nous causâmes
Des secrets de nos cœurs, des besoins de nos âmes ?
Je ne sais comment vint ce sujet, car je crois
Qu'alors je vous voyais pour la seconde fois.
Deux visites souvent, vous le savez peut-être,
Sont peu pour bien juger, sont peu pour bien connaître.
Mais n'importe ; mon cœur, soit qu'il fût prévenu,
Ou soit qu'il eût été trop longtemps contenu,
S'épancha devant vous : il était sombre et triste ;
L'isolement est dur, surtout pour un artiste,
Et dans ce jour de fête, où chacun, pour sa part,
Recevait un baiser, un sourire, un regard,
Moi seul, dans cette foule où tant d'ivresse brille,
Je me voyais exclu du banquet de famille.

Je souffrais ; mais craignant d'attrister les heureux,
Je m'isolais avec mes pensers douloureux.
Je pleurais, dans mon cœur, mes bois, ma maison blanche,
L'église où nous allions prier chaque dimanche ;
Le vallon parfumé dont les plus belles fleurs,
Dans ses jours les plus beaux, étaient mes jeunes sœurs;
Le foyer, où, devant la flamme qui pétille,
Se rassemble, le soir, le cercle de famille,
Où l'on fait des projets si doux, si caressants,
Où l'on songe au passé, l'on cause des absents.
Et je vous racontais cette vague tristesse,
Cet ennui douloureux de l'âme qui m'oppresse,
Ce découragement qui s'attache à mes pas,
Ce besoin inquiet des lieux où l'on n'est pas ;
Et vous, Madame, alors, compatissante et bonne,
D'un sourire charmant vous me fîtes l'aumône.
Votre ciel étranger alors me sembla doux,
Je voyais mes regrets se calmer près de vous,
Et seul, rentré le soir dans mon humble retraite,
Pour vous remercier je me sentis poëte.

Les voilà donc ces vers que je vous ai promis,
Madame, accueillez-les comme de vrais amis.
Si sous mes doigts encor la lyre balbutie,
Si je suis un enfant encore en poésie,
Je travaille ardemment pour pouvoir, quelque jour,
Acquitter à vos pieds cette dette d'amour.
Et puis, vous m'avez dit : « J'aime la poésie ;
» J'aime un doux chant, le soir, sous une jalousie. »
Et moi, pendant vingt ans, dont le front s'est bruni
Aux rayons créateurs du soleil du midi,

Où, des temps chevaliers nous savons les ballades,
Où, sous tous les balcons, chantent des sérénades;
D'où, par dessus nos monts, nous regardons le sol
Qui fleurit aux baisers du soleil espagnol;
L'Espagne, qu'un Trouvère, en son plaisant langage,
Dirait Dame d'amour ainsi qu'au moyen âge;
Oui, j'irai moissonnant les fleurs de nos climats,
Nos orangers si beaux, nos blancs magnolias,
Le bleu myosotis qui, le jour de l'absence,
Promet au voyageur amour et souvenance,
Et vous offrant mes chants et mes fleurs à genoux,
Je vous dirai : Prenez, prenez, car c'est à vous.

Vous m'avez dit encor : « Si votre vie est triste,
» Si le deuil assombrit vos doux rêves d'artiste,
» Il est un autre autel, il est un autre lieu,
» Où l'âme se console. » — Oui, la maison de Dieu.
Oui, j'aime, comme vous, l'église calme et sombre
Quand la lampe, à l'autel, veille seule dans l'ombre,
Comme une seule étoile au front d'un ciel voilé.
J'aime ce doux parfum de l'encens envolé;
J'aime sur les autels ces anges qui sommeillent,
Ces échos endormis et que mes pas éveillent;
Ce silence profond qui répand dans le cœur
Un saint recueillement, une vague terreur;
Ces archanges pieux déposant leurs couronnes,
Peut-être leur amour, aux genoux des Madones;
Pour bénir et prier, oui, comme vous, le soir,
Seul, au pied d'un autel j'aime à venir m'asseoir.
Là, mon rêve est plus doux, ma prière est plus sainte,
Mes yeux n'ont plus de pleurs, ma voix n'a plus de plainte;

Là, mon isolement se peuple autour de moi,
Mon cœur s'ouvre à l'espoir et mon âme à la foi;
Dans l'Eden solitaire où m'emporte mon rêve,
Je suis le créateur et l'amant de mon Ève.
Je m'isole avec elle au milieu des déserts,
Je sème sous ses pas des parfums et des vers;
Je lui fais, de baisers au front, un diadème;
Je me mets à ses pieds pour lui dire : Je t'aime.
Je la vois tressaillir sous mon regard de feu.
Quand elle s'anima sous le souffle de Dieu,
Quand, fière, elle sortit de la main éternelle,
Eve aux regards d'Adam ne parut pas plus belle!

Puis, lorsque le réveil inexorable, amer,
Du sol de Chanaan me ramène au désert;
Lorsque la vérité triste, désanchantée,
Vient sur son piédestal briser ma Galathée,
Eveiller sur mon luth la corde des douleurs,
Flétrir, autour de moi, le soleil et les fleurs,
Pour que la vie encore ait de beaux jours de fête,
Pour bénir et chanter que faut-il au Poëte?
— Une douce parole, un horizon vermeil,
Un sourire de femme, un rayon de soleil,
Lui qui donne, et qui n'a que son cœur et sa lyre :
— Son cœur pour un baiser, ses vers pour un sourire.

LA FIN DU MONDE,

ÉPITRE

A MES CONFRÈRES DES ACADÉMIES DE PROVINCE,

Présentée au Concours;

Par M. Charles VIANCIN, de Besançon.

Dies iræ.....

Mes chers amis, la fin du monde approche :
Il faut songer tous à nous convertir.
Pour n'avoir pas à me faire un reproche,
J'ai pris à cœur de vous en avertir.
Oui, je le dis, sans être un astrologue,
Tout va finir. — Pourtant je ne viens point
Fort longuement vous prêcher sur ce point;
Mais vous allez comprendre mon prologue.

Que nous touchions à nos derniers moments,
Pour moi la chose est des mieux démontrées.
N'entend-on pas de toutes les contrées
Venir des bruits d'affreux événements?
Partout ce sont des tremblements de terre,
Des feux errants sous la voûte des cieux,

D'horribles chocs d'éléments furieux,
Des ouragans, de grands coups de tonnerre;
Naguère encor leur voix nous éveillait
Au vingt janvier comme au cœur de juillet.
L'observatoire au bout de sa lunette
Découvre et perd comète sur comète:
Demain peut-être on verra flamboyer
Celle qui doit enfin nous balayer.
De notre fin l'on voit d'autres indices
Dans la chaleur de nos dissensions,
Qui vont toujours creusant des précipices
Et fomentant des révolutions.

Ce n'est pas tout : — Dans nombre de cervelles
Il est aussi des bouleversements.
Certains auteurs dans leurs routes nouvelles
Marchent tout fiers de leurs égarements.
Des inventeurs de merveilleux systèmes,
Lassés de voir que tout va de travers,
Rectifiant les volontés suprêmes,
A leur façon refondent l'univers.
Mais ce n'est pas dans nos humbles provinces
Qu'on marche au gré de ces réformateurs;
Bien rarement dans nos écrits tout minces
Sont imités les féconds novateurs.
Nous restons loin des grandes incartades,
Des bonds hardis que font d'illustres fous;
Et l'on voit bien que des esprits malades
Les plus fiévreux n'existent pas chez nous.
Si de Paris nous lisons les Mystères,
Nous nous plaignons tout bas de l'écrivain

Qui, méprisant les censures austères,
Aime à pétrir un dangereux levain.
Du Juif errant la course vagabonde
Nous fait douter si nous pourrons avoir
La fin du livre avant la fin du monde ;
L'auteur lui-même en perd, dit-on, l'espoir.
Fort peu jaloux de remuer les âmes
Et dans la fange et dans l'atrocité,
Nous n'oserions faire d'horribles drames
Comme on en fait dans la grande cité.
C'est là surtout qu'un bizarre mélange
Vient bigarrer les plus brillants essais ;
C'est là surtout qu'on recherche l'étrange,
Et qu'en jargon se traduit le français ;
Enfin c'est là qu'abondent les présages
Du jour affreux dans nos destins écrit ;
C'est là surtout qu'on se moque des sages ;
C'est là surtout que prêche l'antechrist.

Il faut pourtant faire à chacun son compte :
On trouve aussi dans nos départements
D'autres faiseurs qui sans beaucoup de honte
Tournent le dos aux bons enseignements.
On s'en plaint fort dans nos Académies,
Du mauvais goût terribles ennemies ;
Mais ce n'est pas que dans chaque fauteuil,
Où l'on se croit, avec un noble orgueil,
Aux lois du beau, du vrai, toujours fidèle,
Tout ce qu'on fait soit cité pour modèle.
Convenons-en : là, sur beaucoup d'esprits
L'inévitable et funeste influence

Du temps fatal où nous voilà surpris
Révèle aussi clairement sa présence.
Là comme ailleurs on entend des discours
Fort érudits, mais longs, diffus et lourds.
Là tel savant met toutes ses lumières
En un faisceau lentement apprêté,
Et son sujet est tellement traité
Qu'il se rattache à toutes les matières.
Les tours pompeux et les tons familiers
Ont aussi là des rapports singuliers.
Plus d'un lecteur en s'efforçant de plaire
Sort brusquement de son rôle ordinaire.
Tel qu'on a vu simple, léger, badin,
Rimer la Fable ou le Conte malin,
Voulant aussi courtiser Melpomène,
Comme Ponsard se chausse à la romaine.
Pour échapper à l'uniformité,
Chacun s'impose une tâche nouvelle,
Change de thème, et dupe de son zèle
Tombe à l'excès dans la diversité.
Le médecin parle de la musique;
L'historien frise un peu le roman;
L'avocat tourne à la métaphysique,
Ou nous sermone à désoler satan;
Du sanctuaire abjurant l'éloquence,
Le docte abbé parle jurisprudence;
Le magistrat qui, jugeant les humains,
Peut-être a peur des infernales griffes,
Fait, en dévot, l'éloge des pontifes,
Pour mériter place au nombre des saints;
D'un corps savant, chose encor plus étrange,

Tel secrétaire à perpétuité,
Bien loin qu'il fasse abus de la louange,
Devient critique avec sévérité;
Le prosateur tant qu'il peut poétise,
Et le poëte, oubliant son devoir,
Tout en rimant quelquefois prosaïse,
Comme Jourdain, sans s'en apercevoir.

Moi, dont le luth n'est qu'une humble guitare,
Qui n'ai reçu qu'un lot de chansonnier,
Plus que tout autre à mon tour je m'égare,
En voulant suivre un plus large sentier;
Cadet-Buteux, saisi d'un beau délire,
Dans les secrets des maîtres de la lyre
De temps en temps veut paraître versé:
Vous voyez bien que tout est renversé.

Fatal concours d'accidents effroyables,
Peuples livrés à des troubles divers,
Dans les cerveaux changements incroyables,
Tout nous prédit la fin de l'univers,
Fin qui mettra d'accord nos politiques,
Vaincra l'esprit de la rebellion,
Et fermera grand nombre de boutiques
En défrisant plus d'un jeune lion.

Amis, avant la terrible débâcle
Qui sur nos fronts doit bientôt éclater,
Daignez encore écouter le miracle
Simple et touchant que je vais vous conter.

Dans un canton de la fière Helvétie,
Tout récemment deux malheureux époux,
Sans doute en proie à des soupçons jaloux,
Traînaient ensemble une pénible vie.
Pour mettre un terme à leurs fâcheux débats,
Un jour d'accord, au divorce ils conclurent,
Et sans délai, sans appel, résolurent
D'aller briser le plus saint des contrats.
Pour arriver jusque chez le notaire
Qu'ils destinaient à commencer l'affaire,
Un lac profond devait se traverser :
Sur l'autre bord comme ils allaient passer,
Soudain mugit le souffle des tempêtes,
La foudre gronde, éclate sur leurs têtes;
En vain l'on tâche à maîtriser les eaux;
Sous un ciel noir les vagues se soulèvent,
Et sur le lac tous les nuages crèvent:
Plus d'espérance, inutiles travaux!
C'est l'agonie un moment prolongée;
Puis tout à coup la barque est submergée.
D'abord l'époux, nageur habile et fort,
En peu d'instants met le pied sur la rive;
Mais lorsqu'il voit sa compagne plaintive
Qui sans secours lutte contre la mort,
Son cœur s'émeut, le repentir le presse;
Il se souvient des beaux jours de tendresse
Qu'il dut longtemps à sa douce moitié;
N'écoutant plus alors que sa pitié
Et son amour, car au réveil de l'âme
D'un amour vrai se rallume la flamme,
Il se replonge au sein des flots grondants,

S'anime aux cris à sa voix répondants,
Sauve sa femme à force de courage,
Et la dépose enfin sur le rivage.
Elle, à son tour, abandonnant son cœur
Au vif élan d'un sentiment vainqueur,
Se jette au cou du sauveur de sa vie :
Dans ces deux cœurs saisis d'heureux transports,
Sont oubliés, effacés tous les torts,
Et les voilà couple digne d'envie.

Que fait ici, m'allez-vous demander,
Cet episode ? — Eh ! Messieurs, indulgence,
Puisque le temps pousse à l'incohérence ;
Et sur ce fait, dussiez-vous me fronder,
Fort peu m'importe, au point où nous en sommes.
Mais, n'en déplaise aux plus malins des hommes,
C'est là du ciel une grande leçon :
On en devrait faire graver l'image ;
Son seul aspect dans un mauvais ménage
Ramènerait la paix et la raison.
Se refroidir, se tromper, se déplaire,
Et le cœur plein de haineuse colère
Se séparer, quand les plus tristes jours,
Hélas ! s'en vont, si fugitifs, si courts !
Quand chaque instant nous menace d'orages,
De coups de foudre et d'horribles naufrages,
Quelle démence ! — Un péril incessant
Qui toujours parle à la foule insensée,
S'il revenait souvent à la pensée
A nos travers mettrait un frein puissant.
Il calmerait les vains désirs de gloire,

L'ambition, l'ardente soif de l'or,
De maints griefs ferait perdre mémoire,
Des passions réprimerait l'essor.
On n'entendrait que paroles amies;
Nul écrivain n'aurait de vanité;
On serait franc même aux académies,
On s'y dirait gaiement la vérité;
On l'entendrait avec docilité,
Sans déplaisir et sans faire la moue;
On aimerait, comme celui qui loue,
Celui qui sait critiquer à propos;
Chacun saurait ménager son repos;
Personne enfin ne connaîtrait l'envie;
On apprendrait à jouir de la vie;
Et quand la mort viendrait trancher le fil,
On la verrait sans peur.

— Ainsi soit-il!



ADIEUX A MES LIVRES,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

Par M. François PERENNÉS, de Montrouge (Seine).

Consolateurs de ma retraite,
Nobles écrits, livres charmants...
Dorange.

O mes livres aimés ! vous sur qui dès l'aurore
Mes avides regards venaient sans cesse errer,
Une dernière fois je puis vous voir encore;
Mes livres, laissez-moi pleurer !

O mes livres aimés ! vous qui fîtes ma joie,
Contre tant de misère en vain j'aurai lutté;
D'un avare marchand vous deviendrez la proie;
Dernier deuil pour ma pauvreté !

Vous le savez : la faim qui rugit à toute heure
A déjà dépouillé mon solitaire abri.
Tout est triste et flétri dans ma sombre demeure;
Comme mon cœur tout est flétri.

Hélas ! quand, poursuivant un poétique rêve,
Je tâchais d'oublier que je manquais de pain,
Je voyais, je sentais, morne, armé de son glaive,
Rôder le spectre de la faim.

N'a-t-il pas de ce mur ravi, malgré mes larmes,
L'image où revivait un objet adoré?
L'ange qui du bonheur fit pressentir les charmes
A mon pauvre cœur ulcéré;

L'ange qui, s'effrayant des périls de la terre,
Comme le libre oiseau vers les cieux s'envola.
Et moi, toujours fidèle à mon amour austère,
Je l'aimais..... Je la voyais là !

Je me suis dit : La nuit retire enfin son ombre;
La tempête en grondant ne souffle pas toujours....
Le lendemain l'orage était encor plus sombre,
Et mes destins étaient plus lourds.

J'ai connu du remords le terrible supplice.
C'était son doux souris, ses traits, son souvenir.
Je n'ai pu reculer devant le sacrifice,
Mais je pouvais du moins mourir.

L'Indigence revint, lugubre, échevelée,
Chaque jour m'arrachant tout, lambeau par lambeau,
Et ne montrant toujours à mon âme accablée
De refuge que le tombeau.

Eh bien ! cette douleur, cette longue infortune
En torturant mon cœur ne l'ont point abattu.
Je cherchais une égide, et Dieu m'en laissait une;
Je renaissais à la vertu.

O mes livres aimés ! vous sur qui dès l'aurore
Mes avides regards venaient sans cesse errer,
Une dernière fois je puis vous voir encore ;
Mes livres, laissez-moi pleurer !

C'était vous qui saviez de mes vives souffrances
Adoucir l'amertume et soulager le poids.
La gloire qu'escortaient de riches espérances
M'encourageait par votre voix.

Vous rendiez le repos à mon âme oppressée ;
Tout le passé pour moi semblait revivre ici ;
Un ciel plus indulgent, pur comme ma pensée,
Brillait sur mon front obscurci.

Sur mes humbles rayons, d'une main familière,
Que de fois chaque jour, heureux, je caressais
Racine et Despréaux, la Fontaine et Molière,
Ces rois du Parnasse français !

J'oubliais près de vous que l'odieuse envie
De ses infects poisons souille tous les lauriers ;
Que la vertu sans aide, en marchant dans la vie,
Subit trop d'assauts meurtriers.

Seul sur la terre avec l'indigence livide,
Encor quelques instants, je vous aurai vendus.
Vendus ! Puis je viendrai sur chaque rayon vide
Promener mes yeux éperdus !

O mes livres aimés ! vous qui fîtes ma joie,
Contre tant de misère en vain j'aurai lutté;
D'un avare marchand vous deviendrez la proie,
Dernier deuil pour ma pauvreté.

Mais quel sort vous attend ! Trouverez-vous un maître
Possédé comme moi d'un paternel amour ?
Quelque réduit désert vous cachera peut-être
A l'éclat bienfaisant du jour.

Ou bien, dans un palais où les livres par mille
S'entassent pour le riche, au hasard dispersés,
Vous irez, regrettant l'humble case tranquille
Où veillaient mes soins empressés.

Et moi, plus malheureux encor par votre absence,
Le cœur brisé, le front courbé de désespoir,
J'envîrai lâchement la stupide ignorance :
Car je ne dois plus vous revoir.

Il vient l'impur marchand qui, fort de ma misère,
En échange de vous m'a promis un peu d'or.
Je souffre !.... Pardonnez à ma douleur amère,
O mes livres, mon beau trésor !

O mes livres aimés ! vous sur qui dès l'aurore
Mes avides regards venaient sans cesse errer,
Une dernière fois je puis vous voir encore;
Mes livres, laissez-moi pleurer !

LE PRIEURÉ,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours ;

Par M. MESTRE-HUC, de Moux (Aude).

On entendit leurs voix sur les bords où nous sommes ;
Puis, on n'entendit rien, après quelques instants.
Mad. Louise Colet. — *Les Morts.*

Là-bas, sous le feuillage
Des trembles arrondis,
Prieuré, blanc village
Reposèrent jadis.

Bouvier, qui, dans la plaine,
Fuis, creusant ton sillon,
Reprends, de grâce, haleine ;
Laisse choir l'aiguillon...

Dis, où trouver l'empreinte
De l'obscur Prieuré ?
— Tes pas foulent, sans crainte,
Son enclos vénéré.

— Bouvier conteur, tu railles !...
Quoi ! ces blocs, ce ciment....
— Ont formé les murailles
Du pieux monument.

— Et ce granit, qu'un pâtre
A roulé jusqu'ici?...
— C'est le granit de l'âtre,
Par les veilles noirci.

— Ce recoin, où la mauve,
Déployant ses tapis,
Mêle sa teinte fauve
A l'or des blonds épis,

Qu'est-il? — Le cimetière,
Où Prieur, villageois
Unirent leur poussière,
A l'ombre de la croix.

Dans cette cendre humaine,
Le soc retentissant,
Chaque été, se promène;
Et, quand il va, glissant,

On croit, sous les ramures
Des ormes enlacés,
Ouïr de longs murmures,
Concert des trépassés.

Le front voilé de lierre,
Telle qu'un lourd dolmen,
L'informe croix de pierre
Gît, au bord du chemin.

O mystique symbole !...
Ainsi, quand tout périt,
La Foi reste, console...
Elle brille et sourit.

Si le monde t'oublie,
Si, sans cœur, sans vertu,
Chacun suit sa folie,
Hors du sentier battu ;

Val ombreux et sauvage,
Modeste Prieuré,
Seul, vers ton frais rivage,
Parfois je reviendrai.

Evoquant d'autres hommes,
Je verrai ces débris
Se peupler de fantômes,
De clameurs et de ris.

Hélas ! veufs de leur maître,
Les toits, que nous aimons,
A leur tour, vont peut-être
Crouler, au flanc des monts !



LE PRESSENTIMENT,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours.

Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Adieu, rayons mourants ! adieu beaux jours d'automne !
Et vous, gazons fleuris pour la dernière fois !
De la feuille déjà la chute monotone
Trahit en murmurant l'obscurité des bois.

L'oiseau cherche, muet, sur la branche natale
Un asile épargné par le froid Aquilon ;
La nature a perdu sa fraîcheur virginale ;
Le torrent débordé mugit dans le vallon.

Naguère au fond des bois qui bornent le village,
Comme un ruisseau caché mes jours coulaient sans bruit :
Je ne sais maintenant, sous leur morne feuillage,
Quelle secrète horreur m'attire et me poursuit.

Dans leur sein dépouillé l'ouragan se déchaîne ;
Jusqu'au bruit de mes pas, tout me glace d'effroi :
Le sauvage ramier gémit sur le vieux chêne ;
Le plaintif arbrisseau s'incline devant moi.

En légers tourbillons la feuille se réveille;
Et l'écho, s'échappant sur les ailes du Nord,
Toujours mystérieux, n'apporte à mon oreille
Que des sons inconnus, que des hymnes de mort.

Toi, par qui sans repos mon âme est poursuivie,
Accomplis mon destin, fatal Pressentiment !
Ne sais-tu pas combien, au gré de mon envie,
Le suprême sommeil arrive lentement ?

Pour te vaincre, peut-être alors que tu m'abuses,
Ma raison tenterait des efforts superflus;
Sans cesse à mes côtés j'entends des voix confuses
M'inviter au banquet de ceux qui ne sont plus.

Qu'ai-je à faire ici-bas ? Quel bien n'y meurt en germe ?
Notre plus longue vie est l'histoire d'un jour :
Et souvent, las d'espoir, nous devançons le terme
Où son prisme trompeur se ternit sans retour.

Aussi, qu'est le présent à mon indifférence !
Qu'importe que mes pleurs soient ou non répandus !
Cet avenir si beau, si riche d'espérance,
Me rendrait-il jamais les biens que j'ai perdus ?

Non, non ! Je veux mourir de ma douleur profonde ;
Ce que j'aurai souffert, bientôt je l'oublîrai :
Pour toujours à l'abri des orages du monde,
Sous la feuille des bois alors je dormirai !



LES FLEURS,

IDYLLE

Présentée au Concours;

Par M. EVARISTE BOULAY-PATY, de Paris.

Douces fleurs !

QU'UN autre aime le Myrthe à son front, et la Rose
Tressée en festons gracieux
Autour du cristal pur que le vin vieux arrose
De son nectar délicieux.

Qu'un autre aime l'Iris dont la tige s'élève,
Un autre la fleur du Jasmin
Qui, mise au cœur le soir, évoque dans un rêve
Les Sylphes jusqu'au lendemain.

Qu'un autre aime l'Œillet dont l'haleine enivrante,
Le jour même, sait endormir,
Et fait alors au loin voir la rive odorante
Du Gange ou du doux Bend-emir.

Un autre l'Anémone, entr'ouverte à la brise,
Avant les beaux soleils de mai;
Le Chèvrefeuille errant, qui s'attache ou se brise,
Comme un cœur tendre et parfumé.

Un autre le Bluet des épis, frais symbole
De la simplicité des champs;
Ou la Belle-de-nuit qui déclôt sa corolle,
Quand le rossignol dit ses chants.

Qu'un autre aime la Fleur virginale et charmante
Qui tremble rien qu'à se poser,
Et qu'à son jeune amant donne la jeune amante
Le jour de son premier baiser.

Un autre le Muguet des bergers, la Pervenche,
Fleur favorite de Rousseau;
Un autre l'Aubépine et touffue et si blanche,
Voûte neigeuse du ruisseau.

Un autre l'Œil des prés, l'émail de la pelouse,
La Pâquette, oracle du cœur.
Moi j'aime, j'aime mieux les Fleurs qu'en sa Toulouse
Clémence Isaure offre au vainqueur!

Dans mes rêves souvent je vois ces Fleurs éclore
Avec leur parfum, leur beauté;
Le soleil de la gloire à mes yeux les colore
D'un rayon d'immortalité.

Un souffle alors plus doux que le plus doux Zéphire
Passe sur leur sein radieux,
Et, venant caresser les cordes de ma lyre,
En tire un son mélodieux.

Ah ! puissé-je cueillir au noble Capitole,
Comme un poétique trésor,
Le Souci, cher au cœur que le chagrin désole,
L'Amarante à la tige d'or ;

La douce Violette, embaumée et modeste,
Le Lis pur, béni du Seigneur,
Que fait naître un regard de la Vierge céleste,
Pour l'Hymne dit en son honneur !

Je vois toutes les fleurs d'ici-bas, deuil immense !
Disparaître sous les autans.
Vous seules à mes yeux, nobles Fleurs de Clémence,
Avez un éternel printemps !



LE PLATANE,

IDYLLE

Présentée au Concours.

Ἑλένας φυτὸν εἰμί. — Je suis l'arbre d'Hélène.
Théocrite, *Idyl.* xviii, v. 48.

Ἦρος ἐν ὥρᾳ χαίρων ὁπόταν πλάτανος πτελέᾳ ψιθυρίζῃ. — Jouis du charme du printemps, quand le frémissement du platane se mêle à celui de l'ormeau.
Aristophane, *Nuées*, v. 1008.

J'aime le vieux saule qui penche
Sur les flots ses longs rameaux verts,
L'amandier, l'aubépine blanche,
Qui bordent les sentiers déserts;
J'aime le chêne, au dôme sombre,
Qui protége au loin de son ombre
Le lit de mousse du rocher,
J'aime le peuplier d'Horace,
Qui s'unit au pin avec grâce
Et me convie à m'approcher.

Toi qu'ont chanté Goëthe et Corinne,
J'aime ton arome léger,
Tes fruits de couleur purpurine
Et tes fleurs de neige, oranger;

9

J'aime aussi l'ormeau que la vigne,
Flexible comme un cou de cygne,
Enlace d'un riant feston ;
Mais j'aime surtout le platane,
Il fut aimé d'Aristophane,
De Théocrite et de Platon.

Voyez ! à ce souffle d'aurore
Qui l'agite dans l'éther pur,
Berçant ce rayon qui le dore,
Baigné de lumière et d'azur,
Il s'élance en jets magnifiques,
Déploie en verdoyants portiques
Sa force et sa fécondité,
Porte sa coupole au ciel même,
Gracieux et sublime emblème
Du génie et de la beauté.

Sous ses majestueux ombrages,
Aux fraîches rives d'Ilyssus,
Que d'hymnes, que de saints ouvrages
La Muse hellénique a tissus !
Nobles, brillantes harmonies,
Filles des sphères infinies,
Du monde idéal vifs reflets,
Qui, par delà les chœurs d'étoiles,
Remontaient, perçant tous les voiles,
Jusqu'au seuil des divins palais !

Lorsqu'en son ondoyante feuille
Se joue une brise d'été,
A mon âme qui se recueille

S'ouvre un horizon enchanté :
J'entends, sur ce bord qui s'incline,
Qu'arrose une onde cristalline,
Que parfume l'agnus-castus,
Socrate au beau Phèdre qu'il aime
Révéler la beauté suprême
Et l'initier aux vertus.

Sur ces mers qui baignent l'Attique,
Sur ces monts si purs de contour,
Je vois, comme un voile magique,
Se déployer les feux du jour;
Sous ce ciel, rempli de merveilles,
Des songes d'or et des abeilles
Volent les essaims frémissants,
Et du sein rayonnant des nues
Sortent des vierges demi-nues
Qui modulent de doux accents (1).

De cette haute poésie
Quand la Muse enchaîne l'essor,
Quand tarit le flot d'ambroisie
Et qu'au banquet sa lyre dort,
Le Sicilien qu'elle inspire
D'un suprême et charmant sourire
Tresse en couronne les lotos,
Et puis les suspend au platane
Pour Hélène, lis diaphane
Au souffle d'Aphrodite éclos;

(1) Aristophane. — *Nuées*, v. 275.

Pour la fleur du luth d'Ionie,
Idéal antique et nouveau,
Pour la grâce suave unie
Aux sereines splendeurs du beau;
Pour elle, ô platane fertile,
L'urne d'argent toujours distille
Sur toi ses parfums précieux,
Pour elle, ces guirlandes blanches
S'enlacent encore à tes branches,
Enchantent encore nos yeux (1).

Ces souvenirs font que je t'aime
Et qu'à tes pieds je viens m'asseoir
Quand frémit ton vert diadème
Aux vents du matin ou du soir;
Ah! de Sunium, mon doux rêve,
De son harmonieuse grève
Qu'une brise à moi vienne enfin,
Et puisse, en ces lieux égarée,
D'Hymette une abeille sacrée
Me piquer de son dard divin!

(1) Théocrite. — *Epithalame d'Hélène.* — « Les premières, tressant » pour toi une couronne du lotos qui croît dans la vallée, nous la » suspendrons au platane touffu; les premières, portant d'humides » parfums dans une amphore d'argent, nous les distillerons sur le » platane sombre. » V. 43, 46.



L'ADIEU DE LA NOURRICE,

BALLADE

Qui a obtenu un Lis réservé;

Par M. HIPPOLYTE VIOLEAU, de Brest (Finistère).

Elle lui donne son repos, son sommeil, ses joies et sa propre substance.

M. l'Abb. DAUPHIN.

Voici l'heure ! — Au seuil de ma porte
S'arrête l'âne du meunier;
A ta mère, dans son panier,
Pauvre ange, il faut qu'on te rapporte !
Hélas ! tes frères affligés,
Autour de ton berceau rangés,
Pleurent, et ne peuvent comprendre
Pourquoi celle qui m'a donné
Son petit enfant nouveau-né,
Veut aujourd'hui me le reprendre.

— Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri !

Devant le fagot de bruyère
Où je réchauffais tes pieds nus,
Avec toi, je ne viendrai plus
M'asseoir au foyer, sur la pierre.
Ta mère prendra soin de toi;
Mais saura-t-elle comme moi
D'eau bénite asperger tes langes,
Et renouveler chaque soir
Le petit morceau de pain noir
Qui préserve des mauvais anges?...

— Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri!

Tu me regretteras, sans doute;
Et, lorsqu'aux champs tu reviendras,
Peut-être tu reconnaîtras
Ma cabane au bord de la route.
Si tu pouvais te souvenir!...
Tiens, regarde bien le Men-Hir
Et la croix où l'oiseau se pose!
Vois, mon amour, regarde encor....
Là des genêts aux grappes d'or!
Ici, des champs de trèfle rose!

— Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri!

Mais ta mère craint ma tendresse ;
Ah ! tu ne reviendras jamais !
En disant combien je t'aimais,
Elle accuserait sa faiblesse.
On ne voit point l'oiseau léger
Laisser aux soins d'un étranger
Son nid caché dans la charmille.
En vain tout refleurit aux champs,
Parmi les trésors du printemps
Il ne veut rien que sa famille.

— Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri !

Mes larmes seraient trop amères
Si je n'espérais plus te voir.
A ta porte j'irai m'asseoir
Un jour avec tes petits frères.
Devant nous tu devras passer,
Et tu devras nous embrasser,
Retourner avec nous peut-être !...
O mon Dieu, qu'il en soit ainsi !
Oui, j'irai bientôt..... mais aussi
Si tu n'allais pas nous connaître !...

— Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Adieu ! qu'un ange t'accompagne
Et te garde dans le chemin !
Adieu ! tu chercheras demain
Ta pauvre mère de Bretagne.
Pourquoi n'es-tu pas mon enfant ?
Ici, le bon Dieu nous défend
D'éloigner les fils qu'il nous donne.
Pour eux, il nous dit de souffrir :
Aussi nous aimons mieux mourir
Que de les céder à personne !

— Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri !



DERNIÈRE FLEUR,

HYMNE A LA VIERGE

Présenté au Concours ;

ar M. GABRIEL GUILLONNET, de St.-Jean-d'Angély
(Charente-Inférieure).

Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entrainait.
CHATEAUBRIAND. — *René.*

QUAND le jour qui décline
A doré la colline
De son dernier rayon ;
Le laboureur achève
Le guéret qu'il soulève ;
Il se repose, et rêve
L'épi mûr au sillon.

La blanche tourterelle
Incline sous son aile
Sa tête aux yeux si doux ;
Et s'endort sous la branche
Dont l'arceau vert se penche,
Sans craindre l'avalanche,
Sans craindre un œil jaloux.

Le poëte a sa lyre
Pour chasser le délire
Qu'enfante un songe noir ;
Le vaisseau sans boussole
A l'étoile du pôle,
Et l'enfant l'auréole
Que l'ange laisse voir.

Mais quand l'âme en souffrance
Du vin de l'espérance
S'abreuve chaque soir ;
Pour moi seul, ô Marie,
La coupe s'est tarie,
Et chaque rêverie
S'effeuille sans espoir.

Et ma vie est pareille
A celle de l'abeille
Qui n'aurait plus de miel ;
C'est une lyre usée,
Une plante épuisée
Qu'oublia la rosée
En s'égouttant du ciel.

Pourtant les matinées
De mes jeunes années
Présageaient de beaux jours ;
Et quand, à chaque aurore,
Mon œil s'ouvrait encore,
Un bouton près d'éclore
Lui souriait toujours.

Fleurs que semait ma mère
Sur ma couche légère,
En priant Dieu tout bas ;
O ma fraîche couronne,
Sous le ciel noir qui tonne,
Ou sous le vent d'automne,
Ne vous effeuillez pas.....

Mais au fort des tourmentes,
Des vagues écumantes
Qui brisera le cours!.....
Hélas! chaque corolle
Feuille à feuille s'envole,
Où s'en va ma parole,
Où s'en vont mes amours.....

Toi qu'oublia l'orage,
Seul débris qui surnage
D'un rêve évanoui,
Quelle blancheur égale
Ta robe virginale!
Quel encens pur exhale
Ton sein épanoui!.....

Viens-tu, fidèle étoile,
Eclairer pour ma voile
Les flots de l'avenir?...
Rose, es-tu l'espérance?
Ou, reflet de l'enfance
Sur l'âge où l'âme pense,
N'es-tu qu'un souvenir?...

Au champ de la vallée,
C'est la gerbe oubliée
Pour le pauvre, après nous;
C'est la pâle lumière
Qui veille au sanctuaire,
Et guide la prière
De l'enfant à genoux.

O Rose solitaire,
Quel que soit le mystère
Que soupire ta voix;
T'aimer me fortifie,
Quand mon âme amollie,
Comme le roseau, plie
En soulevant sa croix.

Douce Vierge Marie,
Qui du fleuve de vie
Fais épancher les eaux,
Et qui, près des ruines,
Conduis les eaux divines
Pour nourrir les racines
Des frêles arbrisseaux;

Dis-moi, quand son front penche,
Pour caresser sa branche,
Quel souffle est assez pur?
A quel bord trouverai-je
Une ombre qui protége
Son calice de neige,
Sous un ciel tout d'azur?....

Hélas! sur notre plage,
Il n'est si fraîche image
Qu'un soir n'ait vu ternir;
Il n'est pas une feuille
Que la brise ne cueille;
Le vent de terre effeuille
Et ne peut rajeunir.....

Mais toi que l'Ange appelle
La Rose la plus belle
De l'Eden éternel;
Entends ma voix qui prie;
Sous ton voile, ô Marie,
Garde-la-moi fleurie
Pour ma couronne au ciel.



SONNET

A LA VIERGE,

Présenté au Concours;

Par M. ÉVARISTE BOULAY-PATY, de Paris.

Lis pur !

Lis salué par l'Ange Gabriel,
Beau Lis que Dieu de son sourire effleure,
S'il est, hélas ! ici-bas, à toute heure,
Des cœurs souffrants, pleins d'angoisse et de fiel;

O vive étoile, ô doux vase de miel !
Près de vous-même, en l'heureuse demeure,
Il est encor plus d'une âme qui pleure;
Il est des Saints qui gémissent au ciel !

Entre vos bras bercez, au chant des Anges,
Les fils là-haut sans mère, élus étranges,
Tristes parmi les élus triomphants;

Et dans vos cieux, félicités amères,
Consolez donc aussi les pauvres mères
Qui sur la terre ont laissé leurs enfants !



ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ JAMME,

Mainteneur des Jeux Floraux,

Lu dans la Séance publique du 19 mai 1844;

Par M. EDM. DE LIMAIRAC, un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

Obligé de prendre la parole à l'instant où une foule choisie se presse autour de vous pour recueillir les accents d'une voix éloquente, je ne sais pas me défendre, je l'avoue, d'un sentiment d'embarras. Ai-je besoin de le dire? Si le devoir, si l'amitié me font une loi de placer sous vos yeux la longue vie de M. l'abbé Jamme, puis-je me flatter de triompher d'une impatience que je partage, par les souvenirs d'une existence qui fut simple, modeste, peu connue? Je n'ose l'espérer, Messieurs; mais je n'en sollicite pas moins un indulgent accueil.

JEAN-GABRIEL-XAVIER-AUGUSTE JAMME, ancien Prieur, Professeur de théologie, Chanoine de la Métropole de Toulouse, Mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux, Membre de l'Académie des Sciences

de cette ville et de plusieurs Sociétés savantes, était né à Toulouse le 18 octobre 1766.

Son père, Alexandre-Auguste Jamme, Avocat au Parlement, s'était acquis, par son éloquence et ses succès littéraires, une haute considération. Jaloux de la transmettre à ses enfants, il comprit qu'une éducation religieuse était la seule base solide des espérances du père de famille; il confia son fils au corps enseignant qui formait au collége de l'Esquille un grand nombre de sujets qui devaient un jour vous appartenir.

C'est dans cet établissement que M. Jamme reçut les premières inspirations qui l'appelaient dans la plus noble carrière qu'il soit donné à l'homme de parcourir : elles se fixèrent par les études théologiques dans le séminaire de Saint-Charles. Promu au sacerdoce en 1789, il reçut aussitôt des témoignages multipliés de la bienveillance de M. de Brienne, par sa nomination à diverses dignités ecclésiastiques.

Malgré ces nouvelles fonctions, malgré les graves engagements qui accompagnent le lévite à l'autel, l'abbé Jamme ne pouvait rester insensible à l'attrait que trouvait sa famille dans la culture des belles-lettres. Il eut donc moins de peine qu'un autre à comprendre l'alliance naturelle de la religion avec la science et la littérature, et à se faire une loi de rehausser la dignité du sacerdoce par l'érudition et le goût des arts.

Témoin des nombreuses victoires de son père dans vos Jeux, et des succès naissants de son frère dans un des genres les plus gracieux de la poésie, il voulut entrer lui-même dans la lice : deux fois il obtint la couronne que vous accordez à un chant pieux en l'honneur de la Vierge.... C'était à la veille de la révolution! En offrant à la Reine des cieux les prémices

de son talent, le jeune prêtre se plaçait peut-être sous sa puissante égide au moment où le clergé français allait traverser, glorieux et couvert de sang, des jours dignes du temps des martyrs.

Dès cette époque, des attaques impies contre le trône et la religion annonçaient les longs malheurs de la France; le schisme et la persécution allaient éclater. La constitution civile du clergé est bientôt décrétée, l'église dépouillée, les prêtres exilés, incarcérés, massacrés.

Cependant, à côté de ces héroïques victimes, la crainte, la faiblesse, l'ambition entraînent des défections; il faut opter... Quel sera le parti du jeune protégé de M. de Brienne?... Soyez sans crainte, Messieurs, pour celui que l'esprit de Dieu a conduit au sanctuaire.... S'il ne lui est pas donné de verser son sang en témoignage de sa foi, à travers tous les dangers, il saura conserver pur et intact le caractère sacré du prêtre catholique.

En effet, Messieurs, malgré les flatteries d'un moine schismatique, bon juge pourtant des espérances que donnait notre confrère, l'abbé Jamme se démit de toutes ses charges, et demeura inébranlable dans les voies de la conscience et de l'honneur. Mais tandis qu'à la vue des supplices, des légions de prêtres se dirigeaient vers une terre hospitalière aujourd'hui si malheureuse, par piété filiale, par amour de son pays, peut-être même par l'effet d'un heureux caractère qui lui permettait plus d'indifférence, plus de liberté d'esprit, il préféra, dans sa patrie, les accusations et les chances multipliées de la mort à la privation de sa famille, aux souffrances de l'exil.

A la vérité, en des temps moins barbares, il aurait pu compter sur la puissante voix d'un père; mais à cette heure la justice était déjà tombée de son siége.

Le mérite et l'éloquence étaient des titres de proscription ; on ne pardonnait pas à l'avocat distingué le zèle avec lequel il avait défendu les droits de la magistrature et de son ordre, la chaleur avec laquelle il avait réclamé le maintien des prérogatives de la ville et de la province; il avait noblement occupé les dernières scènes politiques de la cité, il n'en fallait pas tant pour être voué à la mort.

Ce fut, Messieurs, un motif sacré pour le fils d'unir son sort à celui de son père; cette résolution fut bientôt bénie du ciel.

Les deux proscrits s'étaient réfugiés non loin de Toulouse, dans le château de M. de Fontenilles, à Aureville. La présence de M. Jamme y avait été dénoncée..... Aussitôt l'ordre est donné; la garde nationale s'approche pendant la nuit, elle entoure l'habitation; elle se croit sûre de sa proie...

Mais, dans ces temps de terreur, le dévouement, sous la forme d'une femme, d'un parent, d'un ami, se tenait toujours éveillé, protégeant le sommeil de ceux qu'une tranquille conscience endormait au pied de l'échafaud. Cette fois, un fils servait de sentinelle avancée; or, vous le savez, la piété d'un fils est ingénieuse. Dès la première alerte, l'abbé Jamme a entrevu le moyen de salut : toutes les issues sont déjà gardées; cependant, sur un point où la prudence ne permettait pas de craindre une évasion, la fuite est encore possible : soutenu par son fils, au moyen d'une échelle artificielle, M. Jamme s'éloigne à la faveur de la nuit. Puis, pour mieux protéger sa retraite, notre collègue se présente spontanément aux séides, et, répondant au nom du citoyen Jamme : « Je n'ai rien à craindre de mes juges, s'écrie-t-il, partons.... »

A ce mot, l'abbé Jamme est chargé de fers; le cortége se met en marche... Le jour commençait à poin-

dre, lorsque, dans Toulouse, il entendit retentir à ses oreilles les cris féroces qui préludaient aux massacres. A travers la foule, grossie sur son passage, il entre enfin dans cette salle où il s'assit tant de fois à côté de vous; le voilà, en face de ces hommes de hideuse mémoire, qui, au nom du salut public, jour et nuit souillaient notre Capitole de leur présence.

A la lueur des dernières clartés de quelques lampes, mêlées aux premiers rayons du jour, la méprise est bientôt reconnue; on s'emporte contre les gardes; on veut arracher au jeune prêtre le secret de la retraite de son père; mais tandis que ces mécomptes de la haine accumulent sur M. Jamme des vociférations de vengeance, une voix amie se fait entendre, qui demande la liberté de son fils.... Ce n'était point la victime du jour; il put donc sortir de cette salle même à la faveur de quelque issue ignorée de la foule.

Dans les temps antiques on aurait célébré cette belle action..... En 1794, elle dut être confondue avec ces traits héroïques dont la population de cette ville put s'enorgueillir. Alors on faisait le bien pour la joie de le faire; le témoignage de la conscience était le seul prix d'une bonne action : M. l'abbé Jamme n'en demanda jamais d'autre. Grâces à sa modestie, vous aviez peut-être passé de longues années auprès de lui, sans vous douter des honneurs dûs à sa piété filiale.

Celui qui venait d'affronter la mort avec cette noble hardiesse ne pouvait pas être prêtre pusillanime. Les temples étaient fermés, les autels renversés, tout signe de culte était un crime; comme au temps de la primitive église, les chrétiens célébraient leurs saints mystères dans les entrailles de la terre; là encore, le prêtre distribuait les sublimes consolations de la foi : à sa parole religieuse, les âmes fidèles devenaient plus

calmes, plus confiantes, ou du moins plus résignées : puis, lorsque ce ministère consolateur s'était accompli, pasteur de tous les affligés, le même prêtre portait à d'autres infortunés les mêmes encouragements et les mêmes espérances.

Malgré les ténèbres dont il dut s'envelopper, le sacerdoce fut grand en ces jours de douleur ! Les de Chièze, les du Bourg m'apparaissent comme les anges du dévouement, comme la providence des familles catholiques persécutées ! Que leur mémoire soit à jamais bénie !! mais que leur gloire se reflète aussi sur ce jeune prêtre, initié en face de la révolution, trop jeune pour commander une égale confiance, mais associé à leurs travaux, réfugié dans les mêmes retraites, bravant lès mêmes supplices..... S'il vous fallait une preuve de ce zèle, Messieurs, je la trouverais dans les attaques d'un journal de l'époque (l'Anti-royaliste), qui signalait la présence de l'abbé Jamme et ses courses apostoliques sous un travestissement qui ne suffisait plus pour le dérober aux vengeances populaires.

Contre de telles accusations, il n'existait qu'une voie de salut, se faire oublier... Alors les réduits les plus obscurs se seraient payés au prix des hôtels les plus somptueux, si la piété, si l'amitié ne se fussent empressées de les offrir. Un grand nombre de prêtres et d'honorables proscrits peuplaient ces étroites solitudes. Là, peu soucieux d'une vie battue par tant de tempêtes, familiarisés avec la pensée de la mort, ils la considéraient avec le sourire de la philosophie chrétienne; ils l'oubliaient peut-être au milieu des jouissances que procure l'occupation de l'esprit. Le caractère de l'abbé Jamme se prêtait avec facilité à ce genre de délassement. Un jour il fut rencontré dans l'un de ces asiles par un ami qu'il devait retrouver

parmi vous, et cet ami pourrait vous dire encore qu'il charmait sa captivité par une étude digne de ce temps: il s'occupait d'un éloge de Louis XVI, qui ne put voir le jour qu'en 1814.

Ce fut aussi dans l'une de ces mystérieuses habitations que M. l'abbé Jamme eut le bonheur d'établir des liens étroits (qu'on préfère quelquefois à ceux du sang), avec une famille distinguée dont il devait partager les habitudes et les affections domestiques. Ces liens s'étaient formés sous les auspices de la religion, de la reconnaissance et du malheur, c'est dire qu'ils devaient durer autant que la vie; ils devaient surtout répandre sur toute cette vie le charme de l'amitié et d'une estime sincèrement sentie.

Soutenu par de si douces consolations, M. l'abbé Jamme atteignit bientôt des jours plus calmes.

Un nouveau génie planait sur la France. Fidèle à ses aigles rapides, la victoire déblayait pour lui les ruines dans lesquelles le trône et le pouvoir s'étaient abîmés. Tout pliait à son approche; l'anarchie elle-même, étonnée de sa gloire, lui faisait place; et, lorsqu'à sa voix puissante les temples s'ouvrirent, on crut, sans arrière-pensée, au retour de la religion et de l'ordre; déjà le pays avait foi en l'homme mystérieux qui s'emparait de ses destinées.

A l'ombre des autels on put donc se reconnaître, se rallier, tourner sans crime un regard vers le passé... A Toulouse on se demanda bientôt ces Fleurs d'un temps plus heureux; ces Fleurs dont nous sommes si fiers, dont on est si jaloux. On les plaçait sur l'autel; avec l'autel elles devaient renaître, véritables symboles de joie et d'innocence.

Habile à profiter de ces réactions de l'opinion, M. Jamme, le plus ancien des Mainteneurs, réunit les quelques collègues échappés à la tourmente révolu-

tionnaire; ils étaient six.... La liste des victimes frappées par le temps ou par les proscriptions s'élevait à vingt-cinq.... En présence de ce vide douloureux, le nom de l'abbé Jamme eut l'honneur de fixer les regards de l'Académie; il fut nommé Mainteneur le 16 février 1806, en remplacement de M. de Miramon.

Le 3 mai, après quinze années de deuil, l'Académie ouvrait le sanctuaire d'Isaure, et promulguait de nouveau les lois antiques de ses Jeux.

Cette journée fut belle, Messieurs; j'en dois croire vos annales, ainsi que les souvenirs de ce noble vieillard, seul débris de notre ancien parlement, que nous entourons de tant de vœux et de vénération. Ce jour-là M. le Marquis de Latresne ajoutait à l'éclat de la fête en empruntant à Virgile ses poétiques harmonies, tandis que l'abbé Jamme offrait à la Reine des cieux l'hommage annuel qu'une vierge lui avait consacré.

Désormais, Messieurs, la vie de l'abbé Jamme se partage entre la Religion, l'Académie, les Beaux-arts; elle vous est plus connue, et je puis me borner à de rapides souvenirs.

Il n'est pas donné à tous ceux qui s'élèvent à l'étude des Lettres et des Beaux-arts, de graver leur nom sur des livres ou sur des monuments; mais l'artiste, mais l'écrivain peut toujours donner à ses œuvres le cachet de l'utilité, et c'est, à mon sens, le caractère des études variées de notre confrère.

Chez lui ce principe était fécondé par l'amour de son pays, pour mieux dire, par l'amour de sa ville natale. Il s'inspirait des gloires de Toulouse; il était heureux lorsqu'il pouvait jeter quelque lumière sur un trait de son histoire, sur une page archéologique, ou encore, lorsqu'il appelait sur nos grands hommes les hommages de la postérité. Clémence Isaure ne compta jamais parmi ses adorateurs un croyant plus

dévoué. Ces Jeux, dont l'origine se perd dans la nuit du moyen âge, avaient pour lui tout le prix qu'on attache à un titre qui n'appartient qu'à une seule famille : Toulouse patrie des Troubadours! Toulouse reine du goût et des beaux-arts dans notre Midi! voilà ce qui le frappait, ce qui excitait cette activité dont il donna tant de preuves toutes les fois que l'Académie s'adressait au zèle de ses Membres.

Pouvait-il être sous une autre impression, lorsque en 1808 il obtenait des honneurs inaccoutumés pour ce poëte national, lu à peine aujourd'hui, et qui, dans le vieux langage de nos pères, avait fait briller toutes les richesses d'une élégante poésie?

La dépouille mortelle de Goudelin, recueillie dans le monastère des Carmes, allait être profanée sous le sol bruyant d'une place publique. A la voix de l'abbé Jamme, l'Académie s'émeut; elle nomme des commissaires; les fouilles s'exécutent sous leurs yeux, et bientôt les restes du Poëte, entourées des pompes funèbres qu'on n'accorde qu'à la fortune et au génie, sont déposés dans l'église où Goudelin avait dû contempler ces Fleurs poétiques qui renaissent chaque année auprès de sa tombe.

Ce zèle qui se répand en actions, qui se porte aux dehors, n'était pas un obstacle à l'accomplissement des devoirs littéraires qui nous sont imposés. Vos Recueils, ceux de l'Académie des Sciences à laquelle il appartenait depuis le 10 février 1810, attestent la variété de ses connaissances et la facilité qu'il avait à les exposer avec érudition. S'il ne s'attachait pas à revêtir sa pensée des ornements du style, il la présentait pourtant avec une gravité digne d'être signalée, dans un homme qui saisissait de préférence le côté gai d s choses, et qui ne sut jamais se passer de la familiarité du jeu de mots. On lira toujours avec

intérêt ses éloges des quatre derniers Archevêques de Toulouse, Messeigneurs Dillon, de Brienne, Primat, de Clermont-Tonnerre. A les prendre isolément, à leur date, on remarquerait la justesse des idées, la fidélité des portraits; mais à rapprocher ces quatre pages de notre histoire ecclésiastique, on ne sera pas moins frappé de l'étendue des documents, que de la sagacité avec laquelle notre confrère nous a transmis la peinture vraie et sévère de l'épiscopat de cette ville à quatre époques si différentes les unes des autres.

La vie de M. de Brienne dut lui offrir un attrait particulier : elle ouvrait son cœur à la reconnaissance, et par le souvenir des embellissements que la ville de Toulouse devait à son administration, elle le ramenait sur une époque de sa vie qu'il avait consacrée à l'étude des beaux-arts.

Jeune encore, il avait voyagé en Italie; dans le séjour de Florence, il s'était épris de ces nobles goûts que l'artiste satisfait par la beauté des formes, comme l'homme de lettres satisfait les siens par la beauté de la pensée.

M. l'abbé Jamme eut-il des succès en ce genre? Je ne puis en douter lorsque je vois une société des amis des arts se grouper autour de lui, le choisir pour son chef, reconnaître la délicatesse de son coup d'œil et le mérite de ses appréciations... Je dois le croire, lorsque de curieuses collections, formées avec le discernement du connaisseur, sont aujourd'hui revendiquées comme un digne ornement de nos Musées; lorsqu'enfin je vois le nom de M. Jamme associé à toutes les œuvres de l'art qui exigeaient un jugement éclairé et du goût.

Aimer les arts, aimer les lettres, sentir mieux encore les délices de l'amitié... Quelle douce philosophie, Messieurs! quelle heureuse existence! Ce fut

celle de votre confrère.... ; plus heureux encore, il n'eut pas à gémir, à la fin de sa carrière, sur le vide d'une vie qui se serait absorbée dans les délassements les plus honnêtes.

Les plaisirs de l'esprit ne lui laissaient pas oublier les devoirs du prêtre. Il les avait accomplis de sang-froid sous le poignard de la Convention ; avec le calme et la paix, ces obligations sacrées lui parurent douces et légères. Modeste pasteur de l'église de Sainte-Agne, professeur de Théologie, membre du Chapitre métropolitain, directeur d'un de ces vastes établissements dont l'administration exige une certaine familiarité avec les richesses de l'esprit humain, M. Jamme se montra constamment animé de cet esprit de devoir et de rigoureuse exactitude qui suffit à la multiplicité des emplois. Cette diversité de fonctions ne l'empêchait pas de les exercer avec une égalité de caractère, une bienveillance, une gaîté qui semblaient être le tempérament de son cœur. Lui fournir une occasion d'être utile, c'était l'obliger, et la grâce du procédé relevait encore le prix d'un service qu'il oubliait aussitôt à côté d'un ami reconnaissant.

Auprès du pauvre surtout, l'oubli d'une bonne action devenait un précepte sacré : je pourrais vous parler d'aumônes abondantes ; mais j'aime mieux imiter sa réserve chrétienne, et me borner à vous dire que son goût pour les arts n'altéra jamais les instincts charitables de son cœur.

Il fit bien, Messieurs ! lorsque l'heure de compter avec soi-même nous surprend dans nos rêves, et nous avertit du compte que nous devons à Dieu, quel cas ferions-nous de ces frivolités des arts et des souvenirs les plus enchanteurs ? Une vie vertueuse, égale, épurée par la foi, voilà, Messieurs, le plus solide encouragement des espérances qui montent vers le ciel !

voilà le gage de la sérénité de notre âme jusqu'à l'instant des derniers déchirements !

Approchez-vous donc sans crainte, Messieurs, du lit de douleur de votre confrère; au milieu des tristesses et des agitations qui empoisonnèrent la fin de sa vie, le calme de son esprit vous dira encore la paix de sa conscience; ses pensées se partageront toujours entre la religion et ses amis; Clémence Isaure lui apparaîtra souvent sans troubler les inspirations de sa foi; il s'endormira enfin sans que la mort ait eu le pouvoir d'émousser les traits de son caractère.

Puisse cet hommage rendu à sa mémoire, faire vivre plus longtemps un nom cher à l'Académie, un nom qui s'est éteint tout entier parmi nous !

Malgré ces vœux de l'amitié, je me félicite, Messieurs, de pouvoir applaudir le premier à celui qui occupe aujourd'hui ce fauteuil, dont le vide entretenait nos tristesses! Je le saluais dès mes premiers pas dans cette enceinte, lorsqu'étonné de la stérilité du choix qui s'était fixé sur moi, j'invoquais les droits du mérite éprouvé par l'étude et de brillants succès. Réjouissons-nous, Messieurs; joignons nos acclamations à celles de cette jeunesse éprise qui porte M. Fortoul en triomphe jusque dans ces sanctuaires : offrons à ce fils de la Provence les corbeilles d'Isaure! qu'il respire le parfum de nos Fleurs! elles prendront une nouvelle fraîcheur, elles se multiplieront dans les mains de celui qui, par les grâces de l'imagination et du style, féconde chaque jour les germes littéraires de nos contrées, dans ces cours où tous les âges se confondent et succombent également sous le charme de sa parole.

Il me serait doux de rendre mes propres émotions et de suivre M. Fortoul dans l'immense carrière qu'il a déjà parcourue; mais au moment de lui céder la parole, je ne saurais trop hâter l'instant de vos jouissances.

Qu'il me soit permis pourtant d'exprimer encore un désir, qui sera le vôtre aussi, Messieurs !

M. Fortoul croit volontiers à l'influence mystérieuse d'un berceau : pour lui les harmonies physiques d'un pays s'unissent par une chaîne intime aux harmonies morales de l'espèce qui l'habite : puisse-t-il, sous le soleil de l'Occitanie, au pied de nos majestueuses montagnes, recevoir de nouvelles inspirations et cueillir de nouveaux lauriers ! Amant passionné de la Renaissance, qu'il se complaise longtemps dans une ville pleine encore de ces riants souvenirs ! qu'il y épuise nos trésors !... Placé entre la Provence et l'Espagne, il saisira d'un œil plus sûr les rapports poétiques du moyen âge dont Toulouse était le centre ; son oreille ne perdra aucun de ces accords que les échos du pays redisent toujours ! et nous, Messieurs, nous serons heureux d'avoir ajouté, sous les auspices d'Isaure, une fleur de plus à sa couronne littéraire.



REMERCIMENT

DE M. HIPPOLYTE FORTOUL,

PRONONCÉ

Dans la Séance publique du 19 mai 1844.

MESSIEURS,

En m'invitant avec tant d'effusion, avec tant de grâce, à m'asseoir parmi vous, vous avez voulu couronner la bienveillance qui m'a accueilli dans votre ville. Je vous remercie de cette adoption dernière, dont j'espère me montrer digne, si un cœur pénétré de reconnaissance, et un esprit dévoué tout entier à la vérité, sont des titres qui puissent suffire à vos yeux. Je vous remercie de m'associer aux travaux d'une compagnie qui joint à la distinction des talents l'antiquité des souvenirs; de me donner ici la place d'un homme dont vous applaudissez le noble éloge, et qui, fidèle à l'esprit d'une Société présente encore au milieu de vous, portait les manières du monde dans les dignités et dans l'enseignement de l'Eglise. Je regarde comme un honneur insigne de succéder à un théologien, et j'ai pourtant regret de le dire, au dernier théologien que vous ayez entendu. Cette école fameuse de Toulouse, qui mérita de recevoir le corps de saint Thomas, et qui, après l'âge des saints, entrée dans celui des

philosophes, produisit par la main de Raymond de Sébonde, l'un des livres les plus considérables de la Renaissance, s'est-elle donc éteinte à jamais dans la personne de M. l'abbé Jamme? Le monde agité par tous les vents contraires, emporté par le besoin de la foi jusqu'à donner sa créance aux plus vaines chimères, par celui de la raison jusqu'à sonder les mystères les plus impénétrables, ne peut attendre que de la théologie la fin des inquiétudes qui l'obsèdent. Déjà, d'un bout de l'Europe à l'autre, les docteurs de toutes les communions chrétiennes paraissent rivaliser de zèle pour restaurer la science qui a fait l'orgueil du moyen âge et qui a présidé à l'éducation de l'ère moderne. Nous sommes rentrés dans une époque où, suivant l'idée de Bossuet, à côté de l'Eglise établie sur son fondement immuable, l'Ecole aussi doit tenir sa place pour développer avec la liberté naturelle à l'esprit humain, les phases diverses de la doctrine sacrée. Plaise à Dieu que notre ville, célèbre entre les théologiens des anciens jours, ne demeure point seule étrangère au renouvellement de leur gloire!

Je suis pénétré, Messieurs, de l'importance de la Théologie et de la grandeur de ses destinées, parce que j'ai vu successivement aboutir à elle, et pour ainsi dire, s'anéantir devant sa majesté, les entreprises les plus hardies que l'esprit de notre siècle ait conduites. Je connais les limites qu'on a voulu élever entre les Lettres sacrées et les Lettres profanes; mais je sais qu'au temps où le génie français s'est illustré par sa sagesse autant que par ses chefs-d'œuvre, ces barrières n'existaient pas; je sais que nos pères, les grands hommes du XVII.ᵉ siècle qui ne séparaient jamais la piété de la raison, auraient également désapprouvé qu'on pensât à exclure la réflexion de la science ecclésiastique, et qu'on voulût interdire à la

science mondaine de prendre pied et de s'assurer dans les matières de la foi. C'est dans cette alliance de tous les sentiments et de toutes les facultés de l'homme que je vois le gage le plus certain d'un tranquille avenir ; notre siècle la réclame et y tend naturellement ; et vous-mêmes, Messieurs, semblez l'avoir approuvée en daignant faire asseoir ici, à la place du théologien, l'homme de lettres.

La théorie de l'art a été classée par les penseurs modernes à côté de la Théologie ; elle en est effectivement si rapprochée, que, par son point le plus élevé, elle s'y confond. Chargée d'expliquer l'essence du beau, elle ne saurait la trouver qu'en Dieu. Winckelmann lui-même, qui écrivait sous l'influence des systèmes du XVIII.ᵉ siècle, est forcé de devenir le disciple de Platon lorsqu'il cherche la raison dernière, et de remonter jusqu'à la suprême Beauté. Toutes les formes que notre pensée ou notre main produit, sont soumises aux lois de l'harmonie et ne valent rien que par elles. Mais pour comprendre ce qu'est l'harmonie d'une œuvre de l'art, il faut savoir ce qu'est l'harmonie en elle-même. L'ordre éternel soutient seul l'ordre passager d'ici-bas, qui n'en est qu'une ombre affaiblie. Le souverain Artiste, après avoir créé le monde conformément aux divins exemplaires qui composent son verbe, a communiqué ses plans à l'intelligence de l'homme, non-seulement pour qu'elle pût pénétrer les secrets de la nature, mais encore pour qu'elle pût en égaler les merveilles en devenant à son tour créatrice : en sorte qu'il n'est pas une paillette de la parure de la terre, ni un caprice léger du génie qui ne dépendent de l'immuable dessin du Créateur.

Comment l'idée divine, formée dans l'éternelle pensée, se réalise-t-elle dans l'univers ? Comment

l'infini se soumet-il aux conditions finies de l'espace et du temps? Comment la beauté invariable et invisible devient-elle accessible aux sens et sujette au changement? Comment le vrai et le beau, divers à nos yeux, se partagent-ils en sortant de la source qu'ils ont tous deux en Dieu? Ce sont des problèmes communs à la théologie et à la poétique. Si on voulait interdire ces hautes sphères à la théorie des beaux-arts, et la réduire à chercher son unique base dans les sensations de l'homme, on verrait toujours reparaître, sous une forme peu différente, les questions inévitables qui la rattachent à la science sacrée.

Qu'est-ce que le goût? Il est facile de montrer que cette demande simple, à laquelle l'étude de l'esprit humain paraît d'abord suffire, ne trouve sa réponse définitive que dans l'étude de Dieu et de sa création. Le goût est, dit-on, comme une seconde conscience; c'est un scrupule de nature, qui, au lieu de distinguer le bien du mal, discerne le beau du laid. Mais entre les phénomènes de la conscience et ceux du goût, il y a cette grande différence que l'homme est l'objet unique des premiers, et que l'univers entier offre son tribut aux seconds. Les êtres libres sont seuls capables de bien et de mal, les êtres soumis à la fatalité au contraire sont susceptibles de beauté et de laideur; et déjà on peut juger par cette unique considération, que la théorie du goût échappe aux limites de la science de l'homme.

Tout n'est pas beau à nos yeux. Le manteau diapré de la nature enveloppe les monstres qui nous répugnent, comme les merveilles qui nous ravissent. Mais pour savoir si nous ne sommes pas dupes de quelque illusion, il faut demander si dans ce monde divers pour nous, tout est beau aux yeux de Dieu. Tous ces êtres, sortis de la main du Créateur, sont en har-

monie avec eux-mêmes et avec ceux au milieu desquels ils se sont produits; par là ils se justifient devant lui, et relevant de sa pensée, qui est la beauté pure, ils sont nécessairement beaux à ses regards. Ainsi notre sentiment particulier est en désaccord avec ce que nous pouvons pressentir de la sagesse céleste. Rechercher comment notre goût, pour lequel tout n'est pas beau, peut cependant s'appuyer sur l'intelligence suprême pour laquelle les mondes ont une beauté sans tache, est un problème nouveau placé au point où la science humaine rencontre la science divine.

Est-ce une impiété de trouver que tout n'est pas beau dans la nature? Non. Dieu qui fait la beauté de tous les êtres en se peignant en eux, peut y être présent aux yeux de sa toute intelligence, sans y être visible à ceux de notre obscure raison. Il est dans la création des objets dont l'harmonie demeure cachée pour nous. Il en est au contraire qui, au premier regard, trahissent le sourire de Dieu. Reproduire ces traits découverts de sa face auguste, c'est lui rendre un agréable hommage, puisque c'est apprendre à nos semblables à l'adorer, et le manifester aussi d'une manière plus apparente et plus sensible à nous-mêmes. Mais à ce devoir vient bientôt s'en ajouter un autre. S'il est bon de reproduire les harmonies que nous apercevons dans la création, il ne l'est guère moins de rechercher celles qui nous échappent. Les âmes vraiment nobles ne sauraient se plaire ni s'enfermer toujours dans les horizons connus. Tentées par l'inconnu, elles en affrontent les dangers; insatiables de Dieu, elles le poursuivent à travers les voies désertes et non frayées. Elles s'efforcent de rattacher à lui les détails les plus infimes et les plus divergents de son œuvre. Mais justifier tout ce qui existe par son rap-

port avec la cause suprême, c'est voir la beauté dans tous les êtres ; étendre le cercle des harmonies comprises par l'homme, aux limites même de la création de Dieu, c'est nier le monde du laid.

L'intelligence humaine flotte ainsi continuellement entre deux écueils : si elle se borne à placer la beauté dans quelques êtres préférés, elle manque à la majesté et à la justice de Dieu qui s'est communiqué à la création entière. Si, au contraire, dans son enthousiasme pour le souverain auteur, elle en fait partager la gloire à tous les êtres qu'il a façonnés de ses mains, elle viole les instincts qu'elle a reçus de lui. Le goût est placé entre ces deux alternatives ; trop scrupuleux, il conduit au premier excès ; s'il tombe dans le second, il se relâche trop et périt. D'un côté il rejette tout une partie de la nature comme dissonante, c'est-à-dire, comme indigne de l'intelligence créatrice ; de l'autre, il admet comme harmonieuses des formes qui blessent l'idée nécessaire que l'homme se fait de l'ordre éternel. Notre siècle a vu ces deux systèmes en présence ; il les a vus lutter, et, par leur opposition, jeter un désordre profond dans les esprits et dans la littérature. Un juste sentiment des rapports de l'homme avec Dieu peut seul terminer ces divisions.

L'homme ne saurait, sans une folie extrême, mettre ses facultés en comparaison avec les puissances infinies de Dieu. Il ne saurait, comme le Créateur, ni embrasser d'un seul coup d'œil l'étendue de la nature, ni en faire agir par sa volonté toutes les forces secrètes. Il n'en mesure que ce qui est nécessaire pour assurer sa propre existence ; il n'en remue que ce qu'il lui est permis de toucher. Ainsi sa personne se place, si je l'ose dire, devant le monde pour lui en dérober la libre perspective. Sa destinée, qui n'est qu'un point de la destinée universelle, en balance cependant l'idée

dans son esprit ; et ses jugements n'ont pas moins de rapport à l'être borné qui les rend, qu'à l'objet absolu dont ils décident. C'est le secret de la complication et de la contradiction apparentes qu'on trouve dans tous les phénomènes dont l'esprit humain est le théâtre. Une pour Dieu qui n'a pas besoin de sortir de soi afin de voir les choses en elles-mêmes, la vérité est double pour l'homme qui ne saurait les apercevoir telles qu'elles sont s'il ne parvient à se vaincre, et en quelque sorte à s'affranchir de sa propre servitude.

Le goût participe de notre nature complexe. Echo des harmonies universelles du monde, il ne les distingue qu'à travers les harmonies particulières de la destinée humaine ; il aspire à l'infini, et ne s'exerce que sur le fini. Il exprime entre ces deux termes un rapport, chose de soi variable. Non-seulement il subit ainsi l'imperfection générale attachée à tous nos sentiments ; mais encore il peut changer selon les différences qui sont entre les divers degrés de culture de l'esprit, entre les divers âges de civilisation de l'espèce. Cependant à chaque degré, à chaque âge il s'élève, se dépouille des taches de la condition terrestre, se dégage des illusions de la nature humaine, s'approche de la beauté réelle, et tend à posséder la plénitude de son principe divin.

L'homme inculte, qui ne voit rien au delà de ce que lui montrent ses sens, est susceptible, comme le plus raffiné, des émotions de l'art; mais il les ressent d'une manière différente. Arrachez-le aux travaux qui tiennent son front penché vers la terre; des champs transportez-le tout à coup au milieu des palais et des temples les plus somptueux. Voyez-le muet, immobile, respirant à peine, donner tous ses yeux, toutes ses oreilles aux œuvres du génie. Pourriez-vous trouver un spectateur plus attentif? pourriez-vous souhaiter un audi-

teur plus ravi? Demandez-lui ce qu'il éprouve. L'enthousiasme soulève dans ses profondeurs son esprit lent et obscur; l'admiration se peint sur son visage qui semble s'éveiller d'un sommeil éternel; sa bouche va proférer les dernières expressions du contentement d'une âme transportée. Mais à quoi attache-t-il l'idée de la beauté dont un rayon vient d'illuminer tout son être? Est-ce aux grâces furtives de Léonard de Vinci, à la pureté céleste de Raphaël? Non. C'est aux robes de pourpre du Titien, aux corps radieux de Rubens. Dans un concert, il n'admire que le fracas des instruments; et s'il est suspendu aux lèvres d'un orateur, c'est que les sons qui en tombent le charment, et qu'il est subjugué par l'abondance des paroles et par leurs modulations. Cet homme n'a jamais exercé d'autre faculté que celle qui perçoit les images et les bruits du dehors; il n'existe vraiment que par elle; cependant, par une compensation que Dieu lui a ménagée, en elle il a une vague jouissance de l'existence tout entière. Il est borné aux objets qu'elle peut atteindre; mais selon qu'elle les atteint, il ressent une émotion qui exprime le degré dans lequel elle satisfait à sa destinée. Quoique cette émotion, toute morale, puisse ébranler les fondements mêmes de son être, elle ne saurait être excitée en lui que par les apparences les plus grossières; et ainsi son goût tout physique ne peut s'exercer que sur l'intensité des sons et sur l'éclat des couleurs.

L'homme plus cultivé, dont la société a poli l'esprit, estime les dons de la nature, mais tâche d'en jouir sans en être accablé. Familiarisé avec les œuvres de l'art, il y prend un plaisir plus raisonnable et plus délicat; il sait les rapprocher des objets dont elles sont l'imitation et mesurer les parties dont elles se composent. Il est d'autant plus charmé qu'elles sont

plus près de la réalité; mais il raffine sur la ressemblance, la soumet à la convenance, et voudra même avoir la satisfaction d'y trouver des analogies éloignées. S'il parcourt un musée, prompt, léger, cachant les sensations les plus diverses sous le même sourire, il passe avec une indifférence pareille devant les images qui excitent trop vivement les sens, et devant celles qui parlent à l'intelligence un langage trop relevé. Il s'arrêtera de préférence devant quelque toile de l'école hollandaise où la vérité embellie avec une sobriété ingénieuse lui permettra d'analyser facilement les ornements qu'elle a empruntés; ainsi il pourra aisément se faire goûter lui-même dans le monde lorsqu'il vantera des sujets et des qualités dont les noms sont les plus familiers du vocabulaire usuel. Partout il glane pour la conversation; dans ce commerce, où l'on échange des valeurs de toutes les espèces, et où la politesse veut cependant qu'on puisse donner tout à un prix convenu, il excelle à marquer le niveau et à le maintenir; qu'il parle de la statue nouvelle dont on vient de décorer la place publique, d'un sermon du prédicateur à la mode, des vers qu'il a lus le matin, des voyages qu'il a faits à la saison dernière, il obtient d'unanimes suffrages, parce qu'il rapporte ses sensations à des règles qui ont l'unanime consentement; il ne quitte pas le domaine des choses sensibles, mais il y établit des distinctions et des rapprochements qui les font goûter à l'esprit. Il a non-seulement le sentiment des apparences, mais encore celui de leurs rapports; il en sait les lois qu'il combine en cent façons, qu'il proclame à chaque instant, qu'il tient pour souveraines parce qu'il les trouve claires, qu'il veut voir respecter partout parce qu'il les porte partout. Il exerce cette faculté moyenne qu'on appelle l'entendement, qui opère directement sur la nature,

qui en compose la science, mais qui n'atteint pas encore le fond de la vie. Pour lui, il n'y a pas de plaisir plus grand que celui de comparer, et son goût est un ensemble d'idées mobiles par elles-mêmes comme les sensations qu'elles représentent, et impérieuses cependant comme la société dont elles forment, pour ainsi dire, le contrat commun.

Il est un homme plus cultivé que celui qui juge par les conventions de la société et par les règles abstraites de l'entendement. C'est celui qui aspire à la vérité immuable, et qui la cherche au delà des choses sensibles et de leurs lois. Il sait quel compte il faut faire des accidents de la nature, des changements de l'opinion, de toutes les formules que l'observation et la mode composent et renouvellent chaque jour; mais il croit sa raison destinée à des exercices plus nobles; il veut jouir des droits entiers de son intelligence, et, connaissant qu'elle est un rayon immortel de celui dont la lumière brille par delà toutes les sphères visibles, il la tient au-dessus des ombres de la terre, dans l'attente du jour où elle retournera à sa céleste origine. Exempt du trouble des passions, il recueille les souvenirs qu'elle a rapportés de sa patrie première, les pressentiments qui l'y rappellent. Il écoute ces voix qui parlent dans le silence; il les entend se dégager du sein des êtres, lier entre eux de secrètes correspondances, se répondre d'un degré de la création à l'autre, remplir ainsi les globes de leurs harmonieux accords, et remonter vers Dieu comme un hymne éternel de reconnaissance et d'amour. Ce sont ces paroles suprêmes de la destinée qui le rendent attentif : partout où elles vibrent à son oreille, il tressaille; il en cherche les échos dans les ouvrages du génie. Qu'il s'arrête pensif devant ces marbres où des mains inspirées ont représenté la na-

ture humaine dans le plus haut point de sa réflexion et de sa force, qu'il contemple ces images qui semblent associer notre corps périssable à la pureté des anges et à la gloire du Très-haut, qu'il écoute ces harmonies puissantes où les convulsions et les déchirements du cœur éclatent parmi les bruits du tonnerre et de la tempête, qu'il revienne aux oraisons sublimes où les grands docteurs du christianisme ont élevé jusqu'au ciel le langage de l'homme, en abattant son orgueil dans la poussière des tombeaux, partout il poursuit le mot du mystère qui enveloppe le monde. Toujours en quête de sa propre fin, il juge toutes choses par le but où elles tendent; à toutes il demande de l'éclairer sur ce qu'il a été, sur ce qu'il doit devenir; mais tandis qu'il pose à la terre entière ces formidables problèmes, il est quelquefois récompensé de ses terreurs pieuses par l'oubli de lui-même; et, transporté au-dessus même de sa raison, perdant de vue sa destinée, il retrempe son enthousiasme et sa foi dans le sentiment des harmonies de la destinée universelle. Son goût aussi s'élève en s'abdiquant dans ces communications ineffables, et, bientôt, se ressaisissant, retrouve pour juger les choses humaines qui lui sont principalement dévolues, une justesse où l'on sent l'accord suprême dérobé aux concerts des cieux.

Dans les trois hommes dont je viens de parler, le sentiment du beau varie comme celui du vrai avec lequel il se confond presque en entier, et dont il n'est, pour ainsi dire, que le retentissement. Mais ces trois hommes, qui désormais existeront ensemble au sein de la même société, pour y montrer les trois degrés essentiels de l'éducation, ont vécu séparément sur la grande scène de l'histoire, où leurs différences peuvent être marquées par des traits plus visibles encore, plus rapides et plus importants.

L'Orient a reçu la première empreinte de la civilisation, et, dans ses monuments, nous offre encore la trace du premier degré de la culture humaine. En se levant sur ce sol où la nature avait déployé avec un luxe inouï tout l'appareil de sa magnificence et de ses terreurs, les peuples demeurèrent frappés du spectacle de sa puissance; ils divinisèrent ses forces, et, à l'image de ces dieux informes et aveugles, ils composèrent, avec une religion toute faite pour les sens, un art qui n'avait aussi d'autre but que d'agir sur eux. Ils mesuraient tout à la hauteur des montagnes au pied desquelles ils étaient nés, à la fureur des animaux féroces qui visitaient leurs demeures, à la fécondité des pâturages qui nourrissaient leurs troupeaux, à la beauté des astres qui leur divisaient les nuits et les jours. Toutes les formes qui sortirent de leurs mains ressemblèrent à leurs idées. Leurs temples, sculptés dans les rochers, en imitèrent les masses gigantesques; leurs idoles, selon le pouvoir qu'ils leur attribuèrent, prirent la figure des êtres dont ils redoutaient la rage, ou de ceux dont ils bénissaient l'assistance; leurs cantiques ne furent pleins que des images dont leurs yeux étaient éblouis : et la littérature, qui sortit plus tard de leurs sanctuaires, inondée de l'ivresse première de leurs sens, n'est qu'une métaphore infinie où l'esprit, commençant à s'éveiller, enveloppe ses clartés encore douteuses dans les voiles mille fois repliés de la matière. En Egypte même, où déjà s'était fait jour une notion plus élevée de la vie, la forme dépassa toujours la pensée : et les pyramides sont encore debout dans le désert pour dire par quels entassements fastueux ce peuple charnel dressait des monuments éternels au néant.

Les Grecs sont le peuple heureux qui commença à prendre une idée plus raisonnable de la nature; ils la

traitèrent non plus comme une dominatrice sous laquelle on tremble, mais comme une compagne avec laquelle on enchante sa vie. Ils reproduisirent son image avec amour; mais au lieu de l'aspect terrible et solennel qu'elle avait dans les œuvres des orientaux, ils lui prêtèrent une figure ingénieuse et souriante comme leur propre esprit. Sur les sommets de leurs collines sacrées, ils élevèrent des temples petits par la masse, grands par le calcul savant des proportions. A la place des monstres redoutables de l'Asie et de l'Egypte, ils y sculptèrent l'image de l'homme qui leur doit les premiers ornements de sa société. Dans leurs golfes gracieux où la terre, la mer et le ciel se disputaient tour à tour leurs regards, ils avaient appris à comparer. Ils avaient eu le sentiment des rapports; c'est par lui qu'ils ont fait vivre leurs œuvres. Ils le portèrent, avec une perfection admirable, dans toutes les formes qu'ils touchèrent; cependant, lorsqu'ils l'introduisirent dans la spéculation même des idées, ils le poussèrent jusqu'à cette subtilité qui est demeurée le vice héréditaire de leur race. Par une application inégale de la même faculté, cherchant les ressemblances de la nature lorsqu'ils avaient le ciseau à la main, cherchant les différences lorsqu'ils pensaient, ils fondèrent leur art sur la symétrie, leur philosophie sur la dialectique. En prenant possession de la terre au nom de l'esprit humain, ils donnèrent à la matière des règles qu'on a considérées comme absolues, ils ouvrirent à la raison une carrière de disputes qu'on a crues interminables. Ils inaugurèrent le règne de l'entendement, et ils en épuisèrent toute la gloire et tous les sophismes.

Le christianisme a établi le règne de l'intelligence. Il a fait descendre la matière au rang d'esclave, et après l'avoir enchaînée, il a montré à l'homme affranchi quelle est la réalité où doivent tendre ses pensées et ses

désirs. Au milieu des effroyables désastres qui ont hâté la ruine du monde antique, il est apparu aux peuples qui semblaient perdre tous les avantages de la société humaine, et il leur a offert les espérances de la société divine : on dirait que l'obscurité et la misère du moyen âge ne se sont si fort prolongées que pour qu'il eût le temps, en l'absence de toutes les jouissances terrestres, de soumettre l'Occident à cette foi austère qui vit tout entière pour le ciel. Il a pu ainsi accomplir son œuvre, et il en a érigé sur le sol de magnifiques trophées. Il a construit ses temples comme une arche mystérieuse qui, par un abrégé des formes terrestres destinées à périr, exprime la majesté des formes invisibles et impérissables. Sur ce même modèle, il a façonné l'esprit moderne; dans la nature, il lui a appris à ne voir qu'un signe de l'éternité. Si par l'effet d'une de ces réactions auxquelles est soumise la faiblesse humaine, autant que par le retour des sciences et des idées de l'antiquité, la terre qu'il venait d'humilier, a relevé un instant jusqu'au ciel son orgueil et ses cent voix frémissantes, il n'en a pas lui-même pris d'abord ombrage; et Léon X a couvert de sa protection et de son nom un siècle où la nature se vengeait même avec excès des dédains de l'intelligence. La Renaissance parut, dans les commencements, ramener les pompes et les saturnales du paganisme; elle ne faisait qu'ouvrir un champ plus vaste, une route plus régulière aux conquêtes de l'esprit chrétien; en rappelant à l'homme l'existence de la matière, en lui apprenant à en observer les phénomènes, elle lui donnait les moyens de la façonner à l'image de ces impérissables vérités que le moyen âge avait gravées dans son cœur, et que rien désormais ne pouvait en effacer. Elle faisait succéder à l'âge de la contemplation, celui de l'application. Alors en effet commença en Europe, sous l'influence de la France, qui

y reprenait le premier rang, un travail nouveau pour étendre à l'ordre matériel les bienfaits que la religion avait jusqu'alors répandus dans l'ordre moral, pour en approprier les principes au perfectionnement de la société civile qui agit, à son tour, si fortement sur le perfectionnement de l'individu, pour agrandir enfin dans tous les sens, avec la vie et l'activité des peuples, la sphère d'action des croyances qui avaient béni leur berceau et élevé leur enfance. Malgré nos dissidences, au milieu même de nos discordes, amis, rivaux, ennemis, agresseurs aujourd'hui, demain attaqués, passant tour à tour de la domination à la plainte, tous nous continuons, sous la main de la Providence, cette grande œuvre du christianisme politique qu'Henri IV a commencée par ses beaux rêves, que Napoléon n'a pas achevée par ses puissantes lois; en sorte qu'un esprit vraiment libre, qui ne se laisse ni exalter par le cri des passions, ni décourager par la vue des infirmités toujours inséparables de notre nature, ne saurait aujourd'hui, sans mentir à la vieille foi de l'Occident non moins qu'au progrès du siècle, se refuser à la joie qu'inspire le spectacle du genre humain, s'avançant, en pensée et en corps, vers l'incorruptible vérité, et avec soi entraînant la nature domptée aux pieds de son Créateur.

Ainsi, soit qu'on étudie l'homme sur la scène intérieure de la conscience, soit qu'on le suive dans la carrière de l'histoire, on le voit d'une même manière, selon les degrés de son perfectionnement, attacher tout ensemble l'idée de vérité et celle de beauté à des objets tout-à-fait différents. C'est, pour le génie, le principe d'une sage liberté, qui interdit une imitation vile, et cependant ne dédaigne ni les règles, ni les modèles. S'inspirer d'abord du temps qu'on doit servir, et regarder ensuite aux temps passés, non pas pour les recommencer, mais pour savoir avec quel

art on y satisfaisait à d'autres besoins, tels sont les premiers devoirs qu'une intelligence, sérieusement éprise de la gloire, doit s'imposer à elle-même. La Religion, qui a formé la pensée moderne, nous fait une existence dont nous devons subir les conditions avec orgueil. Comme elle a placé le vrai au-dessus de la sphère des sens, elle y a transporté le beau. Ainsi le goût, dont la nature faisait l'éducation chez les anciens, doit s'élever aujourd'hui au-dessus d'elle. Par là je ramène aux pieds de la science sacrée la poétique nouvelle qui est le résultat nécessaire d'un état nouveau de l'esprit humain. Quelques-uns de nos contemporains ont demandé au matérialisme le code de l'art moderne. Nous n'imiterons pas leur étrange méprise. Il est un siècle qui, entre toutes les époques illustrées par le génie et par le savoir, a mérité le nom de grand : ce siècle, où l'on n'a vu trop longtemps que des esprits polis marchant sur les traces de l'antiquité, dut sa principale gloire à quelques hautes intelligences qui développaient avec un éclat inattendu les grandes nouveautés du christianisme. Richelieu dans la direction des conseils politiques, Pascal dans les discussions de la raison, Bossuet dans les élans de l'éloquence, Fénélon dans les fictions les plus aimables de l'imagination, ont donné au génie moderne l'ineffaçable empreinte des doctrines dont la foi les avait nourris. Ce sont là les modèles que nous offrirons à notre époque pour lui apprendre à épurer son goût et à l'élever par la contemplation des vérités éternelles; ce sont, Messieurs, les sublimes esprits, dont le nom seul, entouré de tous vos respects, parlera plus hautement que ma faible voix ne peut faire, en faveur de l'alliance de la Théologie et des Lettres.

RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. FORTOUL;

Par M. MOQUIN-TANDON, Modérateur.

Monsieur,

L'Académie se félicite de vous associer à ses travaux; depuis longtemps elle savait combien les Lettres vous étaient chères, et quels titres vous aviez à leur reconnaissance. Aussi, quand je vais lui parler de vous, et rappeler quelques-uns de vos droits à nos suffrages, n'ai-je pas lieu de craindre qu'elle attribue à une amitié trop indulgente, un sentiment, des expressions, qui ne peuvent être inspirés que par votre beau talent.

Comme nous, Monsieur, vous avez payé un juste tribut de regrets à l'homme de bien, au vertueux prêtre, au digne confrère que nous avons perdu, et dont nous ne pouvions mieux honorer la mémoire que par le choix que nous avons fait de son successeur. Les grandes vérités que vous avez mises sous nos yeux, M. l'abbé Jamme les portait gravées dans son cœur, et il vous eût envié, sans en être jaloux, la haute distinction de ce style dans lequel vous les avez exposées. Oui, *la science de Dieu* est intarissable en nobles et fécondes inspirations, et l'ordre doit briller dans les arts comme il brille dans la nature;

car l'ordre est de création divine, et nous ajouterons, s'il est permis d'invoquer le témoignage d'une science tout-à-fait moderne (1), que les monstres eux-mêmes sont assujettis à des lois invariables, et que souvent *l'ordre monstrueux* a dévoilé la cause, l'importance, le secret de certains phénomènes inexpliqués ou mal connus qui se passent chaque jour dans *l'ordre habituel.*

A cette immuable régularité dans *l'ordre naturel,* correspondent dans la littérature, l'harmonie et le goût, le goût dont vous avez si bien compris et l'importance et les préceptes, et dont votre discours est un modèle si pur et si parfait.

Bien jeune encore, vous reçûtes, Monsieur, les enseignements de ce Poëte vraiment national (2) qui, aux sympathiques applaudissements de la France entière, sut allier la majestueuse allure de l'Ode, à l'esprit léger de la Chanson, et qui, se dérobant de bonne heure à nos agitations sociales, vint demander à la retraite ce qu'il n'est pas toujours donné à la gloire d'obtenir, l'obscurité.

C'est sans doute, nous aimons à le penser, ce modeste chantre de notre gloire populaire qui vous inspira cette œuvre si touchante (3) dans laquelle, aux

(1) *La Tératologie.* — Mon savant ami, M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, a composé un tableau exact et complet de l'état actuel de nos connaissances sur la monstruosité chez l'homme et chez les animaux. (*Traité élémentaire de Tératologie, Paris* 1832, 3 *vol. in*-8.°). J'ai essayé moi-même, en suivant son exemple, d'esquisser une histoire abrégée des anomalies dans l'organisation des végétaux. (*Eléments de Tératologie végétale*, *Paris* 1841, *in*-8.° — *Moquin-Tandon's Pflanzen-Teratologie, aus dem Französischen, mit Zusätzen, von J. C. Schauer, Berlin* 1842, *in*-8.°).

(2) Béranger.

(3) *Grandeur de la vie privée, Paris* 1838, 2 *vol. in*-8.°

travaux incessants, aux luttes périlleuses de la carrière politique, vous opposez les doux loisirs, le bonheur calme et pur de la vie de famille; plus tard, vous deviez vous-même donner une preuve irrécusable que de pareils tableaux n'offraient rien d'exagéré ni de fantastique, et que cette félicité dont vous traciez l'image, n'avait été, sous votre plume, qu'une révélation anticipée.

Vous avez passé, Monsieur, la plus grande partie de votre jeunesse dans l'étude des arts et de la philosophie; c'était noblement préparer, c'était assurer de la manière la plus légitime, les triomphes brillants qui vous étaient réservés.

Dans les constructions successives, dans les divers changements du palais dont Versailles s'honore, vous avez su trouver la traduction des principaux événements qui ont marqué la vie du grand Roi et celle de son petit-fils (1), et vous nous avez prouvé, sous une forme ingénieuse, que l'architecture qui savait écrire des Poëmes religieux, connaissait aussi l'art d'écrire de royales Epopées.

Pendant le cours de vos pérégrinations artistiques en Allemagne, vous avez recueilli les matériaux pour un autre ouvrage qui devait produire une sensation plus vive encore (2), et nous avons dû à vos studieuses et patientes recherches, de connaître les *origines de l'art au moyen âge*, de pouvoir observer comment le temps passé s'est reflété sur l'époque actuelle, d'être à même de juger ce que l'avenir peut attendre du présent. L'on aime à vous suivre au milieu des créations du génie étranger que vous faites si bien et con-

(1) *Les fastes de Versailles, depuis son origine jusqu'à nos jours, Paris* 1839, *grand in*-8.°

(2) *De l'Art en Allemagne, Paris* 1841, 2 *vol. in*-8.°

naître et valoir ; on aime surtout à vous entendre alors que votre admiration pour les richesses artistiques de l'Allemagne vous rappelle les chefs-d'œuvre de cette France, votre patrie.

Dans votre dissertation sur la *Danse Macabre* (1), travail aussi remarquable par la profondeur des aperçus que par la spirituelle originalité du style, où vous décrivez cette peinture saisissante, cette grande page religieuse tracée par le célèbre Holbein sur les murs d'un cimetière, vous avez pu vous convaincre, par de nouvelles découvertes, par d'ingénieux rapprochements, que votre théorie des origines de l'art au moyen âge, était aussi vraie au fond qu'elle était brillante par la forme.

Le temps me manquerait plutôt que l'intérêt et la bienveillance des personnes qui m'écoutent parler de vous, Monsieur, si j'entreprenais de louer comme elle le mérite votre *Etude sur Virgile* (2), ce morceau de haute critique, où la grâce de la pensée s'unit merveilleusement à l'élégante concision du style; je ne dirai rien non plus de votre tableau si remarquable des *Faits historiques accomplis dans le XVI.e siècle* (3). Je passe également sous silence votre savant travail sur la *maison de Stuart* (4), ainsi que les nombreuses publications historiques et philosophiques dont vous avez enrichi depuis dix ans les principaux Recueils littéraires de la France.

(1) *Essais sur les Poëmes et les Images de la Danse des morts*, *Paris* 1842, *in*-18.

(2) *Du Génie de Virgile* (*Thèse pour le doctorat ès lettres*), *Lyon* 1840, *in*-8.°

(3) *Histoire du XVI.e siècle*, *Paris* 1836, *in*-12.

(4) *Essai sur la maison des Stuarts*, *dans l'Encyclopédie nouvelle*, *Paris* 1839, *in*-8.°, tiré à part.

Mais ni les habitants de cette cité, amie des Lettres, ni vos nouveaux confrères, ne me pardonneraient, si j'omettais de parler de ces brillantes leçons, rendez-vous des esprits d'élite, où le charme de votre parole attire et retient les intelligences ; où l'émotion qu'inspire votre beau langage, semblable au fluide pénétrant de l'électricité, s'emparant à la fois de tous vos auditeurs, éclate en applaudissements unanimes.

Vous avez successivement déroulé devant leurs yeux, tout ce que le moyen âge et la renaissance ont produit d'ingénieux ou de solide, de délicat ou de profond, et toujours votre talent s'est trouvé à la hauteur de la tâche qu'il s'était donnée, et pas un instant, la foule avide de vous entendre, ne s'est ralentie dans son vif empressement, ou ne s'est sentie distraite ou lassée dans son religieux silence.

Ce succès, Monsieur, ne pourrait surprendre que ceux qui ne connaîtraient pas la fécondité de votre esprit, qui sait parer de fleurs gracieuses les enseignements les plus sévères, ou ceux qui pourraient ignorer jusqu'à quel point plaisent et réussissent dans cette bonne ville de Toulouse, la science aimable, la philosophie douce et tolérante, la justesse et la variété dans les portraits, la noblesse dans les pensées, l'indépendance dans les jugements.

Dans une de vos leçons, vous avez raconté l'histoire d'un naïf Troubadour qui, délaissant sa jolie vallée de Barcelonnette et son humble clocher, s'acheminait joyeux vers Toulouse, où sans doute il allait disputer une Violette d'or dans le jardin du Gai Savoir.... Bien des années se sont écoulées, tout a péri, tout s'est renouvelé; mais le Collége de la Gaie Science est demeuré debout; il a conservé ses antiques tournois, ses brillantes Fleurs, ses nobles fêtes..... Et voici venir aujourd'hui de cette même vallée de Barcelon-

nette (1), non plus un troubadour inexpert et novice *en l'art d'aimer et de trouver*, mais un jeune Poëte auquel les Muses ont de bonne heure confié leurs plus doux secrets, un Savant modeste, aussi recommandable par l'élégance de sa diction que par la profondeur de sa pensée.

L'Académie, instituée pour *maintenir* les saines doctrines littéraires, ne pouvait rester insensible à de pareils mérites; elle est heureuse d'appeler dans son sein celui à la gloire duquel elle portait un intérêt plein de sympathie, et que la plupart de ses membres regardaient déjà comme un confrère.

Un des hommes les plus distingués dont les sciences naturelles et la France aient le droit de s'enorgueillir (2), disait de vous, Monsieur, que *les qualités de votre cœur marchaient à l'unisson avec les élans de votre esprit :* C'est là une précieuse alliance qui explique tout ce qu'il y a de sensibilité dans vos ouvrages, tout ce que l'intimité des relations trouve chez vous de bienveillant et de dévoué, qui fait bien comprendre comment tous ceux qui vous ont lu ou entendu vous recherchent, comment vous êtes aimé de tous ceux qui vous connaissent.

(1) M. Fortoul est né à Digne (Basses-Alpes), dans une famille descendue depuis peu de la curieuse vallée de Barcelonnette.

(2) L'illustre Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, dans une lettre de recommandation.

Depuis que ces lignes sont écrites, les sciences et la philosophie ont eu le malheur de perdre ce grand naturaliste. La noble intelligence et la haute probité de M. Geoffroy-Saint-Hilaire sont universellement connues. Peu de savants ont été l'objet de regrets aussi profonds; peu de professeurs ont eu des élèves aussi nombreux, aussi dévoués, aussi remplis d'amour et de reconnaissance !....

ÉLOGE

DE M. HOCQUART,

Premier Président de la Cour royale de Toulouse, Membre de l'Académie des Jeux Floraux;

Par M. Théophile DE BARBOT, Mainteneur;

Prononcé en Séance publique, le 4 juillet 1844.

Messieurs,

Dans les jours comme celui qui vous rassemble, où le temps ne vous donne que parce qu'il vous a pris, où vous n'avez à vous réjouir que parce que vous avez eu à vous affliger, trop de tristesse viendrait se mêler à votre joie, s'il n'y avait pas des consolations à se souvenir du passé, comme il y a des douceurs à goûter le présent. Aussi c'est de ce passé que vous vous occupez d'abord, c'est vers le confrère qui n'est plus que vous vous reportez en commençant. Vous inaugurez sa mémoire; et quand il vous est redevenu présent, quand votre pensée a renoué avec la sienne une association, qui, celle-là, ne doit pas finir, vous vous tournez vers votre nouveau confrère, et vous jouissez sans réserve de tout ce que ce jour vous apporte. Ainsi, ce que ces réunions ont de triste

comme image de la société des hommes, où tout change et se renouvelle, s'efface dans ce qu'elles ont de consolant comme image de la société des intelligences, où tout dure et se continue; au-dessus du cercle visible s'étend l'invisible cercle, et ce cortége est à la fois pour vous une gloire et une force. Mais pour le faire apparaître, il faut ce que vous n'aurez point, ce qui eût été pourtant bien nécessaire aujourd'hui, où le peintre qui vous manquera, aurait eu à reproduire, avec les traits d'un homme, les traits d'une époque et le tableau d'une société bien loin de nous par les années, plus loin encore par les événements.

Matthieu-Louis HOCQUART naquit à Paris, sous le règne de Louis XV, en 1760. Sa famille, originaire d'Irlande, et depuis longtemps établie en France, était riche et considérée. Ses parents comptèrent en lui leur dix-septième enfant, et ce cercle que sa naissance ne ferma point, mais que la mort vint par degrés rétrécir, ne s'arrêta qu'au vingt-deuxième. Il fit ses études au collége d'Harcourt, et c'est là que germa d'abord, que grandit bientôt en lui ce goût des Lettres qui devait fleurir plus tard au milieu du monde, au milieu de vous. La langue grecque avait pour lui un attrait particulier : à peine arrivé à la classe de rhétorique, il adressait au célèbre helléniste Larcher des questions sur ces difficultés où les adeptes trouvent un attrait en même temps qu'un obstacle; et une correspondance, qui dura plusieurs années, s'établit entre le vieil érudit et le jeune écolier.

Mais ce goût pour les Lettres ne devait pas être pour lui le seul résultat de ses fortes études; au delà du but agréable était le but utile, et c'est celui-là surtout qu'il devait poursuivre, conduit par ses pro-

pres goûts, guidé par les exemples de sa famille. Bien accueillie en France, elle avait payé la dette de l'hospitalité. Elle avait prospéré en aidant à la prospérité publique, et multiplié en même temps ses rejetons et ses services. Lorsque le jeune élève passa de l'âge où l'on apprend à l'âge où l'on applique, et qu'il regarda dans les diverses carrières où l'on servait à la fois le Roi et la France, il put dans chacune d'elles reconnaître quelqu'un des siens. Partout des mains pour l'aider, partout des traces à suivre. Celui-ci veillait aux intérêts matériels du royaume dans les rangs de la Cour des aides; celui-là aux intérêts de sa gloire dans les rangs de l'armée; l'un, à la tête du Parlement de Metz, tenait d'une main égale la balance de la justice; l'autre tenait haut sur l'Océan le drapeau de la France, et une escadre anglaise avait reculé devant ses vaisseaux inférieurs en nombre. L'Eglise seule ne lui montrait aucun membre de sa famille aux marches du sanctuaire, et son père avait un moment désiré qu'il y prît place; il était même entré en Sorbonne, mais il se décida pour un autre sacerdoce, il se décida pour la magistrature. Il était doué des dispositions qu'elle demande, et elles avaient en lui cette simplicité des qualités qu'on a toujours vues dans ceux qui vous entourent et dont on ne soupçonne pas le mérite chez soi, parce qu'on n'en soupçonne pas l'absence chez les autres. Il ne devait pas y avoir pour lui d'époque pour les perdre, il n'y en avait pas eu pour les acquérir; c'étaient comme ces biens qu'on a parce que vos pères les ont eus : l'intégrité et l'impartialité étaient des traditions de famille.

Entré comme conseiller à la Cour des aides, à l'âge de vingt-un ans, bientôt le calme de l'impassible milice dans les rangs de laquelle il était assis, lui fit désirer un poste plus actif. Il est dans cette arène, qui

a ses combats aussi, des sentinelles qu'on ne relève pas et à qui on ne donne pas le mot d'ordre, qui ne le prennent que dans leur conscience. Elles regardent et avertissent comme les autres, mais elles ne reculent pas, et en même temps qu'elles avertissent, elles résistent et combattent; leur voix accuse, et leur voix justifie; c'est le bouclier et c'est le glaive. Ce poste glorieux séduisit M. Hocquart; il y succéda à celui qui était à la fois pour lui un ami et un modèle, à M. Dambray; et le nouvel Avocat général se montra digne de son prédécesseur. Il le fit voir bientôt dans une occasion difficile. M. Saint-James, trésorier général de la marine, était en fuite; un déficit de 15 millions avait été constaté. Ces 15 millions seraient-ils perdus pour l'Etat ou pour les fournisseurs, qui, dans les colonies, avaient accepté les traites souscrites par M. Saint-James? Telle était la question soumise à la Cour des aides, et M. de Calonne, alors contrôleur général, ayant fait appeler le jeune magistrat chargé de conclure, fit valoir à ses yeux l'intérêt de l'Etat et les embarras qu'entraînerait pour les finances un arrêt favorable aux porteurs des traites. Ces embarras ne sont point ce dont il s'agit pour nous, lui répondit M. Hocquart, il s'agit uniquement de savoir si les porteurs des traites ont pu être avertis, qu'en fournissant ces valeurs, le trésorier de la marine excédait les crédits qui lui étaient ouverts. Ce point est le seul, et il décidera de mon avis. Le jour de l'audience arriva; les nombreux intéressés attendaient dans une vive inquiétude; M. Hocquart se leva, et, plus jaloux des droits de l'équité que de la faveur des ministres, il conclut *pour le Roi, contre le Roi.* C'était la formule d'alors, formule expressive, et qui montre que sous l'ancienne monarchie, l'on distinguait l'homme du monarque, l'un pouvant avoir des

intérêts à part, l'autre n'ayant jamais que les intérêts de la justice; c'est pour celui-ci que concluaient ses gens en concluant contre l'autre; c'est pour lui qu'était faite la maxime : si veut le Roi, si veut aussi la loi; c'est lui qui ne pouvait mal faire, et ces trois vieilles formules semblent éclairer de leur triple rayon l'idée qu'on doit se faire de cette monarchie, qui ne put jamais à bon droit être appelée absolue.

Je voudrais pouvoir vous montrer le jeune Avocat général dans quelqu'autre des nombreuses causes où il fit preuve d'indépendance et de lumières; je voudrais, auprès de l'homme d'audience, vous montrer l'homme de salon. Ils ne se nuisaient pas, ils se venaient en aide, et les qualités acquises dans l'une de ces sphères trouvaient leur application dans l'autre. Le magistrat empruntait à l'homme du monde ce bon goût, cette concision dont la langue des choses frivoles a enrichi la langue des choses sérieuses, et celui-ci devait au premier ce je ne sais quoi que le reflet d'une vie occupée ajoute à l'élégance des manières : accord heureux qui n'existait pas seulement entre le genre de ses occupations et le genre de son esprit, mais aussi entre sa situation et son caractère. Il convenait à sa vie, et sa vie lui convenait. Mais cette existence, si bien faite pour lui, cette route où il marchait d'un pas égal, bienveillant et gracieux jeune homme, annonçant bien le souriant et beau vieillard que nous avons vu, allait s'interrompre tout à coup. Elle devait aboutir où tout autre eût abouti de même, où aboutit celle de ses frères comme la sienne, celle de ses contemporains comme celle de ses frères. Déjà naissait l'obstacle, déjà grandissait le flot qui devait venir au travers de toutes les routes, et que tous les hommes de cette époque trouvèrent tout à coup devant eux. Moment terrible ! Plus de retour en arrière,

plus de rive où mettre un pied sûr; car l'espace envahi, c'est bientôt toute la France : et alors, dans cet espace, et alors, sur cette mer, les uns s'élançant pleins d'ardeur, les autres descendant pleins d'alarmes, ceux-ci luttant contre le courant avec désespoir, ceux-là s'y abandonnant avec ivresse, les uns qui s'enfoncent, les autres qui surnagent, les uns qui meurent, les autres qui font mourir. Immense spectacle, qu'on ne trouve pas seulement dans les récits de l'historien, mais dans les récits du premier venu, dans les détails de l'existence la plus obscure. Et peut-être n'est-il pas inutile de l'y chercher; peut-être n'est-ce qu'après avoir regardé dans la vie de chacun comme dans la vie de tous, dans la biographie comme dans l'histoire, qu'on se fait de ce grand mouvement une idée juste, une idée universelle comme lui.

M. Hocquart n'eut pas de rôle à jouer dans les premières scènes de ce grand drame; magistrat d'une cour appelée seulement à faire régner l'ordre dans la sphère des finances, il ne pouvait faire que des vœux pour qu'il régnât dans les autres, dans celle qui les comprend toutes. Ces vœux, il fut appelé cependant à les exprimer au nom de sa compagnie, dans une occasion solennelle. C'était dans un de ces jours qui furent comme une halte sur la pente que les uns cherchaient à rendre plus rude, les autres, mais en vain, à rendre plus douce; dans un de ces jours où l'on s'embrassait, et où l'on semblait oublier ce qu'on avait fait la veille, ce qu'on devait faire le lendemain; c'était après le 14 juillet : Paris, d'abord hérissé de son armure de guerre, l'avait bientôt cachée sous sa robe de fête; Bailli avait parlé, et le Roi avait pris les couleurs nouvelles; on eût dit une réjouissance après la paix, et ce n'était qu'une revue après la victoire. Les grands corps de l'État se présentèrent successivement, et le

même langage rendit des sentiments bien divers : la Cour des aides parut à son tour, et pendant que le jeune Avocat général prononçait des paroles que son cœur ne démentait pas, la Reine se penchait vers le Roi, et lui disait tout bas : « Celui-ci, du moins, c'est » un ami. » Mais cette consolation d'un visage et d'un cœur amis dans des occasions pareilles, ne devait pas être longtemps accordée à l'infortuné monarque ; le rôle public des magistrats devait bientôt finir. Dans cette attaque décisive contre tout l'antique édifice, ces grands corps, qui en étaient la principale défense, devaient être assaillis les premiers. M. Hocquart quitta Paris, où l'idée d'être utile ne le soutenait plus. Il vint dans le midi de la France ; il passa par Toulouse, où le retint l'accueil amical de plusieurs membres du Parlement ; il visita les Pyrénées. S'isoler des hommes et des choses, était alors le parti que prenaient beaucoup de ceux qui n'avaient pas de place marquée dans le combat, et qui en avaient toutes les impressions douloureuses, sans les entraînements de l'attaque, sans les excitations de la défense. Mais le moment allait venir où le champ de bataille s'étendrait et comprendrait tout le monde, où il n'y aurait plus que des vainqueurs et des vaincus, que ceux qui applaudissaient aux uns et ceux qui plaignaient les autres, où il ne resterait à ces derniers que la prison ou la fuite. Cette alternative allait bientôt s'offrir à l'ancien magistrat ; son titre l'y condamnait d'avance : il était alors dans les Pyrénées, où il avait cru trouver cet oubli qu'on ne trouvait plus nulle part. C'est là qu'il reçut, l'une après l'autre, les plus terribles nouvelles ; c'est là que, tandis qu'il gémissait comme sujet et comme citoyen, il eut à pleurer comme frère et comme fils. Un même jour, un même échafaud avait vu périr son frère aîné et cinq autres de ses parents, magistrats

comme lui, et le contre-coup de ce jour terrible avait aussi frappé à mort sa malheureuse mère. Et lui, que pouvait-il faire plus longtemps sur une terre où était la tombe sanglante de sa famille? Il songea à la fuir. Déjà il avait pris un guide; déjà, avec son secours, il suivait les sentiers détournés des montagnes... Ce secours était un piége; il fut arrêté, et, traduit par avance devant le tribunal révolutionnaire de Tarbes, il fut conduit en prison, à ce commun rendez-vous de tant d'hommes vertueux, de tant de personnages illustres.

Vous étiez déjà à ce fatal rendez-vous, ô infatigable vainqueur d'un infatigable adversaire! Vous qui attachâtes le nom de Bergasse au courage et à l'éloquence, en même temps que vous clouâtes celui de votre rival à l'impudence et au cynisme! vous qui sûtes faire de l'autel de la justice l'autel de la plus légitime vengeance! En vain le cri public avait été pour vous dans cette longue guerre, où ces paroles que vous fîtes, au début, retentir sur la tête de votre ennemi: Je m'attacherai à vous comme le remords à la conscience coupable; où ces paroles prophétiques ne furent pas une vaine menace. La vertu que vous aviez défendue alors, ne put à son tour vous défendre. Nul ne vint du barreau à sa voix, pour vous rendre ce que vous aviez donné à votre malheureux client. Il n'y avait plus d'avocat pour servir d'organe à ses droits, plus de magistrat pour les reconnaître. L'avocat et le magistrat ne se rencontraient plus que comme ils se rencontrèrent à Tarbes.

Spectacle étrange! une partie de la nation proscrite et chassée par l'autre, des générations d'orateurs, de magistrats, de généraux immolés sur les places publiques, les sources de la patrie taries ainsi chaque jour, et ces sources cependant fécondes! Des cachots peuplés d'un nombre d'hommes illustres à suffire à toute une nation et à tout un siècle, et en dehors de

ces cachots qui, chez tout autre peuple, eussent absorbé toute la vie et toute la force de l'État, et, en dehors de ces cachots, malgré ces horreurs, non à cause d'elles, de grandes, de glorieuses choses ! Oh ! qu'elles deviennent plus grandes, plus glorieuses encore ! multipliez vos triomphes sur les champs de bataille, ô jeunes soldats, ô jeunes généraux ! enlevez les drapeaux ennemis, enlevez-en encore, car la France a bien des plaies à voiler !

L'éloquent avocat de l'affaire Kornmann et l'impartial rapporteur de l'affaire Saint-James, se rencontrèrent donc, et il y eut bientôt entre eux une de ces amitiés comme cette époque en voyait naître, amitiés qui commençaient sous les verrous et finissaient sur l'échafaud. Ce serait un intéressant souvenir à réveiller que celui de ces échanges, où les deux prisonniers trouvaient un soulagement à leurs peines; il y aurait là une étude intéressante à faire : d'un côté, l'indignation passionnée, de l'autre, la douleur simple et digne; là l'énergie qu'impriment les élans d'une pensée ardente, ici la force que donne l'égalité d'âme. Peut-être en résulterait-il que ce ne sont pas les qualités qui se montrent le plus qui défendent le mieux, comme ces clartés qui brillent et qui s'épuisent.

Aucun espoir ne venait soutenir les deux prisonniers. M. Bergasse voulut faire son testament; et comme un mouvement nerveux l'empêchait d'écrire, il le dicta à M. Hocquart. Si, par miracle, vous sortez d'ici, lui dit-il, vous porterez cet acte à mes parents, et votre témoignage suffira pour lui donner la régularité qui lui manque. Ce miracle allait se faire; l'espace mesuré aux fureurs populaires était parcouru, le terme fixé à cette vague toujours croissante était arrivé. D'intervalle en intervalle, d'une marée à l'autre, du 14 juillet au 10 août, et du 10 août au 31

mai, elle était montée à ce point que la parole divine marque à l'avance; elle n'avait plus qu'à redescendre; le 9 thermidor, le 1.er prairial, le 18 brumaire succédèrent au 31 mai, au 10 août, au 14 juillet, et les noms du calendrier républicain marquèrent sa marche rétrograde, comme les noms du calendrier royal avaient marqué sa marche triomphante. Les prisonniers furent donc libres; mais qu'était cette liberté pour la plupart d'entre eux! Qu'était ce monde où ils ne retrouvaient plus ni leurs affections, ni leurs intérêts, ni leur demeure, ni leur famille! C'était la liberté pourtant, et si, plus tard, dans des lamentations fanatiques, Babœuf et ses disciples gémirent sur Robespierre et le 9 thermidor, les acclamations de la France les avaient devancés, et la voix qui bénit ce jour est restée la voix de l'humanité entière.

M. Hocquart eut donc la liberté, comme M. Bergasse, comme tous les autres; mais qu'allait-il en faire? qu'allait en faire le magistrat sans fonctions, le frère privé de ses frères, le fils qui n'avait plus de mère? Paris, en ce moment, pour lui, c'était la place de la Révolution. Il n'avait plus là ni patrie ni famille. Toulouse devait lui faire retrouver l'une et l'autre. Il y avait été reçu avant d'être prisonnier, il y revint après qu'il fut libre. Il n'y fixa pas son séjour pourtant. La simplicité de la vie de la campagne lui semblait plus conforme à la situation de son âme. Il réunit les débris de sa fortune, il se maria, et s'établit à Mondonville. Là, les douceurs de la vie domestique, les occupations que lui créèrent au dedans ses goûts pour l'étude, celles que lui créèrent au dehors les modestes fonctions de maire, lui firent une existence d'abord résignée, par degrés paisible. L'ancien correspondant de M. Larcher retrouva avec ses livres favoris les beautés qu'il aimait à goûter, les difficultés

qu'il aimait à combattre, l'ancien avocat-général retrouva pour les affaires de la petite commune la vigilance qu'il ne pouvait plus appliquer aux affaires du grand royaume; l'homme modéré n'eut pas à retrouver l'égalité d'âme des jours heureux; elle ne l'avait pas quitté dans les jours difficiles.

Ainsi plusieurs années s'écoulèrent : le présent lui avait peu à peu voilé le passé et mis par degrés un baume à ses blessures, comme aux blessures de la France. L'époux et bientôt le père faisaient oublier au frère et au fils une partie de ce qu'ils avaient souffert. Les influences du dedans étaient douces et les bruits qui venaient du dehors ne réveillaient plus de cruels souvenirs par une cruelle ressemblance; c'étaient surtout des bruits de victoire, et ces bruits qui dominèrent tous les autres, après avoir été une cause de joie, devinrent aussi une cause de sécurité. La guerre qui avait illustré la France, la guerre qui l'avait sauvée de l'Europe, finit par la sauver d'elle-même. Il fallait refaire dans la pensée des hommes les idées de pouvoir et d'obéissance; la gloire les refit. Il fallait à toutes ces passions, montées à la surface, un vaste lit pour déposer au fond leur mélange. Bonaparte leur donna l'Europe.

Pendant que tout se relevait, que ce qui avait commencé par l'exagération du pouvoir de tous finissait ainsi par l'exagération du pouvoir d'un seul, M. Hocquart restait dans le cercle que les événements et que sa volonté avaient tracé autour de lui. Il applaudissait au rétablissement de l'ordre, quoiqu'il lui parût acheté à haut prix, quoique la comparaison de ce que l'on avait détruit avec ce que l'on construisait lui en fît trouver les conditions rigoureuses. Il y applaudissait et il y contribuait aussi, dans cette sphère d'influence qui ne manque jamais tout-à-fait

aux hommes d'intentions droites, dans ce cercle de devoirs modestes modestement remplis. Il avait conservé des relations avec Toulouse, où l'amabilité de son caractère lui avait donné de nombreux amis. Il y fut reçu dans diverses administrations gratuites, dans plusieurs Sociétés littéraires et savantes. Vos devanciers, et je pourrais dire vos confrères, votre vénérable doyen, longtemps encore, j'espère, rendra applicable à cette époque ce mot qu'il rend si précieux à la nôtre, vos confrères s'empressèrent de le recevoir parmi eux. Ils venaient de retrouver leurs réunions si longtemps interrompues; car la république des Lettres avait été traitée comme la monarchie de Louis XIV, et ce que je vous disais tout à l'heure à propos des hommes, je pourrais vous le dire aussi à présent à propos des choses.

M. Hocquart apporta dans l'Académie l'urbanité, la grâce bienveillante et spirituelle que l'on aime dans un confrère; il y apporta le goût sûr, l'appréciation fine et délicate que l'on cherche dans un juge. Quand il louait ces qualités chez M. de Sapte, quand il louait chez M. de Montégut l'amour des Lettres, et qu'il en recommandait l'étude comme l'appui de la vie publique aussi bien que de la vie privée, ce qu'il était lui-même, donnait un nouveau prix à ce qu'il disait, et l'exemple venait à l'appui du précepte. Il avait, dans ces occasions publiques, cette élégance sobre, mais suffisante, qui fait qu'on écoute sans se lasser. Il avait dans les réunions particulières cette modération concise, qui fait qu'on diffère sans se combattre. Il avait dans les rapports journaliers cette expression qui met à l'aise parce qu'elle semble indiquer que l'on reçoit autant que l'on donne. Il plaisait à ses confrères et il se plaisait avec eux. Il quittait souvent la campagne pour l'Académie, et puis il

regagnait, non plus l'habitation des premiers temps, mais celle où vous avez pu le voir, celle où le fleuve qui est la parure et la richesse de nos plaines déroulait devant lui les plus gracieux, les plus féconds paysages; et là les arbres qu'il plantait, les livres qu'il lisait, le calme qu'il respirait lui faisaient le présent précieux et l'avenir désirable.

Ainsi le goût et l'expérience de l'homme d'esprit et d'étude avaient trouvé, dès 1806, une application parmi vous; l'expérience du Magistrat eût pu en trouver plus tard dans une autre sphère.

C'était en 1811; le grand Empereur voulait une magistrature digne du grand empire. Il voulait de grands corps de justice, et tout ce qui pouvait le mieux en rehausser l'autorité dans la pensée des peuples; c'était y vouloir ces hommes dont la présence apporterait aux Cours impériales quelque chose de l'éclat des anciens Parlements. M. Hocquart fut désigné pour occuper un des nouveaux siéges de président à la Cour impériale de Toulouse. Mais cette autorité du magistrat que jeune il avait puisée à la source antique, il ne voulut pas la puiser à la source nouvelle; l'homme privé de 1811 justifia ce qu'avait dit une Reine infortunée de l'Avocat général de 1789, et il attendit qu'il pût la recevoir une seconde fois comme il l'avait reçue une première. Il ne devait pas attendre longtemps: la fortune allait reprendre ce qu'elle avait donné; la guerre allait détruire ce que la guerre avait fondé; la mission du grand homme arrivait à son terme. Il était venu pour faire ce que lui seul pouvait faire, et il l'avait fait; pour rétablir l'ordre, et il l'avait rétabli; pour rendre à la société ses appuis véritables, et il les lui avait rendus: le prêtre était à l'autel, le magistrat était sur son siége. Dieu l'avait mis au milieu de la révolution pour qu'un

nouveau monde sortît de ce nouveau chaos, et ce monde en était sorti avec ses mœurs, ses lois, ses propriétés nouvelles, avec un passé même et un passé glorieux. Son extrême autorité avait été un remède à l'extrême licence, et la soumission qu'il avait créée, il l'avait conduite jusqu'à l'obéissance aveugle; il n'y avait plus rien à faire dans cette voie; ce n'était pas la voie véritable du siècle, celle où l'avenir devait poursuivre l'union du pouvoir et de la liberté; rétrograder eût été nécessaire pour la prendre, et le conquérant ne rétrogradait pas. Aussi, toutes ces choses une fois faites, toutes ces conquêtes qui étaient les vraies, et dont les autres n'étaient que le moyen, une fois accomplies, quand il voulut poursuivre; quand il ne trouva plus que des revers où il n'avait trouvé que des triomphes; quand il chercha vainement contre l'Europe de 1814, la puissance qu'il avait eue contre l'Europe de ses triomphantes années, ce n'est pas la France qui lui manqua, cette France, qui avait égalé à l'ambition de son chef, son dévoûment et son courage, mais qui n'avait pu y égaler ses forces; ce n'est pas la France qui lui manqua, c'est sa mission qui lui échappait. Une autre commençait, mission réparatrice, où il fallait réconcilier le présent et le passé, unir l'un avec l'autre, le droit avec le fait, et cette mission ne pouvait appartenir qu'à ceux à qui appartenait ce passé. Ils vinrent, et pendant qu'ils s'avançaient, ramenant la paix, et non ramenés par la guerre, M. Hocquart saluait leur retour. Il avait été malheureux de leur infortune, il était heureux de leur bonheur, qui aurait pu devenir le bonheur de tous. Mais cette année, en ouvrant la France à l'ancienne famille des rois, et l'ère des gouvernements représentatifs à la France, ne rouvrit pas à M. Hocquart son ancienne carrière. Vainement

M. Dambray, son collègue d'autrefois et son ami de toujours, lui offrit la place de Premier Président à la Cour royale de Toulouse; il eût fallu la rendre vacante, et à cette idée il refusa. Il ne devait rentrer dans la vie publique qu'après qu'une seconde épreuve eut une seconde fois montré que le rôle du conquérant était fini et qu'il n'y avait pas de place pour lui dans la monarchie constitutionnelle. Alors, une nouvelle organisation ayant été donnée à l'ordre judiciaire, M. Hocquart fut placé par M.gr le Duc d'Angoulême à la tête de la Cour royale de Toulouse, et le jour qui le rappelait dans son ancienne carrière lui fut une occasion aussi de rappeler ses anciens principes. « Je ne puis, répondit-il au Prince, qui voulait » le voir entrer immédiatement en fonctions, regarder » la nomination faite par votre Altesse royale que » comme la plus haute et la plus flatteuse désignation. » Mais puisque le Roi est en France, je ne dois, d'a- » près les maximes dans lesquelles j'ai été nourri, tenir » mes pouvoirs que du Roi, par l'organe de son Mi- » nistre. » La nomination royale arriva, et il y eut un premier exemple de trois frères revêtus de la dignité de chefs d'une Cour souveraine.

Ainsi cette destinée se complétait après vingt-cinq ans d'intervalle; ainsi les deux bouts de sa carrière se rejoignaient à travers la république et l'empire. Cette partie brilla comme l'autre des qualités que l'obscurité avait cachées, qu'elle n'avait pas éteintes, et dans lui, dans celui qui tenait à son côté le second rang qu'il avait préféré au premier, l'ancienne magistrature était dignement représentée auprès de la nouvelle. Il fut au haut de la hiérarchie ce qu'il avait été dans un échelon plus modeste. Il montra le même tact, il eut le même succès dans des devoirs différents; il avait rendu l'autorité facile, il rendit facile

la déférence. Il sut mêler, dans ses relations avec les membres de sa compagnie, l'obligeance des bons offices à la convenance des rapports, et le chef fut en même temps un ami. Il était exact à se rendre au milieu d'eux au palais ; il était empressé à les recevoir dans son salon. Là on pouvait le voir se délasser dans les conversations du soir des discussions du matin ; là on pouvait retrouver, donnant l'exemple de l'abandon dans la causerie, celui qu'on avait vu sur son siége donnant l'exemple de la retenue dans le silence ; là on pouvait reconnaître ceux qui l'entouraient à l'audience. Dans ce groupe, l'œil distinguait à ses côtés celui qui était son confrère à l'Académie en même temps que son collègue à la Cour, celui dont, il y a un an à peine, vous applaudissiez si justement l'éloge, et le contraste de leur aspect et de leur caractère faisait ressortir encore l'égalité de leur union : l'un, la figure ouverte, la taille élevée, le regard souriant : l'autre, le front avancé, le buste large, l'œil perçant et animé ; celui-ci, armé d'une parole incisive et ardente ; celui-là, d'un langage élégant et facile. L'un, parti des rangs intermédiaires, enthousiaste avant le 14 juillet, détrompé bientôt, et depuis l'un des plus courageux acteurs de cette résistance des classes moyennes qui finit par arracher la victoire à la multitude, infatigable athlète des luttes de la parole dans les clubs, sur les places publiques, au théâtre ; l'autre, placé tout de suite aux premiers rangs par sa naissance et par sa charge, bientôt condamné à l'inaction, puis à la solitude des cachots, à la mort enfin, passant de l'isolement de la prison à l'isolement de la campagne, et défendu dans toutes ces épreuves par l'égalité de son âme, comme l'autre par l'ardeur de la sienne : tous deux restés en dehors de l'empire, tous deux, l'un par son passé, l'autre

13

par son avenir, appartenant au ministère public, et par la différence entre eux marquant assez bien les deux époques : M. Hocquart celle où le magistrat ne parlait que pour le magistrat, où la vérité dite, il n'y avait plus rien à faire; M. Pinaud celle où ce n'est pas tout encore, où il ne suffit pas à l'organe de la loi d'être juste, où il faut qu'il décide les hommes, qui l'écoutent, à être justes comme lui. M. Hocquart devait à ses anciennes fonctions cette précision de langage, cette grâce d'élocution que le public admirait comme la Cour, lorsque son Premier Président ajoutait à la dignité d'une audience extraordinaire par la dignité de sa parole, soit qu'elle consacrât quelque circonstance solennelle, soit qu'adressée à quelque jeune lévite admis aux rangs de sa milice, ou à quelque combattant éprouvé s'élevant en grade, elle devînt pour les uns la récompense méritée des services rendus, pour les autres la récompense anticipée des services à rendre. Il leur devait aussi cette habitude de s'occuper qui lui permit de suffire à des fonctions diverses : Membre du Conseil général de la Haute-Garonne, il l'était aussi du Conseil municipal de Toulouse, et cette ville, qui avait répondu par son adoption à l'adoption qu'il en avait faite, devait bientôt le nommer son représentant à la Chambre. Il le fut pendant ces dix années qui vont de 1820 à 1830, pendant cette époque d'où datent les idées de liberté réciproque et de tolérance mutuelle, et qui étendit son influence au delà de sa durée. Oui, si le présent n'a pas reproduit le passé, si l'on est entré sur la même mer sans y trouver les mêmes naufrages, c'est sans doute aux leçons de la plus rude des expériences, mais c'est aussi à l'éducation de ces dix années que la France le doit; c'est à ces hommes qui, à des degrés différents, dans des positions diverses, dans

des rangs opposés, à la tribune et en dehors de la tribune, contribuèrent à former cet esprit de modération et de liberté qui fut plus fort que l'esprit contraire, qui fut plus fort que les faits et que les événements. Et si la part brillante est pour les hommes d'initiative, peut-être y en a-t-il une à faire aussi à ceux qui surent accepter avec désintéressement et loyauté l'initiative des autres. Peut-être dans cette mise en œuvre de l'idée représentative, qui est la tâche de ce siècle, qui est notre tâche à tous, dans la marche de ce vaisseau, asile des destinées communes, ceux qui siégent à l'avant où l'on en décide la marche, et qui, cette marche une fois décidée, ne mêlent pas inutilement la voix de leur intérêt ou de leur amour-propre à la voix qui dirige la manœuvre, qui, l'œil fixé au but, regardent si le vaisseau avance sur la route et non pas si eux avancent sur le vaisseau, peut-être ceux-là méritent-ils aussi quelque éloge.

M. Hocquart avait appuyé ce ministère où le génie des choses grandes et le génie des choses utiles était personnifié dans ces deux hommes dont l'union, si elle eût duré, eût assuré les destinées de la France, et dans les circonstances qui accompagnèrent la chute de cette administration, il pensa que celle qui la remplaça offrait, parmi des chances difficiles, la moins défavorable de toutes. Il était de ceux qui unissaient à un attachement sincère au Roi et à la Charte, l'opinion que le danger de la suivre à travers les écueils qui lui étaient propres, et ceux qu'on pouvait semer sur la route, n'égaleraient jamais le danger de s'en éloigner, d'en dévier même; et le moment approchait où il n'y aurait plus pour ceux-là d'avenir et de devoirs complets; le moment approchait où ce terrain sur lequel ils étaient venus de points opposés, les uns de la vieille monarchie, les autres de la républi-

que et de l'empire, ceux-ci des réflexions de l'âge mûr, ceux-là des rêves de la jeunesse, où ce terrain de conciliation salutaire manquerait tout à coup devant eux. M. Hocquart arriva à Paris après ces trois jours qui suffirent à la révolution des faits, avant ces deux jours qui suffirent à la révolution des lois, et il y appuya ce qui lui semblait encore propre à tout satisfaire et à tout sauver. Il y appuya votre voix, ô vous qui fûtes, au jour de l'épreuve, le fidèle défenseur d'une cause dont vous aviez été le fidèle ministre, vous qui plus tard payâtes de votre vie le dévouement à la vie de votre rival, et en rallumâtes le flambeau prêt à s'éteindre au double foyer de la générosité et de l'éloquence! Il y applaudit à la vôtre, vous qui, dans une autre enceinte, terminâtes une grande carrière par une grande action, et couronnâtes toutes ces pages, les plus belles que le siècle ait écrites, par la plus belle, la plus glorieuse de toutes!

Inutiles efforts! mais, avec l'inamovibilité de la magistrature suprême, l'inamovibilité de celle qui en émane, allait-elle succomber aussi? et n'était-il pas désirable qu'au-dessous de cette autorité qui s'interrompait ainsi, brusquement brisée, il en restât une qui continuât en fait comme en droit? question grave pour tous, embarrassante pour l'avocat général de 1789, qui n'avait pas voulu être le Président de 1811! M. Hocquart sentit la différence entre les deux époques : l'une paisible, l'autre critique; l'une où il n'y avait que des honneurs à recueillir, l'autre où il y avait des difficultés à vaincre; et il pensa que la nécessité des choses et le besoin des peuples décidaient la question pour lui dans la pratique, comme la chambre la décidait pour tous dans la théorie. Et, s'il est heureux que l'inamovibilité ait été comprise en droit par quelques hommes de l'opinion qui l'emportait, il

est heureux qu'elle l'ait été en fait par ceux de l'opinion qui n'avait pas prévalu. Leur présence seule pouvait consacrer tout-à-fait le principe, et en être comme l'application vivante. Dans l'esprit des peuples, l'immutabilité de la justice est liée à l'immutabilité du juge. Le magistrat pensa donc qu'il avait encore une mission à remplir; mais l'homme politique regarda dès lors la sienne comme terminée.

M. Hocquart revint à Toulouse; et il s'y livra tout entier aux devoirs de sa charge. Il donna tout ce que ces devoirs demandaient, il ne donna pas davantage. Il sut respecter son passé en faisant la part du présent, et concilier sa dignité d'homme avec sa position de Premier Président. Ses nouveaux collègues trouvèrent en lui ce qu'y avaient trouvé les anciens; ils se réunissaient pour l'aimer, et les chefs qui vinrent tour à tour guider cette active milice où avait combattu sa jeunesse, éprouvèrent, à différentes époques, le même attrait pour l'homme, la même estime pour le magistrat. Il devait les sentir surtout celui qui appliquait naguère, non dans les termes, mais dans les faits, cette vieille formule que je rappelais tout à l'heure, et l'appréciateur des droits de la famille de l'immortel Riquet devait comprendre le défenseur des droits des créanciers Saint-James. Il honora sa vie, il devait plus tard honorer sa mémoire.

La dernière phase de cette vie fut ce qu'avaient été toutes les autres. Rien ne s'était détaché de l'heureux ensemble qui unissait ses goûts à ses occupations, ce qu'il désirait à ce qu'il avait, et le ciel, qui lui avait donné la douceur de caractère et l'égalité d'âme, avait mesuré pour une étendue qui n'est plus notre partage. Il était plus retiré, il n'était pas moins communicatif, moins facile : on retrouvait en lui la même pente à faire part de ses idées, la même promptitude à se

laisser aller à celles des autres; et quand, auprès de celui qui le rendait heureux du bonheur de sa fille, il s'associait aux élans de cet esprit qui mêle tout le piquant d'une autre époque à tout le sérieux de celle-ci, qui a toute la grâce du passé et toute l'énergie du présent, son regard était aussi animé, son sourire était aussi jeune que les idées dont il suivait la brillante trace. La vieillesse n'avait chez lui aucun retour chagrin vers une autre saison, aucune comparaison amère; et près de cette fille qui était sa joie et dont il était l'orgueil, le présent lui semblait aussi doux que le passé. Il était le même pour elle, le même pour cette famille, heureuse de ce qu'il éprouvait et de ce qu'il inspirait; le même pour ses collègues et pour ses confrères; il fut le même jusqu'au dernier moment; et quand la mort arriva, elle le trouva debout. Il mourut le 14 mai 1843.

Sa vie fut complète, en dépit des événements; et conserva, au fond, malgré les agitations de la surface, son unité paisible et douce. Elle commença au grand jour d'une position brillante, continua dans l'obscurité, et finit au grand jour encore. La source avait glissé sous les vagues de la république et de l'empire, et de l'autre côté, elle reparut claire et sans mélange. La modération lui conserva son unité limpide. Elle sut le défendre de l'ambition des désirs et de l'ambition des regrets. Elle enveloppa ses jours heureux, elle fortifia ses jours difficiles; elle accompagnait le magistrat au palais, l'homme du monde dans la société, l'homme d'étude dans la retraite; sur son siége elle lui servait à être juste, au foyer domestique elle lui servait à être heureux. Il était digne sans être grave, enjoué sans être frivole, conciliant sans être faible. Il y avait en lui quelque chose de reposé que l'agitation des hommes et des événements autour de lui n'avait

pu lui ôter. On croyait y voir l'empreinte de cet ancien ordre où rien ne commençait, où tout continuait, où le fils héritait des affections du père en même temps que de ses biens, de ses idées en même temps que de sa charge. Aussi à l'intérêt qu'inspiraient sa conversation et sa personne, se joignait l'intérêt qu'inspirait son époque. On aimait à voir ce bienveillant et beau vieillard représenter sur son siége cette magistrature des Parlements qui fut l'une des gloires de la France. On aimait à le voir représenter dans son salon cette grâce et ce bon goût qui en était l'un des ornements, et qui bientôt aussi peut-être n'y sera plus qu'un souvenir. On aimait à le voir sous les beaux arbres qu'il avait plantés et qui ne devaient pas lui survivre, souriant et vert encore malgré ses cheveux blancs, rappeler une époque où la vie durait parce qu'on ne la hâtait pas, où toutes les saisons avaient tour à tour leurs fleurs parce qu'on ne voulait pas qu'une seule eût les fleurs de toutes.

C'est là que je le voyais celui qu'un hasard heureux m'avait donné pour voisin, une carrière interrompue pour supérieur, votre choix indulgent pour confrère. C'est là que je l'ai vu, il y a plus d'un an à peine. C'est là qu'en passant ce matin pour venir vous parler de lui dans cette enceinte, j'ai senti ce que je voudrais en vain faire partager à ceux qui ne l'ont pas connu.

Et vous, Monsieur (1), vous, qui êtes de l'époque nouvelle par votre âge, comme par ce don rapide de la parole qui en est l'un des besoins et l'une des puissances, vous nous prouverez qu'on peut y avoir aussi les qualités aimables que j'ai louées dans celui que vous remplacez; et en nous les faisant retrouver, vous nous consolerez bien mieux que je n'ai pu le faire en

(1) M. l'abbé Salvan.

essayant de les peindre. Vous appartenez à cet ordre sacré où l'entraînement vers un autre sacerdoce l'empêcha de s'engager, et pour lequel il conserva toujours un inviolable respect; vous appartenez dans cet ordre à ce groupe choisi qui promet à la France de ressusciter dans la chaire de nos jours la gloire et l'éloquence des jours d'autrefois, qui ressuscitera en dehors de la chaire, j'en ai le ferme espoir, avec l'empressement qui écoute, la fidélité qui agit. Courage! l'époque est grande! elle succède à la persécution par l'esprit, comme le siècle du premier des Conciles succédait à la persécution par le glaive. Puisse le même pacifique triomphe avoir dans les cœurs les mêmes résultats, la même durée! Nous vous accompagnerons de nos vœux de chrétiens, de nos sentiments de confrères!



REMERCIMENT

DE M. L'ABBÉ SALVAN,

PRONONCÉ

Dans la Séance publique du 4 juillet 1844.

Messieurs,

J'aurais besoin de tous les charmes du discours, de toute l'aménité du langage de l'honorable Magistrat auquel je succède (1), pour que ma gratitude égalât dans son expression la faveur qui m'est aujourd'hui donnée; j'étais bien éloigné d'y prétendre, et je ne puis expliquer la distinction dont vos suffrages m'ont rendu l'objet, qu'en l'attribuant au caractère dont je suis revêtu, et que vous avez voulu honorer en ma personne.

L'Académie, en ouvrant encore ses rangs au sacerdoce catholique, s'est montrée fidèle à son origine, à ses traditions, à ses souvenirs. Elle consacre ainsi cette vérité confirmée par d'illustres exemples, que la Religion, bien loin d'être étrangère à la Littérature, est au contraire, pour celle-ci, la source des plus belles inspirations.

L'historien, en effet, n'est jamais plus fidèle que

(1) M. Hocquart, premier Président de la Cour royale de Toulouse.

lorsqu'il se laisse conduire à travers les âges par sa lumière; le philosophe, toujours assuré de trouver la vérité dans ses enseignements, y rencontre le solide fondement des opérations de l'intelligence; la nature, avec elle, n'a plus de secrets pour la science, et le génie du poëte s'élève jusqu'au sublime, quand il dérobe le feu sacré qu'on entretient sur ses autels.

L'expression si souvent usitée de *Religion*, a une acception bien différente dans le domaine de la Littérature et dans celui qui lui est propre. Dans celui-ci, elle ne peut être que l'ensemble des croyances qui soumettent la raison de l'homme à l'autorité divine, et aussi la règle suprême d'où découlent ses devoirs; dans celui-là, ce mot indique plutôt l'effet que la cause; les croyances religieuses supposées existantes agissent sur l'âme tout entière et la captivent; elles produisent un sentiment à qui bientôt tout obéit; devenu la source des nobles inspirations et des grandes pensées, il exerce son influence sur le langage lui-même, et porte ainsi le génie au plus haut point qu'il puisse atteindre dans sa course. Tel est le sentiment religieux.

On peut définir la Littérature, la science du vrai et du beau dans les ouvrages d'esprit. D'après cette notion, il est facile d'apprécier la part immense qui doit revenir au sentiment religieux dont je parle dans les conceptions de l'esprit humain que nous appelons des chefs-d'œuvre. En effet, étant placé lui-même sous l'action immédiate de la Vérité suprême et de l'immortelle Beauté, desquelles, comme d'une source féconde, dérive tout ce qu'il y a de vrai et de beau dans la nature, il imprime ce double caractère à tout ce qu'il produit, et le génie qu'il inspire arrive sans effort jusqu'au sublime, parce que le sublime n'est que l'imitation parfaite de la nature conduite et diri-

gée par les règles de l'art. Lorsqu'au premier abord, dit un habile critique, une composition littéraire plaît universellement et dans toutes ses parties; lorsque, malgré la diversité des esprits et des situations, tout le monde est également frappé des beautés qui s'y rencontrent, on acquiert alors la certitude qu'il y a dans cette composition quelque chose de grand et de merveilleux. On éprouve ensuite le désir de s'expliquer à soi-même les impressions d'admiration qu'on a reçues, et l'examen réfléchi de l'ouvrage nous y fait découvrir, tour à tour, l'élévation de l'esprit, le pathétique ou l'enthousiasme, l'heureux emploi des figures, la noblesse de l'expression, enfin la disposition des mots dans toute leur magnificence, véritables sources du sublime, que le sentiment religieux rend beaucoup plus abondantes, et dont l'effet avec lui va même jusqu'au prodige. En faut-il d'autre exemple que celui des écritures divines? Mettant de côté leur inspiration, et ne considérant en elles que des œuvres purement littéraires, où trouver de plus grandes beautés dans tous les genres? N'est-ce pas là que l'histoire se montre avec cette majestueuse simplicité du récit qui présente les événements sans autre liaison que celle des faits eux-mêmes? L'éloquence, la philosophie, la morale ne s'y offrent-elles pas à nos yeux sous d'admirables traits? et depuis l'Ode magnifique, qui prend son vol vers les cieux, jusqu'au Chant de l'hyménée, depuis la plaintive Elégie jusqu'à la gracieuse Pastorale, quelle ravissante poésie!

En parcourant les chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce, on s'aperçoit bientôt qu'ils ont été, eux aussi, composés sous l'impression du sentiment religieux. Les traditions mosaïques et les écrits inspirés des prophètes, ont été certainement connus de ces génies de l'antiquité profane. Qui ne sait que la Théogonie

d'Hésiode et la Genèse de Moïse offrent entre elles un accord parfait dans l'exposition des grands mystères de l'humanité? L'une et l'autre nous montrent le désir de la science toujours curieuse, comme la véritable cause de la déchéance de l'homme; la foi, qui est la mère du repos de l'âme, devenant la condition essentielle de son bonheur, il la rejeta, et dès lors les misères de la vie et la mort, qui est la plus grande de toutes, devinrent l'expiation de son indiscrète curiosité. Dans Eschyle, ce père de la Tragédie grecque, Prométhée est attaché au sommet d'une montagne pour être livré à la vengeance céleste. Au milieu des tortures qu'il éprouve, il est insulté par d'amères railleries; pas un mot, pas une plainte ne s'échappent de sa bouche. Les filles de l'Océan arrivent pour le consoler : il leur annonce que sa pitié pour les mortels, menacés d'une destruction entière, est la seule cause de son supplice. Il y a dans ce drame des situations qui paraissent nous offrir une analogie frappante avec nos plus augustes mystères; il peut être regardé comme l'une des productions les plus remarquables du sentiment religieux. On dit, communément, que les deux plus belles tragédies de Sophocle ont été écrites sous l'inspiration de ce dogme de la fatalité qui fut si cher aux anciens; un examen plus approfondi de ces ouvrages nous montrerait, peut-être, que le sentiment dont je parle n'a point été étranger à leur composition. OEdipe, roi, est précipité du trône pour avoir découvert un secret qu'il aurait dû toujours ignorer. Ne pouvant supporter l'excès de ses maux, il s'arrache les yeux; exilé et aveugle, il arrive dans l'Attique, et va frapper, conduit par sa fille, au temple de Colone, consacré aux Euménides, divinités des expiations. C'est là qu'il doit trouver la fin des maux qui l'accablent; il y

entre, et disparaît bientôt d'une manière merveilleuse aux yeux de ses filles étonnées. Je sais bien qu'il ne faut point trop presser les rapprochements; mais l'humanité détrônée, aveugle et exilée n'a-t-elle pas été conduite par la douce espérance jusqu'au lieu d'une grande expiation, où elle a vu terminer ses malheurs; et si Athènes a gardé un tombeau comme le gage de la victoire, l'humanité n'en possède-t-elle pas un autre auquel se rattachent tous ses triomphes? On peut d'autant plus facilement donner ces interprétations au génie du poëte, que le théâtre chez les Grecs était une institution vraiment religieuse, et que souvent, dans les drames, on exposait les plus hauts mystères.

Qui n'a admiré dans le Timée de Platon ces pages qu'on regarderait presque comme inspirées par le génie chrétien, et où il expose la nature de la divinité qu'il adore? «Nous avons tort, s'écrie-t-il, de dire, en parlant de l'éternelle Essence: elle fut, elle sera. Ces formes du temps ne conviennent pas à l'éternité; elle est, voilà son attribut. Gardant pour lui sa durée indivisible, Dieu nous en donna l'emblème divisible que nous appelons le temps. A sa parole, le soleil et les astres allèrent dans l'espace parcourir les routes qu'il leur avait tracées.» Ainsi parle cet homme que nous avons surnommé divin, parce qu'il obéit plus que tout autre au sentiment religieux qui l'inspira.

Après la Grèce, Rome nous offrirait les plus beaux monuments de sa Littérature, pour jeter un plus vif éclat sur la vérité qui nous occupe. Il faut bien accorder quelque chose aux préjugés que nous avons tous en faveur des Grecs et des Romains; ils nous ont devancés, sans doute, et ont été nos maîtres; mais il ne faut pas que l'admiration que nous donnons à leurs ouvrages nous fasse oublier nos gloires nationales. En

littérature, pas plus qu'en politique, nous ne devons jamais abaisser devant l'étranger les drapeaux de la patrie. Racine et Fénélon, Pascal et Bossuet ont immortalisé notre littérature, comme Sophocle et Platon, Cicéron et Virgile ont immortalisé la leur. Il existe des chefs-d'œuvre dans toutes les langues; mais ceux de la langue française nous offrent un caractère particulier; c'est que le sentiment religieux les réclame comme sa conquête, et qu'il n'a point voulu partager avec d'autres sentiments l'honneur de sa victoire.

Où Racine a-t-il trouvé le sujet de cette admirable tragédie, de laquelle on a dit que tous les théâtres anciens et modernes devaient s'abaisser devant elle? N'est-ce pas dans ces pages que la religion a consacrées ? Le génie de cette religion sublime n'a-t-il pas vraiment inspiré le poëte dans la conception de cet ouvrage, où l'on trouve réunis la simplicité de l'action à la pompe la plus magnifique, le développement le plus sage au dénouement le plus heureux, la marche la plus tragique à l'observation de toutes les règles, le dialogue le plus naturel à la diction la plus majestueuse ?

Si des conseils de Joad à l'héritier de David, nous passons à ceux de Mentor au fils d'Ulysse, nous retrouvons dans le Télémaque un nouveau chef-d'œuvre que le sentiment religieux a produit. Recommander aux cœurs des rois la cause des peuples; placer la gloire du souverain dans la prospérité des sujets; développer avec un art infini ces moyens de gouvernement qui laissent à l'autorité toute sa force et à la soumission tous ses devoirs : telle fut la politique de Fénélon dans cet immortel ouvrage. Il sut y donner les leçons sévères de la vérité sous les formes les plus séduisantes; et la morale, s'y trouvant embellie de tous les charmes du style poétique, pénètre plus faci-

lement dans les cœurs. Les grands mystères du christianisme inspirèrent à Fénélon les plus belles pages de son livre, soit qu'en peignant les douleurs des coupables son style acquière une étonnante énergie, soit qu'en retraçant la félicité des âmes justes son langage devienne tout empreint d'une beauté céleste qu'aucune expression humaine n'égalera jamais.

Avant Racine et Fénélon, parut un homme que l'on a comparé à Descartes pour la profondeur des idées, et à Bossuet pour la vigueur du style; génie étonnant que les sciences, la littérature et la religion regardent tour à tour comme une de leurs plus belles gloires. Cet homme était Pascal.

Observateur attentif des phénomènes de la nature, accoutumé à chercher la raison de tous les faits, il appliqua à l'étude de cette religion, qui fit les charmes de sa vie, la supériorité d'une intelligence qui semble faire reculer devant elle les bornes mêmes de l'esprit humain. Il jeta dans ses *Pensées* les fondements, ou plutôt réunit les immenses matériaux d'un édifice qui eût été le plus beau, sans aucun doute, élevé par la main de l'homme en faveur du christianisme. Lorsqu'on parcourt ces pensées, et qu'on y découvre, disent ses biographes, ce système complet de philosophie qui, dévoilant à l'homme sa décadence, lui montre sa grandeur au milieu même de sa ruine, explique à lui seul les contrastes frappants de l'état actuel où il se trouve ici-bas, lui indique quelle est sa destinée et la voie qu'il doit prendre pour y parvenir, prouve invinciblement la divinité du christianisme par son histoire, ses lois ses maximes, ses admirables harmonies avec les besoins de l'homme et sa perfection morale; on éprouve un indicible regret de voir la mort briser cette jeune existence, et nous ravir un ouvrage qui eût placé son auteur au premier rang des apologistes de la religion.

Les compositions littéraires que cette plume vigoureuse a produites, se présentent avec un mérite exclusif : elles ont été les premiers chefs-d'œuvre de notre langue, qu'elles fixèrent à jamais, en lui imprimant une marche régulière et assurée, et lui communiquant tous les tours de la véritable éloquence.

S'il était possible d'oublier ces grands hommes que le sentiment religieux a inspirés, je vous dirais : Accordons notre admiration tout entière à cet illustre écrivain qui a porté jusqu'aux extrémités du monde la gloire littéraire de notre patrie. Poëte par l'inspiration et les images; créateur d'une langue qu'il a formée, pour qu'elle fût en harmonie avec l'élévation de sa pensée, et que nul autre n'a su parler après lui; historien de la Providence dans les mouvements qu'elle opère dans l'univers; défenseur intrépide des croyances catholiques, mais traitant ses adversaires avec ce calme et cette majestueuse douceur que donnent l'autorité des convictions; métaphysicien étonnant dans l'exposition claire et méthodique des facultés de l'esprit; publiciste seul vraiment habile, puisqu'il divinisa la politique humaine, Bossuet fut plus grand que les rois; les princes l'appelaient avant de mourir, et donnaient rendez-vous à sa sublime éloquence, afin que la versant sur leurs tombes, elle pût consoler ces ombres royales de l'humiliation de la mort. Je ne parle ici que d'un seul de ses immortels ouvrages, son *Discours sur l'Histoire universelle.* Il faudrait être Bossuet lui-même pour donner une juste idée de la beauté de cette composition, qui efface tout ce que l'antiquité la plus reculée et les temps modernes ont jamais offert de plus beau.

On ne sait qu'admirer davantage dans ce magnifique ensemble, la majestueuse simplicité de la narration, la sublimité du style, la hauteur des idées, la

profondeur des vues morales et politiques. Deux génies se sont rencontrés en présence de Bossuet quand il composa ce discours, celui du Christianisme et celui de l'Histoire. Le premier a dit au second : « Ces événements que vous avez conservés avec tant de soin » m'appartiennent, et je vais vous en dévoiler la cause : » Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous » les royaumes; il a tous les cœurs en sa main. C'est » lui qui prépare les effets dans les causes les plus » éloignées, et qui frappe ces grands coups, dont le » contre-coup porte si loin. » Alors le génie de l'Histoire s'inclina devant celui du Christianisme, reconnut son admirable empire, et fut obligé d'avouer que, hors de l'ordre de ces idées, il n'y avait pour lui qu'erreur et que confusion, surtout dans cette partie de l'histoire qu'on appelle la philosophie des faits, et que la sagesse humaine, toujours faillible par quelque endroit, a bien des fois si mal comprise. Le Discours sur l'Histoire universelle est, à juste titre, regardé comme le chef-d'œuvre de la pensée humaine; et ce chef-d'œuvre, c'est le sentiment religieux qui l'a produit.

C'est donc lui qui, enrichissant notre littérature de toutes ces compositions admirables, a donné à la langue française cette souveraineté qu'elle exerce aujourd'hui dans toute l'Europe. On a judicieusement observé que, bien différente de la langue de la Grèce et de Rome, elle n'a pas eu besoin d'être précédée et introduite chez nos voisins par la victoire; elle a été reçue partout à cause du rare mérite de ses auteurs; et c'est la Religion qui a préparé et consommé cette prééminence qu'aucune autre, sous ce rapport, ne pourra lui ravir.

Bien des auteurs ont existé dans notre langue, ennemis déclarés du christianisme, et auxquels ce-

pendant on ne peut, sans injustice, contester un très-haut mérite littéraire. Quelquefois, coupables d'une heureuse trahison envers leurs systématiques idées, ils ont cédé eux aussi au sentiment religieux : dès lors, quelles belles pages leur plume a tracées ! Voltaire, cet homme dont le sens était si exquis en littérature, a composé une tragédie qui est la plus touchante de toutes. En lisant la magnifique prière que Lusignan adresse à Zaïre, vous éprouvez un frémissement involontaire, vous êtes attendri jusqu'aux larmes; c'est bien là qu'on reconnaît l'empire d'une religieuse inspiration. Quels sont, dans le philosophe de Genève, les passages, les plus frappants de ses écrits ? N'est-on pas obligé de convenir qu'il ne s'élève jamais aussi haut dans sa prose, si pleine d'une vigoureuse harmonie, que lorsqu'il exalte la majesté des Écritures divines et la beauté de l'Évangile ? Il faut bien qu'il y ait dans le sentiment qui a enfanté tant d'admirables œuvres, et de la force et de la vie, puisqu'il communique l'une et l'autre avec tant d'abondance à ceux mêmes qui cherchent à se soustraire à son action.

Interrogez-le maintenant, et demandez-lui par quels ressorts secrets il conduit le génie ? Il vous dira, qu'imposant silence aux passions qui agitent le cœur de l'homme, il donne à l'esprit ce calme profond dont il a besoin pour saisir les divines harmonies que le Créateur fait entendre dans la nature. Quoique l'intelligence humaine, essentiellement active, n'ait pas besoin des objets sensibles pour produire toutes ses idées, il faut cependant avouer que le spectacle du monde visible que Dieu a placé devant elle augmente son activité et la rend encore plus féconde. Elle est vraiment créatrice en sous-ordre; mais il existe une différence immense entre la création divine et la

sienne : la première opère sans effort et sans bornes ; la seconde, nécessairement limitée dans son action, ne produit ses œuvres que par un travail qui lui est imposé ; on trouve là toute la distance qui sépare le fini de l'infini. Mais ce travail, quel est-il ? c'est celui de l'imitation, mot qui implique la nécessité d'un modèle, et ce modèle est la nature. Celle-ci possède une littérature qui lui est propre ; elle a son histoire, son éloquence, sa poésie, son langage ; aussi disons-nous d'un tel homme qu'il est naturellement orateur ou poëte, quand on retrouve dans ses œuvres la parfaite imitation du modèle. Le ciel n'a pas voulu que l'intelligence fût abandonnée à ses seules forces dans le travail de l'imitation ; il a placé dans la nature un instinct destiné à servir de guide au génie. Cet instinct, nous l'appelons le goût : expression capricieuse en littérature qui semble échapper à toute définition claire et distincte. Le goût cependant a sa destinée bien marquée ; il apprécie les rapports et les convenances, il discerne le vrai du faux, il ménage les oppositions et les contrastes en plaçant à côté de la beauté plus parfaite celle qui l'est moins, ombres disposées avec art dans le magnifique tableau de la nature ; il choisit enfin avec un rare bonheur l'expression qui s'harmonise le plus avec la pensée et ne se trompe jamais. Dès lors de quelle attention sévère et délicate tout ensemble n'a-t-il pas besoin pour élever dans de justes proportions l'édifice qu'il prépare ? S'il est distrait par les tristes préoccupations de la vie, l'incertitude des croyances et le trouble de l'âme, il ne peut plus agir, il est esclave : mais que le sentiment religieux lui vienne en aide, qu'il apaise les tempêtes du cœur et celles plus désastreuses encore de l'intelligence, le goût devient libre, il s'épure et prend son essor vers les régions où habitent le vrai

et le beau, le travail de l'imitation s'opère et le chef-d'œuvre est réalisé.

En étudiant l'histoire du christianisme, on aperçoit bientôt la chaîne mystérieuse qui unit le sentiment religieux à la Littérature. Le ciel lui donna, dès le principe, la mission de protéger les lettres humaines et de rallumer leur flambeau. Avec quelle fidélité merveilleuse n'a-t-il pas rempli sa destinée dans les périodes des âges qui se sont écoulés depuis qu'il a soumis le monde à ses lois. Ici, son action ne s'exerce plus sur les opérations de l'esprit humain. Elle est toute extérieure et se personnifie dans les grands hommes de notre église.

Le siècle d'Auguste, qui donna à Rome ces beaux jours que celui de Périclès avait donnés à la Grèce, s'était enfui. La décadence de la Littérature se fit alors sentir de toute part en Occident. Je ne parle pas de l'Orient, où la langue d'Homère avait cessé de produire des chefs-d'œuvre, si on excepte toutefois le beau traité de l'illustre précepteur de Zénobie. Cette décadence présageait celle de l'empire qui vint tout à coup étonner le monde; le grand arbre fut abattu sans que personne cherchât à en relever les rameaux épars. On vit alors le Vandale lancer ses coursiers au pied de cette tribune où Cicéron avait défendu la patrie, et le féroce Dalmate briser le laurier du tombeau de Virgile. Que devinrent les Lettres humaines? L'Eglise hospitalière les accueillit dans son sein; elle les fit entrer en souveraines dans les capitales de tous les royaumes à la suite de ses docteurs. L'Eloquence monta avec Jean d'Antioche sur le siége de la nouvelle Byzance; la Poésie, retirée d'abord au désert avec le vieillard de Nazianze, fit briller son éclat au sein de la même cité; et la Philosophie chrétienne ouvrit cette fameuse école d'Alexandrie, qui, à cette époque, dirigea la marche de l'esprit humain.

En quittant la terre, les docteurs du christianisme déposèrent auprès du trône de Charlemagne le bel héritage qu'ils avaient reçu de l'antiquité païenne. Ce prince appela aussitôt auprès de lui, pour le recueillir, un homme devenu célèbre dans les fastes de la Religion par sa piété, et dans ceux de la Littérature par l'universalité de sa science, le fameux Alcuin. On le vit jeter les fondements de cette école Palatine à laquelle l'Université de France doit son origine, établir la première des Académies, former d'immenses bibliothèques, envoyer les plus habiles instituteurs auprès de la jeunesse de l'empire, appeler la protection du souverain sur les orateurs et les poëtes, réunir enfin toutes les lumières qui plus tard au moyen âge devaient balancer les ténèbres passagères dont les Lettres humaines parurent quelque temps enveloppées.

Fatigué des luttes et des combats qui agitaient le monde, le sentiment religieux chercha alors le calme de la solitude. Sous l'impression des grandes vérités chrétiennes, il bâtit des monastères, barrières infranchissables élevées entre la terre et lui. Il ne demeura point oisif au sein du désert. On peut dire, sans calomnier cette époque et sans qu'il soit nécessaire de développer ici les causes d'un fait qui ne saurait être contesté, qu'alors la Littérature était presque tombée en oubli. Avant l'invention de cet art merveilleux qui donne l'immortalité à la pensée humaine, l'existence et la conservation des monuments littéraires dépendaient du dévouement, de l'habileté et de la fidélité du copiste. Que seraient devenus, je le demande, ces monuments, si le sentiment religieux ne les avait conservés ? Il réunit tous ces solitaires, envoya les uns, au milieu des ruines des cités, à la recherche des manuscrits, fixa les autres dans une humble cellule, accoutumant leur main docile à les

transcrire, et sauva ainsi d'un inévitable naufrage toutes les richesses du génie. Illustres cénobites, c'est vous qui nous avez donné ces heures pleines de charmes qui s'écoulent si rapides à la lecture de ces admirables écrits; nous jouissons maintenant du fruit de vos travaux et de vos veilles; je me plais à vous donner ce témoignage en présence d'une Académie qui, j'en suis sûr, ne le répudiera pas!

Ils préparaient ainsi dans l'ombre des cloîtres ces beaux jours de la renaissance où l'on fit, sous la direction du génie du plus magnifique des pontifes, l'application la plus variée de toute la théorie des beaux arts; où, grâce aux soins de Jean de Lascaris et de l'évêque de Malvoisie, les œuvres de Platon, d'Homère, de Sophocle, de Pindare et de Théocrite, exhumées de l'oubli, illustrèrent les presses des Aldes-Manuces; où Léon X, placé entre Raphaël et Michel-Ange, menaçait des foudres de Rome catholique ceux qui oseraient altérer les textes originaux du sublime historien de Rome païenne.

Il est inutile d'offrir maintenant à votre admiration le siècle du grand Roi; dans l'appréciation que j'ai déjà faite des chefs-d'œuvre de notre langue qui se rattachent presque tous à cette époque, il est facile de remarquer que de toutes les périodes historiques, celle-ci a ouvert le champ le plus vaste au sentiment religieux pour accomplir sa destinée.

Il n'a point cependant épuisé pour elle toute son influence, il en a fait encore une assez large part à notre Littérature contemporaine. Après la révolution française, cette Littérature, encore effrayée des commotions politiques, chercha, dans le sentiment religieux, la sécurité dont elle avait besoin pour exercer son empire. Celui-ci, docile à sa voix, rappela de l'exil ce noble écrivain, devenu l'une des grandeurs de notre

France. Vous savez comment, sous les formes d'un style étincelant de beauté, le christianisme retrouva son génie ; l'histoire des martyrs de la foi fut poétisée, et le tombeau du Christ conquis par ce moderne croisé à la Littérature nationale. Il règne encore sur elle, et, fidèle à toutes ses gloires, il vient d'ajouter un nouveau diamant à sa couronne.

Le sentiment religieux, dont j'ai raconté les merveilles, n'est point passager comme les âges ; il a voulu perpétuer son action en l'attachant à ces savantes Compagnies destinées à préserver les Lettres d'une triste décadence. Je le retrouve au berceau de cette Académie, conduisant les sept Troubadours aux pieds des autels. Je le retrouve dans ces règles, pleines de sagesse, tracées par ses premiers Mainteneurs, dans les hommes qui la composent, les Fleurs qu'elle distribue, les œuvres littéraires qu'elle couronne, et la noble émulation qu'elle inspire.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. L'ABBÉ SALVAN;

Par M. CAUBET, Modérateur.

Monsieur,

Ce que vous venez d'entendre de la vie de M. Hocquart, doit vous donner la mesure de l'étendue de notre perte et de l'amertume de nos regrets.

Aussi l'Académie s'est-elle montrée difficile dans le choix de son successeur, afin de mieux retrouver en lui tout ce qu'elle a perdu.

Vous devez, Monsieur, à des titres nombreux d'avoir été l'objet de ce choix ; il nous garantit le zèle le plus éclairé, le jugement le plus délicat, les rapports les plus aimables.

Vous le devez encore à ce sentiment religieux dont vous avez si bien apprécié l'influence.

L'Académie se montre ainsi fidèle à son origine.

Aussi vos premières paroles dans cette enceinte ont-elles eu du retentissement dans les cœurs.

Oui, nous le dirons avec vous, le sentiment religieux seul rend l'homme ce qu'il doit être ; seul il vivifie ces nobles instincts que Dieu a déposés dans nos âmes.

Eh! pour ne parler que de son influence sur la littérature, n'a-t-il pas inspiré, souvent à leur insu et comme malgré eux, les plus belles pages de nos grands écrivains ?

Ne lui doivent-ils pas cette sensibilité exquise qui fait répandre des larmes ; ces peintures ravissantes de la beauté de la création, de l'amour de la patrie, de la tendresse paternelle, de l'amitié la plus délicate, de la naïveté la plus douce ?

Ce contraste avec la sécheresse, le désordre, l'égoïsme des tableaux de l'incrédule, ne les efface-t-il pas tout-à-fait ?

Vous avez tant dit et si bien dit sur ce sujet, que je dois m'arrêter ; j'ai hâte de parler des titres qui vous ont ouvert les portes de l'Académie.

Elle savait vos brillants succès dans la chaire évangélique, vos moissons abondantes dans les âmes, fruit précieux de votre zèle, de votre éloquence, de votre exemple.

Elle savait surtout votre amour pour la jeunesse, votre sollicitude pour son avenir.

Effrayé des obstacles que les passions élèvent à chaque pas sur la route, vous avez voulu lui servir de guide, lui faire connaître les écueils.

Plein de la lecture des livres saints, vous apprenez à leurs naissantes imaginations à puiser à ces sources sublimes, et leurs cœurs n'entendront plus sans attendrissement et les chants de David et les cantiques de Sion.

Ainsi, sur cette terre sillonnée par tant d'ambition, la jeunesse trouvera par vos soins les véritables richesses.

Tous les états, toutes les conditions, toutes les infirmités ont le même droit à votre dévouement.

Vous passez avec le même zèle, de l'institution la

plus relevée à la modeste école du pauvre, à la touchante retraite de ces infortunés que la nature a privés du don précieux de la parole.

Et vous parlez à chacun son langage !

Et vous êtes compris de tous !

Et vous êtes aimé de tous !

Allez, Monsieur, ne les abandonnez jamais ; rendez-les ce qu'ils doivent être, ce que Dieu, la société, les pères de famille veulent qu'ils soient.

Tant de nobles travaux sembleraient devoir remplir en entier votre journée, et cependant de graves compositions y trouvent encore leur place, et l'église dans nos provinces méridionales, et l'homme de bien qui a cessé de vivre, dont les vertus et les talents peuvent servir de modèle, trouvent en vous un historien éloquent et fidèle.

Un esprit aussi actif, aussi élevé, une conscience aussi pure, nous disent bien haut que l'Académie se félicitera tous les jours davantage de sa nouvelle adoption.



SEMONCE

Prononcée en Séance publique, le 9 Mars 1845;

Par M. Auguste DELQUIÉ,

Un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

La Semonce, qui précéda toujours l'ouverture de votre lice poétique, a changé depuis bien longtemps de caractère et d'objet. Autrefois, adressé aux magistrats, dépositaires des dons d'*Isaure* (1), ce discours n'avait pour but que d'en réclamer, en faveur de l'Académie, le bienfait annuel. Mais, dès que les

(1) Aux *Capitouls* de Toulouse. Depuis la mort de *Clémence Isaure*, et longtemps encore après, l'Académie, précédée de son Chancelier, allait, chaque année, *sommer* les Capitouls, détenteurs des biens de cette illustre Dame, de faire les préparatifs de la Fête des Fleurs, *ordonnée par feue dame Clémence*. Les Capitouls répondaient, par l'organe de leur chef, *qu'ils connaissaient la volonté de dame Clémence, et qu'ils feraient leur devoir*. Le discours prononcé, dans cette occasion, par le Chancelier de l'Académie, s'appelait *la Semonce*. On sait ce que *la Semonce* devint plus tard, et ce qu'elle est encore. (On peut voir à cet égard les détails donnés par M. Poitevin, *Hist. des Jeux Floraux*, tom. 1, pag. 60, 61, 82, 98, 144.)

dernières volontés de votre illustre Fondatrice n'eurent plus besoin d'être rappelées à personne, l'antique *sommation* de les exécuter fit place à des conseils destinés aux athlètes de vos Jeux : sorte de compensation littéraire adoptée avec bonheur par l'Académie, et dont l'usage est entré dans ses lois.

Ainsi, Messieurs, se transforment les institutions, même académiques ; et tout, jusqu'à la perpétuité de vos règles, subit à son tour l'action du temps et des besoins nouveaux.

Plus que tout le reste, la Littérature est soumise à ces continuels changements : expression constante des idées et des mœurs, elle en doit particulièrement refléter les incessantes variations.

Regardez, Messieurs, autour de vous : ce ne sont plus, dans les œuvres de l'esprit, je ne dirai pas seulement ces formes régulières et savantes du grand siècle, qu'un de vos Mainteneurs (1) rappelle chaque jour avec tant de charme, devant un auditoire avide de son éloquente parole ; ce ne sont plus les allures simples et brillantes, quelquefois railleuses, et graves plus souvent, de l'époque philosophique ; ce n'est plus le type froid et compassé de l'Empire, résultat de cette puissante étreinte dont beaucoup de gloire ne consolait pas.

Non, Messieurs, non, avec la liberté, de nouvelles théories aussi-bien que des formes nouvelles se sont introduites dans la république des Lettres, et, comme il arrive souvent, la licence a suivi de près la liberté.

Aujourd'hui, le mouvement si rapide, si impétueux, qui entraîne la société, paraît emporter aussi

(1) M. *Fortoul*, Professeur de Littérature française à la Faculté des Lettres de Toulouse, qui entretient cette année ses auditeurs, du 17.e siècle.

la Littérature. On veut écrire comme l'on vit, très-vite, sans réflexion et sans calme; l'effet du moment, le retentissement du jour semblent suffire à l'homme de lettres; il brusque, en quelque sorte, la renommée, comme d'autres, auprès de lui, prennent d'assaut la fortune : peut-être même, bientôt, la gloire littéraire ne sera-t-elle plus ambitionnée, par quelques hommes, comme un noble but, mais comme un vulgaire moyen..... triste signe de décadence du cœur encore plus que de l'esprit !....

Aussi, les monuments de la haute Littérature deviennent-ils de jour en jour plus rares, à mesure que les écrits d'un ordre inférieur se multiplient. Les plus beaux talents, le génie lui-même, au lieu de se concentrer comme autrefois dans de grandes créations, se répandent et s'éparpillent, pour ainsi dire, dans des œuvres quotidiennes..... Les journaux absorbent les livres !....

« Les journaux », a dit naguère devant le premier corps académique de France, un écrivain aussi distingué par l'étendue de son esprit que par la sûreté de son goût (1), « les journaux doivent tenir une » place dans l'histoire littéraire et même dans l'his- » toire politique de notre siècle. »

L'observation est juste, puisque rien ne surpasse l'influence actuelle de la presse périodique sur l'esprit public et sur les mœurs. L'état général des Lettres françaises tend même visiblement à se modifier de plus en plus par l'effet de cette influence, surtout depuis qu'en sortant des limites de leur domaine particulier, les journaux appellent successivement à eux, et s'approprient, en quelque sorte, divers autres

(1) M. *Saint-Marc-Girardin*, dans son Discours de réception à l'Académie française.

genres de Littérature, qui n'avaient eu, jusqu'à présent, que les livres pour organes.

Ces envahissements multipliés de la presse quotidienne sont-ils favorables ou funestes aux Lettres? Le feuilleton, ravi à la critique pour s'ouvrir au roman ou à d'autres compositions d'une grande étendue, constitue-t-il un élément de progrès ou de décadence pour la Littérature et pour les mœurs? questions graves, dont, à défaut d'autre intérêt, l'opportunité, je dirais l'*actualité*, si j'osais employer devant vous ce mot nouveau, ne peut du moins être contestée!

Les Lettres, comme les arts, se nourrissent surtout de réflexion et d'étude. C'est après avoir longtemps médité, rêveur et attendri, devant des chefs-d'œuvre, que *le Corrége* pouvait s'écrier, en saisissant ses pinceaux : *Et moi aussi, je suis peintre!* Faculté créatrice et si puissante par elle-même, l'imagination doit cependant au travail ses principales forces et ses plus admirables productions. Il faut à ses élans l'ardeur mystérieuse et régulatrice de la pensée, les longues préparations de la retraite et des veilles, et ces profondes émotions du cœur qui, longtemps contenues, demandent enfin à se répandre..... Alors seulement l'œuvre peut s'accomplir; l'enthousiasme éclate, et la Muse enivrée n'a plus qu'à faire entendre ses chants... Doucement ravie, elle échappe à la terre, en déployant ses ailes d'or, pour s'élever dans les cieux!....

Telle est, Messieurs, la puissance de l'étude. La véritable inspiration, celle qui crée des chefs-d'œuvre, celle qui enfantait autrefois *Athalie* et *Cinna*, n'existe qu'à ce prix. Glorifions donc le travail, fruit d'une persévérance courageuse, source féconde d'ineffables jouissances.

Mais la difficulté des succès entretient seule l'ar-

deur studieuse qui les produit : aplanir les routes d'une éphémère célébrité, c'est arrêter l'élan des hommes d'élite vers une renommée durable ; c'est frapper de langueur cette émulation généreuse que les obstacles enflamment au lieu de l'abattre, et qui grandit avec eux.

Le feuilleton de l'époque actuelle produit cependant cet effet funeste : ouvert à un grand nombre d'écrivains, accessible à des talents de divers degrés, il assure, même aux moins célèbres, le retentissement momentané de leurs œuvres, et une sorte de vogue qui n'est pas sans charme. Du reste, attaché à des écrits d'un jour, et contraint de rester superficiel comme eux, le feuilleton, quels qu'en soient les sujets, demande à ses auteurs plus de vivacité que de force, plus d'à-propos que de vérité, plus d'éclat que de profondeur.

Aussi la foule des écrivains se précipite-t-elle avec ardeur vers cette voie nouvelle, plus facile assurément que les anciens et rudes sentiers *du Parnasse.*

En attendant, les grands travaux, qui seuls produisent les chefs-d'œuvre, sont abandonnés ou se ralentissent : la Poésie languit, tristement délaissée : on dit le siècle trop grave pour elle ; comme si l'homme changeait de nature aux époques sérieuses ; comme si, quand la raison grandit, le cœur devait se fermer, et perdre, avec ses plus doux instincts, ses enchantements et ses consolations !....

L'Histoire, Muse plus sévère, semble avoir interrompu des travaux qu'illustraient naguère quelques écrivains d'élite.

L'Éloquence, qui est le fruit d'une inspiration soudaine, retentit encore dans les temples et à la tribune. Mais celle qui, dans le silence et les profondes méditations de la solitude, traduit l'enthousiasme et les

effusions passionnées de l'âme, cesse de répandre, dans des livres immortels, son divin langage !

La Critique elle-même, cette ingénieuse et infatigable surveillante des Lettres, éloignée du feuilleton, son ancien domaine, par l'invasion du Roman, ne fait plus entendre, qu'à de rares intervalles, sa voix désormais moins puissante et ses conseils négligés.

Ces conseils ne furent pourtant jamais aussi nécessaires : une Littérature qui demande à chaque jour son succès, doit aussi demander à chaque jour ses inspirations ; et de là naissent une précipitation et un perpétuel besoin d'à-propos, également funestes à la perfection de l'art.

On a reproché à Voltaire lui-même d'avoir quelquefois sacrifié la vérité historique et la couleur locale au désir de flatter les idées philosophiques de son siècle, et d'avoir fait parler, dans certains de ses drames, la raison moderne à la place de la nature antique.

C'est en effet un tort littéraire très-grave que de substituer ainsi, dans les ouvrages d'imagination, l'écrivain au personnage, et des idées convenues à des sentiments réels.

Mais ce défaut essentiel paraît surtout appartenir à la Littérature de notre temps. Associée presque tout entière à la presse périodique, soit parce qu'elle y mêle directement ses œuvres, soit parce qu'elle en sollicite le suffrage, elle en subit aussi les conditions et les nécessités.

Ainsi, les livres, les grandes compositions empruntent quelquefois au journal la vivacité de ses formes, son allure hardie, son intérêt toujours présent, enfin tout cet éclat un peu artificiel qui suffit bien à des œuvres éphémères, mais qui ne fonde pas les longs succès. Pour faire aimer leurs fables et goûter leurs

systèmes, quelques écrivains se bornent à parer faussement les uns d'un séduisant vernis d'opportunité, à mêler aux autres de vivants tableaux, qui, par un anachronisme médité, placent les mœurs, les pensées et le langage d'aujourd'hui, sous des faits d'autrefois.

D'autres causes entraînent encore des effets plus graves : instruire et plaire ne suffisent plus; on veut surtout étonner et saisir. Comme une inquiète et vaine curiosité, devenue plus vive à mesure qu'elle est plus satisfaite, a remplacé dans beaucoup d'esprits le paisible amour de l'étude, on flatte avec soin ce dangereux penchant des intelligences : en recherchant sans cesse de piquantes nouveautés, on quitte peu à peu les voies sûres de l'imitation, pour descendre à des inventions monstrueuses, expression fidèle seulement de la pensée capricieuse qui les produit.

N'est-il pas facile, Messieurs, de reconnaître à ces traits l'influence de la presse quotidienne, de cette Littérature pratique, en quelque sorte, que son esprit comme ses besoins ramènent sans cesse à l'intérêt du moment, à la question du jour, à la recherche du nouveau ?

Mais cette étroite théorie n'est pas celle qui fait vivre les grandes œuvres ! tâchons donc de les soustraire à de pernicieuses influences, et rétablissons-en les règles constantes, loin des variations infinies de ce présent qui fuit toujours.

Gardons-nous bien, surtout, de demander à la presse périodique, pour les grandes productions de l'esprit, une dangereuse place : mêler de telles œuvres au mouvement continu des affaires et de la vie publique, c'est presque en sacrifier l'avenir; c'est en compromettre le succès réel, qu'un retentissement populaire passager ne remplace pas.

Transformé en feuilleton, le livre ne trouve plus

des lecteurs aussi calmes et des juges complétement attentifs. Quand la polémique des partis et leurs orageux débats, quand les intérêts matériels et leurs réclamations positives accompagnent la voix harmonieuse ou grave qui chante ou raconte, on en saisit moins bien tous les accords, on perd quelque chose de ses plus intimes beautés!

Le studieux ami des Lettres veut d'ailleurs posséder à la fois l'œuvre entière qui charme son esprit; cependant le feuilleton la divise et la disperse : sorte de mutilation journalière qui brise à la fois l'unité du livre, l'effet de son ensemble, et les plaisirs du lecteur!

Que les grandes compositions s'éloignent donc avec soin de ce cadre trop resserré pour elles, et dangereux pour leur légitime succès!

Ah! j'en exprime ardemment le vœu! qu'on n'associe jamais au fracas journalier de la politique, les derniers accents du chantre d'Eudore et d'Atala (1); qu'ils retentissent, purs de tout mélange, à l'oreille de la France charmée; qu'elle puisse, sans se laisser distraire à d'autres pensées, goûter à la fois tout entière cette œuvre suprême du génie, et jouir avec recueillement de ses admirables inspirations!....

Et vous aussi, Poëtes, Historiens, Philosophes, vous tous qui aimez et poursuivez la gloire, réservez le fruit de vos veilles à de plus belles, à de plus durables destinées. Laissez aux incessantes péripéties de la vie politique, à l'éloquence ardente de la tribune, aux luttes passionnées des partis, le sol mouvant et tourmenté de la presse périodique! Tout cela vit à peine quelques jours... Il faut à la Muse un asile plus

(1) Les *Mémoires d'outre-tombe*, annoncés par M. de Châteaubriand, et revendiqués déjà par certains journaux qui prétendent avoir le droit de les publier.

calme et des perspectives plus longues : elle aspire à reproduire ce qui ne meurt point, la grandeur, la beauté morale, et ces traits ineffaçables, gravés à jamais dans le cœur de l'homme par la main de Dieu. Mais elle demande en retour, pour ses chants, une impérissable mémoire; et, peu émue des vains bruits du siècle, l'œil fixé sur un lointain avenir, elle adresse à l'équitable postérité ses plus chères espérances !....

Le Roman, qui n'aspire pas à un aussi long retentissement, et qui s'adresse surtout aux émotions présentes, règne maintenant en maître dans le feuilleton. Mais ne perd-il pas aussi, lui-même, dans ces publications quotidiennes, quelques-unes des qualités qui le distinguent, et surtout cette vérité précieuse de mœurs et de caractères qui en fait le charme?

Substituée au léger feuilleton, fruit aussi bien qu'aliment d'un jour, la fable du romancier aspire de même à frapper, à saisir sans cesse, comme l'événement ou la nouveauté du matin. Afin d'ajouter de plus en plus à l'intérêt, l'écrivain en multiplie, en complique sans mesure les ressorts divers. Pour augmenter l'effet de ses tableaux, il en force les couleurs ; pour faire mieux ressortir les caractères, il en surcharge les traits : il épouvante pour émouvoir, et désole pour attendrir.

Heureux encore le lecteur, quand le besoin de s'éloigner des routes connues n'égare pas l'imagination du romancier dans les plus horribles détails; quand, sous prétexte de peindre fidèlement la société, l'écrivain n'en irrite pas, en les découvrant, les plaies les plus hideuses !

Enfin, Messieurs, questions sociales, questions politiques, questions religieuses même, le Roman-

feuilleton aborde tout, comme pour se montrer aussi universel que les journaux qui l'accueillent ; et cette extension sans mesure d'un genre limité, doit encore nuire à sa perfection littéraire.

Mais c'est ici, Messieurs, qu'il faut signaler des influences bien plus funestes que celles qui modifient ou altèrent la Littérature contemporaine : le Roman-feuilleton agit sur les mœurs; il les menace; il les corrompra peut-être.

Le caractère académique de cette réunion, la paix de cette enceinte, le riant souvenir de vos Jeux, doivent m'empêcher de m'étendre sur un sujet si triste; mais il ne m'était pas permis de l'omettre devant des hommes qui recherchent surtout dans les Lettres les nobles enseignements de la vertu.

Un grand écrivain (1), publiant, au milieu du dernier siècle, un roman célèbre, en proclamait lui-même, avec une orgueilleuse franchise, l'immense danger. Cet avertissement bizarre dut au moins préserver bien des familles. Alors, d'ailleurs, comme longtemps encore depuis, le Roman ne s'écrivait que dans les livres, et l'on peut toujours écarter certains livres du foyer domestique.

Mais aujourd'hui, qui sauvera la famille de l'invasion journalière et partout présente du Roman-feuilleton ? Qui garantira la société de l'action incessante de ce terrible instrument de ruine, dont les coups pressés retentissent chaque jour en tous lieux, et frappent à la fois mille cœurs !....

Tels n'étaient point naguère les dangers du feuilleton.

Placé dans le journal comme dans un lieu d'où l'on observe mieux et plus vite les hommes et les

(1) J.-J. Rousseau, 1.re préface de *la nouvelle Héloïse*.

choses du temps, il allait, jetant de tous côtés un regard rapide, interrogeant avec sagacité les faits littéraires ou scientifiques, s'arrêtant de préférence à tout ce qui éveille ou frappe un monde élégant et frivole; ami du bon goût, du mouvement et de la mode, et cherchant à les diriger; disant sur toute chose un mot impatiemment attendu; prononçant avec grâce des arrêts quelquefois sévères; prodiguant enfin sans cesse le bon ton, l'à-propos, la verve et une intarissable gaîté.

Les vicissitudes et les langueurs du Roman ne préoccupaient point cette fugitive existence; des prétentions ambitieuses ne la troublaient jamais. Assidu aux triomphes de la scène, aux brillantes fêtes des arts, aux éloquentes leçons des maîtres, aux pompes magnifiques de l'industrie; suivant quelquefois le hardi navigateur sur des mers lointaines, ou pénétrant avec *Caillé* jusqu'à des villes longtemps inconnues (1); tour à tour littérateur, philosophe, artiste, géographe, économiste, effleurant mille sujets sans vouloir en épuiser aucun, le feuilleton embrassait dans son riant domaine tout ce qui plaît, instruit ou intéresse, et propageait, fidèle écho, toutes les renommées, en consacrant tous les succès!....

Ces temps heureux de la Littérature vive et légère des journaux, seraient-ils passés sans retour? Le feuilleton, en s'écartant de plus en plus de ses voies, devrait-il porter aux Lettres et aux mœurs d'irremédiables atteintes?

Espérons, Messieurs, qu'il n'en sera pas ainsi. Le goût, sentiment français comme l'honneur, ne peut pas, plus que lui, s'éteindre au fond de nos âmes. Il

(1) *Tombouctou.*

reprendra bientôt son empire ! D'autres époques, plus égarées que la nôtre, ont laissé cependant survivre ce régulateur suprême des Lettres ; et, depuis que leur trace est effacée, il a jugé leurs excès. Placés aujourd'hui entre des éléments sociaux divers que le génie politique s'applique à combiner ensemble, tâchons aussi de rapprocher entre elles des théories littéraires, opposées en apparence, mais qui peut-être n'aspirent qu'à s'unir pour devenir plus fécondes !

Une jeunesse, avide de triomphes et riche d'espérances, nous environne. Qu'elle marche, d'un pas ferme, dans la route de la solide gloire. Que, retrempant son cœur et ses œuvres aux sources vives d'une Littérature élevée et d'une morale pure, elle prépare, pour un prochain avenir, à la France et aux Lettres, les plus belles destinées !....



L'ÉPOPÉE TOULOUSAINE

OU

LA GUERRE DES ALBIGEOIS;

Par M. Florentin DUCOS, un des quarante Mainteneurs.

Fragments lus en Séance particulière de l'Académie.

Gloriæ Majorum!

FRAGMENT DU IX.e CHANT.

Après avoir franchi les Pyrénées avec une puissante armée, Pierre II, roi d'Aragon, qui venait au secours du Comte de Toulouse, a assis son camp dans la plaine de Martres, l'ancienne Calagurris. — Avant d'assiéger Muret, et de livrer la bataille de ce nom, Pierre s'est rendu à Carcassonne, où dans une conférence animée avec Montfort et les Légats, il a vainement essayé d'aplanir les obstacles qui s'opposent au maintien de la paix. Pierre quitte Carcassonne, et allant rejoindre son armée, il s'égare à l'entrée de la nuit dans les montagnes qui environnent le Mas-d'Azil.

Pierre se lève et sort. Suivi de son escorte,
Des remparts ennemis il a franchi la porte.
Pensif, et déplorant d'un cœur préoccupé
Le triste résultat de son effort trompé,
Et parfois essuyant quelques furtives larmes,
Il presse son retour vers ses compagnons d'armes.
Voulant hâter sa marche, il foule sous ses pas
Des sentiers tortueux qu'il ne connaissait pas,
Et n'ouvre enfin les yeux sur l'erreur de son guide,
Que lorsqu'au flanc des monts descendait l'ombre humide.

Au milieu des coteaux, s'ouvre un bassin riant
Que les flots de la Rize arrosent en fuyant.
Déjà, l'astre des nuits, commençant sa carrière,
Argentait l'horizon de sa blanche lumière,
Lorsque Pierre qu'égare un chemin détourné
Descend avec sa troupe au vallon fortuné.
Ce lieu, pour tout asile, au maître d'un royaume
Offre une grotte obscure et quelques toits de chaume;
Toits indigents, couverts par des rameaux épais,
Mais qu'abritent bien mieux l'innocence et la paix.
Dans le calme profond de ces fraîches retraites,
L'on entendait au loin le doux son des musettes;
Des voix s'y mariaient; et les pipeaux légers
Animaient les chansons et les jeux des bergers;
S'abreuvant à longs traits d'un bonheur sans mélange,
Joyeux, ils célébraient le jour de la vendange.
Aux mains qui dépouillaient les coteaux jaunissants
Le pampre avait livré ses généreux présents;
Les pieds des vendangeurs, innocente mêlée,
Bondissaient en cadence, et la grappe foulée
Versait à flots rougis son nectar écumant
Dans le large tonneau qui bouillonne, fumant.
Les ris immodérés, la bruyante folie
Eclataient sur des fronts tout barbouillés de lie;
Les filles, les garçons confondaient leurs accords;
Les danses et les chants secondaient leurs transports;
Sous les yeux maternels, leur pudique allégresse
D'un plaisir chaste et pur osait goûter l'ivresse.
Vrai plaisir! fleur des bois, préférable au laurier!

Cependant, à l'aspect de l'appareil guerrier,
Au bruit de ces coursiers, à l'éclat de ces armes,

Tous ces bergers, saisis de subites alarmes,
Cessaient leurs jeux, fuyaient. « Où portez-vous vos pas ?
» Bonnes gens, dit le Roi, restez ! ne fuyez pas !
» Je ne viens pas troubler votre innocente joie;
» Ce n'est point la croisade, ou Montfort qui m'envoie;
» Allié de Raimond, je viens le secourir.
» Avec Roger de Foix que vous devez chérir,
» Nous allons délivrer les remparts de Toulouse.
» Cette admirable nuit, ces bois, cette pelouse,
» Tout me charme et m'invite à rester parmi vous.
» J'y puis encor passer quelques moments bien doux.
» Ne voyez, à travers ces armures guerrières,
» Que des libérateurs, des amis et des frères.
» Reprenez donc vos chants, vos danses et vos jeux ;
» Votre félicité déjà me rend heureux. »

A ces mots qu'accompagne un gracieux sourire,
De ces fronts effarés la pâleur se retire ;
Les bergers confiants reprennent leurs pipeaux;
L'empressé vendangeur retourne à ses travaux ;
Les femmes ont quitté le seuil de leurs chaumières;
Les filles, en tremblant, s'avancent les dernières;
Pierre les encourage en leur pressant la main,
Et les chants et les jeux recommencent soudain;
Mais leur troupe timide, en proie à la surprise,
D'un reste de frayeur n'est pas encor remise.
Bientôt, le nom du Roi, prononcé par hasard,
D'un désir curieux allume leur regard.
« C'est un Roi, disait-on ; quel Roi ?... Roi des Espagnes.
» Qui nous eût dit qu'un Roi viendrait dans nos montagnes? »
Répétait à l'envi tout ce peuple charmé ;
Et tout autour de Pierre un cercle s'est formé.

Les enfants en tumulte abandonnant leurs rondes,
A travers tous les rangs passent leurs têtes blondes ;
Ils veulent eux aussi, surmontant leur effroi,
Savoir comment est fait le visage d'un Roi.

Ces désirs satisfaits, on retourne à la danse,
Et des aimables jeux la gaîté recommence.
L'admirable beauté de ce site enchanteur,
Ces ombrages si pleins de calme et de fraîcheur,
De l'astre au front d'argent la clarté douce et pure,
Un charme répandu sur toute la nature,
Les jeux de ces bergers, et leur danse et leur chant ;
De leur profonde paix le contraste touchant ;
Ces murmures lointains, ces vagues harmonies
Que chantent à la nuit d'invisibles Génies :
Tout remplissait les cœurs d'un plaisir inconnu.
A ce tableau si pur, Pierre se sent ému ;
Il soupire en secret ; son âme recueillie
Se remplit de langueur et de mélancolie.
Se tournant vers sa troupe : « O chers amis, dit-il,
» Qui de vous eût pu croire à ce riant exil ;
» Eût cherché dans ces bois, loin des regards profanes,
» Tant de bonheur caché sous ces humbles cabanes ?
» Voyez de ces bergers l'innocente candeur ;
» Ils savourent en paix la volupté du cœur.
» Et nous, sur les écueils de la puissance humaine,
» De nos jours agités traînant la lourde chaîne,
» Parmi les faux plaisirs et les vaines grandeurs,
» Nous vivons pour subir, quelquefois dans les pleurs,
» Ce destin qu'environne un éclat éphémère,
» Mais dont le peuple, hélas ! ne sait pas la misère.
» Tel est le sort des rois, et l'on peut l'envier !... »

A leur banquet frugal n'osant le convier,
Un vieillard, de ce lieu vénéré patriarche,
Dont le fardeau des ans a ralenti la marche,
S'est approché de Pierre, et sa tremblante voix
A de jeunes garçons semble dicter des lois.
Il fait porter au Roi, dans l'osier des corbeilles,
Et la grappe onctueuse, et les pommes vermeilles,
Et la pêche fondante au duvet cotonneux;
Puis, des jeunes troupeaux le nectar écumeux.
« Daignez, Sire, accepter ces doux fruits, ce laitage;
» Les mains de nos enfants ont durci ce fromage;
» Nos filles ont pétri ce pain noir et grossier;
» Elles ont recueilli le fruit du framboisier,
» La noisette des bois et la fraise sauvage,
» Et nos filets ont pris ces oiseaux de passage.
» Je n'ose vous offrir de nos vins : je les crois
» Peu dignes, en effet, de la table des rois;
» Mais, avec une source, ils sont le seul breuvage
» Dont notre pauvreté puisse vous faire hommage. »

Le vieillard dit, s'incline, et Pierre soucieux
Accueille avec bonté le tribut gracieux.
Il s'éloigne; et bientôt, sur des joncs qu'on prépare
Un sommeil bienfaisant de ses membres s'empare.
Mais, dès que l'aube en pleurs blanchit le firmament,
Par le chant des oiseaux éveillé doucement,
Pierre se lève et fait déployer ses bannières;
Il revoit les bergers, visite leurs chaumières,
Rappelle le vieillard, le comble de ses dons,
Et dit : « Bons habitants de ces riants vallons,
» Que le ciel loin de vous écarte les orages !

» Conservez à jamais la paix de ces ombrages !
» De l'horreur des combats puisse vous garantir
» Cette enceinte de monts, difficile à franchir !
» La fraude est loin de vous; bannissez avec elle
» L'ambition sanglante et la guerre cruelle;
» Vivez toujours unis; cherchez votre bonheur
» Dans la simplicité de l'esprit et du cœur.
» Que votre vie à tous soit longue et fortunée !
» Adieu ! Je pars, je vais suivre ma destinée. »

Pierre dit, les salue et les quitte à l'instant.
Les bergers attendris pleuraient en l'écoutant;
Ils bénissent son nom, et mêlent à leurs larmes
Des vœux pour assurer le succès de ses armes.

Pierre a bientôt franchi les vallons, les coteaux,
La plaine et la Garonne aux frémissantes eaux,
Et quittant à Boussens sa rive parfumée,
Avant la fin du jour, il a rejoint l'armée.
Aussitôt, au Conseil qui s'assemble, nombreux,
Il dit de ses efforts le succès malheureux;
Qu'à son désir de paix il n'est plus d'espérance,
Et que, dès ce moment, la guerre recommence.
Tous ces braves guerriers se sont levés soudain;
Une ardeur belliqueuse a fait battre leur sein.
Roger s'écrie : « Eh bien ! puisque l'on veut la guerre,
» Je l'accepte. On la craint, et moi je la préfère
» A cette paix douteuse, à ce honteux repos
» Qui peut-être eût souillé l'honneur de nos drapeaux.
» La croisade demande une lutte sanglante;
» Il faut que notre ardeur réponde à son attente.
» Que cherchent parmi nous ces cruels ennemis,

» Ces impurs étrangers que le Nord a vomis ?
» Ah ! secouons le joug de ces maîtres avares,
» Et chassons à jamais ces hordes de barbares ! »

Bientôt on délibère, on s'accorde, on est prêt :
Pour délivrer Toulouse on va prendre Muret.
Muret, château puissant, enceinte vaste et neuve,
Qui commande à la plaine et domine le fleuve ;
Arsenal de Montfort, où ce guerrier prudent
Plaça les chevaliers rendus par l'Orient ;
Et d'où leur troupe enfin sur les flots descendue,
Peut porter à Toulouse une attaque imprévue.
D'une marche rapide il faudra l'investir ;
L'armée, au point du jour, se dispose à partir.
Mais, pour donner assaut à ces fortes murailles,
C'est peu de triompher en livrant des batailles ;
Aux longs travaux d'un siége on doit se préparer,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'on peut s'en emparer ;
Il faut donc réparer les puissantes machines.

Au jour naissant, déjà dans les forêts voisines,
Troublant le long sommeil des paisibles échos,
Retentissent la hache et les pesants marteaux.
Sous les coups répétés les noirs sapins succombent ;
L'on entend le bruit sourd des vieux chênes qui tombent ;
Les hêtres, les ormeaux, l'érable frémissant
Sur la pente des monts roulent en bondissant ;
Et les madriers lourds dont la route est semée,
Suspendus aux longs chars, marchent avec l'armée.....

—

FRAGMENT DU XVIII.e CHANT.

Le Concile de Latran avait dépouillé de ses états le vieux Raimond pour en investir Montfort. — Le jeune Raimond était allé prendre possession de quelques places sur le Rhône, dont Innocent III lui avait fait un apanage. — A son arrivée, les principales villes de la Provence se déclarent pour lui. — Montfort, venu au secours de son lieutenant, est obligé, après des combats meurtriers, d'abandonner le château de Beaucaire au jeune Raimond. — Montfort revient à Toulouse, qu'il veut rançonner pour recruter son armée. — L'épuisement des Toulousains ne leur permet pas de le satisfaire. — Montfort forme le projet de saccager et de brûler la ville. — Une insurrection survenue dans le voisinage, l'oblige de différer de quelques jours l'accomplissement de sa vengeance. — Après avoir comprimé ce mouvement, il retourne vers Toulouse, animé d'une nouvelle fureur. — C'est dans cette position qu'a lieu l'épisode suivant.

Superbe, et souriant aux fureurs qu'il médite,
Montfort traverse un bois qu'une horreur sombre habite.
La nuit couvre le ciel ; du chef et des soldats
L'obscurité profonde a détourné les pas.
Un orage lointain, chargé d'éclairs livides,
Perce ce voile noir de leurs sillons rapides ;
La foudre à l'horizon, plein de sourds roulements,
Mêle son bruit lugubre au murmure des vents.
Montfort chemine seul ; autour de lui, personne.
Des humaines terreurs l'heure fatale sonne ;
C'est un de ces moments terribles, solennels,
Où l'effroi tremble au cœur des vulgaires mortels ;
Où, dans la solitude, à la voix des orages,
Les grands événements déroulent leurs présages ;
Où le ciel fatigué, résolu de punir,
Des princes qu'il délaisse éclaire l'avenir.

Tout à coup, un fantôme, une forme inconnue,
Se présente à Montfort. L'éclair qui fend la nue
L'environne de flamme; et découvre à ses yeux
Une femme, une reine au port majestueux.
Ses grands traits sont meurtris et couverts de souillures;
Le sang à larges flots coule de ses blessures;
Son front est couronné d'un débris de créneau;
De ses longs vêtements quelque riche lambeau
Couvre à peine son sein; mais un sceptre (ô risée!)
Protége sous ses doigts une lyre brisée.
Elle arrête Montfort; et, du ton le plus fier,
Fixant sur lui ses yeux d'où part un double éclair:
« Montfort, reconnais-moi; je suis l'Occitanie!
» C'est moi qu'opprime encor ta longue tyrannie.
» Ecoute!.... quand le ciel, que j'osais oublier,
» De mes tristes erreurs voulut me châtier,
» Ce fut toi qu'il choisit. Instrument de colère,
» Tu n'as que trop rempli ton fatal ministère.
» Mais le ciel désarmé, qui s'ouvre au repentir,
» Voulait me châtier et non m'anéantir;
» Et toi, jusqu'à l'horreur tu poussas la vengeance.
» En tous lieux, on vantait la fertile Provence;
» On courait admirer mon horizon vermeil,
» Les trésors de mes champs, les feux de mon soleil;
» Vingt peuples fortunés que réchauffaient mes ailes
» Suçaient le lait puissant de mes fortes mamelles;
» Le charme des beaux-arts embellissait leurs jours;
» Sous leurs mains frémissait la lyre des amours;
» Mille châteaux puissants, trente cités guerrières,
» Couronnaient mes coteaux, défendaient mes frontières.

» Maître de tant de gloire et de prospérité,
» Qu'en as-tu fait, barbare, et que m'est-il resté ?
» J'ai vu la torche ardente incendier mes plaines ;
» Mes peuples égorgés, ou courbés sous tes chaînes.
» Tu te dis mon vainqueur, tu fus mon assassin ;
» Le fer de tes bourreaux a déchiré mon sein.
» Au lieu de ces remparts, de ces villes riantes,
» Mon sol est hérissé de ruines fumantes ;
» Le ravage s'attache à chacun de tes pas ;
» Les mères, en tremblant, te maudissent tout bas ;
» Ton nom seul les remplit d'horreur et d'épouvante ;
» Partout leur apparaît ton image sanglante.
» C'est peu de ta colère et de ton joug d'airain,
» Ta sombre ambition n'a point connu de frein.
» Vengeur du ciel, tu veux régner ; ta main félonne
» De mes plus nobles fils a ravi la couronne.
» De ton devoir sacré tu méconnus la loi ;
» Le sceptre des Raimonds n'était pas fait pour toi.
» Après tant de forfaits, il te reste à commettre
» Un crime, le dernier, le plus hideux peut-être.
» Une grande victime, odieux ennemi,
» Que tes embrassements étouffent à demi,
» Palpite encor. Je sais que ta fureur jalouse
» Par le fer et le feu veut détruire Toulouse ;
» Tu le veux, je le sais ; et c'est le noir dessein
» Qui couve en ce moment dans ton perfide sein.
» Mais tremble ! Si ta main, trop féconde en ruines,
» Ose outrager encor ces demeures divines ;
» Livre aux feux dévorants ces trésors précieux,
» La gloire de mon nom, jadis l'amour des cieux ;
» La vengeance, d'en haut souvent lente à descendre,

» Pourrait bien cette fois ne pas se faire attendre.
» Là, se termineront tes lâches cruautés ;
» Car ton heure est prochaine et tes jours sont comptés.
» Une main invisible et chère à mon attente,
» Une main conduira la pierre intelligente ;
» Le coup sera mortel ; et Toulouse, ô Montfort !
» Bondira d'allégresse en apprenant ta mort. »
Le fantôme, à ces mots, disparaît sous la terre,
Et l'air est ébranlé par un coup de tonnerre.
Montfort paraît troublé ; mais, cédant au destin,
Il a rejoint sa troupe ; il poursuit son chemin.

L'orage se dissipe et fuit ; l'ouragan cède ;
Au fracas de la foudre un long calme succède ;
La lune dans un ciel qui n'est plus agité,
Verse les doux rayons de son disque argenté.
De l'enceinte qu'il voue à ses sanglants caprices,
Montfort découvre au loin les pâles édifices ;
Il s'arrête..... A l'aspect de la triste cité,
Il tressaille de haine et de férocité ;
Il ne peut contenir les élans de sa joie,
Maintenant qu'il est sûr de ressaisir sa proie.
Il lui semble déjà qu'il remplit les prisons ;
Que sa main sacrilége allume les brandons ;
Qu'il voit fumer les toits dévorés par les flammes ;
Qu'il sourit aux longs cris des vieillards et des femmes.
Pourtant, de son esprit il ne peut pas bannir
Du fantôme effrayant l'importun souvenir.
Ce souvenir l'agite ; et quoique son courage
Méprise le danger et brave un vain présage,
Le présage est vainqueur ; vainement il le fuit,

Au château Narbonnais cette image le suit.
Ainsi, lorsqu'un vieux pâtre, au flanc des Pyrénées,
Ramenant au bercail ses brebis consternées,
Fuit l'orage grondant ; si la foudre en éclats,
Avec un bruit horrible, au-devant de ses pas,
Tombe : le vieux berger que saisit l'épouvante
En songe est poursuivi par la foudre brûlante,
Et voit longtemps encor sous son œil ébloui
La colonne de feu qui tombe devant lui.....



L'OCÉAN,

Lu en Séance publique de l'Académie,
le 9 Mars 1845;

Par M. Théophile DE BARBOT, un des quarante
Mainteneurs.

Biarits, 1.er août 1844.

La terre au loin s'abaisse; à l'horizon immense
S'ouvre un cercle d'azur sans bornes devant soi;
Un monde tour à tour y finit, y commence;
Le ciel y resplendit: grand Océan, c'est toi!
Te voir et te nommer, c'est tout ce qu'on peut faire;
L'éternel mouvement qui gronde dans ta sphère,
A, lui seul, une voix digne de tes grandeurs;
Et les mille clartés dont le soleil t'inonde,
Les combats de la nuit et du jour sur ton onde,
Ont des couleurs, eux seuls, pour peindre tes splendeurs.

C'est toi ! — D'un de tes flots touchant à deux empires !
La terre les sépare, et, toi, tu les confonds;
Sur eux brille à la fois un seul de tes sourires ;
Ensemble, en tes fureurs, les frappe un de tes bonds ;
Dans ton miroir qu'entre eux ton mouvement balance,
L'œil les voit, là l'Espagne au loin, ici la France,
Réfléchir leurs contours façonnés à ta loi ;
Et, si l'esprit franchit l'horizon sur ses ailes,
A ces rives, où l'œil n'atteint pas, après elles,
Si loin que la pensée étend son vol, c'est toi !

Partout ! — Mais aucun point de ce cercle sublime
Ne te voit mieux qu'ici courber tout sous tes flots,
Aucun ne réunit, autour de ton abîme,
Un plus glorieux cadre à tes mouvants tableaux,
Des témoins plus pareils à toi, — les Pyrénées !
Les voilà ! sur ta plage ici vers toi tournées,
Là sombres se dressant de loin comme pour voir,
Acteurs et spectateurs, dignes les uns des autres !
Ce sont là les échos qu'il te faut, non les nôtres,
Le cortége qui sied, lui seul, à ton pouvoir.

Ou plutôt que te fait cette terre où nous sommes,
Les images qu'elle offre, et les sons qu'elle rend?
Que te font les travaux et les œuvres des hommes?
Es-tu moins beau sans eux, moins orageux, moins grand?
S'ils osent s'avancer vers toi, tu les méprises ;
Dans leurs maisons de bois, s'ils viennent, tu les brises ;
Ton onde n'a souci de rien qu'ait fait leur main ;
Parure, elle l'efface ; obstacle, elle l'emporte :
Oui, montagnes, vaisseaux, homme et terre, qu'importe?
Tu souris, et le ciel vient se peindre en ton sein.

Tu te donnes, joyeux, des fêtes à toi-même !
Ton courroux, dans ses bruits et ses aspects si beau,
Ton courroux en est seul l'ordonnateur suprême ;
Ces rochers, inclinés sur ton sein, leur tombeau,
Ces noirs rochers alors te sont une parure ;
Ta vague s'enfle, vient, y bondit sans mesure,
Jette en passant, rapide, un voile à leurs affronts,
Puis, gerbe éblouissante en l'air épanouie,
Avant de retomber, poussière évanouie,
D'un mobile arc-en-ciel couronne leurs vieux fronts.

Tout dit ta gloire alors : ton panache à leur tête ;
A leur pied, tes grands flots triomphants et sans frein ;
Tes chocs à leurs flancs creux, pour canons de la fête ;
Au-dessus, le soleil, le ciel pur et serein ;
Le soleil ! étonné de contempler l'orage !
Ou si le ciel pâlit soudain, — c'est ton ouvrage ;
Car cette nue alors, tonnerre, nuit, éclairs,
Le vent l'a dérobée aux sillons de ta plaine,
Car ce vent furieux, lui-même est ton haleine,
Et c'est toi qui rugis sur l'onde et dans les airs !

Tu t'apaises, ton flot s'abaisse ; — autre spectacle !
Ton onde se balance et paraît te bercer ;
L'azur des cieux au tien s'y mêle sans obstacle,
Tout est douceur, sourire, et vous vient caresser.
L'onde approche en silence, elle se joue à l'aise,
Sur le sable s'étend, glisse sur la falaise,
Eprouve je ne sais quel apparent plaisir
A porter, à pousser, à rouler au rivage
Quelque frêle débris, herbe ou plante sauvage,
Qu'elle y laisse un moment, qu'elle y vient ressaisir.

Parfois le flot qui vient, au flot qui va se mêle,
A le joindre, à le fuir, à passer si léger,
Qu'à voir ces jeux de l'onde on dirait que comme elle
On se peut à son choix avancer, dégager.
Tout ce je ne sais quoi que ton calme respire
Semble vous dire : viens, j'ouvrirai mon empire ;
Ce flot semble un passage à te connaître, et non
Dans l'éclat seulement qui couronne tes ombres,
Mais dans tous les replis de tes royaumes sombres,
Dans les cercles divers de ce monde sans nom.

Aux rochers que tu bats, aux sables que tu baignes,
M'enchaîne incessamment, je ne sais quel pouvoir ;
Depuis qu'à l'horizon tu m'apparus, tu règnes ;
Ma vie ici c'est toi, c'est t'entendre et te voir.
En vain le jour s'éteint sous tes ombres profondes ;
Les longs rayonnements du miroir de tes ondes
Eblouissent mes yeux au fond de mes sommeils ;
Ta voix y retentit ainsi que sur tes grèves,
Et ce bruit, cet éclat qui viennent dans mes rêves,
Me font ainsi qu'à toi, les nuits, les jours pareils.

Oh ! laisse dans ton sein se plonger ma pensée ;
Laisse-la s'y mêler pour y descendre et voir,
Interroger la terre entre tes bras pressée,
Y chercher les secrets que seul tu peux savoir.
Laisse-la demander à ta voix solennelle,
Quel sens est enfermé dans sa plainte éternelle ;
Aux lieux d'où vient ce flot qui ne se lasse pas,
Qui lutte de lui-même, et de lui-même cède,
Laisse-moi demander un exemple, un remède ;
Apprends-moi ton secret, toi qui toujours combats !

Toujours ! et ce combat sans fin, et cette route
D'un bout de l'univers à l'autre bout, pourquoi ?
Est-ce un élan d'amour vers la céleste voûte,
Vers la blanche planète errante autour de toi ?
Au haut du ciel d'azur t'est-elle donc si douce ?
Est-il donc si puissant le charme qui te pousse
Qu'afin de réfléchir ses rayons de plus près,
Tu soulèves, partout et tous les jours, tes ondes,
Plus grondant, ou plus calme, en tes prisons profondes,
Selon qu'elle dévoile ou dérobe ses traits !

Inépuisable énigme, harmonie et contraste,
Plein de caprice ensemble et de docilité;
Pour l'homme, aux premiers temps, pour son effroi, trop vaste;
Trop étroit, maintenant, pour son avidité !
Des peuples à la fois, la route, la barrière,
Les enfermant chez eux, leur ouvrant la carrière,
Ou bornant leur empire, ou propageant leur loi,
Rien n'est si grand que toi dans toute la nature !
Et le génie humain, d'âge en âge, mesure
Les progrès de sa marche à sa marche sur toi.

Que fais-tu cependant au sein de tes demeures ?
Ont-elles quelque asile où tes flots loin du jour,
Après les longs essors de leurs croissantes heures,
Viennent se reposer, s'apaiser tour à tour,
D'où chaque onde bientôt à ton appel remonte,
Ou lente et gracieuse, ou menaçante et prompte ?
Réponds. — Obéis-tu ? — Commandes-tu ? — Ta voix
N'est-elle que du bruit, est-elle une pensée ?
Ta route, l'as-tu faite, ou te l'a-t-on tracée ?
Est-ce un esclave, enfin, un maître que je vois ?

A te voir qui bondis, qui frappes, qui dédaignes,
A ce flot qui se meut sans cause hors de soi,
Il semble quelquefois que tu vis, que tu règnes,
Tout-puissant, mais aveugle, inconscient de toi,
Matière active; — et l'âme, à ce mot, s'épouvante;
Un noir reflet descend sur ta couleur mouvante;
Ta voix devient lugubre, et l'esprit hébété,
Dans l'essor qui te pousse et t'arrache à la grève,
Croit contempler du fond d'un effroyable rêve,
L'aveugle mouvement, l'aveugle éternité.

Oh, d'un autre que toi n'as-tu rien à me dire?
N'as-tu point quelque but que l'œil n'aperçoit pas?
Cet empire apparent, est-ce bien ton empire?
Tu ne me réponds pas, tu poursuis. — Mais tu vas,
Et tu reviens toujours dans l'espace où ton onde,
Qu'elle glisse et se taise, ou qu'elle coure et gronde,
Toujours monte et descend au moment attendu.
— Mais le flot suit le flot, et toujours, en arrière,
Chaque vague fait voir une vague première.
— Mais l'effet veut la cause. — Oh, tu m'as répondu!

Roule à présent, mugis! — Je te comprends, — je t'aime!
Ta voix n'est plus la voix qui causait mon ennui;
Tu me paraissais grand, me parlant de toi-même,
Oh! qu'es-tu maintenant? — Tu me parles de lui!
Le maître que tu sers t'élève; ta puissance,
C'est bien plus maintenant, — c'est ton obéissance!
Je t'admirais, — j'adore; — et ce bruit mort, pesant,
Où je croyais ouïr en murmures funèbres
Se répondre les mots, hasard, chaos, ténèbres,
Ce bruit mort qui niait, il affirme à présent!

C'est l'écho de la voix, vie ensemble et lumière,
Qui de régler ta course au premier jour prit soin,
Et cette liberté, d'un cercle prisonnière,
Me semble répéter : — Tu n'iras pas plus loin !
Oui, ces chocs éternels qui me venaient confondre,
Quand je voyais toujours le flot au flot répondre,
Toujours le mouvement du mouvement sortir,
Qu'ils étaient tout pour moi, les effets et les causes,
Me portent maintenant à la source des choses;
— Tout commence, et je vois le premier flot partir.

Témoin de ce grand jour toujours présent, — le même!
La terre a vu changer ses mille aspects divers;
Toi tu roules encor, comme à l'heure suprême,
Où d'un seul mot jaillit notre jeune univers.
Te voir, c'est à moitié voir le spectacle immense;
Dans le flot qui poursuit est le flot qui commence;
Mieux que rien de ce globe aux lois du temps rangé
Tu fais poindre à nos yeux cette première aurore;
Tes flots l'ont réfléchie, et ce jour dure encore,
Se voit encore en toi — toi qui n'as pas changé !

Mystérieux chemin qui porte la pensée !
Elle suit tous les plis de ta robe d'azur ;
Et mesurant la terre, en son tour embrassée,
Elle en marque la forme ainsi d'un trait plus sûr,
Et la laissant rouler, l'esprit plus haut pénètre;
Tu l'aides à la fuir, l'aidant à la connaître;
Tu la révèles même au monde où vont nos yeux
Et jetant les clartés du soleil dans son ombre,
Tu dis notre présence à ses astres sans nombre,
Miroir des cieux pour nous, et de nous pour les cieux.

Seigneur, soyez béni d'avoir, dans vos ouvrages,
Pour qu'ils soient, à nos yeux, comme autant de flambeaux,
Laissé de votre main d'ineffaçables gages ;
De les avoir faits grands, de les avoir faits beaux !
Béni pour les clartés dont la nuit s'accompagne !
Béni pour l'Océan ! béni pour la montagne,
Pour la chaîne sans terme et pour chaque chaînon !
Béni surtout, Seigneur, béni pour la pensée
Qu'on y peut lire autour de chaque anneau tracée,
Pour tout ce que leur voix nous dit en votre nom !



ÉLOGE

DE

CLÉMENCE ISAURE;

Par M. le Vicomte DE RAYNAUD,

Mainteneur;

Prononcé dans la Séance publique du 3 Mai 1845.

Messieurs,

Une femme gracieuse, belle, parée des charmes de la jeunesse et de l'éclat de la fortune, a compris les dangers de la célébrité; la gloire, elle le sait, est l'écueil du bonheur, un mirage brillant mais funeste; ces tristesses de l'âme inséparables du génie, sont à ses yeux le pressentiment des déceptions et des amertumes qui s'attachent à la renommée : et pourtant elle renonce aux rêves de la jeune fille, aux riantes espérances de vingt ans; elle consacre sa fortune et sa vie à propager le goût des arts, le culte de la poésie, à doter sa ville natale d'une grande et glorieuse institution. Cette femme, eût-elle vécu au centre de la civilisation la plus avancée, aurait droit à la recon-

naissance de la cité qu'elle enrichit de ses bienfaits; mais lorsque au sortir de la barbarie, elle devance ses contemporains, dissipe les ténèbres dont ils sont environnés, illumine son siècle d'impérissables clartés, et dépose dans son sein les germes d'un brillant avenir, ah! Messieurs, elle est digne de l'admiration de la France et de l'hommage de la postérité.

Telle fut Clémence Isaure : assujettir la Poésie et la Littérature à des règles, les soumettre à l'autorité, fut pour elle un moyen de préparer leur grandeur future, et de faire sentir le besoin de la loi dans la société.

Populariser la langue française, en l'admettant à nos Jeux, lui parut un pas fait vers l'unité nationale, principe de notre force et de notre grandeur.

Suivre les traces, partager les travaux des hommes généreux, voués à la civilisation des peuples, fut à ses yeux un sacrifice utile à son pays; dès lors à ces grands desseins immolant de tendres penchants, elle sut, simple et modeste, se résigner à la célébrité : tenons-lui compte de sa gloire, qui fut pour elle un deuil éclatant du bonheur.

Alors que sur les pas des barbares l'ignorance envahissait le monde, la vieille société croula tout entière, et dans sa chute elle entraîna les institutions, les sciences, les arts; l'Europe n'offrait plus que de vastes débris. Bientôt de nouveaux peuples surgirent; romains ou barbares d'origine, chrétiens par la foi, soldats par les mœurs, les éléments divers qui les composaient, se reflétaient dans les caractères, et l'homme, au moyen âge, présentait les contrastes les plus bizarres : debout, bardé de fer, poëte, farouche et galant tout ensemble; sa loi, c'était la force; sa vertu, la valeur; sa vie, les combats. Insoumis, aventureux

et fier, pour lui la religion était une espérance plutôt qu'un guide; un seul lien l'attachait au Roi, à la foi jurée, à la défense du faible, au triomphe de la justice; ce lien était l'honneur, mot magique, sentiment français; il fit longtemps de nos pères les modèles et la gloire de la chevalerie!

Au milieu de cette société disjointe, mais animée, Clémence Isaure naquit: poétique création de la Providence, beauté rêveuse au cœur de flamme, l'amour de son pays la posséda tout entière; à ce noble sentiment elle dut à la fois la faculté de concevoir, la force d'exécuter, et cette prévision, j'ai presque dit, ce don de seconde vue qui dévoile l'avenir aux esprits supérieurs et surtout aux âmes d'élite.

Dès son aurore, le XVI.e siècle lui apparut avec sa poésie et sa grandeur; elle vit commencer pour la France cette époque de développement où les peuples surabondent de force et de vie, sont impatients de renommée, entendent au loin la gloire; où s'affranchissant des entraves qui jusqu'alors les avaient enchaînés, ils prennent leur essor vers les régions de l'intelligence et des arts. L'Occitanie avait dicté les règles du Gai Savoir à la Catalogne, prêté sa langue et ses inspirations aux Poëtes de l'Italie renaissante; berceau de la poésie, elle pouvait l'être de la civilisation, et exercer une action puissante sur le grand mouvement qui s'annonçait. Clémence Isaure le comprit, et appréciant l'influence de la Littérature sur les peuples, c'est dans les Lettres qu'elle apporta la réforme. Le faux goût envahissait la poésie, la forme étouffait le fond, la recherche de l'expression remplaçait la pensée, et les sentiments factices avaient partout pris la place de la nature et de la vérité. Il fallait ramener à la règle, au bon goût et au vrai; il fallait que la poésie reçût une impulsion nouvelle, et

puisât ses inspirations à des sources plus vives et plus pures.

Dès longtemps, dans ses frais jardins, Toulouse voyait les Troubadours former un docte aréopage. Un laurier les abritait de ses vastes rameaux, et les couronnes qu'ils décernaient aux Poëtes étaient tressées de fleurs nouvelles. Clémence Isaure sentit ce qu'une telle institution aurait de force et de puissance sous le ciel pur de l'Occitanie, dans ce riant climat où le sentiment des arts est natif, l'amour de la gloire populaire; des chants, des vers, devaient adoucir la rudesse des mâles vertus de nos pères, développer en eux cette lumière de l'intelligence, ces heureuses facultés de l'âme qui font le charme de la vie intime, le lien de la famille, la force du corps social.

Mais un fléau destructeur avait pesé sur la cité, Toulouse redoutait encore ses ravages; la poésie n'avait plus de chants, la harpe du Trouvère était muette; au bruit de la joie, aux applaudissements de la multitude, avait succédé le silence ou le long cri de la douleur. Soulager de grandes misères, calmer de cuisants regrets, fut le premier besoin du cœur de Clémence Isaure; mais bientôt livrée tout entière à l'espoir de féconder l'avenir, on la vit rassembler autour d'elle les Troubadours que la terreur et l'effroi avaient dispersés, fixer par la règle l'organisation du Collége du Gai Savoir, assurer son indépendance, première condition de la durée; on la vit enfin vaincre les obstacles dont la médiocrité entoure toujours l'œuvre du génie, consacrer sa fortune et son zèle à la pensée qui dominait son âme, à la gloire, à l'avenir de son pays.

Le succès fut la digne récompense de ce sublime dévouement : chaque printemps vit à nos fêtes Troubadours, Ménestrels, Châtelaines, et Damoiseaux; fleur

de la chevalerie et de l'intelligence, ils célébraient nos Jeux, ils briguaient nos couronnes : récits, combats, amour, tout était chanté, même la prière; et la pensée religieuse révéla au Poëte ce sentiment de l'infini, cette tristesse rêveuse de l'âme qui la détache de la terre pour l'élever jusques au ciel !

Inspirer de hautes pensées à un peuple insoucieux et galant, l'amener à la vertu par une pente douce et fleurie, le rendre accessible aux joies de l'âme quand un climat brûlant l'entraîne à la volupté, faire concourir ses plus heureuses facultés, l'esprit et la poésie, au progrès de la civilisation, telle fut l'œuvre de Clémence Isaure. A sa voix la culture des arts fit naître la délicatesse du goût et développa celle du cœur; la beauté de la pensée appela l'élégance de l'expression, l'exemple ramena le précepte, on revint à des formes, à des règles oubliées dès longtemps : digues puissantes contre les écarts du génie, leur influence s'étendit sur les mœurs, et façonna au joug de la loi des hommes qui jusque-là avaient pour seule règle leur volonté, pour unique frein la force, pour guide l'inspiration.

Mais chez les peuples séparés par la différence du langage, l'action de la loi ne peut être universelle. Si une langue fut révélée à l'homme comme la première condition de son existence morale, le complément et l'expression de son intelligence, elle fut donnée à chaque peuple comme le principe de sa nationalité, la limite de son gouvernement. Un corps social a la puissance et la durée, alors seulement que les mêmes livres, la même littérature créent des sympathies, des idées, des intérêts communs; en dehors de ces conditions, il n'y a plus de rapports, plus de moyens d'action possibles.

Ces aperçus, vulgaires de nos jours, n'appartenaient

qu'aux esprits supérieurs, à ces époques reculées, où de nobles instincts guidaient plutôt que la réflexion, où tout passait par le cœur et rien n'était défini. Et pourtant une femme pénètre au loin dans l'avenir, pressent ce que la commune patrie acquerra de force et de grandeur le jour où ses enfants, parlant une même langue, n'auront aussi qu'une même pensée; elle comprend que l'unité, puissance motrice du monde, est toujours chez un peuple le principe fécond de la force, de la prospérité et de la gloire.

Quand un noble but s'offre aux grandes âmes, pour elles concevoir c'est exécuter. Avec cette persévérance de volonté, que le succès couronne toujours, Clémence Isaure propage, popularise la langue d'outre-Loire, et, grâce à ses efforts, les chants français sont admis à nos Jeux. Que de répugnances n'eut-elle pas à vaincre ! que d'obstacles à surmonter ! Heurter les préjugés et les affections d'une cité tout entière, décerner dans ses murs les honneurs du triomphe à une langue rivale, est une entreprise qu'une femme pouvait seule tenter : chez elle l'âme se mêle à tout, l'amour du bien se convertit en passion : un homme calcule, elle agit; il raisonne, elle persuade. Irrésistible ascendant de la beauté et de la vertu, tout cède à ta puissance, tout subit ton empire! Devant Clémence Isaure l'obstacle s'abaisse, la difficulté disparaît, et, dans notre belle patrie, la langue française a conquis le droit de cité, elle est proclamée universelle.

Gracieuse, mais incorrecte, notre langue manquait alors de cette chasteté acquise depuis aux dépens des mœurs; moins élégante, plus naïve, elle avait l'allure franche, le laisser aller du premier âge. On dut à son universalité cette heureuse fusion d'où surgit le caractère français : il tient de nous la prompti-

tude de l'aperçu, la hardiesse de l'entreprise, le mordant de l'épigramme; des peuples du Nord lui vinrent la hauteur de la pensée, les jouissances du cœur, ces mélancoliques penchants qui tempèrent notre gaieté; le besoin de vivre, de jouir, les goûts animés, notre climat les fit naître; les mystères de l'âme, les sentiments intimes qui placent la vie au delà des sens, furent révélés par les hommes d'outre-Loire; avides de bruit, de fêtes, nous vivions de plaisir et d'amour, ils nous initièrent au bonheur.

Clémence Isaure prodigua ses trésors à l'embellissement d'une vaste cité, favorisa le mouvement de l'intelligence et le progrès des arts, accepta la plus haute mission que la Providence puisse confier au génie, la mission de concourir à la civilisation d'un grand peuple. Sa constance, ses sacrifices, ses prévisions, sa foi dans l'avenir, tout, jusques aux nuages qui couvrent son berceau et nous dérobent sa tombe, révèle dans cette illustre femme un de ces êtres poétiques, mystérieux, appelés à exercer sur leur siècle une salutaire influence, et par une éclatante association à prendre une part de toutes ses gloires. Evoquons, Messieurs, les souvenirs de l'ère immortelle où commença le règne des beaux-arts; publions des grandeurs qui ne sont point étrangères à Clémence Isaure. Rappeler des époques qui s'éclairèrent quelquefois du reflet de sa pensée, suivre sa trace dans l'histoire, c'est encore lui rendre un hommage, c'est couronner son front d'une palme nouvelle.

Longtemps une existence aventureuse et guerrière détourna nos aïeux des travaux de l'intelligence et de la culture des arts; la science se réfugiait dans le cloître; le chant des Poëtes se perdait dans la foule; il n'avait d'autre écho que le bruit des armes et les cris

de guerre retentissant de toute part; pendant deux siècles les nations armées se précipitaient dans la voie périlleuse et brillante que la chevalerie frayait en Orient. Les croisades, inspirées par la foi et l'amour de la gloire, ont, contre toute attente, porté des fruits dans l'ordre matériel plutôt que dans l'ordre moral. Nous dûmes à la Grèce et à la Syrie l'impulsion donnée aux arts mécaniques et à l'industrie; mais le développement de l'intelligence et de la pensée prit autre part son origine; du Midi nous vint la lumière. Sous Charles VIII et Louis XII les Français firent de l'Italie le théâtre de leurs exploits; ils y rencontrèrent la gloire, et rapportèrent parmi nous ce sentiment du beau, ce goût des arts, ce besoin de célébrité, qui fut plus tard la source de notre grandeur.

Cette époque vit naître la Reine de nos Jeux, encouragea ses travaux, applaudit surtout à la pensée de féconder le génie par l'inspiration chrétienne, et de placer nos concours sous une influence divine. La riante et voluptueuse Mythologie de la Grèce animait toute la nature, exilait les dieux de l'Olympe pour en peupler l'univers; mais ces fictions brillantes, ces poétiques images ne suffisaient plus à notre intelligence et n'en étaient pas l'expression. Le christianisme avait mis en harmonie les facultés de l'homme avec ses nobles destins, épuré la vie par le sacrifice, l'âme par l'amour, le génie par la vérité; il lui appartenait, et Clémence Isaure le sentit, de doter la poésie de richesses nouvelles, de projeter sur les arts les rayons de son immortalité.

Un vaste champ s'ouvrait aux intelligences; le développement des idées, le progrès des esprits se manifestaient de toute part; la France impatiente attendait un roi qui donnât l'impulsion au siècle, et lui imprimât le mouvement, quand François I.er

monta au trône. Chevalier, artiste, poëte et savant tout ensemble, il eut des revers qui rehaussèrent l'éclat du courage français, des faiblesses qui embellirent sa cour des charmes de l'esprit et de la beauté. A sa parole, des palais magnifiques s'élèvent de toute part, les chefs-d'œuvre de l'art les décorent; il fonde des institutions savantes; les sciences, la poésie, sont en honneur; dans notre France hospitalière, Léonard de Vinci expirant trouve une main amie pour lui fermer les yeux, cette main est celle du roi, et la foule des courtisans étonnés avait déjà vu une royale princesse honorer la science endormie d'une faveur qui n'appartient qu'à l'amour. Partout on fête le savant, partout on recherche le poëte; les cités les saluent à leur passage, les châteaux s'empressent de les accueillir; pour asile, ils ont le palais des rois, et prenant enfin la place qui lui appartient, l'intelligence s'assied entre le courage et la grandeur!

Dès ce jour, le génie français prit son vol : Racan, Marot, Malherbes chantaient; l'ingénieux et piquant Rabelais, le naïf et profond Montaigne charmaient le siècle par leurs écrits. Dans ce pays d'imitation et d'enthousiasme, l'impulsion donnée a la rapidité électrique; nos discordes civiles, les guerres de religion, la ligue, ne furent pas même un obstacle au progrès de l'esprit humain; une fois en marche, rien ne l'arrête! philosophie, histoire, beaux-arts, tout grandissait, tout répandait des flots de lumière : les mœurs chevaleresques s'alliant au savoir, adoucirent ce qu'il avait de rude et d'austère; pour la première fois la science se para du brillant de l'esprit et s'embellit du charme de la grâce.

Avec cette période de notre histoire cesse l'influence du Midi et de Clémence Isaure sur la littérature et la civilisation françaises : mais dans la vie

des peuples tout se lie, tout s'enchaîne; l'époque qui suit est le développement de celle qui précède; les gloires de Louis XIV ne sont point étrangères à celles de François I.er; nous pouvons revendiquer une part de toutes les grandeurs de la France. Saluons, Messieurs, le XVII.e siècle à son aurore, siècle de poésie, de science et de foi! Descartes qui le domine de toute la hauteur de son génie, agrandit la sphère de l'homme, explique l'âme, le temps, l'espace, et ne s'arrête qu'aux pieds de Dieu; Richelieu apportant dans la politique et la guerre cette profondeur de pensée, cette hardiesse d'exécution qui ose et embrasse tout; Corneille, ce poëte sublime, qui fit ses héros trop grands en leur prêtant son âme et son génie : tels furent les précurseurs du grand règne, du règne de Louis XIV.

Alors brillèrent à la fois toutes les splendeurs, toutes les gloires! Tandis que sur les pas de Turenne et de Condé la victoire nous donnait des provinces, Vendôme abaissait devant nous les Pyrénées, un canal était jeté entre les deux mers, des routes tracées dans la France entière, des lois que l'on admire encore, répondaient à la fois aux besoins du pays et aux exigences de la justice. A la voix de Colbert, des manufactures s'élevaient; les Invalides, Versailles, attestent que les arts enfantaient des merveilles; la toile s'animait sous le pinceau de le Brun et de le Sueur; nouveau Pygmalion, Puget donnait la vie au marbre; Racine, Corneille, Molière, occupaient la scène française; Sévigné jugeait Bourdaloue, et Bossuet, ce géant de l'éloquence, proclamait du haut de la chaire les grandeurs de la Religion et les sublimités de Dieu. Tout était alors élévation, grâce, dignité, génie; et Louis XIV, l'âme et la vie de cette grande

époque, voyait avec orgueil son peuple devenu l'aristocratie de l'univers.

Depuis cette brillante époque, que d'empires détruits, que de gloires éteintes! Les révolutions, le temps obscurcissent les renommées, brisent les trônes, effacent les souvenirs, et Clémence Isaure, comme un pur rayon, brille à travers les âges; une ville célèbre s'enorgueillit de l'avoir vue naître; le poëte la chante, le peuple redit sa gracieuse légende; sa pensée, sa foi, vivent entières dans son œuvre, et si les orages dispersèrent longtemps ses fils, le premier jour serein les retrouva sous sa bannière. Mais ces concours, ces Jeux illustrés par nos souvenirs nous offrent-ils des espérances ? L'amour de l'art s'éteint, plus de poésie, plus d'inspiration ; le génie s'abaisse, calcule; l'industrie est reine du monde, et des régions de l'infini refoule l'homme jusqu'à ce positif étroit, ce sensualisme funeste que suivent toujours la corruption des peuples et la chute des grands empires.

D'obscurs nuages amoncelés sur notre vieille Europe nous dérobent ses futures destinées ; Dieu seul voit au delà : est-ce le calme précurseur des tempêtes qui règne autour de nous, ou, dégagé des entraves de l'égoïsme et du doute, le génie de la France déploiera-t-il ses ailes pour planer encore sur l'univers ? Gloire ou défaite, servitude ou liberté, quel que soit l'avenir qui se prépare, Clémence Isaure, tant que Toulouse, la noble cité, riche de gloire, fière de ses enfants, gardera le sentiment des grandes choses, l'amour des arts, le culte des souvenirs ; tant qu'un cœur généreux battra dans l'Occitanie, le Poëte vous nommera la Muse des douces inspirations, vous serez pour l'artiste le type de l'idéal et du beau, pour l'âme rêveuse l'astre protecteur qui la guide. Et nous, Mainteneurs de vos Jeux, nous vos ministres fidèles, alors

que le printemps et les fleurs ramèneront vos riantes fêtes, alors que dans cette enceinte, enivrés des éloges et des applaudissements de la beauté, le Poëte se parera de vos couronnes, nous viendrons déposer à vos pieds le tribut de notre reconnaissance et proclamer votre immortalité.



RAPPORT

SUR LE CONCOURS,

Lu en Séance publique, le 3 Mai 1845;

Par M. Théophile DE BARBOT, un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

Cet empressement toujours le même au même appel; la double parure de cette enceinte; cette Fête au dehors comme au dedans; ce cortége; ces Fleurs qu'il rapporte, ces rues qu'il traverse, ce peuple qui comprend; tout, dès l'abord, fait de ce jour un jour à part dans les jours de solennité littéraire. Et, ce caractère qui lui est propre, d'autres traits le marquent bientôt; c'est, après ce qu'il fait voir, ce qu'il fait entendre; c'est la variété des tons, la diversité des voix, la liberté des sujets. Partout ailleurs, quand la lice s'ouvre, quand les Poëtes y descendent, la route est tracée devant eux, le but marqué; la corde est mise à la lire. Il faut qu'ils prennent ce sujet et ce genre que d'autres ont choisis; il faut qu'ils fassent vibrer cette corde : tout est réglé, ici tout est libre. C'est qu'ici la lice s'est ouverte dans les temps d'inspiration naïve, dans le passé, à la voix d'une femme. Poëte, elle a dit aux Poëtes : Chantez! mais chantez comme les

Poëtes chantent : au ton de leur âme, au mouvement de leur pensée, au signal de l'inspiration présente; avec l'Ode, si c'est l'enthousiasme; avec l'Elégie, si c'est la tristesse. Heureuse diversité! favorable d'abord à ceux qu'elle affranchit, douce à ceux qui écoutent, bonne à ceux qui observent. On peut y voir, dans une certaine mesure, où vont les idées, où s'attachent les préférences; on peut y trouver cette empreinte qui est une date, aussi bien que le chiffre des années. C'est ainsi que nos Recueils passés et ceux de nos jours, montrent la différence des époques; les titres des Odes la marqueraient à eux seuls : au lieu des sujets de l'imagination, les sujets de l'histoire; au lieu des noms de l'allégorie, les noms des grands hommes, et ce n'est pas seulement sur les deux grandes lyres de notre siècle que l'Ode à Bonaparte a remplacé l'Ode à la Fortune. Glorieuse, mais difficile tâche! relever, sur quelques strophes, le théâtre où les grands hommes parurent, les y placer seuls, et jeter sur leur figure une telle clarté, que leur apparition rapide laisse une trace durable! emprunter le pinceau de l'historien pour un moment, pour quelques traits, et cependant, ouvrir plus d'espace, verser plus de jour! en disant moins, faire entendre davantage! inventer un cadre, mais pour que le portrait soit plus vrai; le colorer, mais pour qu'il soit plus vivant!

Cette bonne fortune, d'un cadre heureusement choisi, n'a pas manqué à l'auteur de l'une des Odes couronnées; et il y a placé les deux grandes figures qui dominent, dans ce siècle, l'une, le monde de l'action; l'autre, le monde de la pensée. Voici ce cadre; voici ce que le Poëte a vu à cette lumière que l'inspiration allume : L'Océan et ses immenses solitudes; à ses deux bouts, deux plages désertes, deux tombeaux vides; à travers cet Océan, deux voix se répondent, et les souvenirs qu'elles réveil-

lent sont assez grands pour peupler toute cette solitude. Ces deux plages, Messieurs, c'est la plage de Sainte-Hélène, c'est celle de Saint-Malo; ces deux tombeaux, c'est celui que Napoléon n'avait pas choisi, et que lui fit la fortune; c'est celui que M. de Châteaubriand a choisi à l'avance, et qui de longtemps n'éveillera d'autre idée, j'espère, que celle de la gloire de sa vieillesse; ces deux voix qui chantent, c'est, au fond de l'Atlantique, la voix d'Adamastor, le génie des tempêtes; sur les mers de l'Armorique, la voix de Velleda, cette création de la Muse. L'idée était heureuse: ces deux tombeaux semblables, et pourtant si différents, avec les noms qu'ils ont et les cendres qui leur manquent, vides au dedans, remplissant tout au dehors; ces deux grands hommes, mis en parallèle à travers l'Océan, l'un roi dans la sphère où l'on agit, l'autre dans la sphère où l'on médite; l'un suspendant le monde au bruit de ses pas, l'autre au bruit de ses chants! L'idée était heureuse, et elle a soutenu l'auteur dans tout ce qui est venu d'elle; les strophes qui ouvrent la scène, et que résume ce beau vers:

> Par l'immortalité ces deux tombeaux sont frères;

celles qui la ferment et qui inscrivent sur ces deux tombeaux, si poétiquement unis, si poétiquement séparés, ces deux noms, que chaque vers a fait entendre et qu'aucun encore n'a dits, ont une grande supériorité sur les strophes intermédiaires, surtout sur celle où Adamastor a la parole. Le génie des tempêtes parlant du génie des batailles! c'était un grand engagement; pour qu'il fût tenu, il aurait fallu qu'il y eût là, plus ou autrement que ce qu'il y a ailleurs; quelque chose comme de géant à géant, de roi détrôné à roi détrôné; il aurait fallu que les strophes parussent rouler à ce souffle qui soulève les ondes. Mais si l'é-

nergie a manqué au géant, la grâce n'a pas manqué à la vierge. On pourrait peut-être désirer aux strophes qu'elle murmure, un peu moins de longueur ; mais elles commencent bien, et elles finissent par ce vers :

Et si la mort pouvait oublier,... qu'elle oublie !

Au total, la conception est belle, l'exécution est incomplète : c'est, dans un cadre bien choisi, un tableau bien commencé, faiblement continué, convenablement fini. C'est qu'une idée heureuse n'apporte pas tout avec elle; il ne suffit pas de la pureté du métal en fusion ; il faut encore l'exactitude du moule. Celui dans lequel sont coulées ces strophes, n'est pas assez net ; le vers ne s'en échappe pas avec des contours assez bien arrêtés, et ne laisse pas à la pensée cette clarté d'un développement régulier et sans enjambement pénible. Aussi l'auteur n'a-t-il pas obtenu ce qu'une exécution plus heureuse eût valu à son plan ; aussi a-t-il eu un rival. Celui-ci a puisé de même dans l'histoire, mais pour en faire sortir, non l'image d'un grand homme, mais l'image d'une ville. Pendant que l'un voyait, à l'horizon sans borne de l'Atlantique, ces deux plages et ces deux tombeaux; l'autre voyait à l'horizon du Midi, des murs, d'abord incomplets, bientôt réguliers et étendus ; des tours et des remparts, des temples et des églises ; cette basilique qui n'est pas loin de nous, ce Capitole où nous sommes, Toulouse enfin ; et dans ces murs brillaient à ses yeux tour à tour, le butin des fiers Tectosages et l'appareil des fêtes romaines, la splendeur de la cour des rois Visigoths et l'éclat des cours plénières des Comtes ; ici la hache de Théodoric, plus loin la lance de Raimond, par dessus tout les fleurs de Clémence. Les strophes où se déroulent ces splendeurs successives, sont pleines d'éclat et d'harmonie ; mais à cette brillante couleur ne répond pas une cha-

leur égale. Le mouvement chronologique des faits, plutôt que le mouvement irrégulier des idées, en enchaîne les images : c'est de l'or et de la soie sur des fils déjà réunis ; plutôt l'œuvre de l'art qui polit que de l'imagination qui invente. Cette Ode, en un mot, a ce qui manque à la précédente, une forme précise et harmonieuse ; elle n'a pas ce qu'a celle-ci, cette idée mère, cette idée large, d'où tous les développements sortent, où tous contiennent.

L'Académie s'est partagée entre ces deux pièces ; les uns prisant plus haut le trait et l'expression, les autres le fini et la couleur, tous regrettant de ne pas trouver ces qualités ensemble. C'est l'Amarante alors qui eût été donnée ; c'est à la Violette que l'Académie a été obligée de s'arrêter. Elle a accordé la même récompense aux ouvrages ; elle a donné la même sympathie aux auteurs, heureuse de trouver dans celui des *Deux Tombeaux*, M. Hippolyte Maquan, le combattant de précédentes luttes ; dans l'auteur de *Toulouse*, M. Eugène Lébraly, le vainqueur de tant de luttes passées. Ses triomphes sont désormais complets ; il n'a plus qu'à prendre ses lettres de Maître ès Jeux, cette couronne dernière, qui est comme la réunion de toutes les autres.

A ces deux Odes empruntées au passé, en succède une empruntée à l'avenir ; elle l'a pris pour sujet et pour titre. *L'Avenir!* mot sombre ou mot brillant, selon qu'on le prononce! Gouffre qui se ferme ou se creuse, édifice qui tombe ou s'élève, difficile énigme ! toujours embarrassante, même quand le mot qu'on y cherche n'est que le mot de la vie d'un seul ; tout-à-fait inextricable, quand c'est celui de la vie d'un peuple ! Il n'y a que deux aides alors : ou l'expérience et ses analogies, ou l'imagination et ses prestiges : ces deux aides n'ont

pas suffisamment secouru l'auteur; il n'a pas vu d'un œil assez sûr dans ce qui a été; il ne s'est pas élancé d'un vol assez ferme vers ce qui sera : il a fait une œuvre qui séduit d'abord, qui a de l'éclat, qui reste un peu indécise, un peu vague. Mais il est bien jeune; son coup-d'œil s'étendra, sa main s'affermira, et après avoir fait, cette année et l'année dernière, deux tableaux que l'Académie s'est plu à exposer dans cette seconde partie de son Recueil où la publicité est la seule couronne, il en fera de plus complets qu'elle pourra placer dans la première.

Ces trois Odes sont suivies d'une foule d'autres, inspirées, comme les Odes couronnées, par l'idée que j'appellerai historique, parce qu'elle se plaît aux types que fournit l'histoire. Mêlée à l'idée religieuse, elle a évoqué du passé une suite de figures illustres, telles que *Bossuet, saint Vincent de Paul, sainte Thérèse,* à qui il n'a manqué qu'une ressemblance plus vivante, pour valoir aux auteurs autre chose que la sympathie de l'Académie.

La strophe qui, dans la première de ces Odes, élève au-dessus de toutes les gloires, de toutes les grandeurs du grand siècle, la chaire où parle Bossuet;

Celle de la seconde, qui place saint Vincent de Paul au milieu d'enfants qui n'ont pas de mère, et à qui il va en donner une, — la Charité;

Celle enfin qui agenouille aux pieds des autels cette chaste épouse du Christ, dont toute l'âme, toute la vie est dans ces mots : Souffrir ou mourir !

Ont, chacune, suivant la convenance, l'une, la grandeur; l'autre, la tendresse évangélique; la troisième, l'ardente ferveur.

Les autres strophes ne se sont pas assez réchauffées à la chaleur, à la vie de celles-là; elles ne forment pas,

en un mot, un ensemble assez complet pour que l'Académie ait été au delà d'un examen séparé.

La plus remarquable de ces compositions est celle qui a pour titre : *Saint Jérôme*. Elle a été lue dans la séance d'hier ; elle l'eût été dans celle d'aujourd'hui, si avec l'heureux choix des pensées et des expressions, elle avait ce je ne sais quoi qui achève de donner le relief et la vie. Peut-être eût-il fallu préparer moins longuement l'entrée en scène du sublime solitaire ; l'y poser d'une manière plus nette et plus décisive ; le placer tout de suite dans la réalité, au centre de ce désert où il lutte, au lieu de le placer dans les généralités de l'abstraction, à droite de l'église, *dont il est la colonne de granit*. C'est une nuance bien fugitive ; mais ce qui fait qu'une œuvre saisit ou ne saisit pas, n'est-ce pas quelque chose d'indéfinissable ? Et tant de détails plaisent dans cette œuvre, qu'on ne peut pas s'empêcher de s'occuper de ce qui lui manque ; on le cherche ; l'auteur le trouvera, et nos prochains Concours compléteront, sur le front de M.me Thore, les fleurs de cette couronne que les précédents Concours ont si glorieusement commencée.

Après les types des grandeurs religieuses, les types des grandeurs littéraires : ici Dante arrivant à Ravenne, là Byron partant de Venise, plus loin Klopstock.

Evoquer du passé ces hommes qui portent au front, à défaut de la couronne visible, l'invisible auréole, ce n'est pas une petite tâche ; les faire parler en est une plus grande ; leur faire redire ce qu'ils disaient vivants, une plus grande encore. Les auteurs des deux premières Odes n'ont pas reculé, l'un, devant la seconde de ces difficultés, l'autre, devant la troisième. Le proscrit des passions populaires, et le proscrit de ses passions propres, s'adressent, l'un, à cette patrie ingrate que rien ne remplaça pour lui, l'autre à cette seconde

patrie que sa fantaisie s'était faite, à cette Venise dont il réfléchit dans ses vers les éblouissantes splendeurs. La dette était bien forte : si elle n'a pas été entièrement acquittée par les deux auteurs, la difficulté n'est pas leur seule excuse ; il y en a d'autres dans quelques-uns de leurs vers.

L'auteur de la troisième Ode ne s'est heurté à aucune de ces trois difficultés, pas même à la première. Klopstock n'est en quelque sorte que dans la préface de son œuvre, que dans l'invocation de la première strophe, et la teinte suave et douce que fait à cette strophe le choix des mots et du rhythme, cette teinte qui de là se répand sur toutes les autres, sur toute la pièce, lui compose un genre de mérite modeste qu'on ne couronne pas, mais qu'on sent doucement.

Puis les types guerriers : c'est Charles-Martel la veille de sa victoire ; c'est Abd-el-Kader le lendemain de ses défaites ; c'est le champ de bataille d'Isly.

Cette dernière Ode est, sans comparaison, la meilleure des trois. Le commencement et la fin sont pleins de verve et de mouvement; mais quand l'auteur passe de la strophe de six vers à la strophe de dix vers, des images vivantes aux idées abstraites, d'Afrique en France, la même inspiration ne l'y suit pas. La terre brûlante d'Afrique semble avoir le secret de sa force; il se relève quand il y revient, quand il en touche de nouveau le sol; c'est que le lieu commun est un terrible ennemi, un ennemi à étouffer les plus forts; et c'en est un aussi pour notre poésie, que le son des noms propres, prosaïque écueil dont on ne triomphe qu'en n'y touchant pas.

N'en serait-ce pas un troisième, mais d'un genre tout différent, — ici l'écueil, c'est trop de poésie ; — n'en serait-ce pas un troisième que ces songes où les cieux apparaissent, où toute l'histoire de la terre se déroule,

que ces tableaux si difficiles par eux-mêmes, si redoutables par la comparaison ?

C'est un de ces songes que l'auteur de *la Vision de Charles-Martel* envoie au héros, c'est un de ces tableaux qu'il déroule dans cette tente, où repose, la veille de la bataille, le glorieux vainqueur du lendemain. Quelques parties en sont bien touchées; mais peut-être, auprès de la couche guerrière du grand chef des Francs, se prend-on à regretter le berceau du prince aux mains ouvertes, dont le Concours de 1843 nous offrit une si gracieuse image. M. Bataille nous a gâtés alors ; il nous gâtera encore ; il reviendra de l'Ode au Poëme, des champs de la Touraine aux champs du Bearn ; c'est son terrain.

Abd-el-Kader, lui, ne dort pas ; il veille, il calcule les pertes du passé, les dangers de l'avenir, et il ne peut se consoler de la nécessité de céder, ni se décider à la suivre; et pour le consoler, et surtout pour le décider, le Poëte lui montre dans l'ennemi auquel il faut qu'il cède, non pas seulement une grande nation, la France, mais une puissance plus grande encore, la civilisation. Ce passage a une strophe très-heureuse, et les autres, en laissant à désirer, donnent à espérer aussi.

Ces ouvrages, dont je ne cite qu'en passant et les beautés et les défauts (j'ai hâte, et vous aussi, et plus peut-être), forment, avec d'autres encore, qu'il serait long, même de nommer, l'ensemble des tableaux où l'idée historique s'est réfléchie ; l'idée religieuse qui, en s'y mêlant, a produit les types déjà marqués plus haut, s'est fait aussi un domaine à part, composé d'Odes diverses : les unes, où il faut louer le sentiment et l'intention ; d'autres, où il faut louer en outre des pensées et des expressions; quelques-unes, comme le *Christ libérateur, le Rétablissement de l'Eglise en Afrique,*

dont on pourrait citer des passages. La plus remarquable de toutes, est celle qui a pour titre, *la Foi;* elle a été lue dans la séance d'hier, et le public a pu en admirer, comme nous, l'heureux et brillant début.

Si l'auteur, M. Guillonnet, eût continué et fini comme il a commencé, s'il n'avait pas fait sortir de cette première énumération si heureuse, parce qu'elle aboutit à ce vers,

Je ne l'ai pas vu ; mais je crois !

une seconde énumération qui n'a pas le prestige d'un couronnement pareil, et où, de siècle en siècle, se déroule tout ce que la Foi a donné le courage de supporter, et tout ce que la Foi a donné la force de faire; s'il n'avait pas épuisé cette mine d'où il avait tiré d'abord un si riche filon; s'il n'y eût pris que ce qu'il fallait pour que son flambeau eût une branche de plus, et que son œuvre, réduite, mais plus complète ainsi, ainsi nous eût été offerte, l'or de nos Fleurs eût à peine suffi en échange.

Comme l'idée religieuse, mais dans une proportion bien moindre, l'idée métaphysique a eu ses sujets : les uns, déjà usés au siècle dernier, comme *la Gloire, le Bonheur;* les autres, nouvellement, mais complétement épuisés, comme *les Poëtes, la Mission du Poëte, le Poëte.*

Cette dernière Ode, cependant, rachète, par l'élégance de la forme, le peu de nouveauté du fonds. La strophe est bien faite; le vers se détache à la fois et s'enchaîne; la marche est bonne. Si l'auteur, M. Accurse Alix, imprime une allure semblable à des idées différentes; s'il coule une autre matière dans le même moule, nous lui présageons, dans les Concours prochains, de meilleures chances que dans celui-ci.

L'industrie a eu son Ode, *les Chemins de fer;* la mode a eu la sienne, *le Cigare;* et avec cette ressem-

blance que, des deux parts, ce n'est pas une Ode, c'est une Satire; les deux auteurs ont eu le même but. L'un n'a parlé des Chemins de fer, que pour qu'on les ferme; l'autre ne parle du Cigare, que pour qu'on l'éteigne.

Comment ne pas se laisser entraîner, lorsqu'on est sur les chemins de fer, lorsque le vers a pris cette allure irrésistible, lorsque les strophes se succèdent comme ces rail-wais, où, on le sait, l'obstacle est précisément de s'arrêter. C'est là une difficulté de plus qu'aurait pu se proposer l'auteur; et il en a tant surmonté, qu'il aurait peut-être aussi vaincu celle-là; son ouvrage y aurait gagné.

La strophe, par exemple, qui suit ce trait si heureux :

Que dis-je? on ne s'en souvient pas,

affaiblit ce qu'elle veut expliquer; il faut passer vite après ces traits-là. Quand on les a trouvés, on ne cherche plus. Mais si la route est longue, elle finit bien : et il n'y a pas de course que ne fissent oublier les quatre derniers vers; nos recueils en ont peu d'aussi beaux.

L'auteur du *Cigare* ne s'arrête pas facilement non plus; peut-être est-ce pour mieux reproduire ce qu'il veut peindre. Son vers pénètre partout; il y a des étincelles pourtant dans cette fumée.

La poésie intime a eu ses deux Odes. L'une d'elles, intitulée *mes Souvenirs*, est un gracieux retour aux jours de l'enfance. La route, qui y ramène, est unie et douce, et sous le charme qu'on trouve à la suivre, on n'en demande pas le nom; on ne se demande pas si c'est bien là une Ode; mais si le lecteur oublie, le juge se souvient.

La Poésie politique a eu les deux siennes aussi; l'une, *la Tyrannie*, a de grandes beautés et de grands défauts : œuvre étrange! sans mesure dans les idées, comme dans leur forme; changeant de rhythme

comme de plan ; passant de l'alexandrin au vers de huit syllabes, au vers de sept, de la strophe un moment régulière à ce qui n'a ni la régularité de l'Ode, ni la régularité du récit ; s'élançant des déserts de l'Afrique aux steppes de la Pologne ; du tombeau de Caton dans le passé, au tombeau de la Russie dans l'avenir ; des Césars aux Kzars ; mais faisant rayonner, comme des éclairs dans l'orage, quelques pensées et quelques vers. Si ces traits eussent été plus fréquents, si la lumière eût dominé l'ombre, nous aurions regretté que le fond nuisît à la forme, et que l'exagération des sentiments ne permît pas d'en encourager l'expression.

Cette exposition des Odes, que j'ai ouverte par *les deux Tombeaux*, par *Toulouse*, je vais la clore maintenant par ce qui était autrefois une ville et n'est plus aujourd'hui qu'un tombeau, par *Maguelone*. Peut-être, après avoir lu, trouvera-t-on qu'ainsi ordonnée, elle finit comme elle a commencé, par ce qu'il y a de mieux. Peut-être trouvera-t-on que ces deux tableaux, Toulouse, Maguelone, malgré la distance qui les sépare, malgré leur différence, l'une dans sa vie, et l'autre dans sa mort, ont quelque chose qui les rapproche ; le talent du peintre. Celui-ci aussi a l'art d'arrêter les contours, de disposer les couleurs. La strophe s'ouvre et se ferme ; le vers ressort, la pensée se déploie, et la marche a quelque chose de franc et de leste, qui appelle un sujet plus vif. Qu'a-t-il donc manqué à *Maguelone?* l'éclat de *Toulouse*, des traits plus variés, des ombres moins uniformes. Le récit de ses jours de splendeur, le détail de ce que faisaient alors ses chevaliers, ont cet enchaînement, cette marche logique qui ne va pas à l'Ode. Telle qu'elle est, elle m'a paru propre à reposer, au bout de cette longue galerie, les yeux fatigués du spectateur, et à terminer cette longue chaîne par un anneau qui la relève.

Ainsi, Messieurs, sur les cinquante-neuf Odes envoyées cette année à l'Académie, fleurs diverses, inégales de couleur et de parfum, la plupart sont venues sur le sol de la religion et de l'histoire, quelques-unes sur le domaine de l'abstraction et de l'allégorie, un petit nombre au foyer domestique, une seule au souffle de la fantaisie. C'est sur des fonds pareils, mais dans des proportions différentes, que sont venues les productions des autres genres, qu'ont germé les quatre Discours en vers, et les quinze Poëmes ; mais aucun n'y a pris ce développement qui appelle et justifie les regards du public ; ils ont tous langui, ils se sont tous arrêtés à un certain niveau : plantes incomplètes, auxquelles ont manqué les puissantes haleines et les chauds rayons. Quelques-uns cependant, dont voici les titres : *à Paris et à Naples, Mater dolorosa, le Destin d'une Fleur, la Mort d'un Poëte,* annoncent un talent de versification qui semble n'attendre qu'un sujet plus heureux et une occasion meilleure; qu'elle se présente, qu'elle soit saisie, l'Académie applaudira.

Les auteurs des Epîtres ont mieux rencontré ; c'est que ce talent de versification dont je viens de parler, et qui, dans notre époque, après tant d'essais, après tant d'efforts, avec tant de secours, est devenu la faculté de tant de monde, suffit, jusqu'à un certain point, à l'Epître. Il n'y suffit pas entièrement cependant; et celle qui a pour titre : *Explication avec ma Muse,* en est une première preuve. Elle a un style facile, une forme claire, une grande richesse de rimes, mais sur un fonds un peu pauvre et surtout un peu étendu. La Muse veut veiller, l'auteur veut dormir. Il veut rester en Champagne, elle veut aller à Toulouse. C'est un dialogue inépuisable.

La *Fin du Monde* en est peut-être une seconde

preuve. La fin du Monde! le titre effraie d'abord, mais on est bien vite rassuré. Les vers se succèdent, négligés, confiants, sous la forme la plus commode, la forme de dix syllabes, au hasard de la route, écho et miroir de tout ce qu'elle présente; ce sans façon fait du bien. Les symptômes menaçants qu'offre notre double monde, tempêtes ou systèmes, s'y réfléchissent bien quelquefois; mais où ne se réfléchissent-ils pas? D'ailleurs, ce qui domine, ce sont les détails d'intérieur académique, et ils n'ont jamais annoncé la fin de rien; et l'épisode où deux époux, prêts à se séparer, se réunissent de plus fort, annoncerait au contraire le rétablissement de tout. On est donc tout-à-fait à l'aise comme l'auteur. L'allure négligée a du charme, et elle ne tire pas à conséquence lorsqu'on a fait ses preuves comme M. Viancin : l'auteur de l'Ode de 1840 a montré dans quel fonds il pouvait, quand il voulait, puiser ses idées, dans quel moule il les savait jeter.

Cette facilité, cette habitude des vers, qui les fait aller en quelque sorte à eux tout seuls, n'est pas ce qui distingue de même l'Epître *A Madame Louise de S. E.*; c'est au contraire à l'absence de cette qualité, qui peut devenir si facilement un défaut, qu'elle doit sa distinction et sa saveur. Il y a là un fond d'émotions contenues, de pensées inexprimées, dont l'ébranlement se fait sentir à la surface, et qui donne du prix et du relief à cette pièce.

Le dialogue, qui a été un écueil pour l'auteur de l'Epître *A ma Muse*, en a été un aussi pour l'auteur de celle intitulée *Les Marionnettes*. Ici, ce n'est pas l'uniformité, c'est la variété, c'est le nombre des interlocuteurs qui a été l'obstacle. La pièce a été lue dans la séance d'hier, et le public a pu regretter, comme nous, qu'on ne sache pas assez qui parle et où l'on

parle, et que, dans cette obscurité, des qualités réelles, un style clair, du trait, de la verve, perdent une partie de leur éclat. Ces défauts écartaient cet ouvrage de l'arène, comme des défauts plus grands en avaient écarté les précédents, et il n'y est plus resté que les deux Epîtres dont je vais maintenant vous entretenir.

Celle qui est intitulée *Epître à un Mainteneur*, est comme divisée en deux parties : la première, sur ce thème; rien n'est nouveau : la seconde, sur cet autre; tout est nouveau. Et ces deux thèses se développent au courant d'idées faciles, de vers coulants, d'expressions heureuses, montrant, l'une, la constante uniformité du fond; l'autre, l'inépuisable variété de la forme; ici, les figures pareilles d'Achille, de Turnus, de Renaud; là, leur langage dissemblable; répétant l'objection du fabuliste, et lui répondant que ce qu'il y a de nouveau, c'est lui, c'est sa parole, c'est son style; faisant voir, en un mot, la ressemblance d'abord, la différence ensuite. Et ce n'est pas un jeu du Poëte; le penseur dirait comme lui. Oui, bien souvent, l'idée en apparence la même, est en réalité différente, selon qu'elle est dite, selon qui la dit. Elle est ancienne chez celui qui la répète; elle est nouvelle chez celui qui la trouve. C'est qu'elle a là, sur ce fonds où elle vient de naître, une vie à elle, un aspect à elle. C'est la même fleur, mais venue ailleurs, mais autrement posée, autrement ouverte; — ce n'est plus la même fleur. Du reste, c'est à plaire plus qu'à convaincre que s'est attaché l'auteur, et le plaisir que fait la lecture de sa pièce a suffi à son succès, suffit au but qu'il s'est proposé.

L'auteur de l'Epître *Aux jeunes Mères* s'en est proposé un plus élevé. Il regarde au foyer domestique, et il voit l'enfant s'appuyant à la mère, la mère jouant avec l'enfant, et il se réjouit avec elle. Mais le

jeu continue, et le compagnon devient tyran : pas d'impossibilité pour ses caprices, pas d'obstacles à ce qu'il croit ses plaisirs ; et alors le poëte s'afflige, et il dit à ces mères qui ne voient que le présent : Regardez l'avenir! cet enfant que vous élevez sur des roses, ce n'est pas sur des roses qu'il doit vivre. Ah! laissez-le se heurter aux aspérités de sa vie d'enfant, afin qu'il puisse se heurter un jour, sans trop de souffrance, aux aspérités de sa vie de jeune homme, de sa vie d'homme mûr. Vous croyez faire son bonheur, c'est son malheur que vous faites. Il est destiné à l'épreuve, préparez-le à l'épreuve ; nourrissez-le du lait de l'Evangile, du pain des forts plus tard ; ne l'envoyez pas désarmé! Et ces conseils, il les a enveloppés de gracieuses images, il les a fondus en harmonieux vers : vous les entendrez bientôt, Messieurs, et le Souci accordé à leur auteur, M. Violeau, celui accordé pareillement à l'auteur de l'Epître *A un Mainteneur*, M. Richard Baudin, recevront une nouvelle valeur de vos applaudissements. L'Académie les a revus avec plaisir tous deux sur la route de leurs triomphes passés ; et ce plaisir, M. Violeau le lui a causé deux fois : vous l'aurez deux fois comme elle : dans les Ballades dont je vais vous parler, comme dans les Epîtres dont je n'ai plus rien à vous dire.

Onze Ballades ont été envoyées à l'Académie, et la proportion de celles à distinguer est plus grande que dans les autres genres.

L'Enfant et l'Enfant Jésus, présente une conception hardie, trop hardie peut-être, mais originale, et une exécution souvent heureuse. Il aurait fallu qu'elle le fût toujours, que tous les détails fussent irréprochables pour sauver les hasards de la donnée. *L'Hirondelle*, est un gracieux souvenir de la patrie absente, un involontaire élan de la pensée qui, sur l'aile de

l'oiseau voyageur, se reporte à l'horizon regretté; à cet horizon où l'île de Bourbon balance sous le ciel des tropiques les dômes de sa rayonnante verdure.

Les Médecins de Grenade sont une boutade ingénieuse, où une épigramme peut-être usée se cache sous une enveloppe tout-à-fait neuve, et aboutit à une vérité qui ne vieillira pas; où les touches d'un pinceau facile remplissent un cadre que l'imagination a coloré, mais qu'elle n'a pas assez rétréci, et où elle a laissé trop attendre le trait de la fin. C'est une promesse pour l'avenir que l'envoi d'un pareil ouvrage; c'est un engagement; M. Léon Halévy le tiendra, et l'Académie pourra ajouter sur son front une couronne à celle que la plus glorieuse de ses sœurs y a mise.

Reste enfin la Ballade distinguée entre toutes, celle qui va, comme je vous l'ai annoncé, nous faire retrouver M. Violeau; et après l'avoir écouté donnant des conseils aux mères, vous l'écouterez exprimant les plaintes des nourrices, ces autres mères. Rien de plus touchant que le langage de cette paysanne de Bretagne à cet enfant qu'elle a nourri, qu'on vient lui enlever, qu'on ne viendra pas lui rapporter, — les mères sont jalouses, et l'enfant l'aime tant! — qu'elle tâchera de revoir cependant: elle ira se placer sur son passage, elle y groupera tous ceux qui furent un moment ses frères; mais la reconnaîtra-t-il? La nourrice de cette année est digne de la mère de l'année dernière, de la Pèlerine de Rumengol; c'est le même cœur, la même naïveté, le même parfum; et cette nouvelle fleur que la Bretagne envoie à Clémence, brillera dans la couronne que les Poëtes lui font, en échange de celle qu'elle fait aux Poëtes; elle l'a commencée pour M. Violeau; il dépendra de lui qu'elle l'achève. Le Lis qu'elle donne à sa Ballade n'est que le cinquième prix dont je vous aie encore parlé, et je n'ai à vous parler

d'aucun autre. Et cependant que de pièces, que de genres encore ! les Elégies, les Idylles, les Hymnes, les Ballades, les Sonnets !

Les Elégies ! Est-ce parce qu'on ne souffre plus, ou parce qu'on souffre trop, qu'on ne sait plus bien dire que l'on souffre ? Je ne sais ; mais si l'on jugeait de ce que la réalité cache, par ce que la poésie montre, de l'onde qui coule, par le murmure qu'elle élève, on croirait la source ou trop profonde ou à peu près tarie. Elle est vide depuis longtemps dans l'écrin de nos fêtes cette place qui rayonnait jadis d'un si doux éclat, et l'espoir de la voir remplir semble toujours s'éloigner. Cette année n'a pas fait mieux que la précédente ; les concours, sous ce rapport, se ressemblent, et cette ressemblance entre les concours se retrouve quelquefois entre les pièces, embarrassant écueil quand il faut imprimer ; les choix qu'on fait alors prouvent plutôt l'impossibilité de tout publier qu'une supériorité réelle.

Il y a dans les *Adieux à mes Livres*, Elégie par M. Perennés, une forme souvent heureuse et un fonds de sentiments qui touchent. On s'associe à ce qu'éprouve l'auteur. Mais la sympathie pour l'homme n'est pas tout ce que doit chercher le Poëte. La question d'émotion résolue, il reste la question d'art, et souvent la première victoire sert à rendre la seconde plus difficile. Une réalité trop triste donne bien de quoi toucher le cœur, mais rarement de quoi séduire l'esprit. M. Perennés, dans plusieurs parties de son œuvre a su atteindre ces deux buts ; s'il n'avait pas été moins heureux dans d'autres, l'Académie ne se serait pas bornée au tribut d'éloges qu'il m'est doux de lui offrir en son nom.

L'Elégie intitulée *le Prieuré* a le désavantage d'un dialogue qui pourrait convenir à tout autre genre, et

qui ne convient pas à celui de l'Elégie, où il ne faut rien de heurté, rien qui suspende la pensée, même le vers; rien, en un mot, qui oblige au moindre effort pour comprendre. L'Elégie s'adresse à cette disposition rêveuse qui sent plus qu'elle ne raisonne, qui écoute à l'aide des sons autant qu'à l'aide des mots, et qu'il ne faut pas tirer de l'oubli plein de douceur qu'amène cette musique vague, en lui demandant plus qu'elle ne veut donner.

Le Pressentiment a un désavantage différent; c'est de réveiller dans plusieurs de ses stances un souvenir bien redoutable. Il faut imiter les grands Poëtes; mais éviter de les rappeler de cette manière : quelques stances autres que celles-là montrent que l'auteur en sait trouver une autre.

Il y a de l'émotion dans l'Elégie que désigne ce titre : *Adieu;* il y a de la force et de l'éclat dans celle que désigne cet autre : *Pauvre Peuple.* La pensée qui l'a inspirée s'est trouvée trop à l'étroit dans le cadre de l'Elégie et elle en a fait une Ode, et une Ode qui pourrait se produire avec avantage; c'est un défaut, peut-être, mais qui n'est pas à l'usage de tous. Heureux ceux qui en sont capables !

Somme toute, en mettant cette dernière pièce dans une classe à part comme son mérite, et en donnant à la forme ce qu'elle a le droit d'avoir, quand le fond a droit à si peu, l'Elégie que je préférerais, est celle qui porte ces mots : *C'est elle.* Et si un indéfinissable rapport de touche et de couleur y faisait justement reconnaître le pinceau qui jetait tout à l'heure des teintes si éclatantes sur le champ de bataille d'Isly, celui à qui l'Idylle devra bientôt ce paysage gracieux où le Platane se balance, je me féliciterais d'un talent si flexible, et j'en augurerais beaucoup pour l'avenir.

Les Idylles n'ont pas été plus heureuses que les Elégies; elles ont de même laissé intacte la corbeille de nos Jeux; elles ont célébré pourtant *les Fleurs* que cette corbeille renferme, et M. Evariste Boulay-Paty les a mises en regard de celles que la nature colore. Le tableau qu'il a fait des unes et des autres est gracieux; mais l'avantage n'y reste pas aux nôtres. Les stances qu'elles ont inspirées et qui terminent la pièce ne valent pas celles qui la commencent, et que parfument leurs rivales. Le moyen, après cela, de couronner l'auteur!

A côté des Fleurs de M. Boulay-Paty il faut mettre *les Violettes* d'un rival qui ne se nomme pas. Le parfum en est doux, mais il est trop mêlé; des pensées trop diverses, trop fortes peut-être, s'y rattachent; un cadre trop varié les entoure. Il eût fallu les laisser dans leur doux isolement, dans leur obscurité modeste; l'Académie alors les en eût fait sortir.

Après les Fleurs et les Violettes, *le Platane :* le titre est peu poétique, mais les détails le sont beaucoup. Donner plus que l'annonce n'a promis, c'est chose rare, et cependant l'influence du titre ne s'est pas effacée tout-à-fait; elle se fait sentir partout où reparaît le mot antipoétique; les vers qui le suivent sont les plus faibles dans chaque stance, sont les plus faibles de la pièce.

C'est un titre qui promet beaucoup, au contraire, que *la Rêverie;* mais la promesse est bien difficile à remplir! si l'auteur ne l'a pas tenue toute, si la Rêverie est plus profonde ailleurs ou plus douce, celle que ses vers décrivent a son charme, et le lecteur n'en demande pas davantage; le juge est plus exigeant.

Les Hymnes ont eu le même sort que les Elégies et que les Idylles, malgré les doux parfums de *la Dernière Fleur,* œuvre pleine de grâce et de charme; et si les Eglogues ont semblé avoir des chances meil-

leures, une lecture réfléchie les leur a ôtées. *Le Chevrier et la Néréide* décèlent pourtant une verve et un talent réels ; il y a là de cette sève antique que le sentiment de la nature répandait chez les anciens, et qui n'a coulé chez les modernes que dans les vers d'André Chénier. Les hasards de la donnée, mal sauvés par une exécution quelquefois plus hasardeuse encore, n'ont permis à l'Académie, ni de couronner, ni d'imprimer cette pièce. Elle a regretté l'éclat de ces couleurs perdues sur un pareil tableau. Elle en a espéré un autre emploi dans l'avenir. Le talent restera, et le sujet changera ; la décision aussi sera autre.

Si un dialogue piquant, si des traits brillants suffisaient pour faire une bonne Eglogue, l'auteur d'*Angélique et Médor* aurait résolu le problème déjà résolu l'année dernière ; mais être transporté au siècle de Charlemagne par le titre, et à notre siècle par l'ouvrage, trouver sous les noms du passé toutes les idées du présent, aller du pays des chimères au pays des réalités, le passage est trop brusque ! il fallait opter ; et si les noms n'étaient qu'un prétexte, n'étaient qu'une occasion, il fallait en profiter tout-à-fait, et ne pas mêler, dans le dialogue, les parures de nos fêtes et nos admirations d'artistes, avec le sang dans l'arène, et l'armure d'airain. L'auteur a fait trop ou trop peu. Il fallait qu'Angélique et Médor fussent tout-à-fait Angélique et Médor, ou ne le fussent pas du tout. L'Églogue ne s'accommode pas de ces tours de force que l'auteur fait d'abord, et le lecteur ensuite. Peut-être la satire peut-elle s'arranger de cette ironie déguisée, de ce combat sous le masque ; mais l'Eglogue ne le peut pas. On consent à la suivre aux champs, mais il ne faut pas que là elle vous dépayse encore.

Restent vingt-deux Sonnets ; je ne vous parlerai que de deux ; l'un, dédié à la Vierge, me fait répéter un

nom bien connu dans nos Concours, et que j'ai déjà prononcé dans celui-ci, le nom de M. Boulay-Paty. L'autre, intitulé *la Prière de l'Orphelin*, en révèle un encore inconnu, mais que M. Emile Rouaix attache à une composition pleine de grâce.

Ainsi, Messieurs, un grand nombre de pièces en tout genre, cinquante-neuf Odes, quarante-un Poëmes ou Epîtres, quatre Discours en vers, cent Ballades, Elégies, Idylles et Hymnes, quatre Eglogues et vingt-deux Sonnets, et sur toutes ces pièces, cinq seulement de couronnées : voilà les résultats matériels du Concours de poésie. Une pensée sérieuse et grave, soit qu'elle puise dans l'histoire, soit qu'elle puise dans la religion, soit qu'elle s'inspire de toutes deux ; une tendance décidée à généraliser les idées dans une leçon applicable à tous, ou à les personnifier dans les grands hommes qui résument le passé; des conceptions quelquefois heureuses ; une exécution par moments brillante, presque toujours incomplète : en voilà les résultats moraux. Ils ne découragent pas les juges, eux qui, l'œil sur l'arène, s'associent trop bien à ses travaux et à ses épreuves, pour ne pas désirer d'en couronner plus souvent les peines ; ils ne décourageront pas, j'espère, les combattants. Ils redescendront dans la lice; une expérience plus grande les y suivra, et un avantage certain les attend au bout : ils y trouveront, pour rendre compte de leurs ouvrages, celui qu'ils devaient y trouver aujourd'hui, celui dont le public, comme l'Académie, eût été heureuse d'entendre ici la voix qu'il est si heureux d'entendre ailleurs. Puisse cette perspective les animer! puisse au miroir plus grand s'offrir une image plus complète! je voudrais être sûr de la supériorité du Concours, comme je le suis de la supériorité du Rapport. Qu'ils viennent donc, du Nord comme du Midi,

de Brest comme de Marseille; de Marseille qui avait envoyé l'année dernière à sa sœur des Fleurs écloses à son soleil, et brillantes comme lui, à qui sa sœur en avait envoyé en retour, et qui reprendra, Toulouse l'y engage, le poétique échange interrompu cette année. Qu'ils viennent! l'Académie et le public leur donnent rendez-vous.

Après les sujets choisis par les concurrents, le sujet choisi par les juges; après le sentier libre, la route tracée; après la Poésie, la Prose. Cette tendance que nous venons de signaler dans la Poésie devait nous donner de l'espoir dans la Prose; nous en avions tenu compte; nous lui avions ouvert là un beau champ; à cette envie de peindre nous demandions un beau portrait : le Dante! le Politique, le Théologien, le Poëte! Trois types dans une seule figure, trois rayons dans une seule auréole! Notre espoir n'a été rempli qu'en partie; nous avons eu plus que l'année dernière; moins que ce que nous attendions; moins que ce que nous aurons, j'espère, l'année prochaine. Les Discours que l'Académie a distingués et dont il me reste à vous entretenir n'ont rempli qu'en partie la triple tâche; on dirait qu'ils se la sont partagée; chacun à eu son côté de prédilection où il a mieux réussi.

Le Discours avec cette épigraphe empruntée au grand Poëte qui est en même temps un grand Orateur, à M. de Lamartine :

> « Dante semble le Poëte de notre époque, car chaque
> » époque adopte et rajeunit tour à tour quelqu'un de ces
> » génies immortels qui sont toujours aussi des hommes
> » de circonstance; elle s'y réfléchit elle-même, elle y
> » retrouve sa propre image, et trahit ainsi sa nature par
> » ses prédilections. (Lamartine. *Discours de réception à*
> » *l'Académie Française.*) »

a plusieurs genres de mérite : il indique de grandes

recherches ; il contient des appréciations justes ; il présente des passages remarquables : celui, entre autres, qui unit Dante à Michel-Ange, Florentins tous deux, créateurs tous deux, l'un avec la couleur et la pierre, l'autre avec le rhythme et l'harmonie. Mais il n'a pas cette impulsion décisive qui donne la vie, en faisant dominer une idée, à laquelle les autres viennent se joindre, comme les ruisseaux au fleuve. L'auteur a le sentiment des beautés du Dante; mais il tient trop à le montrer; il a recours à trop de mots, à trop d'images pour le faire voir; on dirait qu'il aime mieux être accusé de manquer de goût, que de manquer d'enthousiasme. C'est le côté historique qu'il a traité le mieux; c'est l'homme politique qu'il a le mieux peint dans le Dante.

Le second Discours, avec cette épigraphe, empruntée à Alfieri :

« Piu simpara negli errori di questo
» Che nelle belezze degli altri. »

a une allure moins ambitieuse, mais mieux réglée. L'auteur a senti que tout, dans le Dante, devait aboutir à la nouvelle comédie; que tout, dans la nouvelle comédie, devait aboutir à ce dernier chant, qui en est le couronnement et la lumière. Mais son style n'a pas cette croissante rapidité ; ses idées n'ont pas ce mouvement ascendant qu'il eût fallu avoir pour s'élever avec le Poëte. Il sème cependant sa marche d'expressions heureuses, d'aperçus ingénieux; tantôt qualifiant cette œuvre qui ne ressemble à aucune autre; cette épopée sans héros, sans armée, sans amour et sans combats ; et plaçant en regard d'Homère qui fait descendre les dieux jusqu'aux hommes, Dante qui fait monter l'homme jusqu'à Dieu; tantôt montrant la poésie chrétienne, s'arrêtant dans son essor, lorsque la Renaissance lui

fournit des modèles païens, et la peinture, qu'aucune imitation n'entrave, poursuivant victorieusement sa marche. C'est le côté religieux qu'il a saisi le mieux; c'est le théologien qu'il a le mieux peint dans le Dante.

L'auteur du troisième Discours, avec cette épigraphe ;

« Qui la morta Poesia resurga o sante Muse ! »

a, au contraire, mieux peint le Poëte : il a plus ce qu'il faut pour cela; le mouvement, la chaleur, le style; ce qui donne le relief et la vie. Mais il n'a pas su combiner ces éléments précieux; il n'a pas su les rallier à un plan déterminé, les mettre sur un terrain ferme, où ses idées ne flottent plus incertaines, penchant tantôt du côté catholique, tantôt du côté qui ne l'est pas, et n'ayant nulle part la consistance qu'il faudrait pour peindre cet homme, qui n'a eu qu'une route, malgré toutes les apparences, qui n'a eu qu'un but, malgré tous les obstacles des autres et de lui-même. Il a été Guelfe et Gibelin; mais ce sont ces qualifications qui ont changé plus que lui; ou plutôt, il est resté toujours lui-même; et l'histoire approfondie de sa vie et de son époque confirme cet éloge que son père lui donne dans un vers du Paradis : « Il te sera glorieux de t'être fait un parti à toi-même. » Il se crut victime de la politique de Boniface VIII; et, toujours fidèle, même sous une autre bannière temporelle, à l'autorité spirituelle du chef qu'il n'aimait pas, il fit dominer sur les orages de son cœur cette voix qui fut comme le poétique écho du grand théologien de cette grande époque, de Saint Thomas, et qui résume, en vers, ce que l'Ange de l'Ecole avait résumé en prose. C'est pour cela, c'est par cela qu'il fut Poëte; c'est à cette source qu'il puisa ses élans, bien plus que dans cette nature, qu'il aima sans doute, mais

comme d'autres mystiques, comme Saint Victor qui voyait dans la création un feuillage que le vent de la mort emporte, mais qui jette de l'ombre et de la fraîcheur; bien plus que dans cette Florence aux colonnes de marbre, qui n'avait peut-être pas alors le caractère qu'elle a eu aux yeux de l'auteur; qui ne l'avait pas du moins aux yeux de l'immortel exilé, lui qui la regrettait imposante et fière, lui qui fouette d'un vers si cruel cette mollesse nouvelle des Florentins, mise à la place de l'ancienne austérité. Et cependant, le tableau où l'auteur décrit ainsi les sources du génie du Dante, est plein de grâce et de fraîcheur, et ce tableau n'est pas le seul où cette grâce brille, et il y en a d'autres où brillent aussi l'éclat et la chaleur.

Certes, celui qui a écrit ces pages avait de quoi y rattacher, y harmoniser toutes les autres; il avait l'imagination, il avait le style, non pas égal et ferme pourtant, autant que brillant et souple, mais plein de vie et d'images; et il n'a fait avec ces instruments qu'un édifice qui ne tient pas, et dont quelques parties seulement séduisent. Que fallait-il donc faire pour faire plus? Etudier Dante; l'étudier dans ceux qui l'ont le mieux connu, dans ceux qui l'ont le mieux fait connaître; dans cette belle préface de M. Artaud, qui vaut un livre; dans ces belles pages où, sous la plume de M. Ozanam, les recherches les plus profondes prennent la forme la plus claire; l'étudier dans lui-même; chercher dans cette âme qui a embrassé tant de choses, mais qui les a rattachées à une seule; dans cette existence qui a été double, et y démêler, sous la vie apparente, la vie réelle, celle qui coula, toujours immuable, à travers toutes les vicissitudes de l'autre, qui grossit toujours, et dans laquelle tout vint s'effacer et se confondre. On en reconnaît bien vite les signes dès le début de sa carrière.

Il n'a que neuf ans, et il aime, ce faible enfant qui sera un jour un grand Poëte ! Son amour est comme l'extase et la prière ; il y ressemble et il y ramène.

« Aussitôt qu'elle se montrait, dit-il, une flamme de » charité s'allumait en moi, qui me faisait pardonner » à tous et n'avoir plus d'ennemis. »

Béatrix meurt, et, commencé ainsi sur la terre, cet amour continue dans le ciel; sa pensée va l'y chercher morte comme elle l'y transportait vivante. Il pense à elle, mais à elle dans cette sphère que Dieu remplit, où c'est à Dieu qu'il arrive, où c'est à Dieu qu'il pense, en arrivant, en pensant à elle ; et ce sentiment, déjà mêlé à sa source avec l'amour divin, finit par tout à fait s'y fondre.

Ainsi de la science qu'il aime, comme il aimait Béatrix ; ainsi de la justice à laquelle il s'attache, comme il s'était attaché à la science ; il marche à leurs clartés terrestres, et il les voit bientôt s'éclipser comme s'était éclipsée Béatrix, et, comme elle, ne se rallumer, comme elle, n'être durables qu'en Dieu. Et ces trois routes ainsi réunies, ces trois flambeaux ainsi rapprochés, ne formant plus au but qu'un flambeau, qu'une route, tout venant se perdre dans cette image placée à la source où tout ramène, dans cette image qui est pour sa pensée l'intermédiaire visible de l'invisible, Béatrix devient pour lui la route de Dieu, la science de Dieu, la théologie ; et ce qui n'a été qu'une allégorie pour les commentateurs, a été pour le Poëte comme une sorte de réalité sublime.

Elle lui apparaît quand il s'égare ; et si elle se voile, il va la chercher au fond de lui-même, malgré les passions qui s'opposent, à travers les images sombres de leurs ravages, à l'aide du regret qu'elles laissent ; et cet effort pour arriver à elle, ce mystérieux voyage devient, sous le pinceau du Poëte, une merveilleuse Épo-

pée. Tout prend l'universalité de son génie. Cette descente en soi-même à travers ses propres erreurs, ce sera la descente en enfer à travers les crimes de tous. Cette rénovation solitaire du repentir, ce sera l'universelle ascension des âmes repentantes.

Il part! La science antique et cette philosophie dont la première maxime était : Connais-toi toi-même, le guide sous la forme de Virgile, mais de Virgile envoyé par Béatrix ; toujours la foi, toujours Dieu, au commencement et à la fin de tout. Il part; et si en route les souvenirs du disciple des Muses, les opinions du savant, les passions de l'exilé apparaissent à tout moment, c'est avec la rapidité, c'est aux éclairs de ce style dont la concision n'a pas d'égale. Il parle en homme qui passe et qui se hâte, dont le but n'est pas là, dont les yeux sont ailleurs ; ils sont en Béatrix, ils sont en Dieu. Il n'arriverait pas à elle, s'il n'était pas soutenu par elle, si Dieu ne l'aidait à braver les horreurs de la première sphère, les découragements de la seconde. En haut est le but de sa route, en haut la force pour la parcourir. C'est là que vont tous ses pas, c'est là que montent toutes ses pensées, que se rejoignent tous ces fils dont il a tissé les diverses parties de son œuvre.

Et si dans ce siècle on a mieux compris Dante, c'est que ceux-là aussi, dont la pensée veut sortir de ce monde, où l'amour, la science, la justice, n'ont qu'une clarté pâle et incertaine, pour s'élever à la seule sphère où elles brillent complètes; c'est que ceux-là aussi, ont à descendre dans de redoutables abîmes ; c'est qu'eux aussi, à travers ces doutes qui accablent, ces anxiétés qui brûlent, ces réflexions qui glacent, c'est avec l'idée seule de Dieu, avec la seule lueur de la prière, qu'ils parviennent à en franchir les ténèbres. Courage cependant! à mesure que le Poëte avance, la lumière

devient plus vive. Un pas encore, et à lui va se révéler ce qui ne laisse plus rien à voir, ce qui fait tout voir, tout entendre.

Il s'arrête alors ; la parole lui manque ; mais l'œuvre est achevée, la tâche est accomplie. Ce n'est pas en vain qu'il a vécu, en vain qu'il a souffert, que Florence l'a exilé, que Béatrix est morte. Tous les malheurs de sa vie ont porté leurs fruits heureux ; la moisson est complète. Il a dit tout ce qu'il avait à dire, il a fait tout ce qu'il avait à faire, il est devenu tout ce qu'il devait être. Ce n'est plus seulement le politique, le théologien, le poëte..... c'est le Dante ! celui dont l'image, telle qu'on la reforme des traits épars dans ses ouvrages, révèle à qui la comprend, quelque chose de ce que lui révélait Béatrix.

Reproduire une pareille image, même à demi, est une tâche trop belle pour que l'Académie renonce à la voir remplir. Elle espère dans ceux qui l'ont déjà entreprise, et qui ont montré, l'un surtout, tant de qualités brillantes, même en ne l'accomplissant pas tout-à-fait ; elle espère dans ceux qui voudront à leur tour l'entreprendre. Elle demande un nouvel effort, elle promet une nouvelle récompense. L'éloge du Dante est remis au concours ; le prix sera triple. Puisse-t-il ne pas être vainement offert ! puisse le Concours de 1846 couvrir de ses richesses ce qui a manqué à celui-ci !

Il n'a pas été, je dois le dire, tel que nous le montraient nos espérances, tel que nous le mesurions à nos souvenirs ; il a pris bien peu dans cette corbeille de Clémence, qui s'enrichit quand elle donne, et s'appauvrit quand elle garde ; il a peu mis dans l'accord de ces voix qui sont comme l'écho de la sienne ; et cependant jamais l'appui de notes nouvelles n'y eût été si

nécessaire. Une de ces voix, la plus harmonieuse de toutes peut-être, au présent comme dans tout le passé, est devenue sans retour muette. Il ne bat plus ce cœur, qui, dans l'enceinte où nous sommes, dans un jour comme celui-ci, palpita de la première émotion du poëte au bruit de la gloire des autres, au pressentiment de la sienne ; elle s'est glacée cette main dont vous applaudîtes les premiers préludes, dont la France attendait les derniers accords ; et ce nom de Soumet qui brilla d'abord sur la liste des vainqueurs, bientôt sur la liste des juges, ce nom qui rayonnait en tête de nos Recueils, ne sera plus inscrit que là où rien ne s'efface. Soumet ! le chantre inspiré de mélodies si douces, le dramatique peintre de si éclatants tableaux ; celui qui fit apparaître, qui fit applaudir à la fois, dans le même jour, sur deux théâtres rivaux, ces deux figures que je ne sais quelle empreinte commune rapproche, malgré la distance des temps et des peuples, Saül, Oreste ; l'interprète touchant de la pauvre fille, le glorieux vengeur de la fille inspirée qui sauva la France, et que la France du dernier siècle vit honteusement outrager !

Oh ! je ne viendrais pas ainsi vous parler de celui qui n'est plus, je ne ferais pas retentir ce jour de deuil dans ce jour de joie, si les hommages qu'autour de ce cercueil si glorieusement entouré, Paris rendit alors à sa mémoire, ceux qu'essaie maintenant ma faiblesse et que votre émotion complétera, ceux que sa ville lui prépare, n'étaient pas ce qu'en finissant je peux laisser de mieux dans la pensée des combattants de nos luttes.

Oui, il me semble que du fond de la tombe de cet homme, de ce poëte, qui, dans le siècle de l'utile, fut fidèle au culte du beau, qui, la main sur sa lyre, les yeux sur son rêve, ne songeait qu'aux sons que sa lyre rendait, ne voyait que l'image que son rêve offrait,

et n'allait pas regarder, n'allait pas écouter au dehors, si l'image était dans le sens des regards de la foule, si les sons étaient dans le courant de ses bruits; il me semble que du fond de cette retraite, où il retouchait jusqu'au dernier moment cette œuvre dernière qui devait couronner sa vie, et qui ne couronnera que sa mémoire, il s'échappe une voix pour leur dire : Aimez la gloire!

Oui, aimez-la! et légitime et pure, telle que la cherchait celui qui n'est plus, telle qu'il l'obtint sans faste, qu'il la partagea sans envie! Comprenez-la comme lui, et que son souvenir vous anime et vous guide, vous que la poésie engage sur les mêmes traces, vous que la prose attire, vous à qui je demandais tout à l'heure cette figure du Dante vainement attendue jusqu'ici. Accomplir cette œuvre, ce sera servir sa mémoire; l'éclat ne peut être versé sur la divine Comédie, sans qu'il en rejaillisse quelque chose sur la divine Epopée.



TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1845.

FIN DE LA TABLE.



